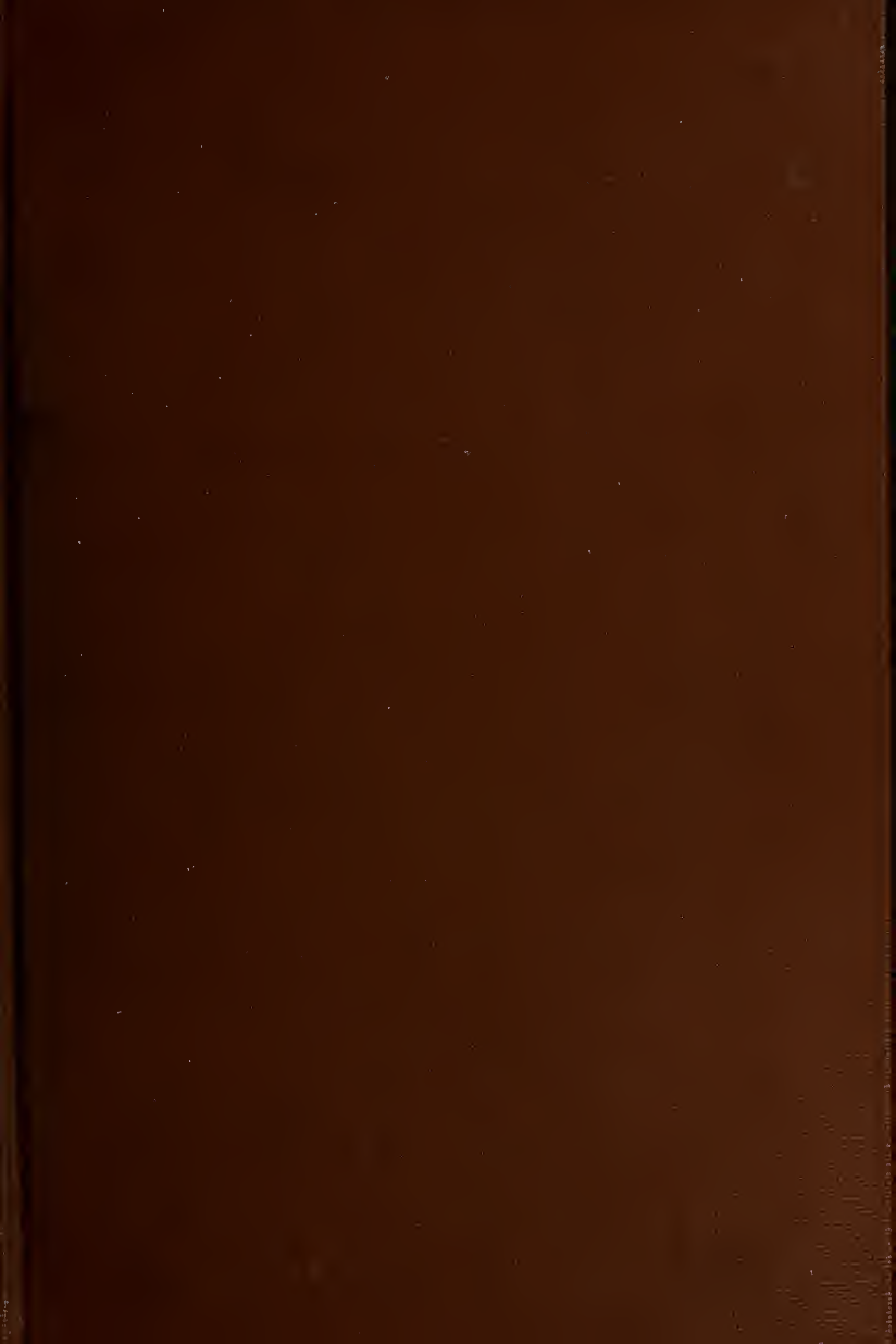




THE LIBRARY OF CONGRESS
1800



OEUVRES CHOISIES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.





LA FÉE AUX ROSES

OPÉRA-COMIQUE, FÉERIE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique le 1er octobre 1849.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE SAINT-GEORGES.

MUSIQUE DE M. F. HALÉVY.

Personnages.

ATALAMUC, magicien. . . . . . . M. Bataille.
NÉRILHA, son esclave. . . . . . Mme Ugalde.
XAILOUN, maraîcher. . . . . . . M. Jourdan.
CADIGE, voisine et amie de Nérilha. Mlles Meyer.
GULNARE, *idem*. . . . . Lemercier.
LE PRINCE BADEL-BOUDOUR, sultan des Indes. . . . . MM. Audran.
ABOULFARIS, son premier visir. . Sainte-Foy.
Dames et Seigneurs de la cour, Peuple, Soldats, Bayadères, Esclaves noirs.

La scène se passe dans la province et près de la ville de Candahar, dans le royaume de Caboul.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le laboratoire d'Atalmuc le magicien; à gauche du spectateur, des fourneaux, un alambic, des fioles de toutes sortes; à droite, une table sur laquelle est un grimoire; au fond, un grand buffet, des chaises, plusieurs ustensiles de ménage, comme balais, vases, etc.

—

SCENE PREMIERE.

ATALMUC, *seul, à droite du théâtre, lisant tour à tour son grimoire et surveillant une préparation magique qu'il compose.*

AIR.

Art divin qui faisais ma gloire,
En vain j'implore ton secours!
O ma baguette, ô mon grimoire,
Soyez maudits et pour toujours!

Oui, je saurai trouver ces philtres
Et ces breuvages tout puissants
Par lesquels, amour, tu t'infiltres
Et te glisses dans tous nos sens!

Art divin qui faisais ma gloire,
En vain j'implore ton secours!
O ma baguette, ô mon grimoire,
Soyez maudits et pour toujours!

Allons, allons, obéissez!
Démons, vous qui me connaissez!
Métaux subtils, accourez tous!
Venins, serpents, unissez-vous!

Mon cœur est plein d'espoir, et mon âme s'élance
Vers le bonheur qu'ici-bas je rêvais!
(*Regardant du côté de son fourneau.*)
Philtre amoureux! ta magique puissance
Va, d'être aimé, me livrer les secrets!
(*Le vase contenant la préparation magique éclate et se brise.*)

Tout est perdu!
Brama! tu l'as voulu!
Eh bien, eh bien, inutiles secrets,
A vous ici je renonce à jamais!
Esprits trompeurs, ô puissance fatale!
Allez, allez dans la nuit infernale!..
O funestes secrets!
A vous tous, sans regrets,
Je renonce à jamais!

(*Dans sa colère il brise les vases qui étaient placés sur le fourneau. Au bruit arrive Nérilha effrayée.*)

SCENE II.

NÉRILHA, ATALMUC.

NÉRILHA. Eh bien! eh bien! mon doux maître, qu'est-ce que je viens d'entendre?

ATALMUC, *brusquement.* De quoi te mêles-tu? Que viens-tu faire ici?

NÉRILHA. Savoir qui s'amuse à briser votre vaisselle. Dès que c'est vous, rien de mieux! Vous êtes le maître, et si vous voulez que je vous aide...

ATALMUC, *avec impatience.* Tais-toi!

NÉRILHA. Mais si c'eût été moi, Nérilha, la pauvre esclave...

ATALMUC. Laisse-moi! va-t'en!

NÉRILHA. C'est dit! on s'en va!

ATALMUC. Où vas-tu?

NÉRILHA. Faire votre souper... ces tartelettes à la moëlle de paon... que vous m'avez commandées... et que vous aimez tant... (*A part.*) Ah!.. cela a l'air de le radoucir... c'est étonnant comme il est gourmand, pour un sorcier!

ATALMUC. Écoute ici!

NÉRILHA. Me voici, maître!.. mais votre souper...

ATALMUC. N'importe!

NÉRILHA. Il est sur le feu... et va brûler...

ATALMUC, *étendant la main.* J'ordonne qu'il se conserve... juste à point... jusqu'à ce soir...

NÉRILHA. C'est admirable!.. Dieu! que c'est beau d'être savant à ce point-là!.. Et on dit que vous n'avez étudié,

pour cela, que deux ou trois cents ans, ce n'est vraiment pas trop!

ATALMUC, *avec impatience*. Je t'ordonne de m'écouter... (*Nérilha baisse la tête et se tait.*)

ATALMUC. Tu n'étais qu'une pauvre enfant... une esclave mise en vente sur la grande place de Candahar, et comme j'allais au marché ce jour-là... je t'ai achetée pour trois sequins!..

NÉRILHA. Ça n'est pas cher!

ATALMUC. Trop, mille fois!.. Si j'avais pu prévoir ce que tu me coûterais, un jour, de chagrins, d'inquiétudes... de tourments... je n'y ai pas pensé...

NÉRILHA. Vous?.. un sorcier!

ATALMUC. On ne pense pas à tout... Il y a six ans de cela... tu es devenue gracieuse, charmante, enfin... et pour mon malheur, je me suis mis à t'aimer!..

NÉRILHA. Oui, vous m'avez souvent dit ce mot-là, que je n'ai jamais pu comprendre! vous êtes toujours, avec moi, bourru, fâché et de mauvaise humeur!

ATALMUC. C'est de l'amour!

NÉRILHA. Vous me tenez toujours renfermée et ne me laissez voir... que vous...

ATALMUC. C'est de l'amour... cet amour qui fait mon tourment!

NÉRILHA. Cela vous tourmente...

ATALMUC. Oui, sans doute.

NÉRILHA. Et moi, donc!

ATALMUC, *avec colère et la menaçant*. Ah! traîtresse!

NÉRILHA. N'allez-vous pas me battre, maintenant?

ATALMUC. C'est plus fort que moi, te dis-je... et quand on a de l'amour...

NÉRILHA. Ah! si vous pouviez ne plus en avoir! tâchez donc! ce serait si agréable pour nous deux!

ATALMUC. Impossible!

NÉRILHA. Vous?.. un magicien!

ATALMUC. Mais tu ne sais donc pas... tu ne comprends donc pas ce que c'est?..

NÉRILHA. Pas le moins du monde...

ATALMUC. Ah! c'est que tu n'aimes rien ..

NÉRILHA. Si, vraiment!.. J'aime les belles roses qui sont là, dans ce vase, et auxquelles il m'est défendu de toucher!.. Quant à les admirer dans les jardins, où l'on dit qu'elles habitent... il n'y a pas même à y songer... et c'est bien singulier, j'y pense sans cesse... sans pouvoir m'en empêcher! C'est mon amour à moi!

ATALMUC. Comme tu es le mien!

NÉRILHA. Parce que je n'en vois jamais!

ATALMUC. Parce que je te vois tous les jours!

NÉRILHA. Alors, c'est tout le contraire!

ATALMUC. Et cependant c'est la même chose!.. Et tu n'aimes rien... rien autre?..

NÉRILHA. Mon Dieu si... Vous savez bien mes deux jeunes voisines, Cadige, la petite marchande d'ananas, et Gulnare, la belle lavandière?..

ATALMUC. Eh bien?..

NÉRILHA. Eh bien!.. j'aime quand elles sont là, et que vous n'y êtes pas...

ATALMUC. Oui dà!..

NÉRILHA. Gulnare me donne des conseils, et Cadige me donne des fleurs qu'elle a cueillies en cachette, et qui me rendent toute joyeuse... Et puis, à mesure qu'elles se fanent, ma joie et mon bonheur s'en vont!.. Pauvres fleurs!.. Afin que vous ne les voyiez pas... je les cache là... (*Montrant son corset.*)

ATALMUC. En vérité!

NÉRILHA. Et comme moi, en prison, elle ne durent pas longtemps!

ATALMUC. Ah! si tu voulais!.. tu serais riche et heureuse... tu aurais de l'air... de la liberté, de beaux jardins émaillés de roses.

NÉRILHA, *avec admiration*. Ah! mon Dieu!.. et pour cela que faudrait-il faire?

ATALMUC. M'aimer!

NÉRILHA. Ah! si je pouvais en venir à bout!.. Mon Dieu, mon Dieu, que je le voudrais!

ATALMUC. A la bonne heure, au moins, voilà une bonne parole, et en feuilletant de nouveau ce grimoire... (*Se retournant avec humeur.*) Qui vient là?

NÉRILHA. Xaïloun, le pourvoyeur... qui vient apporter les fruits et les légumes...

ATALMUC. A quoi bon?

NÉRILHA. Dame!.. vous ne voulez pas que j'aille moi-même au marché.

ATALMUC. C'est trop dangereux pour les jeunes filles... mais ce Zaïloun me déplaît!

NÉRILHA. Lui? le plus beau garçon du pays!

ATALMUC. C'est pour cela... Allons, hâtez-vous de faire votre provision, et surtout ne me dérangez pas!

SCENE III.

XAILOUN, *entrant et déposant les deux corbeilles de fruits qu'il porte avec un bambou sur son épaule*, NERILHA, ATALMUC.

TRIO.

(*Xaïloun, près de Nérilha, à gauche; Atalmuc, assis à droite et feuilletant son grimoire.*)

XAÏLOUN, *à voix haute*.
Voici, voici, la belle fille,
Des dattes et de la vanille!
Des pêches, des cédrats exquis!
Voyez parmi mes plus beaux fruits!

ATALMUC, *parlé, avec impatience*. Tais-toi! Silence!

NÉRILHA.
Et ne savez-vous pas qu'il faut
Chez un sorcier, parler moins haut!

XAÏLOUN, *plus bas*.
Écoutez-moi, ma belle fille,
Vous si naïve et si gentille!
Cadige et Gulnare, en ces lieux,
En secret viendront toutes deux,
Vous prendre, ce soir, pour la fête!

NÉRILHA, *bas*.
Ah! quel plaisir!

XAÏLOUN, *de même*.
Tenez-vous prête!

NÉRILHA, *de même*.
Mais pour sortir...

XAÏLOUN, *de même*.
Un seul moyen.

NÉRILHA.
Lequel?

ATALMUC, *qui est resté assis devant son grimoire, se lève en ce moment*.
Que dites-vous?

XAÏLOUN.
Moi, rien!

XAÏLOUN ET NÉRILHA.

ENSEMBLE.

Je lui disais / Il me disait } la jeune fille,
Voici, voici de la vanille!
Des pêches, des cédrats exquis!
Voyez, parmi mes plus beaux fruits,
Voyez, prenez... les plus exquis!

ATALMUC, *avec colère*.
Croyez-vous donc qu'on m'en impose?..
Non... non... vous disiez autre chose...

XAÏLOUN.
Qui? moi? seigneur! Moi, des secrets!
ATALMUC.
A voix basse tu lui disais :
Ecoutez-moi, la belle fille,
Vous si naïve et si gentille,
Cadige et Gulnare, en ces lieux,
Viendront vous prendre toutes deux.

ENSEMBLE.

NÉRILHA.
J'en suis stupéfaite!
Quoi, de sa baguette
La vertu secrète
Peut tout défier!
Ah! quel maléfice!
C'est un vrai supplice
Que d'être au service
D'un si grand sorcier!
ATALMUC.
Oui, je le répète,
Oui, de ma baguette
La vertu secrète
Peut tout défier!
Et plus d'artifice,
Sinon ma justice
Va vous foudroyer!
XAÏLOUN.
Son regard me guette
Et de sa baguette
La vertu secrète
Peut m'expédier!
Ah! quel maléfice!
C'est un vrai supplice
(*Montrant Nérilha.*)
Que d'être au service
D'un si grand sorcier!

XAÏLOUN, *bas à Nérilha, pendant qu'Atalmuc retourne à son grimoire.*
Pour vous soustraire à ce tyran,
Avec nous, partez, croyez-m'en!
NÉRILHA, *étonnée.*
Eh quoi! partir!
XAÏLOUN.
Eh! oui vraiment!
NÉRILHA.
Quitter ces lieux?..
XAÏLOUN.
Et ce tyran!
NÉRILHA.
Parlons plus bas!
XAÏLOUN.
Parlons plus bas!
Cette fois il n'entendra pas!
ATALMUC, *s'approchant d'eux avec colère.*
Ah! vous croyez!..
XAÏLOUN, *effrayé.*
Je suis perdu!
NÉRILHA, *de même.*
Il a tout entendu!
ATALMUC.
Oui, j'ai tout entendu.

ENSEMBLE.

NÉRILHA.
J'en suis stupéfaite!
Quoi! de sa baguette
La vertu secrète
Peut tout défier!
Ah! quel maléfice!
C'est un vrai supplice,
Que d'être au service
D'un si grand sorcier!
ATALMUC.
Oui, je le répète,
Oui, de ma baguette
La vertu serète
Peut tout défier!
Que l'on m'obéisse!
Et plus d'artifice!
Sinon ma justice
Va vous foudroyer!
XAÏLOUN.
Son regard me guette!
Et de sa baguette
La vertu secrète
Peut m'escofier!
Ah! quel maléfice!
C'est un vrai supplice!
(*Montrant Nérilha.*)
Que d'être au service
D'un si grand sorcier!

NÉRILHA.
Ah! qu'il a l'air méchant!
Par son art tout puissant,
Il nous voit, nous entend,
De lui, mon sort dépend!
(*A Xaïloun.*)
N'ajoutez pas un mot,
Et partez au plus tôt,
Ou vous allez, dans peu,
Rôtir à petit feu!
ATALMUC.
Sors de ces lieux, va-t'en!
D'ici, pars à l'instant!
De moi, ton sort dépend,
Je te change en serpent!
(*Lui montrant la cheminée.*)
Ou, si tu dis un mot,
Remplaçant ce fagot,
Tu vas, j'en fais le vœu,
Rôtir à petit feu!
XAÏLOUN.
Ah! qu'il a l'air méchant!
D'effroi j'en suis tremblant!
De lui, mon sort dépend...
Me changer en serpent!
(*Gagnant la porte.*)
Je ne dis plus un mot,
Et je pars au plus tôt...
Je ne veux pas, mon Dieu!
Rôtir à petit feu!
(*Xaïloun s'enfuit effrayé.*)

SCENE IV.

NÉRILHA, ATALMUC.

NÉRILHA, *regardant Xaïloun qui s'enfuit.* Comme il s'enfuit à toutes jambes!.. Et vous, seigneur Atalmuc, comme vous voilà rouge de colère... et pourquoi, je vous le demande?..

ATALMUC. Pourquoi?.. Quand ce Xaïloun, ce traître do pourvoyeur, vient ici pour te faire la cour!

NÉRILHA, *avec étonnement.* Ah! ça s'appelle... faire la cour?

ATALMUC, *avec colère.* Certainement!..

NÉRILHA. Eh bien!.. c'était gentil, et ça m'amusait.

ATALMUC. Ah! cela t'amusait... un séducteur, déjà aimé par une de tes amies, la petite Cadige, la marchande d'ananas!

NÉRILHA. En vérité!

ATALMUC. Elle en est folle... elle en est jalouse...

NÉRILHA Elle ne m'en a jamais rien dit.

ATALMUC. Et moi je le sais... je viens de le lire... là... dans ce livre magique, qui m'apprend tout... et s'il t'arrivait seulement de penser à Xaïloun...

NÉRILHA. Comme si on pouvait empêcher ça...

ATALMUC, *avec jalousie*. Tu l'aimes donc?.. Tu l'aimes?..

NÉRILHA, *haussant les épaules*. Est-ce que cela me regarde... Voyez plutôt, voyez vous-même, puisque vous pouvez tout voir, (*Montrant son cœur.*) tout lire, là...

ATALMUC, *la regardant attentivement*. C'est vrai... c'est vrai... (*Avec douleur.*) Elle n'aime personne... personne!.. pas même moi!..

NÉRILHA, *vivement*. Ça, je vous en réponds! (*Montrant son cœur.*) Et c'est plus certain, là, que dans votre grimoire.

ATALMUC, *de même*. Tais-toi! tais-toi!.. Ne me le dis pas... essaie au moins de m'abuser...

NÉRILHA. A quoi bon? puisqu'il n'y a pas moyen.

ATALMUC. Elle a raison! (*Avec douleur.*) Ne pouvoir même pas être trompé!

NÉRILHA, *le regardant avec compassion*. Pauvre homme! (*Allant à lui d'un air de bonté.*) Consolez-vous, maître, peut-être que cela viendra.

ATALMUC. Pour cela, il faudrait ne pas savoir... tout ce que j'ai appris... tant de secrets... tant de sciences...

NÉRILHA. Oubliez-les!.. et vous vous trouverez aussi avancé que moi... qui ne sais rien.

ATALMUC. Ah! si je t'en croyais!.. (*Une divinité indienne frappe sur son ventre, et un bruit de tam-tam retentit.*) C'est aujourd'hui le premier jour de la lune... ce signal m'avertit qu'on m'attend à une assemblée de sorciers, où je ne peux pas manquer... Ne sors pas d'ici avant mon retour... et comme ce n'est qu'à douze cents lieues... je serai revenu dans une heure... pour souper... Que tout soit prêt... tu m'entends... Adieu! (*Il disparaît vivement par le fond, à droite.*)

SCENE V.

NÉRILHA, *seule*. Bon voyage!.. Mais s'il croit qu'en son absence je vais rester ici... ah bien, oui!.. Il ne se rappelle plus qu'il a ordonné lui-même au souper de se maintenir cuit à point... Xaïloun m'a dit que mes deux voisines, Cadige et Gulnare, allaient ce soir à une fête... et qu'elles comptaient sur moi... Allons les retrouver... quand je ne resterais avec elles qu'une heure... une heure de plaisir et de liberté... c'est si doux!.. Mais ma toilette, rien que ma robe de tous les jours... tandis que ces demoiselles vont avoir des étoffes élégantes... des parures pour les aider à être belles... Bah! je le serai toute seule! N'y pensons plus! (*Apercevant une rose dans un vase.*) Ah! cette fleur... le maître n'est pas là... il ne me voit pas... (*Elle prend la rose.*) Là, dans mes cheveux... non, ici plutôt! je la verrai... (*Elle la place en bouquet à son corset.*) Cela vous donne tout de suite un air de fête, et il me semble que je suis superbe!.. Courons, maintenant!.. (*Elle s'élance vers le fond du théâtre et s'arrête.*) O ciel! Il y a comme un réseau invisible qui retient mes pas et m'empêche d'aller plus loin... Ah! le malin magicien... ah! le mauvais maître... me retenir à la maison, même en son absence! (*Avec un soupir.*) Allons, me voilà revenue de la danse! J'en serai pour mes frais de toilette... (*Regardant la rose, qu'elle détache de sa ceinture.*) et pour me tenir compagnie, il ne me reste plus que toi... ma gentille rose!..

AIR.

PREMIER COUPLET.

Près de toi, je crois revivre!
Sur tes feuilles tombent mes pleurs!
Oui, ta douce odeur m'enivre,
Et je souris à tes couleurs!
Dans la prison où je m'ennuie,
Où rien ne vient charmer ma vie,
Mes seules compagnes, mes sœurs,
Ce sont les fleurs!
Doux parfums de la vie,
Les fleurs!.. les fleurs!
Rien que les fleurs!

DEUXIÈME COUPLET.

La beauté que l'on adore,
Comme la rose, brille un jour!
Un seul jour, dit-on, voit éclore,
Et bien souvent, mourir l'amour!
Puisque tout s'effeuille en la vie,
Puisque tout se fane et s'oublie,
Autant vaut n'aimer que les fleurs
Et leurs fraîches couleurs!
Les fleurs!.. les fleurs!
Doux parfums de la vie,
Rien que les fleurs!

SCENE VI.

NÉRILA, CADIGE ET GULNARE, *entrant par le fond.*

NÉRILHA, *étonnée, et à part*. Cadige!.. Gulnare!.. Elles sont entrées... et moi, je ne peux pas sortir!..

GULNARE, *à Nérilha*. Eh bien! nous voilà.

CADIGE, *de même*. Nous venons te chercher .. Est-ce que Xaïloun ne t'a pas prévenue de notre part?

NÉRILHA, *avec embarras*. Si, vraiment... (*A part.*) Mais leur avouer que je suis retenue ici prisonnière... quelle humiliation!

CADIGE. Ce sera si amusant!

GULNARE, *avec protection*. C'est pour cela que nous avons pensé à toi... parce que, ma pauvre Nérilha, quoique tu ne sois qu'une esclave, nous ne sommes pas fières, nous autres!..

NÉRILHA. Je vous remercie bien... mais je ne peux pas..: ne connaissant pas les personnes...

GULNARE. Dès que tu es avec nous, cela suffit!

CADIGE. C'est un grand seigneur, qui nous donne chez lui, ce soir, une collation... des sorbets et de la musique, dans un pavillon environné de roses...

NÉRILHA, *avec joie*. Des roses!..

CADIGE. Toute une prairie!

NÉRILHA. Ah! que vous êtes heureuses!.. Et comment connaissez-vous ce seigneur-là?..

CADIGE. Ce n'est pas moi, c'est Gulnare.

GULNARE, *d'un air de suffisance*. Oui, ma chère... un seigneur étranger qui voyageait incognito... et qui ne voyage plus depuis qu'il m'a vue... Il vient pour moi depuis huit jours, tous les matins, à la fontaine des Palmiers!

CADIGE. Où elle travaille comme lavandière.

GULNARE, *vivement*. Ce à quoi il ne voulait pas croire. Il me prenait pour une houri déguisée... il me l'a dit... et avant son départ... il veut m'épouser... il me l'a promis... Tu vois donc que tu peux venir avec nous à ce pavillon... j'y suis comme chez moi!

NÉRILHA. Impossible! je suis retenue ici prisonnière!

CADIGE. Toutes les portes sont ouvertes.

NÉRILHA. C'est égal! Le seigneur Atalmuc, mon maître, qui est sorcier de son état, a trouvé un moyen de me retenir en plein air... un filet invisible, qui arrête mes pas et m'empêche d'aller plus loin!

GULNARE. Voilà une indignité!

CADIGE. Voilà un abus!

GULNARE, *avec exaltation*. Dieu! si l'on m'enfermait!

NÉRILHA. Et tout cela, sous prétexte qu'il m'aime!

GULNARE. Il t'aime?.. Ah bien! alors, à ta place, moi, je lui apprendrais...

NÉRILHA. Lui en apprendre, à lui! Et comment cela?

CADIGE. En prenant un amoureux.

NÉRILHA, *naïvement*. Un amoureux?

GULNARE. Pour le moins!

CADIGE. Tout le monde en a, excepté toi.

GULNARE, *à Nérilha*. Et s'il ne faut que t'en prêter...

NÉRILHA. Je ne demande pas mieux... car, sans cela, où voulez-vous que j'en trouve?.. Je ne vois jamais personne... Ah! si, Xaïloun!..

CADIGE, *vivement*. Un instant... il m'appartient... je l'ai retenu.. et quoiqu'il soit bien un peu volage, mon rêve, à moi, c'est que je l'aimerai tant, qu'il finira par m'aimer... et puis, quand on y est, il n'en coûte rien de former des souhaits... et j'imagine quelquefois qu'un prince, ou une princesse, me prendra en affection, me donnera pour Xaïloun la place d'intendant général des jardins, et que je la lui offrirai en dot?

GULNARE, *d'un air dédaigneux*. Que cela?

CADIGE. Avec ma main.

GULNARE, *de même*. Ah! c'est trop peu de chose!.. Mes souhaits, à moi, sont plus élevés... je me persuade parfois que je suis une princesse inconnue, dont la naissance cachée finit par se découvrir .:

CADIGE. Très-bien!

GULNARE. J'épouse le sultan des Indes, qui me fait partager son empire. J'entre avec lui dans ma capitale, au son des trompettes, des cris de joie et d'amour, dans un palanquin cramoisi, brodé en perles... une couronne d'or sur la tête... des babouches en diamants, et deux petits nègres ornés d'éventails, pour me chasser les mouches... Voilà, mes amies, comment je compte entrer dans mon palais!..

CADIGE. Cela se trouve à merveille!.. Tu m'y donneras une place à moi et à Xaïloun...

GULNARE. Voilà déjà les solliciteurs et les courtisans!

CADIGE. Oh! tu me la donneras, n'est-ce pas?..

GULNARE. Sois donc tranquille... je ne suis pas fière... je ne t'oublierai pas!

NÉRILHA. Eh bien! moi, mes amies... je forme des souhaits plus doux encore... Je rêve souvent que je suis transportée dans un séjour ravissant... où de toutes parts les yeux charmés n'aperçoivent que des roses... des roses toujours fraîches... qui ne se fanent jamais!

GULNARE ET CADIGE. Et puis?

NÉRILHA. Un royaume de roses, dont je suis la reine!

GULNARE ET CADIGE. Et puis?

NÉRILHA. Et puis... voilà tout!

GULNARE. Obligée d'admirer tes fleurs?

CADIGE. Toute seule?..

NÉRILHA. Pourquoi pas?..

CADIGE. De les cueillir?..

GULNARE. Toute seule?..

CADIGE. J'aime mieux mon rêve!

GULNARE. Moi, le mien... il ne lui manque rien!

NÉRILHA. Que la réalité!

CADIGE, *soupirant*. C'est vrai! Et dire que nous sommes ici, dans la maison d'un magicien... qu'il ne faudrait peut-être, pour accomplir nos souhaits, qu'un mot, un coup de baguette!

GULNARE. Et ce magicien est absent!..

NÉRILHA. Et voici son grimoire!

CADIGE, *s'approchant de la table*. Et voici sa baguette!

GULNARE ET NÉRILHA. O ciel!

TRIO.

ENSEMBLE.

Désir de fille,
Feu qui pétille,
Esprit malin et curieux,
Désir ardent, impérieux,
Hasard, magie,
Sorcellerie,
Venez et secondez nos vœux!

GULNARE, *à Nérilha, lui donnant le livre*.
C'est devant toi qu'il exerce et pratique,
Regarde!

NÉRILHA.
A peine, hélas! je m'y connais!

GULNARE.
Et pourtant ce livre magique
Doit renfermer tous ses secrets!

NÉRILHA, *parcourant plusieurs feuillets*.
Ah! j'ai cru lire...

GULNARE ET CADIGE,
Eh bien? eh bien?

NÉRILHA, *donnant le livre à Gulnare*.
Non, vraiment, je n'y comprends rien!

ENSEMBLE.

Désir de fille,
Feu qui pétille,
Esprit malin et curieux,
Hasard, magie,
Sorcellerie,
Venez et secondez nos vœux!

NÉRILHA, *qui a repris le livre*.
Attendez donc!
(*Lisant.*)
« D'après Ménassès l'hébraïque,
« Magicien très-estimé,
« Formule cabalistique
« Qui fait mouvoir tout être animé,
« Et lui donne la vie!.. »

CADIGE.
O ciel! c'est diabolique!..
Il faut en faire ici l'essai.

NÉRILHA.
Eh! qui donc animer?

GULNARE, *gaiement*.
Qui?
(*Montrant un balai qui est dans un coin.*)
Ce manche à balai!

CADIGE, *riant*.
Oui, faisons-le danser.
(*A Gulnare.*)
Voyons, lis ta recette!

NÉRILHA, *lisant dans le livre*.
« Prendre en ses deux doigts la baguette! »

CADIGE.
La voici, je la tiens!

NÉRILHA, *lisant*.
« Et puis vers l'Orient
« L'élever! »

CADIGE, *agitant la baguette*.
Bien! C'est fait!

NÉRILHA, *lisant toujours*.
« En répétant
« Deux fois ces mots: *Omidara!*
« *Myriack, Karaïba!* »

GULNARE, *répétant le mot*.
Omidara!

CADIGE, *de même*.
Myriack!

LES TROIS JEUNES FILLES.
Karaïba!

(*Le balai se met à se mouvoir, et à s'avancer au milieu du théâtre. - Les jeunes filles poussent un cri de surprise.*)

Ah!

ENSEMBLE.

O pouvoir magique,
Effet diabolique!
Balai fantastique,
Léger dans ses goûts,
Qui, de la cadence
Sentant la puissance,
Hardiment s'élance,
Et danse avec nous!
Tra la, la, la, la, la, la!

(Elles se prennent toutes trois par la main, et dansent autour du balai en chantant.)

Tra la, la, la, la,
La, la, la, la, la!

CADIGE.

C'est charmant! c'est original!

NÉRILHA, *montrant le balai.*

Mais à danser seul il s'ennuie!

GULNARE.

Et pour lui tenir compagnie...
(A Nérilha.)
De ton maître moi je convie
Tout le mobilier à ce bal.

(Elle agite la baguette, et tous les meubles de l'appartement, chaises, tables, et jusqu'à un grand buffet chargé d'assiettes, qui est au fond du théâtre, se mettent successivement à se mouvoir.)

Ah! ah! déjà les voyez-vous?
A ma voix ils répondent tous!

ENSEMBLE.

O pouvoir magique!
Effet diabolique!
Ce bal fantastique
Les réunit tous!..
Oui, de la cadence,
Suprême puissance,
La nature danse,
Danse comme nous!

(Les jeunes filles et tout le mobilier d'Atalmuc dansent ensemble.)

Tra la, la, la, la,
La, la, la, la, la,
La, la, la, la, la!

(Au moment où le bal, qui va crescendo, devient le plus animé, on entend, à droite, la voix d'Atalmuc dans la coulisse.)

ATALMUC, *en dehors.*

Nérilha! Nérilha! mon souper!

NÉRILHA, *effrayée.*

C'est mon maître!
Le voilà de retour!
(Se tournant vers les meubles, qui dansent toujours.)
Cessez vite, cessez,
Le bal est terminé.
(Regardant vers la droite.)
Dieu! s'il allait paraître!
(Se retournant, et voyant la danse mobilière qui continue.)
Eh bien! m'entendez-vous?
(Criant.)
On vous dit: Finissez!
J'ai beau leur commander...
(Se frappant le front.)
J'oubliais dans mon trouble
La formule...
(Courant au livre.)
Omidara!
Myriack! Karaïba

TOUTES TROIS.

Karaïba! Karaïba!

NÉRILHA, *stupéfaite.*

Ils n'en dansent que mieux!.. et leur ardeur redouble!

CADIGE.

C'est juste!.. nous savons l'art de les animer,
Mais nous ne savons pas celui de les calmer!

ENSEMBLE.

(Strette du morceau sur un galop infernal.)

De ce bal
Infernal,
O signal
Trop fatal!
Triste sort,
Notre effort
Double encor
Leur essor!
Fol espoir,
De vouloir
Défier
Un sorcier!..
Oui, c'est clair,
C'est l'enfer
Qui bondit
Et mugit!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ATALMUC, *paraissant à la porte, à droite.*

ATALMUC.

O ciel! en croirai-je mes yeux!
Que l'ordre renaisse en ces lieux!..
Je le veux! je le veux!

GULNARE, CADIGE, NÉRILHA.

C'est lui! Quels regards furieux!
Fuyons, fuyons loin de ces lieux!..
Fuyons loin de ces lieux!

(Les trois jeunes filles s'élancent vers la porte du fond. Gulnare et Cadige disparaissent. Quant à Nérilha, arrêtée par le réseau invisible, elle est obligée de rester. Atalmuc étend la main, et tous les meubles redeviennent immobiles.)

SCENE VIII.

ATALMUC, NÉRILHA, *qui vient de s'asseoir, se cachant la tête dans ses mains.*

ATALMUC. Qu'est-ce que cela signifie? Je m'absente à peine une heure, et je trouve ici un désordre pareil!

NÉRILHA, *tremblante.* Je ne dis pas qu'il n'y ait pas un peu de désordre... mais quand, dans une maison, il y a eu un bal... (*Vivement.*) Eh bien! oui, un bal... ce n'est pas ma faute à moi!

ATALMUC. A qui donc?

NÉRILHA. A ce grimoire que vous aviez laissé ouvert... et où j'ai lu, par hasard, deux lignes que je ne comprenais pas... aussitôt tout s'est mis à danser autour de moi... sans qu'il y eût moyen de l'empêcher...

ATALMUC. Parce que tu ne savais que la moitié de mon secret!..

NÉRILHA. Eh! mon Dieu... on ne veut pas vous l'enlever... gardez-le... et puisque vous pouvez tout, changez-moi, pour vous venger, en ce que vous voudrez... tuez-moi même, si ça vous fait plaisir... je l'aime mieux... tuez-moi!

ATALMUC. Tu sais bien, perfide, que je ne le veux pas! que je t'aime trop pour cela!

NÉRILHA. Bel amoureux vraiment! bourru et colère... heureusement, il y en a d'autres... d'autres plus aimables!..

ATALMUC. Qui te l'a dit?

NÉRILHA. Cadige et Gulnare, mes jeunes amies... qui en ont chacune un, qu'elles adorent!

ATALMUC. Je ne les laisserai plus venir ici!

NÉRILHA. Comme vous voudrez... je vous en aimerai un peu moins, voilà tout!

ATALMUC. Est-il possible!

NÉRILHA. Ah! cela commence déjà! Et puisque votre art (vous me le disiez ce matin) ne peut pas commander à l'amour... si j'étais de vous, j'en demanderais le moyen à d'autres...

ATALMUC. Et quel est ce moyen... quel est-il?

NÉRILHA. Dame! s'il faut que ce soit moi qui vous l'apprenne...

ATALMUC. Achève!..

NÉRILHA. Je ne sais pas au juste!.. Mais si j'avais un amoureux qui fût riche ou pauvre, je voudrais partager sa fortune, ou sa misère... par ainsi...

ATALMUC. Eh bien?..

NÉRILHA. Si un magicien voulait être aimé de moi, il faudrait qu'il me donnât la moitié de sa magie...

ATALMUC. En vérité!

NÉRILHA. Qu'il m'expliquât les secrets de son grimoire ou de sa baguette... voilà!..

ATALMUC. Et tu l'aimerais?..

NÉRILHA. Je ne dis pas cela!.. mais ce serait peut-être un moyen de me gagner le cœur!.. Qui sait?.. Essayez?

ATALMUC, *avec amour.* Ah! perfide!.. Tout me dit que tu veux me tromper... et cependant je ne puis m'empêcher de saisir cette lueur d'espoir...

NÉRILHA. Voilà déjà un bon sentiment dont je vous sais gré!

ATALMUC. Est-il possible?.

NÉRILHA. C'est la première fois que je me sens pour vous comme quelque chose... qui n'est pas de l'antipathie!.. (*Geste d'Atalmuc.*) Lisez plutôt... vous qui savez lire... (*Montrant son cœur.*) Là!..

ATALMUC, *la regardant avec attention et émotion.* C'est vrai! c'est vrai!

DUO.

Si tu pouvais devenir plus traitable,
Ah! combien je te chérirais!

NÉRILHA.

Si vous pouviez devenir plus aimable,
Ah! combien je vous aimerais!

ATALMUC.

Vraiment?..

NÉRILHA.

Vraiment!

ATALMUC, *la regardant avec amour.*

O prestige! ô délire!
Je le sens, je le vois,
Tu veux, par ton empire,
Usurper tous mes droits!..
Et l'amour te protége!..
Et, prête à succomber,
Ma raison voit le piége
Où mon cœur va tomber!

Lui présentant une rose métallique, qu'il tire de son sein.)

Tiens, tu vois ici cette rose,
Qui te soustrait, hélas! à mon pouvoir;
Si tu désires quelque chose,
Pour l'obtenir, tu n'auras qu'à vouloir!
(*Il lui fait le geste d'agiter la rose.*)

NÉRILHA, *avec impatience, et voulant prendre la rose des mains d'Atalmuc.*

Donne!

ATALMUC, *avec défiance.*

Et si pour engager à quelqu'autre ta foi,
(*Lui montrant la rose.*)
Tu voulais t'en servir...

NÉRILHA, *étendant la main.*

Jamais!

ATALMUC.

Ecoute-moi!
Si ton âme, sortant de son indifférence,
Aimait jamais quelqu'un; si tu le lui disais...
Soudain ce talisman tomberait sans puissance!

NÉRILHA.

Je comprends!

ATALMUC.

Sous ma loi, soudain tu reviendrais!

NÉRILHA.

J'y consens.

ATALMUC.

Tu perdrais ta beauté, ta jeunesse!..

NÉRILHA.

D'accord!

ATALMUC.

Et sous tes cheveux blancs,
Tu n'inspirerais plus de tendresse
A personne... qu'à moi!

NÉRILHA, *lui arrachant la rose des mains.*

Donnez donc?.. j'y consens!

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

O sort prospère,
Dont je suis fière!
La terre entière
Doit m'obéir!
Par cette rose,
Dont je dispose,
Rien ne s'oppose
A mon désir!

ATALMUC.

Oui, pour te plaire,
O reine altière,
Il faut me taire
Et t'obéir!
De cette rose,
Dont je dispose,
Hélas! je n'ose
Me repentir!

NÉRILHA.

O Cadige! ô Gulnare! ô mes jeunes amies!
(*Agitant sa rose.*)
Que vos vœux soient par moi remplis en même temps!

(*On entend un coup de tam-tam, et l'on aperçoit au fond, dans un tableau magique, Gulnare en princesse, et Cadige et Xaïloun à ses pieds.*)

Et vous, mes seuls amours, venez, mes fleurs chéries,
M'entourer de bouquets aux parfums enivrants!

(*Un second coup de tam-tam se fait entendre; Nérilha se trouve au milieu d'une corbeille de fleurs, qui sort de terre.*)

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

O sort prospère,
Dont je suis fière!
La terre entière
Doit m'obéir!..
Par cette rose,
Dont je dispose,
Rien ne s'oppose
A mon désir!

ATALMUC.

Oui, pour te plaire,
O reine altière,
Je veux me taire
Et te servir!
De cette rose,
Dont je dispose,
Hélas! je n'ose
Me repentir!

(*Nérilha agite sa rose; la corbeille de fleurs dans laquelle elle s'est couchée commence à s'élever de terre. Atalmuc, effrayé, veut s'élancer pour la retenir. Sur un second geste d'elle, Atalmuc ne peut faire un pas de plus, tandis que Nérilha disparaît dans les airs.*)

ACTE DEUXIÈME.

La scène se passe dans la vallée de Cachemire, au milieu de jardins enchantés, où de tous côtés s'offrent des massifs de fleurs.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND VISIR, ABOULFARIS, QUELQUES SEIGNEURS DE SA SUITE, ET DES PETITS NÈGRES.

ABOULFARIS. Que la caravane s'arrête!.. J'accorde à mes gens une heure de repos... moi, pendant ce temps, je visiterai seul ces jardins merveilleux que je ne connais pas... nous repartirons après pour Delhy, où le sultan des Indes, notre gracieux souverain, nous attend avec impatience... Allez!.. (*Les seigneurs se retirent, ainsi que les deux petits nègres.*) Quant à moi, rien ne me presse. La mission difficile dont le sultan m'avait chargé, ayant complétement échouée, il sera toujours temps de lui en raconter les glorieux détails... mon seul regret est d'avoir quitté cette délicieuse ville de Candahar, où j'avais fait une passion... et presque deux... ces jeunes filles du peuple... Eh bien! oui, du peuple... cela me changeait... ces jeunes filles que j'invitais à prendre des sorbets dans mon pavillon... et l'une d'elles, la belle Gulnare, avait pour les grands seigneurs en général... et pour moi en particulier, une préférence, une estime auxquelles, du reste, je suis habitué...

SCENE II.

ABOULFARIS, LE PRINCE BADEL-BOUDOUR, *sortant d'une allée, à gauche.*

ABOULFARIS, *étonné.* Que vois-je? le prince!..

LE PRINCE, *de même.* Que vois-je? Aboulfaris, mon grand visir!

ABOULFARIS. Oui, mon prince... c'est moi, qui retournais en grande hâte vers la capitale!

LE PRINCE. Et moi, je l'avais quittée pour venir au devant de ma jeune cousine, la céleste Bedy-el-Jamal!

ABOULFARIS, *à part.* J'en étais sûr... l'impatience!.. (*Haut.*) Aussi, pour rendre compte à Votre Hautesse de mon ambassade... des soins et de l'habileté que j'y ai déployés... je ne sais par où commencer...

LE PRINCE. Commence... par le commencement!

ABOULFARIS. C'est une idée!.. une grande idée!..

LE PRINCE, *regardant autour de lui avec inquiétude.* Et dépêche-toi!

ABOULFARIS. M'y voici, mon prince... m'y voici... Votre auguste père vous avait ordonné, en mourant, d'épouser, dans la première année de votre règne, votre jeune cousine Bedy-el-Jamal, fille de son frère.

LE PRINCE. Je sais cela!

ABOULFARIS. Certainement! . Le difficile était d'abord de la retrouver, attendu que, lors de l'incendie du palais par les Tartares, elle avait été enlevée au berceau, et qu'on ne savait plus ce qu'elle était devenue...

LE PRINCE, *avec impatience.* Je sais tout cela!

ABOULFARIS. Certainement!.. certainement! Mais Votre Hautesse m'ayant dit de prendre par le commencement...

LE PRINCE, *avec impatience.* J'ai eu tort... prends par la fin!

ABOULFARIS. M'y voici!.. Vous m'avez chargé alors, moi, Aboulfaris, votre grand visir, et la lumière de votre conseil, de faire des recherches... j'ai fait des recherches! Et dans l'Indostan, dans le royaume de Caboul, rien!.. Dans la Perse, rien!

LE PRINCE, *de même.* En vérité!

ABOULFARIS. Et pourtant, je me suis arrêté tout un mois à Ispahan... plusieurs jours à Candahar...

LE PRINCE, *vivement.* A Candahar!.. Et vous n'avez rien découvert de plus... ni à Candahar... ni dans ses environs?..

ABOULFARIS. Non, mon prince!

LE PRINCE. Eh bien! j'en suis fâché pour la lumière de mon conseil... mais un savant nécromancien, que j'ai fait venir à ma cour... m'a donné la preuve certaine que la nièce de mon père... celle que j'ai juré d'épouser... la princesse Bedy-el-Jamal, était, depuis son enfance, cachée près de la ville de Candahar...

ABOULFARIS. Est-il possible!

LE PRINCE. Où, s'ignorant elle-même, elle exerçait, sous le nom de Gulnare...

ABOULFARIS. Ciel!..

LE PRINCE. La profession obscure de lavandière!

ABOULFARIS, *à part.* Gulnare!..

LE PRINCE. Qu'as-tu donc?.. D'où vient ce trouble?

ABOULFARIS. L'étonnement... la stupéfaction... d'une rencontre... je veux dire... d'un coup du sort... aussi... foudroyant.

LE PRINCE. Tu as bien raison, car ce n'est rien encore!.. Je lui avais à l'instant envoyé une escorte magnifique et nombreuse, et, résolu d'aller moi-même à sa rencontre, j'étais déjà à deux marches de Delhy, ma capitale, lorsqu'en traversant la vallée de Cachemire, que j'ai parcourue vingt fois, j'aperçois une pagode et des jardins délicieux, qui jamais n'avaient frappé mes regards!..

ABOULFARIS. Ceux-ci!.. des massifs... des forêts de fleurs... c'est merveilleux!

LE PRINCE. Moins encore que la reine de ces fleurs!.. la fée qui habite ces jardins magnifiques!.. Et si tu savais dans quelle situation je me trouve...

ABOULFARIS. Parlez! Votre Hautesse n'a-t-elle pas en moi, auprès d'elle, son conseil tout entier?

LE PRINCE. J'avais fait remettre à la princesse, ma cousine, mon portrait... dont la vue seule, le croirais-tu... a fait naître une passion...

ABOULFARIS, *à part.* La perfide!

LE PRINCE. Qui ne finira qu'avec elle... elle me l'a écrit!

ABOULFARIS, *à part.* Juste ce qu'elle me disait de vive voix!

LE PRINCE. Et lorsque, me conformant aux ordres de mon père, je lui ai offert ma main, lorsque j'ai déjà fait publier ce mariage par tout le royaume... voilà que cette jeune fille, que j'ai aperçue dans ces bosquets de fleurs, me retient comme fasciné par sa vue!

ABOULFARIS. En vérité!

LE PRINCE.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Oui, chaque jour je viens l'attendre
En ce séjour délicieux!

Mais quand son cœur semble se rendre,
Elle m'échappe, hélas! et fuit loin de mes yeux!
Reine des fleurs, fraîche comme elles,
Ange du ciel, apaise-toi!
Ah! ne va pas ouvrir tes ailes,
Reste encor, reste auprès de moi!

DEUXIÈME COUPLET.

A ses genoux, hier encore,
Avec amour je l'implorais!
Quand sa voix, sa voix que j'adore,
M'a banni de sa vue; et moi je lui disais:
Reine des fleurs, fraîche comme elles,
Ange du ciel, apaise-toi!
Ah! ne va pas ouvrir tes ailes;
Reste encor, reste auprès de moi!

J'ignore donc si j'ai pu toucher son cœur... mais moi, c'est de l'amour, c'est du délire!.. Tandis que pour ma cousine, pour la sultane, je ne ressens là qu'une complète indifférence!

ABOULFARIS. Elle n'est pourtant pas mal!

LE PRINCE. Qui te l'a dit?

ABOULFARIS, *tremblant.* Vous-même, tout à l'heure, magnanime sultan...

LE PRINCE, *d'un air distrait.* Je ne le croyais pas... et j'ai promis, j'ai engagé ma foi royale. Ah! si mon auguste fiancée pouvait ne pas m'aimer!

ABOULFARIS. C'est impossible!..

LE PRINCE. Je serais trop heureux! car, d'après une clause du testament de mon père... s'il m'est prouvé qu'elle aime ou qu'elle a aimé quelqu'un... je ne suis plus obligé à rien!.. Et si tu pouvais me trouver cet autre... cet amant heureux...

ABOULFARIS, *avec joie.* Qu'en feriez-vous?

LE PRINCE. Je le ferais empaler à l'instant, et je me regarderais comme libre.

ABOULFARIS, *avec effroi.* O ciel!

LE PRINCE. Tu comprends quel bonheur pour moi!

ABOULFARIS. Mais pas pour lui!

LE PRINCE. Tais-toi!...

ABOULFARIS. Qu'est-ce donc?

LE PRINCE. Voici l'heure où elle descend dans ses jardins!

ABOULFARIS. De quel côté?

LE PRINCE. Je ne sais... on la voit tout à coup sortir d'un buisson de roses...

ABOULFARIS, *troublé.* Vous permettez, Monseigneur!..

LE PRINCE. Je te permets de t'en aller... voilà tout... et même je te l'ordonne! (*Aboulfaris sort par la droite, et le prince par la gauche du spectateur.*)

SCENE III.

(*Le fond s'ouvre; on aperçoit Nérilha au milieu de jeunes nymphes groupées autour d'elle, et lui présentant des roses; elle leur fait signe de s'éloigner, et redescend le théâtre; le prince, caché dans le bosquet, à gauche, dont il écarte les branches, regarde pendant quelques instants Nérilha, puis il referme doucement les branches.*)

NÉRILHA.

RÉCITATIF.

Des roses, partout des roses!
Sur les gazons naissants des fleurs fraîches écloses,
Et je ne sais... mais, maintenant je crois
Les voir, les admirer pour la première fois!

AIR.

O suave et douce merveille!
Par qui mon cœur est transformé,
Mon cœur bat, mon âme s'éveille,
Tout mon être s'est animé!
Dans un long sommeil engourdie,
A la nuit succède le jour!
C'est l'existence, c'est la vie!
C'est la lumière, c'est l'amour!
La rose nouvelle,
Plus fraîche et plus belle,
Répand autour d'elle
Parfums plus doux encor!
Et cette onde si pure,
Avec son vif murmure,
Dans ces bosquets prend son essor.
A toi, je m'abandonne,
Bonheur qui m'environne!
Mon cœur déjà rayonne
D'un pur et tendre amour!
Un pouvoir tutélaire
Sur la nature entière
Répand un nouveau jour!

SCENE IV.

NÉRILHA, LE PRINCE.

NÉRILHA. O ciel! c'est lui!

LE PRINCE. Oui, c'est moi, qui malgré votre défense viens encore vous implorer!.. rien qu'un instant... laissez-moi vous dire que depuis le premier jour où je vous ai vue, ce que je ressens là, c'est de l'amour!

NÉRILHA, *effrayée.* Est-il possible! De l'amour! Ce mot si terrible... qu'il m'est bien défendu de prononcer... (*A part.*) Mais non pas de...

LE PRINCE. Eh! que craignez-vous de moi?.. En vous est ma vie!.. je voudrais la passer dans ce royaume de fleurs, qui ferait oublier tous les autres!

NÉRILHA, *troublée.* Seigneur!..

LE PRINCE. Près de vous, qui ne m'aimez pas, je le sais... qui jamais ne pourrez éprouver ce que j'éprouve pour vous!..

NÉRILHA, *à part.* Je n'en voudrais pas répondre.

LE PRINCE. Mais, dites-moi seulement, dites-moi qu'un jour peut-être...

NÉRILHA. Jamais!.. jamais!.. et si vous ne voulez pas, comme hier, me forcer à vous fuir... il faut me promettre de ne jamais rien demander... rien exiger...

LE PRINCE. Je le jure!

NÉRILHA. Soumission absolue à tous mes ordres...

LE PRINCE. Je le jure!

NÉRILHA. Ah! maintenant, me voilà bien tranquille! (*On entend un air de marche; regardant au fond du théâtre.*) Eh! mon Dieu!.. qui vient là!.. De grâce, éloignez-vous!

LE PRINCE. Oui, je vous obéis... bientôt je reviendrai! (*Il s'éloigne par la gauche du spectateur.*)

SCENE V.

NÉRILHA, CADIGE et XAILOUN, *entrant par le fond du théâtre. Ils regardent autour d'eux avec étonnement ces jardins inconnus. Puis ils poussent un cri de surprise en voyant Nérilha.*

NÉRILHA, *se retournant.* Que vois-je!.. Xaïloun!.. Cadige! Comment vous trouvez-vous chez moi?.

CADIGE. Avec Gulnare, l'ancienne lavandière, qui est passée princesse! (*La musique commence.*)

XAÏLOUN. Voici son cortége... entendez-vous?..

MORCEAU D'ENSEMBLE.

NÉRILHA.

Ah! j'entends retentir et tambour et cimbale!

CADIGE.

De Gulnare voici la marche triomphale!

SCENE VI.

NÉRILHA, CADIGE, XAILOUN, GULNARE, *portée sur un riche palanquin.* CHOEURS D'ESCLAVES, HOMMES ET FEMMES, *puis* LE PRINCE.

CHŒUR.

Plaisirs, ivresse et fête!
Que le divin prophète,
De l'hymen qui s'apprête,
Protége la splendeur!
Et vous, en qui rayonne
L'éclat de la couronne,
Ah! que Brama vous donne
Gloire, amour et bonheur!
Quel beau jour! quelle fête!
O triomphe! ô grandeur!
De l'hymen qui s'apprête
O sublime splendeur!
Grand sultan, la gloire environne
Ta sublime couronne!
A jamais, que Brama te donne
Gloire, amour et bonheur!

GULNARE, *qui est descendue de son palanquin.*

AIR.

Je commande, je suis la reine!
Vous, qu'ici le respeet enchaîne,
A l'aspect d'une souveraine,
Au nom de mon royal époux,
Eselaves, prosternez-vous!

CHŒUR.

Brama! Brama!
Puissant Brama!

GULNARE.

Le bonheur règne d'avanee
En ce séjour!
Je ne veux pour récompense
Que votre amour!
Soyez heureux,
Soyez joyeux,
Car je le veux!
Livrez-vous aux plaisirs les plus doux,
Ou sinon malheur à vous!
Le bonheur règne d'avanee
En ce séjour!
Je ne veux pour récompense
Que votre amour!

CHŒUR.

O Brama! Brama!
Puissant Brama!

GULNARE, *se retournant et apercevant Cadige et Nérilha.*

Bonjour Cadige, et toi petite Nérilha!
(*La prenant à part, et à voix basse.*)
Comme nous, je le vois, le destin t'exauça!
(*Haut.*)
Mon pouvoir vous protégera!

CADIGE ET NÉRILHA, *s'inclinant.*

Que de bontés!

(*En ce moment, le prince sortant de l'allée, à gauche, où il s'était réfugié, se trouve en face de Gulnare, qui remontait le théâtre.*)

GULNARE, *apercevant le prince.*

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?

TOUS.

Qu'est-ce donc?

GULNARE, *s'approchant du prince.*

L'amour en traits de flamme,
Avait trop bien gravé son portrait dans mon âme,
Pour n'avoir pas à l'instant reeonnu
Le sultan, mon époux!

TOUS, *étonnés, regardant le prince et se prosternant.*

Le sultan!

NÉRILHA, *à part, avec douleur.*

Son époux!

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

Dieu puissant, que dit-elle, est-ce un rêve?
Quoi! c'est lui... qui serait son époux?
Le dépit en mon âme s'élève,
Je ne puis contenir mon courroux!

ATALMUC, *regardant Nérilha.*

Quel soupçon dans mon âme s'élève!
Elle tremble à ce nom seul d'époux!
C'en est fait! non, ce n'est plus un rêve,
Tout me dit que son cœur est jaloux!

LE PRINCE.

Quel tourment dans mon âme s'élève!
Il faut perdre un espoir aussi doux!
Adieu donc, mon bonheur et mon rêve,
C'en est fait! me voilà son époux!

GULNARE.

Jusqu'à lui, sur le trône, il m'élève,
Et chacun de mon sort est jaloux!
Dans ma main j'ai le sceptre et le glaive,
Devant moi, tombez tous à genoux!

XAÏLOUN ET CADIGE.

Jusqu'au trône la gloire l'élève,
Et chacun de son sort est jaloux!
Dans sa main sont le sceptre et le glaive
Qu'elle tient du sultan son époux!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS; ABOULFARIS ET PLUSIEURS SEIGNEURS *entrent dans ce moment.*

LE PRINCE, *s'adressant à Gulnare.*

Noble et vertueuse princesse,
Que je présente à Votre Altesse
Les premiers de ma cour!
(*Prenant Aboulfaris par la main.*)
D'abord mon grand visir!

GULNARE ET ABOULFARIS *se regardant l'un et l'autre avec effroi.*

O eiel! ô ciel! je me sens défaillir!

ENSEMBLE.

GULNARE.

O fatale présence!
Comment m'y dérober?
Hélas! en défaillance
Je suis prête à tomber!
Si ce fatal mystère
Venait à voir le jour,
Dans son cœur, la colère
Remplacerait l'amour!

LE PRINCE, *regardant Nérilha.*

A sa douce présence
Il faut me dérober!
Pour moi quelle souffranee!
Je crains d'y succomber!
Dans ma douleur amère,
Il faut fuir sans retour.
Adieu! toi qui m'es chère,
Adieu! mon seul amour!

NÉRILHA.

Sortons, à sa présence
Il faut me dérober!
Pour moi, quelle souffranee!
Je crains d'y sueeomber!

Le dépit, la colère,
M'agitent tour à tour.
Rien ne peut plus me plaire
En ce triste séjour.

ATALMUC.

Je comprends sa souffrance,
Et, prête à succomber,
Bientôt en ma puissance
Elle va retomber!
Oui, je tremble et j'espère,
Et frémis tour à tour
De plaisir, de colère,
De fureur et d'amour!

ABOULFARIS, *regardant Gulnare.*

O fatale présence!
Comment m'y dérober?
Hélas! en défaillance
Je suis prêt à tomber!
Cachons bien ce mystère,
Ou mon maître en ce jour,
Pourrait, dans sa colère,
Châtier notre amour!

XAÏLOUN.

Quelle douce espérance
Vient déjà m'absorber!
A ce bonheur, d'avance,
Je crains de succomber!
Ma belle ménagère
M'a payé de retour!
C'est moi qu'elle préfère,
Je suis son seul amour!

CADIGE.

Quelle douce espérance
Vient soudain m'absorber!
A ce bonheur, d'avance,
Je crains de succomber!
Oui, son ardeur sincère
Me paya de retour!
Oui, c'est moi qu'il préfère,
Je suis son seul amour!

(*Gulnare présente sa main au prince, qui la porte à ses lèvres, et s'éloigne avec elle, ainsi que sa suite, au milieu de laquelle disparaissent Aboulfaris, Xaïloun et Atalmuc.*)

SCENE VIII.

NÉRILHA, *seule.* Ils s'éloignent!.. Grâce au ciel!.. Je ne sais ce que je serais devenue... ce qui allait arriver!.. Je sentais là comme un fer aigu qui me déchirait et me faisait froid... et cette douleur... (*Portant vivement la main à son cœur.*) Mais je l'éprouve encore... rien ne peut me l'ôter... (*Agitant sa rose.*) Pas même ce talisman magique auquel rien ne résistait!.. O Atalmuc... Atalmuc!.. que n'es-tu là... près de moi?..

SCENE IX.

NÉRILHA, ATALMUC, *sortant de dessous terre.*

ATALMUC. Me voici!.. autrefois ton maître, à présent ton esclave! Que me veux-tu?

NÉRILHA. Ah! si tu savais!

ATALMUC. Je sais tout!

NÉRILHA. C'est affreux!.. n'est-ce pas!.. c'est indigne!.. Ce prince, venir ici sous un déguisement et par une tromperie!.. Pourquoi ne m'a-t-il pas dit tout d'abord... Je suis le sultan... l'époux de Gulnare... (*Avec dédain.*) Mon Dieu, il en est bien le maître... et à coup sûr ce n'est pas moi qui veux l'empêcher!..

ATALMUC, *froidement.* Tu veux donc qu'il l'épouse?

NÉRILHA, *vivement.* Non, non, au contraire!.. Venge-moi? Punis-le?

ATALMUC. C'est facile!.. Je n'ai qu'un mot à dire pour que les plus grands dangers le menacent!

NÉRILHA, *avec effroi.* Lui!.. Des dangers!.. Lesquels?.. (*Agitant sa rose.*) Je le défends! je le protége!..

ATALMUC, *avec fureur.* Malheureuse!..

NÉRILHA. Oui, bien malheureuse!.. (*Portant la main à son cœur.*) Je ressens là... des tourments...

ATALMUC. Que j'éprouvais pour toi... et que j'éprouve encore...

NÉRILHA, *lui prenant la main.* Mon pauvre maître!..

ATALMUC. Mon art ne peut rien pour moi-même, ni pour toi! Mais cet amour que tu ne crains pas de m'avouer, me rend à la fois content et furieux!.. Celui que tu aimes, je le maudis, et le remercie, car bientôt, grâce à lui, tu vas retomber en ma puissance!

NÉRILHA. Moi!

ATALMUC. Tu sais nos conventions! Et si tu lui avoues cet amour, si tu lui en donnes la moindre preuve...

NÉRILHA. De ce côté-là, rassure-toi! Ce que j'éprouve là .. c'est du ressentiment... de la colère... de la haine... oui, de la haine!.. Et tout à l'heure... tiens... lorsque Gulnare lui a présenté sa main, qu'il a portée à ses lèvres... Pourquoi? Qu'avait-il besoin de lui baiser la main... elle n'est pas déjà si belle!.. Eh bien!.. dans ce moment... tout prince qu'il est... si j'avais pu le frapper... et elle aussi!..

ATALMUC, *avec colère.* Mais tu ne veux donc pas me laisser le moindre doute?.. Jalouse!.. Tu es jalouse!

NÉRILHA. Moi!.. Grand Dieu!..

ATALMUC. Cette jalousie que tu me reprochais... que tu ne comprenais pas...

NÉRILHA. Ah! je la comprends!.. Et tout à l'heure, quand il l'a embrassée... (*S'arrêtant, et avec dépit.*) Ah çà!.. est-ce qu'il l'embrassera toujours ainsi?..

ATALMUC, *froidement.* C'est son mari!

NÉRILHA. Son mari... son mari!.. Ah! voilà à quoi je n'avais jamais songé... et rien que cette idée...

ATALMUC. Modère-toi!.. Gulnare vient de ce côté...

NÉRILHA. Et pourquoi y vient-elle?

ATALMUC, *froidement.* Sans doute pour attendre le prince!.. son amant... son époux!..

NÉRILHA. Ah! tu es méchant! Tu me dis ce mot-là... exprès pour me torturer...

ATALMUC. Non! mais pour t'épargner une nouvelle douleur, celle d'être témoin de leur entrevue...

NÉRILHA. C'est-à-dire que si je m'éloigne... si je les laisse ensemble... il va encore lui baiser la main!..

ATALMUC, *avec impatience.* Eh! qu'importe après tout!

NÉRILHA. Ce qu'il importe!.. Tu me le demandes! (*Elevant sa rose magique.*) Pour qu'il ne s'avise plus d'y songer... je veux, quand on donnera à Gulnare le moindre baiser, qu'on reçoive à l'instant un bon soufflet, bien ferme, bien appliqué! (*Avec dépit.*) Oui... oui... là!.. ça lui apprendra!

ATALMUC. Tu le vois bien!.. te voilà comme moi, méchante, extravagante et colère...

NÉRILHA. Moi! colère!.. Si on peut dire cela!.. Quand c'est lui qui en est la cause!.. (*Avec emportement.*) Va-t'en!.. va-t'en! . méchant serviteur... et ne reviens plus!..

ATALMUC, *sortant par la droite.* Soit! Je vais t'attendre!

NÉRILHA. Et quant à Gulnare... je l'ai dit, ce sera... Qu'on y vienne maintenant... qu'on y vienne!.. Et gare aux soufflets. (*Elle disparaît par les bosquets, à droite, pendant que Gulnare entre pensive par une allée, à gauche.*)

SCENE X.

GULNARE, *seule.* Oui... c'est une fatale rencontre!.. Retrouver dans le grand visir Aboulfaris, ce seigneur qui

me faisait la cour à Candahar... qui venait tous les matins soupirer près de moi, à la fontaine des Palmiers... quoique, après tout, ces entrevues fussent bien innocentes, mais enfin, et quoique homme d'État, s'il est indiscret .. s'il parle... s'il raconte au sultan ce que... (*S'interrompant.*) je suis perdue!. Il faut donc, en bonne politique, perdre moi-même le grand visir... le perdre, ou le gagner!.. Le gagner sera plus facile... je lui ai fait entendre que je voulais, avant notre départ, lui parler un instant dans ces jardins... il m'a comprise... car le voici!..

SCENE XI.

ABOULFARIS, *entrant par l'allée à gauche,* GULNARE, *assise à droite.*

ABOULFARIS, *entrant en rêvant.* Je ne sais pourquoi je m'effrayais de cette rencontre!.. Les hommes d'esprit... (*Se reprenant.*) Non, je veux dire les hommes d'État, sont stupides!.. C'est au contraire ce qui pouvait m'arriver de plus heureux; tenant la sultane dans ma dépendance, et m'entendant avec elle, ma fortune est assurée... j'arrive à la plus haute faveur... je gouverne l'État... dont mon maître n'est plus que le sultan... honoraire!.. Tandis que moi... (*Levant les yeux.*) C'est elle! c'est la belle Gulnare... que dis-je? la céleste princesse Bedy-el-Jamal, reine de tous les cœurs! à commencer par le mien!

DUO.

GULNARE, *se levant, et d'un geste impérieux lui ordonnant de s'avancer*

Si votre langue peu discrète
Cesse un instant d'être muette!

ABOULFARIS, *à part.*

J'entends parfaitement!

GULNARE.

C'est fait de vous! Car à l'instant
Vous êtes mort, j'en fais serment!

ABOULFARIS.

J'entends parfaitement!

GULNARE.

Mais si vous gardez le silence,
A vous, la gloire et la puissance!

ABOULFARIS.

J'entends parfaitement!

GULNARE.

Vous serez du roi, mon mari,
Le premier visir...

ABOULFARIS.

Et l'ami!
J'ai compris, Dieu merci!

GULNARE ET ABOULFARIS.

Sur ce traité, qui m'intéresse!
Le secret doit être sacré!

ABOULFARIS.

Je l'ai promis!

GULNARE.

Je l'ai juré!
(*Lui tendant la main.*)
Recevez-en le gage!

ABOULFARIS, *prenant sa main.*

Ah! quelle ivresse!..

(*La portant à ses lèvres, et recevant un soufflet invisible, dont on entend le bruit.*)

Ah! quel soufflet!
Quel soufflet!!
Quel soufflet!!!
J'en reste stupéfait!
Et sa main nous enseigne,
Que sous ce nouveau règne,
En place de bienfaits,
Il pleuvra des soufflets!

GULNARE, *à part.*

Ah! j'ai bien fait,
J'ai bien fait,
Le voilà satisfait!
Oui, je veux sous mon règne,
Qu'on m'aime et qu'on me craigne...
Ainsi je le promets,
Comptez sur mes bienfaits!
Or donc, et maintenant
Que vous voilà content...

ABOULFARIS, *se frottant la joue.*

Pas trop!

GULNARE, *le regardant avec surprise.*

D'où vient cette grimace?

ABOULFARIS.

Eh! mais franchement... à ma place...
Vous trouveriez, entre nous deux...
Que je méritais un peu mieux!

GULNARE, *baissant les yeux et minaudant.*

Vraiment... c'est bien de l'exigence!
Mais vous le voulez, grand visir!
Allons pour vous faire plaisir,
(*Lui tendant la joue.*)
Faisons la paix.

ABOULFARIS, *s'approchant avec transport.*

Quelle reconnaissance!
(*Même jeu.*)

ENSEMBLE.

ABOULFARIS.

Ah! quel soufflet!
Quel soufflet!!
Quel soufflet!!!
J'en reste stupéfait!
Et sa main nous enseigne,
Que sous ce nouveau règne,
En place de bienfaits,
Il pleuvra des soufflets!

GULNARE.

Ah! j'ai bien fait,
J'ai bien fait,
Le voilà satisfait!
Oui, je veux sous mon règne,
Qu'on m'aime et qu'on me craigne...
Ainsi, je le promets,
Comptez sur mes bienfaits!

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, XAILOUN.

ABOULFARIS, *à lui-même.* Deux soufflets!

XAÏLOUN, *accourant.* Monseigneur...

ABOULFARIS, *s'avançant vers Xaïloun.* Que veux-tu?

XAÏLOUN. Je venais demander à Son Altesse...

ABOULFARIS, *à part.* Deux soufflets!

XAÏLOUN. L'ordre du départ...

ABOULFARIS, *lui donnant un soufflet.* Le voilà!.. (*A part.*) Reste un... (*Il offre sa main à Gulnare, et sort en se tenant en garde contre elle de l'autre main.*)

SCENE XIII.

XAILOUN, *puis* NÉRILHA.

XAÏLOUN, *se frottant la joue.* Par exemple!.. C'est reconnaître le dévouement d'une manière trop chaude...

NÉRILHA, *qui est entrée par l'allée à droite.* Qu'y a-t-il donc?

XAÏLOUN. Ce qu'il y a?.. C'est le grand visir qui m'a chargé pour notre auguste sultan, d'un message...

NÉRILHA. Que tu vas lui rendre!..

XAÏLOUN. Oh! non... je n'oserai pas!.. Je me contenterai de lui annoncer que tout est prêt pour le départ.

NÉRILHA, *à part.* O ciel!

XAÏLOUN. Et que la princesse, sa fiancée, l'attend. . Seulement, dans ces immenses jardins, que je ne connais pas, je ne sais comment trouver le prince...

NÉRILHA, *regardant vers la gauche du spectateur, et à part.* Le prince?.. (*Haut, à Xaïloun, lui montrant le fond du théâtre à droite.*) Le prince! je viens de le voir dans le pavillon des Camélias!..

XAÏLOUN. Oui... mais ce pavillon...

NÉRILHA, *lui montrant toujours le fond, à droite.* De ce côté, la première allée à droite, puis la cinquième à gauche...

XAÏLOUN. Je comprends!

NÉRILHA, *le poussant.* Alors... va donc vite!.. (*Xaïloun sort par la droite.*)

SCENE XIV.

LE PRINCE, *entrant par la droite,* NÉRILHA, *cachée près d'un bosquet, à droite.*

DUO.

LE PRINCE, *entrant en rêvant.*
N'y pensons plus!.. il faut la fuir!

NÉRILHA, *à part, écoutant.*
O ciel!

LE PRINCE.
La voix de la sagesse
M'ordonne à l'instant de partir!..
(*Il fait quelques pas près du bosquet, à gauche.*)
Allons retrouver la princesse.

NÉRILHA, *avec jalousie.*
Non... près d'elle tu n'iras pas!
(*Agitant sa rose métallique.*)
Que pour mieux enchaîner ses pas,
Le sommeil ferme sa paupière!
(*Le prince qui était près d'un banc de verdure, s'arrête et tombe sur le banc.*)
Oui, grâce à toi, cher talisman,
Il m'obéit, ce fier sultan!
(*Regardant le prince avec émotion.*)
Il dort!.. Avançons-nous...
(*S'arrêtant avec crainte.*)
Que fais-tu, téméraire?
Ne sens-tu pas trembler la terre?..
(*Elle s'approche de lui et penche la tête.*)
Il parle bas!..
(*Ecoutant.*)
Quels mots vient-il de prononcer?
(*Poussant un cri.*)
Ah! mon nom sur sa bouche est venu se placer!

LE PRINCE, *rêvant.*
Nérilha!.. Nérilha!..

NÉRILHA.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

En dormant, en dormant,
C'est à moi, délice suprême,
C'est à moi qu'il s'en va rêvant;
C'est moi qu'il appelle et qu'il aime...
En dormant, en dormant!..
(*Elle s'approche encore plus près du prince, qui semble lui prendre la main et la presser contre son cœur.*)

DEUXIÈME COUPLET.

En dormant, en dormant.
(*Se baissant vers lui et écoutant.*)
Dans ses bras voilà qu'il m'enlace!
Il me dit qu'il sera constant...
(*Voyant le prince, qui de la main lui envoie un baiser.*)
Et je crois même qu'il m'embrasse,
En dormant, en dormant.
(*Vivement.*)
Je ne sais quel pouvoir m'entraîne malgré moi!
(*Avec exaltation.*)
Et dût ce fatal délire,
A ma perte me conduire,
(*S'approchant du prince et lui parlant.*)
Que je t'entende encore!..
(*S'adressant au prince.*)
Eveille-toi!..

LE PRINCE, *s'éveillant.*
Nérilha, Nérilha!
C'est bien toi!.. Te voilà!..

ENSEMBLE.

LE PRINCE.
Eh quoi! ce doux songe,
Où l'amour me plonge,
N'est point un mensonge!
Et dans ce moment,
O réelle ivresse,
Fée enchanteresse,
C'est toi que je presse
Sur mon cœur brûlant!

NÉRILHA.
Non, non, ce doux songe,
Où l'amour le plonge
N'est point un mensonge!
Et mon cœur tremblant,
Craint de sa tendresse,
La fatale ivresse!
(*Au prince.*)
Ah! pour ma faiblesse,
Grâce en ce moment!
(*Cherchant à se dégager de ses bras.*)
Laisse-moi, laisse-moi, prends pitié de moi-même!

LE PRINCE, *avec chaleur.*
Les serments que j'ai faits, et l'hymen qui m'attend,
Je briserais tout à l'instant,
Si tu m'aimais!

NÉRILHA, *hors d'elle-même.*
Je t'aime!..

(*Le prince la reçoit dans ses bras et l'embrasse. A ce mot, l'orage qui grondait sourdement, éclate dans toute sa fureur; des cris infernaux se font entendre. Le prince, comme frappé de la foudre, tombe sans connaissance sur le banc, à droite. Toutes les fleurs du jardin sont soudain flétries et fanées. A un ciel d'été, succède l'hiver et ses frimas. Nérilha, effrayée, chancelle et tombe dans les bras d'Atalmuc, qui paraît derrière elle.*)

ATALMUC.
Tu m'appartiens!.. Souviens-toi de nos lois!
Les enfers et l'amour m'ont rendu tous mes droits!

(*Nérilha est tout à coup changée en une vieille petite femme, couverte de rides; sa robe même se trouve d'une étoffe et d'une forme antiques. Nérilha pousse un cri et s'abîme sous terre avec Atalmuc, qui la tient toujours dans ses bras. Presque aussitôt, le prince se réveille en sursaut, et saisi de stupéfaction en voyant le changement subit qui vient de s'opérer, s'écrie avec désespoir :* Nérilha!.. Nérilha!.. *puis il retombe accablé sur un banc.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une grotte sous-marine, comme la grotte d'Azur, en Sicile.

—

SCENE PREMIERE.

ATALMUC, *en robe et en bonnet de magicien,* NÉRILHA, *en vieille.*

NÉRILHA, *qu'Atalmuc entraîne par la main.* Seigneur Atalmuc, où me conduisez-vous!

ATALMUC. Que t'importe? Où j'irai désormais, tu iras!

NÉRILHA. Comment, ce n'est pas assez de m'avoir rendue vieille et laide, il faudra encore que je vous suive partout?

ATALMUC. Oui; je ne veux plus te quitter un instant!

NÉRILHA. Cela va être bien ennuyeux... pour vous. (*Vivement.*) Je ne vous parle pas de moi... (*Regardant autour d'elle.*) Et où sommes-nous ici?

ATALMUC. A deux mille pieds sous la mer!

NÉRILHA. J'aimerais autant être ailleurs... et si vous ne venez ici que pour mon plaisir...

ATALMUC. Aujourd'hui, je me rends au conseil des magiciens, présidé par le roi du Ginistan, et qui se tient dans un volcan... près d'ici... (*Lui montrant une ouverture de rocher.*)

NÉRILHA. Dans un volcan!.. Et vous allez y descendre?

ATALMUC. Aussitôt que Sathaniel, notre maître, m'appellera de sa voix d'airain.

NÉRILHA. Et il faudra que je vous y suive?..

ATALMUC. Non! Aucun être humain n'y peut pénétrer sans être consumé!.. Tu resteras à m'attendre dans cette grotte, d'où je ne crains pas que tu puisses t'échapper!

NÉRILHA. Je le crois bien! Deux mille pieds d'eau au-dessus de ma tête, et la flamme sous mes pieds... (*Regardant vers l'ouverture du rocher, à droite.*) O ciel!.. Et vous, Seigneur, vous allez vous plonger dans cette lave enflammée?..

ATALMUC, *vivement.* Cela t'effraie pour moi!

NÉRILHA. Dame!.. je ne vous veux pas de mal... Vous avez été un bon maître... et si vous n'aviez pas tant d'affection pour moi... je finirais peut-être par en avoir pour vous.

ATALMUC, *avec chaleur.* Dis-tu vrai?.. Rassure-toi donc!.. Avant d'entrer dans la salle du conseil, je quitte ma dépouille mortelle, et le rayon céleste qui anime mon être, l'âme va seule rejoindre son maître dans cette région de feu!

NÉRILHA. Ah! c'est votre âme seule qui s'en va?.. C'est singulier!.. Et est-elle longtemps absente, votre âme?..

ATALMUC. Quand la séance est tranquille, et qu'on ne s'y échauffe pas trop... un quart-d'heure, tout au plus, et je viendrai te rejoindre...

NÉRILHA, *vivement.* Et nous remonterons sur terre?..

ATALMUC. A l'instant! Mais je lis dans ta pensée... renonce à l'espoir de jamais te faire reconnaître par le jeune sultan des Indes, ou par aucun de tes anciens amis!..

NÉRILHA. Pardi! ils me prendraient tous pour ma grand'-mère!..

ATALMUC. Et si tu t'avisais de vouloir leur raconter tes aventures, ou de leur dire qui tu es...

NÉRILHA. Eh bien?..

ATALMUC. A l'instant tu deviendrais muette!..

NÉRILHA, *avec colère.* C'est trop fort!.. Vous avez pu m'enlever ma jeunesse et ma beauté, mais m'empêcher de parler... je vous en défie!.. Et dût-on ne pas me croire et me traiter d'insensée, je dirai à tout le monde... Je suis... (*Atalmuc étend la main vers elle. — A l'instant Nérilha s'arrête et fait de vains efforts pour continuer.*)

ATALMUC. Eh bien! je t'en avais prévenue!.. Te voilà muette... muette à tout jamais!.. Oui, oui, tu me promets de garder dorénavant le silence sur un sujet dont tu connais maintenant les dangers... tu me supplies de te rendre la parole... eh bien! soit, j'y consens! (*Etendant la main vers elle.*) Qu'as-tu à me dire?..

NÉRILHA, *avec volubilité et colère.* Que je vous hais! que je vous déteste! que je vous abhorre!..

ATALMUC. Si c'est pour cela que je t'ai rendu la parole, ce n'était pas la peine!..

NÉRILHA, *vivement.* Non!.. c'est pour une autre raison... pour une autre prière... ne soyez pas généreux à demi... (*D'un air câlin.*) Si vous m'aimez, si vous m'adorez, comme vous le dites, il doit vous être bien désagréable d'avoir une maîtresse si laide et si vieille... et si j'étais à votre place... ne fût-ce que par amour-propre.

ATALMUC. Je comprends!..

NÉRILHA, *vivement.* Eh bien! non, par amour, je m'empresserais de lui rendre sa forme première!..

ATALMUC. Te rendre jeune et belle pour un autre... non.

AIR.

Non!.. ne crains pas que je te cède
Aux regards d'un rival heureux!
Non!.. j'aime mieux que tu sois laide!
Pour moi, pour moi seul, pour mes yeux,
Pour moi, ces vains déguisements
Ne cachent rien à ma tendresse!
Je vois les fleurs de ton printemps
Sous les rides de ta vieillesse!
Je vois ce front si blanc, si pur!
De tes yeux j'admire l'azur...
Seul je te vois... seul te possède!..
Ne crois pas qu'à tes vœux je cède!
Te rendre belle à d'autres yeux?
Non, j'aime mieux que tu sois laide,
Pour moi, pour moi seul je te veux!

(*On entend plusieurs sons de trompettes infernales.*) Qu'entends-je! (*A Nérilha.*) Adieu! pour un instant, adieu! O maître tout-puissant, c'est ta voix qui m'appelle.

(*Tombant sur un banc de rocher, à droite.*)

Que mon âme, quittant sa dépouille mortelle,
Se rende au pied de ton trône de feu!
Adieu!.. Adieu!..

(*Atalmuc tombe inanimé sur le banc, à droite. Une flamme légère, qui semble sortir de son corps, s'élève, voltige un instant, et disparaît par l'ouverture du rocher, à droite.*)

SCENE II.

NÉRILHA, *seule, appelant à haute voix.* Seigneur Atalmuc! Seigneur Atalmuc! Mon maître!.. Il ne m'entend plus, il ne me voit plus. Oui, comme il me l'avait annoncé, son âme l'a quitté et vient de disparaître; il ne reste plus là que le corps d'un magicien, sa robe, son turban constellé!.. (*Posant la main sur son cœur.*) Et son grimoire, qu'il porte toujours avec lui depuis le jour où je m'en suis servi si gauchement, ce jour où j'ai donné un bal sans le vouloir..... Si, aujourd'hui, et pendant que son esprit voyage...j'y mettais plus d'adresse... voyons... je le tiens!.. (*S'avançant au bord du théâtre avec le grimoire qu'elle tient et qu'elle ouvre.*) *Chapitre VI. Moyens de former les enchantements les plus compliqués.* Ce n'est pas cela qu'il me faudrait, au contraire... (*Retournant le feuillet.*) Ah! le revers de la page... (*Lisant.*) *Moyens de détruire les divers enchantements.* C'est mon chapitre... Ah! le cœur me bat... lisons!.. (*Regardant autour d'elle, et parcourant plusieurs pages du grimoire. — Poussant*

un cri.) Ah!.. (*Lisant.*) *Devenue tout à coup vieille et laide*... M'y voici. (*Continuant.*) *Un baiser a causé sa métamorphose, un baiser peut la détruire; et si elle rencontre quelqu'un qui consente à l'embrasser*... (*S'interrompant.*) Si ce n'est que cela! je sais bien qu'à mon âge, et avec ma figure, ça n'est pas aisé... mais ça n'est pourtant pas impossible... achevons... (*Lisant.*) *Mais qu'elle choisisse bien celui de qui elle recevra ce baiser, car, à l'instant même, et pour toujours, elle lui appartiendra corps et âme!* (*Poussant un cri.*) Ah! mon Dieu!.. c'est donc pour cela qu'Atalmuc voulait toujours m'embrasser!.. Ah! que j'ai eu raison de le refuser!.. changer à ce prix-là... changer pour lui appartenir à toujours!.. voilà un désenchantement!.. autant garder mes rides et mes années... ce n'est pas pour lui que je voudrais les perdre... Mais celui-là, un prince, si jeune et si beau, voudra-t-il jamais?.. Enfin, s'il était là... on verrait, on tâcherait... Si je pouvais aller à lui... cherchons. (*Feuilletant le grimoire.*) *Moyen d'être transporté à l'instant où l'on veut.* (*Avec amour.*) Ah! près de lui... près du prince... dans son palais!.. (*Lisant le grimoire.*) *Elever ce livre magique vers le ciel, en répétant trois fois le nom du dieu de l'Indoustan.* (*Avec exaltation.*) Brama!.. Brama!.. Brama!.. (*Le grimoire lui tombe des mains; le théâtre change à vue; elle se trouve transportée sur la grande place de Delhy. A gauche, l'entrée d'une mosquée, à droite, la façade du palais.*)

SCENE III.

HABITANTS DU PALAIS ET DE LA VILLE DE DELHY, ABOULFARIS, ET GULNARE, *assise sur un trône magnifique.*)

CHŒUR, *pendant lequel s'exécutent des danses gracieuses.*

Accourez tous, venez!
Habitants fortunés
De ce riant pays,
Doux paradis!
Accourez près de nous,
Les plaisirs les plus doux
Embelliront vos jours
Remplis d'amours!
De Téhéran et d'Ispahan,
Du beau pays de Cachemire,
On vient ici,
Et c'est Delhy
Que l'étranger toujours admire!
De tous côtés,
Jeunes beautés,
A l'œil brillant plein d'étincelle!
Garde ton cœur,
O voyageur,
Du doux éclat de leur prunelle!
Accourez tous, venez!
Habitants, etc...

Voyez la jeune bayadère,
Rapide et fière,
Elle bondit!
Bientôt, bientôt, elle a su plaire,
Mais plus légère,
Elle s'enfuit!

De Téhéran et d'Ispahan,
Du beau pays de Cachemire,
Etc., etc...

(*Nérilha a disparu au commencement de ce chœur.*)

ABOULFARIS, *tenant respectueusement la main de la princesse, à distance, et s'adressant au peuple.* Bien, mes amis! La princesse est sensible... et moi aussi... aux hommages de ses futurs sujets...

GULNARE, *avec impatience.* Mais il suffit! . assez d'enthousiasme et de transport!

ABOULFARIS, *d'un air de flatterie.* Que voulez-vous? l'amour du peuple...

GULNARE. C'est à vous étourdir! depuis trois jours, ils ne font que crier...

ABOULFARIS, *à voix basse.* C'est commandé!

GULNARE, *au peuple.* Je vous donne congé! reposez-vous!

ABOULFARIS, *s'inclinant.* Que de bonté!

GULNARE, *au peuple, d'un ton impérieux.* Et surtout, laissez-nous! laissez-nous!

REPRISE DU CHŒUR.

(*Le peuple se retire.*)

GULNARE. Encore des cris... Depuis que je suis dans ma capitale, tout me déplaît, me choque et me contrarie! d'abord le prince, mon futur époux, que je ne vois jamais!..

ABOULFARIS. C'est l'étiquette!

GULNARE. Et vous! que je vois toujours!

ABOULFARIS. C'est l'étiquette! Premier de l'empire, après lui, c'est moi, son grand visir, qui dois le remplacer dans toutes les affaires importantes! (*Souriant.*) Il a confiance! Il n'est pas jaloux!

GULNARE. Pas assez! Mais en revanche, toujours sombre et rêveur!..

ABOULFARIS, *galamment.* Il rêve à vous!

GULNARE, *avec impatience.* Qu'il le dise alors!

ABOULFARIS. Il m'en a chargé!

GULNARE. Vous?..

ABOULFARIS. C'est aujourd'hui le jour de votre mariage!

GULNARE. Enfin!..

ABOULFARIS. Tout s'apprête déjà pour cela à la grande mosquée, et voici le programme de la journée : tous les grands de la cour doivent venir vous offrir leurs hommages! Il y aura présentation, réception, baise-main, *et cœtera!*

GULNARE. Quel ennui!

ABOULFARIS. C'est pour cela qu'il faut avant tout vous occuper de votre toilette.

GULNARE, *souriant.* A la bonne heure!.

ABOULFARIS. Voici déjà vos femmes, et la petite Cadige (*A demi-voix.*), votre ancienne compagne...

GULNARE, *relevant la tête avec fierté.* Qu'est-ce que c'est?

ABOULFARIS, *s'inclinant vivement.* Jamais!.. jamais!.. je me trompe!.. je voulais dire votre esclave, la jardinière du palais.. qui vient vous offrir les plus belles fleurs de vos jardins!

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, JEUNES ESCLAVES *apportant des coffres remplis d'étoffes précieuses;* CADIGE *portant une corbeille de fleurs.*

GULNARE, *à Cadige.* Que m'apportes-tu là?

CADIGE. Le bouquet de la mariée!.. ce qu'il y a de mieux! des roses et des camélias blancs!

GULNARE, *d'un air de dédain.* Des fleurs qui croissent pour tout le monde!

CADIGE. Et qui n'en vont pas plus mal... (*Montrant sa couronne.*) Voyez plutôt...

GULNARE. C'est pour cela que je n'en veux pas! je veux des fleurs que personne n'a jamais portées! des fleurs inconnues, des fleurs impossibles!... voilà ce qu'il me faut à moi, princesse! Et dis à Xaïloun, ton futur mari, qu'il s'arrange pour en avoir!.. (*Se retournant vers les autres esclaves femmes, qui s'approchent.*) Et vous, qu'est-ce que c'est?

ABOULFARIS, *montrant les coffres qu'on lui présente.* Les étoffes de Perse les plus précieuses.. une centaine de robes que l'on offre au choix de Votre Hautesse !

GULNARE. Voilà qui est insupportable... Grand visir, prononcez vous-même... car c'est un ennui mortel d'avoir à choisir au milieu d'une centaine de robes !

CADIGE, *bas, à Gulnare en souriant.* Vous n'éprouviez pas cet ennui-là... quand vous n'en aviez qu'une !

GULNARE, *se retournant vivement.* Insolente !

CADIGE, *à part.* Qu'est-ce qui lui prend donc?

GULNARE. Sortez de ma présence !

ABOULFARIS, *bas, à Gulnare.* Princesse !.. Princesse ! Quelle imprudence !.. quelle faute en diplomatie ! maltraiter quelqu'un qui possède notre secret !..

GULNARE, *bas, à Aboulfaris.* Pour la première fois, visir, vous avez raison !.. (*Haut, à Cadige qui s'éloigne lentement.*) Eh ! là... là, reviens, petite !.. un moment d'impatience et d'humeur... quand on est princesse...

ABOULFARIS, *s'inclinant.* C'est tout naturel !

GULNARE, *à Cadige.* Je te pardonne !..

CADIGE. A la bonne heure !..

GULNARE, *lui tendant la main.* Oublions tout, et faisons la paix !

CADIGE, *qui a mis un genou en terre, porte à ses lèvres la main que Gulnare vient de lui tendre et reçoit un soufflet.* O ciel !

GULNARE, *à Aboulfaris.* Et nous, visir, hâtons-nous?

ABOULFARIS. Oui, sans doute ! car tous les grands de l'empire vous attendent pour le baisse-main général. (*Il sort avec Gulnare par la gauche.*)

SCENE V.

CADIGE, *seule, puis* XAILOUN ET NÉRILHA.

CADIGE, *tâtant sa joue.* Je n'y ai vu que du feu !.. Et de la main d'une amie encore !.. Si ce sont là les faveurs des princes... Je ne suis pas méchante... mais à la première occasion... où je pourrai me venger. (*Regardant vers la droite.*) C'est Xaïloun... Qu'a-t-il donc à causer avec cette petite vieille?

XAÏLOUN, *entrant avec Nérilha.* Oui, ma bonne femme, vous êtes à Delhy.

NÉRILHA, *avec émotion.* A Delhy ?..

XAÏLOUN. Chez notre jeune prince, le sultan des Indes !

NÉRILHA, *à part.* C'est bien cela ! (*Apercevant Cadige.*) O ciel ! Cadige !.. (*Elle court près d'elle.*)

CADIGE. Que me voulez-vous ?.. Qui êtes-vous ?

NÉRILHA. Qui je suis? (*A part.*) J'allais parler et devenir muette ! (*Haut.*) Qui je suis ?.. une pauvre femme qui vient de bien loin !..

CADIGE. Pour admirer ce palais... ces jardins, dont Xaïloun est le jardinier en chef.

XAÏLOUN. Par la protection de la sultane, qui a étendu sur nous sa puissante main !..

CADIGE, *se touchant la joue* Oh ! oui.

XAÏLOUN. La belle Gulnare...

NÉRILHA, *vivement.* Je la connais !.. je la connais depuis son enfance !..

XAÏLOUN, *à Cadige, à demi-voix.* Dis donc, c'est peut-être sa nourrice.

NÉRILHA. Elle se marie?

CADIGE. Aujourd'hui... dans une heure...

XAÏLOUN. Avec notre auguste sultan.

NÉRILHA, *chancelant.* O ciel !

XAÏLOUN. Qu'a-t-elle donc, la vieille ?.. elle se trouve mal ?

NÉRILHA, *vivement.* Non... non... achevez, de grâce... donnez-moi tous les détails sur ce mariage.

PREMIER COUPLET.

XAÏLOUN.

Du sultan l'hymen se prépare,
Et moi, je me marie aussi !
Il choisit la fière Gulnare,
Et moi Cadige, que voici !
Lui, c'est par l'ordre de son père,
Moi, c'est par le vœu de mon cœur.
Mais le sultan, sombre et sévère,
Semble triste de son bonheur
(*Avec amour.*)
Tandis que nous...
(*Rencontrant un regard de Cadige.*)
Je me tais !..
Mais... mais... mais...
Le sultan est, je croi,
Bien moins heureux que moi !

DEUXIÈME COUPLET.

CADIGE.

Hier je le voyais près d'elle,
Comme un prince, il bâillait, hélas !
Chez nous parfois on se querelle
Mais du moins on n'y bâille pas !
Ah ! je n'envîrais pas sa place,
Il ne parle jamais d'amour !
Jamais enfin il ne l'embrasse,
Elle s'en plaignait l'autre jour !..
Tandis que nous...
(*Xaïloun lui fait signe de se taire.*)
Je me tais !

TOUS DEUX.

Mais... mais... mais...
Ces augustes époux
Sont moins heureux que nous !..

NÉRILHA. Ainsi, vous dites que le prince est toujours triste?

XAÏLOUN. Comme un cyprès, ou un saule pleureur.

NÉRILHA. Et on ne connaît pas la cause de cette tristesse?

XAÏLOUN. Sur ce chapitre-là, Cadige en sait plus long que moi...

CADIGE, *à demi-voix et mystérieusement.* Oui, j'avais une autre amie, bien meilleure que Gulnare... une jeune fille, fraîche et jolie...

NÉRILHA, *soupirant.* Ça n'est plus comme moi !

XAÏLOUN. Ah ! dame !.. vous, ma brave femme, vous avez eu votre temps !

NÉRILHA, *regardant autour d'elle.* Ça reviendra peut-être...

CADIGE. Comment, ça reviendra?

XAÏLOUN, *riant.* Elle est bonne, la vieille !

NÉRILHA, *vivement.* Enfin, achevez... le prince ?..

XAÏLOUN. A vu pendant quelques jours cette petite Nérilha.

NÉRILHA, *avec émotion.* Nérilha !

CADIGE, *avec naïveté.* C'est comme ça qu'on l'appelait, et j'ai idée qu'il pense à elle... qu'il l'aime !

NÉRILHA. Tu en es sûre?

CADIGE. Dame !.. quand il me rencontre dans les jardins, il me parle toujours d'elle.

XAÏLOUN. Et un prince qui cause de cela avec une jardinière... vous conviendrez qu'il y a quelque chose !..

NÉRILHA. Certainement !.. Et que dit-il?

CADIGE. Qu'il donnerait tout au monde, pour savoir ce qu'elle est devenue...

NÉRILHA. Et en attendant, son mariage a lieu aujourd'hui?

XAÏLOUN. Tout est prêt à la mosquée, et je crois même que le prince y est déjà en prières.

NÉRILHA, *seule, à droite, à part.* Ah ! je n'y résiste plus... et à tout prix, je veux le voir, lui parler !.. (*Elle s'élance vers la mosquée.*)

XAÏLOUN, *apercevant, à gauche, la corbeille de fleurs que Gulnare a jetée à terre, à la scène précédente, court la ramasser.* Tiens ! mes plus belles fleurs. . qui

les a arrangées ainsi?.. (*Cadige lui explique à voix basse ce qui est arrivé, et lui montre du doigt la joue qui a reçu le soufflet.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, ATALMUC, *paraissant sur les marches de la mosquée au moment où Nérilha se prépare à les franchir.*

ATALMUC. Où vas-tu?

NÉRILHA, *prête à se trouver mal.* C'est fait de moi!

ATALMUC. Tu croyais en vain m'échapper... (*Etendant la main sur elle.*) Je te défends de faire un pas! (*Nérilha tombe comme accablée sur un banc, à droite, près de la mosquée.*)

CADIGE, *à gauche, à Xaïloun.* Tiens! regarde donc! (*Lui montrant Atalmuc.*) notre ancienne connaissance.

XAÏLOUN. Le seigneur Atalmuc!..

ATALMUC, *s'avançant vers lui.* Oui, invité par le sultan des Indes, vient assister à son mariage avec la belle Gulnare!

NÉRILHA, *à part.* O ciel!

XAÏLOUN, *montrant Cadige.* Et vous assisterez aussi au mien!.. si toutefois vous ne m'en voulez plus! comme le jour... vous savez... où vous vouliez me changer en serpent!

ATALMUC, *avec ironie.* Moi! t'en vouloir... au contraire, et pour te le prouver, je veux te faire mon cadeau de noces.

XAÏLOUN, *avec joie.* Est-il possible?..

ATALMUC. Tiens!.. (*Tirant un bouquet de son sein.*) prends ce bouquet de camélias, dont les feuilles sont d'argent. Si Cadige n'a jamais aimé que toi... il conservera sa blancheur; mais si elle en a aimé d'autres, ou si elle te trahit jamais... ces feuilles si blanches deviendront tout à coup d'un pourpre éclatant.

XAÏLOUN, *vivement.* Quel bonheur!

NÉRILHA, *à droite, à part.* Ah! le sorcier lui en veut toujours.

XAÏLOUN, *à Cadige.* Tiens, mets-le vite à ton côté...

CADIGE. A quoi bon?..

XAÏLOUN. Pour voir!

CADIGE. C'est inutile!

XAÏLOUN. C'est égal... ça rassure toujours!..

CADIGE. Vous n'avez pas besoin d'être rassuré... aussi je ne veux pas...

XAÏLOUN. Et moi, je le veux, ou sinon... je vais croire...

CADIGE. Quoi!.. Qu'osez-vous dire?.. tenez... tenez... regardez plutôt!..

XAÏLOUN. A la bonne heure... (*Regardant.*) Toujours aussi blanc!.. Ma bonne petite Cadige .. je n'ai plus de soupçons! me voilà tranquille... mais tu le mettras tous les jours...

CADIGE. Par exemple!.. Voilà un présent qui nous brouillera!..

ATALMUC, *à part.* Je l'espère bien... (*Cadige et Xaïloun sortent en se disputant sur la ritournelle du duo suivant.*)

SCENE VII.

ATALMUC, NÉRILHA.

DUO.

ATALMUC, *amenant au bord du théâtre Nérilha, qui baisse les yeux.*

Ainsi ta haine qui me brave,
Espérait encor me tromper!

NÉRILHA.

C'était mon droit! La pauvre esclave
A son tyran peut échapper!

ATALMUC, *avec colère.*
(*A part.*)
Ah! traîtresse!.. Qu'allais-je faire?
D'elle on n'a rien par la colère,
Et je sais un meilleur moyen.
(*Haut, et s'approchant de Nérilha.*)
Je devrais te punir... eh bien!
Vois sur moi quelle est ta puissance!
Je pardonne encor cette fois!

NÉRILHA, *à part, le regardant avec pitié.*
Ah! je le plains, et sa vengeance
Me ferait moins de mal, je crois!

ATALMUC.
Mon courroux vient de disparaître!
(*Lui tendant la main.*)
Et toi... m'en veux-tu?

NÉRILHA, *lui tendant la main.*
Non, mon maître!

ATALMUC.
Donne-m'en la preuve?

NÉRILHA.
Et comment?

ATALMUC, *souriant.*
Comment?.. en m'embrassant!

NÉRILHA, *à part.*
O ciel!

ATALMUC.
Un seul baiser...

NÉRILHA, *à part.*
Je vois sa trahison!

ATALMUC.
Qui nous réconcilie...

NÉRILHA, *s'éloignant de lui.*
Oh! non, vraiment, non! non!
Car je sais tout... ce baiser peut me rendre
Ma jeunesse...

ATALMUC, *étonné.*
O ciel!..

NÉRILHA.
Et mes traits;
Mais ce baiser me livre pour jamais
A celui qui me le donne!

ATALMUC.
C'est vrai! c'est vrai!.. Du destin qui l'ordonne
Permets à mon amour d'accomplir les décrets?..

AIR.

De toi, de ta clémence,
J'implore un bien si doux,
J'abjure ma puissance,
Et tombe à tes genoux!
Que l'amour qui m'enivre,
Touche à la fin ton cœur,
C'est moi, moi, qui me livre
A ton charme vainqueur!

NÉRILHA, *le regardant avec pitié.* Pauvre homme!

ATALMUC, *reprenant avec amour.*
De toi, de ta clémence,
J'implore un bien si doux,
J'abjure ma puissance,
Et tombe à tes genoux!

NÉRILHA, *attendrie et essuyant une larme.*
Ah! vrai! je le voudrais!

ATALMUC.
Eh bien!
Prononce donc mon bonheur et le tien!
Les trésors, les plaisirs embelliraient ta vie!
Plus que jamais tu deviendrais jolie!..
Ou plutôt il suffit que tu sois à jamais
Ce que tu fus jadis... Tiens, regarde ces traits
Que j'adore!..

(*Atalmuc étend la main vers un pan de mur de la*

mosquée, qui s'ouvre, et laisse voir Nérilha comme elle était au premier acte.)

NÉRILHA, *poussant un cri.*
... C'est moi, moi!.. telle que j'étais!

ENSEMBLE.

NÉRILHA.
Ah! que j'étais jolie!
Si je pouvais encor
De ma beauté flétrie
Retrouver le trésor!
O séduisante ivresse!
O charme tentateur!
Des rêves de jeunesse
Vous enivrez mon cœur!

ATALMUC.
Toujours jeune et jolie,
Oui, tu pourrais encor
De ta grâce flétrie
Retrouver le trésor!
O séduisante ivresse!
O démon tentateur!
O rêves de jeunesse,
Venez charmer son cœur!

ATALMUC.
Ah! crois-en ma promesse,
Je te rends tes attraits!

NÉRILHA.
Rendez-moi ma jeunesse,
Et nous verrons après.

ATALMUC.
Réponds!. réponds!

NÉRILHA, *avec résolution.*
Non, je t'appartiendrais!

ATALMUC.
Eh bien donc! malheur à jamais!.
Ah! je cède à ma rage,
Et vais, pour ton malheur,
Hâter ce mariage
Qui déchire ton cœur

ENSEMBLE.

NÉRILHA, *avec douleur.*
Bonheur d'être jolie!
O précieux trésor!
Adieu donc pour la vie,
Vous perdre, c'est la mort!
Adieu, douce espérance,
Coulez, coulez mes pleurs,
Toujours même souffrance,
Toujours mêmes douleurs!

ATALMUC, *à Nérilha.*
Cesser d'être jolie,
Oui, tel sera ton sort;
Tu perdras pour la vie,
Ce précieux trésor!
Pour toi plus d'espérance,
Laisse couler tes pleurs,
Toujours même souffrance,
Toujours mêmes douleurs!

(Atalmuc sort vivement par la gauche, tandis que Cadige entre par la droite.)

SCENE VIII.

CADIGE, NÉRILHA.

NÉRILHA, *pleurant.* Plus d'espoir! Tout est fini!

CADIGE, *entrant par la droite.* Ah! mon Dieu!.. la pauvre vieille qui pleure!.. Qu'avez-vous donc?

NÉRILHA. Bien du chagrin!

CADIGE. Et moi aussi!

NÉRILHA, *vivement.* Et lequel?

CADIGE. La défiance de Xaïloun... Il n'est occupé que de ce bouquet... ce n'est plus moi qu'il regarde... c'est lui... ça m'est égal... parce que je l'aime bien... Mais s'il était toujours comme ça... défiant et jaloux... on ne sait pas ce qui peut arriver... et alors, voyez donc comme c'est dangereux... ce bouquet blanc qui devient tout à coup pourpre!.. Mais, je vous le demande... quel parti prendre?..

NÉRILHA. Dans l'intérêt même de Xaïloun, vous défaire de ce bouquet!

CADIGE. Oh! je ne demande pas mieux. *(Remontant le théâtre.)* Que je voie seulement s'il n'est pas là... Mais ne restons pas ici... car je viens d'apercevoir le prince, qui se dirige de ce côté...

NÉRILHA. O ciel!

CADIGE. Comme vous voilà tremblante, ma bonne vieille!.. C'est qu'elle est toute tremblante cette pauvre vieille!..

SCENE IX.

NÉRILHA, CADIGE, *à gauche;* LE PRINCE, *venant de la gauche, en rêvant, et allant vers la droite.*

LE PRINCE.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

O toi, qui peut-être,
Ris de mon tourment,
Pourquoi m'apparaître,
Et pour un moment?
Beauté que j'adore,
Devrais-tu me fuir?
Viens, je veux encore
Te voir et mourir!

NÉRILHA, *qui a regardé le prince avec émotion.* Ah! quelle idée!.. *(A Cadige.)* Voulez-vous, pour quelques instants, me prêter ce bouquet?

CADIGE. Vous le prêter!.. Je vous le donne de grand cœur, et pour toujours!..

NÉRILHA. Merci...

LE PRINCE.

DEUXIÈME COUPLET.

O fleurs! son image,
Qui charmez mes yeux!
Vous, léger nuage,
Portez-lui mes vœux!
Dites à cette belle,
Objet de mes amours,
Que je pleure et l'appelle,
Que je l'attends toujours!

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, ABOULFARIS.

ABOULFARIS, *s'adressant au prince.* Mon prince, la sultane, qui s'inquiète, vous attend pour la cérémonie du baise-main!

NERILHA, *à part.* Oh! il n'y a pas de temps à perdre. *(S'approchant du prince, qui est plongé dans ses rêveries.)* Mon prince... mon prince!..

LE PRINCE. Que veut cette femme?

NÉRILHA. La belle Gulnare se plaignait ce matin de ne pas avoir de bouquet de noces digne d'elle!..

ABOULFARIS. J'en suis témoin!..

NÉRILHA. Et je viens vous offrir pour elle celui-ci!

LE PRINCE. Qui est magnifique.

ABOULFARIS. Au fait! je ne pense pas qu'il en croisse de pareils dans vos jardins!

LE PRINCE. C'est vrai!.. Tenez, visir, offrez-le de ma part à la princesse... (*Aboulfaris s'incline, et sort par la gauche; le prince, toujours plongé dans ses rêveries, s'apprête à le suivre.*)

CADIGE, *avec effroi, et voyant le visir qui s'éloigne.* Ah! mon Dieu! mon Dieu!..

LE PRINCE, *revenant près d'elle.* Qu'as-tu donc?..

CADIGE. Ce que j'ai!.. C'est un bouquet magique, dont la vertu est telle, que ses feuilles d'argent deviennent pourpres, quand celle qui les porte a déjà aimé...

LE PRINCE. Eh bien! est-ce que cela t'effraie pour ma fiancée?..

CADIGE. Du tout... du tout... (*A part.*) Ma foi! tant pis!.. pourquoi donne-t-elle des soufflets?..

LE PRINCE. Par malheur pour moi, la sultane peut, sans danger, se parer de ces fleurs!..

NÉRILHA, *s'approchant du prince, qui remonte le théâtre pour sortir* Pardon, mon prince, mais je n'ai pas entendu faire à Votre Hautesse un cadeau si précieux pour rien!..

LE PRINCE. C'est juste!.. Eh bien! quel prix en demandes-tu?.. Te faut-il de l'or... des diamants?..

NÉRILHA. Bien plus encore!

LE PRINCE et CADIGE. Comment?..

NÉRILHA, *à Cadige.* Laissez-nous!..

CADIGE, *à part, en sortant.* Tiens! qu'est-ce qu'elle va donc faire, la petite vieille?..

SCENE XI.

NÉRILHA, LE PRINCE.

DUO.

NÉRILHA.

Ah! Monseigneur, à la vieillesse
On ne saurait rien refuser...
Je voudrais que Votre Hautesse
M'accordât...

LE PRINCE.

Quoi donc?

NÉRILHA.

Un baiser!
Au temps de la jeunesse
On comprend la tendresse;
Au matin des beaux jours
Conviennent les amours...
Et pourtant, pauvre vieille,
Je veux faveur pareille.
Un baiser, Monseigneur!
Un seul, mon doux seigneur...
Ah! daignez par faveur
M'accorder cet honneur?

LE PRINCE.

Au temps de la jeunesse
On comprend la tendresse;
Au matin des beaux jours
Conviennent les amours!
Obtenir d'une vieille
Une faveur pareille,
Chacun, sur mon honneur,
Rirait de trop bon cœur.

NÉRILHA.

Ah! malgré vos refus rigides,
Vous devez... il faut me payer!

LE PRINCE, *riant.*

Quel créancier!

NÉRILHA.

Voyez mes rides,
D'attendre je n'ai pas le temps,
Voyez mes cheveux blancs!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Au temps de la jeunesse
On comprend, etc.

NÉRILHA.

Au temps de la jeunesse
On comprend, etc.

LE PRINCE, *souriant.*

Au fait!
(*S'approchant d'elle.*)
Allons! quoi qu'il m'en coûte...

NÉRILHA, *regardant autour d'elle.*

On ne le saura pas!
(*Tendant sa joue au prince.*)
O moment désiré!

LE PRINCE, *qui s'est approché d'elle, va l'embrasser, puis s'éloigne tout à coup.*

Non... non... qu'allais-je faire?

NÉRILHA.

Eh! qu'est-ce donc?

LE PRINCE.

Écoute!..
Il est une beauté dont je suis séparé,
Que j'aime, que je pleure... et je me suis juré
Depuis le seul baiser, qu'hélas! j'ai reçu d'elle,
Que nulle autre de moi n'en recevrait...

NÉRILHA, *avec douleur, à part.*

Eh quoi!
C'est pour me demeurer fidèle,
Qu'il refuse ici d'être à moi!

ENSEMBLE.

NÉRILHA.

Dieu d'amour, viens à mon aide;
Amour, sois mon appui!
A mes vœux fais qu'il cède,
Et que je sois à lui!

LE PRINCE.

Un amour me possède,
Et je vivrai pour lui!
En vain elle intercède...
Amour, sois mon appui!

SCENE XII.

FINAL.

LES PRÉCÉDENTS, XAILOUN ET CADIGE, *sortant de la mosquée, à gauche, puis* GULNARE, ABOULFARIS; LES SEIGNEURS DE LA COUR, LE PEUPLE, *ensuite* ATALMUC.

CADIGE, *à Nérilha.* Eh bien! vous ne venez pas à la mosquée? Voilà tous les grands de l'empire qui sortent du baise-main général.

GULNARE, *tenant à la main le bouquet aux feuilles d'argent, et s'adressant à Cadige.*

De ce royal présent, oui, je suis satisfaite.
D'où vous vient-il?

NÉRILHA, *s'avançant*

De votre humble sujette!

LE PRINCE.

D'elle, je l'acceptai pour vous l'offrir!

GULNARE.

C'est bon!

NÉRILHA, *à la prinsesse.*

Mais vous ne croiriez pas que le prince refuse
De m'en payer le prix que je veux!

GULNARE, *haussant les épaules.*

Allons donc!
Cela n'est pas! cette femme m'abuse!

LE PRINCE, *avec impatience.*

Eh! non!.. mais c'est un prix...

GULNARE, *avec dédain.*

Un prince, marchander!

Et dans un jour de noce, encore! allons, vous dis-je,
Finissons-en... il lui faut accorder
Tout ce qu'elle voudra...

NÉRILHA, *au prince, avec malice.*

Votre femme l'exige!

LE PRINCE, *riant.*

C'est différent... payons.

(Il s'approche de Nérilha, qu'il embrasse. A l'instant, un coup de tonnerre se fait entendre; Atalmuc accourt du palais, à droite; Xaïloun, effrayé, sort de la mosquée, à gauche, avec la foule du peuple. Les vieux vêtements et les cheveux blancs de Nérilha disparaissent. On la revoit jeune et fraîche comme elle était au second acte.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

O prodige!

LE PRINCE, *poussant un cri.*

Trésor que je revois, vous m'êtes donc rendu!
Et je tombe à vos pieds, de bonheur éperdu!

ATALMUC, *s'approchant de lui.*

Prince, que faites-vous? L'ordre de votre père!..

LE PRINCE, *prenant la main de Nérilha.*

De celle qui m'est chère,
Rien ne peut plus me séparer!

GULNARE, *qui s'est élancée du groupe des femmes où elle était, s'avance, parée du bouquet blanc, qu'elle vient de mettre à sa ceinture.*

Et la foi qu'aux autels vous deviez me jurer?

LE PRINCE, *regardant le bouquet blanc, qui vient de se changer en fleurs rouges.*

Et celle que de vous j'avais déjà reçue?..
De ces magiques fleurs la blancheur disparue,
Prouve qu'un autre amant a su vous attendrir!
Et ce rival heureux...

XAÏLOUN ET CADIGE.

Etait le grand visir!!!

ABOULFARIS, *se mettant à genoux.*

C'est fait de moi!.. Le sultan me condamne...

LE PRINCE, *lui montrant Gulnare.*

A devenir l'époux de la sultane!

ABOULFARIS, *se relevant.*

Quelle faveur!

NÉRILHA, *apercevant Atalmuc, qui détourne la tête et essuie une larme.*

Et vous dont j'ai pitié...
Pour guérir tant d'amour...

ATALMUC.

Vaine fut ma science!
Il n'est pas de moyen!..

NÉRILHA.

Il en est un, je pense,
Que notre cœur vous offre!..

ATALMUC.

Et lequel?

NÉRILHA, *lui tendant la main.*

L'amitié!

Magicien, sorcellerie,
Votre art succombe dans ce jour!
Et le pouvoir de la magie
Ne vaut pas celui de l'amour!

CHŒUR FINAL.

Magicien, sorcellerie, etc., etc.

FIN DE LA FÉE AUX ROSES.



LA NUIT DE NOËL

OU

L'ANNIVERSAIRE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique le 9 février 1848.

MUSIQUE DE M. REBER.

Personnages.

ALBERT, garde-chasse du château de Lowembourg	M. Mocker.
HENRIETTE, sa femme	Mlle Darcier.
GERTRUDE, cousine d'Henriette.	Mlle Lemercier.
LE BARON DE LOWEMBOURG.	M. Ch. Ponchard.
LÉONARD, recteur de la Maison des Orphelins	M. Bussine.
POTTINBERG, maître d'école du village	M. Ricquier.

La scène se passe dans les environs de la ville de Brême.

ACTE PREMIER.

Une salle basse dans le château de Lowembourg.

—

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, *seule, assise et travaillant.*

PREMIER COUPLET.

Il disait : Jamais volage,
Ni colère, ni jaloux!
Je serai, dans mon ménage
Le modèle des époux!..
Et voilà qu'un an s'achève!
Je n'ai rien vu de pareil...
Ah! l'amour est un beau rêve
Dont l'hymen est le réveil!

DEUXIÈME COUPLET.

Fleur d'amour, rose fanée!
Tendre ivresse qui n'est plus!
Jours d'avant notre hyménée
Ah! qu'êtes-vous devenus?
La guerre sans paix ni trêve,
Et la nuit, plus de sommeil!..
Ah! l'amour est un beau rêve
Dont l'hymen est le réveil!

SCENE II.

HENRIETTE, GERTRUDE, *entrant gaiement par le fond.*

GERTRUDE. Eh bien! cousine, que faisons-nous donc, toute seule à rêver?..

HENRIETTE. Ah! les hommes! les hommes!

GERTRUDE. Les maris surtout!.. Et dire qu'on ne peut pas les supprimer. Aussi, cousine, tu as voulu cette année, et malgré mes conseils, epouser Albert le garde-chasse... qui n'avait rien. . ni toi non plus.

HENRIETTE. Dame! je l'aimais. Il était si gentil... et si amoureux!

GERTRUDE, *avec dépit.* En vérité!

HENRIETTE. Et mes parents qui s'opposaient à ce mariage.

GERTRUDE. Raison de plus pour le désirer.

HENRIETTE. Les parents sont si maladroits! Et puis, pendant les premiers temps j'ai été si heureuse! Les privations, la peine... tout nous semblait bien... tout était plaisir... Nous étions toujours du même avis.

GERTRUDE. Et depuis quand cela a-t-il cessé?

HENRIETTE. Depuis trois mois à peu près... Tiens, cousine, à l'époque où tu es venue demeurer avec nous! Albert, qui était si complaisant et si soumis... est devenu tout à coup contrariant... taquin... exigeant.

GERTRUDE. C'est son caractère.

HENRIETTE. Voulant toujours commander.

GERTRUDE. Ce qu'il ne fallait pas souffrir.

HENRIETTE. Ah! bien oui!.. Aussi j'ai suivi tes conseils...

GERTRUDE. Moi qui suis veuve, je m'y connais. Il ne faut jamais céder.

HENRIETTE. Surtout dans les commencements.

GERTRUDE. Et continuer de même.

HENRIETTE. C'est ce que j'ai fait! Naturellement, et de naissance, ma mère m'a toujours dit que j'étais obstinée.

GERTRUDE. Et, en exerçant, ça s'est développé.

HENRIETTE. Aussi, depuis deux jours...

GERTRUDE. Cela va mieux dans ton ménage...

HENRIETTE. Un mieux. . qui va plus mal... Nous ne nous parlons plus... Il sort dès le matin... il rentre tard... il est toute la journée dans la forêt... ou à boire avec les gardes-chasse ses amis.

GERTRUDE. Ça te donne de la liberté.

HENRIETTE. C'est vrai... mais cette liberté-là... je n'en sais que faire. Et puis, voilà une quinzaine que nous avons deux chambres séparées... l'une à droite, l'autre à gauche, toujours d'après tes avis!

GERTRUDE. Une bonne idée, n'est-ce pas?

HENRIETTE, *soupirant.* Oh! mon Dieu, oui.

GERTRUDE. De cette manière-là, vous ne vous disputez que le jour! . témoin avant-hier.

HENRIETTE. Pour cette robe de soie...

GERTRUDE. Quelle horreur!

HENRIETTE. N'est-ce pas?.. M'empêcher d'acheter une robe nouvelle pour la fête du pays...

GERTRUDE. Il a même dit avec colère : « Je te le défends! »

HENRIETTE. C'est la première fois!.. Aussi, je l'ai achetée ce matin.

GERTRUDE. C'est bien!.. Empêcher une femme de se parer!

HENRIETTE. C'est de la tyrannie... de l'arbitraire.

GERTRUDE. C'est attenter à nos droits; et dès qu'on les laisse usurper...

HENRIETTE, *avec énergie.* Jamais! j'y suis décidée... Mais il va être furieux!

GERTRUDE. Qu'est-ce que ça te fait, puisque tu ne l'aimes plus.

HENRIETTE. Mais si! je l'aime toujours... c'est plus fort que moi.

GERTRUDE. Alors, si tu conviens de ça... tu es perdue... Il n'y a plus rien à faire.

HENRIETTE. Mais sois donc tranquille... je n'en conviendrai jamais. . Je suis trop fière!.. Plutôt mourir!

GERTRUDE. A la bonne heure.

HENRIETTE. Ce n'est pas à moi, c'est à lui de revenir. (*On entend en dehors* ALBERT *qui crie :*)Henriette! Ma femme!

HENRIETTE, *avec joie.* Écoute donc?.. c'est lui!

GERTRUDE. Eh bien?

HENRIETTE. Eh bien! il m'appelle.

GERTRUDE, *avec ironie.* Et avant qu'il ait parlé, tu cours lui demander pardon!.. Le moyen que tu ne sois pas toujours tyrannisée!

HENRIETTE. C'est vrai! c'est vrai! c'est à celui qui a tort à faire les premiers pas... Je m'en vais.

GERTRUDE. Et il ira te chercher, sois-en sûre.

HENRIETTE, *vivement.* Tu crois?.. Ah! que je suis heureuse de t'avoir.

GERTRUDE Dame! si on ne se soutenait pas entre femmes... entre cousines! Le voici.

HENRIETTE, *s'élançant par la porte à gauche.* Adieu!

SCENE III.

GERTRUDE, ALBERT.

ALBERT, *entrant en appelant.* Henriette!.. Henriette!.. Ah! c'est la cousine Gertrude. (*A part, avec douleur.*) Ah! autrefois c'était ma femme qui venait au-devant de moi!. (*Haut.*) Comme c'est agréable!.. Sortez donc de grand matin pour les affaires de la maison .. et au retour, rien de prêt.. pas même à déjeuner quand on meurt de faim... (*Apercevant Gertrude.*) C'est vous, cousine?

GERTRUDE. D'où venez-vous donc ainsi?

ALBERT. De la ville, où j'ai fait des démarches. La place de forestier général est vacante, et je me mets sur les rangs.

GERTRUDE. Une belle position!

ALBERT. Je crois bien... huit cents écus! Je serais riche à jamais!

GERTRUDE. Et de qui dépend cette place?

ALBERT. De la ville de Brême .. Et le père Léonard, le vieux recteur qui m'a élevé, connaît le bourguemestre... Mais on ne nomme que sur la présentation du baron de Lowembourg... C'est un droit, un privilége seigneurial attenant à ce fief... (*Secouant la tête.*) et le baron de Lowembourg...

GERTRUDE. Eh bien?

ALBERT. D'abord... il n'est pas dans le pays... il voyage en France...

GERTRUDE On l'attend d'un jour à l'autre.

ALBERT. Oui... mais il serait ici... que je n'aurais pas grand espoir...

GERTRUDE. Et pourquoi?

ALBERT. Je ne sais... mais, lors de mon mariage, je lui ai présenté ma femme .. il ne m'a pas trop bien reçu. Et, si ce n'était la comtesse sa mère qui nous protége. . je crois qu'il m'ôterait la petite place qui seule nous fait vivre... et le logement que nous occupons ici, dans le vieux château.

GERTRUDE. Ça n'est pas possible.

ALBERT. Ça ne m'étonnerait pas... rien ne me réussit... ni au dehors... ni chez moi...

GERTRUDE. Allons! allons, vous voilà encore aigri... irrité contre votre femme.

ALBERT. J'ai peut-être tort... une indifférente... une ingrate!.. et si je ne vous avais pas, cousine, pour m'aider et me consoler... si vos conseils et votre amitié... Mais aussi comment soupçonner que cette femme, si douce et si bonne, deviendrait tout à coup d'un entêtement et d'une obstination que rien ne peut vaincre. Si je veux blanc, elle veut noir... c'est un esprit de contradiction de tous les instants.

GERTRUDE. Défaut que vous partagez... car, vous aussi... vous êtes obstiné.

ALBERT. Parbleu! on le deviendrait... La patience vous échappe... on se fâche... on s'emporte; puis on est furieux... de s'être mis en colère... Enfin c'est un enfer que notre ménage... Et si elle le voulait... je céderais tout de suite.

GERTRUDE. Et vous auriez tort! parce que, enfin, on est homme, on doit défendre sa dignité. (*A voix basse.*) Et j'ai essayé tout à l'heure de la faire revenir... sur votre discussion... vous savez?..

ALBERT. Laquelle?.. car nous en avons chaque jour une nouvelle!

GERTRUDE. De la faire renoncer... à cette robe de soie qu'elle voulait se donner pour la fête du village.

ALBERT. Oui.. nous n'avions pas de quoi la payer; mais rassurez-vous... je viens de la ville... où j'ai vendu mon beau fusil... et ce qu'elle désirait tant...

GERTRUDE. Cette robe... Eh bien!..

ALBERT. Je la lui rapporte... je l'ai achetée.

GERTRUDE. Dépense inutile... car, de son côté, elle avait eu la même idée.

ALBERT. Quoi! malgré ma défense...

GERTRUDE L'acquisition est faite.

ALBERT. Ah! c'est indigne... et je vais...

GERTRUDE. Vous fâcher encore... faire du bruit devant vos amis... que j'entends!

ALBERT. C'est vrai!..

GERTRUDE. Vous voyez bien que si je n'étais pas là pour empêcher les scènes...

ALBERT, *lui serrant la main.* Ah! vous avez raison!..

SCENE IV.

GERTRUDE, ALBERT, POTTINBERG, GARDES-CHASSE.

CHOEUR.

Quand les frimas couvrent la terre,
Quand la neige blanchit nos champs,
Quel plaisir de boire à plein verre
A l'abri des sombres autans!

ALBERT.

Quoi! vous venez, amis...

POTTINBERG.

Te prendre pour la chasse;
Mais déjeuner auparavant chez toi!

ALBERT.

Rien n'est prêt!..
(*Voulant appeler.*)
Henriette!

GERTRUDE

Oh! je vais à sa place
(*Aux autres gardes-chasse.*)
Tout disposer! Allons donc!.. aidez-moi?
(*Pendant que Gertrude et les gardes-chasse dressent la table et la couvrent de ce qui est dans le buffet.*)

POTTINBERG, *prenant Albert à part, au bord du théâtre, lui dit à voix basse.*
J'ai voulu, comme ami, te rendre un bon office.
Quand on a du chagrin en ménage, en amour,
Il faut boire et chasser!..

ALBERT, *soupirant.*
Nous buvons tous les jours!

POTTINBERG.
Et tu me trouveras toujours à ton service
(*A part.*)
Quand tu paîras!
(*Haut et se retournant vers la table qui est mise.*)
Fêtons d'abord ce jambon d'ours!

CHŒUR, *s'asseyant à la table, excepté Gertrude.*

Quand les frimas couvrent la terre,
Quand la neige blanchit nos champs,
Quel plaisir de boire à plein verre
A l'abri des sombres autans!

ALBERT, *s'animant.*
Oui, du vin la vapeur enivrante
Fait oublier la tristesse!

POTTINBERG.
Et le froid!

GERTRUDE, *versant à boire à Albert.*
Buvez alors!

ALBERT.
Ah! vous êtes charmante!

GERTRUDE, *à part.*
Enfin donc il s'en aperçoit!

ALBERT, *toujours s'adressant à Gertrude.*
C'est le beau temps après l'orage.

GERTRUDE.
Vraiment!..

ALBERT.
C'est le bonheur qui semble revenir.

GERTRUDE, *à part.*
On ne peut empêcher, hélas! leur mariage;
Mais on peut les brouiller... ça fait toujours plaisir!

CHŒUR.

Quand les frimas couvrent la terre,
Quand la neige blanchit nos champs,
Quel plaisir de boire à plein verre
A l'abri des sombres autans!

POTTINBERG. Certainement, ce vin-là n'est pas mal... il se laisse boire... mais je me rappelle en avoir dégusté chez toi de bien meilleur... une certaine bouteille de tokai... tu n'en as plus?

ALBERT. Si vraiment!.. mais c'est que ce n'est pas moi... c'est ma femme qui a les clefs de la cave.

POTTINBERG. Eh bien!.. demande-les.

ALBERT. C'est facile... mais...

POTTINBERG. Il n'ose pas!.. il a peur de sa femme!

ALBERT. Moi?..

POTTINBERG. Il en a peur!.. les maris sont si faibles!..

ALBERT. Ce n'est pas moi, du moins.

POTTINBERG. Toi comme les autres; et la preuve, c'est que tu n'oses pas nous donner de ce vin de tokai... sans la permission!

ALBERT. C'est ce que nous allons voir!.. (*Appelant.*) Henriette! Henriette!..

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE, *sortant de la porte à gauche.*

HENRIETTE, *avec émotion.* Il m'appelle!.. O ciel!.. il est à table... et moi qui l'attendais là... et le cœur me battait d'impatience...

GERTRUDE, *à voix basse.* Ne laisse voir aucun dépit.

HENRIETTE, *de même.* Sois tranquille.

ALBERT. Ces messieurs, pour boire à ta santé, voudraient une bouteille de bon vin... tu sais... ce vin dont le recteur nous a fait cadeau l'année dernière?

HENRIETTE. Oui, lors de notre mariage.

ALBERT. Il y en avait six bouteilles, je crois?

HENRIETTE. Il n'en reste plus qu'une.

ALBERT. Eh bien, veux-tu nous la monter, ma chère femme?

HENRIETTE. Dès que cela vous est agréable... à l'instant même.

DUO.

ALBERT, *à ses convives.*
Nous n'en avons qu'une bouteille,
Mais c'est d'une fameuse treille!
C'est du tokai! ce mot suffit!

HENRIETTE, *qui a allumé le bougeoir et qui est prête à partir.*
Du sauterne... vous voulez dire?

ALBERT.
Non, je sais ce que je veux dire,
Dans ma mémoire c'est écrit:
Bouteille antique et surannée!

HENRIETTE.
Le recteur, qui vous l'a donnée,
M'a dit sauterne!

ALBERT.
Oui, par erreur.
Je m'y connais!

HENRIETTE.
Mais le recteur
Encor plus que vous est habile,
C'est du sauterne!

ALBERT.
On verra bien,
Et j'en ai un très-bon moyen.
Va le chercher...

HENRIETTE, *posant le bougeoir sur la table*
C'est inutile.
C'est du sauterne!

ALBERT.
Du tokai!

HENRIETTE.
Vin de France!

ALBERT.
Vin de Hongrie!

HENRIETTE.
J'en suis sûre!

ALBERT.
Je le parie!

HENRIETTE.
Du sauterne!

ALBERT.
Du tokai!

HENRIETTE.
Sauterne!

ALBERT.
Tokai!
(*S'échauffant.*)
Tokai! tokai! tokai!

HENRIETTE.
Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai!

TOUS LES CONVIVES.
Voyons! voyons! nous en ferons l'essai!

ENSEMBLE.

ALBERT.
Voyez! voyez! quel caractère!
On ne saurait la faire taire.
Ah! quel tourment pour un époux!
Tais-toi! redoute mon courroux!

HENRIETTE.
Voyez! voyez! quel caractère!
Il veut en vain me faire taire.
Faut-il que ce soit mon époux!
Ah! rien n'égale mon courroux!

GERTRUDE, *prenant le bougeoir.*
Eh bien! j'y vais...

POTTINBERG.
C'est juste... allons chercher ce vin.

ALBERT.
De tokai!

HENRIETTE, *vivement*
De sauterne!

ALBERT, *avec impatience.*
Enfin!
Celui que le recteur m'a donné pour ma fête.
Rien que pour lui prouver...
(*Gertrude sort avec Pottinberg.*)

HENRIETTE.
Tout comme vous voudrez...
Qu'on l'apporte... mais vous verrez :
C'est du sauterne...

ALBERT.
Quelle tête!
(*Avec colère.*)
Je te ferai baisser le ton... tu le verras.

HENRIETTE.
Je le veux bien, mais je dirai tout bas :
C'est du sauterne! du sauterne!

ALBERT.
Silence! c'est moi seul qui commande et gouverne!

HENRIETTE.
Je me tairai! mais ça n'empêche pas
Ce vin-là d'être du sauterne.

ENSEMBLE.

D'honneur, c'est à n'y pas tenir.
De la / De le } confondre ici je me fais un plaisir.
(*Apercevant Pottinberg qui arrive.*)

LE CHŒUR.

Enfin... enfin... voilà cette bouteille!

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, GERTRUDE, POTTINBERG, *tenant une bouteille qu'il porte en courant.*

POTTINBERG.
Voilà! voilà! nous verrons à merveille...
(*Il fait un faux pas, en courant, et, voulant se retenir à la table, il heurte la bouteille, qui tombe en éclats.*)

TOUS.
Grand Dieu! quel accident fatal!
La bouteille est brisée...

ALBERT ET HENRIETTE, *à Pottinberg.*
Ah! quelle maladresse!

POTTINBERG.
Écoutez donc! quand on vous presse.

HENRIETTE.
C'est un malheur! mais c'est égal,
C'était bien du sauterne!

ALBERT.
Et moi je te répète
Que c'était du tokai!

HENRIETTE.
Du sauterne!

ALBERT.
Du tokai!

ENSEMBLE.

ALBERT.
J'en jure sur ma tête.

HENRIETTE.
Du sauterne.

ALBERT.
Du tokai.

HENRIETTE.
Sauterne.

ALBERT.
Tokai.
Tokai! tokai! tokai!

HENRIETTE.
Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai!

POTTINBERG ET LE CHOEUR, *avec douleur.*
Nous ne pouvons plus en faire l'essai.

ENSEMBLE.

ALBERT.
Voyez! voyez! quel caractère!
On ne pourra la faire taire!
Ah! quel tourment pour un époux!
Tais-toi! redoute mon courroux!

HENRIETTE.
Voyez! voyez! quel caractère!
Il veut en vain me faire taire!
Faut-il que ce soit mon époux!
Ah! rien n'égale mon courroux.

POTTINBERG ET LE CHOEUR.
Voyez! voyez! quel caractère!
Il ne pourra la faire taire!
Quel naturel aimable et doux!
Quel bonheur d'être son époux!

(*A la fin de ce morceau on entend en dehors le fouet des postillons, et Gertrude, qui est sortie un instant sur la ritournelle de l'ensemble, rentre en ce moment.*)

GERTRUDE. Eh bien! n'entendez-vous pas!

POTTINBERG. Parbleu! avec un bruit pareil!..

GERTRUDE. Le fouet des postillons... le galop des chevaux... c'est notre maître qui arrive...

POTTINBERG. Le baron de Lowenbourg?

GERTRUDE. En personne... Ah! quel beau gentilhomme! il a un air de joie et de contentement...

ALBERT. De lui-même...

GERTRUDE. Depuis un an, il parcourait l'Europe pour achever son éducation...

ALBERT. Qui n'est pas commencée.

GERTRUDE. Et il revient, c'est un de ses piqueurs qui me l'a dit, avec de jeunes seigneurs de ses amis... pour revoir sa mère, madame la comtesse... et puis passer ici les fêtes de Noël... à danser et boire au château, ou à chasser dans nos campagnes.

TOUS. Vive monseigneur!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON, ET PLUSIEURS JEUNES SEIGNEURS *en habit de voyage,* PIQUEURS, POSTILLONS, PAYSANS ET PAYSANNES.

LE BARON.

RÉCITATIF.

Je me revois sur le sol germanique,
Voilà mes paysans, mes gardes, mes vassaux!

(*D'un air protecteur.*)
Bonjour, mes chers!.. De ce manoir antique
Qu'avec plaisir j'ai revu les créneaux!

AIR.

Que les voyages sont utiles!
En poste on s'élance gaiement;
On roule de villes en villes,
Et l'on s'instruit en s'amusant!
Oui, c'est ainsi, sans aucuns doutes,
Qu'on acquiert des trésors nouveaux!
Je connais de toutes les routes
Les postillons et les chevaux.
Mon esprit, qui se développe,
Des vins, peut citer les premiers.
Je dirais même de l'Europe
Quels sont les plus grands cuisiniers!
Que les voyages sont utiles!
En poste on s'élance gaiement;
On roule de villes en villes
Et l'on s'instruit en s'amusant!
A voyager comme l'on gagne:
Avant de quitter l'Allemagne,
J'étais épais, j'étais pesant,
J'étais un baron allemand!
Mais des beautés parisiennes
Depuis que j'ai porté les chaînes,
Je reviens vif et sémillant,
Et je me retrouve à présent
Léger d'esprit... léger d'argent!..
Que les voyages sont utiles!
En poste on s'élance gaiement;
On roule de villes en villes,
Et l'on s'instruit en s'amusant!
(*Aux seigneurs qui l'accompagnent.*)
Mais aujourd'hui, dans ce domaine,
C'est le plaisir qui nous ramène;
Pour nous l'hiver et les frimas
Nous rendent nos joyeux ébats.
(*Aux piqueurs.*)
Halali! halali! saint Hubert nous protége!
Chassons dans les bois, sur la neige,
Et poursuivons de toutes parts
Les sangliers et les renards!
En amour, à la chasse, à la guerre
Je dois revenir triomphant!
Maintenant je sais vaincre et plaire
En français comme en allemand.
(*Avec le chœur.*)
Halali! halali! saint Hubert nous protége!
Chassons, dans les bois, sur la neige,
Et forçons jusqu'en leurs remparts
Les sangliers et les renards.
(*Aux paysans et aux gardes.*)
Qu'au retour le foyer pétille;
Que dans les flacons le vin brille,
Et près de nous que jeune fille
Préside à nos joyeux festins
Et répète nos gais refrains.
(*Avec le chœur.*)
Halali! halali! saint Hubert nous protége!
Chassons, poursuivons sur la neige,
Et forçons jusqu'en leurs remparts
Les sangliers et les renards.

LE BARON, *regardant autour de lui.* Eh! c'est la gentille veuve, madame Gertrude!

GERTRUDE, *faisant la révérence.* Oui, Monseigneur.

LE BARON. Et sa cousine Henriette... (*Elle salue aussi.*) Plus jolie que jamais... mariée avant mon départ... à je ne sais quel... (*Voyant Albert qui salue.*) Ah!.. oui... Albert, un de mes gardes-chasse... que protégeait, je crois...

ALBERT. Le père Léonard.

LE BARON. Vieillard respectable... fondateur de l'hospice des orphelins... le Vincent de Paule du pays!.. (*Aux seigneurs.*) Il parcourt depuis trois mois l'électorat de Brunswick et de Hanovre... demandant à tous les ducs et princes pour ses pauvres qui bientôt seront plus riches que nous... (*A Albert.*) Et il n'est pas encore de retour?..

ALBERT. Non, Monseigneur.

LE BARON, *bas aux seigneurs.* Tant mieux... il ne nous demandera rien... et puis une pareille vertu dans mes domaines... c'est gênant... ça tient trop de place... il n'y en a plus pour les plaisirs... et je veux, dès ce soir, pour mon arrivée... donner un bal au nouveau château.

GERTRUDE, *aux paysans.* Qu'est-ce que je disais!.. (*Au baron.*) Un bal de grandes dames?

LE BARON. Du tout... ces Messieurs ne sont pas fiers... nous invitons toutes les personnes de mes domaines... pourvu qu'elles soient jolies... ce sont les seuls titres de noblesse qu'on exige.

POTTINBERG, *présentant une chaise.* Monseigneur veut-il s'asseoir?

LE BARON. Ah! Pottinberg... le maître d'école... je l'invite aussi... ainsi que les frères... et les maris. Accompagnement indispensable qui contribuera, par le contraste, à l'ornement de notre bal... bal champêtre... dans la grande salle du nouveau château...

POTTINBERG, *effrayé.* La grande salle du nouveau château!

LE BARON. Sans doute!.. on ne peut pas, la veille de Noël, donner à danser en plein air.

POTTINBERG, *de même.* C'est à cause de cela... la veille de Noël!.. et puis les fenêtres... de la grande salle... qui donnent justement sur le cimetière du village...

LE BARON. Eh bien!..

HENRIETTE. Eh bien!.. Monseigneur a donc oublié ce qu'on dit dans le pays... sur la veille de Noël?

LE BARON, *souriant.* Oui... oui... il y a en effet quelque chose que je ne me rappelle pas bien exactement... et que tu peux nous redire (*Montrant les seigneurs qui l'entourent.*), ne fût-ce que pour ces Messieurs, qui sont étrangers!

LÉGENDE.

PREMIER COUPLET.

HENRIETTE.

Quand Noël ramène l'orage
Et blanchit le toit du clocher,
Du cimetière du village
Amis, gardez-vous d'approcher!
De minuit quand l'heure est sonnée,
On voit apparaître soudain
L'ombre de ceux qui dans l'année
Doivent mourir!.. ah! c'est certain,
C'est dans un gros livre latin!!!
(*Avec force.*)
C'est Noël!!!
(*A demi-voix.*)
Et si vous êtes sage,
Au cimetière du village
La nuit ne portez pas
Vos pas!

CHŒUR, *avec force.*

C'est Noël!!!
(*A demi-voix.*)
Et si vous êtes sage,
Au cimetière du village
La nuit ne portez pas
Vos pas!

DEUXIÈME COUPLET.

ALBERT.

Berthe, si dévote et si sage,
La nuit, dans un fantôme blanc,
Avait cru voir sa propre image...
Ah! grand Dieu! mourir dans un an!
Dès ce jour, et pour faire usage
D'un temps si court, si précieux,
Berthe, jusque-là si sauvage,
Prit sur-le-champ un amoureux,
Et même on dit qu'elle en prit deux :
C'est Noël!!! et si vous êtes sage,
Au cimetière du village
La nuit ne portez pas
Vos pas!

CHŒUR.

Tremblez!!! et si vous êtes sage,
Au cimetière du village
La nuit ne portez pas
Vos pas!

TROISIÈME COUPLET.

ALBERT ET HENRIETTE, *disant alternativement un vers. C'est Albert qui commence.*

Notre hôtesse avait pris pour maître
Un vieux jaloux qui la battait!
Elle voulut du moins connaître
Quand son veuvage arriverait!
La nuit de Noël... en cachette,
Ell' vit l'ombre de son mari!..
Soudain et d'espoir stupéfaite,
Elle en eut le cœur si ravi
Qu'ell' mourut de joie avant lui!
C'est Noël!!! et si vous êtes sage,
Au cimetière du village
La nuit ne portez pas
Vos pas!

LE BARON, *gaiement.* C'est effrayant! c'est juste comme en France... la tradition si authentique de treize à table! signe de mort dans l'année!

POTTINBERG. Bien plus...

LE BARON, *riant.* Comment!.. ce n'est pas tout!

POTTINBERG, *d'un ton solennel.* Si l'ombre apparaît dans la première heure de la nuit. . c'est signe qu'on n'a plus que vingt-quatre heures à vivre et qu'on mourra dès le lendemain.

LE BARON. En vérité!..

POTTINBERG, *avec persuasion.* C'est connu!.. témoin Barnek, le forestier général, qui l'année dernière est mort le jour de Noël... preuve que son ombre avait apparu la veille.

LE BARON. C'est évident!..

POTTINBERG. Pauvre Barnek!.. vous le connaissiez?

LE BARON. Cela t'a affligé!..

POTTINBERG. Jusqu'à un certain point.. car j'avais depuis longtemps envie de sa place... qui dépend de vous et que je demande aujourd'hui.

ALBERT, *à Pottinberg, à demi-voix.* Et moi qui suis sur les rangs.

POTTINBERG, *lui serrant la main avec affection* Entre amis... chacun pour soi et Dieu pour tous, comme on dit, et puis Monseigneur m'avait donné en partant...

LE BARON, *regardant Henriette.* Des instructions.

POTTINBERG, *de même.* Que j'ai remplies.

LE BARON, *avec joie.* En vérité!..

POTTINBERG. Ça mérite récompense.

LE BARON. Je ne dis pas le contraire... nous verrons, nous examinerons... dans notre justice... et dans notre sagesse... Je vais voir la comtesse ma mère, (*Bas à Pottinberg.*) puis je t'attends au nouveau château. (*Aux paysans et aux paysannes.*) Vous, mes amis, à ce soir!

CHŒURS.

Halali, halali, saint Hubert nous protége, etc.

(*Le baron sort avec ses amis; les paysans le reconduisent, ainsi qu'Albert et Henriette, jusqu'au dehors de la chambre.*)

SCENE VIII.

GERTRUDE, POTTINBERG.

GERTRUDRE, *à Pottinberg, qui veut les suivre.* Un instant, monsieur Pottinberg... ne peut-on savoir pourquoi monseigneur vous a donné tout à l'heure rendez-vous au château que la comtesse, sa mère, vient de faire bâtir?

POTTINBERG. Monseigneur aime à s'instruire... et moi, maître d'école, qui suis au fait de tout ce qui se passe dans les familles... il m'avait chargé de le tenir au courant à propos d'Albert et de sa femme.

GERTRUDE. J'y suis! c'est vous qui êtes cause de leur mauvais ménage... c'est indigne!

POTTINBERG, *riant.* Elle devine tout!.. eh bien! oui... c'est l'intention qui fait mon excuse. Vous ne le croirez pas, madame Gertrude, je vous aime!..

GERTRUDE. Vous!.. Pottinberg!

POTTINBERG. A en perdre la tête!.. Il y en a qui disent : Cette petite veuve, elle est mauvaise langue, elle est pie-grièche, elle est bigote... je réponds : C'est vrai!

GERTRUDE, *avec colère.* Par exemple!..

POTTINBERG. Voilà où est l'amour! Je vous aime tant que j'aime vos défauts; ils font une partie de vous-même, la meilleure partie... et j'y tiens!

GERTRUDE. Comme aux quatre cents écus de rente que je possède...

POTTINBERG. Eux aussi!.. tout ça est à vous! et si vous vouliez de moi pour mari...

GERTRUDE. Il y a deux ans, je ne dis pas... vous aviez un patrimoine honnête... une fortune présentable.

POTTINBERG. Je crois bien!.. j'étais le plus riche du village.

GERTRUDE. Mais quand on est dissipateur...

POTTINBERG. Au contraire... je serais volontiers économe!.. et même quelque chose de plus, mais voici l'affaire... je ne la confie qu'à vous. Il y a deux ans, à pareil jour, la veille de Noël, en sortant de souper chez mon compère Barnek, j'avais tellement fait honneur à son vin, que j'y voyais trouble, et comme je traversais le cimetière pour rentrer chez moi, voilà que tout à coup j'aperçois dans le bas... à droite... mon ombre... à moi!

GERTRUDE. A vous!

POTTINBERG. A moi-même! une figure toute renversée... la tête en bas... les pieds en l'air... mais c'était bien moi!.. et je me dis en tremblant : C'est fini! je dois mourir dans l'année... je ne peux pas en réchapper... et alors dans ma fureur, dans mon désespoir... pour ne rien laisser à mes héritiers... je me suis hâté...

GERTRUDE. De manger tout votre bien.

POTTINBERG. J'en ai bu une partie... mais tout y a passé; et voilà le plus étonnant, c'est qu'à Noël dernier... je vivais encore!

GERTRUDE. Pas possible!..

POTTINBERG. Vous voyez... et cela me paraissait comme à vous, si invraisemblable, que je retournai au même endroit du cimetière... même effet!.. je me revois la tête en bas, les pieds en l'air... mais cette fois je n'avais pas bu, et je reconnus distinctement que j'étais au bord de la petite pièce d'eau.

GERTRUDE. Qui réfléchissait votre image.

POTTINBERG. Justement! Je n'avais pas réfléchi à cela! et menacé ainsi de durer encore longtemps, je n'ai plus qu'une idée, celle de refaire ma fortune. Je suis en train, et si ça vous va, madame Gertrude, monseigneur m'a promis une dot de deux cents florins et la place de forestier général.

GERTRUDE. A vous! (*Le regardant.*) Il n'est pas si mal!.

POTTINBERG. Il me l'a dit l'année dernière... si je parviens à troubler le ménage d'Henriette et d'Albert.

GERTRUDE, *l'interrompant.* C'est indigne! Apprenez, Monsieur, qu'Henriette est ma cousine et mon amie... que je ne veux ni ne dois entrer dans de pareils complots.

POTTINBERG. O ciel!

GERTRUDE. Et tout ce que je peux faire pour vous... c'est de garder le silence et de rester neutre.

POTTINBERG. C'est tout ce que je demande... je n'ai pas grand mal; car je ne sais pas comment ça se fait, mais ça va tout seul et sans que je m'en mêle. (*Bruit au dehors.*) Ah! tenez, il y a du plaisir à les entendre... (*A Gertrude.*) Eh bien! voyons, convenons-en... (*Elle fait un signe d'assentiment.*) Oui... oui... est-elle gentille... nous sommes parfaitement assortis... Adieu, madame Gertrude, je cours rejoindre monseigneur. (*Il sort par le fond.*

SCENE IX.

GERTRUDE, ALBERT ET HENRIETTE, *sortant de la porte à gauche.*

ALBERT. Tu n'iras pas!

HENRIETTE. J'irai!..

ALBERT. C'est ce que nous verrons!

HENRIETTE. Ah! tu le verras!

GERTRUDE, *passant entre eux deux.* Eh bien! eh bien! qu'est-ce donc, mes amis? qu'y a-t-il?

HENRIETTE. Il y a... qu'il veut m'empêcher d'aller ce soir au bal que donne monseigneur.

ALBERT. Oui; la coquette n'y va que pour danser avec M. le baron, pour se laisser faire la cour; aussi elle n'ira pas, je le défends.

HENRIETTE. Défense absurde à laquelle je ne suis pas obligée d'obéir...

GERTRUDE, *entre eux deux.* Allons, allons, mes amis! il est vraiment heureux pour vous que je sois là...

ALBERT. C'est qu'il n'y a pas moyen de vivre ainsi.

HENRIETTE. C'est insupportable!..

ALBERT, *montrant Gertrude.* Je m'en rapporte à elle.

HENRIETTE. Moi de même.

ALBERT. Lequel de nous deux a tort?

HENRIETTE. Qu'elle réponde!

ALBERT. Qu'elle prononce!

HENRIETTE. J'y consens.

ALBERT. C'est tout ce que je demande.

TOUS DEUX ENSEMBLE, *à Gertrude.* Voyons! parle... parle donc?

GERTRUDE, *à part.* Quel embarras... (*Haut.*) A quoi bon m'interroger : vous savez bien, l'un et l'autre, ce que je pense de vos débats.

HENRIETTE. C'est pour cela...

ALBERT. Parlez tout haut!

HENRIETTE. Franchement!

ALBERT. Il faut que cela finisse!

GERTRUDE. Eh bien! c'est justement là mon idée : quand on ne peut pas vivre ensemble, quand la vie est intolérable, il faut se séparer.

TOUS DEUX, *à part, avec émotion.* Comment!..

GERTRUDE. Sur-le-champ.

ALBERT, *avec dépit.* A coup sûr, je ne demanderais pas mieux.

HENRIETTE, *de même.* Et moi, ce serait mon plus grand désir.

ALBERT. Mais, par malheur, il n'y a pas moyen.

HENRIETTE, *avec un soupir.* Hélas! oui... c'est impossible!

GERTRUDE. Mais du tout... mariée, l'année dernière, sans le consentement de vos parents, le mariage est nul.

HENRIETTE ET ALBERT. En vérité!..

GERTRUDE. Et vous pourrez, quand vous voudrez, le rompre à l'amiable, et comme les meilleurs amis du monde.

ALBERT. Quant à moi, je ne demande pas mieux que de lui donner cette preuve d'amitié.

HENRIETTE. Et moi je ne vous contrarierai pas!

ALBERT. Ce sera donc la première fois.

HENRIETTE. Je serai donc enfin heureuse!

ALBERT. Je serai donc enfin libre!..

GERTRUDE. Vous voyez donc bien que, grâce à moi, vous voilà enfin d'accord... et non sans peine...

HENRIETTE ET ALBERT. Cette bonne cousine!

GERTRUDE, *à part.* Enfin je l'emporte!

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONARD, *paraissant au fond du théâtre. Il a des cheveux blancs, s'appuie sur un bâton, et s'avance lentement.*

HENRIETTE ET ALBERT.
O ciel! que vois-je?

GERTRUDE, *à part.*
Ah! quel fâcheux hasard.

LÉONARD.
Oui, mes enfants, c'est moi... votre ami Léonard!

CANTABILE.

Village! objet de ma tendresse,
Village où j'ai reçu le jour,
Que dans ton sein règnent sans cesse
La paix, le bonheur et l'amour!
Puissé-je y voir régner sans cesse
La paix, le bonheur et l'amour!

CAVATINE.

Oui, me voici, mes enfants, me voici!
Près de vous revient un ami!
Si le chagrin, si la misère
Franchit le seuil de la chaumière :
Me voici! me voici!
Si la haine, si la colère
Arme un frère contre son frère :
Me voici! me voici!
Et si parfois quelque nuage,
Entre époux, survient en ménage :
Ah! me voici! mes enfants, me voici!
Ecoutez la voix d'un ami.
Venez tous, venez tous! hâtez-vous d'accourir!
Je veux, je dois vous secourir,
Et je veux surtout vous chérir.

(*Henriette et Albert s'avancent timidement près de Léonard, pendant que Gertrude se tient à l'écart.*)

HENRIETTE ET ALBERT, *à Léonard.*
Vous voilà donc auprès de nous!

LÉONARD, *entre les deux jeunes gens, et les regardant en souriant.*
Toujours heureux!

HENRIETTE ET ALBERT, *baissant les yeux.*
Oui! oui, mon père!

LÉONARD, *de même.*
D'une bonne nouvelle on m'a chargé pour vous;
Je l'apporte aujourd'hui... car c'est l'anniversaire
De votre mariage!

HENRIETTE ET ALBERT, *à part.*
O ciel!

LÉONARD.
Ce jour si doux,
Comme vous, mes enfants, je crois le voir encore!
(*A Albert.*)
Je jure, disais-tu, devant Dieu que j'implore,
De protéger et de chérir toujours
Henriette, mes seuls amours!

ENSEMBLE.

ALBERT, *à part.*

C'est vrai! c'est vrai! je me rappelle
Le bonheur qui me souriait!
Les vœux que mon cœur proférait.

GERTRUDE, *à part.*

Maudit vieillard, qui, dans son zèle,
Arrive ici détruire exprès
Le bonheur que j'espérais.

LÉONARD, *à Henriette.*

Et toi, mon cœur me le rappelle,
Tu me disais : Je lui serai fidèle;
J'obéirai, devant Dieu qui m'entend,
A mon époux, à mon amant.

ENSEMBLE.

HENRIETTE, *à part.*

C'est vrai! c'est vrai! je me rappelle
Les vœux que mon cœur proférait,
Le bonheur qui me souriait.

GERTRUDE.

Maudit vieillard, qui, par son zèle,
Arrive ici, etc.

(*Léonard, qui était entre les deux jeunes gens, les quitte en ce moment et va s'asseoir sur un fauteuil que Gertrude vient de lui offrir. Pendant ce temps, Henriette et Albert se rapprochent peu à peu l'un de l'autre.*)

ALBERT, *à demi-voix, et baissant les yeux.*

Eh! mais...

HENRIETTE, *de même.*

Albert!

ALBERT, *de même.*

C'est vrai!

HENRIETTE.

C'est vrai!

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Te souviens-tu?

GERTRUDE, *à part, les regardant.*

C'est fait de nous! tout est perdu!

(*Albert et Henriette, qui se sont rapprochés, vont presque se donner la main, lorsque la porte s'ouvre, et paraît Pottinberg. Tous deux s'éloignent aux premiers mots de la scène suivante.*)

SCENE XI.

ALBERT, HENRIETTE, POTTINBERG, LÉONARD, *assis dans le fauteuil à gauche;* GERTRUDE, *debout devant lui, lui parlant bas et l'empêchant de voir ce qui se passe sur le devant du théâtre.*

FINALE.

POTTINBERG, *portant un gros bouquet.*

On nous attend. Au bal il faut partir!

HENRIETTE, *avec joie et vivement.*

Au bal!

ALBERT, *avec colère.*

Au bal!

POTTINBERG.

Voici l'heure qui sonne,
Et monseigneur le baron, en personne,
A la belle Henriette, ici m'envoie offrir
Ce superbe bouquet, le plus beau de sa serre...

GERTRUDE, *bas, à Albert.*

Prenez bien garde! il a des desseins!

ALBERT, *de même.*

Je comprends.

POTTINBERG, *à Henriette, qui admire le bouquet.*

Fleurs rares! quand la neige au loin couvre la terre!

ALBERT, *bas, à Henriette.*

De l'accepter je te défends!

HENRIETTE, *prenant le bouquet des mains de Pottinberg.*

S'il en est ainsi, je le prends!

ALBERT, *de même.*

En vain tu me braves tout bas,
Car à ce bal tu n'iras pas.

HENRIETTE, *à voix basse, mais s'animant peu à peu.*

J'irai! j'irai!

ALBERT, *de même.*

Tu n'iras pas!

HENRIETTE, *de même.*

Moi, je le veux!

ALBERT, *de même.*

Je ne veux pas!

HENRIETTE, *parlant plus haut.*

J'irai! j'irai!

ALBERT, *effrayé, et voulant la faire taire.*

Tais-toi!

HENRIETTE, *de même.*

Je ne veux pas plier!

ALBERT.

Mais devant Léonard!..

HENRIETTE, *éclatant.*

Devant le monde entier!

(*Léonard a écarté Gertrude qui l'empêchait de voir et d'entendre, il s'est levé du fauteuil où il était assis et vient se placer entre Albert et Henriette.*)

ENSEMBLE.

HENRIETTE, *avec force.*

Ah! j'ai du caractère!
Et bien loin de me taire,
Devant la terre entière
Je dirai : Je le veux!
Oui, c'est insupportable!
Je suis trop misérable;
Et du joug qui m'accable
Je briserai les nœuds.

ALBERT, *hors de lui.*

Voyez quel caractère!
Comment la faire taire?
Redoute ma colère,
Car je suis furieux!
Oui, c'est insupportable!
Je suis trop misérable;
Et du joug qui m'accable
Je briserai les nœuds.

LÉONARD, *stupéfait.*

D'où vient cette colère?
Que prétendez-vous faire?
Ecoutez ma prière,
Ecoutez mes seuls vœux!
Changement incroyable!
Qui de douleur m'accable!
D'un joug insupportable
Vouloir briser les nœuds!

GERTRUDE ET POTTINBERG, *à part.*

Quelle union prospère!
Quel joli caractère!
Tous deux laissons-les faire;
On ne ferait pas mieux!
(*Haut.*)
Ah! c'est insupportable!
Dans un malheur semblable,
Du joug qui vous accable
Il faut briser les nœuds!

LÉONARD.

Qu'est-ce donc, mes enfants?

GERTRUDE, *à Léonard.*

Ils n'osaient l'avouer... pour finir leurs tourments
Ils voulaient divorcer!

LÉONARD, *levant les mains au ciel.*

Grand Dieu!

GERTRUDE.

Leur mariage
Fut contracté sans l'aveu des parents;
Et grâce au ciel, il est nul!

POTTINBERG.

Nul!

LÉONARD.

Non, mes enfants!
Cette bonne nouvelle, et cet heureux message,
Que j'apportais fier et content...
C'est que j'avais fléchi leur cœur inexorable.

HENRIETTE ET ALBERT.

Qu'entends-je?

LÉONARD.

Oui, mes enfants, votre hymen est valable.
(*Montrant Henriette.*)
Ses parents ont signé, j'ai leur consentement.

GERTRUDE.

Qu'avez-vous fait?

ALBERT.

Quel enfer!

HENRIETTE.

Quel tourment!

TOUS.

Enchaînés pour jamais!

HENRIETTE ET ALBERT, *avec désespoir.*

Pour jamais! pour jamais!
Ah! c'en est fait, je sens qu'à présent je te hais!
Je te hais! je te hais!

ENSEMBLE.

HENRIETTE ET ALBERT.

O comble de misère!
Hélas! que vais-je faire?
Quoi! pour la vie entière
Enchaînés tous les deux!
Supplice insupportable!
Le sort inexorable
Du joug qui nous accable
Ne peut briser les nœuds.

LÉONARD.

Du Dieu qui nous éclaire,
De ce juge sévère
Désarmez la colère,
Ou tremblez tous les deux!
Craignez qu'inexorable,
Son pouvoir redoutable
Ne frappe le coupable,
Et n'exauce ses vœux!

GERTRUDE ET POTTINBERG, *à part.*

Quelle union prospère!
Quel joli caractère!
Tous deux laissons-les faire;
On ne ferait pas mieux!
Ménage insupportable!
Dont l'aspect favorable
D'un séducteur aimable
Doit combler tous les vœux!

GERTRUDE ET POTTINBERG.

Partons! partons!

HENRIETTE, *hors d'elle-même.*

Ah! je suivrai vos pas.

ALBERT, *la retenant fortement par le bras.*

Non! non! je suis le maître!.. ici tu resteras.

ENSEMBLE.

HENRIETTE ET ALBERT.

O comble de misère!
Hélas! que vais-je faire?
Quoi! pour la vie entière,
Enchaînés tous les deux!
Supplice insupportable!
Le sort inexorable
Du joug qui nous accable
Ne peut briser les nœuds.

LÉONARD.

Du Dieu qui vous éclaire,
De ce juge sévère
Désarmez la colère,
Ou tremblez tous les deux!
Craignez qu'inexorable
Son pouvoir redoutable
Ne frappe le coupable,
Et n'exauce ses vœux!

GERTRUDE ET POTTINBERG, *à part.*

Quelle union prospère!
Quel joli caractère!
Tous deux laissons-les faire,
On ne ferait pas mieux!
Ménage insupportable,
Dont l'aspect favorable
D'un séducteur aimable
Doit combler tous les vœux!

(*Albert entraîne presque de force Henriette dans l'appartement à gauche. Gertrude et Pottinberg sortent par la porte du fond, et regardent un instant les deux jeunes gens avec un air de joie et de triomphe. Léonard, debout au milieu du théâtre, aperçoit le mouvement de Gertrude et de son compagnon, lève les yeux au ciel, et fait un geste d'espoir.*)

ACTE DEUXIÈME.

A gauche du spectateur on aperçoit une aile du château dont les croisées sont illuminées. Au-dessous des croisées, une porte. A la suite de la porte plusieurs piliers ou contreforts qui soutiennent les murs du château. A droite du spectateur, sur le premier plan, la tourelle d'un clocher dont la porte est ouverte. Du même côté, sur le second plan, un bosquet de cyprès. Au fond du théâtre, et se perdant dans le lointain, un cimetière de village couvert de neige et semé de distance en distance de bouquets d'arbres verts. La lune éclaire une moitié de la décoration et laisse l'autre dans l'obscurité.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Au lever du rideau, on entend dans le château, à gauche, un air de valse:*)

CHŒUR, *en dehors.*

La valse légère
Aux amours doit plaire,
Et l'hiver préfère
Ce doux passe-temps!
Bonheur de la danse,
Que chacun s'élance
Et brave en cadence
Les sombres autans!

(*Gertrude et Pottinberg paraissent au fond du théâtre, venant de la droite, ils sont censés avoir traversé le cimetière et se dirigent vers le château.*)

GERTRUDE.

Pour traverser dans les ténèbres
Ces lieux sinistres et funèbres,
Il faut vraiment du cœur!

POTTINBERG.

En sortant du hameau,
C'est le plus court chemin pour aller au château!

(*Lui montrant les croisées illuminées.*)
Quelle lumière étincelante
Brille dans la salle du bal!
GERTRUDE, *s'approchant.*
Et puis cette valse enivrante
Ne nous dit rien de bien fatal...
Écoutons!

CHŒUR, *en dehors, répété par Gertrude et Pottinberg.*

La valse légère
Doit plaire aux amants,
Et l'hiver préfère
Ce doux passe-temps!
Bonheur de la danse,
A tes doux accents
On brave en cadence
Les sombres autans!
Entrons!

(*Ils vont pour entrer dans le château au moment où sort le baron.*)

SCENE II.

LE BARON, GERTRUDE, POTTINBERG.

LE BARON. Ah! c'est vous, mes amis!.. Eh bien? Henriette?..

POTTINBERG. Elle ne viendra pas...

LE BARON. Est-il possible! Tu ne lui a donc pas porté mon bouquet?

POTTINBERG. Si vraiment... C'est lui qui a fait tout le mal... Gertrude vous le dira.

LE BARON. Son mari a donc lu la lettre que j'y avais glissée?

POTTINBERG. Il y en avait une?

LE BARON. Oui, sans doute... dans le bouquet.

POTTINBERG. Ah bien! il l'aura sentie... ou devinée, car il était furieux... Une scène de ménage... Il a dit à la pauvre Henriette : Tu n'iras pas à ce bal.

GERTRUDE. Elle a répondu comme de raison : J'irai.

LE BARON. Je crois bien... je l'attendais... Je le lui avais dit.

POTTINBERG. Et alors, sans égard pour le père Léonard, et nous, qui étions là, il l'a emmenée de force dans sa chambre...

GERTRUDE. Où il l'a enfermée... seule!

LE BARON. Enfermée!

POTTINBERG. A double tour.

LE BARON. Tout est perdu... c'est désolant!

GERTRUDE, *froidement.* Au contraire, c'est ce qui peut vous arriver de plus heureux.

LE BARON. Comment cela?

GERTRUDE. Dieu! si l'on m'enfermait!

POTTINBERG, *à part, regardant Gertrude.* Diable!.. je ne l'enfermerai pas!

LE BARON. Tu crois!.. Au fait, cela double mes chances! (*Ayant l'air de chercher dans sa mémoire.*) Attendez donc... La chambre d'Henriette n'est-elle pas une chambre basse?

POTTINBERG. Oui, Monseigneur.

LE BARON. Avec une grande fenêtre?..

GERTRUDE, *vivement.* Grillée!

LE BARON. Dont la grille s'ouvre sur les jardins?

POTTINBERG. Et dont Albert, le concierge du château, doit avoir seul la clef!

LE BARON, *à demi-voix, gaiement.* Non pas! dans un cabinet attenant à ma chambre seigneuriale, il y a le double de toutes les clefs du nouveau et de l'ancien château, bien en ordre, bien étiquetées! Celle-là doit s'y trouver.

POTTINBERG. De sorte qu'Albert aura enfermé sa femme à votre bénéfice!

LE BARON. C'est admirable! je cours auprès d'elle!

GERTRUDE, *lui montrant la porte à gauche.* Et ce bal?

LE BARON. Je n'y rentrerai pas!

GERTRUDE. Et que dira-t-on?

LE BARON. Peu m'importe?.. une affaire imprévue... des lettres à écrire!

POTTINBERG, *vivement.* A la ville de Brême!

LE BARON. C'est juste!

POTTINBERG, *de même.* Pour ma présentation comme forestier général... vous me l'avez promis, si vous étiez vainqueur... et c'est tout comme!

LE BARON. C'est vrai!

POTTINBERG, *à demi-voix.* Or, de cette place dépend mon mariage avec Gertrude... ici présente... elle ne veut pas à moins!

LE BARON, *regardant Gertrude.* En vérité!..

POTTINBERG, *de même.* Parce que Gertrude, que j'aime... l'amour avant tout, a quatre cents écus de rente... ça vaut mieux que moi... qui n'ai rien; mais forestier général, j'en aurais huit cents et je vaudrais mieux! (*Geste d'impatience de Gertrude.*) Mais l'amour ne calcule pas!.. et puis ça fera douze cents...

LE BARON. Sans compter que Gertrude est charmante! mais charmante... autant pour le moins qu'Henriette...

POTTINBERG. N'est-ce pas?

GERTRUDE, *baissant les yeux, en minaudant.* C'est ce que je me suis dit quelquefois!

LE BARON, *avec chaleur.* Et moi de même!.. (*A Pottinberg et regardant toujours Gertrude.*) Tu auras la place de forestier général... et je veux que votre mariage soit célébré dès demain...

GERTRUDE, *jouant la pudeur.* Dès demain... si promptement!

POTTINBERG. Le plus tôt vaut le mieux!.. quand on s'aime!.. (*Au baron.*) A demain donc... de bon matin.

LE BARON. Je veux de plus y assister... moi-même!

POTTINBERG. Dieu! quel honneur!

LE BARON, *avec fatuité.* Mais cependant ne m'attendez pas... il est possible que je sois retenu...

POTTINBERG. Je comprends!

LE BARON, *leur montrant la porte à gauche.* Allez toujours à ce bal!

POTTINBERG. Qui sera, comme qui dirait celui de nos noces... et demain... la noce... la vraie noce... cela me convient, ma petite femme...

GERTRUDE, *avec fierté et retirant sa main que Pottinberg veut prendre.* Monsieur Pottinberg!

POTTINBERG, *s'excusant.* Je dis seulement... ça me convient. (*Pottinberg entre avec Gertrude dans le château à gauche.*)

SCENE III.

LE BARON, *seul.* Et à moi aussi!.. parce qu'après tout Henriette ne m'enchaînera pas éternellement, et alors cette petite Gertrude pourrait bien plus tard... et même dès à présent!.. pourquoi pas?

PREMIER COUPLET.

Nargue de ces amants fidèles
Dont le cœur n'a qu'un sentiment!
Adorer à la fois deux belles
Est bien plus doux et plus prudent!
Des caprices de la fortune
On défie ainsi les rigueurs!
Et si l'on est quitté par l'une,
L'autre est là pour sécher vos pleurs.
Allons, tout me l'ordonne,
Que l'amour et l'honneur
D'une double couronne
Ceignent mon front vainqueur!

DEUXIÈME COUPLET.

Le timide soldat qui tremble
Se demande : Combien sont-ils ?
Moi, sans compter, j'affronte ensemble
Tous les amours, tous les périls!
Tel jadis dans notre Allemagne
A brillé Frédéric-le-Grand !
Comme lui, dans cette campagne,
Je dirai, nouveau conquérant :
Allons, tout me l'ordonne,
Que l'amour et l'honneur
D'une noble couronne
Ceignent mon front vainqueur!

Et pour commencer, courons consoler ma belle captive.

SCENE IV.

LE BARON, HENRIETTE.

LE BARON, *qui a fait quelques pas pour sortir, s'arrête.* Que vois-je?.. eh non... je ne me trompe pas... celle que j'allais chercher... Henriette s'offre elle-même à mes yeux...

HENRIETTE. Ah ! c'est vous, Monseigneur...

LE BARON. On me disait que vous étiez enfermée?

HENRIETTE. Oui... dans ma chambre...

LE BARON. Dont la fenêtre avait une grille...

HENRIETTE. Quelle indignité!

LE BARON. Et cette grille, votre mari en avait la clef?

HENRIETTE. Mais je savais où il la cachait... Je l'ai prise... j'ai ouvert et je suis partie!

LE BARON. Pour venir à ce bal?

HENRIETTE. Du tout... mais pour aller demander conseil...

LE BARON. A qui donc?

HENRIETTE, *montrant le côté droit.* Là .. à la chapelle!..

LE BARON. Et que voulez-vous faire?

HENRIETTE. Je n'en sais rien encore... mais ça ne peut pas se passer comme ça...

DUO, *agité.*

HENRIETTE.
Il m'a battue!.. il m'a battue!!!
A ce point, oser m'outrager!
J'en suis encore tout émue,
Et je jure de me venger!

LE BARON, *à demi-voix.*
C'est très-bien... mais modérez-vous!

HENRIETTE, *sans l'écouter.*
Il m'a battue! il m'a battue!!!

LE BARON, *de même.*
Dissimulez votre courroux

HENRIETTE, *de même, avec une colère concentrée.*
Il m'a battue! il m'a battue!!!
Je ne puis plus souffrir sa vue!
Et ne pouvoir nous séparer!

LE BARON, *à demi-voix.*
Près de lui pourquoi demeurer?

HENRIETTE.
Oui, oui, pour punir le perfide,
Vous dites vrai, je veux le fuir!

LE BARON.
Dès ce soir même il faut partir,
C'est moi qui serai votre guide!

HENRIETTE.
Vous, Monseigneur, être mon guide?

LE BARON.
Sans intérêts, je le promets!

HENRIETTE.
Tous mes devoirs je les connais,
Et j'y serai fidèle... mais...
Il m'a battue! il m'a battue!!!
A ce point, oser m'outrager!
J'en suis encore tout émue!
Et je jure de me venger!

LE BARON, *avec joie, à part.*
De quel courroux elle est émue!
C'est à moi de l'encourager!
(*Haut.*)
Quand un mari vous a battue
Tout est permis pour se venger!

HENRIETTE.
Oui, je veux quitter le village!

LE BARON.
Vous dites vrai, l'honneur vous ordonne de fuir!
Eh bien!.. je vous emmène et dans mon équipage...

HENRIETTE.
Où donc?

LE BARON.
Dans un séjour qu'on ne peut découvrir!
Et chez une parente âgée et respectable!

HENRIETTE, *hésitant.*
Oui... mais...

LE BARON.
De vous venger, vous vous croyez capable!
Et vous hésitez encor...

HENRIETTE.
Moi!

LE BARON.
Et déjà vous tremblez d'effroi!..

ENSEMBLE.

HENRIETTE.
Il m'a battue! il m'a battue!!!
C'en est fait, c'est trop m'outrager!
J'en suis encore tout émue!
Et je jure de me venger!

LE BARON, *à part.*
De quel courroux elle est émue!
C'est à moi de l'encourager!
(*Haut.*)
Quand un mari vous a battue
Tout est permis pour se venger!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS; LÉONARD, *sortant du château à gauche, aperçoit Henriette et le baron, s'arrête près d'un des piliers ou contreforts qui le cachent et écoute.*)

STRETTE DU DUO.

ENSEMBLE.

Eh bien! dans { mon / son } dépit
C'est convenu, c'est dit;
Dans l'ombre de la nuit
Tous deux, partons sans bruit!

LE BARON.
Oui, nous partons dans un instant!

HENRIETTE.
Dans un instant!

LE BARON.
Eh! oui, vraiment!
Il faut d'abord et prudemment
S'occuper du départ, commander ma voiture!

HENRIETTE.
Est-ce bien long?

LE BARON.
Non je vous jure!
Dans une demi-heure ici... je reviendrai!

HENRIETTE.
Que faire? jusque-là...

LE BARON, *avec embarras.*
C'est juste!
HENRIETTE, *montrant la droite.*
Je prierai.
Dans la chapelle...
LE BARON.
Bien!

ENSEMBLE.

LE BARON.
Oui, l'amour nous conduit :
C'est convenu, c'est dit!
Dans l'ombre de la nuit
Nous partirons sans bruit.
HENRIETTE.
Oui, le ciel me conduit :
C'est convenu, c'est dit!
Dans l'ombre de la nuit
Nous partirons sans bruit.

(*A la fin de ce duo, et pendant que le baron et Henriette disparaissent dans le bosquet de cyprès à droite, Léonard s'avance au milieu du théâtre.*)

LÉONARD. Qu'ai-je entendu?..

HENRIETTE, *poussant un cri.* Ah! l'on a marché!.. (*Au baron.*) Restez! restez... qu'on ne nous voie pas ensemble... (*Elle s'élance dans la chapelle au fond, à droite, et disparaît.*)

LE BARON, *dans le bosquet de cyprès, redescendant le théâtre et regardant à travers les arbres.* Le père Léonard qui sort du château... évitons sa rencontre...

LEONARD, *qui a remonté le théâtre, et qui semble suivre Henriette des yeux.* Elle entre dans la chapelle!

LE BARON, *indiquant Léonard.* Attendons qu'il soit parti... (*Montrant la tourelle à droite qui est sur le premier plan.*) Ah! là... dans la tourelle du clocher! (*Il sort vivement.*)

SCENE VI.

LE BARON, *dans la tourelle à droite,* LÉONARD, *puis* ALBERT.

LÉONARD, *redescendant le théâtre et montrant la tourelle vers laquelle il se dirige.* C'est là que s'est réfugié l'ennemi... et Henriette!.. (*Entendant marcher et se retournant.*) Son mari!.. (*Allant à lui.*) Albert en ces lieux!..

ALBERT. Ah! c'est vous, monsieur Léonard?..

LÉONARD. Où vas-tu?..

ALBERT. Vous le voyez bien... à ce bal où je suis invité.

LÉONARD. Il me semble cependant que tu avais défendu à ta femme d'y aller?

ALBERT. Et j'avais bien raison.

LÉONARD. Pourquoi alors... y vas-tu seul... sans elle?.. il me semble que ce n'était pas ainsi... autrefois!

ALBERT. Ah! c'est qu'autrefois... ma femme m'aimait... et qu'à présent... elle en aime un autre... elle est infidèle.

LÉONARD. Non! non!..

ALBERT. J'en ai l'aveu... d'elle-même.

LE BARON, *entr'ouvrant la porte et apercevant Léonard qui cause avec Albert.* Encore là!..

ALBERT. Sans cela!.. est-ce que j'aurais pu le croire... Mais ce cadeau si élégant... ce bouquet si rare... envoyé par le baron...

LÉONARD. Ne renfermait qu'une idée de galanterie.

ALBERT. Il renfermait autre chose... un billet dont je ne me serais jamais douté... C'est elle qui l'a vu, qui l'a pris avec joie, et qui me l'a fait lire... « Il m'aime, vois-tu « bien... il me l'écrit... Et moi aussi, a-t-elle continué, je « l'aime... je l'adore... et depuis longtemps! »

LE BARON, *à part, entr'ouvrant toujours la porte.* Quel bonheur!.. d'apprendre cela du mari lui-même.

ALBERT. Dans ce moment-là, ça a été plus fort que moi... je n'ai pu maintenir ma colère... j'ai levé la main sur elle.

LÉONARD. Toi!

ALBERT. Oui... oui... c'est mal... Je le sais... c'est indigne... Jamais je ne me le pardonnerai!.. Mais ce n'est pas sur elle que devait tomber ma colère... Je l'ai laissée enfermée à la maison.

LÉONARD. Ah! elle y est encore!

ALBERT. Oui... enfermée dans sa chambre, pendant qu'elle me croit endormi dans la mienne... C'était nécessaire... parce que moi... comme je vous l'ai dit, j'avais pris le parti de venir à ce bal... où est M. le baron... et j'y vais.

LÉONARD. Et que veux-tu lui dire?

ALBERT. Rien!.. je veux le tuer!

LE BARON, *refermant brusquement la porte de la tourelle.* Ah! mon Dieu!

ALBERT. Et puis... on n'entendra plus parler de moi... je ne reverrai plus jamais ni Henriette, ni le village.

LÉONARD. Et moi... moi donc...

ALBERT. Ah! vous avez raison!.. je suis un ingrat!

LÉONARD. Non.. mais un insensé!... Rien ne me prouve encore qu'Henriette soit coupable! (*Geste d'impatience d'Albert.*) Si elle l'était, elle ne s'accuserait pas ainsi elle-même!

ALBERT, *vivement.* Vous croyez?

LÉONARD. Il n'y a là que du dépit... de la colère!

ALBERT, *de même.* Ah! s'il était vrai!..

LÉONARD. Et avant de t'en assurer, tu aurais commencé par déshonorer et perdre aux yeux de tous celle que tu devrais protéger et défendre!

ALBERT. Que faire alors?

LÉONARD. M'obéir... comme autrefois! Écoute-moi... Pour faire taire la médisance, tu vas paraître à ce bal... quelques instants seulement... et demain, je te parlerai à toi et à ta femme... Va! va!

ALBERT. J'obéis, mon père, j'obéis... vous le voyez. (*Il entre dans la salle du château à gauche, sur la ritournelle du morceau suivant.*)

SCENE VII.

LÉONARD, *seul.*

RÉCITATIF.

Couple aveugle, imprudent, qui, dans sa frénésie,
Va courir à sa perte et qu'il faut arrêter,
Surtout lorsque je vois qu'une main ennemie
Sème entre eux la discorde afin d'en profiter!

(*Il va à la tourelle, en ferme la porte, et retire la clef qu'il garde.*)

AIR.

Du danger qui les environne
Sauvons-les, mon cœur me l'ordonne...
Et Dieu me dit du haut des cieux :
Protége-les... veille sur eux...

(*En ce moment le baron frappe en dedans à la porte de la tourelle.*)

LÉONARD.
Bon, bon, bon, bon,
Que m'importe ce carillon...
Vous aurez beau frapper, je vous tiens en prison.
Vous passerez cette nuit en prison,
Monsieur le baron...

CAVATINE.

Conquérant invincible,
Dormez, dormez paisible,
Rêvez, s'il est possible,
Un triomphe éclatant!

Vous qui tournez les têtes,
Séducteur que vous êtes...
Vous n'aurez de conquêtes,
Cette nuit, qu'en dormant...
Monsieur le conquérant,
Reposez-vous, grand conquérant...
(*Ecoutant.*)
Le voilà plus calme, et j'espère
Qu'il se résigne à sa prison!
C'est bon... c'est bon... demain avec sa mère
Nous traiterons du prix de sa rançon...
Conquérant invincible,
Dormez, dormez paisible,
Rêvez, s'il est possible,
Un triomphe éclatant!
Vous qui tournez les têtes,
Séducteur que vous êtes...
Vous n'aurez de conquêtes,
Cette nuit qu'en dormant...
Monsieur le conquérant.
Reposez-vous, grand conquérant...

(*Il regarde en souriant la clef de la tourelle qu'il tire de sa poche, et disparaît par le fond du théâtre à gauche, pendant qu'Henriette, sortant de la chapelle qui est au fond à droite, s'avance sur la pointe du pied et avec précaution jusqu'au milieu du théâtre.*)

SCENE VIII.

HENRIETTE, *seule, regardant autour d'elle.*

AIR.

Ah! qu'il fait froid... ah! qu'il fait froid...
Mon trouble à chaque instant s'accroît...
Je meurs de peur... je meurs de froid...
(*Grelottant et soufflant dans ses doigts.*)
Ah! ah! ah! ah! qu'il fait froid...
(*Regardant du côté de la chapelle.*)
J'ai dû quitter cette sainte demeure...
(*Regardant de l'autre côté.*)
Il avait dit : Dans une demi-heure...
Elle est passée... et depuis bien longtemps!
Et je suis seule... et j'attends... oui, j'attends!
D'un grand seigneur est-ce l'usage?
Ah! c'est bien mal... lui qui devrait
Le bon exemple... Ah! si c'était
Un simple amoureux de village,
Depuis longtemps il m'attendrait...
Ah! qu'il fait froid... ah! qu'il fait froid...
Mon trouble à chaque instant s'accroît...
Je meurs de peur... je meurs de froid...
(*Regardant autour d'elle avec terreur.*)
Et seule dans ce lieu sauvage...
Lorsque vient de sonner minuit...
Si j'allais voir, comme on le dit,
L'ombre de quelqu'un du village.
(*S'éloignant avec crainte et s'avançant au bord du théâtre.*)
Ah! mon trouble s'accroît,
Ça commence... il me semble.
Car d'avance je tremble...
Oui, je tremble... je tremble...
Et ce n'est plus de froid...
(*Elle remonte de quelques pas et s'aperçoit que la neige tombe de nouveau.*)
Sur moi je sens tomber la neige...
(*Regardant vers le fond si le baron arrive.*)
S'il ne vient pas, comment donc partirai-je?
Pour l'attendre promenons-nous.
Allons, promenons-nous.
Ah! qu'il est doux... ah! qu'il est doux
De donner des rendez-vous...
(*Elle a disparu dans le fond vers la gauche, en allant au-devant du baron.*)

SCENE IX.

ALBERT, *sortant de la porte du château à gauche.*

Sortons de ce château, j'y suis assez resté!
De ma promesse je suis quitte!
(*Regardant autour de lui.*)
Retournons au logis... traversons au plus vite
Ce lieu sinistre et redouté!

DUO.

Sous ce feuillage funéraire,
Malgré moi j'avance en tremblant;
Je crains que du sein de la terre
N'apparaisse un fantôme blanc!
A chaque tombe, à chaque pierre,
Je crois voir un fantôme blanc!

(*Il passe à droite sous le bosquet de cyprès qu'il traverse et se dirige vers le fond du théâtre, pendant qu'Henriette, sortant de la gauche, se dirige aussi en ce moment vers le fond; tous deux se rencontrent au milieu de la scène. Ils sont vêtus de blanc, couverts de neige, la lune éclaire leurs visages pâles. Tous les deux poussent un cri et ferment les yeux.*)

ALBERT.
Ah! l'ombre de ma femme...

HENRIETTE.
L'ombre de mon mari...

(*Tous deux redescendent rapidement le théâtre; Albert rentre dans le bosquet de cyprès, à droite, et Henriette s'est rapprochée de la porte du château à gauche.*)

HENRIETTE, *tombant sur le banc de pierre près le pilier ou contrefort qui la cache.*
L'effroi glace mon âme...

ALBERT.
Je reste anéanti...

ENSEMBLE, *tombant à genoux.*

De terreur je frissonne,
La force m'abandonne,
Que le ciel me pardonne,
Je l'implore à genoux...
(*En ce moment le vent souffle avec violence.*)
Ah! j'entends la tourmente
Qui souffle menaçante...
Ombre qui m'épouvante,
Désarme ton courroux...

(*Albert se hasarde à retourner la tête et à s'avancer vers le fond du théâtre.*)

HENRIETTE, *toujours assise près du pilier à gauche qui la cache.*
Son ombre menaçante a fui loin de ma vue!
Courons à la chapelle!..

(*Elle quitte le pilier à gauche, traverse le théâtre et va se réfugier sous le bosquet à droite, où elle s'arrête un instant en s'appuyant contre la porte du clocher.*)

ALBERT, *qui est redescendu du fond à gauche vers le pilier sur le devant du théâtre à gauche.*
Mais c'était son image... ah! je l'ai reconnue...

HENRIETTE.
C'était bien son fantôme, et j'en frémis, grands dieux!
Tant il avait hélas! l'air pâle et malheureux...

ENSEMBLE, *et toujours immobiles à la même place.*

De terreur je frissonne,
La force m'abandonne,
Que le ciel me pardonne,
Je l'implore à genoux!
Ah! j'entends la tourmente
Qui souffle menaçante...
Ombre qui m'épouvante,
Désarme ton courroux...

(*On entend en ce moment le baron qui sonne dans l'intérieur du clocher.*)

HENRIETTE ET ALBERT, *écoutant.*

Dieu! qu'entends-je? ô terreur extrême...
La cloche sonne d'elle-même...

HENRIETTE, *à part.*

Miracle effrayant et nouveau!

ALBERT, *à part.*

Je n'oserai plus, je l'atteste,
Retraverser ce lieu funeste...
Sortons, sortons par le château!

(*L'orage et le son des cloches redoublent.*)

ENSEMBLE, *dans le plus grand effroi.*

Oui, oui, la cloche sonne,
L'éclair au loin sillonne,
Le ciel qui gronde et tonne...
Mon Dieu, pardonnez-nous!
Ah! ma frayeur augmente...
Vision menaçante,
Ombre qui m'épouvante,
Désarme ton courroux!

(*Albert épouvanté se précipite à gauche dans le château. Henriette, dans le bosquet de cyprès, chancelle et tombe évanouie sur les marches du clocher. La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Une salle basse, porte au fond. Une horloge en bois attachée à l'un des panneaux du fond. Porte à gauche et à droite. Au fond, au-dessous de l'horloge un buffet; à gauche, une table, des fauteuils.

SCENE PREMIERE.

POTTINBERG, GERTRUDE, *en habits de mariés.*

POTTINBERG, *en entrant.* Personne chez Albert... Nous voilà donc mariés! vous voilà donc madame Pottinberg!

GERTRUDE. Oui, monsieur Pottinberg!.. depuis ce matin!.. (*Avec un soupir.*) Il n'y a pas à s'en dédire...

POTTINBERG. Vous me dites cela d'un air...

GERTRUDE. Grave!.. Le mariage donne des idées graves, et je ne conçois pas que monseigneur, qui nous avait promis de nous honorer de sa présence... (*Vivement et d'un air dédaigneux.*) Non pas que j'y tienne!.. mais cela aurait fait enrager tant de gens dans le village!..

POTTINBERG. Permets donc!.. il t'avait dit ..

GERTRUDE, *avec aigreur.* Je vous prie de ne pas me tutoyer...

POTTINBERG. Le matin de notre mariage!

GERTRUDE. C'est justement pour cela!.. C'est d'une inconvenance!..

POTTINBERG. Je comprends!.. c'est trop tôt!..

PREMIER COUPLET.

GERTRUDE.

Dans mon mari, quoi qu'il arrive,
Je veux des égards, du respect;
Que jamais sa gaieté trop vive
Ne se permette un mot suspect.
Ce mot *toi* me semble une injure,
Même de la part d'un époux;
Et je ne connais, je vous jure,
Que *toi* d'aussi hardi que vous,
Entendez-vous?
Monsieur, m'entendez-vous?

DEUXIÈME COUPLET.

POTTINBERG.

Je sais, dans le fond de mon âme,
Tout le respect que je vous dois,
Mais pourtant vos attraits, Madame,
Sur mon cœur ont aussi des droits!
Ce mot *toi*, loin d'être une injure,
En ce jour me semble bien doux,
Et je ne connais, je le jure,
Que *toi* d'aussi joli que vous!
Entendez-vous?
Madame, entendez-vous?

(*Gravement.*) Enfin, je vous disais donc, madame Pottinberg, que Monseigneur avait ajouté : « Si je ne suis pas retenu!.. »

GERTRUDE, *sèchement.* Il suffit!

POTTINBERG, *d'un air malin.* Il paraîtrait alors qu'il l'a été...

GERTRUDE, *de même.* Cela suffit, vous dis-je; je n'ai pas besoin de vos observations!

POTTINBERG. Je les garde alors, et c'est dommage! car j'en avais une extrêmement piquante.

GERTRUDE. Laquelle?

POTTINBERG. C'est qu'Albert et Henriette, que j'avais fait prévenir de notre mariage, n'y ont pas assisté non plus.

GERTRUDE. Croyez-vous que je ne l'aie pas vu! Vous avez voulu leur faire notre visite de noce... sans doute pour les remercier de cette impolitesse!

POTTINBERG, *à voix basse et avec curiosité.* Non!.. mais pour savoir...

GERTRUDE. Quoi?

POTTINBERG. Ce qui est arrivé!.. car il a dû arriver quelque chose... par suite de l'entrevue de Monseigneur... et d'Henriette... (*Prêtant l'oreille.*) Écoutez-donc! est-ce qu'on ne se dispute pas?

GERTRUDE. Non!

POTTINBERG. Quel calme!

GERTRUDE. Quel silence!

POTTINBERG. Ça n'est pas naturel... Qu'est-ce que je vous disais? le ménage se dérange... cela va mal... Il s'est passé cette nuit, dans le village, quelque chose d'extraordinaire, de fantastique et d'inconcevable! D'abord la cloche du presbytère a sonné toute la nuit...

GERTRUDE. Je l'ai entendue.

POTTINBERG. Je le tiens de Péters, qui est à la fois le bedeau et le sonneur, qui n'a pas bougé de son lit, la cloche a sonné d'elle-même, ce qui est, dit-on dans le pays, un signe de malheur.

GERTRUDE. Vous croyez!

OTTINBERG. La preuve, c'est que M. le baron n'était pas encore ce matin rentré au château... où tout le monde est dans l'inquiétude...

GERTRUDE. Oh! je saurai ce que cela signifie! (*Montrant la porte à droite du spectateur.*) De ce côté est la chambre d'Albert. (*Montrant la porte à gauche.*) Par ici celle de sa femme... (*Regardant par la porte qu'elle vient d'ouvrir.*) Eh mais, personne!..

POTTINBERG. C'est bien la chambre à coucher d'Henriette?

GERTRUDE. Sans doute!

POTTINBERG. Donnant sur le jardin?

GERTRUDE, *avec impatience.* Eh oui!

POTTINBERG. Par cette fenêtre grillée...

GERTRUDE, *regardant toujours.* Je la vois d'ici...

POTTINBERG, *souriant avec malice.* Dont Monseigneur a la clef, c'est par là qu'il s'est introduit... et qu'il l'aura enlevée... c'est évident!

GERTRUDE, *avec dépit.* Ah! c'est scandaleux!.. Une femme mariée se laisser enlever!!

POTTINBERG. Cela s'est vu!.. Après cela... on peut toujours en répandre le bruit... dans le village! si ça ne fait pas de bien...

GERTRUDE. Ça ne peut pas faire de mal!

POTTINBERG. Au contraire! cela peut leur en donner l'idée... à tous deux!.. j'ai vu des choses qui n'étaient pas et qui sont arrivées... parce que je les avais dites... témoin la femme du percepteur... qui, l'année dernière, n'avait pas un amant... pas un seul!.. Et maintenant... vous voyez!

GERTRUDE. C'est vrai!

POTTINBERG. Mais ici, tout porte à croire que Monseigneur court réellement sur la grande route, en chaise de poste.

GERTRUDE, *poussant un cri.* Ah! mon Dieu!

POTTINBERG, *étonné.* C'est lui!

SCENE II.

GERTRUDE, LE BARON, POTTINBERG.

TRIO.

GERTRUDE ET POTTINBERG.

Quoi! c'est vous!

LE BARON.

Oui, c'est moi; silence, je vous prie!

GERTRUDE.

D'où vient donc votre Seigneurie?

LE BARON.

Je viens de ce clocher maudit
Où j'ai passé toute la nuit!
Et c'est devant tout le village,
Qu'à l'instant même Léonard
M'est venu tirer d'esclavage!
Maudit vieillard! maudit hasard!

ENSEMBLE.

LE BARON.

Nuit terrible! nuit fatale!
De cette cloche infernale
Je crois entendre le son,
Qui me donne le frisson!
Dig don! dig don! dig don!
Oui, de fatigue et de rage,
J'en suis encor tout en nage;
Quel métier pour un seigneur
Que le métier de sonneur!
Dig don! dig don! dig don!
C'est à perdre la raison!

GERTRUDE ET POTTINBERG.

Nuit terrible! nuit fatale!
De cette cloche infernale
Il croit entendre le son,
Qui lui donne le frisson!
Dig don! dig don! dig don!
Oui, de fatigue et de rage,
Il est encor tout en nage!
Quel métier pour un seigneur
Que le métier de sonneur!
Dig don! dig don! dig don!
Il en perdra la raison!

GERTRUDE ET POTTINBERG.

Comment ça s'est-il fait?

LE BARON, *avec embarras.*

Par une circonstance
Inutile à vous dire!.. Enfin et malgré moi,
J'ai dû de Léonard acheter le silence!
Et payer ma rançon en subissant sa loi.
Je prendrai ma revanche!.. Et d'abord dites-moi,
Henriette?

GERTRUDE.

On ne sait ce qu'elle est devenue!

POTTINBERG.

Je croyais qu'avec vous elle était disparue!

LE BARON, *à demi-voix, en confidence.*

Oui vraiment! son mari d'abord l'avait battue!

GERTRUDE ET POTTINBERG, *avec joie.*

Quoi! battue!

LE BARON.

Oui, battue!!

GERTRUDE, *levant le poing au ciel.*

Ah! si l'on me battait!!

LE BARON.

Et, chose convenue,
Je devais l'enlever!

POTTINBERG, *à Gertrude.*

Je vous l'avais bien dit!

LE BARON.

Mais lasse de m'attendre au rendez-vous... la nuit...
Elle sera partie!

POTTINBERG.

Où donc?

LE BARON.

Dans le village
Elle a trouvé moyen de se cacher...
(*A Pottinberg.*)
Et toi,
Il faut me la trouver... lui donner un message...
(*Il se met à table et écrit.*)
Au plus tôt... car hier... la nuit... dans son effroi,
La pauvre enfant attendait!.. comme moi!..
(*Cachetant la lettre qu'il vient d'écrire.*)
Pour ce soir... à minuit un nouveau rendez-vous!
(*Tirant une autre lettre de sa poche.*)
Et j'ai là le moyen d'éloigner son époux!
(*A Pottinberg, lui remettant le billet.*)
Cette lettre à la femme!..
(*Remettant un papier sous enveloppe à Gertrude.*)
Et quant à celle-ci...
(*A part, avec colère.*)
Bien malgré moi...

GERTRUDE.

Pour qui?

LE BARON.

Pour son mari!

ENSEMBLE.

LE BARON, *avec colère.*

Vengeance! vengeance!
Ta douce espérance
Fait déjà d'avance
Tressaillir mon cœur!
J'attends sans alarmes
L'instant plein de charmes
Qui doit à mes armes
Rendre enfin l'honneur!

GERTRUDE ET POTTINBERG.

Vengeance! vengeance!
Ta douce espérance
Fait déjà d'avance
Tressaillir son cœur!
Il voit sans alarmes
L'instant plein de charmes
Qui doit à ses armes
Rendre enfin l'honneur!

POTTINBERG.

Mais à moi, Monseigneur...

LE BARON.

Quant à toi, je t'accorde
(*Regardant Gertrude.*)
Ma plus haute faveur! mais continue ainsi. .

POTTINBERG.

Je le jure!..

LE BARON.

A semer entre eux deux la discorde!
(*A part.*)
Et ce qu'il fait pour eux... je le ferai pour lui!

ENSEMBLE.

LE BARON.

Vengeance! vengeance!
Ta douce espérance
Fait déjà d'avance
Tressaillir mon cœur!
J'attends sans alarmes
L'instant plein de charmes
Qui doit à mes armes
Rendre enfin l'honneur!

GERTRUDE ET POTTINBERG.

Vengeance! vengeance!
Ta douce espérance
Fait déjà d'avance
Tressaillir son cœur!
Il voit sans alarmes
L'instant plein de charmes
Qui doit à ses armes
Rendre enfin l'honneur!
(*Le baron sort par la porte du fond.*)

SCENE III.

GERTRUDE, POTTINBERG.

POTTINBERG. Vous avez entendu!.. il m'accorde sa plus haute faveur...

GERTRUDE, *rêveuse*. Oui!.. j'ai cru comprendre!..

POTTINBERG. A condition de continuer à attiser le feu... moi qui le ferais pour rien... et en amateur! Il s'agit pour cela..

GERTRUDE, *retournant la lettre qu'elle tient*. De remettre ceci... à Albert... un grand cachet rouge... Cette grande lettre... (*Montrant le papier que tient Pottinberg.*) ce petit billet... qu'est-ce que cela signifie?

POTTINBERG, *de même, retournant sa lettre*. Ça... Monseigneur nous l'a dit.. (*A demi-voix, à sa femme.*) Un rendez-vous qu'il lui demande! pour ce soir... à minuit.

GERTRUDE, *vivement*. Très-bien... c'est-à-dire, très-bien... Et vous lui remettrez cette lettre... à elle!

POTTINBERG. Si je le peux!.. car le difficile maintenant, c'est de retrouver Henriette! Chez qui se sera-t-elle réfugiée dans le village? qui aura osé lui donner asile? Parce qu'enfin, qu'elle ne soit pas enlevée... je le veux bien... mais quitter le toit conjugal... c'est grave... (*Voyant la porte à droite qui s'ouvre et Henriette qui paraît.*) O ciel!

SCENE IV.

GERTRUDE, POTTINBERG, *se tenant à l'écart;* HENRIETTE.

HENRIETTE, *s'avançant, en rêvant, au bord du théâtre*. Je ne puis revenir encore de cette terrible apparition!.. Je n'en ai parlé à personne qu'au père Léonard!.. Et quand je pense que mon mari... que ce pauvre Albert n'a plus que cette journée à passer auprès de moi... cette seule journée, qui est déjà bien avancée!.. Ah! je n'ai plus la force de me rappeler qu'il m'a battue! je ne me rappelle plus rien que mes torts à moi... (*Hésitant.*) Car je crois que j'en avais... (*Vivement.*) Moins que lui! bien moins!.. Mais j'en avais!.. et depuis ce matin, comme par un fait exprès... il est si prévenant... si aimable... si tendre... Ah! s'il avait toujours été comme ça. (*Essuyant une larme et se retournant.*) O ciel!.. vous étiez là, mes bons amis... Pardon de n'avoir pu assister ce matin à votre bonheur.

GERTRUDE. Cela m'a fait de la peine... parce que, de tout le village, toi seule y manquais...

POTTINBERG. Et qu'on l'a remarqué!..

HENRIETTE. Albert était souffrant, et je suis restée dans sa chambre... près de lui, à travailler...

POTTINBERG. Toute la matinée!

HENRIETTE. Il m'en avait priée!

POTTINBERG. Quelle tyrannie!.. et vous avez eu la faiblesse de le regarder... de lui parler!..

HENRIETTE, *comme pour se justifier*. C'est vrai!.. mais... je ne l'ai pas tutoyé...

POTTINBERG. Comme dans notre ménage... Allez, vous êtes trop bonne... lui qui s'est conduit d'une manière si indigne... lui qui vous a battue, nous le savons... tout le monde le sait.

HENRIETTE, *vivement*. Non, non, ça n'est pas vrai.

POTTINBERG. Eh bien! soit, je le veux bien, mais ça peut venir, il est même probable que... enfin... Heureusement, il vous reste encore des amis! (*A demi-voix.*) Tenez... prenez cette lettre... c'est de Monseigneur!

GERTRUDE, *vivement et comme malgré elle*. Prenez garde!..

POTTINBERG, *étonné*. Qu'est-ce donc?..

GERTRUDE, *cherchant à se remettre*. Eh mais! (*Apercevant Albert qui sort de la chambre.*) Albert! qui sort de sa chambre...

POTTINBERG, *bas, à Gertrude*. Dieu!.. c'est vrai! Heureusement il ne m'a pas vu!.. (*Souriant.*) Les maris ne voient rien! (*Henriette a pris la lettre d'un air indifférent et l'a mise dans sa poche.*)

SCENE V.

ALBERT, GERTRUDE, POTTINBERG, HENRIETTE.

ALBERT *entre en rêvant et redescend au bord du théâtre, à gauche*. Je n'ai confié l'aventure de cette nuit à personne qu'à Léonard!.. et Henriette!.. Ah! malgré sa trahison... que je veux .. que je m'efforce d'oublier .. tâchons qu'elle ne se doute de rien.. Car à son trouble... à sa pâleur... je craignais ce matin qu'elle ne soupçonnât... (*Levant les yeux.*) Ah! c'est vous... Henriette... je vous cherchais... Il me semble qu'il y a longtemps que je ne vous ai vue...

POTTINBERG, *à part*. O ciel!

HENRIETTE, *qui est à l'extrémité droite*. Me voici... Monsieur. . Et nos amis les nouveaux mariés qui viennent nous faire leur visite de noce...

ALBERT. Je les en remercie... je suis pour eux... (*A Gertrude.*) pour vous, cousine... bien content... bien heureux. (*Regardant Henriette, à part.*) Ah! mon Dieu! comme elle est pâle!..

HENRIETTE, *le regardant avec douleur*. Comme le mal fait des progrès!..

POTTINBERG, *à Albert*. Ça me fait plaisir... de te voir gai et dispos... parce que nous soupons ce soir, chez moi, en famille; et n'ayant pu venir ce matin à l'église.

GERTRUDE. J'espère qu'Henriette nous fera l'honneur d'assister à notre souper de noces.

POTTINBERG. Ah! dame! nous ne vous donnerons pas de si bon vin que le tien... ce vin de Tokai que tu nous as offert hier... car il paraît décidé (*Regardant Henriette.*) que c'était du tokai.

GERTRUDE, *regardant Albert.* Ou du Sauterne...

POTTINBERG, *appuyant.* Tokai!

GERTRUDE, *de même.* Sauterne!

ALBERT. Qu'est-ce que cela fait?

HENRIETTE. C'est vrai, c'était de si peu d'importance!

POTTINBERG, *bas, à Gertrude.* Diable!. cela ne leur fait rien! il faut alors frapper les grands coups! (*Haut, à Albert.*) Gertrude... (*Se reprenant respectueusement.*) je veux dire madame Pottinberg avait à te remettre, de la part de Monseigneur, une lettre...

GERTRUDE. C'est vrai... la voici!

POTTINBERG, *d'un air curieux.* Avec un grand cachet... sais-tu ce que ce peut être?..

ALBERT, *d'un air indifférent.* Des ordres, sans doute, pour le concierge du château.

POTTINBERG. Et tu ne regardes pas?

ALBERT, *jetant la lettre sur la table à gauche.* Rien ne presse!.. je verrai plus tard!.. Et quant au joyeux repas où vous veniez nous inviter... je t'avoue que je suis souffrant...

HENRIETTE, *courant à lui avec effroi.* En vérité! (*A part et toute tremblante.*) Ah! mon Dieu!..

ALBERT, *regardant Henriette avec inquiétude.* Henriette aussi!.. à ce qu'il me semble du moins! et si elle y consentait...

HENRIETTE, *avec tendresse.* Qu'est-ce, Monsieur?

ALBERT. J'aimerais mieux... rester ici... à souper avec elle... en tête-à-tête!

HENRIETTE, *vivement.* Et moi aussi... bien volontiers...

POTTINBERG. Et quand vous êtes souffrants... vous croyez que nous vous laisserons seuls!.. (*Prenant une chaise et s'asseyant.*) Ah! bien oui!..

GERTRUDE, *prenant aussi une chaise.* Vous laisser seuls!.. ah! par exemple, non!..

ALBERT, *à part, avec impatience.* Est-ce qu'ils vont s'établir ici?

HENRIETTE, *de même.* Est-ce qu'ils ne s'en iront pas?

ALBERT, *à Pottinberg et à Gertrude.* Vous êtes attendus chez vous, par vos parents, par vos amis...

HENRIETTE, *de même, avec impatience.* Et il se fait tard!..

POTTINBERG. Il n'est encore que onze heures.

HENRIETTE ET ALBERT, *à part.* O ciel!..

GERTRUDE. Elles viennent de sonner!

HENRIETTE ET ALBERT, *vivement, et regardant l'horloge qui est au fond du théâtre.* Déjà!

GERTRUDE, *à part.* Qu'ont-ils donc tous les deux à regarder cette horloge!..

POTTINBERG, *continuant.* Et selon l'usage, les invités ne viendront pas chez les mariés avant le coup de minuit!

ALBERT, *avec effroi.* Minuit!..

HENRIETTE, *de même.* Minuit! grand Dieu!..

POTTINBERG, *à part, les regardant.* Décidément, il y a quelque chose...

GERTRUDE, *à part.* C'est à cette heure-là que le baron doit venir. (*Haut et vivement.*) D'ici là nous ne vous quitterons pas!

POTTINBERG. Nous vous tiendrons compagnie pendant que vous souperez...

GERTRUDE. Pour commencer, je vais aider Henriette à mettre son couvert.

POTTINBERG. S'il ne tient qu'à cela, je lui en éviterai la peine... et à nous deux. (*Voulant aider Gertrude qui déjà a placé la table, et met le couvert.*)

ALBERT, *retenant Pottinberg.* Mais non, mes amis, c'est inutile...

HENRIETTE. Ne vous donnez pas cette peine.

GERTRUDE, *mettant le couvert.* Laisse donc, c'est l'affaire d'un instant...

HENRIETTE. Je n'ai pas besoin de toi pour mettre mon couvert!..

POTTINBERG. Ça sera plus tôt fait... (*A Albert.*) Et comme ça, vois-tu bien, nous resterons plus longtemps ensemble...

ALBERT. Je désire rester seul avec ma femme!

POTTINBERG. Parbleu! tu as le temps!..

ALBERT, *avec colère.* Non, je ne l'ai pas! et je te prie de nous laisser... je le veux...

POTTINBERG, *feignant de s'attendrir.* C'est à moi que tu dis cela... à un ami!..

GERTRUDE, *mettant toujours le couvert.* Eh oui, sans doute!.. vous voyez bien que cela les gêne, les contrarie! Il y a en ménage des choses qu'on ne peut pas dire devant vous autres... hommes; (*Remontant avec lui le théâtre.*) ainsi, rentrez, rentrez, pour recevoir vos convives... (*A voix basse, au fond du théâtre.*) et ne craignez rien... je resterai... (*Redescendant vivement près de la table à gauche.*) Cette pauvre Henriette... ma place est là... entre eux deux...

ALBERT. Non, cousine... non... c'est inutile!

GERTRUDE. Comment non? encore quelque dispute, quelque scène qui se prépare.... je le devine, rien qu'à votre air... et bien certainement je ne m'en irai pas.

ALBERT, *cédant à son impatience.* Et moi!.. moi... je le veux.

GERTRUDE. Voilà déjà que ça commence!.. mais vous n'êtes pas seul maître à la maison... votre femme a aussi sa volonté... et à son tour elle dira..

HENRIETTE, *de même.* Je le veux!..

GERTRUDE, *stupéfaite, et à part.* O ciel!.. (*Haut.*) A merveille! sacrifiez-vous pour vos amis!

POTTINBERG. Dévouez-vous pour eux?

GERTRUDE. Voilà comme on vous récompense! (*Pleurant.*) C'est bien cruel!..

POTTINBERG. C'est bien dur!..

ALBERT, *cherchant à calmer Gertrude.* Il ne s'agit pas de pleurer, cousine... mais de nous laisser... je le veux... (*Avec plus de force, à Pottinberg.*) Je le veux!..

HENRIETTE, *de même.* Puisqu'il vous le dit!..

POTTINBERG, *à part.* Dès qu'il n'y a plus qu'une volonté... c'est fini! (*Haut.*) On s'en va... on s'en va!

GERTRUDE. Adieu, ingrats! (*Albert s'est jeté dans un fauteuil à droite. Henriette est à gauche près de la table. Pottinberg et Gertrude se retirent lentement vers le fond.*)

POTTINBERG. Adieu, mauvais cœurs! (*Bas, à Gertrude.*) Qu'est-ce que ça peut être! je reviendrai le savoir à minuit...

GERTRUDE, *regardant la porte à gauche qui est restée ouverte.* Je le saurai avant... (*Indiquant la chambre.*) Je ne bouge pas de là...

POTTINBERG, *à demi-voix.* Bravo!.. je peux m'en aller, elle est là. (*Gertrude entre dans la chambre à gauche. Pottinberg sort par le fond en fermant la porte avec force.*)

SCENE VI.

ALBERT, HENRIETTE, *retournant la tête au bruit de la porte qui se referme.*

ALBERT, *assis à gauche.* Enfin, nous voilà seuls.

HENRIETTE, *à droite.* Ce n'est pas sans peine!

ALBERT. On ne peut pas être un instant à son ménage ou à ses affaires!

HENRIETTE. C'est vrai!.. (*Après un instant de silence et d'embarras, regardant la lettre cachetée qui est près d'elle, sur la table à gauche.*) Et cette lettre que Gertrude vous a apportée...

ALBERT. Elle est de Monseigneur!.. lisez-la, Henriette, mes secrets sont les vôtres!..

HENRIETTE. Ah! mon Dieu!.. j'oubliais celle que Pottinberg m'a remise!.. elle est aussi de Monseigneur!.. (*La lui présentant.*) Lisez-la, Monsieur!

ALBERT, *la regardant.* Elle est encore cachetée!

HENRIETTE. Qu'importe!.. comme vous le disiez, mes secrets sont les vôtres!

ALBERT. Que dites-vous?

HENRIETTE. Ne vous gênez pas!.. je vous donne l'exemple! (*Ouvrant la lettre au grand cachet, et lisant.*) « Monsieur Albert, je vous préviens qu'à la recommandation du respectable Léonard, à qui je ne peux rien « refuser... je vous ai proposé comme forestier général « à MM. les bourguemestre et conseillers de la ville de « Brême... »

ALBERT. Moi!.. qu'entends-je?

HENRIETTE, *continuant.* « Auxquels il faut qu'à l'instant même vous portiez cette lettre!.. » (*A part, avec douleur.*) Pauvre Albert! cette place qui lui donnait la richesse et la considération... il n'en jouira pas!

ALBERT, *à part, avec douleur.* Pauvre Henriette!.. elle ne sera pas témoin... (*Tous deux restent un instant plongés dans leurs réflexions.*)

HENRIETTE, *rompant le silence, avec émotion.* Mais, d'après cette lettre... il vous faudrait partir ce soir pour Brême, sous peine de ne pas obtenir cette place...

ALBERT. Eh! qu'importe! moi vous quitter! quand j'ai tant besoin de vous voir!

HENRIETTE. Et moi donc!..

ALBERT. Quand j'ai tant de choses à vous dire!

HENRIETTE. Lesquelles?

ALBERT. Henriette!.. je vous demande pardon!

HENRIETTE. Et de quoi, mon Dieu!

ALBERT. De ma conduite d'hier... d'avoir osé dans ma colère... dans ma jalousie...

HENRIETTE. Ah! je l'avais oublié!.. c'était ma faute d'ailleurs. (*S'avançant vers lui en baissant les yeux.*) Et moi aussi... je viens vous demander pardon... de vous avoir trompé!..

ALBERT, *avec douleur.* O ciel!..

HENRIETTE. Je vous ai dit que j'aimais le baron... que je l'adorais!.. ce n'était pas vrai!.. je crois même que c'était le contraire!

ALBERT, *avec joie.* Qu'entends-je!

HENRIETTE. La preuve, c'est que je vous ai remis sans les lire ses deux lettres dont vous ne vous doutiez même pas... celle d'hier et celle d'aujourd'hui!.. Voyez plutôt?

ALBERT, *ouvrant la lettre qu'Henriette lui a remise.* C'est vrai!.. c'est vrai! (*La parcourant.*) Le fat! (*Lisant à demi-voix.*) « Je veux vous délivrer d'esclavage... et ce soir à minuit, pendant que votre mari sera « à Brême... j'entrerai chez vous par la fenêtre grillée « dont j'ai la clef... » (*D'un air de mépris, et déchirant la lettre.*) Qu'il vienne!.. je serai là!

HENRIETTE, *se rapprochant.* Qu'est-ce donc?

ALBERT. Rien... et puisque vous ne l'aimiez pas... expliquez-moi comment...

HENRIETTE, *avec embarras.* Cela avait l'air de vous faire de la peine... je l'espérais du moins... et voilà pourquoi... C'est bien mal, n'est-ce pas?.. mais Gertrude me disait qu'il ne fallait jamais céder.

ALBERT, *avec indignation.* Gertrude!.. et c'est elle qui m'exhortait sans cesse à résister à vos caprices...

HENRIETTE. Quelle trahison! Et vous l'écoutiez?

ALBERT. Et vous pouviez la croire?

HENRIETTE. Dame!.. depuis trois mois... elle venait toujours, comme tout à l'heure, se placer entre nous deux!

ALBERT. Car avant cela personne ne nous séparait.

HENRIETTE. Et c'est aujourd'hui... c'est dans ce moment...

ALBERT. Que nous voyons la vérité... (*A part, et regardant Henriette.*) quand son arrêt est prononcé...

HENRIETTE, *à part, et regardant Albert.* Quand il n'a plus que quelques instants à vivre...

DUO.

HENRIETTE, *s'approchant de lui.*
O mon ami!

ALBERT, *de même.*
Mon Henriette!

TOUS DEUX, *se tendant la main.*
Que tous nos maux soient oubliés!

HENRIETTE.
C'est dit!

ALBERT.
C'est dit!

ENSEMBLE.
La paix est faite.
Nous voilà réconciliés!

HENRIETTE.
Et pour toujours!..

ALBERT, *troublé.*
Toujours!

ENSEMBLE, *et se détournant pour essuyer une larme.*
O désespoir extrême!

ALBERT, *la regardant.*
Eh quoi! tu pleures?

HENRIETTE.
Toi de même!

ALBERT.
Moi? c'est de joie!

HENRIETTE.
Et moi de même!

TOUS DEUX, *cherchant à cacher leur douleur.*
Allons, allons... soyons gais et rions!

ALBERT, *essuyant une larme.*
Oui, soyons heureux... et rions!

HENRIETTE, *se retournant.*
Et le souper, qu'ici nous oublions!

ALBERT, *s'efforçant de rire.*
C'est ma foi vrai... nous l'oublions!
Allons! allons!

ENSEMBLE.
Quel bonheur de passer sa vie
Avec sa femme et son amie!
Ah! quel repas délicieux,
Et combien nous sommes heureux!
(*Chacun d'eux à part, et se détournant pour ne pas regarder l'autre.*)
Cachons mes larmes à ses yeux.

ALBERT, *regardant Henriette, qui est immobile.*
Tu ne manges pas?

HENRIETTE, *vivement.*
Mon Dieu! si!
C'est toi, bien plutôt, mon ami!

ALBERT, *saisissant vivement la bouteille.*
Moi! du tout!.. je remplis ton verre!

HENRIETTE.
Oui, buvons à l'anniversaire
De notre hymen... de nos beaux jours!

ALBERT.
Je bois à toi, mes seuls amours!

ENSEMBLE.
Oui, pour toi, mes premiers et mes derniers amours!
Quel bonheur de passer sa vie
Avec sa femme et son amie!
Ah! quel repas délicieux!
Et combien nous sommes heureux!
(*A part.*)
Cachons mes larmes à ses yeux.
(*Haut.*)
Ah! quel repas délicieux!
Et combien nous sommes heureux!

(*En ce moment on entend sonner la demie de onze heures.*)

ALBERT, *se levant de table.*
u'as-tu donc?
HENRIETTE, *se levant aussi.*
Et toi-même?
ALBERT.
Hélas! ma force expire!
il faut te l'avouer!
HENRIETTE.
Oui, tu dois tout me dire!
ALBERT.
Je ne sais quel pressentiment
ient corrompre ma joie en un pareil moment!
ai rêvé cette nuit... sombre et vaine chimère!
uc je ne devais plus te revoir...
HENRIETTE, *à part.*
Ah! grands dieux!
(*Haut.*)
oi de même!
ALBERT, *à part.*
Est-ce, hélas! le destin qui l'éclaire?
HENRIETTE, *à part.*
ur son malheur... est-ce un avis des cieux?

ENSEMBLE, *chacun à part, et priant.*

HENRIETTE.
Encore une heure!.. une heure!
Encore un seul instant!
Hélas! s'il faut qu'il meure,
Entends-moi, Dieu puissant!
Qu'un même arrêt rassemble
Et nos cœurs et nos jours!
Que nous mourions ensemble,
En nous aimant toujours!
ALBERT.
Encore une heure! une heure!
Encore un seul instant!
Et s'il faut qu'elle meure,
Entends-moi, Dieu puissant!
Qu'un même arrêt rassemble
Et nos cœurs et nos jours!
Que nous mourions ensemble,
En nous aimant toujours!
ALBERT, *avec douleur.*
e mille fleurs parée, à nous s'ouvrait la vie!
HENRIETTE.
eunesse, amour, bonheur! tout nous était offert!
ALBERT, *avec amour.*
ui, jamais à mes yeux tu ne fus plus jolie!
HENRIETTE, *de même.*
ui, jamais à mon cœur tu ne fus aussi cher!

ENSEMBLE, *chacun à part, et priant.*

HENRIETTE.
Encore une heure! une heure!
Encore un seul instant!
Et s'il faut qu'elle meure,
Entends-moi, Dieu puissant!
Qu'un même arrêt rassemble
Et nos cœurs et nos jours!
Que nous mourions ensemble,
En nous aimant toujours!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONARD, *paraissant à la porte du fond.*

TRIO.

HENRIETTE ET ALBERT, *courant à lui.*
Ah! venez! mon père, mon père!
Venez en aide à ma misère!
Dans un instant, et pour jamais,
Je vais perdre ce que j'aimais!

LÉONARD.
Insensés que vous êtes!
Du Ciel, si bon pour vous,
Vous avez sur vos têtes
Attiré le courroux!
Et votre cœur coupable
Ne saurait plus fléchir
Ce juge redoutable
Qui vient pour vous punir!
Les anges et l'amour vous couvraient de leurs ailes!
HENRIETTE ET ALBERT, *baissant la tête.*
C'est vrai! c'est vrai!
LÉONARD.
Dieu même avait comblé vos vœux!
HENRIETTE ET ALBERT, *de même.*
C'est vrai!
LÉONARD.
Vous dépensiez dans de vaines querelles...
HENRIETTE ET ALBERT, *de même.*
C'est vrai!
LÉONARD.
Des jours si courts qu'il fallait rendre heureux!

ENSEMBLE.

LÉONARD.
Insensés que vous êtes!
Du Ciel, si bon pour vous,
Vous avez sur vos têtes
Attiré le courroux!
Et votre cœur coupable
Ne saurait plus fléchir
Ce juge redoutable
Qui vient pour vous punir!
HENRIETTE ET ALBERT.
Qu'à votre voix s'arrête
Le céleste courroux...
(*Se montrant l'un et l'autre mutuellement.*)
Du ciel, loin de sa tête
Ah! détournez les coups!
Oui, notre cœur coupable
Ne saurait-il fléchir
Ce juge redoutable
Qui vient pour nous punir!
HENRIETTE ET ALBERT, *regardant l'horloge avec effroi.*
Ah! voici l'heure!
LÉONARD, *avec force.*
A genoux! A genoux!
Et du ciel irrité désarmez le courroux!
(*Les deux jeunes gens tombent à genoux; et Léonard, debout entre les deux, élève la main et les yeux vers le ciel.*)

ENSEMBLE.

ALBERT ET HENRIETTE.
O mon Dieu! vois mon repentir!
Pour elle laisse-moi mourir!
LÉONARD.
O Dieu que j'implore!
Entends leurs serments!
Viens bénir encore
Ces cœurs imprudents!
(*Minuit commence à sonner; les deux jeunes gens poussent un cri, et comptent les heures en tremblant.*)
Oui, que ta clémence
Prenne pitié d'eux!
Rends-leur l'existence,
Et leurs jours heureux!
HENRIETTE ET ALBERT.
Ah! mon cœur en frémit!
C'est minuit!!
HENRIETTE ET ALBERT, *se relevant vivement et avec joie.*
Quoi! nous vivons encor!.. nous vivons tous les deux!

LÉONARD.

Oui, vivez mes enfants!.. Vivez pour être heureux!

(*Henriette et Albert viennent de se jeter dans les bras l'un de l'autre, et se tiennent étroitement embrassés.*)

ENSEMBLE.

Le ciel dans sa clémence,
Pardonne à { notre / votre } erreur;
Il { nous / vous } rend l'existence,
Il { nous / vous } rend le bonheur.

SCENE VIII.

Les Mêmes, POTTINBERG, paysans, paysannes.

POTTINBERG, *au fond du théâtre, aux paysans et paysannes qu'il amène.*

Venez... je vous promets du piquant... du scandale!
(*Se retournant.*)
Le père Léonard!..
(*Faisant un pas en avant et apercevant Albert et Henriette qui se donnent la main.*)
Surprise sans égale!
Que vois-je?

LÉONARD, *montrant les deux jeunes gens.*

Un bon ménage! Et vous veniez, je croi,
Pour le féliciter!

POTTINBERG, *troublé.*

Oui, vraiment... mais sur quoi?

LÉONARD.

Sur la nouvelle place à son mérite acquise :
Forestier général...

POTTINBERG, *avec dépit.*

On me l'avait promise!

LÉONARD.

Et c'est lui qui l'obtient...

CHŒUR, *entourant Albert et Henriette.*

Ah! pour eux quel bonheur!

POTTINBERG.

Quoi! c'est lui qui l'emporte... et que dira ma femme?
(*Montrant la porte à gauche.*)
Car elle est là...
(*Appelant.*)
Gertrude!
(*La porte s'ouvre, le baron paraît.*)
Ah! grand Dieu.. Monseigneur!

LE BARON, *lui faisant signe de se taire.*

Silence .. Elle est charmante!

POTTINBERG, *interdit.*

Eh! qui donc sur mon âme?

LE BARON, *de même et gaiement.*

Henriette!
(*Apercevant Henriette en face de lui et poussant un cri.*)
C'est elle... elle encor!

POTTINBERG.

O fureur!
Quelle est donc l'autre, alors?
(*Gertrude paraît à la porte à gauche.*)

TOUS, *avec stupeur.*

La nouvelle épousée...
(*Gaiement et avec bavardage.*)
Cachée, en tête-à-tête, avec un beau seigneur.

POTTINBERG, *courant à eux.*

Messieurs, c'est un hasard...

GERTRUDE, *de même.*

Messieurs, c'est une erreur...
(*A Pottinberg et au baron.*)
Vous le savez vous-même...

LE BARON.

Oui, vraiment sur l'honneur,
Je l'atteste...

POTTINBERG.

C'est bien... mais la foule abusée...
Et puis la médisance...

LÉONARD, *sévèrement.*

Il n'en est plus chez nous,
Je n'y vois que d'heureux époux...

POTTINBERG, *au baron, à voix basse, et lui montrant Albert.*

Il a la place... et moi, pour consolation,
Qu'aurai-je alors?..

LE BARON.

Ta femme... et ma protection...

HENRIETTE, LÉONARD ET ALBERT.

Le ciel dans sa clémence
Pardonne à { votre / notre } erreur,
Il { vous / nous } rend l'existence,
Il { vous / nous } rend le bonheur.

(*Albert, qui a pris le bras de sa femme, se dirige vers la porte à droite pendant que Pottinberg emmène Gertrude par le fond. Léonard, au milieu du théâtre, adresse sa bénédiction au premier couple, pendant que les gens du village entraînent le second.*)

FIN DE LA NUIT DE NOEL.



D'ARANDA

OU

LES GRANDES PASSIONS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 6 avril 1847.

Personnages.

HORTENSE,	amies de pension.	Mlles MELCY.
MARIA,		SAUVAGE.
HENRIETTE,		DÉSIRÉE.
LE COMTE DE VOLBERG, mari d'Hortense.		M. BRESSANT.
GABRIEL DE BLINVAL, avocat, mari d'Henriette.		M. NUMA.
LOUISE, domestique d'Hortense.		Mlle KOELER.

ACTE PREMIER.

Un salon à l'Abbaye-aux-Bois, portes au fond. Deux portes latérales, celle de droite conduit à l'appartement d'Hortense, celle de gauche à la bibliothèque; à droite, au premier plan, une table; à gauche, une petite table à ouvrage; fauteuils, chaises, etc. — Au fond, dans l'angle gauche, une croisée.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, HORTENSE, MARIA.

HENRIETTE, *entrant avec ses amies.* Et qu'on dise que le hasard n'est pas un bon génie!

MARIA, *à Hortense.* Nous retrouver à l'Abbaye-aux-Bois, toi la jeune mariée!

HORTENSE, *à Maria.* Toi, la veuve de vingt-deux ans...

HENRIETTE. Et notre amitié n'a pas perdu un jour pour se renouer, de mes fenêtres qui sont en face, je t'ai vue arriver ce matin.

HORTENSE. Et nous voilà réunies toutes trois, chez moi, comme il y a trois ans au couvent des Filles-du-Calvaire.

MARIA. C'est vrai!.. c'est vrai! on nous appelait les trois inséparables, et vous souvenez-vous, quand aux heures de loisir, nous allions au fond du jardin...

HORTENSE. (*Henriette va au guéridon à gauche, et se met à tricoter.*) Pour jouer la comédie... (*A Maria.*) Tu voulais toujours les rôles terribles, les rôles de jalousie : Hermione et Roxane!

MARIA. Toi les amoureuses romanesques, Chimène et Aménaïde.

HORTENSE. Oui, les passions malheureuses... c'était mon bonheur! être aimée ou mourir!.. Mais Henriette, qu'est-ce qu'elle faisait donc?

HENRIETTE. Moi, je tricotais.

MARIA. Comme maintenant!.. (*Riant.*) Bonne Henriette, toujours la même!

HORTENSE. Elle avait tous les prix de sagesse... (*A Maria.*) Et nos songes de bonheur... le beau jeune homme qui devait nous aimer...

MARIA, *à Hortense.* A toi, il devait te dire, je t'aime, au milieu d'un orage et à la lueur des éclairs.

HORTENSE, *à Maria.* Et à toi, en te sacrifiant une rivale.

HENRIETTE. Et moi devant mon père, ma mère, mes sœurs et toute ma famille.

MARIA.

AIR : *Quand l'amour naquit à Cythère.*

Oui, je voyais dès lors en perspective
Un chevalier, des belles favori...
HORTENSE.
Moi, je rêvais la flamme la plus vive!
HENRIETTE.
Moi, je rêvais un bon mari!
MARIA.
Et ce bonheur, promis à mon jeune âge,
Je l'ai cherché bien loin, sous un ciel bleu!
HORTENSE.
Moi, je le vois toujours dans un nuage!
HENRIETTE.
Moi, je l'attends au coin du feu!

HORTENSE. Eh bien! mes amies, depuis trois ans, depuis le temps où nous nous racontions ainsi nos espérances et nos rêves, nous avons fait toutes trois dans la vie le seul pas que fasse une femme, nous nous sommes mariées!.. Eh bien!.. racontons-nous...

HENRIETTE. *Elle se lève, toutes trois prennent des siéges; Henriette apporte la petite table à ouvrage et s'assied auprès.* Oh! la bonne idée!.. Toi, Maria, qui es née en Andalousie, toi qui as vu l'Italie et l'Espagne...

HORTENSE. Toi qui es veuve... tu dois être la plus riche d'événements, à toi de commencer.

MARIA. Oh! non... non, mes amies...

HORTENSE. Si tu refuses... c'est que tu as quelque chose à dire. . des aventures bien tendres, bien romanesques...

HENRIETTE. Et moi qui n'ai jamais lu de romans!..

MARIA. Ah! si vous saviez où ma pauvre tête m'a conduite... je suis là bien heureuse, et trouvant la vie bien douce, et cependant, de moi-même, j'ai été bien près de la quitter...

HENRIETTE. Tu as voulu te tuer?

HORTENSE. Par amour?

MARIA. Oui!..

HENRIETTE, *laissant tomber son tricot.* Jésus mon Dieu!

HORTENSE. Dis-nous bien vite...

MARIA. Quand je quittai le couvent, quand je vous quittai, j'allais retrouver mon père en Espagne... au bout de trois semaines j'étais mariée, au bout de trois mois, j'étais veuve... jeune et riche, chacun m'entourait d'adorations auxquelles j'étais fort peu sensible... mais la seconde année de mon veuvage je rencontrai à Madrid... monsieur... plus tard peut-être je vous dirai son nom...

HENRIETTE, *tricotant.* Eh bien... Don Alvarez!

MARIA. Soit! appelons-le don Alvarez. Il était jeune, brillant; il ressemblait à l'inconnu que nous rêvions!.. Recherché, admiré de tous... je l'aimai!.. mais en même temps que l'amour, une passion affreuse... dévorante, entra dans mon cœur!.. C'était par pressentiment que je jouais toujours les rôles de Roxane! Je devins jalouse! jalouse presque jusqu'à la folie!.. Il était si beau qu'il me semblait que tout le monde devait l'aimer et qu'il devait aimer tout le monde... Chacune de ses paroles me paraissait une trahison, chaque femme une ennemie... Vingt fois j'avais promis à lui et à moi-même de me corriger d'un défaut qui devait faire notre malheur à tous deux... je commençais à y réussir... mais un soir, à Madrid, chez l'ambassadeur de France... à un bal masqué où il avait dansé plusieurs fois avec la même personne... le voyant s'approcher d'elle encore et lui parler tout bas en riant, ma tête se perdit, et au milieu de la fête j'insultai cette jeune dame, je lui arrachai son masque! C'était sa sœur!.. Lui, orgueilleux comme un Castillan, rompit pour toujours avec moi!.. Vous dire mon désespoir... c'est impossible! Si j'avais eu une rivale, je l'aurais tuée, mais je ne pouvais accuser et punir que moi... je me jetai dans le Guadalquivir.

HORTENSE ET HENRIETTE. O ciel!

MARIA. Le bonheur ou le malheur voulut qu'on me sauvât. Mon père, chargé d'affaires à Paris, m'emmena avec lui, il m'a conduite jusqu'ici où votre vue, mes amies, m'a fait un moment oublier le passé, et où le récit de votre vie me consolera de la mienne!

HENRIETTE. Pauvre Maria!

HORTENSE. Comment, tu la plains!.. (*A Maria.*) Tu te plains! voilà du mouvement... de la vie!..

MARIA. Mais il m'abandonne... moi qui me suis à jamais compromise par un tel éclat.

HORTENSE. N'aie donc pas peur! quand son premier ressentiment se sera passé.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Il reviendra, plus tendre et plus fidèle,
Il reviendra, te rendant ses amours,
A tes genoux te redemander celle
Qui pour lui seul sacrifia ses jours!
Par lui bientôt tu seras consolée
Et tu joindras, quel heureux sort!
Au bonheur de t'être immolée...

HENRIETTE.

L'avantage de vivre encor!

HORTENSE. Et tous tes rêves de jeune fille, tes rêves de jalousie, de grande passion... seront réalisés en bonheur, au lieu que pour moi!..

MARIA. Eh bien!..

HORTENSE. Eh bien, pour moi rien, pas même de rêves! jugez-en. Mon beau-père, comme vous le savez, était munitionnaire des armées républicaines et impériales : il ne voyait dans la gloire que des fournitures; il estimait Marengo ou Austerlitz par livres, sols et deniers! Une victoire était pour lui un million de remporté, et à force de gagner... des batailles, il excita l'humeur de Napoléon.

HENRIETTE, *tricotant toujours.* Jalousie de métier!

HORTENSE. Sa Majesté se fâcha; et mon père fit comme tous les souverains de l'Europe... il eut peur et se soumit bravement à toutes les conditions. — Vous avez une belle fille! — Oui, Sire. — Votre seule héritière? — Oui, Sire. — Vous la marierez au fils d'un brave général tué sur le champ de bataille, au jeune Volberg, mon ancien page, qui vient de sortir de Fontainebleau comme sous-lieutenant; et comme il n'a rien, vous donnerez deux millions de dot. — Oui, Sire... accepté! — C'est ainsi que mon mariage fut décidé, malgré mes réclamations.

MARIA. Est-il possible?

HORTENSE. Mon père qui tremblait fut inflexible; mais ce n'est rien encore! je ne connaissais pas M. de Volberg. Pendant qu'on négociait pour lui, il se battait à Dresde, et on venait de le transporter à Paris, dangereusement blessé, avec le titre de capitaine. Vous croyez que cet incident suspendit le mariage... nullement! on n'attendit même pas le retour de ma mère, malade aux eaux des Pyrénées. Notre première entrevue eut lieu en présence de M. Dupuytren, dans la chambre du blessé!

MARIA. Vraiment!.. Était-il beau?

HORTENSE. Il aurait pu l'être; mais un grand coup de sabre sur la figure...

MARIA. C'était intéressant!

HORTENSE. C'était affreux! des bandages, la tête enveloppée, on ne lui voyait qu'un œil, l'œil gauche; je ne pensai qu'à ne pas le regarder; le lendemain, nous fûmes mariés avec le même cérémonial, le maire, à cause de l'état du futur, s'étant transporté à domicile.. et depuis...

MARIA. Depuis?..

HORTENSE. Je ne l'ai jamais revu!..

MARIA ET HENRIETTE. Comment?

HORTENSE. Le soir même de mon mariage, une lettre de Bagnères m'apprit que ma mère était au plus mal. Je courus en poste près de ma pauvre malade dont ma tendresse et mes soins prolongèrent l'existence pendant plus de deux mois... mais je ne pus la sauver, et quand je revins à Paris dans le désespoir... mon mari était parti!

MARIA. En vérité!

HORTENSE. Parti pour l'Espagne, où l'appelait une expédition hasardeuse. Pendant deux mois des lettres assez affectueuses et fréquentes adoucirent son absence et me firent désirer son retour; mais depuis six mois, il ne m'a pas écrit une seule ligne; il vit, le ministre m'en a donné l'assurance, et l'on m'annonce tous les jours son arrivée, mais il n'arrive pas; et moi je languis ici avec ma vieille tante, seule, mariée à un homme qui me dédaigne et que je ne connais pas... je me trompe, je le connais, je le vois d'ici, un traîneur de sabre qui fume, boit, jure... ah! mes pauvres rêves, que sont-ils devenus?

MARIA. Ne pas connaître son mari!

HENRIETTE, *gaiement.* De sorte que nous voilà trois dames... dont une demoiselle...

HORTENSE. Henriette, Henriette, une telle remarque...

HENRIETTE, *pliant son ouvrage.* Est toute naturelle... puisqu'on dit tout! Quant à moi, mes amies, si j'avais parlé la première, mon récit n'eût rien offert de bien piquant; mais venant après les vôtres, il avait son prix. (*Elle se lève.*) Je me suis mariée en plein jour, à Paris, devant un maire qui m'a embrassée, avec un homme de mon âge; mon père à droite, ma mère à gauche, et une foule de petits cousins. Nous avons déjeuné ensemble, nous avons dîné ensemble... et le soir... le soir, mon mari n'est pas parti pour l'Espagne. (*Elle reporte le guéridon.*) Au bout d'un an, j'avais une fille, au bout de deux ans, un garçon. Mon mari veut que nous en ayons douze. (*Hortense et Maria se lèvent.*) Il n'avait pas de fortune, mais il a du talent, il est avocat; il plaide tous les jours, et si vous saviez l'estime et la réputation dont il jouit déjà!..

MARIA. Est-il beau?

HENRIETTE. Dame!.. un homme n'est jamais laid, et un mari qu'on aime est toujours beau; enfin... je ne trouve rien de charmant comme lui... il ne trouve rien d'aimable comme moi; nous nous le disons toute la journée, et nous la trouvons trop courte... et pendant que vous parliez toutes deux, je me disais : quel bonheur! je vais revoir Gabriel dans une demi-heure!

HORTENSE. Et tu te trouves heureuse?

HENRIETTE. Si je me trouve heureuse! . mais je ne comprends pas qu'on puisse l'être davantage! je n'ai rien à désirer. Hier ressemblait à aujourd'hui qui ressemblera à demain.

HORTENSE. C'est bien monotone.

HENRIETTE, *remontant*. Heureusement!

HORTENSE.

AIR : *Vaudeville du Carlin de la marquise.*

La même chose tous les jours!
Tous les jours le calme suprême,
C'est ennuyeux!.. le mot *toujours*
Ferait bâiller dans le ciel même!
Oui, sans tourments et sans désirs,
Sans passions, comme sans haines,
Une éternité de plaisirs
Est une éternité de peines!

MARIA, *à Hortense*. Tu as raison!..

HORTENSE. N'est-ce pas?.. et dans ce moment, que veux-tu faire? qu'espères-tu?

MARIA. Je n'espère pas; mais j'attends!

HORTENSE. Je parierais qu'il est désolé et qu'il te regrette.

MARIA. Si je le savais!

HENRIETTE, *redescendant*. Eh bien! mes bonnes amies, je le saurai peut-être!..

MARIA ET HORTENSE. Toi! et comment?

HENRIETTE. Par mon mari, Gabriel Blinval.

MARIA. Blinval... l'avocat! mais je l'ai vu souvent chez mon père!

HENRIETTE, *vivement*. Ah! tant mieux!.. eh bien, est-ce que je n'ai pas raison? est-ce qu'il n'est pas bon, spirituel... aimable...

MARIA. Sans doute, et comme tu le disais, un des premiers talents du barreau... mais quel rapport y a-t-il entre ton mari et la personne dont nous parlons?..

HENRIETTE. Je m'en vais te le dire : Gabriel a, dans ses clients, un grand d'Espagne qui doit prochainement arriver à Paris... pour un procès... le comte d'Aranda!

MARIA, *vivement et avec émotion*. D'Aranda!

HORTENSE. Tu le connais?

MARIA, *cherchant à se remettre*. Qui ne connaît pas à Madrid le comte d'Aranda.

HORTENSE. Alors.. il doit connaître tout le monde... (*A Henriette.*) Tu le verras .. tu lui parleras...

HENRIETTE. Mon mari, à la bonne heure... mais pas moi!

HORTENSE. Et pourquoi donc?

HENRIETTE. C'est que le comte d'Aranda... Gabriel qui me l'a raconté... est un homme terrible... d'abord il est superbe, il est jeune, il est riche... et dès qu'il voit une femme, il en tombe amoureux...

HORTENSE. En vérité!

HENRIETTE. Et dès qu'il est amoureux, la tête n'y est plus... la femme qu'il aime le trouve partout... même chez elle... il lui remet des billets devant son mari; il entre par la fenêtre, par les panneaux, il séduit les domestiques... on doit mourir de peur quand on est aimé par cet homme-là.

HORTENSE. Mourir ainsi, c'est vivre!

HENRIETTE. Enfin un jour, il a mis, dit-on, le feu à un pavillon pour enlever une femme veuve qu'il aimait

HORTENSE. Est-il possible!

MARIA, *avec émotion*. Oui... c'est vrai... c'est vrai!

HORTENSE, *avec exaltation*. C'est sublime!

HENRIETTE. C'est absurde! il a dû causer une frayeur horrible à cette dame.

MARIA, *avec chaleur*. Oui, mais il pouvait mourir, lui aussi, ou plutôt il serait mort mille fois avant de la laisser dans le péril! il est si brave, si beau! il y a tant de sincérité dans son exaltation, tant de bonne foi dans ce que tu appelles sa folie, que les hommes ne peuvent se défendre de l'aimer... toutes les femmes se le disputent.

HENRIETTE. Elles sont bien bonnes!

MARIA. Tu as raison... car cet homme, à qui la passion a fait commettre tant d'extravagances, ne les pardonne pas, ne les excuse pas dans les autres.

HENRIETTE. C'est toujours comme cela... on sent qu'on a besoin d'indulgence, et alors le peu qu'on en a, on le garde pour soi.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE, *entrant par le fond*. Un monsieur demande à parler à Madame.

HORTENSE, *vivement*. Pour la guirlande de fleurs et le bouquet que j'ai commandés. (*A ses deux amies.*) Une garniture charmante .. qu'on doit m'apporter ce matin.

LOUISE. Non, Madame, c'est un étranger qui n'a pas voulu me dire son nom, et que je n'ai pas encore vu ici... il est vrai que nous arrivons d'aujourd'hui...

HORTENSE, *l'interrompant*. Il suffit. Priez-le d'attendre... nous sommes occupées d'affaires importantes... (*Louise sort par le fond.*) Vous dînez avec moi, n'est-ce pas? nous ne nous quittons pas de la journée.

HENRIETTE. Si vraiment... à deux heures!.. c'est le moment où Gabriel revient du Palais... mais nous avons le temps, il n'est qu'une heure.

MARIA. Ah! mon Dieu!.. et mon père qui m'attend à midi.

HORTENSE. Eh bien!.. fais-le prévenir.

MARIA. Non, non... il doit recevoir ce matin des nouvelles de l'ambassade d'Espagne, et s'il y avait... une lettre de lui!

HENRIETTE, *riant*. Du bel inconnu?

HORTENSE. C'est juste... c'est sacré... je ne te retiens plus. Mais avant de nous séparer, mes amies, que ce jour qui nous réunit, consacre de nouveau notre ancienne amitié.

TOUTES TROIS.

AIR *nouveau de M. Couder.*

Oui, jurons-nous, par des serments suprêmes,
Fidélité que rien ne doit trahir!
Jurons, jurons que les amours eux-mêmes
Ne pourront pas nous désunir!

HORTENSE.

De la douce paix où nous sommes
Eux seuls pourraient troubler le cours!

MARIA.

Elle a raison, et sans les hommes
Les femmes s'aimeraient toujours!

ENSEMBLE.

Jurons, jurons par des serments suprêmes
Fidélité que rien ne doit trahir!
Jurons! jurons! que les amours eux-mêmes
Ne pourront pas nous désunir!

(*Maria sort par le fond.*)

HORTENSE, *à Maria*. A tantôt.

SCENE III.

HENRIETTE, HORTENSE.

HORTENSE. Je suis contente que tu restes.

HENRIETTE, *s'asseyant près du guéridon, et tricotant.* Pourquoi?

HORTENSE. Pour causer!

HENRIETTE. Causons. (*Hortense garde un instant le silence.*) Eh bien! tu gardes le silence, à quoi penses-tu donc?

HORTENSE. Je ne pense pas, je rêve!

HENRIETTE, *se levant.* A quoi donc?

HORTENSE. Si je pouvais le dire, ce ne serait plus rêver. Ces récits, ces causeries ont éveillé mon imagination romanesque, et en écoutant Maria et toi, je me disais : Quel bonheur d'être aimée!

HENRIETTE. Par son mari.

HORTENSE. Sans doute, mais ce n'est pas à un mari que je pensais.

HENRIETTE. Tiens! à qui donc?

HORTENSE. A personne... mais n'est-ce pas charmant, dis-moi, de trouver toujours, comme cette veuve dont tu nous parlais, quelque brillant jeune homme attaché à vos pas, de savoir qu'il brave tout pour vous rencontrer un instant, de le voir vous remettre, au péril de sa vie, un billet... qu'on refuse, et cependant de trembler qu'*on* ne l'ait vu, qu'*on* ne vous accuse...

HENRIETTE. Qui!.. *on*, le mari?

HORTENSE. Je ne sais pas, le danger, le tyran, celui qui vous fait mourir de peur.

HENRIETTE. Mais c'est un supplice.

HORTENSE. Délicieux.

HENRIETTE. En théorie.

HORTENSE. En réalité. Te l'avouerai-je? oui, je le puis, à toi, ma meilleure amie. Il a passé la plus folle idée dans ma folle tête.. que veux-tu? je m'ennuie tant! Eh bien! ce monsieur d'Aranda si exalté, si chevaleresque, si imprudent... je sens...

HENRIETTE. Que tu l'aimes!

HORTENSE. Oh! non, non... mais j'aurais bien peur d'aimer quelqu'un qui lui ressemblerait.

HENRIETTE. Y compris l'incendie.

HORTENSE, *riant.* A cause de l'incendie. Traverser les flammes en pressant celle qu'il aime sur son cœur.

AIR : *Vaudeville de Oui et Non.*

Au milieu du feu, je le voi
Avec elle... c'est admirable!

HENRIETTE.

C'est très-mal!.. et j'aurais dit, moi,
A ce monsieur trop inflammable :
« Chacun son goût, Monsieur, le mien
« Ne saurait ressembler aux vôtres!
« On peut se brûler... c'est très-bien;
« Mais on ne brûle pas les autres! »

HORTENSE. Ah! tu ne peux pas me comprendre! tu ne comprendras jamais ce qu'il y a d'enivrant dans cette vie d'émotions et d'agitations!

HENRIETTE. Cette vie-là me ferait mourir de peur... et puis il y a toujours là-dessous quelqu'un qui est trompé : ce pauvre... *on* à qui tu ne penses pas; et toi si franche! si sincère! est-ce que tu pourrais feindre?

HORTENSE, *gaiement.* En y travaillant bien.

HENRIETTE. Et les rivales?

HORTENSE. Plaisir de plus!..

HENRIETTE. Leur jalousie?

HORTENSE. Bah!..

HENRIETTE. Leur vengeance?

HORTENSE. Bah!..

HENRIETTE. Leur jalousie? leur vengeance? non, non. Parlez-moi d'un bon mari à vous, à vous toute seule, qui vous appartienne en pleine propriété; à la bonne heure, c'est du légitime, cela, et hors du légitime, pas de salut.

HORTENSE. C'est très-bien pour toi qui as un mari; mais moi...

HENRIETTE. M. de Volberg reviendra.

HORTENSE. Quand j'aurai quarante ans...

HENRIETTE. Ne t'a-t-on pas dit hier au ministère de la guerre qu'on l'attendait de jour en jour?

HORTENSE. On me l'a dit vingt fois déjà... (*Riant.*) Et quel mal, qu'en attendant, je me figure que quelque beau cavalier espagnol...

HENRIETTE. Tais-toi, tu vas me nommer M. d'Aranda.

HORTENSE, *riant toujours.* Pourquoi pas? je ne le verrai jamais, je puis bien m'imaginer...

HENRIETTE. Je ne te laisserai pas achever.

HORTENSE. Est-ce que tu crois qu'il entend ce qu'on dit de lui... à quatre cents lieues de distance?..

HENRIETTE. Le diable est si malin.

HORTENSE. Bonne Henriette! (*On entend un meuble tomber dans la bibliothèque.*) Ecoute-donc, quel est ce bruit?

HENRIETTE. Un meuble qu'on a renversé.

HORTENSE. Y aurait-il quelqu'un dans cette pièce?

HENRIETTE. Oui, j'ai entendu des pas.

HORTENSE. C'est Louise sans doute.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LOUISE *paraît, tenant un portefeuille à la main.*

HORTENSE, *allant à Louise qui sort de la bibliothèque.* Louise, est-ce vous qui étiez dans cette bibliothèque?

LOUISE. Oui, Madame.

HORTENSE. C'est vous qui avez renversé ce meuble?

LOUISE. Non, Madame; c'est la personne que Madame m'avait dit de faire attendre.

HORTENSE, *vivement.* Et vous l'avez fait attendre dans cette pièce?

LOUISE. Oui, Madame.

HORTENSE. Dans cette pièce d'où l'on entend tout ce qui se dit ici. Vous êtes d'une maladresse...

HENRIETTE, *à Hortense.* On entend tout! vois-tu? vois-tu?

HORTENSE, *très-agitée.* Et ce monsieur est encore là?..

LOUISE. Non, Madame, il vient de sortir.

HORTENSE. C'est bien heureux!.. mais qui était-il? que voulait-il?

LOUISE. Il semblait tenir beaucoup à parler à Madame; mais comme Madame ne le recevait pas, il a cherché s'il n'aurait pas une carte dans son portefeuille, et n'en trouvant pas, il a écrit son nom.

HORTENSE. Donnez donc?.. (*Elle lit.*) Ciel! qu'ai-je lu?

HENRIETTE. Qu'as-tu donc?

HORTENSE, *se parlant à elle-même.* C'est impossible! et cependant... je ne me trompe pas... c'est bien...

HENRIETTE. Mais qu'as-tu? parle, tu m'effraies.

HORTENSE, *lui donnant le papier.* Lis!

HENRIETTE. Le comte d'Aranda!.. d'Aranda! Eh bien, quand je te le disais, le diable...

HORTENSE. C'est impossible, te dis-je... le comte d'Aranda, un Espagnol...

HENRIETTE. Lis. « Le comte d'Aranda, colonel au service de Sa Majesté le roi d'Espagne... pour madame de « Volberg. »

HORTENSE. Ma tête s'y perd... je tremble... (*Appelant.*) Louise!

LOUISE, *qui s'était retirée au fond, s'approchant.* Madame.

HORTENSE. Vous ne connaissez pas ce monsieur?

LOUISE. Non, Madame.

HORTENSE. Comment est-il?

LOUISE. Madame sait bien que je ne regarde jamais!.. mais à la tournure, il m'a paru un fort beau cavalier.

HENRIETTE, *à part.* J'en étais sûre.

HORTENSE. Je ne vous demande pas cela, que m'importe? je vous demande s'il semblait avoir une affaire très-pressée à me communiquer, ce qu'il a dit...

LOUISE. Il a dit qu'il reviendrait à deux heures, et semblait fort agité...

HENRIETTE. Agité?.. (*A part.*) Il a tout entendu.

HORTENSE. Vous êtes sûre, qu'il était...

LOUISE. Fort agité, oui, Madame, et fort troublé, tellement qu'il a même oublié ce petit portefeuille en velours, qu'il avait tiré pour y prendre sa carte... le voici!.. (*Elle donne le portefeuille.*)

HORTENSE. C'est bien, donnez?

LOUISE. Madame y sera-t-elle, ou n'y sera-t-elle pas quand ce monsieur reviendra à deux heures?.. et faut-il le laisser entrer?

HENRIETTE, *vivement.* Non pas!

LOUISE. Mais... je demandais à Madame...

HENRIETTE. Mais non!.. Allez... allez donc?... (*Louise sort par le fond.*)

SCENE V.

HORTENSE, HENRIETTE, *se regardant toutes les deux.*

HORTENSE. Eh bien!

HENRIETTE. Eh bien!

HORTENSE. Quelle aventure!

HENRIETTE. Toi qui en voulais? en voilà une!.. chapitre premier!

HORTENSE. Monsieur d'Aranda!

HENRIETTE. J'espère bien que tu ne le recevras pas.

HORTENSE. Oh non, sans doute! maintenant surtout, après ce qu'il peut avoir entendu!.. mais cependant...

HENRIETTE. Eh bien?

HORTENSE. Ce portefeuille... qui est là entre nos mains, je ne peux pas le garder.

HENRIETTE. Non certainement.

HORTENSE. Et comment le lui rendre?

HENRIETTE. Lorsque tantôt il reviendra... s'il revient.

HORTENSE. Ah! il n'y manquera pas... j'en ai bien peur!

HENRIETTE, *montrant le portefeuille.* Louise le lui remettra!

HORTENSE. C'est juste!.. c'est une idée... mais il y en a une autre qui m'inquiète et me tourmente bien encore.

HENRIETTE. Laquelle!

HORTENSE. C'est de savoir s'il nous a entendues, c'est si essentiel! si important... et nous ne pouvons nous en assurer que par lui.

HENRIETTE, *vivement.* C'est un prétexte... pour le voir.

HORTENSE, *se récriant.* Par exemple!

HENRIETTE. Tu en as envie!

HORTENSE. Eh bien! c'est vrai. Comment est-il à Paris? Pourquoi vient-il chez moi? quelle fatalité l'amène là, au moment même où... Il y a dans cette rencontre quelque chose de romanesque, d'impossible, qui pique malgré moi ma curiosité... je suis fille d'Eve...

HENRIETTE. Prends garde! prends garde!

HORTENSE. D'ailleurs, sois sans crainte, ce qui est inconnu est seul redoutable pour moi, et quand j'aurai vu ce conquérant invincible... (*Poussant un cri.*) Ah!

HENRIETTE. Qu'as-tu?

HORTENSE. C'est étrange. En tenant ce portefeuille, j'ai, sans le vouloir, pressé un ressort, le portefeuille s'est ouvert, et un médaillon...

HENRIETTE. Un portrait!..

HORTENSE. Je ne sais, le médaillon s'est retourné.

HENRIETTE. Un portrait de femme, je suis sûre, une de ses passions; eh bien, es-tu encore tentée de le recevoir? (*Elle fait un pas vers le fond.*)

HORTENSE. Oh! non, mais j'ai bien envie de regarder ce portrait... est-ce mal?

HENRIETTE, *revenant en scène.* Mal, au contraire... cela te guérira!

HORTENSE, *souriant.* Tu as aussi envie de le voir.

HENRIETTE. C'est possible!

HORTENSE. D'ailleurs l'original est sans doute à Madrid, je ne le compromets pas. (*Elle retourne le médaillon.*)

TOUTES DEUX, *ensemble.* Ciel!

HORTENSE. Mon portrait!.. mon portrait!

HENRIETTE. Ton portrait! chapitre deux. C'est de la magie!

HORTENSE. Pour le moins! car je n'ai jamais fait faire mon portrait.

HENRIETTE. N'importe, il existe... c'est bien toi... tes yeux, ta bouche, tout, jusqu'à ce petit signe que tu as près du cou.

HORTENSE. Mais je n'ai jamais posé.

HENRIETTE. Quand je te dis qu'il y a de la sorcellerie.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Pour nous déjà j'ai peur, à juste titre,
Ce chapitre deux, franchement
Me fait trembler pour le dernier chapitre;
Dans les romans, c'est, dit-on, l'effrayant!
HORTENSE, *regardant toujours le portrait.*
Nous en sommes loin!
HENRIETTE.
Mais pas tant!
Car le premier, auquel on s'accoutume
Conduit à l'autre... et l'autre... au dénoûment!
Il eût été, je le crois, plus prudent
De ne pas ouvrir le volume!

(*Deux heures sonnent.*) Ah! mon Dieu!

HORTENSE, *effrayée du cri d'Henriette.* Encore quelque chose!

HENRIETTE. Eh non!... deux heures sonnent, et Gabriel qui m'attend!

HORTENSE. Tu me quittes! tu t'en vas déjà?

HENRIETTE. Déjà! mais il y a plus de deux heures que je suis ici, et que nous causons.

HORTENSE. Tu crois!.. c'est si amusant! reste encore?

HENRIETTE. Je ne peux pas! Gabriel m'a bien recommandé d'être près de lui à la sortie de l'audience. Il a plaidé ce matin une affaire très-importante, il sera en nage, je ne veux pas qu'il s'enrhume. (*Henriette va prendre son châle et son chapeau sur un fauteuil, au fond.*)

HORTENSE. Cela regarde son valet de chambre.

HENRIETTE. Du tout, cela me regarde. Il a besoin de moi, il a besoin de m'embrasser pour le consoler, s'il a perdu, ou pour se réjouir avec moi s'il a gagné... Oh! il aura gagné, j'en suis sûre!..

HORTENSE. Et tu me laisses ainsi dans la position la plus difficile... ce comte d'Aranda qui va revenir.

HENRIETTE, *s'ajustant toujours.* Louise ne le laissera pas entrer.

HORTENSE. Et s'il force la consigne... il est si hardi... si téméraire... songe à l'incendie de ce pavillon...

HENRIETTE. Je ne serai pas longtemps, je te le promets. Il n'y a que la rue à traverser, et je reviens tout de suite à ton secours. Jusque-là ferme bien les portes et les fenêtres; et puis ici ce n'est pas comme à Madrid... on crie au feu, et on a les pompiers. (*Elle sort par le fond.*)

SCENE VI.

HORTENSE, *seule.* A-t-on jamais vu une rencontre, un hasard pareil! c'està confondre!.. Comment se fait-il?.. non! non!.. je ferai mieux de ne pas chercher à comprendre... car, en cherchant, je pense à lui, et à force d'y penser... (*Elle s'assied.*) Heureusement il n'en saura

jamais rien, et ne pourra se douter que son secret me soit connu... cachons vite ce portrait... eh bien!.. eh bien!.. comment donc est ce ressort? je l'ai ouvert... et ne peux plus le refermer. (*Se levant.*)

AIR : *J'ai cent écus d'argent blanc.*

Ah! j'en perdrai la raison!
Que faire?.. ô trouble extrême!
Maudit portrait, rentre donc,
Rentre dans ta prison!
C'est qu'il a l'air, voyez donc,
Oui, l'air de me narguer moi-même!
Et pour qu'il rentre en prison
Aucun moyen!.. non... non... non.
(*Retournant le portefeuille dans tous les sens.*)
Secret infernal... dont mes doigts
Sont à plus d'une lieue!
Et qui me rappelle, je crois
La clef de Barbe-Bleue!
Plus que lui, ce d'Aranda
J'en suis certaine, immola
Et filles et femmes!
Et comme ces dames,
Sur son agenda
En peinture, je suis déjà!
En peinture!
En peinture!..
Oui! j'y suis, j'y suis déjà!
Ah! j'en perdrai la raison!
Que faire? ô trouble extrême,
Maudit portrait, rentre donc
Rentre dans ta prison!
C'est qu'il a l'air, voyez donc,
De me narguer moi-même!
Et pour qu'il rentre en prison
Aucun moyen!.. non... non... non.

SCENE VII.

LOUISE, HORTENSE.

LOUISE, *entrant vivement par la gauche.* Madame!.. Madame... M. d'Aranda!..

HORTENSE. Je n'y suis pas... je te l'ai dit.

LOUISE. C'est aussi ce que j'ai répété à ce Monsieur...

HORTENSE, *regardant Louise avec anxiété.* Eh bien... il est parti!

LOUISE, *froidement.* Ah! bien oui! il est toujours là.

HORTENSE, *troublée.* Et pourquoi?.. que veut-il?

LOUISE. Dame! il redemande le petit portefeuille en velours qu'il a laissé dans la bibliothèque.

HORTENSE. O ciel!

LOUISE. Et qui contient, dit-il, des valeurs... considérables.

HORTENSE, *à part.* Impossible de le garder... mais d'un autre côté... comment le lui rendre... sans qu'il s'aperçoive... que j'ai vu... que j'ai regardé ce portrait?.. n'importe! (*Refermant le portefeuille.*) Tiens... tu lui diras... que c'est toi... qui a trouvé... et gardé ce portefeuille.

LOUISE, *le prenant.* Soyez tranquille! je l'ai déjà rassuré, je lui ai attesté que personne...

HORTENSE. A la bonne heure!

LOUISE. Personne... que Madame ne l'avait eu entre les mains.

HORTENSE. Comment... vous auriez eu l'imprudence!..

LOUISE, *naïvement.* De quoi? est-ce qu'il y en aurait? C'est la faute de Madame qui ne m'a pas prévenue... Madame ne me dit jamais rien... et quand les maîtres n'ont pas de confiance...

HORTENSE, *cherchant à se modérer.* C'est très-bien! va-t'en. (*A part, pendant que Louise entre dans la bibliothèque.*) Celle-là aussi, qui va faire des suppositions!.. mais voyez donc, comme... (*Henriette entre par le fond.*) Ah! c'est toi... Henriette... viens... viens, je t'attendais avec une impatience...

SCENE VIII.

HENRIETTE, HORTENSE.

HENRIETTE, *quittant son chapeau.* Je n'ai pourtant pas été longtemps! Gabriel me fait dire qu'il ne sait pas à quelle heure il rentrera. Une affaire importante... une seconde affaire en cour royale... c'est bien ennuyeux. Il va être enroué et fatigué... j'ai fait un bon feu dans son cabinet... préparé du linge blanc, un bouillon bien chaud... et j'allais venir te retrouver lorsqu'est arrivé... chez moi... un inconnu... un beau cavalier.

HORTENSE. M. d'Aranda?

HENRIETTE. Tu ne penses qu'à lui!

HORTENSE. Non... mais je le vois partout.

HENRIETTE. Bien mieux que cela. Un jeune militaire, une jolie moustache, une belle rosette à sa boutonnière... un air si aimable et si distingué... enfin, il est charmant!

HORTENSE. Et qui donc?

HENRIETTE. M. de Volberg, ton mari.

HORTENSE. Mon mari, grand Dieu!

HENRIETTE. Je ne connais que Gabriel qui soit mieux que lui.

HORTENSE, *avec effroi.* Mon mari!.. il est à Paris.

HENRIETTE. Lui-même en personne, et comme il connaît à peine sa femme... il avait écrit d'avance à Gabriel, son ami d'enfance et son conseil, de te prévenir, de te préparer à son arrivée... de peur du saisissement.

HORTENSE, *tout émue.* Il avait bien raison!

HENRIETTE. Mais Gabriel, qui a aujourd'hui deux causes à plaider, est depuis ce matin au Palais... et ce pauvre jeune homme... M. de Volberg venait savoir...

HORTENSE. Quoi donc?

HENRIETTE. Si tu consentais à le recevoir...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Qui, moi! paraître en sa présence?
Oh! non! jamais!

HENRIETTE.

Moi, j'ai dit : Oui.

HORTENSE.

Ah! qu'as-tu fait? quelle imprudence!

HENRIETTE.

Ecoute-donc!.. c'est ton mari!
Quand un mari demande grâce
Ou demande permission...
On doit l'accorder... ou sinon
On s'expose à ce qu'il s'en passe!

Et puis celui-ci m'a touchée... il avait peur... il tremblait... lui, un militaire! il n'osait se présenter seul... et alors... moi je lui ai dit...

HORTENSE. Achève?

HENRIETTE. Que je serais ici à trois heures, et que je me chargeais de le protéger...

HORTENSE. Ah! mon Dieu!

HENRIETTE. Et dans sa joie... il m'a sauté au cou...

HORTENSE, *avec frayeur.* Qu'as-tu fait là?

HENRIETTE. Bah!.. un ami de Gabriel... un ami intime!... et puis, ce n'est pas moi qu'il embrassait... j'en suis bien sûre!

HORTENSE. Eh! qui donc?

HENRIETTE. C'était toi!.. il ne parlait que d'Hortense... de sa femme... et profitant de ce que tu n'étais pas là, il te disait des choses si gracieuses et si tendres... c'est là un vrai mari... un bon mari... Enfin, je croyais entendre Gabriel... et tu vas en juger par toi-même!

HORTENSE. Comment, il va venir!

HENRIETTE. Dans une demi-heure! le temps seulement de s'habiller.

HORTENSE. Je ne veux pas le voir!.. je ne le peux pas! M. d'Aranda qui est encore ici...

HENRIETTE. Lui qui était parti.

HORTENSE. Il est revenu.

HENRIETTE. Il faut le renvoyer.

HORTENSE. Je ne fais que cela, et si tu crois que c'est facile...

SCENE IX.

HENRIETTE, HORTENSE, LOUISE.

LOUISE, *entrant par le fond.* Madame, le monsieur à qui vous m'avez ordonné de rendre le portefeuille...

HORTENSE. Eh bien!

LOUISE. Vient de s'éloigner...

HORTENSE, *à part.* Je respire.

HENRIETTE. A la bonne heure! quand le mari arrive... c'est le moins que l'autre... (*Elle fait le geste de s'en aller.*) Mais il a mis le temps à s'y décider.

LOUISE. Le temps d'écrire une lettre... de trois pages.. pour Madame.

HORTENSE, *avec indignation.* Pour moi!.. par exemple! et qu'en as-tu fait?

LOUISE, *à voix basse.* Il m'avait ordonné...

HORTENSE, *avec impatience.* Parle tout haut!

LOUISE. Il m'avait ordonné de ne remettre ce billet qu'à Madame... à elle seule...

HENRIETTE, *vivement.* Ne le reçois pas...

HORTENSE. Si j'étais seule... non certainement... mais puisque tu es là...

HENRIETTE. Eh bien?..

HORTENSE, *prenant la lettre et la passant à Henriette.* Vois toi-même ce qu'il veut, ce qui l'amène (*A demi-voix.*); car enfin, pour se défendre, il faut connaître le danger! (*Louise remonte au fond.*)

HENRIETTE. C'est juste! (*Prenant la lettre des mains de Louise.*)

LOUISE, *à part.* Je saurai ce que cela veut dire! c'est à nous que reviennent de droit tous les mystères!

HENRIETTE, *à Louise.* Laissez-nous.

LOUISE, *à part, et avec dépit, continue en montrant Henriette.* Et si les amies de Madame viennent nous enlever nos profits!..

HORTENSE, *à Louise.* On t'a dit de nous laisser.

LOUISE, *d'un air doucereux.* Oui, Madame. (*Elle sort par le fond.*)

SCENE X.

HORTENSE, HENRIETTE, *tenant la lettre à distance, et la regardant sans oser l'ouvrir.*

HENRIETTE. Vois-tu déjà, à propos de cette lettre, les regards malins et peut-être les observations de ta femme de chambre!..

HORTENSE. Que m'importe... si tu savais ce que j'éprouve...

HENRIETTE. Je crois bien... le cœur me bat... d'émotion...

HORTENSE. Et moi donc!.. et cependant cela n'est pas sans charme.

HENRIETTE. Un charme qui fait peur... il vaudrait peut-être mieux ne pas lire.

HORTENSE. Non... non... il faut tout savoir!

HENRIETTE. C'est toi qui le veux?

HORTENSE, *avec résolution.* Oui... brise ce cachet.

HENRIETTE. C'est fait!.. une singulière écriture... toute renversée.

HORTENSE, *avec impatience.* Une écriture espagnole!

HENRIETTE. C'est juste!.. (*Lisant.*) « Vous savez tout, « Madame... vous connaissez la passion qui me brûle, « qui m'enivre, qui égare ma raison... » (*S'arrêtant.*) Je n'ose pas achever... car si cela commence ainsi...

HORTENSE, *lui arrachant la lettre.* Eh! donne donc? (*Lisant.*) « Je voulais mourir avec mon secret, c'est vous « qui l'avez découvert... Ce portrait sur lequel se sont « arrêtés vos yeux... »

HENRIETTE. Comment... il saurait déjà que nous avons regardé...

HORTENSE. Eh oui!.. je n'ai jamais pu refermer le ressort.

HENRIETTE. Vois-tu, comme on se trouve compromise!

HORTENSE. Tu as raison... mais c'est incompréhensible! (*Parcourant la lettre des yeux.*) Comment, surtout, ce portrait se trouve-t-il entre ses mains?.. (*Montrant la lettre.*) Ah! il me l'explique .. (*Lisant.*) « A Madrid, « dans une réunion de jeunes gens, chacun vantait la « beauté de nos dames espagnoles, hors un seul de nos « convives, un jeune officier français, qui murmura en « souriant : Je connais mieux!.. Et comme on le défiait « d'en donner la preuve : J'ai là, répondit-il, une minia- « ture... une copie bien imparfaite... car elle a été esquis- « sée par moi... et seulement de souvenir... Il nous fit « voir alors une figure divine... enchanteresse... en nous « disant : C'est ma femme, Messieurs! »

HENRIETTE, *poussant un cri.* M. de Volberg!

HORTENSE. Mon mari!..

HENRIETTE. Comment, c'est lui qui, de souvenir... avait...

HORTENSE, *continuant à lire plus rapidement.* « Dès « ce moment, j'étais devenu amoureux de cette image ou « plutôt de vous. »

HENRIETTE, *effrayée.* Ah! mon Dieu!

HORTENSE, *continuant de lire.* « D'abord, il me fal- « lait ce portrait que M. de Volberg portait toujours « sur son cœur. Je gagnai à prix d'or d'adroits picaros « qui, au risque de se faire pendre, dérobèrent ce tré- « sor... »

HENRIETTE. Ah! c'est bien mal!.. bien vilain!.. et cela prouve...

HORTENSE. Qu'il est capable de tout. (*Achevant de lire.*) « Il y a quelques jours, apprenant que M. de Vol- « berg, votre mari, allait retourner en France, je n'ai « plus écouté que ma jalousie. Je l'ai devancé, j'ac- « cours près de vous, je demande à vous voir, on me re- « fuse votre porte, et de l'appartement où l'on me faisait « attendre... »

HENRIETTE. Hein!!!

HORTENSE. « J'entends une voix, ce devait être la vôtre... « elle prononçait mon nom. Vous le voyez, Madame, il y « a des destinées qui sont écrites dans le ciel... je vous « aime... vous m'aimez! » Mais pas du tout. « Il faut que je vous voie ou que j'expire... »

HENRIETTE. Il ne fait que cela.

HORTENSE, *achevant de lire.* « Je serai toute la jour- « née, toute la nuit sous votre balcon; si votre fenêtre « s'ouvre... c'est que vous consentez à me recevoir. »

HENRIETTE. Par exemple!

HORTENSE. « C'est que je puis sans danger aller mourir « de joie... à vos pieds. »

HENRIETTE. Encore! voilà qui est trop fort!

HORTENSE. Une audace pareille! heureusement la croisée restera fermée.

HENRIETTE, *allant s'assurer que la fenêtre est fermée.* Plutôt la faire condamner.

HORTENSE. Et si dans son dépit... dans sa fureur... il va trouver M. de Volberg...

HENRIETTE. Tant mieux!.. il trouvera à qui parler... ah! M. de Volberg ne le craint pas.

HORTENSE. Mais moi!.. je crains un duel... un éclat...

HENRIETTE. C'est vrai!.. eh bien? qu'est-ce que je te disais? l'inconvénient des grandes passions, et il y en a encore bien d'autres!

HORTENSE. Lesquels?

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MARIA.

HENRIETTE, *poussant un cri.* Ah! Maria!.. viens nous aider... nous donner un bon conseil!

MARIA. Moi, mes amies... quand je ne sais moi-même quel parti prendre!.. je suis au désespoir!

HENRIETTE. Et pourquoi donc?

MARIA, *à Henriette.* Tu disais vrai..., j'ai des nouvelles... par ton mari, M. Gabriel, que je viens de rencontrer.

HENRIETTE. Il sortait du Palais... est-il bien fatigué? a-t-il gagné?

MARIA. Tout ce que j'ai appris de lui..... c'est que M. d'Aranda, son client, est à Paris.

HORTENSE, *à part.* Elle croit nous l'apprendre! (*Haut.*) Eh bien! que t'importe?

MARIA. Ce qu'il m'importe!.. mais M. d'Arandaest celui que j'aime!

HORTENSE ET HENRIETTE, *poussant un cri.* Ah! (*Puis se rapprochant l'une de l'autre, elles se serrent la main en tremblant comme pour se recommander mutuellement le silence.*)

MARIA. Qu'avez-vous donc? comme vous voilà troublées toutes deux!

HORTENSE. Pour toi... pour toi seule! la surprise! l'émotion!..

HENRIETTE. Ce... ce... d'Alvarez dont tu nous parlais ce matin...

MARIA, *passant près d'Hortense.* C'était lui!

HORTENSE. Quoi! cet amant qui s'est précipité au milieu des flammes...

MARIA. C'était lui!.. et pour moi! pour moi qu'il aimait alors! qu'il aimait plus que la vie!.. qu'il devait aimer toujours!

HORTENSE, *à part.* Toujours!..

MARIA. Et il m'abandonne... il me trahit... il en aime une autre!

HENRIETTE. En es-tu bien sûre?

MARIA, *à Henriette.* Il l'a avoué lui-même à Gabriel... à ton mari.

HORTENSE. O ciel!

MARIA. Sans vouloir la lui nommer, par malheur!..

HORTENSE, *à part.* Je respire!

MARIA, *avec rage.* Il en aime une autre!.. et quand son service près du roi aurait dû le retenir à Madrid... c'est pour elle qu'il vient à Paris, et sans doute il l'a déjà vue!

HORTENSE, *vivement.* Oh! non... ce n'est pas vrai!

MARIA. Qu'en sais-tu?

HORTENSE. Puisqu'il arrive... à peine...

MARIA. Enfin... il cherchera à la voir... j'épierai ses pas... je le ferai suivre... et cette rivale..., quelle qu'elle soit...

HORTENSE. Peut-être est-elle innocente?

MARIA. Tu la défends!

HORTENSE. Moi!.. par exemple!.. mais enfin, si c'était malgré elle.:. qu'elle fût aimée...

MARIA, *avec colère.*

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Elle est aimée!.. ah! c'en est trop!
Elle est aimée!.. elle est coupable!
Ou du moins le sera bientôt;
Et pour punir un trait semblable,
Moi, j'irai trouver son mari.

HORTENSE, *effrayée.*

C'est l'imprudence la plus haute!

MARIA.

Je lui dirai qu'il est trahi!

HENRIETTE, *joignant les mains.*

Ah! grâce au moins pour le mari,
Celui-là... ce n'est pas sa faute!

HORTENSE. C'est vrai... et cette pauvre femme...

MARIA, *avec indignation.* Cette pauvre femme!

HORTENSE, *vivement.* Non! cette coupable femme!

MARIA. A la bonne heure!.. tu m'aideras à la découvrir!

HORTENSE, *effrayée.* Moi!..

MARIA, *descendant à droite.* Ou plutôt je m'en rapporte à l'amour de M. d'Aranda pour me la désigner. Il ne la quittera plus... obstacles, refus, défenses, rien ne l'arrêtera; il pénétrera dans sa maison... malgré elle!.. (*Elle s'assied près de la table.*)

HORTENSE, *bas, à Henriette.* Je suis prête à me trouver mal.

HENRIETTE, *de même.* Et moi aussi...

HORTENSE, *de même.* Ne t'en avise pas!..

MARIA. Mais dussé-je les poignarder tous les deux de ma main... (*Regardant sur la table*) O ciel!.. cette carte... c'est la sienne... c'est son nom! d'Aranda! (*Au moment où Maria a saisi la carte, Henriette est tombée sans connaissance dans le fauteuil.*) Qu'est-ce que cela signifie... répondez-moi? (*Elle se lève.*)

HORTENSE. Est-ce que je le peux!.. Henriette qui se trouve mal... vite des sels... un flacon!.. (*Se fouillant.*) Ah! j'ai le mien!

MARIA, *avec impatience.* Eh non... non... tout uniment de l'air. (*Elle va ouvrir la fenêtre; Hortense, debout près du fauteuil d'Henriette, lui prodigue ses soins.*)

HORTENSE. Elle revient... elle revient...

HENRIETTE, *revenant à elle, et d'une voix languissante.* T'a-t-elle poignardée!

HORTENSE, *lui mettant la main sur la bouche.* Non!.. non!.. tais-toi!.. (*Se retournant vers Maria, qui s'approche d'elle.*) Un spasme, une palpitation... c'est facile à comprendre...

MARIA, *gravement, et s'échauffant par degré.* Ce qui l'est moins, c'est cette carte... comment est-elle là sur cette table... Vous me trompiez donc toutes deux?.. vous connaissez M. d'Aranda... il est venu ici... vous l'avez vu!..

HORTENSE. Eh bien! puisqu'il faut te dire la vérité... car avec toi... à peine ose-t-on l'avouer!.. oui... il est venu ici... tantôt, lorsque toi-même tu étais avec nous... mais nous ne l'avons pas reçu... tu le sais... nous ne l'avons pas vu... et la preuve, c'est que voilà sa carte... aurait-il laissé son nom, s'il était entré?

MARIA. C'est vrai... c'est vrai!..

HENRIETTE, *à part.* Ah! comme elle ment déjà!

MARIA, *avec abandon.* Eh bien! voyez, mes amies, comme ma pauvre tête est facile!.. sur la simple vue de cette carte je me croyais déjà trahie... trahie par vous que j'aime tant... pardon, pardon.

HENRIETTE, *à part.* Pauvre Maria!

MARIA. Mais dès que tu me promets... de ne pas le recevoir...

HORTENSE. Je te le jure... et si je manque à ce serment... Ah!.. (*Apercevant la fenêtre qui est restée ouverte, elle pousse un cri et tombe évanouie sur le fauteuil à droite.*)

MARIA, *étonnée.* Comment, et elle aussi!

HENRIETTE, *courant à Hortense.* Ah! mon Dieu! elle se trouve mal!.. Hortense... qu'as-tu?.. Ah! je crois bien... cette fenêtre ouverte... qu'il faut fermer. (*Elle va pour y courir.*)

MARIA, *la retenant par la main.* Mais au contraire... pourquoi trembles-tu ainsi?

HENRIETTE, *à part.* Je n'y vois plus rien... il arrivera quelque malheur!

SCENE XII.

MARIA, HENRIETTE, LOUISE, *accourant avec empressement,* HORTENSE, *sur le fauteuil à droite, et revenant peu à peu à elle.*

LOUISE, *vivement.* Madame, Madame, M. le comte de Volberg! (*Elle remonte au fond.*)

HORTENSE, *se levant.* O ciel!

MARIA. Qu'est-ce que cela veut dire?

HENRIETTE, *vivement et à voix basse.* Ce que nous n'avons pas eu le temps de t'expliquer... son mari est de retour de Madrid... c'est là sans doute ce que M. d'Aranda venait nous annoncer... ce mari qu'elle connaît à peine... et qu'elle tremble de voir...

MARIA. Est-il possible!

HENRIETTE. Voilà d'où vient le trouble... la frayeur où nous étions... où nous sommes encore. (*A part.*) Ah! mon Dieu! comme je mens aussi!.. c'est effrayant!..

MARIA. Mes pauvres amies...

HENRIETTE. Mais dans ce moment... dans l'état où elle est... une première entrevue est impossible...

MARIA. Tu as raison! je reconduis Hortense dans sa chambre!.. mais son mari...

HENRIETTE. Moi qui le connais, je vais le recevoir, ou plutôt le renvoyer par quelque moyen innocent!.. je mentirai...

MARIA. C'est bien!.. (*A Louise.*) Allez!.. (*Louise entre à droite. — A Hortense, qui est restée immobile et accablée dans son fauteuil.*) Viens!.. je ne te quitte plus!

HENRIETTE, *à part.* Ah! mon Dieu! et l'autre qui va venir! (*Fermant la croisée.*) Au moins il n'entrera pas par là!..

ENSEMBLE.

AIR : *Garde à vous! garde à vous!*

Sauve-nous, sauve-nous,
Dieu protecteur des femmes!
Dis-nous comment ces dames
Eloignent les jaloux.
Sauve-nous! sauve-nous!
O toi, qui toujours veilles
Pour fermer les oreilles
Et les yeux des époux,
Sauve-nous!
Ah! prends pitié de nous,
Sauve-nous!

(*Maria reconduit Hortense à droite tandis qu'Henriette sort par le fond.*)

ACTE DEUXIÈME.

Un salon dans la maison de Gabriel Blinval; au fond une cheminée. — A gauche, au premier plan, porte de l'extérieur. — Au deuxième plan, une petite porte conduisant à l'intérieur de l'appartement; à droite, au premier plan, porte du cabinet de Gabriel; au deuxième plan, une fenêtre. — A droite, une petite table avec écritoire; à gauche, une autre petite table.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, *assise près de la cheminée, et brodant au coin de son feu.* Après une matinée comme celle d'aujourd'hui, quel bonheur d'être seule, chez soi, dans son ménage et au coin de son feu!

PREMIER COUPLET.

AIR du *Premier pas.*

Au coin du feu
Où l'amour le réclame,
Il va venir et c'est là mon seul vœu;
Se réchauffant à notre douce flamme,
Il va trouver le bonheur et sa femme
Au coin du feu!

DEUXIÈME COUPLET.

(*Se levant.*)
Au coin du feu
Gaîment le temps se passe
Quand on travaille... et quand on rêve un peu!
(*Montrant le fauteuil qui est près de la cheminée.*)
Il n'est pas là... mais c'est là qu'est sa place,
Et bien souvent c'est là... là qu'il m'embrasse
Au coin du feu!

SCENE II.

HENRIETTE, GABRIEL, *sortant de la porte à droite.*

GABRIEL. Attends-moi là... te dis-je!

HENRIETTE. Ah! Gabriel! mon mari! tu es rentré?

GABRIEL. Oui, par mon cabinet, où j'étais avec un ami, et je te cherchais...

HENRIETTE. Je crois bien! il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus! Embrasse-moi donc!

GABRIEL. Ma chère petite femme!

HENRIETTE. As-tu bien plaidé? as-tu gagné tes deux procès?

GABRIEL. Certainement.

HENRIETTE. Et depuis quand es-tu revenu?

GABRIEL. Depuis une heure au moins!

HENRIETTE. Et je n'étais pas là!

GABRIEL. J'ai trouvé, grâce à tes soins, tout ce qu'il me fallait.

HENRIETTE. Excepté moi! Je t'en demande bien pardon! j'étais près d'ici, à l'Abbaye-aux-Bois, chez une amie de pension que j'ai retrouvée! qu'est-ce que je dis! deux amies qui y demeurent. Je te raconterai cela; Maria d'Escalonne, que tu connais, et Hortense de Volberg, que tu ne connais pas encore; mais si tu le veux, je vais te présenter à elle... Je prends mon châle et mon chapeau et nous irons tous deux, bras dessus, bras dessous, cela te fera plaisir, n'est-ce pas?

GABRIEL. Sans doute! mais plus tard... je t'ai à peine vue!

HENRIETTE. C'est vrai! mais je tiens à ce qu'elle te connaisse. Je lui ai dit tant de bien de toi...

GABRIEL. Que tu m'auras fait du tort, à moi qui n'ai d'autre mérite que d'être un bon mari... et je ne suis pas le seul. Il y en a un ici qui ne demande qu'à se montrer et que tu as congédié.

HENRIETTE. Moi!

GABRIEL. Tu l'as renvoyé à demain, en lui disant que sa femme avait la migraine, une migraine affreuse.

HENRIETTE. Ce pauvre Volberg.

GABRIEL. Et il est venu chez moi me confier ses peines. Il a eu raison, c'est à moi de le protéger, de le servir, de plaider pour lui... c'est mon état d'abord... et mon devoir! Sais-tu que je serais resté dans mon village... paysan toute ma vie... sans son père, le général Volberg...

AIR de *Taconnet.*

C'était un bon et loyal militaire
Dont on a fait plus tard un sénateur!
Pendant vingt ans et plus, l'Europe entière
Comme soldat admira sa valeur. (*Bis.*)
Mais sénateur, jamais à la tribune

Sa voix muette, hélas! n'a retenti :
Mais sous l'Empire il en était ainsi.
En se taisant, on faisait sa fortune...
C'est en parlant qu'on la fait aujourd'hui!

Eh bien! c'est lui, c'est ce brave homme qui, me devinant quelques dispositions, m'a fait sortir de mon village, m'a obtenu une bourse au Lycée impérial et m'a fait élever avec son fils, devenu mon camarade et mon ami; c'est à eux que je dois mon état... et bien plus encore, ma bonne petite femme... mon Henriette!.. car, malgré mon amour... si je n'avais pas eu quelques talents, quelques succès au barreau, ton père ne m'aurait jamais choisi pour gendre.

HENRIETTE. Et il aurait eu bien grand tort, Gabriel.

GABRIEL. N'est-ce pas?

HENRIETTE. Ç'aurait été bien dommage! nous sommes si heureux!

GABRIEL. Eh bien!.. ce bonheur-là, il faut, par reconnaissance, le rendre à Volberg... il faut le réunir à sa femme.

HENRIETTE. Je ne demande que cela. Mais c'est que... tiens... je ne dois rien dire!.. aussi ne m'interroge pas...

GABRIEL. Je n'en ai pas besoin... j'ai tout deviné!

HENRIETTE, *vivement.* Vrai!.. eh bien, tant mieux... car cela me faisait trop de peine de te cacher quelque chose. C'était la première fois... mon Dieu, que cela doit être difficile de tromper son mari.

GABRIEL. Pas tant!

HENRIETTE. Toi, d'abord, tu le verrais tout de suite! ce serait du moins un avantage.

GABRIEL. Avantage dont je ne veux pas!.. mais pour en revenir à Hortense... (*A voix basse.*) il y a donc quelque obstacle...

HENRIETTE, *à demi-voix.* Ce grand d'Espagne... ton client...

GABRIEL, *souriant.* M. d'Aranda!.. un sentiment...

HENRIETTE. Du tout!... des idées romanesques...

GABRIEL. Dont il faut la dégoûter.

HENRIETTE. Cela commence déjà!

GABRIEL. Bravo! c'est à nous d'achever...

HENRIETTE. Et comment... par quels moyens?

GABRIEL. Par des moyens... que nous autres avocats nous avons toujours en réserve... des moyens oratoires qui font triompher les bonnes causes et quelquefois même les .. Mais pour cela, il faut que ces moyens-là, personne ne les connaisse... ou ne les prévoie.

HENRIETTE. Sans doute. Mais à moi, c'est différent! tu peux bien m'expliquer...

GABRIEL. Moins qu'à tout autre... tu es si bonne, mon Henriette, si franche et si naïve... que tu laisserais peut-être voir, malgré toi, ce qu'il importe de cacher à tout le monde!

HENRIETTE. Je ne comprends pas!..

GABRIEL. C'est inutile, nous ne faisons qu'un à nous deux...

HENRIETTE. Oui...

GABRIEL. Eh bien!.. dès qu'il y en a un qui comprend...

HENRIETTE. C'est juste!.. qu'est-ce qu'il faut faire?

GABRIEL, *avec admiration.* Elle n'en demande pas davantage! et elle a confiance!.. voilà une femme!.. Vois-tu bien... chère amie... Volberg (*Montrant le cabinet à droite.*) qui est là, ne doit rien savoir... nous autres maris nous sommes jaloux de tout... même du passé... même d'un rêve!

HENRIETTE. Je vais prendre garde alors à ce que je rêverai.

GABRIEL, *la serrant dans ses bras.* O ma gentille Henriette!..

HENRIETTE. Eh bien, achève donc! (*Il l'embrasse.*) Non, pas ça... ton récit...

GABRIEL. Tu m'as dit que les songes d'Hortense commençaient à se rembrunir; or, suis bien mon raisonnement : comme ce sont les ombres qui font ressortir un tableau, il faut que le tableau paraisse. L'instant est favorable, et au lieu de remettre l'entrevue à demain... il faut que M. de Volberg se montre aujourd'hui...

HENRIETTE. C'est bien... je cours parler à Hortense.

GABRIEL. Et moi, à M. d'Aranda!

HENRIETTE. Quel bonheur, nous voilà ligués ensemble, pour faire triompher la bonne cause!..

GABRIEL. Celle des maris!

HENRIETTE. Voilà un procès que j'aime!

GABRIEL.

AIR : *Des Scythes et des Amazones.*

Ah! vous devez les aimer tous, ma femme!
Sinon par goût, du moins pour notre état;
Moi j'en gémis, comme homme, et je les blâme;
J'en profite comme avocat.
Oui, je contemple en philosophe, en sage,
Tous les débats, les guerres, les procès!
Nous en vivons dans notre heureux ménage,
Mais, grâce au ciel, nous n'en usons jamais,
Non, jamais! nous n'en usons jamais.

HENRIETTE. Et si nous gagnons ce procès à nous deux, qu'est-ce que j'aurai pour ma part?

GABRIEL. Je t'embrasserai bien... pour tes honoraires!

HENRIETTE. Monsieur ne paie rien d'avance?

GABRIEL, *l'embrassant vivement.* Si vraiment!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE VOLBERG.

DE VOLBERG, *paraissant à la porte du fond.* A merveille!

HENRIETTE, *se retirant confuse.* Dieu! M. de Volberg!

VOLBERG, *à Gabriel.* Je suis là... je sèche d'impatience, et tu m'oublies!

HENRIETTE, *vivement.* Oh! non, Monsieur... (*Baissant les yeux.*) Nous nous occupions de vous!

VOLBERG, *souriant.* Tout à l'heure?

HENRIETTE. Oui, sans doute... je pensais que je voudrais bien vous voir près de votre femme...

VOLBERG. Comme Gabriel près de la sienne... c'est là le plus cher, le plus doux de mes rêves.

GABRIEL, *passant à la table à droite.* Et il ne tardera pas à se réaliser, car Henriette est pour toi!

VOLBERG. Je le sais! c'est elle, c'est son gracieux accueil qui ce matin m'a rendu le courage!

HENRIETTE. C'est tout simple, les amis de mon mari sont les miens. Mais vous en direz bien plus que moi... par votre seule présence.

VOLBERG. Vous croyez?

GABRIEL. C'est le meilleur argument!

HENRIETTE, *souriant.* Oui, sans doute... et quand on a d'aussi bonnes raisons à présenter... on a tort de le faire aussi tard!

VOLBERG. J'étais retenu en pays étranger... en Espagne.

HENRIETTE, *vivement.* On écrit du moins!

GABRIEL, *assis, parcourant des papiers.* Il était prisonnier... à Cadix... sur des pontons anglais.

VOLBERG. Et à peine libre... à peine arrivé à Madrid, j'ai écrit à Gabriel pour lui demander ce que faisait ma femme... ce qu'elle pensait! et à qui elle pensait... car vous me parliez de mes torts, Madame; le plus grand de tous pour un mari... c'est l'absence. Aussi je ne viens ni pour me plaindre... ni pour accuser... mais si j'apprenais qu'une autre pensée... un autre sentiment... règne dans son cœur...

HENRIETTE, *avec effroi*. Eh bien?..

VOLBERG. Je romprais des nœuds devenus pour elle insupportables... je partirais...

HENRIETTE, *à part*. O ciel! (*Haut.*) Non... Monsieur, non, vous ne partirez pas... Hortense ne pense à personne... qu'à vous... qui êtes révéré... et estimé d'elle... (*Timidement.*) Elle n'en est encore qu'à l'estime... mais bientôt...

VOLBERG. Ah! c'est tout ce que je demande! il me siérait mal d'être exigeant, et pourvu que j'entende de sa bouche... ce que vous venez de me dire...

HENRIETTE. Vous l'entendrez... je vous en réponds...

AIR : *Je veux vous avoir pour compagne.*

Sur nous que votre espoir se fonde,
Et dans ce moment décisif
Formons un accord défensif!

VOLBERG, *vivement.*

Coutre qui?

HENRIETTE.

Contre tout le monde!
Et d'abord, calmant votre effroi,
Vous allez, à mes lois fidèle,
Me donner le bras!

VOLBERG.

Et pourquoi?

GABRIEL, *se levant.*

Que t'importe?.. fais comme moi,
Et laisse-toi mener par elle!

VOLBERG.

Trop heureux!.. je fais comme toi :
Je me laisse mener par elle.

HENRIETTE, *à Volberg*. Venez... allons chez Hortense.

HORTENSE, *en dehors*. Mais oui, Monsieur... il faut que parle à madame de Blinval... il le faut!

HENRIETTE, *à Volberg*. C'est sa voix! c'est elle!

GABRIEL. Dieu! je m'en vais... (*Il se sauve dans son cabinet, à droite.*)

VOLBERG. Eh bien!.. où va-t-il?..

HENRIETTE. Où il va?.. ah!.. je sais... je sais...(*A part.*) Chez M. d'Aranda, sans doute, il ne faut pas dire!..

SCENE IV.

HORTENSE, HENRIETTE, VOLBERG.

HORTENSE, *entrant par le fond, s'adressant à Henriette sans voir Volberg, qui est un peu à l'écart*. Ah! te voilà! Maria doit venir tantôt chez toi, et j'ai voulu, avant sa visite, te voir et te parler... Si tu savais tout ce qui m'est arrivé depuis une heure!..

HENRIETTE, *lui faisant signe de se taire*. Rien de comparable, sans doute, à ce qui t'arrive en ce moment... une personne que je me suis chargée de te présenter... (*Prenant par la main Volberg, qui s'avance timidement derrière elle.*)

HORTENSE, *poussant un cri*. Mon mari!.. (*Regardant avec émotion et surprise Volberg, qui s'incline devant elle.*) O ciel!.. bien sûr?

VOLBERG. Oui, Madame... par malheur, peut-être... car le trouble où je vous vois...

HORTENSE. Vient de ma surprise, Monsieur; je ne vous aurais pas reconnu!..

VOLBERG. Je n'en puis dire autant... C'est bien vous... telle que vous étiez... telle que je vous ai vue... je me trompe! plus belle encore... mais ces changements-là...

HENRIETTE. N'empêchent pas de reconnaître.

VOLBERG. C'est ce que je voulais dire, Madame.

HORTENSE. Et moi... Monsieur...

HENRIETTE. Qu'est-ce que ces mots-là... *Monsieur... Madame*... et puis ce ton et ces airs de cérémonie... une scène de ménage en gants blancs! (*A Hortense.*) Apprends d'abord, ma chère Hortense, qu'il t'aime depuis deux ans, qu'il n'a jamais aimé que toi... qu'il ne t'a pas écrit, parce qu'il était prisonnier. Et maintenant que vous vous êtes expliqués et entendus, que vous vous connaissez parfaitement... commencez par vous embrasser. (*Elle fait passer Hortense. — Voyant Volberg et Hortense qui restent interdits.*)

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Eh quoi! vous hésitez encore!
D'où vient cet effroi mutuel?
(*Bas à Hortense.*)
Il est jeune, aimable, il t'adore,
Il est comme était Gabriel!

VOLBERG, *à Hortense.*

Que le calme rentre en votre âme!
Oui, quoique vous soyez ma femme,
Je fais le serment solennel (*bis*)
De ne rien exiger, Madame!

HENRIETTE, *à part.*

Ce n'est plus comme Gabriel!
Oui, je l'atteste sur mon âme
Ce n'est plus comme Gabriel!

VOLBERG.

Pour vous rien à craindre, Madame,
Je l'atteste devant le ciel!

HORTENSE.

Le calme rentre dans mon âme!
Oui, je respire, grâce au ciel.

VOLBERG. Bien des hommes s'imaginent que la femme, que l'esclave qui porte leur nom leur appartient et leur est donnée de par la loi! il faut les plaindre... ils n'ont jamais aimé. Celui qui aime réellement est trop ambitieux de tendresse pour en appeler jamais à l'autorité, et il n'attend rien que de son amour; oui, mes droits je les abdique, et c'est de vous-même, Hortense, que je veux les obtenir. Je viendrai à votre appel, je m'éloignerai à votre ordre! je ne suis pas un mari, je suis un amant, un prétendu, et je viens vous faire la cour.

HENRIETTE. Ah! Monsieur, tant de délicatesse... (*A part.*) Quelle différence!

HENRIETTE, *bas, à Volberg*. Elle est touchée! cela va bien! (*Haut.*) Commencez donc tout de suite à faire votre cour... Nous sommes en nombre : la fiancée, le prétendu, moi je serai la mère!..

HORTENSE. Toi?..

VOLBERG. J'accepte!..

HENRIETTE.

AIR : *Du ciel pour nous la bonté favorable.*
(De la Dame Blanche.)

(*A Volberg.*)
Vous, écoutez...
(*A Hortense.*)
Et vous, tâchez de plaire,
Chacun son rôle, et pour moi, je crains bien
De mal remplir celui de votre mère,
Car, je le sens, je n'empêcherai rien!
J'entendrai tout et ne défendrai rien!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Allons, ma fille, allons, écoutez bien?

HORTENSE, *à part.*

Il va parler! ah! quel trouble est le mien!

VOLBERG.

Ah! quel bonheur! ah! quel trouble est le mien!

HENRIETTE, *s'asseyant près de la table*. C'est ça!.. Hortense entre nous deux! (*Hortense s'assied près d'elle;*

Volberg prend un siége et se place au milieu du théâtre.)

VOLBERG, *s'adressant à Hortense.* Vous rappelez-vous, Madame, dans les derniers temps de l'Empire... les belles parades qui avaient lieu dans la cour du Carrousel... quand nous défilions sous le balcon de l'Horloge. Sur ce balcon se tenaient d'ordinaire les plus jolies femmes de la cour impériale... il y avait surtout... une jeune fille... que nous autres officiers ou pages de l'empereur nous admirions... tandis qu'elle ne faisait pas même attention à nous... c'était tout simple... tout naturel... plusieurs fois, aux fêtes des Tuileries, au bal de la cour je l'aperçus... belle et radieuse... environnée d'hommages, et je ne pouvais lui parler, je ne pouvais même danser avec elle, mon service et mes fonctions me retenaient près du maître... une fois seulement elle laissa tomber en dansant un bracelet, je me précipitai pour le ramasser... mais l'empereur qui, ce soir-là, par hasard, se mêlait d'être galant, me le prit des mains... et je n'eus pas même le bonheur de le lui rendre à elle-même...

HORTENSE, *souriant.* C'est vrai...

HENRIETTE, *avec finesse.* Ah! tu étais à ce bal?

HORTENSE. Oui... je me rappelle l'aventure du bracelet... mais quant au jeune officier qui l'avait ramassé... j'avoue ne pas l'avoir remarqué.

VOLBERG. C'était déjà... comme plus tard! c'était dans ma destinée.

HORTENSE. Non, Monsieur, mais il est tout simple que dans la foule...

VOLBERG. Ah! c'est qu'il y avait toujours foule autour de cette personne-là, et quoique sans espoir... car sa fortune nous séparait, je me disais cependant : Je n'aimerai jamais d'autre femme. Jugez de mon ivresse, quand ma mère, ma mère qui l'avait vue et à qui j'avais tout confié, m'écrivit : L'empereur te donne la main de mademoiselle de Courville! Aussi, ni blessure, ni danger ne m'arrêtèrent; presque mourant, je voulus qu'on me transportât à Paris, près d'elle, afin d'expirer du moins la main dans sa main. Je n'eus pas de chance, Madame, ce coup de sabre... qui m'avait défiguré... ces bandages sanglants qui m'entouraient, lui inspiraient moins d'intérêt que de répulsion... j'arrivais pour mourir et je ne parvins qu'à me faire détester.

HORTENSE, *avec émotion.* Ah! Monsieur...

VOLBERG, *gaiement.* C'était ma faute!.. il y a des gens malheureux ou plutôt maladroits à qui rien ne réussit... j'étais de ceux-là... Obligé de partir de nouveau avec notre empereur (la fortune l'abandonnait, ce n'était pas le moment de le quitter), j'eus encore la gaucherie de rester pour mort sur le champ de bataille et de tomber prisonnier entre les mains de nos ennemis.

HORTENSE, *avec intérêt.* En vérité!

VOLBERG, *gaiement.* Ce sont deux années bien mal employées, n'est-ce pas? et je vous avoue... qu'à mon retour j'espérais réparer le temps perdu et je me voyais déjà si heureux au sein de mon ménage!.. mon ménage!.. ce mot seul faisait bondir mon cœur de joie.

HENRIETTE. Je le crois bien!

VOLBERG. Car pour moi il voulait dire : Amour et sécurité! confiance et bonheur! il me montrait en perspective une compagne, une amie de tous les instants; volontiers un bon militaire est bon mari, et je me disais : Mon unique soin sera de complaire à ma femme et de lui être fidèle, je la suivrai comme je suivais mon drapeau, je l'aimerai... comme j'aimais mon empereur... Tels étaient mes rêves dans ma prison! (*Souriant.*) Je me rappelle même avoir composé alors un nouveau code du mariage...

HENRIETTE. Vraiment!

VOLBERG. Malheureusement, il n'y a qu'un article de rédigé.

HENRIETTE. Voyons toujours?

VOLBERG. Charte de ménage : Article premier. La femme ne doit pas obéissance à son mari.

HENRIETTE. Très-bien! j'approuve le législateur.

HORTENSE, *avec un demi-sourire.* Mais il n'y aura donc pas de maître dans votre maison?

VOLBERG. Au contraire!.. il y en aura deux!

HENRIETTE. Juste comme chez nous! La belle charte! quel dommage qu'il n'y ait qu'un article!

VOLBERG. Il y en a bien d'autres là! Et d'abord, quoique mariés... à nous tous les plaisirs de la jeunesse : cinq mois de l'année à Paris, cinq mois à la campagne et deux mois de voyage.

HENRIETTE. J'approuve. (*Volberg passe entre les deux dames, et s'appuie sur le dos du fauteuil d'Henriette.*)

VOLBERG. Avec vous, chère belle-mère, nous vous emmenons, ainsi que Gabriel!

HENRIETTE. Pendant les vacances! c'est charmant! voilà le roman que j'aime!.. le roman conjugal!

VOLBERG. Lequel, grâce à Dieu, a plus d'un volume! La belle vie que la vie de Paris, quand on est jeune, quand on est riche, et quand on s'aime. Quel plaisir de prodiguer à sa femme toutes les jouissances du luxe, de la mode et des arts, de parer son idole, de la voir briller dans toutes les fêtes, de s'enivrer de ses triomphes, de sentir le cœur qui vous bat d'orgueil et d'amour quand on entend murmurer autour de soi : Ah! qu'elle est belle!.. et le soir en rentrant, quel bonheur de se dire : Celle que chacun admire, celle que chacun m'envie, elle est à moi... c'est mon bien, mon trésor, c'est ma femme!

HENRIETTE, *regardant Hortense.* Très-bien... très-bien, mon gendre!

VOLBERG. Puis, quand revient la belle saison, vous courez vous ensevelir tous deux à la campagne pour savourer ces souvenirs et jouir de vous... une campagne fraîche et riante comme vos pensées, de belles eaux, de beaux ombrages... et tous deux, dès le matin, parcourant les bois, vous éprouvez cette joie indicible de vous appartenir à vous seuls et de sentir dans cet éloignement de toutes choses, que rien ne vous manque. Puis, au retour, on passe par son village, on s'arrête ensemble à la chaumière de quelques pauvres gens... quand on est heureux, on a besoin que tout le monde le soit; des secours intelligents et non comptés, de bonnes paroles qui portent fruit... vous font pardonner, par le pauvre lui-même, votre fortune et votre bonheur!

HORTENSE, *à part.* Ah! qu'est-ce que j'éprouve...

VOLBERG.

AIR : *d'Aristippe.*

Mais du repos a sonné l'heure,
Il faut rentrer, ne tardons pas,
Nous regagnons notre demeure
Et ma compagne, à chaque pas,
Tout en causant se penche sur mon bras.
Pendant ce temps, la joie au fond de l'âme,
Pour nous, le soir, le pauvre a prié Dieu!
Lui demandant mon bonheur... et ma femme
Se charge d'accomplir son vœu!

HORTENSE, *avec émotion.* Ah!.. Monsieur... (*Se retournant, avec impatience.*) Ah! mon Dieu! qui vient là!..

LOUISE, *en dehors.* Madame doit être là!..

HORTENSE, *avec humeur.* Nous déranger!..

HENRIETTE, *vivement.* Nous déranger! (*A Volberg.*) Voilà un mot de bon augure!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE, *entrant à gauche, tenant un carton à la main.*

LOUISE, *à Hortense.* C'est moi, Madame. La fleuriste vient d'apporter à la maison le bouquet et la guirlande

qu'on lui avait commandés, et que Madame attendait avec tant d'impatience.

HORTENSE, *avec impatience.* Eh bien!.. qu'importe?

LOUISE. Elle voulait absolument avoir l'avis de Madame. C'était, disait-elle, important et pressé. (*D'un air d'intelligence.*) Madame le verra bien, et comme Madame était ici... je me suis permis...

HORTENSE. Posez cela sur cette table. Nous verrons cela plus tard avec Henriette. (*Se tournant d'un air gracieux vers M. de Volberg.*) Vous disiez donc... Monsieur. (*Henriette va au guéridon, à gauche, sur lequel Louise a posé le carton.*)

VOLBERG. Je disais, Madame, que les affaires sérieuses doivent passer avant tout... et si ma présence vous empêche de regarder ces fleurs, je n'oserai rester.

HORTENSE, *vivement.* J'obéis, Monsieur. (*Ouvrant le carton.*) Oui, cette guirlande n'est pas mal! (*Au domestique.*) Répondez que je la garde. (*Elle présente la guirlande à Henriette.*) Qu'en dis-tu?

HENRIETTE, *l'essayant sur son front.* Je demanderai l'avis de Monsieur le comte?

VOLBERG, *la regardant.* Elle me paraît charmante.

LOUISE, *haut.* Madame n'a pas autre chose à me dire?..

HORTENSE. Non!.. (*Louise sort par la gauche.*)

HENRIETTE. Et le bouquet?..

HORTENSE, *allant au carton.* Ah!.. le bouquet... (*L'ouvrant.*) O ciel! encore une lettre.. une lettre de d'Aranda... cette fatale écriture...

HENRIETTE, *essayant toujours la guirlande.* Est-il bien?

HORTENSE, *fermant vivement le carton.* Très-bien.

HENRIETTE. Voyons-le?

HORTENSE. C'est inutile!.. ce sont les mêmes fleurs!

HENRIETTE. Mais cependant...

HORTENSE, *vivement.* Cela suffit, te dis-je!.. (*A part.*) Quelle audace!.. devant mon mari... j'en suis toute tremblante! (*Henriette remonte devant la cheminée.*)

VOLBERG. Est-ce dans un bal que doit briller cette parure?

HORTENSE, *troublée.* Un bal... je ne le pense pas... je veux dire que j'ignore... encore!

VOLBERG. Ah! vous ne savez pas?

HORTENSE, *vivement.* Non certainement, Monsieur, je ne me doutais même pas... je vous le jure... sans cela...

HENRIETTE, *à part, avec étonnement.* Qu'est-ce qui lui prend?

HORTENSE, *troublée.* Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien m'excuser... je ne sais pas vraiment ce que j'éprouve... c'est ma migraine!

VOLBERG. Celle de tout à l'heure?

HORTENSE, *vivement.* Oui, Monsieur... la même qui vient de me reprendre!

HENRIETTE, *à part.* Cette migraine qu'elle n'a jamais eue.

HORTENSE. Je vous demande la permission de vous quitter..

VOLBERG, *s'inclinant.* C'est à moi de me retirer, Madame. Vous veniez pour parler à Madame de Blinval... je m'en vais!

HENRIETTE, *à demi-voix.* Où donc?

VOLBERG. Ici au-dessous, chez M. Dubanton, le notaire de mon père... et puis de là... chez moi, rue de Provence.

HENRIETTE. Rue de Provence... c'est bien loin de l'Abbaye-aux-Bois... et il me semble que quand on est marié...

VOLBERG, *souriant.* Oui... mais commme je vous l'ai dit, je ne le suis pas, je ne suis qu'un prétendu. (*Il remonte prendre son chapeau, sur un fauteuil au fond.*)

HENRIETTE, *bas, à Hortense, et d'un air suppliant.* Comment, il s'en ira... même sans t'embrasser... (*Haut, à Hortense.*) Ah! tu as beau hocher la tête, ce sont mes principes. Un mari et une femme qui s'embrassent, c'est de la morale en action. (*A Volberg.*) Votre belle-mère vous l'ordonne!

ENSEMBLE.

AIR : Des Diamants de la Couronne. (*Si j'osais, allons du courage et du cœur.*)

Ah! si j'osais!
Déjà comme je lui dirais,
Restez, Monsieur, restez, je le permets!
J'aurais voulu leur dire dès longtemps,
Soyez unis par moi, mes chers enfants!

VOLBERG.

Ah! si j'osais!
Près d'elle encor je resterais!
Oui, tant d'attraits,
Redoublent mes regrets!
Mais son époux n'est ici qu'un amant.
Oui, j'obéis, je m'éloigne à l'instant!

HORTENSE.

Ah! si j'osais!
C'est moi, c'est moi qui leur dirais
Et ma frayeur, hélas! et mes regrets!
Délivrez-moi, mon Dieu, de cet amant
Qui semble exprès créé pour mon tourment!

Motif nouveau de M. Couder.

VOLBERG.

Je vois qu'il faut encore attendre
Pour mériter tant de bonheur!

HENRIETTE.

Eh quoi! ce qu'elle vient d'entendre
Ne saurait fléchir sa rigueur!

VOLBERG.

A cette loi, juste quoique sévère,
Vous le voulez, je dois me conformer;
Il faut du temps, bien du temps pour vous plaire :
Il n'en faut pas pour vous aimer.

(*Reprise ensemble de l'air précédent.*)
Ah! si j'osais! etc.

(*Volberg salue respectueusement et sort par la porte du fond.*)

SCENE VI.

HENRIETTE, HORTENSE.

HENRIETTE, *venant vivement près d'Hortense.* En vérité, Hortense, je ne te conçois pas!

HORTENSE. C'est que tu ne sais pas... pendant ton absence ce qui est arrivé... ce qui arrive encore...

HENRIETTE. Du *d'Aranda!*

HORTENSE. Toujours lui!.. cette maudite fenêtre qui lui donnait juste le signal qu'il demandait.

HENRIETTE. C'est Maria qui l'a ouverte... c'est sa faute!

HORTENSE. Oh! oui, c'est sa faute... elle est cause de tout! car pendant que nous étions toutes deux dans ma chambre, je la vois se lever brusquement et s'écrier : « Je veux écrire à M. d'Aranda!.. » Et moi, enchantée de me débarrasser d'elle... je lui dis : Là, dans mon cabinet de travail... la pièce à côté... Elle s'y élance et je respire!

HENRIETTE. Te voilà seule!

HORTENSE. Oh! bien oui, seule. Je vois tout à coup apparaître... venant du jardin... M. d'Aranda...

HENRIETTE. Et tu l'as reçu?

HORTENSE. Reçu!.. on dirait qu'il m'a demandé ma permission.

HENRIETTE. Mais cependant nous avions défendu ta porte!

HORTENSE. Est-ce que ces hommes-là entrent par la porte... il est arrivé par les murs du jardin... par la fenêtre... je ne sais par où... mais je l'ai trouvé devant moi, presque à mes pieds.

HENRIETTE, *montrant la porte.* Et tu ne lui as pas dit : Monsieur...

HORTENSE. Certainement... mais tout bas... Maria était là... à côté... pouvant nous entendre!

HENRIETTE. Et tu n'as pas sonné?

HORTENSE. Il m'avait pris la main!

HENRIETTE. Et tu ne l'as pas puni comme il le méritait!

HORTENSE. Cela aurait fait du bruit... je ne pouvais que lui repéter : Partez de grâce... partez... partez... et pour qu'il s'éloignât au plus vite, je répondais à toutes ses paroles : Oui, Monsieur... oui, Monsieur! si bien qu'il s'est élancé hors de la chambre en s'écriant : Ah! je suis le plus heureux des hommes!

HENRIETTE, *effrayée.* Ah! mon Dieu! que lui as-tu dit? que lui as-tu promis?

HORTENSE. Est-ce que je sais? est-ce que tu crois qu'on a sa tête à soi, dans une pareille situation? Et ce n'est pas tout encore!

HENRIETTE. Encore! cela continue!..

HORTENSE. Pendant que M. de Volberg était ici... et qu'il me parlait... ce pauvre jeune homme... de son avenir... de ses projets... on m'apportait ici... chez toi... au milieu de ces fleurs... une nouvelle épître de M. d'Aranda...

HENRIETTE, *courant ouvrir le carton.* Est-il possible!.. Il aura donc gagné ta femme de chambre... ou cette fleuriste... Et ce nouveau message... le voilà!.. pas même cacheté ..

HORTENSE. Quelle imprudence... et que veut-il donc, mon Dieu!.. que veut-il de plus?

HENRIETTE. Il paraît qu'ils veulent toujours... (*Lisant : Ange des cieux, tu l'as dit!*)

HORTENSE, *arrachant la lettre.* Comment il ose me tutoyer! mais c'est une horreur!.. et si M. de Volberg avait vu ce papier... il n'en faudrait pas davantage...

HENRIETTE. Pour faire croire!.. Gabriel lui-même le croirait... va donc vite...

HORTENSE. Je ne répéterai jamais cette ligne-là.

HENRIETTE. Eh bien, prends-en une autre?..

HORTENSE. « Tu m'aimes, mon Hortense adorée! (*S'arrêtant.*) Mais c'est encore pis! (*Lisant.*) Tu m'aimes, « et le tyran qui t'opprime, ton mari, vient, dit-on, d'arriver... » (*Avec frayeur.*) Ah! mon Dieu!

HENRIETTE. Mais le tyran... c'est lui!

HORTENSE. « On ne meurt pas de rage, puisque j'existe « encore... ange de ma vie... »

HENRIETTE, *à Hortense, qui tressaille.* Ne fais pas attention... on s'y habitue...

HORTENSE, *lisant.* « Écris-moi que tu ne le recevras pas « et que tu m'aimes... écris-le moi de ton sang... sinon « j'ai là deux pistolets, un pour lui... l'autre pour moi... » (*Poussant un cri.*) Tuer mon mari... je ne le veux pas!

HENRIETTE. Mais on ne peut pas vivre comme ça! c'est un amour féroce, cannibale!

HORTENSE. C'est un homme affreux!

HENRIETTE. Et lui écrire qu'on l'aime... le lui écrire avec son sang.

HORTENSE. Plutôt mourir!

HENRIETTE. Qu'il se tue tout seul si cela lui fait plaisir. Chacun pour soi... mais en attendant, que faire...

HORTENSE, *courant à la table.* Ah! sois tranquille... cela ne sera pas long... et dans ma colère...

HENRIETTE. Tu lui écris...

HORTENSE. Oui sans doute...

HENRIETTE, *prenant une petite bouteille sur la table.* Attends! attends!.. tiens!.. voilà de l'encre rouge... cela reviendra au même!

HORTENSE. C'est inutile... (*Écrivant.*) « Je vous dé- « teste... Je vous maudis... J'aime bien mieux mon mari. »

HENRIETTE. Mais tu vas lui faire brûler la cervelle... à ton mari!

HORTENSE, *s'arrêtant, et déchirant la lettre.* Ah! c'est vrai!

HENRIETTE. Il ne faut pas exaspérer un caractère pareil.

HORTENSE. Tu as raison.

HENRIETTE. Il faut, au contraire, pour s'en débarrasser, le traiter avec ménagement, avec douceur...

HORTENSE. Alors, dicte toi-même...

HENRIETTE. Est-ce que j'entends rien à ces lettres-là, moi qui n'écris qu'à Gabriel.

HORTENSE. N'importe, dicte toujours...

HENRIETTE. Eh bien, je dirais : « Monsieur, si vous vou- « lez bien vous éloigner, et ne plus jamais me revoir... « peut-être que je vous aimerai un peu... »

HORTENSE, *s'arrêtant.* Par exemple!

HENRIETTE. « Très-peu! »

HORTENSE, *déchirant de nouveau la lettre.* Non!.. je n'écrirai jamais cela... Mais quel parti prendre... Ne vois-tu donc aucun moyen?

HENRIETTE. Si vraiment. Quand je suis embarrassée... quand j'ai une peine ou une inquiétude...

HORTENSE, *vivement.* Eh bien, que fais-tu?..

HENRIETTE, *naïvement.* Je vais tout raconter à mon mari... et le consulter... il nous conseillera, il nous défendra, j'en suis sûre... et si tu veux, je vais...

HORTENSE. Oh! non! ne lui dis rien... rougir à ses yeux! lui que je ne connais pas... que je n'ai jamais vu!..

HENRIETTE. Eh bien! alors, adresse-toi tout bonnement à M. de Volberg...

HORTENSE, *avec frayeur.* Mon mari!..

HENRIETTE. Dame!.. tu le connais, lui!..

HORTENSE. C'est plus terrible encore!

HENRIETTE. En quoi donc?.. quand il saura la vérité dans tous ses détails.

HORTENSE, *effrayée.* Tous!.. Qu'est-ce que M. de Volberg va penser!..

HENRIETTE. Il pensera qu'il a ton estime et ton affection, puisque tu le prends pour guide et pour conseil!.. Il nous a dit qu'avant de partir, il passerait ici en bas... chez son notaire!.. j'y vais, et s'il y est encore, je te l'envoie...

HORTENSE. Mais...

HENRIETTE. Allons! allons, courage! (*Elle sort par la porte, à gauche.*)

SCENE VII.

HORTENSE. Ah! si je peux sortir de ce danger-là... je réponds bien de ne jamais m'y exposer! (*Elle tombe sur le fauteuil, à gauche.*)

SCENE VIII.

HORTENSE, *assise*, GABRIEL, *ouvrant la porte à gauche, au deuxième plan, affublé d'un manteau, qu'il drape à l'espagnole.*

GABRIEL, *à part.* Ma bonne petite femme n'est plus là! madame de Volberg est seule... Allons, dans l'intérêt d'un ami, achevons notre ouvrage, et portons les derniers coups... ce que nous autres orateurs, nous appelons la péroraison! (*Il traverse doucement le théâtre, va ouvrir la croisée; puis fait un grand bruit, comme s'il avait sauté, pour entrer par la fenêtre.*)

HORTENSE *se retourne, aperçoit Gabriel, pousse un cri et s'écrie en tremblant.* Vous encore! vous ici, monsieur d'Aranda!.. mais vous êtes donc partout! (*Tremblante.*) Que me voulez-vous?

GABRIEL, *à genoux.* Je vous l'ai dit... je vous l'ai écrit... mourir à vos pieds.

HORTENSE. Eh! Monsieur...

GABRIEL, *se relevant.* Vous ne me connaissez pas! Ce n'est pas du sang qui coule dans mes veines, c'est du bitume, c'est de l'asphalte, et voyant que vous ne me répondiez pas... je suis venu moi-même chercher la réponse ..

HORTENSE. La réponse... c'est que je voulais d'abord vous renvoyer... votre lettre...

GABRIEL. Et grâce au ciel... vous ne l'avez pas fait!

HORTENSE. Je ne l'ai pas pu!

GABRIEL, *vivement*. Merci!.. merci d'un tel aveu! il me suffit!

HORTENSE, *vivement*. Mais, Monsieur...

GABRIEL. C'eût été dire à mon cœur de ne plus battre, à ma vie de s'arrêter... car je n'existe... moi, que par mon amour... cet amour dévorant que vous partagez!

HORTENSE, *vivement*. Mais du tout.

GABRIEL. Vous me l'avez dit.

HORTENSE. Ce n'est pas vrai...

GABRIEL. Vous l'avez dit...

HORTENSE. Eh bien! Monsieur... je me suis trompée!..

AIR : *Comme il m'aimait.*

Ne m'aimez plus! (*bis.*)
Faites qu'une autre me remplace,
Ne m'aimez plus!

GABRIEL.

D'amour mes sens sont éperdus...

HORTENSE.

Eh bien... dans l'effroi qui me glace...
Si vous m'aimez... un peu... de grâce...
Ne m'aimez plus!

GABRIEL, *parlant*. Eh bien!

HORTENSE, *achevant l'air*.

Ne m'aimez plus!

GABRIEL, *avec un geste de fureur*. Comment! que je...

HORTENSE, *vivement*. Ne vous fâchez pas, Monsieur, et écoutez-moi! Je m'abusais moi-même quand je me croyais faite pour les grands sentiments... les grandes passions... je ne suis qu'une pauvre honnête femme qui tient à ses devoirs, à sa réputation... à tout ce qu'il y a de plus... prosaïque au monde... vous voyez donc bien... que je ne vous aime pas... mais pas du tout...

GABRIEL. Sacrifice que vous voulez faire à la vertu!

HORTENSE. Ah! que c'est impatientant! Eh bien, Monsieur, s'il faut avouer la vérité... je vous hais.. je vous déteste!

GABRIEL. Toutes les grandes passions se tiennent! J'aime mieux votre haine que votre indifférence!

HORTENSE. Alors, Monsieur, vous m'êtes le plus indifférent de tous les hommes... Là!..

GABRIEL. Vous ne me le prouverez jamais avec ce tremblement nerveux... avec cette exaltation qui m'enivre... (*Se jetant à ses genoux.*) O Hortense, que tu es belle ainsi... cherchant à me cacher le sentiment délirant que trahissent tes regards...

HORTENSE, *hors d'elle-même*. Vous ne comprenez donc pas, monsieur d'Aranda? ce que je voulais éviter de vous dire... c'est que je trouve mon mari plus galant homme, plus généreux, plus aimable, plus beau que vous!

GABRIEL, *se levant avec fureur*. Plus beau!.. Comment... encore plus beau que moi!.. Un tel affront!..

HORTENSE. Que je l'aime, Monsieur.

GABRIEL. Vous l'aimez... lui... (*Avec mépris.*) Un mari! voilà ce que je n'ai jamais entendu... voilà ce que je suis bien aise d'entendre!

HORTENSE. Oui, Monsieur, je l'aime...

GABRIEL, *avec indignation*. Et vous osez me faire un tel aveu... à moi... dont vous connaissez la jalousie incendiaire et frénétique...

HORTENSE, *tremblante*. Mon Dieu... mon Dieu... je crois l'entendre!

GABRIEL. Qu'il vienne donc... je suis armé...

HORTENSE. Au nom du ciel, Monsieur... qu'il ne vous voie pas... éloignez-vous!

GABRIEL. A votre tour alors ne me réduisez pas au désespoir... (*Montrant la porte à droite.*) Je serai là .. dans cet appartement d'où l'on peut tout entendre! et si devant moi... en ma présence... vous accordez à ce... mari!.. la moindre marque d'amour... la moindre faveur...

HORTENSE. Eh bien?..

GABRIEL. Vous aurez son trépas à vous reprocher... car à l'instant même... je vous le jure... je le tue!

HORTENSE. Ah! mon Dieu!

GABRIEL. Et moi-même après! faites-y bien attention... c'est vous maintenant que cela regarde! (*Il se jette dans le cabinet.*)

SCENE IX.

VOLBERG, HORTENSE.

HORTENSE. Tuer mon mari... par exemple!.. passe encore si c'était moi, ce serait juste... mais lui!.. ah! le voici!.. (*Elle tombe assise sur le fauteuil, près de la table à droite.*)

VOLBERG, *entrant par la gauche*. Henriette, votre amie... vient de me dire, Madame, que vous me demandiez; que vous désiriez me voir; et je suis accouru, me voici... parlez... parlez, de grâce...

HORTENSE. Je le voudrais... et je n'ose...

VOLBERG. Qui peut vous en empêcher?

HORTENSE. Ce qui m'en empêche, Monsieur... (*A part.*) Dieu! que c'est gênant qu'il soit là.

VOLBERG. J'étais décidé, si ma présence devait vous imposer la moindre contrainte... à m'éloigner pour toujours... (*Hortense tourne vers lui un regard tendre et suppliant.*) Votre bonté me rassure... votre regard me rappelle!.. je crois le voir du moins; et après m'avoir donné un tel espoir, vous ne voudriez pas me l'enlever...

HORTENSE. Oh! non, Monsieur...

VOLBERG. Je reste donc... et je peux vous ce dire que ce matin je n'osais vous exprimer même devant Henriette, votre amie... car c'est une position si embarrassante de ne pas être seuls.

HORTENSE, *regardant la porte à droite*. Oh! oui, sans doute.

VOLBERG, *avec joie*. N'est-ce pas? En vous trouvant si belle, j'éprouvais une admiration mêlée de bonheur... et de crainte. Il me semblait qu'un si grand bien, un tel trésor ne pouvait jamais m'appartenir! Aussi, je ne vous demande pas de m'aimer comme je vous aime... je n'exige pas l'impossible... dites-moi seulement que cet amour ne vous déplaît pas, que vous pourrez vous y habituer, et que vous consentez à m'écouter, dussiez-vous, comme en ce moment, ne pas me répondre.

HORTENSE, *à part, se levant*. Dieu! que c'est gênant qu'il soit là.

VOLBERG. Vous baissez les yeux... vous vous taisez... prenez garde, je suis capable, si vous ne me démentez pas, d'interpréter ce silence en ma faveur. Je vais croire... qu'un amour si pur, si vrai, si respectueux... a fini par vous toucher... (*Voyant qu'elle se tait.*) par vous inspirer quelque pitié... peut-être même quelque reconnaissance.

AIR : *Taisez-vous, amants, taisez-vous!*

PREMIER COUPLET.

En vous parlant de mes vœux, je redoute
L'indifférence et même le courroux!
Vous taire ainsi, c'est me dire : j'écoute!
Taisez-vous encor!.. taisez-vous,
Taisez-vous!

DEUXIÈME COUPLET.

Silence heureux!.. consentement suprême!
Aveu muet qui ferait des jaloux!
En vous taisant, c'est me dire : je t'aime :

Taisez-vous toujours!.. taisez-vous,
Taisez-vous!

(S'élançant vers elle.) Hortense! Hortense!..

HORTENSE, *se dégageant de ses bras, et toute tremblante passant de l'autre côté du théâtre.* Eh bien... oui, Monsieur... je crois que... (*A voix basse.*) je vous aime...

VOLBERG, *à voix haute.* Vous m'aimez!

HORTENSE, *avec frayeur.* Ah! mon Dieu! (*Haut.*) A votre tour... je vous en supplie... taisez-vous...

VOLBERG, *avec transport.* Eh! que me faut-il de plus, Hortense, tu es ma femme...

HORTENSE, *à voix basse.* Oui, Monsieur

VOLBERG, *de même.* Tu es mon bien... mon trésor..

HORTENSE, *de même.* Oui, Monsieur... (*A part.*) Mon Dieu, comme il parle haut!

VOLBERG. Rien ne peut plus nous séparer... tu es à moi... et cette main qui m'appartient, que je presse...

HORTENSE. Ah! mon Dieu! (*A part.*) A la moindre faveur, a-t-il dit...

ENSEMBLE.

AIR de *M. Ormille.* (Loi salique.)

VOLBERG.

Toi, qui vois mon ivresse!
Peux-tu me refuser?..
Accorde à ma tendresse
Un seul, un seul baiser!

HORTENSE, *à part.*

La frayeur, qui m'oppresse,
M'oblige à refuser.
Redoutons ma faiblesse
Si j'accorde un baiser.

(*Il embrasse Hortense. On entend de l'appartement un coup de pistolet. Hortense jette un cri d'effroi, se jette au-devant de son mari comme pour le préserver.* (*Musique en sourdine à l'orchestre.*)

HORTENSE, *hors d'elle-même.* Blessé!.. blessé!..

VOLBERG. Eh non vraiment! qu'avez-vous, de grâce?..

HORTENSE. Alors, c'est l'autre... qui lui-même se sera tué!

VOLBERG, *s'élançant vers la porte à droite.* Qu'est-ce que cela signifie?

SCENE X.

HORTENSE, *puis* HENRIETTE ET MARIA.

HORTENSE, *tremblante.* Un homme tué pour moi!.. je suis perdue de réputation. (*Apercevant Henriette qui entre avec Maria.*) Ah! mes amies... si vous saviez!..

HENRIETTE. Je sais tout...

HORTENSE. C'est horrible!

MARIA. C'est inconcevable!..

HENRIETTE. Je crois bien! mon mari qui n'a pas été ce matin au Palais!

MARIA. Eh! non!.. M. d'Aranda...

HENRIETTE. On te le rend... on n'en veut plus... reprends-le.

MARIA. Il n'est pas à Paris... il n'y est jamais venu!..

HENRIETTE, HORTENSE. Allons donc!

MARIA. Mon père vient de recevoir une lettre de lui... où il lui demande ma main... il ne veut plus vivre que pour moi!..

HORTENSE. Lui!.. et là, tout à l'heure... d'un coup de pistolet, il s'est tué!..

MARIA, HENRIETTE. Ah!..

MARIA. Courons!.. (*Elle se dirige vers la porte à droite qui s'ouvre; Volberg et Gabriel paraissent.*)

TOUTES TROIS. Qu'ai-je vu!..

SCENE XI.

HORTENSE, HENRIETTE, MARIA, VOLBERG, GABRIEL.

HORTENSE, *se cachant la tête dans ses mains.* Ah! toujours lui!.. toujours d'Aranda.

HENRIETTE ET MARIA. Où donc?

HORTENSE, *bas à Henriette, se cachant toujours la tête dans ses mains.* Là... là.. près de mon mari... (*Fin de la musique.*)

HENRIETTE, *courant à Gabriel.* C'est le mien... c'est Gabriel!

HORTENSE, *levant la tête.* Ton mari! Gabriel! tu ne te trompes pas?

HENRIETTE, *l'embrassant.* Tiens!.. la preuve...

MARIA ET HORTENSE. Qu'est-ce que ça signifie?

VOLBERG, *souriant.* Moi, je ne sais rien et ne veux rien savoir.

GABRIEL. Et moi, je sais seulement que, venu ce matin pour annoncer la visite d'un mari, on m'a fait attendre dans une bibliothèque, d'où j'ai entendu une conversation étrange et originale...

MARIA. La nôtre!

GABRIEL. Entre trois jeunes dames... dont l'une ne se doutait guère des embarras et des ennuis d'une grande passion.

HENRIETTE, *passant près d'Hortense.* C'est près d'elle que tu as plaidé?..

GABRIEL. Oui.

HENRIETTE. Et tu as gagné ta cause!.. (*A Hortense.*) Car M. de Volberg ne retournera pas ce soir chez lui, n'est-ce pas?.. (*Hortense baisse les yeux.*)

VOLBERG, *à Hortense.* Je vais l'espérer... si, comme tout à l'heure, vous êtes assez bonne pour continuer à vous taire!.. (*Hortense presse la main d'Henriette.*)

HENRIETTE. Bravo! il reste!.. (*Hortense, sans dire un mot, donne la main à son mari.*)

VOLBERG. O pouvoir du silence!

GABRIEL. Pouvoir inconnu... aux avocats!

CHŒUR.

AIR de *M. Couder.*

Jurons, jurons, par des serments suprêmes,
Fidélité que rien ne doit trahir!
Jurons, jurons que les amours eux-mêmes
Ne pourront pas nous désunir.
(*Les trois dames s'avancent.*)

HORTENSE, *au public.*

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Lorsque la morale en chanson
Chez nous, ce soir, tâche d'instruire
A fuir les grandes passions...

MARIA.

Tous les amants vont nous maudire!

HENRIETTE.

Vous, du moins, Messieurs les époux,
Soyez nos défenseurs fidèles!..

HORTENSE.

Envoyez vos femmes chez nous.

HENRIETTE.

Et surtout venez avec elles.

TOUTES LES TROIS.

Et surtout venez avec elles.

REPRISE DU CHŒUR.

FIN DE D'ARANDA.



LA CHARBONNIÈRE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique le 13 octobre 1845.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE MÉLESVILLE

MUSIQUE DE M. MONTFORT.

Personnages.

LE DUC DE CHAMPCARVILLE, grand seigneur émigré	M. Chaix.	JÉROME, son commis	MM. Ricquier.
AGATHE, sa fille	Mlle Duval.	M. RIGOBERT, intendant d'une grande maison	Grignon.
CHARLES D'ASPREMONT, colonel au service de l'empereur	M. Audran.	GERVAIS dit BRINDAMOUR, soldat.	Mocker.
MADAME BERTRAND, charbonnière.	Mlle Prévost.	FLATMANN, aubergiste	Garcim.
		Valets, Paysans, Paysannes, Soldats.	

La scène se passe dans le domaine de Reichenback, en Westphalie, vers la fin de l'année 1814.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place de village; à gauche, une auberge; à droite, la grille d'un château.

—

SCENE PREMIERE.

(*Au lever du rideau, Brindamour est au milieu du théâtre, assis à une table et entouré de paysans westphaliens et de soldats qui boivent avec lui; à droite, au bord du théâtre, Jérôme devant une petite table et déjeunant seul. Flatmann, l'aubergiste, allant et venant de la table à sa maison.*)

BRINDAMOUR.

Buvons, chantons tour à tour!
Et que rien ne vous effraie!
Mes amis, c'est moi qui paie,
Moi, Gervais dit Brindamour!
Moi, soldat français, qu'on oublie,
Au fin fond de la Westphalie!
Je n'ai su faire, dans ma vie,
Que deux choses passablement:
Primo, de me battre avec gloire;
Secundo, de chanter et boire!..
Or, mes amis, j'aime à le croire,
Je ne me bats pas à présent!
Donc... suivez le raisonnement.

ENSEMBLE.

BRINDAMOUR.

Chantons, buvons tour à tour,
Et que rien ne vous effraie,
Mes amis, c'est moi qui paie!..
Vivent le vin et l'amour!

LE CHŒUR.

Chantons, buvons tour à tour,
Et que rien ne nous effraie...
Mes amis, c'est lui qui paie!
Vivent le vin et l'amour!

JÉRÔME, *devant sa petite table.*

Tudieu! quel joyeux caractère!

BRINDAMOUR, *à Jérôme.*

Toi, qui là bas, tout seul, bois de la bière,
Viens avec nous boire du vin!
(*Jérôme se lève et s'approche de la table en tendant son verre.*)
C'est moi qui paie... Allons, le verre plein!

JÉRÔME, *à part, en buvant.*

C'est un soldat millionnaire!

FLATMANN, *à Brindamour.*

Permettez un peu, compagnon!
Vous régalez tout le canton?
Voici la vingtième bouteille!

BRINDAMOUR.

Dix-huit...

FLATMANN.

Non pas!.. vingt!

BRINDAMOUR.

A merveille!..
Apportez-en d'autres encor...
C'est moi qui régale..

FLATMANN.

D'accord!..
Mais vous versez toujours, et vous ne payez guère!
Liquidons le passé... puis après l'on verra!

BRINDAMOUR.

Bien dit...
(*Fouillant dans plusieurs de ses poches.*)
C'est étonnant comme l'argent s'en va!..
Car je suis sûr que j'en avais naguère.
(*A Jérôme.*)
En as-tu!

JÉRÔME, *d'un air fier.*

Certe!..

BRINDAMOUR, *à Flatmann.*

Alors, passez-lui le total.

JÉRÔME, *repoussant Flatmann, qui lui présente la note, et lui montrant Brindamour.*

C'est lui!

BRINDAMOUR, *se versant un dernier verre.*

Toi! moi! Pourvu qu'on boive, c'est égal!

ENSEMBLE.

FLATMANN.

Ah! pas de semblables tours!

Ne croyez pas qu'on m'effraie :
J'entends ici qu'on me paie
Ou bien j'appelle au secours!

BRINDAMOUR ET LE CHOEUR.

Chantons, buvons tour à tour!
Et que rien ne nous effraie :
(*Montrant Jérôme.*)
Mes amis, c'est lui qui paie?
Vivent le vin et l'amour!

JÉRÔME.

Ah! pas de semblables tours!
Ne croyez pas qu'on m'effraie!
Je bois, mais jamais ne paie!
A d'autres ayez recours!

BRINDAMOUR.

Ah! quel heureux hasard!.. Calmez votre épouvante!
Gargotier timide et tremblant!
Il me reste encor ma toquante.

JÉRÔME, *à Flatmann.*

Sa montre!..

BRINDAMOUR.

Toquante d'argent!
(*La regardant.*)
Souvenir de famille!.. Ah! c'est vraiment dommage,
De te remettre en gage!..
Mais... mais, ce n'est pas la première fois...
Tu connais le chemin, je crois!..

PREMIER COUPLET.

(*Approchant la montre de son oreille.*)
Tic toc! quand m'appelait la table,
Tic toc! ou bien fillette aimable!
A mon désir impatient,
Tu disais... voici le moment!
Adieu donc, ma toquante,
Toi qui si vigilante
Venais nous avertir
Des heures du plaisir!
C'est l'heure du départ qu'ici tu dois tinter.
Tic toc, tic toc, tic, toc... nous allons nous quitter...
Adieu bijou, nous allons nous quitter..

DEUXIÈME COUPLET

(*Portant ses mains à son estomac.*)
Tic toc, mon estomac avide...
Tic toc, mon cœur que l'amour guide,
(*Imitant les battements du cœur.*)
Sans toi pourront bien, entre nous,
(*Regardant la montre.*)
Sonner l'instant du rendez-vous!
Adieu donc, ma toquante,
Je m'en vais, dans l'attente,
Avancer à loisir
Les heures du plaisir!
Sonne donc le départ... Oui, tu peux le tinter...
Tic toc, tic toc, tic toc! nous pouvons nous quitter!
(*La remettant à Flatmann.*)
Oui, sans regret, nous pouvons nous quitter

FLATMANN, *la regardant.*

Elle vaut bien cinq écus!..

BRINDAMOUR.

Au moins dix!
Et pour retrouver, mes amis,
L'appétit qui me tient rancune,
Je vous invite tous à la chasse avec moi!
Dans ces belles forêts que d'ici j'aperçoi..

FLATMANN.

Mais elles sont à la commune!

BRINDAMOUR.

La commune... c'est nous, c'est lui... c'est vous... c'est moi!

ENSEMBLE.

BRINDAMOUR ET LE CHOEUR.

Place! place!
Pour la chasse.
Sur ma/sa trace,
Venez/Courons tous!
Alouettes!
Et feuillettes!
Et fillettes
Sont à nous!

(*Brindamour, les paysans et les soldats sortent; Flatmann rentre dans son auberge.*)

SCENE II.

JÉROME, *puis* MADAME BERTRAND.

JÉRÔME, *regardant Brindamour qui vient de sortir.* Dieu! ce jeune Français est-il mauvais sujet! Ça fait plaisir de rencontrer un compatriote, en pays étranger! (*Otant son chapeau.*) Ah! c'est madame Bertrand! est-elle bien avec ce costume allemand!..

MADAME BERTRAND, *sortant de l'auberge.* C'est bon!.. c'est bon!.. Le reste est pour la fille et les garçons!.. Qu'est-ce que tu fais là, paresseux?..

JÉRÔME. Je viens de déjeuner, c'est utile!

MADAME BERTRAND. C'est juste!

JÉRÔME. Et puis, je vous regarde... c'est agréable... (*Madame Bertrand hausse les épaules.*) Dame! pour une charbonnière, vous n'avez pas trop la couleur de l'état!.. et c'te fraîcheur... cette santé!..

MADAME BERTRAND. Il s'agit bien de ça! Tout est-il prêt pour notre départ?

JÉRÔME. Toujours partir! toujours en route! Levée dès le matin! travailler toute la journée!.. Est-ce que vous n'en avez pas assez gagné, pour vous reposer?... Est-ce qu'il y a à Hambourg... à Copenhague, et dans toute la Suède, une maison de commerce qui égale la vôtre?..

MADAME BERTRAND. Allons donc!

JÉRÔME. N'êtes-vous pas riche à plusieurs millions?

MADAME BERTRAND. Ce n'est pas vrai!..

JÉRÔME. Ce n'est pas vrai? Me dire cela, à moi, Jérôme, votre premier commis, votre intendant, votre factotum!.. qui sais toutes vos affaires... qui sais...

MADAME BERTRAND. Qui sait... qu'il faut te taire!.. et n'en parler à personne.

JÉRÔME. Sans doute... mais à vous!..

MADAME BERTRAND. Il suffit! as-tu pris des renseignements sur M. de Champcarville?..

JÉRÔME. Certainement... vous me l'aviez dit! Grand seigneur émigré, qui depuis longtemps habite l'Allemagne, là, dans ce beau château de Reichenback, qu'il a loué.

MADAME BERTRAND, *avec impatience.* Après?..

JÉRÔME. Et qui, ces jours-ci, va rentrer en France, à la suite du roi.

MADAME BERTRAND. Peu importe!.. Est-il vrai, comme on me l'a assuré, qu'il connaisse M. le marquis d'Aspremont?

JÉRÔME. Je crois bien! Ils disent tous, à l'auberge, que ça doit être son gendre...

MADAME BERTRAND. Et le marquis d'Aspremont, quel est-il?

JÉRÔME. Mon Dieu! que de questions! M. d'Aspremont est colonel d'un régiment français, resté ici en garnison!

MADAME BERTRAND. Très-bien! je vais lui parler...

JÉRÔME. Une minute! Le régiment est en Westphalie... il y a même un poste, (*Montrant l'auberge.*) là, à l'*Aigle-Blanc*... mais le colonel a été appelé à Paris, où il est depuis quelques mois...

MADAME BERTRAND. Je pars...

JÉRÔME. Et pourquoi?

MADAME BERTRAND. Ça ne te regarde pas!

JÉRÔME. Vous me dites ça, à moi, qui vous suis dévoué!

MADAME BERTRAND. Va mettre le cheval à la carriole!

JÉRÔME, *souriant*. La carriole! toujours la carriole d'osier!.. vous qui pourriez aller en berline de poste, à quatre chevaux... deux postillons... « Ohé! ohé!.. qui « est-ce qui passe-là? Madame Bertrand, négociante, et « Jérôme son commis. Terteiffe! est-elle bien cette femme-« là! est-elle... et lui aussi! » On s'arrête, on regarde.. ça fait de l'effet... sans compter la poussière.

MADAME BERTRAND. Non, non. Je ne dépense pas mon argent en poussière... j'en veux faire un meilleur usage, car j'en dois compte...

JÉRÔME. A qui donc?.. Veuve, et sans enfants!.. (*A part, regardant madame Bertrand, qui lève les yeux au ciel, sans lui répondre.*) Il me semble qu'elle a soupiré... et que voilà une occasion... il y a si longtemps que je l'attends... l'occasion! (*Haut.*) Tenez, madame Bertrand...

MADAME BERTRAND, *sortant de sa reverie*. Comment! tu n'es pas parti?..

JÉRÔME. C'est que j'allais faire. (*A part.*) Je ferai mieux d'attendre pour parler!

MADAME BERTRAND, *réfléchissant toujours*. Un instant! un instant!

JÉRÔME, *revenant*. Ah! . c'est vous qui me retenez!..

MADAME BERTRAND. Puisqu'il y a ici des soldats, fais-les causer, avant de partir... sur ce M. d'Aspremont, leur colonel... ce n'est pas difficile...

JÉRÔME. Non, par Dieu! car tout à l'heure encore je viens de déjeuner avec un d'entre eux... un jeune militaire...

MADAME BERTRAND, *vivement*. Ah! il est jeune!

JÉRÔME, *étonné*. Qu'est-ce que ça vous fait?

MADAME BERTRAND. Quel âge a-t-il?

JÉRÔME. De vingt à vingt-deux ans!.. mais, c'est singulier, madame Bertrand, comme vous vous intéressez à la jeunesse!.. vous qui, du reste, êtes une femme raisonnable... dès qu'on parle devant vous d'un jeune homme... c'est toujours des questions!.. mais celui-là, je vous en préviens, est un mauvais sujet de premier numéro... à telles enseignes qu'il vient de mettre sa montre en gage, pour payer l'aubergiste.

MADAME BERTRAND. Qu'il y a-t-il d'étonnant à ça?.. un pauvre garçon, en pays étranger... loin de sa famille et de sa mère, qui peut-être ne sait pas ce qu'il est devenu... (*Vivement.*) Tu rachèteras sa montre et tu la lui rendras.

JÉRÔME. V'là une idée!

MADAME BERTRAND. Prends ma bourse et va vite.

JÉRÔME. C'est plus qu'il ne faut...

MADAME BERTRAND. Tu lui donneras le reste.

JERÔME. Il le boira.

MADAME BERTRAND. Tant mieux! pourvu qu'il boive à la France, à sa famille... à sa mère!.. tu le lui ordonneras de ma part.

JÉRÔME. Oh! celui-là, il n'y a pas besoin de lui ordonner de boire!.. Tenez, tenez... voilà M. de Champcarville et mademoiselle Agathe, sa fille, qui sortent du château...

MADAME BERTRAND. Bien! laisse-moi avec eux! exécute mes ordres et reviens.

JÉRÔME. Oui, ma'me Bertrand. (*Il rentre à l'auberge.*)

SCENE III.

MADAME BERTRAND, LE DUC DE CHAMPCARVILLE, AGATHE, UN DOMESTIQUE *en livrée, derrière eux.*

AGATHE. Comment, mon père, sortir avant midi... et à pied?..

LE DUC. Je suis depuis ce matin assis devant mon secrétaire, où j'ai écrit tant de notes et de dépêches, que j'ai besoin de prendre quelque exercice. Je vais au château voisin... à peine une demi-lieue...

AGATHE. Et vous ne m'emmenez pas?..

LE DUC, *à demi-voix*. Impossible, ma chère Agathe... des affaires graves... affaires d'Etat...

AGATHE. Une entrevue secrète?

LE DUC, *d'un ton important*. Oui... un déjeuner... secret... où l'on doit me remettre les ordres du roi pour notre départ et notre retour en France!.. et puis, nous avons à parler confidentiellement de cette place de grand-maître de la vénerie... Adieu, adieu, mon enfant!

AGATHE, *le retenant*. Mais avant de partir, voyez au moins ce pauvre homme qui vous demande audience...

LE DUC, *froidement*. Non.

AGATHE. Il est là depuis ce matin, à cette auberge, attendant votre réponse.

LE DUC, *montrant une lettre*. Je n'en ai point à faire à un billet pareil... « Rigobert salue M. Champcarville... »

AGATHE. Il y a *De*.

LE DUC. Il n'y est pas....

AGATHE. C'est mal écrit... (*Lisant.*) « Rigobert salue « M. de Champcarville et lui demande un instant d'au-« dience. Il attend sa réponse à l'auberge de l'*Aigle-« Blanc*. »

LE DUC, *reprenant la lettre*. C'est sans façon! un M. Rigobert... traiter d'égal à égal! Mon Dieu! je fais la part du temps... je sais que nous sommes en 1814, et je ferais bon marché de tous mes titres, prérogatives et priviléges... ce que je veux seulement, c'est qu'on me les rende, et après nous verrons!.. (*Au domestique.*) Offrez à M. Rigobert mes civilités et dites-lui qu'il m'est impossible d'avoir l'honneur de le recevoir. (*Le domestique entre dans l'auberge à gauche, et le duc fait quelques pas pour sortir. Madame Bertrand, qui jusque là s'est tenue à l'écart, se présente devant lui.*)

MADAME BERTRAND. Pardon, Monseigneur!

LE DUC. Qu'est-ce encore? qu'y a-t-il?

MADAME BERTRAND, *avec un peu de trouble*. Il y a d'abord, monsieur le duc, qu'autrefois, dans mon commerce, car je suis dans le commerce... madame Bertrand, marchande de charbons .. j'ai connu un monsieur Rigobert... un fort honnête homme... j'ignore si c'est celui-là... mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit... c'est de moi...

LE DUC. Vous voulez la fourniture de l'hôtel?.. rien de mieux... Eh bien! vous verrez ça avec mon intendant... à Paris, dès que nous y serons de retour...

MADAME BERTRAND. Je ne refuse pas, Monseigneur!.. mais je viens pour autre chose encore .. pour vous demander où je pourrais rencontrer à Paris une personne que j'ai grand intérêt à rejoindre... M. le colonel d'Aspremont!

AGATHE, *vivement, à part*. Le marquis!..

LE DUC, *avec hauteur*. A moi, de pareils renseignements!

MADAME BERTRAND. C'est tout naturel .. comme on dit que M. le marquis doit être votre gendre...

LE DUC, *avec colère*. Mon gendre?.. Qui a dit cela?

MADAME BERTRAND, *troublée et voyant les signes d'Agathe*. On avait assuré, du moins, là, à l'auberge, que M. le marquis recherchait mademoiselle votre fille en mariage... et ..

LE DUC. Cette nouvelle ne m'avait pas encore été notifiée.. (*A Agathe.*) Vous la connaissiez sans doute, Mademoiselle?

AGATHE, *timidement*. Non, mon père... mais depuis plusieurs mois, M. le marquis est dans ce pays avec les troupes qu'il commande, et ses visites au château... ont pu faire penser...

LE DUC. Je suis très-flatté qu'à l'auberge de l'*Aigle-Blanc* on daigne s'occuper de l'établissement d'une Champcarville avec un colonel de Bonaparte!.. et puisqu'on y est si bien instruit, c'est là, madame Bertrand, qu'il faut vous procurer les renseignements dont vous avez besoin.

MADAME BERTRAND, *le suivant, d'un air suppliant*. Monsieur le duc!.. monsieur le duc!..

LE DUC, *lui faisant un salut de la main*. Votre serviteur, de tout mon cœur. (*Il sort par le fond à gauche.*)

SCENE IV.

MADAME BERTRAND, AGATHE, *qui a fait quelques pas pour rentrer par la grille du château.*

MADAME BERTRAND, *se désolant.* Mais il faut pourtant que je parle à M. d'Aspremont; il y va de ce que j'ai de plus cher...

AGATHE, *revenant vivement près d'elle, et à voix basse.* Vous lui parlerez... ici même... je m'en charge...

MADAME BERTRAND. Est-il possible, ma bonne demoiselle? et comment cela?

AGATHE. Un ordre du ministre de la guerre l'avait appelé à Paris... il revient aujourd'hui, pour ramener en France son régiment qui servait dans l'armée westphalienne... mais personne ne le sait encore... ainsi...

MADAME BERTRAND. Je me tairai... je me tairai... je suis si désolée de vous avoir causé un grand chagrin peut-être par mon indiscrétion?

AGATHE, *à demi-voix.* Oui... il valait mieux ne pas parler de cela...

MADAME BERTRAND. Ça ne m'arrivera plus... (*A demi-voix, et en confidence.*) Votre père ne veut donc pas?..

AGATHE. Silence!

MADAME BERTRAND. Il est fier... je l'ai bien vu. Mais il me semble que les d'Aspremont sont aussi une haute et noble famille... celui-là surtout... seul et dernier de sa race...

AGATHE, *à mi-voix.* Oui, sans doute... mais on trouve ici qu'il y a une tache à son blason. Il s'est battu pour la France... il a servi l'Empereur... nommé colonel par lui, blessé à la bataille de Dresde... voilà des torts que mon père ne pardonne pas.

MADAME BERTRAND, *souriant.* Je comprends... lui qui est toujours resté pur, fidèle... et à ne rien faire!..

SCENE V.

LES MÊMES, RIGOBERT.

RIGOBERT, *sortant de l'auberge avec le domestique.* M. le duc ne peut pas me recevoir ce matin? Dites-lui que ce sera pour ce soir... j'attendrai... j'en ai l'habitude... je ne fais que cela depuis vingt ans!.. (*Le domestique rentre au château.*)

RÉCITATIF.

MADAME BERTRAND, *poussant un cri.*
C'est monsieur Rigobert!

RIGOBERT, *de même.*
C'est madame Bertrand!
Mon bon ange! et mon talisman!
(*Déclamant les vers de Racine,*)
« Oui, puisque je retrouve un cœur aussi fidèle,
« Ma fortune va prendre une face nouvelle! »

MADAME BERTRAND, *bas, à Agathe.*
Joliment!

AGATHE.
Quel est donc ce franc original?

MADAME BERTRAND.
Je ne l'ai jamais su!

AGATHE.
Quoi, vraiment?

MADAME BERTRAND.
C'est égal!

PREMIER COUPLET.

Le faste l'importune,
Il va toujours à pié;
Fidèle à l'infortune,
Fidèle à l'amitié!..
Il est aujourd'hui, comme
On le voyait hier,
C'est un singulier homme
Que M. Rigobert!

RIGOBERT.

DEUXIÈME COUPLET.

Toujours content, sur terre,
Des hommes et du temps,
Quand le sort m'est contraire,
Sans me plaindre... j'attends!..
Que le sort me sourie,
Je n'en suis pas plus fier...
C'est la philosophie
Du pauvre Rigobert.

ENSEMBLE.

LES DEUX FEMMES.
Discret, sage, économe,
Heureux et jamais fier,
Ah! le singulier homme
Que M. Rigobert!

RIGOBERT.
Il est aujourd'hui, comme
On le voyait hier...
C'est un singulier homme,
Que M. Rigobert!

AGATHE. Vous vous connaissez donc depuis longtemps?

RIGOBERT. Si je la connais, ma belle demoiselle!.. je crois, parbleu! que j'en ai été amoureux... d'abord par reconnaissance... Imaginez-vous...

MADAME BERTRAND, *l'interrompant.* C'est bon, monsieur Rigobert, on n'a pas besoin de dire ces choses-là.

RIGOBERT, *passant entre elles.* Vous, peut-être... mais moi... j'ai besoin de les répéter et de proclamer mes dettes... jusqu'ici, d'ailleurs, je n'ai pas encore eu d'autre moyen de les payer. Figurez-vous, mademoiselle, qu'il y a une vingtaine d'années, moi, Allemand, et jeune alors, j'étais venu pour mon plaisir à Paris... ville charmante et folle, qui avait alors une folie furieuse... la moitié de la nation tuait ou emprisonnait l'autre! Je fus de l'autre moitié... quoique étranger, on me traita en compatriote! Je comprenais peu le français d'alors... mais il me semblait absurde d'être prisonnier sous le règne de la liberté! je trouvai bon de m'évader... on le trouva mauvais... et l'on me poursuivait, le sabre au poing, de rue en rue, lorsqu'une boutique basse et enfumée s'offrit à moi... c'était celle d'une charbonnière...

AGATHE, *montrant madame Bertrand.* La sienne?

MADAME BERTRAND. Ça suffit!

RIGOBERT. Non... ça ne suffit pas... elle me sauva, elle me cacha pendant six semaines... moi, qu'elle ne connaissait pas... exposant sa vie... et celle de son mari...

MADAME BERTRAND. Un brave homme, celui-là...

RIGOBERT. Parbleu!.. sans cela, je vous aurais adorée, mère Bertrand... ou du moins, je vous l'aurais dit. (*A Agathe.*) Et ce n'est rien encore... six ans après... en Allemagne, où j'avais eu autrefois beaucoup d'amis... pas un seul ne voulait me prêter un millier de florins, dont j'avais besoin... quand je rencontre, moi, à pied, sur la grande route, madame Bertrand et son mari, dans leur petite carriole d'osier.

MADAME BERTRAND. Où nous vous offrîmes une place... le beau mérite!

RIGOBERT. Et, dans un vieux portefeuille de cuir rouge, que j'ai gardé, quatre mille livres...

MADAME BERTRAND. Que, par votre travail, vous nous avez rendues, en deux ans.

RIGOBERT. Et qu'est-ce que ça fait? croyez-vous pour ça que nous soyons quittes?.. non, vraiment! Je vous déclare ici que je n'entends pas mourir insolvable... et que

si jamais... Tenez... tenez... qu'est-ce que veut ce brave homme, qui vous fait des signes?.. (*Voyant Jérôme sur la porte de l'auberge.*)

MADAME BERTRAND. C'est Jérôme, mon premier commis!

AGATHE. Adieu, madame Bertrand, ce que je viens d'apprendre redouble mon estime pour vous!.. vous verrez M. d'Aspremont... et quoi que vous ayez à lui dire, demandez sans crainte, il vous l'accordera .. je vous le promets. (*Elle rentre par la grille du parc en saluant Rigobert.*)

SCENE VI.

MADAME BERTRAND, RIGOBERT, JÉROME.

MADAME BERTRAND. Ah! la brave et noble demoiselle... qu'à défaut de son père, Dieu lui donne le mari qu'elle désire... et si ça ne dépendait que de moi... (*A Jérôme qui s'approche.*) Que viens-tu m'annoncer?..

JÉRÔME. Que la carriole est prête.

RIGOBERT. La carriole d'osier?

MADAME BERTRAND. Toujours la même! (*A Jérôme.*) Je ne pars que demain; va remiser...

JÉRÔME, *d'un air découragé.* Je le veux bien... mais, vrai, madame Bertrand, ça m'effraie! à chaque instant, une nouvelle idée! Quant à celle de tout à l'heure, elle est là... (*Montrant son gousset.*)

MADAME BERTRAND. C'est bon!

JÉRÔME. Je l'ai rachetée... mais je n'ai pu la remettre au propriétaire... attendu que, pour avoir chassé dans les bois communaux, les gendarmes...

MADAME BERTRAND. Il y en a ici?

RIGOBERT. Il y en a partout... le progrès de la civilisation.

JÉRÔME. Les gendarmes l'ont mis lui-même en gage chez le bourguemestre... (*Lui rendant la montre.*) Voilà l'objet en question... montre d'argent... guillochée, avec un chiffre!.. bassinoire de la plus haute antiquité!

MADAME BERTRAND, *qui a regardé la montre avec la plus grande émotion et portant la main à son cœur.* Ah! mon Dieu!..

JÉRÔME. Qu'avez-vous donc?..

MADAME BERTRAND. C'est bien à ce jeune soldat?

JÉRÔME. Souvenir de famille, à ce qu'il dit!

MADAME BERTRAND. Je veux le voir... je veux lui parler à l'instant!

JÉRÔME. Il est en prison!

MADAME BERTRAND. N'importe!

JÉRÔME. Pour une amende!

MADAME BERTRAND. Paie-la...

JÉRÔME. Il s'agit de cent écus!

MADAME BERTRAND. Fût-ce du double... paie-la vite... et reviens... m'as-tu entendu?..

JÉRÔME, *plus étonné.* Tenez... Madame Bertrand, ça ne peut pas durer comme ça... vous que j'ai toujours vue raisonnable jusqu'ici... ça me change toutes mes habitudes!..

MADAME BERTRAND, *hors d'elle-même.* Ah! tu me fais mourir d'impatience... ne sais-tu plus m'obéir?

JÉRÔME. Toujours... toujours... et j'y cours!.. (*Il sort.*)

SCENE VII.

MADAME BERTRAND, RIGOBERT.

RIGOBERT. Il a raison, ce garçon... vous que rien ne troublait, vous que j'ai vue de sang-froid, au milieu des plus grands dangers... je ne vous reconnais plus... on dirait que vous vous trouvez mal... (*Lui frappant dans les mains.*) Eh bien! madame Bertrand... qu'est-ce que c'est donc que ça?..

MADAME BERTRAND. Pardon! pardon! je n'ai pas été maîtresse d'un premier mouvement... moi qui avais résisté à tant de douleurs, j'ai manqué me laisser vaincre par la joie. Me voilà, mon ami, me voilà... je reviens à moi... prête à tout supporter avec calme... même la perte de mes illusions!

RIGOBERT. Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME BERTRAND. Ah! je puis vous dire, à vous, toutes mes craintes et mes souffrances!..

RIGOBERT. Je l'espère bien... votre fortune est à vous; mais vos chagrins, nous partagerons, s'il vous plaît.

MADAME BERTRAND. J'accepte, monsieur Rigobert, j'accepte... et pour remonter à des temps très-éloignés, je ne vous ai jamais dit que quelques jours après votre départ... mon pauvre mari fut dénoncé et accusé...

RIGOBERT. De m'avoir sauvé!

MADAME BERTRAND. C'est possible!.. Il fallut fuir avec notre enfant, et chercher un asile dans notre pays... la Bretagne, occupée alors par l'armée royaliste... Bertrand prit un fusil et marcha avec les Vendéens... je les suivis, ainsi que bien des grandes dames, qui ne voulaient pas plus que moi quitter leurs frères ou leurs maris. Un jour, c'était aux environs de Clisson, arriva un grand désastre! Ecrasés par le nombre, les Vendéens furent dispersés et poursuivis dans tous les sens... Portant mon enfant d'un bras, et de l'autre soutenant mon mari, dangereusement blessé, je voyais notre perte inévitable... Nous allions être massacrés tous les trois... Mon Dieu! mon Dieu! disais-je à part moi, je mourrai avec mon mari... mais sauvez mon fils!.. Dieu m'entendit, car à l'instant je vis venir à nous, sur la grande route, une calèche qui fuyait au grand galop... Je glisse dans les langes de mon enfant ma bourse, ma montre et ma croix d'or... puis m'écriant : Sauvez-le! je le jette dans la calèche qui disparaît emportant mon trésor!.. un autre me restait!.. Demeurée seule avec Bertrand, je pansai à la hâte ses blessures, et ranimé par mes soins, il eut la force de gagner un marais voisin où nous restâmes cachés toute la nuit!

RIGOBERT. Et vous pensiez alors?..

MADAME BERTRAND. A mon fils!.. Au point du jour, la cavalerie républicaine avait disparu!.. « Courage, mon homme, dis-je à Bertraud, courage! nous en reviendrons encore! Nous allons gagner la côte et nous trouverons bien quelque pêcheur qui nous prêtera sa barque. » Tout cela arriva comme je l'avais espéré... et le lendemain, nous avions quitté la France où il ne nous était plus permis de revenir.

RIGOBERT. Pauvre femme!

MADAME BERTRAND. Je ne vous raconterai pas notre existence en pays étranger... Actifs, intelligents... nous recommençâmes une petite fortune... De sorte que quand je suis devenue veuve, j'étais déjà riche... et je continuai à travailler pour mon fils... quand je le retrouverais!.. Mais comment le retrouver... je ne pouvais rentrer en France...

RIGOBERT. Sans vous exposer à la mort!

MADAME BERTRAND. Et je ne voulais pas mourir sans embrasser mon fils!.. Enfin, après de longues années, de nouvelles révolutions ouvrirent aux exilés la route du pays. Mais alors de quel côté diriger mes recherches!.. Tout ce que je me rappelais, c'est que cette calèche était jaune... avec des armoiries dont je n'avais rien distingué, sinon une bande rouge en travers!.. Me voilà donc à Paris, interrogeant tous les blasons... Oh! que de vaines tentatives!.. que d'espérances déçues... Aussi, renfermant mon secret en moi-même, et ne parlant à personne d'un fol espoir qui aurait excité le rire et la pitié... j'allais, j'écoutais, je cherchais toujours! Une mère, voyez-vous, ça ne se décourage jamais! Un jour, enfin, chez un vieux marchand de tableaux, que je fournissais autrefois de bois et de charbon, j'aperçois un paysage fort insignifiant du reste... mais au bas du tableau étaient de riches armoiries, portant la bande rouge!.. Qu'est ceci, lui dis-je avec émotion?.. — La vue du château d'Aspremont, en Lorraine. — Les d'Aspremont... où sont-ils? — Je ne

sais... un marquis d'Aspremont a commandé en 93, dans la Vendée... et le dernier rejeton de cette famille sert dans un régiment de la garde impériale! — Et ce régiment est ici en Westphalie!

RIGOBERT. Je comprends. . vous avez vu le marquis, et il vous a donné sur votre fils des renseignements...

MADAME BERTRAND, *avec joie.* Dont je n'ai plus besoin... j'ai tout découvert sans lui! Cette montre, qui appartient à un jeune soldat de son régiment, est celle de mon mari... son chiffre et le mien... voyez plutôt! je l'avais donnée à mon enfant, avec ma bourse, ma croix d'or... tout ce qu'alors je possédais... et mon enfant, je vais le voir... il est ici, près de moi!..

RIGOBERT. Est-il possible?..

SCENE VIII.

LES MÊMES, JÉROME, *puis* BRINDAMOUR.

JÉRÔME. Le voici! le voici!

RIGOBERT, *à madame Bertrand, qui veut s'élancer, et la retenant par la main.* Silence! vous pouvez encore vous abuser!

MADAME BERTRAND. Non, non, j'en suis sûre... mais... mais...

RIGOBERT, *voyant son embarras.* Mais... je vous gêne... je vous empêche d'être tout à lui... il fallait donc le dire... je vous laisse.

MADAME BERTRAND, *à voix basse, et lui serrant la main.* Merci!

RIGOBERT, *s'en allant.* Et de la prudence! (*Il sort par le fond à gauche après avoir jeté un coup d'œil du côté par où arrive Brindamour.*)

TRIO.

JÉRÔME, *qui, pendant ce temps, regarde à droite, se rapproche de madame Bertrand, au moment où Rigobert s'éloigne.*

C'est trois cents francs, hélas! qu'il nous coûte!

MADAME BERTRAND.

C'est bon!

JÉRÔME.

Et, de plus, il veut voir celle qui le délivre.

MADAME BERTRAND.

Pauvre garçon! Pourquoi tarde-t-il donc!..

JÉRÔME.

Il avait grand'peine à me suivre...
Attendu que, dans sa prison,
Pour se désennuyer, il buvait en luron...

MADAME BERTRAND.

C'est faux!..

JÉRÔME.

A preuve qu'il est ivre!
Voyez plutôt...

MADAME BERTRAND.

C'est lui...

(*Elle va pour se jeter dans ses bras et s'arrête, en voyant qu'il se soutient à peine.*)

BRINDAMOUR, *ivre et entrant par la droite.*

Vive le vin du Rhin!
Plus vif et plus malin,
Que le Suresne même!
Guilleret et piquant,
C'est en fait d'Allemand,
Le seul luron que j'aime!

ENSEMBLE.

MADAME BERTRAND.

Quoi! c'est lui! Le voilà!
Voilà le fils que j'aime!
Ah! je ne sais moi-même
Ce que j'éprouve là!

BRINDAMOUR.

Vive le vin du Rhin! etc, etc.

JÉRÔME, *examinant madame Bertrand.*

Devant ce luron-là,
D'où vient ce trouble extrême!
Je n'entends rien moi-même
Au trouble où la voilà!

MADAME BERTRAND, *voulant l'interroger.*

Il va nous expliquer...

BRINDAMOUR, *se soutenant à peine.*

Oui, j'aime qu'on s'explique!

MADAME BERTRAND, *de même.*

Savez-vous!..

BRINDAMOUR.

Oui, je sais que le vin germanique
Vous altère sensiblement!
J'ai soif!..

JÉRÔME.

Le malheureux!

BRINDAMOUR, *allant à la table à gauche et frappant dessus.*

A boire sur-le-champ!
Pour me désaltérer!..

FLATMANN, *paraissant.*

Terteiff... toutes nos caves...
Y passeront!

BRINDAMOUR.

Versez...

FLATMANN.

Non!..

BRINDAMOUR, *avec colère.*

Non!..

(*Apercevant quelques soldats de son régiment qui sortent du cabaret.*)

A moi, mes braves.

(*Montrant Flatmann.*)

Il veut, par un complot,

(*Chancelant d'un air aviné.*)

Dont on voit les effets,
Faire mourir de soif tous les soldats français!

BRINDAMOUR.

Loin que j'endure
Pareille injure,
Ici, je jure
Son châtiment!
C'est une offense
Faite à la France,
J'en veux vengeance
Et vivement!

MADAME BERTRAND, *à part.*

O voix si pure
De la nature!
Douce imposture,
Rêves charmants!
Ah! sa présence
Change en souffrance
Douce espérance,
Qu'hélas! j'attends!

JÉRÔME ET LE CHOEUR.

Loin qu'il endure
Pareille injure,
D'avance il jure
Son châtiment!
C'est une offense
Faite à la France!
Il veut vengeance,
Et vivement!

BRINDAMOUR.

Allons, dépêchons-nous, gargotiers allemands!
A boire! Je le veux!

SCENE IV.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES, *sortant de la grille à droite. Il est en chapeau rond, habit noir, et porte seulement un petit ruban rouge à sa boutonnière.*

Et moi, je le défends.

BRINDAMOUR, *sans le voir.*

Qui parle ainsi! quel est le téméraire?..

LES SOLDATS, *près de lui, à voix basse.*

Tais-toi... tais-toi!..

BRINDAMOUR, *entouré et se débattant.*

Je ne veux pas me taire!

CHARLES, *aux soldats.*

Emmenez-le...

BRINDAMOUR, *criant.*

Je resterai...
J'ai le droit de parler, de boire... et je boirai!

ENSEMBLE.

BRINDAMOUR, *menaçant Charles de loin.*

Loin que j'endure
Pareille injure,
Ici je jure
Son châtiment.
C'est une offense
Faite à la France!
J'en veux vengeance,
Et vivement!

MADAME BERTRAND, *à part, avec douleur.*

O voix si pure
De la nature!
Douce imposture,
Rêves charmants!
Ah! sa présence
Change en souffrance
Douce espérance,
Qu'en vain j'attends!

CHARLES, *à part, souriant.*

Loin qu'il endure
Pareille injure,
D'avance il jure
Mon châtiment!
C'est une offense
Faite à la France!
Il veut vengeance.
Ah! c'est charmant!

CHOEUR ET JÉRÔME.

Loin qu'il endure
Nouvelle injure,
D'avance il jure
Son châtiment!
C'est une offense
Faite à la France!
Il veut vengeance,
Ah! c'est charmant!

(*A la fin de cet ensemble, Brindamour, dont la colère a toujours été en augmentant, prend le sabre d'un de ses camarades, le lève, et s'élance en chancelant sur Charles. Madame Bertrand jette un cri et s'élance entre eux avec effroi.*)

TOUS LES SOLDATS, *bas, à Brindamour, le désarmant.*

Y penses-tu : c'est notre commandant!

BRINDAMOUR.

Lui! pas possible! Il n'a pas l'épaulette!

LES SOLDATS, *de même.*

Sur lui lever le sabre! Il y va de la tête!

MADAME BERTRAND, *effrayée, courant à Brindamour.*

Ah! malheureux!..

BRINDAMOUR, *s'avançant sur Charles qu'il regarde attentivement, et le reconnaissant.*

C'est lui! c'est vrai!.. C'est différent!

JÉRÔME, *le regardant.*

Ah! cela le dégrise!..

CHARLES, *aux soldats.*

Allez... et qu'on l'arrête!

JÉRÔME, *soutenant madame Bertrand, qui est près de se trouver mal.*

Eh bien!.. c'est elle...

MADAME BERTRAND.

O ciel! .

JÉRÔME.

Qui chancelle à présent!

ENSEMBLE.

MADAME BERTRAND.

Oh! nouveaux tourments que j'éprouve
A mon aide ici qui viendra?..
A peine, hélas! je le retrouve,
Et pour lui, je tremble déjà!

BRINDAMOUR, *se dégrisant peu à peu.*

Il me semble que je retrouve
Mon jugement... qui s'en alla ..
Je ne sais pas ce que j'éprouve;
La faute en est à ce vin-là!

CHARLES, JÉRÔME, LE CHOEUR.

Sa raison déjà se retrouve
Et bientôt elle reviendra;
Mais qu'à son réveil il éprouve,
La rigueur des lois qu'il brava!

(*A la fin de ce morceau qui se termine smorzando, les soldats emmènent Brindamour à gauche, Jérôme les suit. Tout le monde se retire. Madame Bertrand reste seule en scène avec Charles.*)

SCENE X.

MADAME BERTRAND, CHARLES.

MADAME BERTRAND, *retenant Charles qui veut s'éloigner.* Monsieur, Monsieur! vous êtes son colonel... M. d'Aspremont!

CHARLES. Oui, ma brave femme!

MADAME BERTRAND, *hors d'elle.* Et moi, je suis bien malheureuse... Je suis madame Bertrand! Ah! mon Dieu! vous n'avez pas vu mademoiselle Agathe de Champcarville, qui devait me protéger?..

CHARLES. Si vraiment! car j'arrive du château... Mais vous souffrez. . vous êtes malheureuse... il n'y a pas besoin auprès de moi d'autre protection... Parlez, Madame, parlez... que puis-je faire pour vous?..

MADAME BERTRAND. Ah! que de bontés! Ce malheureux, ce jeune soldat, il ne me connaît pas.., mais moi... (*Avec émotion.*) par des raisons... des raisons de famille trop longues à vous expliquer... enfin, je m'y intéresse beaucoup.

CHARLES, *lui prenant ses mains tremblantes.* Je le vois.

MADAME BERTRAND. Et ce que ses compagnons disaient tout à l'heure... serait-il vrai que pour avoir levé le sabre sur vous?..

CHARLES, *secouant la tête.* Mais, oui... la loi est là.

MADAME BERTRAND. Mais, Monsieur, il n'avait pas sa tête... il était gris...

CHARLES. La loi ne le permet pas!..

MADAME BERTRAND, *tremblante.* Et vous ferez exécuter la loi?

CHARLES. Le roi lui-même ne pourrait faire autrement!.. mais rassurez-vous... moi aussi, j'aime ce pauvre garçon!

MADAME BERTRAND, *avec contentement.* Oh! vous l'aimez!.. un bon enfant, n'est-ce pas?.. un bon soldat?

CHARLES, *souriant.* Au contraire... un fort mauvais sujet!

MADAME BERTRAND, *avec douleur.* Ah! mon Dieu!

CHARLES. Toujours à la salle de discipline!.. mais je le connais d'enfance... j'ai été presque élevé avec lui...

MADAME BERTRAND, *vivement*. Dans votre pays... en Vendée!..

CHARLES. Oui, Madame... Je l'avais pris dans mon régiment pour me charger de son sort... l'élever en grade... et je n'ai jamais pu lui faire passer celui de soldat... Il faut donc qu'il prenne un autre état!

MADAME BERTRAND. Vous avez bien raison... mais si on le fusille aujourd'hui, pour avoir levé la main sur son colonel, il lui sera difficile...

CHARLES, *à mi-voix*. Et si le congé que je vais lui donner, est daté d'hier?

MADAME BERTRAND, *avec joie*. Est-il possible!

CHARLES. Silence! que cela reste entre nous!.. car ce que je fais là n'est pas permis...

MADAME BERTRAND. Permis ou non, c'est bien... c'est très-bien, monsieur le colonel... vous êtes un brave jeune homme... (*Se frappant le cœur.*) un homme qui a de ça, voyez-vous... ça se voit tout de suite.

CHARLES, *voulant la contenir*. Madame!

MADAME BERTRAND. Ah! vous ne me connaissez pas!.. un trait pareil me gagne le cœur... Et si jamais... je ne fais pas de phrases... mais madame Bertrand, charbonnière, agit mieux qu'elle ne parle... et vous pouvez compter sur elle!

CHARLES, *lui serrant la main*. Merci! merci, ma nouvelle amie!.. Et pardon si je vous quitte... je vais délivrer le prisonnier... je vous l'envoie, et puis...

MADAME BERTRAND, *d'un air d'intelligence*. Et puis... mademoiselle Agathe vous attend... Allez, allez... c'est trop juste...

CHARLES. Quoi! vous savez?..

MADAME BERTRAND. Que vous méritez tous deux tous les bonheurs du monde, et que si je pouvais y contribuer... (*Le regardant.*) Oh! rien ne me coûterait...

CHARLES, *touché*. Que vous êtes bonne! (*Prêt à sortir, il s'arrête en voyant les yeux de madame Bertrand qui restent fixés sur lui, et revient près d'elle.*) Qu'avez-vous donc?.. à quoi pensez-vous?.

MADAME BERTRAND. A votre mère... qui doit être bien heureuse!..

CHARLES, *avec un soupir*. Je ne l'ai jamais vue!

MADAME BERTRAND. Ah!.. Quel malheur pour vous!.. et surtout pour elle! Adieu! Monsieur... adieu! (*Charles sort par la gauche, du côté où l'on a emmené Brindamour.*)

SCENE XI.

MADAME BERTRAND, *seule*. Qu'il est bien! quel air distingué. Ah! voilà le fils que j'avais rêvé... et dire que le mien... (*Avec un soupir.*) Allons, c'est égal... ce pauvre garçon! ce n'est pas sa faute... ni la mienne! mais, avant tout, il faut que je le voie... que je lui parle... enfin que je fasse sa connaissance... car jusqu'ici... C'est lui... le voilà...

SCENE XII.

MADAME BERTRAND, BRINDAMOUR, *entrant par la gauche*.

BRINDAMOUR, *la pipe à la main. Il n'est plus gris, mais il a un reste de pesanteur dans la tête. A la cantonade.* En vous remerciant, mon colonel, en vous remerciant!.. Au diable la giberne, et vivent les pékins! j'en suis!.. j'ai mon congé... (*Saluant madame Bertrand.*) Ah! voilà une figure de connaissance... mais quand je l'ai vue, je ne sais pas trop dans quel pays j'étais.

MADAME BERTRAND, *d'un ton de reproche*. Dans un pays où l'on se grise!

BRINDAMOUR, *allumant sa pipe*. C'est possible... j'y vais quelquefois.

MADAME BERTRAND. Et maintenant que vous avez votre congé, que prétendez-vous faire?

BRINDAMOUR. Quand on a toujours été dans la cavalerie, il est humiliant de se trouver à pied.. et j'ai une idée qui me sourit. Il y a ici une poste à vendre... et maître de poste, ça me va... ça tient le milieu entre le civil et le militaire.

MADAME BERTRAND. Mais une poste, c'est cher?..

BRINDAMOUR. Celle-ci est pour rien... Vingt mille florins à réunir!..

MADAME BERTRAND. Et vous les avez?..

BRINDAMOUR. Pas un au rendez-vous!.. mais j'ai deux moyens : le premier c'est d'épouser la veuve, madame Clakmann, la maîtresse de poste... qui, depuis trois mois que je suis ici, en garnison... m'a distingué... et de reste!

MADAME BERTRAND. Vous la trouvez jolie?

BRINDAMOUR. Quand je bois!

MADAME BERTRAND, *souriant*. C'est-à-dire qu'habituellement... elle vous semble charmante... et que vous l'aimez?..

BRINDAMOUR, *fumant*. Comme la retraite de Moscou.

MADAME BERTRAND. Et vous voulez l'épouser? C'est mal! c'est très-mal...

BRINDAMOUR. Vous croyez?.. le fait est qu'elle n'est pas très-bien!.. vous aimeriez mieux mon autre moyen... et moi aussi.

MADAME BERTRAND. Lequel?

BRINDAMOUR. D'emprunter à mon colonel!

MADAME BERTRAND. M. le marquis d'Aspremont?

BRINDAMOUR. Lui-même.

MADAME BERTRAND. A qui vous devez déjà la vie.. et votre congé?..

BRINDAMOUR, *fumant toujours*. Tiens! il me doit bien ça!..

MADAME BERTRAND. Et pourquoi?

BRINDAMOUR. Parce que nous sommes frères de lait... parce que nous avons grandi ensemble... parce que mon père... le père Gervais, tonnelier à Clisson, dans la Vendée, a recueilli chez lui M. le marquis, le jour où pas plus haut que ça, il est arrivé dans sa calèche...

MADAME BERTRAND, *vivement*. Une calèche?.. un enfant?.. Que dites-vous?..

BRINDAMOUR. Qu'est-ce qu'elle a donc, cette femme?

MADAME BERTRAND. Parlez... parlez... ce n'était pas vous qui étiez dans cette voiture?

BRINDAMOUR. Au contraire... j'étais à jouer au milieu des copeaux, dans la boutique paternelle, quand les chevaux, couverts de sueur, se sont arrêtés d'eux-mêmes...

MADAME BERTRAND. Mais cette montre que vous portiez... et que j'ai rachetée ce matin?

BRINDAMOUR, *la prenant*. Tiens! ma montre! bien obligé... elle était sur le petit marquis avec une bourse et une croix d'or!.. et naturellement mon père a partagé ça en famille... la bourse pour lui... la montre pour moi.

MADAME BERTRAND. Mais les deux personnes qui étaient dans la calèche?

BRINDAMOUR, *écoutant sa montre*. M. le marquis et madame la marquise d'Aspremont... (*A lui-même.*) Elle va toujours! Leur compte était fini... on avait tiré sur eux de la grande route... feu de file... et les chevaux avaient pris le mors aux dents, emportant jusqu'à la boutique du père Gervais la calèche et le petit marmot... qui n'avait rien, absolument rien, et restait seul vivant de toute la famille.

MADAME BERTRAND, *avec explosion*. Ah! que je suis heureuse! (*A part.*) Ce n'est pas lui! mon cœur l'avait deviné!.. mon fils! mon fils! je vais te revoir et t'embrasser.

BRINDAMOUR. Ah çà! mais elle est folle, c'te femme.

SCENE XIII.

LES MÊMES, AGATHE.

AGATHE, *accourant.* Ah! Madame, vous qui êtes si bonne et qui partagiez ma peine... apprenez ma joie... il vient d'arriver.

MADAME BERTRAND, *émue.* Je le sais... où est-il?

AGATHE. Avec mon père... à qui il va remettre une lettre du roi... où il est dit que l'intérêt de la dynastie est de rallier à elle tous les anciens nobles... ceux même qui servent dans les armées impériales, et surtout qui y commandent des régiments!.. enfin une lettre superbe de raisonnement et de politique qui se termine par l'ordre formel de marier mademoiselle de Champcarville à M. le marquis d'Aspremont.

MADAME BERTRAND, *avec joie.* Et votre père ne pourra résister à la volonté du roi?..

AGATHE. Il en aurait peut-être bien envie... et le pauvre Charles en mourrait de douleur!.. mais aucun prétexte... la famille du marquis est ce qu'il y a de plus noble.... sa naissance est égale à la nôtre!.. sans cela... (*Elle secoue la tête.*)

MADAME BERTRAND. O ciel!

AGATHE. Qu'avez-vous?

MADAME BERTRAND. Moi? rien?

AGATHE. Les voilà, les voilà!

SCENE XIV.

BRINDAMOUR, AGATHE, MADAME BERTRAND, LE DUC DE CHAMPCARVILLE, CHARLES.

FINALE.

(*Madame Bertrand s'élance les bras ouverts pour courir au-devant de Charles, puis elle s'arrête et redescend sur le bord du théâtre, pendant qu'Agathe remonte vers son père.*)

MADAME BERTRAND.

L'embrasser! l'embrasser! et le nommer mon fils!..
Qu'allais-je faire? O ciel!.. mais je les désunis!..
Je détruis son bonheur... Je romps leur mariage...
Non, non... je me tairai... j'en aurai le courage!

LE DUC, *redescendant le théâtre entre Agathe et Charles.*
Oui, l'on doit obéir aux ordres de son roi!
Sa majesté le veut...
(*A Charles lui montrant Agathe.*)
Recevez donc sa foi!..

ENSEMBLE.

MADAME BERTRAND, *à part.*
Mon fils! mon fils! ô douce et chère image,
Qui doit tout effacer!
Je t'aime tant que j'aurai le courage
De ne pas t'embrasser!..

CHARLES, AGATHE.
O jour d'ivresse! ô jour qu'aucun nuage
Ne saurait traverser!
Rêves d'amour, cet heureux mariage
Vient de vous exaucer!

LE DUC.
Le roi le veut: j'obéis au message
Que sa main a tracé,
Et de grand cœur je cède au mariage
Auquel je suis forcé!

BRINDAMOUR.
Maître de poste! ah! quel heureux partage!
Mes vœux sont exaucés.
Clic! clac! clic! clac! du bruit et du tapage...
Pour mon cœur, c'est assez.

MADAME BERTRAND, *à part, regardant Charles.*
Oui, c'est mon fils, c'est le mien!
Ah! qu'il est beau! qu'il est bien!

AGATHE, *à madame Bertrand.*
Le destin heureux qui me flatte,
Pour vous ne me rend point ingrate;
Au colonel vous désirez parler?..

MADAME BERTRAND.
Qui, moi, Mademoiselle?..

AGATHE, *lui prenant la main.*
Il ne faut pas trembler.
(*Se retournant vers Charles.*)
Oui, c'est moi qui la recommande,
Monsieur le marquis, à vos soins!
(*A madame Bertrand en consultant son père du regard, qui approuve après un moment d'hésitation.*)
Vous dînez avec nous, afin qu'il vous entende
Plus à loisir...

MADAME BERTRAND, *à part, avec joie.*
Merci!.. je le verrai du moins!

ENSEMBLE.

MADAME BERTRAND, *à part.*
Mon fils! mon fils! ô douce et chère image,
Qui doit tout effacer!
Je t'aime tant que j'aurai le courage
De ne pas t'embrasser.

LE DUC.
Le roi le veut: j'obéis au message
Que sa main a tracé,
Et de grand cœur je cède au mariage
Auquel je suis forcé!

CHARLES, AGATHE.
O jour heureux! ô jour qu'aucun nuage
Ne saurait traverser!
Vœux de mon cœur, cet heureux mariage
Vient de vous exaucer!

BRINDAMOUR.
Maître de poste!.. ah! quel heureux partage!
Mes vœux sont exaucés!
Clic, clac! clic, clac! du bruit et du tapage,
Pour mon cœur, c'est assez!

(*Charles donne la main à Agathe, et entre dans le château avec le duc; madame Bertrand les suit, et Brindamour rentre aussitôt dans l'auberge à gauche.*)

ACTE DEUXIÈME.

Une salle de château.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, LE DUC DE CHAMPCARVILLE, AGATHE, MADAME BERTRAND.

(*Ils sont assis à une table élégamment servie; derrière eux, des domestiques qui viennent de placer le dessert, et qui se retirent sur un geste du duc.*)

CHARLES ET AGATHE.

PREMIER COUPLET, *à deux voix.*
Table patriarcale,
Où s'installe
La loyauté!
Doux repas de famille,
Chez qui brille
Franche gaîté!
Les soins dont s'inquiète
L'étiquette
Doivent s'enfuir!..

Et chez vous il n'arrive
Pour convive
Que le plaisir!

TOUS.

Qu'aujourd'hui brille
Refrain joyeux!
C'est en famille,
Qu'on est heureux!

MADAME BERTRAND, *à part, avec émotion, regardant Charles.*

C'est en famille
Qu'on est heureux!

TOUS.

C'est en famille...
Qu'on est heureux!

DEUXIÈME COUPLET.

CHARLES ET AGATHE.

Coutumes de nos pères,
Lois si chères
Au bon vieux temps!
Que votre foi native
Se ravive
Chez nos enfants!
Des plaisirs qui m'enchantent
Qu'ils ressentent
Les doux effets!
Que l'amitié les guide,
Et préside
A nos banquets

TOUS.

Qu'aujourd'hui brille
Refrain joyeux!
C'est en famille
Qu'on est heureux!

(*On se lève.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *entrant avec un paquet de lettres et des journaux, et pendant que d'autres valets enlèvent la table.* Quelqu'un qui attend depuis longtemps dans l'antichambre, demande une audience à monsieur le duc, quand il sortira de table.

LE DUC, *brusquement, et prenant les papiers que lui présente le domestique.* Je ne donne pas d'audience après mon dîner.. Demain... après demain. . qu'il attende..

CHARLES, *timidement.* Et si lui-même attendait cette audience...

MADAME BERTRAND. Pour dîner?..

CHARLES. C'est possible!.. (*Au domestique.*) Quel air a-t-il?

LE DOMESTIQUE. Un air... assez modeste!

CHARLES. Et nous qui sommes si heureux dans ce moment...

AGATHE. Oui, mon père, recevez-le, je vous en prie...

CHARLES. Et accordez-lui sa demande quelle qu'elle soit...

AGATHE. Pour mon présent de noces...

MADAME BERTRAND, *à part, les regardant.* Sont-ils gentils!

LE DUC, *avec impatience et parcourant les papiers qu'on lui a remis.* Je le voudrais, que cela me serait impossible, en ce moment du moins... car voici des journaux, des lettres de France qui m'arrivent... (*En présentant quelques-unes à Charles.*) Pour vous aussi, mon gendre!

AGATHE, *répétant avec joie.* Mon gendre!

CHARLES, *voulant mettre les lettres dans sa poche.* Moi, j'ai le temps! je dois d'abord causer avec cette brave femme, qui a des renseignements à me demander...

MADAME BERTRAND. Vos affaires avant tout... rien ne presse!.. (*A part.*) Je resterai ici plus longtemps. (*Haut.*) Allez, allez... je vous en prie... (*Regardant le duc et lui montrant la porte.*) Et pourvu qu'on reçoive aussi ce pauvre diable qui attend...

AGATHE, *au duc, d'un ton caressant.* Oui, mon père, après vos journaux... je vais vous les lire. (*Bas, à madame Bertrand.*) Et le plus vite possible!

LE DUC, *faisant signe au domestique.* Eh bien! soit! qu'il entre! nous le verrons plus tard...

AGATHE. Que de bonté! (*A madame Bertrand.*) Adieu, Madame! (*Faisant une révérence à Charles, qui entre par la porte à gauche.*) Adieu, monsieur Charles. (*Elle sort avec son père par la droite.*)

CHARLES, *à madame Bertrand, en sortant.* A bientôt.

MADAME BERTRAND. Ne vous pressez pas; lisez... lisez... des lettres de France!..

SCÈNE III.

MADAME BERTRAND, LE DOMESTIQUE, RIGOBERT.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* M. Rigobert! (*Il sort.*)

MADAME BERTRAND. Ah! c'est vous!..

RIGOBERT, *froidement.* Oui, morbleu! toujours moi... Je sais que, de sa nature, un grand seigneur doit être un peu impertinent... c'est de droit, c'est de naissance!.. mais celui-ci use trop de ses priviléges!..

MADAME BERTRAND. Il faut l'excuser... sa fortune qu'il retrouve... un mariage qui va se faire... voilà bien des embarras!.. et sans son gendre, (*Avec exaltation.*) car c'est ce bon, cet excellent jeune homme qui l'a forcé à vous recevoir, et à m'inviter à dîner... (*Avec joie.*) J'ai dîné avec eux!

RIGOBERT. En vérité?.. c'est bien! et ça lui comptera... mais ça n'empêche pas que M. le duc n'ait besoin d'une leçon de politesse, et je vais la lui donner...

MADAME BERTRAND. Vous?.. et comment cela?..

RIGOBERT. Cela me regarde.

MADAME BERTRAND. Faire un esclandre, le jour où il marie sa fille!.. car il la marie à quelqu'un qui est si aimable!..

RIGOBERT, *brusquement.* Ce mariage ne se fera pas...

MADAME BERTRAND, *effrayée.* Comment, il ne se fera pas!.. et qui l'empêchera, je vous prie?

RIGOBERT, *froidement.* Moi!

MADAME BERTRAND. Vous, monsieur Rigobert!..

RIGOBERT, *de même.* Je viens pour ruiner le duc!

MADAME BERTRAND. Le ruiner!

RIGOBERT. De fond en comble!

MADAME BERTRAND. Et comment?

RIGOBERT. C'est mon secret. Si M. de Champcarville avait été bon... affable, j'aurais peut-être hésité... mais puisqu'il ne fait pas un meilleur usage de la position que le ciel vient de lui rendre, je la lui ôte de nouveau; et pour supprimer la fortune et la dot de sa fille, je n'ai qu'un mot à dire.

MADAME BERTRAND. Et ce mot, vous le direz?..

RIGOBERT. Oui, parbleu!

MADAME BERTRAND. Sans regret?

RIGOBERT. Avec un pareil comte de Tufière!.. Je crois bien! (*Regardant madame Bertrand qui se trouble.*) Eh! mais... qu'avez-vous donc?..

MADAME BERTRAND. Ecoutez-moi, mon bon monsieur Rigobert... vous êtes un digne, un honnête homme, qui m'avez dit souvent... Mère Bertrand, je vous dois la vie... et n'importe le jour, n'importe l'heure, quand vous aurez besoin de moi, parlez, demandez hardiment, je ferai pour vous tout ce que vous voudrez...

RIGOBERT, *vivement.* Et je le dis encore, morbleu!

MADAME BERTRAND, *lui serrant la main.* Eh bien! je vous prends au mot... ne ruinez pas le duc!

RIGOBERT, *étonné*. Pourquoi?

MADAME BERTRAND. Je vous en prie!

RIGOBERT. Mais quel intérêt pouvez-vous porter à un insolent, un orgueilleux?

MADAME BERTRAND, *vivement*. Mon bonheur et ma vie en dépendent!

RIGOBERT. Votre vie!.. Comment cela?

MADAME BERTRAND, *souriant*. Ah! dame! vous avez vos secrets .. j'ai les miens!

RIGOBERT. C'est juste... à la bonne heure!.. vous le voulez? je n'ai qu'une parole... je ne verrai pas le duc... je ne dirai rien.

MADAME BERTRAND, *avec élan*. Ah! mon ami!..

RIGOBERT. Il faut que ce soit vous, au moins. J'avais une revanche à reprendre... et j'étais enchanté!.. Mais, après tout, il n'y aurait pas de plaisir à obliger ses amis, si cela ne coûtait rien! Et pour être plus sûr de moi, je m'en vais, je pars à l'instant pour Andernack, où j'ai quelques signatures à donner à la Chancellerie... Demain, je vous ferai mes adieux en repassant... et...

MADAME BERTRAND, *l'accompagnant*. Non... après le mariage, nous partirons ensemble.

RIGOBERT. Avec votre fils, ce soldat, ce luron toujours si altéré?

MADAME BERTRAND, *avec embarras*. Non!.. sans lui!.. Et si vous voulez me faire plaisir, n'en parlons plus!

RIGOBERT. Je le conçois. Ce n'est pas là ce que vous espériez... et ce que vous méritiez...

MADAME BERTRAND, *avec joie*. Ah! je ne me plains pas!

RIGOBERT, *secouant la tête*. N'importe... si je peux lui être utile... lui avoir quelque place!

MADAME BERTRAND. Comme vous voudrez... mais en fait de place, vous savez que j'en ai toujours une pour vous, dans ma carriole d'osier.

RIGOBERT, *avec une arrière-pensée*. J'accepte... A demain! et... (*La regardant.*) C'est égal... vous êtes une drôle de femme!

MADAME BERTRAND, *avec âme*. Et vous un bien brave homme! (*Rigobert sort.*)

SCENE IV.

MADAME BERTRAND, *puis* JÉROME.

MADAME BERTRAND, *à elle-même*. Empêcher le mariage de mon fils... quand je suis là! ah! bien! oui... pauvres enfants! ce serait les tuer! (*Apercevant Jérôme qui entre l'air sombre et mécontent.*) Ah! c'est toi, Jérôme... Eh bon Dieu! quelle figure chagrine et refrognée! tu n'as pas l'air content!

JÉRÔME, *d'un ton composé*. Je le suis médiocrement!.. j'étouffe.

MADAME BERTRAND. Bon!

JÉRÔME. Tenez, madame Bertrand, il faut que je vous parle. Il faut que vous écoutiez les remontrances d'un ami!

MADAME BERTRAND. Qu'est-ce encore?

JÉRÔME. Je sais tout... Il y a quelques heures, vous avez rencontré à l'*Aigle-Blanc* Samuel Dietrick, le plus riche joaillier de la ville de Cassel... qui y retournait ..

MADAME BERTRAND. C'est vrai... je n'y pensais plus!

JÉRÔME. Vous lui avez commandé, pour ce soir même, soixante mille florins de diamants, et une riche corbeille de noce... (*Voyant que madame Bertrand va parler.*) Il m'a tout raconté... à moi qu'il croit toujours votre homme de confiance!..

MADAME BERTRAND, *avec vivacité*. Eh bien! est-ce arrivé à l'auberge?

JÉRÔME, *avec colère*. Non... cent fois non...

MADAME BERTRAND, *vivement et regardant la pendule*. Et cela devrait l'être... Il n'y a qu'une heure de chemin d'ici à Cassel... Il faut y courir... Prends un cheval et une voiture.

JÉRÔME, *avec fureur*. Jamais! jamais!.. plutôt mourir! car je vous ai devinée. . c'est une noce qui se prépare...

MADAME BERTRAND, *inquiète*. Comment?

JÉRÔME. C'est la vôtre... vous voulez vous marier.

MADAME BERTRAND. Moi?

JÉRÔME. Oui, oui... n'essayez pas de le nier. Je vous ai observée. Je conçois qu'à votre âge on s'ennuie d'être seule... mon Dieu! je ne suis pas ridicule... mais alors, on prend quelqu'un de sage, de convenable... ça peut se trouver!.. (*Avec un air de dédain.*) Et non pas...

MADAME BERTRAND, *avec impatience*. Qui donc?

JÉRÔME. Vous le savez mieux que moi .. et je ne me suis pas gêné pour lui dire à lui-même... ma façon de penser. C'est qu'il ne me fait pas peur, au moins! quoiqu'il parle de tuer tout le monde...

MADAME BERTRAND, *avec impatience*. Mais qui?.. qui donc?..

JÉRÔME, *prêt à parler*. Qui? (*Voyant Brindamour qui paraît au fond.*) Je ne vous le dirai pas!..

MADAME BERTRAND, *lui tournant le dos*. Eh bien! va te promener. Je suis bien bonne d'écouter tes sottises, quand j'ai autre chose en tête. (*A part, regardant la pendule.*) Et puisque tu refuses de partir!.. qui donc envoyer?.. (*Elle réfléchit.*)

SCENE V.

LES MÊMES, BRINDAMOUR, *tenue militaire soignée, ton sage et composé.*

BRINDAMOUR, *au fond, s'adressant à Jérôme*. Vrai! je n'y songeais pas... et, sans vous, camarade, je ne m'en serais jamais douté.

JÉRÔME, *à part*. Maladroit que je suis.

BRINDAMOUR, *regardant madame Bertrand*. Elle est encore très-bien, cette femme! Et puisque vous m'assurez qu'elle a des intentions... (*Portant la main à son sabre.*) Ne l'influencez pas, ou sinon... (*S'approchant d'un air galant de madame Bertrand, qui s'est assise à la table à droite, pour écrire.*)

TRIO.

BRINDAMOUR.

Souffrez que la reconnaissance
Me retienne ici de planton.

MADAME BERTRAND, *distraite et le regardant*.

Ah! c'est toi, mon pauvre garçon!

JÉRÔME, *à part*.

Voyez-vous comme, en sa présence,
Elle adoucit soudain le ton!

ENSEMBLE, *à part*.

BRINDAMOUR.

Quelle aventure!
C'est ma tournure
Qui, je le jure,
Me vaut son cœur!
Le militaire
Sait toujours plaire :
Belle, on va faire
Votre bonheur!

JÉRÔME.

Quelle aventure!
C'est sa figure
Qui, je le jure,
Séduit son cœur!
Mais ma colère,
Il faut la taire :
Le militaire
Est ferrailleur!

MADAME BERTRAND, *à part, se levant*.

Riche parure
Pour sa future,
Va, je le jure,

Charmer son cœur.
Et moi, sa mère,
L'aimer, lui plaire,
L'aimer, lui plaire
C'est mon bonheur!

MADAME BERTRAND, *regardant la pendule, puis Brindamour.*
C'est là ce qu'il me faut!..
(Elle retourne à la table et écrit.)

JÉRÔME, *avec effroi.*
O ciel!

BRINDAMOUR.
Pour être honnête,
Avec la Clakmann j'ai rrompu...
(D'un air fat.)
C'était vraiment une conquête
Que j'avais faite... à mon insu...
(Appuyant.)
J'ai rrompu!..

MADAME BERTRAND, *écrivant, sans l'écouter.*
C'est bien!..

BRINDAMOUR, *à part.*
Ça la flatte.

JÉRÔME, *à part.*
Oh! l'enjôleur!..

BRINDAMOUR.
Et quant... à la poste aux chevaux,
Pour consoler la veuve de ses maux,
Comme j'ai l'âme délicate,
Je l'achète, à crédit, s'entend!

JÉRÔME, *à part, regardant madame Bertrand.*
C'est-à-dire, avec son argent!

BRINDAMOUR, *à madame Bertrand, d'un air agréable.*
Si toutefois ça doit vous plaire...
Car avant tout, mon général,
(Portant la main à son front, en souriant.)
A vos ordres... sur l'eau, sur terre,
A vous à pied, comme à cheval!

MADAME BERTRAND, *levant la tête.*
Oui, je le sais... tu montes à cheval?..

BRINDAMOUR.
Comme un chasseur...

MADAME BERTRAND.
C'est ce qu'il faut.

JÉRÔME, *frappant du pied.*
Morbleu!..

BRINDAMOUR, *à part.*
Je la mène au galop!

ENSEMBLE.

BRINDAMOUR.
Quelle aventure! etc.

JERÔME.
Quelle aventure! etc.

MADAME BERTRAND.
Riche parure, etc.

(Mouvement plus vif.)

MADAME BERTRAND, *à Brindamour en se levant.*
Un service à me rendre?..

BRINDAMOUR.
Plutôt deux... Je suis prêt!

MADAME BERTRAND.
Un cheval. .

BRINDAMOUR.
J'en vais prendre
Plutôt deux... Je suis prêt!..

MADAME BERTRAND.
A Cassel... ventre à terre...

BRINDAMOUR.
Ventre à terre... C'est fait!

MADAME BERTRAND, *montrant sa lettre.*
Pour porter ce billet.

BRINDAMOUR.
Un billet!..

JÉRÔME.
Un billet!..

BRINDAMOUR, *à part.*
C'est déjà le notaire!

MADAME BERTRAND.
A Dietrick... bijoutier!..

BRINDAMOUR.
Je comprends...
(A part.)
C'est pour moi!.. des présents!

MADAME BERTRAND.
Puis, toujours ventre à terre...

BRINDAMOUR.
Et toujours ventre à terre...

MADAME BERTRAND.
Tu me rapporteras
Ce que tu recevras...

BRINDAMOUR, *amoureusement.*
On n'y manquera pas!

MADAME BERTRAND.
Ne dis rien à personne!

JÉRÔME.
A personne...

BRINDAMOUR.
A personne!

MADAME BERTRAND.
Sois discret.. Je l'ordonne...
Porte tout... à l'hôtel.

BRINDAMOUR.
Suffit, mon colonel...

JÉRÔME, *n'y tenant plus.*
Mais pourtant?..

MADAME BERTRAND.
Laisse-moi!..

JÉRÔME.
Mais enfin...

MADAME BERTRAND.
Ah! tais-toi!

ENSEMBLE.

MADAME BERTRAND.
Allons, pars au galop
Et reviens aussitôt.
Silence et prudence!
Et la récompense
Te suivra bientôt!
Allons, pars au galop,
Au galop, au galop.

BRINDAMOUR.
Oui, je pars au galop,
Et reviens aussitôt!
Pour moi quelle chance!
L'amour, je le pense,
Mènera bientôt
Ses écus au galop,
Au galop, au galop! *(Il sort.)*

JÉRÔME.
Son cœur part au galop,
Et s'enflamme aussitôt!
Ah! quelle imprudence!
L'ivrogne, je pense,
Mènera bientôt
Ses écus au galop,
Au galop, au galop!

SCENE IV.

MADAME BERTRAND, JÉROME.

JÉRÔME, *suffoquant de colère.* Ah! c'est trop fort... et puisqu'il n'est plus là, je parlerai.

MADAME BERTRAND, *étonnée.* Comment?..

JÉRÔME. Il m'a dit qu'il me tuerait, si je vous influençais... mais ça m'est égal!.. j'aime encore mieux qu'il me tue, que de vous laisser faire une pareille extravagance.

MADAME BERTRAND. Ah çà, as-tu perdu la tête? es-tu fou?

JÉRÔME. C'est possible; mais du moins je ne suis pas aveugle... et tout ce que vous avez fait pour lui... cette montre, ces trois cents francs... fi! madame Bertrand! une femme raisonnable... et jusqu'à votre émotion, tantôt, en lui parlant!.. tout cela est clair comme le jour... tout cela indique...

MADAME BERTRAND, *vivement.* Quoi?

JÉRÔME, *éclatant.* Que vous en êtes éprise... que vous voulez l'épouser...

MADAME BERTRAND. Qui?

JÉRÔME. Ce chenapan!

MADAME BERTRAND, *riant.* Brindamour? ah! ah! ah! (*Elle se renverse dans un fauteuil en riant comme une folle.*) Ah! ah! ah! ah!

JÉRÔME, *stupéfait.* Tiens! elle rit toujours...

MADAME BERTRAND, *riant toujours.* Imbécile!

JÉRÔME. Imbécile!.. ah! ce mot-là me fait du bien... vous n'y pensiez donc pas?

MADAME BERTRAND, *se remettant.* Jamais... par exemple!

JÉRÔME, *respirant.* Mais cette commission que vous venez de lui donner?..

MADAME BERTRAND. Je la lui paierai... un bon pourboire! et tout sera dit. Eh bien! es-tu rassuré?..

JÉRÔME, *avec hésitation.* Non, parce que ce trouble, cette agitation où je vous vois depuis ce matin... cette corbeille de noce... Bien sûr, madame Bertrand, (*Mettant la main sur son cœur.*) vous avez là quelque chose d'incohérent... (*La voyant regarder de côté et d'autre.*) Vous ne tenez pas en place... chaque porte qui s'ouvre... chaque personne qui entre, ça vous fait faire un saut sur votre chaise.

MADAME BERTRAND, *se levant brusquement et courant regarder à la porte de gauche qui est restée entr'ouverte.* C'est lui... je le vois d'ici...

JÉRÔME, *la voyant en se retournant.* Bon! encore!.. qu'est-ce qu'elle a? qu'est-ce qui lui prend?..

MADAME BERTRAND, *à elle-même, admirant son fils.* Quel air noble et distingué!

JÉRÔME, *lui voyant faire des gestes d'admiration.* Voilà la tête qui part... mais qui donc?.. (*Il remonte pour regarder.*)

MADAME BERTRAND, *essuyant une larme.* Ah! que je suis heureuse!..

JÉRÔME, *à part.* Le jeune marquis! (*Avec effroi.*) Ah! mon Dieu! étais-je bête! ce n'était pas l'autre! c'est celui-là!

MADAME BERTRAND. Le voilà!.. viens... non... va-t'en... laisse-moi!..

JÉRÔME. Seule avec lui!..

MADAME BERTRAND. Retourne à l'*Aigle-Blanc*, et dès que Brindamour sera revenu... dis à Louisa, la fille d'auberge, de faire ce que je lui ai recommandé... Mais va-t'en donc... c'est lui, te dis-je!

JÉRÔME, *fâché.* On y va! on y va! Elle ne sait plus ce qu'elle veut, elle en est folle!.. une si bonne tête!.. pour le commerce! (*Montrant son cœur.*) Ça me fait de la peine... non... c'est de la rage. (*Rencontrant un regard de madame Bertrand.*) Je m'en vas...

(*Sur la ritournelle des couplets suivants, Jérôme sort par le fond, et Charles entre, rêvant, par la porte à gauche.*)

SCENE VII.

MADAME BERTRAND, CHARLES. *Il entre vivement, tenant une lettre à la main, et s'arrête au moment d'entrer chez le duc.*

MADAME BERTRAND, *parlant sur la ritournelle.* Qu'a-t-il donc? cette lettre? serait-ce celle qui lui est arrivée de France!

CHARLES.

PREMIER COUPLET.

O loi sévère! arrêt terrible
Contre lequel je lutte en vain :
Non, cet hymen n'est plus possible
Et je dois subir mon destin!
Hélas! tout espoir m'abandonne,
Car si j'interroge mon cœur,
Il me répond : l'honneur l'ordonne,
Il faut renoncer au bonheur!

MADAME BERTRAND, *à part, en l'observant.* Il est triste... il soupire.

CHARLES.

O doux projets, qu'en mon ivresse
J'avais formés pour l'avenir!
Songe heureux! rêves de tendresse
Pour jamais je dois vous bannir!
Adieu : tout espoir m'abandonne
Et fuit déjà loin de mon cœur!
L'honneur le veut, l'honneur l'ordonne,
Il faut renoncer au bonheur!

MADAME BERTRAND, *le voyant essuyer une larme.* Il pleure!.. ah! je n'y tiens plus! (*Courant à lui.*) Qu'est-ce que tu as donc, mon garç... (*S'interrompant.*) Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur le marquis?

CHARLES. Ah! madame Bertrand!

MADAME BERTRAND. Vous que je croyais si content, si joyeux! vous auriez du chagrin?..

CHARLES. Oui, oui... je l'avoue!.. mais cela ne peut vous intéresser, parlons de vous.. de ce qui vous amène... de ce que vous avez à me demander...

MADAME BERTRAND. Du tout! du tout... à mon âge, on sait souffrir... on y est habitué... mais au vôtre!.. Pardon de me mêler de ce qui ne me regarde pas... mais je suis comme ça... voyez-vous! une bonne femme! toute simple, toute franche... et quand je vois un jeune homme tourmenté, malheureux... je n'y tiens pas... il faut que je sache ce qu'il a et que je tâche de le consoler.

CHARLES, *lui serrant les mains.* Merci!.. merci... car je n'ai personne, hélas! pas même une famille, à qui confier mes peines...

MADAME BERTRAND, *vivement.* Eh bien! me voilà, moi, monsieur Charles... contez-moi cela! quoique charbonnière, on peut donner un bon conseil... (*Baissant la voix d'un air de bonhomie.*) Voyons... est-ce que ce mariage ne vous rend pas aussi heureux...

CHARLES. Ah! c'était toute ma joie... toute mon existence!.. mais me voilà obligé de le refuser...

MADAME BERTRAND. Comment cela?

CHARLES. M. de Champcarville est riche... on lui rend tous ses biens qui avaient été réunis au domaine de l'État. . et nous espérions que ma fortune aussi me serait restituée... Point du tout... les propriétés de la famille d'Aspremont ont été vendues dans les temps et achetées par d'autres personnes qui les ont bien payées... c'est trop juste!.. une lettre que je reçois de Paris (*La tirant de sa poche.*) me l'apprend, et l'on ne peut revenir là dessus...

MADAME BERTRAND, *à part, avec joie, pendant que Charles lit tout bas.* Tant mieux!.. il ne devra aux d'Aspremont... rien, que son nom... c'est déjà trop!..

CHARLES, *froissant la lettre dans ses mains.* Et alors, comment puis-je, sans fortune, aspirer à la main d'une aussi riche héritière!

MADAME BERTRAND. Vous n'avez donc rien... vous en êtes sûr?..

CHARLES. Rien .. qu'une dotation de l'Empereur... mille

écus en mauvais bois, situés à Kalitz, sur les frontières de la Pologne.

MADAME BERTRAND. A Kalitz?..

CHARLES. Cinq cents arpents, dit-on... un pays sauvage... des routes impraticables... si je parviens à les vendre, ce qui n'est pas facile, je n'en trouverai jamais plus d'une cinquantaine de mille francs... et avec cette misérable somme, comment oser réclamer la parole que M. de Champcarville m'a donnée?.. non, non, je dois la lui rendre... et je vais de ce pas... (*Il passe à droite.*)

MADAME BERTRAND, *vivement.* Ne vous en avisez pas... il la reprendrait!.. Mais à quoi bon vous presser? On ne sait pas ce qui peut arriver... il y a des fortunes qui tombent du ciel.

CHARLES, *secouant la tête avec tristesse.* Pas pour moi!

MADAME BERTRAND. Et pourquoi n'auriez vous pas crédit en ce pays-là? vous qui avez tant d'honneur et de délicatesse!.. (*Comme frappée d'une idée subite.*) Attendez donc!.. (*A part.*) Oh! quelle idée! (*Haut.*) Vous avez, dites-vous, des bois à vendre? c'est ma partie à moi... je m'y connais... et je sais qu'en Pologne il y a des côtés excellents... essence de chêne... et purs châtaigniers!.. ça fait du charbon délicieux!..

CHARLES. Et comment voulez-vous qu'à une pareille distance on puisse négocier... traiter?..

MADAME BERTRAND. Ça me regarde... je m'en charge... je vous trouverai ça... (*Se frappant le front.*) Eh! je n'y pensais pas... il y a justement à l'*Aigle-Blanc* un gros négociant de ma connaissance qui en achète tous les jours... jusqu'en Suède, jusqu'en Russie... je cours vous le chercher... et je vous l'amène...

CHARLES. Vous n'y songez pas!

MADAME BERTRAND. Et ne vous laissez pas attraper au moins... ces gaillards-là vous entortillent!

CHARLES, *étonné.* En vérité, je n'en reviens pas... cette obligeance active, inépuisable!.. qui donc peut me valoir tant de preuves d'intérêt?..

MADAME BERTRAND, *le regardant avec tendresse.* Ça vous étonne?.. vous qui êtes si serviable pour les autres! Est-ce que les braves gens ne se devinent pas au premier coup d'œil, et ne sentent pas le besoin de se tendre la main?

CHARLES, *ému et lui tendant la main.* Oh! merci... merci, ma bonne mère!..

MADAME BERTRAND, *avec un cri de joie.* Ah!.. comment avez-vous dit?..

CHARLES, *étonné.* J'ai dit, ma bonne mère!.. ma brave femme!

MADAME BERTRAND, *à elle-même, la main sur son cœur.* Ah! c'est égal... ça fait du bien!..

CHARLES, *lui prenant la main avec affection.* Ce que vous voulez tenter pour moi n'empêchera pas mon mariage d'être rompu... N'importe, je n'oublierai jamais vos soins généreux.. et je vais tout dire à Agathe et à son père!..

MADAME BERTRAND, *voulant le retenir.* Monsieur Charles! . un moment!.. (*Charles entre dans la chambre à droite.*)

SCENE VIII.

MADAME BERTRAND, *puis* JÉROME.

MADAME BERTRAND, *suivant Charles des yeux.* Il a bien fait de s'en aller... j'aurais fini par lui sauter au cou... (*Lui parlant de loin à mi-voix.*) Rompre ton mariage, quand je suis là... oh! non... je ne partirai que lorsque tu seras riche... heureux... (*Lui envoyant des baisers de loin avec passion, au moment où Jérôme paraît et la contemple les bras croisés.*) Toi qui es mon Dieu, mon bonheur sur la terre, mon seul amour!..

JÉRÔME, *à part.* Lui envoyer des baisers... à son âge... ô Dieu! quand la passion les emporte... (*Voyant madame Bertrand s'essuyer les yeux.*) La tête n'y est plus... c'est clair... pauvre femme! il faut être indulgent et ne pas la gronder...

MADAME BERTRAND, *se retournant.* Ah! Jérôme... tu reviens à propos... j'allais te chercher...

JÉRÔME, *d'un ton froid.* J'ai fait votre commission auprès de la fille d'auberge.

MADAME BERTRAND, *vivement.* Il ne s'agit pas de cela... écoute... tu as été à Kalitz?

JÉRÔME. Oui...

MADAME BERTRAND. Tu connais les forêts?

JÉRÔME. Il n'y a que de ça... un pays de loups!..

MADAME BERTRAND. De quelle qualité les bois?

JÉRÔME. De la drogue.

MADAME BERTRAND, *vivement.* Du tout! ils sont excellents...

JÉRÔME. Allons donc!.. du bouleau, du sapin!.. des bruyères... je vous dis que c'est de la drogue.

MADAME BERTRAND. Et moi, je veux qu'ils soient excellents.

JÉRÔME, *la regardant d'un air ébahi.* Ah!..

MADAME BERTRAND. Qu'est-ce que ça vaut l'arpent?

JÉRÔME, *avec humeur.* Cinquante francs... bien payé!..

MADAME BERTRAND. M. le marquis d'Aspremont en a cinq cents arpents...

JÉRÔME, *de même.* Eh bien! ça fait vingt-cinq mille francs.

MADAME BERTRAND. Du tout... j'en donne cent mille écus. Tu vas les lui acheter à ton nom... à ce prix-là...

JÉRÔME, *pétrifié.* Allons donc!..

MADAME BERTRAND. Je le veux...

JÉRÔME. Pardon, madame Bertrand, de vous dire des choses aussi dures!.. mais vous avez donc perdu toute raison, tout esprit... même celui du commerce... cent mille écus!.. de vrais échalas...

MADAME BERTRAND. Je le veux, te dis-je.

JÉRÔME, *éclatant avec colère.* Et moi, je ne peux pas vous laisser vous ruiner, pour gorger d'or ce jeune homme, pour une fantaisie, un caprice...

MADAME BERTRAND. Un caprice!.. ah! si tu savais ce que j'éprouve pour lui... ce que je donnerais...

JÉRÔME, *exaspéré.* Pardi! cela ne se voit que trop... vous en avez la tête à l'envers... mais encore une fois, je suis votre homme de confiance... c'est moi qui fais tous vos marchés, et jamais je ne prêterai les mains...

MADAME BERTRAND, *sévèrement.* Qu'est-ce à dire, monsieur Jérôme?.. à la fin de ça, suis-je maîtresse ou non de mon bien?.. avez-vous oublié que je veux être obéie à la minute?.. Ne me forcez pas de m'en souvenir, jour de Dieu! car, sans respect pour vos longs services, pour votre attachement, je vous chasse!..

JÉRÔME, *les larmes aux yeux, et après un silence.* Vous!.. vous auriez le cœur de me renvoyer!.. vous!.. allons donc! le plus souvent que je m'en irais!..

MADAME BERTRAND, *émue et lui prenant les mains avec amitié.* Non, non, tu as raison, mon bon Jérôme!.. tu me connais mieux que moi-même... je sais que tu m'es dévoué, et tu sais bien aussi que tu ne dois jamais me quitter!.. mais n'en abuse pas... tu m'as entendue... fais ce que je te dis... je le veux... je t'en prie!..

JÉRÔME, *résigné et en soupirant.* Soit; mais c'est bien dur de voir une si belle fortune... de si belles mines de charbon, s'en aller en fumée...

MADAME BERTRAND. C'est une spéculation... que je t'expliquerai...

JÉRÔME. Elle est jolie!..

MADAME BERTRAND. Va toujours ton train... on ne te connaît pas, au château... présente-toi comme un riche marchand... voici mon portefeuille... ne laisse pas soupçonner que j'y suis pour quelque chose... et achète les bois cent mille écus comptant.

JÉRÔME. Mais s'ils ont pour deux sous de conscience, ils ne voudront jamais...

MADAME BERTRAND. C'est ton affaire... ça te regarde... et songe à bien jouer ton rôle... le duc et le marquis ne sont pas faciles à tromper...

JÉRÔME. Ah! pardine! à ce prix-là, il y a plaisir à se laisser attraper...

MADAME BERTRAND. Je les entends... (*A mi-voix.*) Cent mille écus!.. pas un centime de moins... ou je ne te revois de ma vie...

SCENE IX.

LES MÊMES, LE DUC DE CHAMPCARVILLE, *sortant de la chambre à droite.*

QUATUOR.

LE DUC, *entrant en causant avec Charles.*
Peut-être de valeur ces bois ont-ils doublé!

MADAME BERTRAND, *présentant Jérôme à Charles*
L'habile commerçant dont je vous ai parlé!

JÉRÔME, *à part, avec colère.*
Habile! J'en rougis pour elle de vergogne.

MADAME BERTRAND, *continuant.*
Lequel éprouve, en ce moment,
Le besoin d'acquérir des forêts en Pologne!
(*Bas à Jérôme, et passant à sa droite.*)
Tiens-toi droit! de l'aplomb et parle rondement!

JÉRÔME, *cherchant à se donner de l'aisance.*
Ce sont des bois que monsieur voudrait vendre,
A Kalitz?..

CHARLES.
Oui, monsieur... De vous sont-ils connus?..

JÉRÔME.
Parfaitement! ils sont très-mal tenus...

MADAME BERTRAND, *avec colère, et bas.*
Très-mal?..

JÉRÔME, *à part.*
Ah! maladroit! (*Haut.*) Il s'agit de s'entendre...
Quand je dis mal tenus... ce sont, en général,
De très-beaux bois!.. malgré ça, c'est égal,
Ça se vend peu...

MADAME BERTRAND, *repassant près de Charles.*
Beaucoup...

JÉRÔME, *à part.*
Je n'y prends jamais garde...

CHARLES.
Votre prix?..

JÉRÔME, *hésitant, et regardant madame Bertrand.*
Je ne sais s'il faut que j'y hasarde
Soixante mille francs!..

CHARLES, *naïvement.*
Ça m'étonne...

MADAME BERTRAND.
Non pas!
(*Regardant Jérôme.*)
C'est, selon moi, beaucoup trop bas!

JÉRÔME.
Soixante-cinq!..

CHARLES, *avec joie.*
Vraiment?

MADAME BERTRAND.
N'acceptez pas!..

JÉRÔME.
Soixante-dix!

CHARLES, *avec joie.*
O ciel!..

MADAME BERTRAND, *bas, à Charles.*
N'acceptez pas!..

ENSEMBLE.

JÉRÔME.
Ça monte, ça monte, ça monte!
Que j'en rougis de honte!
Mais je suis loin du compte,
Malheureux acquéreur!
Que de peine pour faire,
Une mauvaise affaire!
Cela me désespère
Et me met en fureur!

MADAME BERTRAND.
Ça monte, ça monte, ça monte!
Mais il est loin du compte.
Offrir, c'est une honte,
Le quart de la valeur!
Que votre cœur espère!
Pour vous longtemps sévère,
La fortune prospère
Vous devait ce bonheur!

CHARLES.
Ça monte, ça monte, ça monte!
Ah! j'étais loin du compte,
Et fortune aussi prompte
Me prouve mon erreur!
Mais gaîment laissons faire
Le sort, longtemps contraire,
Qui redevient prospère
Et me rend le bonheur!

LE DUC.
Ça monte, ça monte, ça monte!
Vous étiez loin du compte,
Et fortune aussi prompte
Vous prouve votre erreur!
Mais gaîment laissez faire,
Le sort, longtemps contraire,
Vous redevient prospère
Et vous rend le bonheur!

MADAME BERTRAND, *à Jérôme.*
Vous ne nous dites pas que ces bois qu'on vous livre
Renferment un trésor bien grand?
Des mines de fer et de cuivre.

JÉRÔME, *naïvement.*
Est-il possible!..

MADAME BERTRAND.
Allons! faites donc l'ignorant!
Chacun le dit, dans le pays...

CHARLES ET LE DUC.
Vraiment?

JÉRÔME, *d'un air triste.*
Alors, pour les mines de cuivre
Cent mille francs!..

CHARLES.
Admirable!..

MADAME BERTRAND.
Un moment!..
(*A mi-voix, au duc et à Charles.*)
On a parlé d'une mine d'argent
Qu'on pourrait y trouver...

JÉRÔME, *à part.*
Eh! mais cela commence,
Dès à présent...

MADAME BERTRAND, *regardant Jérôme.*
Cela vaut qu'on y pense!
Eh bien?..

JÉRÔME, *hésitant encore.*
Eh bien?..

MADAME BERTRAND.
Allons, encore un pas!

JÉRÔME.
Deux cent mille francs!

CHARLES, *poussant un cri et courant à lui.*
Dieu! c'est superbe!..

MADAME BERTRAND, *l'arrêtant.*
Non pas!
N'acceptez pas...

LE DUC.
N'acceptez pas!

ENSEMBLE.

JÉRÔME.
Ça monte, ça monte.
MADAME BERTRAND.
Ça monte, etc.
CHARLES.
Ça monte, etc.
LE DUC.
Ça monte, etc.

LE DUC, *à Jérôme, d'un air important, et passant près de lui.*
Vous voyez bien, mon cher, que ça vaut davantage!
JÉRÔME, *avec fureur.*
C'est trop fort... et dût-on m'enterrer tout vivant,
Jamais d'aller plus loin je n'aurai le courage.
LE DUC.
Nous nous en rapportons à madame Bertrand.
JÉRÔME, *vivement.*
Et j'y consens aussi!.. (*A part.*) Qu'elle se suicide :
Je l'aime mieux...
CHARLES ET LE DUC.
Parlez...
MADAME BERTRAND.
Eh bien donc, je décide
(*Lentement, et regardant Charles.*)
Que ça vaut, pour quelqu'un qui sait bien ce qu'il fait,
Ça vaut cent mille écus!
JÉRÔME, *poussant un cri.*
C'est un meurtre! un forfait!
MADAME BERTRAND, *froidement.*
Je les prends à ce prix...
JÉRÔME, *à part.*
Quelle fureur la guide!
LE DUC, *à Jérôme.*
Vous l'entendez?
JÉRÔME, *accablé.*
Je cède... et pour cent mille écus...
A part, s'essuyant le front.)
Mais c'est fini... je n'en puis plus!

ENSEMBLE.

MADAME BERTRAND.
Jour de plaisir, jour de bonheur!
Oh! l'excellente affaire,
Pour une tendre mère,
Quel moment enchanteur!
CHARLES ET LE DUC.
Heureux destin! jour enchanteur!
Grâce à la charbonnière
Cette excellente affaire
Assure mon bonheur!
JÉRÔME, *à part.*
Ah! quel tourment! je suis vainqueur.
Voyez la belle affaire ;
Mais pour la charbonnière,
J'enrage de bon cœur!

LE DUC.
Allons préparer l'acte...
MADAME BERTRAND.
Il faut que rien n'y manque!
(*A Charles.*)
Et surtout exigez qu'on vous solde comptant!
CHARLES.
C'est le gêner...
MADAME BERTRAND.
Non pas, vraiment.
Il est toujours doublé de bons billets de banque.
JÉRÔME, *tirant son portefeuille.*
Soit... On vous donnera cent mille écus comptant.
CHARLES, *au duc, d'un air triomphant.*
Eh bien! qu'en dites-vous, beau-père?
LE DUC.
Que vous êtes dupé!..
CHARLES ET MADAME BERTRAND, *étonnés.*
Comment?
LE DUC.
La chose est claire...
Il en aurait donné quatre cent mille francs!
CHARLES.
N'importe!

ENSEMBLE.

JÉRÔME.
Ah! quel tourment! etc.
CHARLES, LE DUC.
Heureux destin! etc.
MADAME BERTRAND.
Jour de plaisir! etc.

(*Le duc, Jérôme et madame Bertrand sortent par la première porte à droite.*)

SCENE X.

CHARLES, AGATHE.

CHARLES, *à madame Bertrand, qui s'éloigne avec le duc.* Je suis à vous dans l'instant... je veux voir Agathe... je veux lui apprendre... (*A lui-même.*) Je n'en puis revenir encore! Madame Bertrand avait raison, et cette excellente femme est mon bon génie! mon ange gardien! (*Apercevant Agathe qui entre par la seconde porte à droite.*) Ah! ma chère Agathe, venez, venez partager ma surprise.

AGATHE. Elle n'égale pas la mienne! Et c'est très-mal... me dire que vous êtes ruiné! et ces diamants magnifiques qui m'arrivent de votre part!..

CHARLES. Qu'est-ce que cela signifie?

AGATHE. Cette corbeille éblouissante de dentelles et de cachemires que l'on vient de m'apporter... de votre part!..

CHARLES. De ma part!..

AGATHE. Oui, Monsieur... et si je n'étais pas si contente, je serais furieuse contre vous!..

CHARLES. Ecoutez, Agathe, il y a quelque chose ici que je ne comprends pas... je ne vous ai rien envoyé... rien donné...

AGATHE, *étonnée.* Que dites-vous?

CHARLES. Je ne le pouvais pas... car je ne suis riche que depuis un quart d'heure... mais nous saurons... nous découvrirons...

SCENE XI.

LES MÊMES, BRINDAMOUR, *les jambes un peu avinées.*

BRINDAMOUR, *entrant par le fond.* J'ai bien fait de me rafraîchir... après une course pareille! Madame Bertrand elle-même me l'aurait conseillé.

CHARLES, *l'apercevant.* Toi ici!.. que viens-tu faire?

BRINDAMOUR. Pardon, mon colonel! quand je dis mon colonel... c'est l'habitude... car ce n'est plus vous qui me commandez... c'est madame Bertrand... à qui je rapporte ces chiffons de papier qu'ils nomment des quittances... pour des brimborions de noces... des corbeilles... (*Il remet les quittances à Charles.*)

CHARLES, *prenant plusieurs papiers qu'il parcourt.* O ciel! reçu de madame Bertrand, pour bijoux et parures, (*Prenant d'autres quittances.*) pour dentelles et cachemires...

BRINDAMOUR. Oui!.. oui!..

AGATHE. Est-il possible!

BRINDAMOUR, *levant les yeux vers la porte à droite.* Oui! Eh, tenez... c'est elle... en personne!

SCENE XII.

LES MÊMES, MADAME BERTRAND.

MADAME BERTRAND, *sur le pas de la porte à droite.* Mon messager!.. tout est perdu!..

BRINDAMOUR, *allant à elle.* Non, rien n'est perdu... j'ai tout apporté... rien n'y manque!

MADAME BERTRAND, *bas.* Il suffit!

BRINDAMOUR, *montrant les quittances que tient Charles.* Témoin cette feuille de route, qui est là pour le dire...

CHARLES. Quoi! madame Bertrand...

MADAME BERTRAND, *à Brindamour.* Laisse-nous... va-t'en!

BRINDAMOUR, *voulant s'expliquer.* Permettez...

MADAME BERTRAND, *brusquement.* Je t'ai dit de t'en aller... je n'aime pas qu'on me réplique.

BRINDAMOUR. Ne vous fâchez pas... on obéit... (*Chancelant.*) Tudieu! je n'aurais jamais cru ça possible... cette femme-là me fera... marcher droit. (*A madame Bertrand qui, de sa main, lui fait signe de sortir.*) Je m'en vas, petite mère, je m'en vas... (*Il sort par le fond.*)

SCENE XIII.

AGATHE, MADAME BERTRAND, CHARLES.

AGATHE. Qu'est-ce que cela signifie? ces riches présents de noce, que je viens de recevoir, et qui, dit-on, viennent de vous, madame Bertrand?

MADAME BERTRAND, *avec émotion et souriant.* De moi? Oh! non, Mademoiselle... ce n'est point madame Bertrand qui vous les envoie...

AGATHE. Comment?

MADAME BERTRAND, *de même.* C'est quelqu'un qui a le droit de vous les offrir, et de qui vous pouvez les accepter sans crainte.

AGATHE. Vous connaissez donc cette personne?..

CHARLES. Quelle est-elle? parlez!

MADAME BERTRAND, *hésitant.* Je ne puis le dire qu'à vous... à vous seul, Monsieur...

AGATHE. J'entends!.. Je me retire.

CHARLES. Pardon, chère Agathe, pardon! (*Agathe sort par la droite, conduite par Charles et en lui faisant des signes d'intelligence.*)

SCENE XIV.

MADAME BERTRAND, CHARLES.

CHARLES, *après un silence.* Nous sommes seuls... ne craignez rien...

MADAME BERTRAND, *à part.* Oh! je ne crains que de me trahir.

CHARLES. A qui devons-nous ces richesses?

MADAME BERTRAND, *d'un air naturel.* A qui, monsieur le marquis? eh mais... à votre mère!

CHARLES, *vivement.* Ma mère... est-il possible!.. mais on m'avait assuré... Comment... elle existerait?.. elle existe encore! vous la connaissez? vous l'avez vue? où est-elle?

MADAME BERTRAND, *à part.* Ah! que de questions! Tenons-nous ferme. (*Haut.*) Oui, oui, c'est elle qui m'envoie... parce qu'elle ne peut pas venir.

CHARLES. Elle est malade... elle est souffrante! elle est malheureuse?..

MADAME BERTRAND, *émue.* Non, non, elle est bien heureuse à présent!.. autrefois, je ne dis pas... elle a bien souffert... je le sais, je l'ai rencontrée... en exil... en pays étranger...

CHARLES. Et pourquoi ne pas m'écrire?.. ne pas m'appeler près d'elle? Ah! j'aurais tout quitté...

MADAME BERTRAND, *à part.* Je ne m'en tirerai jamais... j'aurais mieux fait de m'en aller... (*Haut, et retenue par Charles.*) Ecoutez, monsieur Charles, il y a des choses qu'elle m'a permis de vous dire et d'autres sur lesquelles je ne puis vous répondre, sans lui faire de la peine. Et vous ne le voudriez pas!..

CHARLES, *vivement.* Jamais!.. Et je consens, s'il le faut, à ne rien vous demander... mais je veux voir ma mère... je veux l'embrasser.

MADAME BERTRAND, *faisant un mouvement et s'arrêtant.* Ah! elle ne demande pas mieux... mais elle dit que ça ne se peut pas... dans votre intérêt!

CHARLES. Dans mon intérêt!

MADAME BERTRAND. Sans doute! si sa présence devait changer votre position, vous apporter la douleur au lieu de la joie!.. son devoir ne serait-il pas de rester dans son exil, d'y prier pour vous, et de vous aimer toute seule et de loin?

CHARLES, *avec âme.* Et comment saura-t-elle que, moi aussi, je l'aime, je la respecte?

MADAME BERTRAND, *vivement.* Oh! elle le saura, je le lui dirai...

CHARLES. Cela ne me suffit pas... Quand elle me comble de ses bienfaits; quand, pour m'enrichir, elle s'impose des sacrifices, des privations peut-être!.. car je ne suis plus votre dupe, madame Bertrand... le marché de tout à l'heure, ce négociant polonais qui s'est trouvé là... si à point, pour m'offrir un prix exorbitant... il était envoyé par ma mère, par elle, n'est-il pas vrai?..

MADAME BERTRAND. Eh bien! quand ce serait, y aurait-il de quoi s'étonner? Est-ce que ce n'est pas le premier, le plus doux des plaisirs, de donner à son enfant?

CHARLES. Et cette riche corbeille, ces diamants!

MADAME BERTRAND. Ah! ça, c'était pour sa bru... ça lui est permis. Elle me l'avait tant recommandé...

CHARLES, *hors de lui.* Tout ce que j'entends n'est pas possible!

MADAME BERTRAND, *gaiement.* Si vraiment... Comme je passais par ici, elle m'a chargée de vous remettre tout ça... parce que... Ah! dame! c'est qu'elle a confiance en moi!.. je n'en ai pas abusé, au moins! D'ailleurs, je rendrai mes comptes...

CHARLES, *se promenant vivement.* Je vous crois, je vous crois... mais ce mariage est impossible.

MADAME BERTRAND. Que voulez-vous dire!

CHARLES. Il ne se fera pas... si ma mère n'est pas là, près de moi, à l'autel.

MADAME BERTRAND, *vivement, et avec dignité.* Voilà ce qu'elle ne veut pas... Elle vous défend même d'en avoir la pensée... Elle vous le défend!.. Et votre mère, je la connais... est une femme qui a ses volontés.

CHARLES, *tristement.* Je les respecterai, quelque rigoureuses qu'elles soient!.. mais à une condition, c'est que vous, son amie, vous, madame Bertrand, vous la remplacerez...

MADAME BERTRAND, *avec joie.* La remplacer!..

CHARLES. Et que vous resterez à ma noce, à mes côtés, à la place d'honneur!

MADAME BERTRAND, *combattue.* Moi! une femme du peuple! avec mes habits! au milieu de ce beau monde!

CHARLES, *avec noblesse.* Vous représentez ma mère... et tout ce monde-là vous respectera.

MADAME BERTRAND, *à elle-même.* Ah! c'est bien tentant. (*Haut.*) Mais je ne puis rester une heure de plus... Il faut que je parte... Elle m'attend...

CHARLES. Alors, je pars avec vous et ne vous quitte plus...

MADAME BERTRAND, *à part.* Bonté divine! où me suis-je fourrée!..

CHARLES. Si elle ne peut pas venir ici, j'irai la trouver... car je ne me marierai pas sans demander à ma mère son consentement.

MADAME BERTRAND, *émue.* Elle m'a chargé de vous le donner!..

CHARLES, *étonné*. Elle connaissait donc mon mariage?

MADAME BERTRAND, *troublée*. Oui, oui, avant mon départ.. elle avait appris, elle avait prévu... car elle m'avait dit : Tu lui donneras ma bénédiction... (*Etendant les mains avec dignité et émotion.*) Et je vous la donne, Charles, je vous la donne!.. (*A Charles, qui courbe la tête :*) Soyez heureux... mon enfant, soyez heureux! c'est tout ce que votre mère vous demande. (*Essuyant une larme à la dérobée.*) Et maintenant, adieu! (*Elle fait quelques pas pour sortir.*)

CHARLES, *lui tendant les bras*. Quoi! rien de plus!.. quoi! elle ne vous a pas encore chargée d'autre chose?

MADAME BERTRAND, *s'arrêtant*. Si vraiment!.. (*Avec trouble et timidité.*) Elle m'a chargée, je crois... de vous embrasser!

CHARLES, *ouvrant ses bras*. Eh bien! donc!

MADAME BERTRAND, *poussant un cri*. Ah! (*Elle s'y précipite en pleurant et le serre dans ses bras, contre son cœur.*)

CHARLES, *avec bonheur*. Ma mère!.. ma mère!

MADAME BERTRAND, *vivement*. Ah! tais-toi! tais-toi! ne prononce pas ce nom...

SCENE XV.

LES MÊMES, JÉROME, BRINDAMOUR.

(*Ils paraissent, l'un à la porte du fond, l'autre à droite, poussant un cri de surprise, en voyant madame Bertrand dans les bras de Charles.*)

JÉRÔME. Oh!..

BRINDAMOUR. Ah!..

JÉRÔME, *à mi-voix, s'approchant de madame Bertrand*. Prenez donc garde, madame Bertrand, prenez-donc garde... je suis là... et tout ce monde qui arrive!..

MADAME BERTRAND, *à Charles, et sur la ritournelle du morceau suivant, à voix basse*. Silence! une erreur t'avait fait prendre pour le fils du marquis d'Aspremont... erreur qu'il ne faut jamais détruire!

CHARLES, *à part*. Moi! les tromper!

MADAME BERTRAND. C'est pour cela que je m'en vais! Adieu pour toujours!

CHARLES, *la retenant par la main*. Non, vous resterez... vous ne me quitterez plus!

SCENE XVI.

LES MÊMES, LE DUC DE CHAMPCARVILLE, AGATHE; OFFICIERS ET DAMES, DOMESTIQUES.

(*Agathe est en grande toilette; les domestiques en grande livrée.*)

FINALE.

CHŒUR.

Amour, plaisir, joyeuse ivresse!
Venez, venez charmer ces lieux!
L'hymen couronne leur tendresse,
Leur bonheur comblera nos vœux!

LE DUC, *tenant la main d'Agathe*.

Venez, mon gendre, et marchons à l'autel!

AGATHE.

Mon père m'y conduit!..

CHARLES, *prenant la main de madame Bertrand*.

Et moi, moi, grâce au ciel,
Je n'y marche pas seul!..

MADAME BERTRAND, *à demi-voix*.

Ah! tais-toi!..

CHARLES.

Moi, me taire!
Moi, rougir de vous?.. Non!..
(*Présentant madame Bertrand à toute l'assemblée.*)
Messieurs, voici ma mère!..

TOUS.

Sa mère!..

CHARLES, *avec noblesse, au duc*.

Qui m'apprend, et je dois vous en faire l'aveu,
Que je ne suis point fils des d'Aspremont...

TOUS.

Grand Dieu!..

ENSEMBLE.

LE DUC.

La surprise et la colère
Couvrent mon front de rougeur!
C'est sa mère! c'est sa mère,
Pour mon nom, quel déshonneur!

MADAME BERTRAND.

Ah! quelle douleur amère!
Quels regrets brisent mon cœur!
Hélas! c'est moi, c'est sa mère,
Qui détruit tout leur bonheur!

CHARLES.

Cet aveu, j'ai dû le faire.
Il y va de mon honneur!
C'est ma mère! c'est ma mère!
C'est ma gloire et mon bonheur!

JÉRÔME ET BRINDAMOUR.

Je devine le mystère :
Ah! quelle était notre erreur!
C'est sa mère! c'est sa mère!
L'espoir renaît en mon cœur.

AGATHE.

Cet aveu qu'il devait faire
Le rend digne de mon cœur.
C'est sa mère! Mais sa mère,
Détruira notre bonheur!

LE CHŒUR.

L'aventure est singulière!
Et le duc est en fureur!
C'est sa mère! c'est sa mère!
C'en est fait de leur bonheur!

MADAME BERTRAND.

Qu'as-tu fait!

CHARLES.

Mon devoir!..

MADAME BERTRAND.

Mais un pareil éclat!

CHARLES.

Me cause moins d'effroi que de paraître ingrat!

AGATHE, *regardant Charles*.

Ah! mon cœur, s'il se peut, le chérit plus encore!
(*Au duc.*)
Car un semblable trait à tous les yeux l'honore!

LE DUC.

Sans doute... mais l'honneur d'une noble maison
De nous, ma fille, exige un cruel sacrifice.
J'avais promis au roi, qui veut qu'on vous unisse,
De marier ma fille avec un d'Aspremont...
Mais non avec le fils de madame Bertrand.

MADAME BERTRAND.

Quoi! Monsieur!..

LE DUC.

On se doit à son nom, à son rang!

ENSEMBLE.

LE DUC.

Non, plus d'alliance,
Plus d'hymen pour eux!
Ici, l'opulence
N'est rien à mes yeux!
Ni pitié ni grâce,
Tel est mon vouloir :
L'honneur de ma race
M'en fait un devoir!

CHARLES, AGATHE.
Non, plus d'alliance!
Plus de jours heureux!
La seule naissance
Est tout à ses yeux!
Oui, pour nous s'efface
Jusqu'au moindre espoir!
Et l'honneur me trace
Hélas! mon devoir!

MADAME BERTRAND ET LE CHOEUR.
Ah! plus d'espérance!
Plus de jours heureux!
C'est par la naissance
Qu'on brille à ses yeux!
L'éclat de sa race
Peut seul l'émouvoir;
Sur ce cœur de glace
Rien n'a de pouvoir!

JÉRÔME, BRINDAMOUR.
Non, plus d'espérance!
Plus d'hymen pour eux!
C'est par la naissance
Qu'on brille à ses yeux!
C'est un cœur de glace,
C'est un éteignoir,
Qui d'être tenace
Se fait un devoir!

MADAME BERTRAND, *au duc.*
Ah! daignez, Monseigneur, écouter ma prière!
Qu'exigez-vous? J'obéirai!..
Et pour qu'ils soient heureux, bien loin je m'en irai!

CHARLES.
Qu'osez-vous dire? vous, ma mère!
Partout je vous suivrai... ma place est près de vous!

LE DUC, *entraînant Agathe.*
Venez, ma fille... allons, éloignons-nous!..

ENSEMBLE.

LE DUC.
Non, plus d'alliance,
Plus d'hymen pour eux! etc.

CHARLES ET AGATHE.
Quoi! plus d'espérance,
Plus de jours heureux! etc.

MADAME BERTRAND ET LE CHOEUR.
Ah! plus d'espérance,
Plus de jours heureux! etc.

BRINDAMOUR ET JÉRÔME.
Non, plus d'espérance,
Plus d'hymen pour eux! etc.

(*Le duc entraîne sa fille d'un côté; Charles et sa mère sortent par le fond. Brindamour et les autres personnages les suivent en désordre. La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Même décor qu'au deuxième acte; une table à gauche du public, avec tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, *seule*

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Jour d'espoir et d'ivresse!
Nous allions être unis!
Nos rêves de tendresse
Sont à jamais détruits!
O vous, dont la colère
Ne peut se désarmer,
Apprenez-moi, mon père,
Comment ne plus l'aimer!

DEUXIÈME COUPLET.

Le rang et la naissance
Séparent pour toujours,
Ceux que dès leur enfance
Unissaient les amours.
A votre arrêt sévère
Je dois me conformer...
Mais dites-moi, mon père,
Comment ne plus l'aimer!

SCENE II.

RIGOBERT, AGATHE.

AGATHE, *entendant quelqu'un entrer et s'essuyant les yeux.* Ah! c'est ce monsieur... l'ami de madame Bertrand.

RIGOBERT. Pardon, Mademoiselle... absent depuis hier, j'arrive d'Andernack; je venais chercher madame Bertrand pour partir avec elle, et comme je supposais qu'elle était ici...

AGATHE, *avec un soupir.* Oui... elle y est encore, Monsieur... et je vais la faire prévenir. (*Elle salue Rigobert et sort par la porte à droite.*)

SCENE III.

RIGOBERT, *la regardant sortir; puis* BRINDAMOUR.

RIGOBERT, *seul.* Pauvre jeune fille! elle a beau faire, je l'ai vue essuyer des larmes... c'est la faute de son père, j'en suis sûr, et j'ai eu tort de lui pardonner... à celui-là! mais madame Bertrand l'a voulu... et dès que je peux lui épargner un chagrin... (*Apercevant Brindamour à la porte du fond.*) Ah! en voilà un qui lui arrive... son fils! (*Haut, à Brindamour.*) Que viens-tu faire ici, mon garçon?..

BRINDAMOUR. Parler à madame Bertrand.

RIGOBERT. Qui s'intéresse à toi, je le sais... et que tu connais...

BRINDAMOUR. Pour une excellente femme!

RIGOBERT, *à part.* Il ne sait encore rien!

BRINDAMOUR. C'est elle qui m'a sauvé du conseil de guerre, qui m'a donné ma montre... et bien d'autres choses encore!.. c'est pour cela que je veux lui parler pour une difficulté... où je me trouve.

RIGOBERT. C'est inutile .. je suis là, moi... (*A lui-même.*) Si je puis lui sauver quelque nouvel embarras... (*Haut.*) Voyons... que veux-tu? qu'est-ce qui te manque?

BRINDAMOUR. Ce qui me manque?.. ô naïveté de l'âge d'or! Tenez, patriarche!.. (*Frappant sur son gousset.*) Ça parle de soi-même.

RIGOBERT, *à part.* Pauvre madame Bertrand!.. (*Haut.*) Si ce n'est que cela...

BRINDAMOUR. Que cela? excusez, fantassin!

RIGOBERT. Sois tranquille, ta fortune est assurée.

BRINDAMOUR. Qu'est-ce que vous me dites-là?

RIGOBERT. Ce qu'il te faut dans ce moment, c'est une position... une place... et je m'en charge.

BRINDAMOUR, *plus étonné.* Homme étonnant! votre adresse, s'il vous plaît?.. (*Avec joie.*) Une place! à moi!..

RIGOBERT. Oui... que désires-tu? que veux-tu faire?

BRINDAMOUR. Dame! j'aimerais assez ne rien faire...

RIGOBERT, *à part.* Pauvre madame Bertrand! (*Haut.*) C'est possible... il y a des places dans ce genre-là... et peut-être même, qu'après l'avoir exercée quelque temps, tu pourras obtenir quelque titre.

BRINDAMOUR. A moi!..

RIGOBERT. Quelque cordon... comme tant d'autres!..

BRINDAMOUR. A moi!..

RIGOBERT, *se mettant à la table à gauche et écrivant.* Tu connais le chemin de Cassel?

BRINDAMOUR. Je crois bien...

RIGOBERT. Tu vas y aller...

BRINDAMOUR, *à part.* Encore! ah çà... je ne fais que cela depuis hier. .

RIGOBERT. A l'hôtel de M. de Romberg!

BRINDAMOUR. M. de Romberg! l'intendant général?..

RIGOBERT. Par intérim...

BRINDAMOUR. De cette province!

RIGOBERT. Je lui ai rendu quelques services... et il ne me refusera pas... je lui écris de te donnner sur-le-champ la première place vacante qu'il aura... en attendant mieux...

BRINDAMOUR. A moi?.. je ne sais plus où j'en suis... et il me semble que je sors du cabaret... tant les jambes me vacillent.

SCENE IV.

BRINDAMOUR, *debout au milieu du théâtre,* RIGOBERT, *assis près de la table, à gauche,* JÉROME.

JÉRÔME, *entrant vivement par la porte du fond.* Ah! monsieur Rigobert... je viens de chez vous... de votre hôtel, où madame Bertrand m'avait envoyé... je vous y attends depuis une heure...

BRINDAMOUR. Je crois bien!.. puisqu'il était là avec moi!..

JERÔME. Et je venais vous dire, de sa part... car elle est bien désolée, cette pauvre femme... et moi aussi!

BRINDAMOUR, *le faisant passer à droite.* Ne le dérangez pas... Il est là qui m'écrit ma fortune... une fortune assurée!

JÉRÔME, *surpris.* A vous?..

BRINDAMOUR. Une position... comme il dit... une place!.. des titres et des cordons!.. Je vais chercher tout ça à Cassel, d'où je l'en rapporterai clic, clac!.. ventre à terre! et je ne serais pas surpris, à mon retour, de me trouver électeur... ou archiduc!..

JÉRÔME, *froidement.* Voyez-vous, chasseur, si vous aviez bu, je concevrais la chose...

BRINDAMOUR. Du tout... je suis à jeun!..

JÉRÔME. Voilà l'invraisemblable... avec une soif comme la vôtre...

RIGOBERT, *donnant à Brindamour la lettre qu'il vient d'écrire.* Tiens, mon garçon...

BRINDAMOUR. La position, la fortune, la place, tout est là-dedans!..

RIGOBERT. Oui, pars!..

BRINDAMOUR, *bas à Jérôme.* Qu'avez-vous à dire à cela?..

JÉRÔME, *froidement.* Que ce n'est pas vous, chasseur... c'est lui qui a bu!..

BRINDAMOUR. Je ne crois pas, mais il en serait digne. (*Brindamour sort en courant.*)

SCENE V.

JÉROME, RIGOBERT, MADAME BERTRAND.

MADAME BERTRAND, *sortant de la gauche, à la cantonade.* Oui, oui, cher enfant... nous allons partir; je te le promets... mais attends-moi là : je l'exige... (*A elle-même.*) Que je tente ce dernier effort. (*A Rigobert.*) Ah! pardon, monsieur Rigobert, de vous avoir fait attendre... j'étais là avec mon fils, qui se désespérait!

RIGOBERT. Votre fils!..

MADAME BERTRAND. Et je ne pouvais pas le quitter dans ce moment-là... ce pauvre garçon! c'est tout naturel!

RIGOBERT. Votre fils!

MADAME BERTRAND. Eh! oui... vous ne savez pas... celui qu'ils appelaient tous ici le colonel... le marquis d'Aspremont!..

RIGOBERT, *étonné.* Comment! c'est lui... (*Souriant.*) Et l'autre à qui je viens...

MADAME BERTRAND. Quoi donc!..

RIGOBERT. Rien, rien! (*Regardant par la porte du fond.*) Selon votre habitude, madame Bertrand, vous lui aurez porté bonheur, comme à tout le monde!.. Mais Jérôme m'a dit que vous aviez à me parler?

MADAME BERTRAND. C'est vrai!.. c'est vrai!.. vous seul pouvez me sauver...

RIGOBERT. Me voilà!

MADAME BERTRAND, *se retournant vers Jérôme qui essuie ses yeux.* Qu'est-ce que tu fais là?..

JÉRÔME. Pardi! vous le voyez bien! j'ai du chagrin.

MADAME BERTRAND. Et pourquoi?..

JÉRÔME. Parce que vous en avez!

MADAME BERTRAND, *bas.* Jérôme!

RIGOBERT, *la regardant avec intérêt.* Ce garçon vous est dévoué?

MADAME BERTRAND. Oh! (*Jérôme, sans répondre, essuie toujours ses yeux et tend sa main en signe de serment.*)

RIGOBERT. Voulez-vous me permettre de lui donner un ordre? (*Il passe devant madame Bertrand, s'approche de Jérôme et lui parle à l'oreille.*)

JÉRÔME *l'écoute d'abord avec surprise, essuie ses larmes, puis finit par rire.* Ah! bah! tiens! vraiment.

MADAME BERTRAND, *étonnée.* Eh bien! le voilà qui rit à présent.

JÉRÔME, *se dirigeant vers la porte du fond, et causant avec Rigobert, à demi-voix et gaiement.* C'est dit! clic! clac! et dès qu'il arrivera.

RIGOBERT Oui.. dès qu'il arrivera.

JÉRÔME. J'y cours! (*Il sort par la porte du fond.*)

RIGOBERT, *à madame Bertrand.* Maintenant, je suis à vous!

SCENE VI.

RIGOBERT, MADAME BERTRAND.

MADAME BERTRAND. Monsieur Rigobert... vous êtes mon ami...

RIGOBERT. Je m'en vante, car je vous dois...

MADAME BERTRAND. Fort peu de chose!..

RIGOBERT. Ma tête... n'importe! Les petits présents, comme on dit, entretiennent l'amitié... et la mienne vous est dévouée.

MADAME BERTRAND. Vous me l'avez prouvé, hier, en ne ruinant pas M. le duc!

RIGOBERT. Dame! vous me l'aviez demandé!

MADAME BERTRAND. Eh bien! aujourd'hui, mon bon Rigobert, puisque ça dépend de vous, je vous supplie... de le ruiner...

RIGOBERT. Ah!

MADAME BERTRAND. De fond en comble... si vous m'aimez!

RIGOBERT, *vivement.* C'est dit!

MADAME BERTRAND. Qu'il ne lui reste pas une obole...

RIGOBERT, *de même.* C'est fait.

MADAME BERTRAND. Il y va de mon bonheur, et plus encore, de celui de mon fils!

RIGOBERT. Vous serez contente!

MADAME BERTRAND. Le voici!

SCENE VII.

RIGOBERT, MADAME BERTRAND, LE DUC DE CHAMPCARVILLE.

LE DUC, *à part.* Ah! encore ici!.. (*Haut.*) Madame, ma fille qui, du reste, était certaine de mon approbation,

a voulu, hier soir, vous garder au château... et mon désir serait de vous y retenir plus longtemps... mais dans la position où nous nous trouvons tous...

MADAME BERTRAND. Vous me conseillez de m'éloigner?.. et j'aurais prévenu votre avis, monsieur le duc, si M. Rigobert, avec qui je dois partir, n'avait eu un moment d'entretien à vous demander...

LE DUC, *à part*. Encore ce M. Rigobert!.. (*Haut.*) Depuis deux jours, Monsieur, vous me persécutez pour une audience...

RIGOBERT. Qui paraît vous coûter beaucoup... et c'est pour cela, monsieur le duc, que je vous ai fait crédit...

LE DUC. J'en suis fâché, Monsieur... mais je ne suis pas à vos ordres!.. je vous l'avais accordée hier; pourquoi n'en avez-vous pas profité?

RIGOBERT. Dans votre intérêt plus que dans le mien... on ne s'empresse jamais d'annoncer aux gens une mauvaise nouvelle... et celle que je vous apporte...

LE DUC, *avec impatience*. Eh bien! Monsieur?..

RIGOBERT. Remonte un peu haut... et demande deux lignes de préface... Rassurez-vous... je ne les aime pas... et ne la ferai pas longue. M. le duc de Champcarville, votre frère aîné, est mort pendant l'émigration, et comme il n'avait aucun héritier direct, c'est à vous que sont revenus et ses biens et son titre. Les titres, je n'y ai aucun droit; les biens, c'est différent!.. Votre frère, qui était un intrépide et zélé royaliste, commandait un régiment dans l'armée de Condé... mais ce régiment, il fallait le payer... et M. le duc n'avait d'autres ressources que ses biens laissés en France, et qui, déjà confisqués, ne pouvaient lui être rendus qu'après la victoire!.. N'importe... un grand seigneur... un prince d'Allemagne, dont je suis l'intendant, ne s'effraya pas d'une hypothèque aussi incertaine, et prêta bravement à M. votre frère un million qui ne lui fut jamais rendu.

LE DUC. Qu'entends-je?

RIGOBERT, *montrant un papier et un bordereau*. En voici l'acte, portant la date du mois de mars 1793... ainsi que tous les comptes...

LE DUC, *avec fierté*. Hein! un million!.. Qu'est-ce que c'est?

RIGOBERT. Nous n'avons pas voulu, jusqu'à présent, vous importuner d'une réclamation parfaitement inutile; mais ayant appris qu'à la rentrée du roi, vos biens allaient vous être rendus...

LE DUC, *avec impatience*. Assez! assez!

RIGOBERT. Cependant?..

LE DUC, *avec colère, arrachant le borderau des mains de Rigobert*. Assez, Monsieur!.. je pense qu'on m'accordera bien quelque délai...

RIGOBERT. Des délais!.. oh! sans doute... (*Froidement.*) Je reviendrai dans une demi-heure!

LE DUC, *effrayé*. Une demi-heure! (*Se laissant tomber sur un fauteuil, près de la table à droite, il dit à part :*) Maudit homme! maudite nouvelle! Si je sais comment m'en tirer!.. (*Examinant le papier avec colère.*) Mais je suis ruiné... ruiné sans ressources!

RIGOBERT, *s'approchant de madame Betrand et à voix basse*. Êtes-vous contente?..

MADAME BERTRAND, *de même*. Enchantée! (*Lui serrant la main à la dérobée.*) Vous êtes quitte envers moi.

RIGOBERT, *à part, avec un regard expressif*. Pas tout-à-fait... mais... mais bientôt je l'espère!.. (*Bas à madame Bertrand.*) Maintenant que voulez-vous? et que faut-il encore?

MADAME BERTRAND, *de même*. Nous laisser!

RIGOBERT. C'est dit!.. (*Il sort par la porte du fond.*)

SCENE VIII.

MADAME BERTRAND, LE DUC DE CHAMPCARVILLE.

MADAME BERTRAND, *timidement, s'approchant du duc, qui reste toujours à parcourir les papiers avec inquiétude*. Monsieur... monsieur le duc?..

LE DUC, *avec colère*. Qu'est-ce! Vous êtes encore là?.. pour vous complaire dans ma ruine, et jouir de mon désespoir!... mais vous n'aurez point cette satisfaction... grâce au ciel! d'autres ressources!.. Il m'en reste encore...

MADAME BERTRAND. Aucune!.. aussi, je vous en apporte!.. Vous devez une somme énorme... Eh bien! je vendrai tout ce que j'ai... je paierai...

LE DUC, *se levant*. Vous?..

MADAME BERTRAND. Ce sera la dot de mon fils...

LE DUC, *étonné*. Comment! vous!.. vous! madame Bertrand!

MADAME BERTRAND. Qu'y a-t-il d'étonnant? J'ai de l'argent à placer... De l'argent que j'ai gagné par vingt ans de travail... Je l'emploie au bonheur de mon enfant et du vôtre! Si vous connaissez un meilleur placement... parlez!..

LE DUC, *avec embarras*. Certainement, madame Bertrand... vous êtes une brave femme... il y a du bon en vous... il y a de la noblesse!..

MADAME BERTRAND. Au contraire, je n'en ai pas... voilà pourquoi j'en achète!.. Et comme je suis ronde en affaires, voyez... ça vous va-t-il? Est-ce conclu?..

LE DUC, *combattu*. Je le voudrais, Madame... je le désirerais autant que vous... parce qu'avant tout, le bonheur de ma fille!.. mais vous comprenez... que l'on ne change pas ainsi de principes...

MADAME BERTRAND. À ce prix-là... il y en a tant d'autres qui changent tous les jours et à meilleur marché!

LE DUC. Des gens du nouveau régime, c'est possible... mais un Champcarville!.. (*Avec hauteur.*) Un Champcarville ne peut pas donner sa fille à M. Bertrand!

MADAME BERTRAND, *piquée*. Alors, M. Bertrand gardera sa fortune et M. de Champcarville perdra la sienne... je vous laisse y réfléchir... Adieu!..

LE DUC, *la retenant*. Madame Bertrand!.. (*A part.*) Je sais bien qu'avec le temps, les idées se modifient... ce serait de la philosophie et du libéralisme... Il y a des grands seigneurs libéraux!.. mais moi qui ai toujours été leur ennemi déclaré... je ne peux pas aux yeux du roi et de toute la cour... aussi brusquement et sans transition... (*Passant à gauche et s'asseyant près de la table.*)

DUO.

LE DUC, *avec force*.
Non, non, non, c'est impossible!

ENSEMBLE.

LE DUC.
Non, non, c'est impossible!
Ombre de mes aïeux,
A cet affront terrible
Vous détournez les yeux!

MADAME BERTRAND.
Soyez moins inflexible!
Que vos nobles aïeux.
Est-il donc si terrible
De faire des heureux!

MADAME BERTRAND, *sur un nouveau geste de refus du duc*.
Trouvez donc de l'argent... je pars...

LE DUC, *la retenant*.
Un mot encore!

MADAME BERTRAND.
Qu'est-ce, monsieur le duc?

LE DUC, *avec impatience*.
J'y mets du mien, morbleu!
Vous, mettez-y du vôtre... aidez-moi quelque peu!

MADAME BERTRAND, *étonnée*.
Comment?..

LE DUC.
Il est possible... et parfois on l'ignore...

Qu'on soit plus qu'on ne croit, ou qu'on tienne à quelqu'un
Qui, de près ou de loin, vous tire du commun?
(*Madame Bertrand s'assied avec empressement près de lui.*)

ENSEMBLE.

Cherchons tous deux, cherchons bien!
Nous trouverons un moyen!
N'est-il pas, dans la famille,
Quelque astre inconnu qui brille?
Cherchons, cherchons, cherchons bien!

MADAME BERTRAND.

Moi, je cherche...

LE DUC.

Eh bien! eh bien?..

MADAME BERTRAND.

Et je ne trouve rien...

LE DUC.

Rien!

ENSEMBLE.

Rien! rien!

LE DUC.

Un des vôtres, jadis, à la cour, près du roi,
Aurait-il, par hasard, acheté quelque emploi?

MADAME BERTRAND.

Non pas!

LE DUC, *avec impatience.*

On en vendait pourtant à tout le monde!

MADAME BERTRAND.

Ça doit nous distinguer, car nous n'en avions pas!..

LE DUC.

Quel était votre père?..

MADAME BERTRAND.

Il roulait, ici bas,
Voiture...

LE DUC, *avec joie.*

Quoi! vraiment!

MADAME BERTRAND.

Il vendait à la ronde,
Du charbon et du bois!..

LE DUC.

Mais, ses parents, à lui?..
Ses parents éloignés?.. Rappelez-vous ici?

ENSEMBLE, *se levant.*

Cherchons tous deux, cherchons bien!
Nous trouverons un moyen!
N'est-il pas dans la famille,
Quelque astre inconnu qui brille?
Cherchons, cherchons, cherchons bien!
Eh! quoi, vous ne trouvez rien?
Eh! non, je ne trouve rien!
Rien! rien! rien!

LE DUC, *vivement.*

Votre grand-père?..

MADAME BERTRAND.

Ah! je m'en souviens fort...
Il était, j'imagine,
Comme ouvrier, sur le port!

LE DUC, *avec impatience.*

Marin?..

MADAME BERTRAND.

Non pas?..

LE DUC, *insistant.*

Officier de marine?

MADAME BERTRAND.

Non pas... je le dirais... car c'est l'essentiel...
Je ne veux pas, Monsieur, vous tromper...

LE DUC, *à part.*

Plût au ciel!

ENSEMBLE.

LE DUC.

Ah! j'ai beau faire, elle n'est rien!
J'ai beau chercher... aucun moyen...
Rien! rien! rien!

MADAME BERTRAND.

J'ai beau chercher, je le vois bien,
Nous n'avons jamais été rien,
Rien! rien! rien!

SCENE IX.

LES MÊMES, RIGOBERT.

RIGOBERT. Me voilà, monsieur le duc!..

LE DUC, *avec humeur.* Encore vous!..

RIGOBERT, *froidement.* La demi-heure est expirée... (*Saluant.*) et j'aurais cru manquer à mon devoir...

LE DUC, *avec plus d'humeur.* Eh! Monsieur... dans un autre moment... quand j'aurai vu, quand j'aurai vérifié...

RIGOBERT. Tout est vérifié, Monsieur... les comptes sont parfaitement exacts... il ne s'agit que de les solder...

MADAME BERTRAND, *bas.* Tenez ferme!

LE DUC, *s'emportant.* Eh! corbleu! après tout... c'est à votre maître que j'ai affaire, Monsieur, et non à vous...

RIGOBERT, *plus froidement.* C'est absolument la même chose!

LE DUC. Je verrai Son Altesse!..

RIGOBERT, *de même.* J'ai ses pouvoirs!..

LE DUC. Je suis sûr qu'elle m'accordera...

RIGOBERT, *de même.* Pas une minute de plus!.. que moi!..

MADAME BERTRAND, *bas.* Très-bien!

LE DUC, *hors de lui.* Tant d'insolence! et de la part d'un faquin d'intendant! (*Regardant Rigobert.*) Savez-vous bien, Monsieur, que les intendants... autrefois, nous les faisions sauter par la fenêtre!..

RIGOBERT. Autrefois... c'est possible!.. mais ils se rattrapaient... sur autre chose.

LE DUC, *s'échauffant.* Et même encore à présent.

RIGOBERT, *avec ironie.* Oh!.. à présent, ils ne sont plus si maniables...

LE DUC, *de même.* Vous croyez?

RIGOBERT, *de même.* J'en suis sûr!

LE DUC, *furieux.* C'est ce que nous allons voir!

MADAME BERTRAND, *voulant l'arrêter.* Monsieur le duc!..

LE DUC, *appelant.* Holà! quelqu'un! à moi mes gens!.. (*Il prend une sonnette sur la table à gauche et l'agite violemment.*)

MADAME BERTRAND. Quel est votre dessein?

LE DUC. De faire jeter monsieur hors de chez moi...

RIGOBERT, *s'asseyant de l'autre côté.* Très-bien, monsieur le duc, si vous étiez chez vous... mais vous êtes... chez madame Bertrand.

LE DUC, *étonné.* Chez madame Bertrand?

MADAME BERTRAND, *à Rigobert.* Chez moi... chez moi!.. Y pensez-vous?

LE DUC, *à Rigobert.* Si vous pouvez me prouver cela...

RIGOBERT. Très-facilement... (*Voyant s'ouvrir la porte du fond et paraître des paysans et des jeunes filles qui portent des bouquets, ayant Jérôme à leur tête.*) Regardez plutôt!

SCENE X.

LES MÊMES, JÉROME, PAYSANS ET PAYSANNES; CHARLES, *sortant de la porte à gauche et* AGATHE *de celle de droite.*

JÉRÔME, *annonçant à haute voix.* Les vassaux de madame la comtesse!

CHŒUR.

(*S'adressant à madame Bertrand et lui présentant des fleurs.*)

Vive la noble comtesse,
Qui vient régner en ces lieux!
Vive la bonne maîtresse,
Qui nous rendra tous heureux!

ENSEMBLE.

MADAME BERTRAND.

Moi, madame la comtesse!
C'est absurde et merveilleux,
Je n'en puis croire mes yeux!

CHARLES ET AGATHE.

Vous, madame la comtesse!
Je n'en puis croire mes yeux,
Près de ma mère on s'empresse :
Elle commande en ces lieux!
(*La musique cesse.*)

CHARLES ET AGATHE, *étonnés.* Pourquoi tout ce monde? ces bouquets?

JÉRÔME. Pour madame la comtesse!

MADAME BERTRAND, *haussant les épaules et à Rigobert.* Allons donc! est-ce que c'est possible?

RIGOBERT, *la saluant.* Oui, madame la comtesse.

MADAME BERTRAND. Lui aussi! mais comment!

BRINDAMOUR, *en dehors et criant.* Place! place!

MADAME BERTRAND, *à Rigobert.* Mais quelles preuves, quels titres!

RIGOBERT, *voyant entrer Brindamour.* Les voici!

SCENE XI.

LES MÊMES, BRINDAMOUR, *un fouet à la main, en costume de courrier de cabinet, la plaque armoriée sur la manche.*

BRINDAMOUR, *un paquet cacheté à la main, à Rigobert.* Courrier du cabinet... nommé sur votre demande... et déjà en fonctions... j'apporte un message...

LE DUC, *vivement.* Pour moi?

BRINDAMOUR. Non pas... pour madame Bertrand!

TOUS. Comment!..

MADAME BERTRAND, *prenant le paquet cacheté et lisant l'adresse.* « A madame Bertrand, comtesse de... » (*A elle-même.*) Ah çà... est-ce que sans m'en douter...

JÉRÔME, *avec joie, au duc.* Oui, nous sommes comtesse... et pourquoi pas?

MADAME BERTRAND. Je crois qu'ils finiront par me le persuader.

CHARLES, *vivement.* Mais lisez donc, ma mère.

TOUT LE MONDE. Lisez donc... lisez!

MADAME BERTRAND, *troublée.* Voilà... voilà... je suis toute tremblante!.. « Madame, c'est un débiteur qui vient bien « tard s'acquitter envers vous!. l'acte qui est joint à cette « lettre était destiné à votre mari, qui fut, comme vous, « mon bienfaiteur et mon sauveur, il ne vous a pas été « expédié plus tôt par ma chancellerie, par la raison infini- « ment simple que je n'avais plus moi-même ni chan- « cellerie ni principauté. La mienne supprimée un matin, « par décret du *Moniteur*, vient de m'être rendue par « le congrès de Vienne, et je vous prie de vouloir bien ac- « cepter pour vous et les vôtres, la terre et le comté de « Reichenbach. »

LE DUC, *vivement et prenant la main de Charles.* Le titre de comte!

MADAME BERTRAND, *continuant.* « Votre affectionné « Signé : Le prince régnant, FRÉDÉRIC. »

RIGOBERT, *à madame Bertrand, avec élan.* Et toujours votre ami Rigobert!.. (*La musique reprend. Pendant la lecture de la lettre, Rigobert a seulement entr'ouvert son habit, qui laisse voir dessous un large ruban en sautoir.*)

MADAME BERTRAND.

Ah! je ne puis... je n'ose y croire encor!
(*Courant à lui et à demi-voix.*)
Qui? vous! Rigobert! en altesse!

RIGOBERT, *de même.*

Ainsi que vous, en comtesse!

MADAME BERTRAND.

Pour de vrai?..

RIGOBERT.

Pour de vrai!

MADAME BERTRAND, *à Charles, qui est dans ses bras.*

Mon fils, mon seul trésor!
Tu seras donc heureux!..

CHARLES.

Et je le suis par vous!

JÉRÔME, *à part, soupirant et regardant madame Bertrand.*

Hélas! hélas!..
Décidément je ne parlerai pas!

RIGOBERT, *bas, au duc.*

Nous nous arrangerons!..

LE DUC.

En m'acquittant...

RIGOBERT.

Sans frais...
Un prince, Monseigneur, ne prend pas d'intérêts!
(*Haut, à Brindamour.*)
Quant à toi, dont le cœur d'ambition pétille,
Sois courrier du prince!..

BRINDAMOUR, *avec joie et comme faisant claquer son fouet.*

Clic!.. clac!

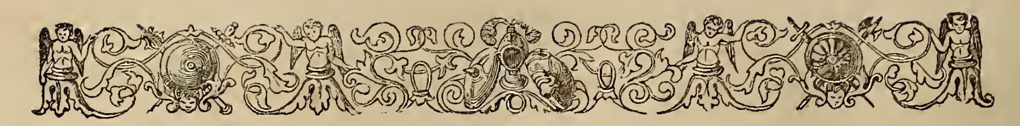
LE DUC, *à haute voix, et tenant la main de sa fille.*

Et moi, j'annonce à tous l'union de ma fille
Avec le colonel comte de Reichenbach!

CHŒUR.

Vive la noble comtesse,
Qui vient régner en ces lieux!
Vive la bonne maîtresse,
Qui nous rendra tous heureux!

FIN DE LA CHARBONNIÈRE.



DIDIER L'HONNÊTE HOMME

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 19 novembre 1847.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MICHEL MASSON.

Personnages.

DIDIER, armateur.	MM. FERVILLE.
MONTMORIN, notaire	LANDROL.
CHARLES DAUBRAY, capitaine de corvette.	DESCHAMPS.
CHARLOT CANIGOU, au service de Didier	GEOFFROY.
BLANCHE, fille de Didier . . .	Mme MELCY.

L'action se passe à Cherbourg.

ACTE PREMIER.

Un salon chez Didier. — Porte au fond, portes latérales.

—

SCENE PREMIERE.

BLANCHE, MONTMORIN, DIDIER.

(*Au lever du rideau, Didier est devant une table à droite du spectateur et écrit, Blanche est assise à gauche, lisant un journal; Montmorin, qui tient une chaise à la main, va se placer près de Blanche.*)

MONTMORIN, *à Didier.* Continuez vos calculs, mon cher Didier, vous me donnerez audience quand vous aurez fini... je vais pendant ce temps faire ma cour à mademoiselle Blanche, votre fille... (*A Blanche qui recule sa chaise et pose son journal sur la table.*) Rassurez-vous, un notaire n'est pas dangereux!.. Et puis ce n'est pas pour mon compte... c'est pour celui de mon fils... à moins que je ne vous dérange... car vous lisiez.

BLANCHE. Je parcourais les nouvelles maritimes.

MONTMORIN. Ce qui est moins attrayant pour vous que l'article *modes* de Paris.

BLANCHE. Vous vous trompez.

AIR d'*Yelva.*

Rien ne m'intéresse, au contraire,
Ni ne m'occupe plus ici...
L'Océan, c'est, après mon père,
Mon plus ancien, mon plus fidèle ami!..
Puis, je lui dois de la reconnaissance...
Comblant mes vœux, couronnant nos efforts,
On lui confie une espérance
Il nous rapporte des trésors.

DIDIER, *à droite, écrivant.* Il en garde bien quelquefois sa part.

MONTMORIN, *montrant Didier.* Ah! il nous écoute malgré ses additions... En tous cas... ce n'est pas à lui à se plaindre; tout le favorise ce cher ami! vingt maisons craquent autour de lui, la sienne n'en est pas même ébranlée, elle reste sur sa base aussi solide que mon étude de notaire!

BLANCHE, *à demi-voix.* Mais aussi que d'activité!.. et surtout quelle loyauté! on ne l'appelle dans Cherbourg que *Didier l'honnête homme...* et quand mon père a donné sa parole...

MONTMORIN. C'est comme si tous les notaires y avaient passé... (*Baissant la voix.*) Ce qui m'étonne, c'est qu'avec une probité si rigide... il ait pu faire une si belle fortune.

BLANCHE, *étonnée.* Comment, monsieur de Montmorin?..

MONTMORIN. Je veux dire c'est extraordinaire... et surtout de nos jours!.. aussi beaucoup de gens trouvent cela invraisemblable.

BLANCHE, *toujours à demi-voix.* Et moi, je vais vous l'expliquer!.. c'est que depuis vingt ans, il est dans sa maison le premier levé et le dernier couché; c'est qu'il voit tout par lui-même... jamais un moment de perdu... jamais rien d'employé inutilement.

AIR du *Piége.*

Pour s'enrichir voilà tous ses secrets..
Aucun luxe chez lui ne brille...
Il n'en met que dans ses bienfaits,
Et dans ses cadeaux à sa fille.

MONTMORIN.

Eh! quoi, vraiment, tel est l'emploi
Qu'il réserve à son opulence?

BLANCHE.

Eh! oui, Monsieur, les malheureux et moi,
Nous sommes sa seule dépense.

MONTMORIN. Un homme de l'âge d'or... un cœur et une caisse *idem...* (*A part.*) On aime à s'allier à des êtres de ce métal-là...

SCENE II.

LES MÊMES, CANIGOU.

CANIGOU, *paraissant à la porte du fond.* Pardon, excuse, monsieur Didier, je voudrais vous parler... sans vous déranger... mais si ça vous dérange...

DIDIER, *avec impatience.* Eh! tu le vois bien!..

CANIGOU. Alors, j'attendrai!.. (*Il vient se placer près de Didier.*)

MONTMORIN, *à Blanche.* Qu'est-ce que c'est que celui-là?

BLANCHE. Charlot Canigou... un original qui a une idée fixe.

MONTMORIN. Et laquelle?

BLANCHE. De s'enrichir sans rien faire!.. Mon père l'a recueilli et pris chez lui, sans en avoir besoin... parce qu'il était le fils du jardinier d'un de ses anciens amis... il ne voulait rien, disait-il... que le nécessaire, le strict nécessaire... et plus on lui donne, plus il demande, il n'est jamais content.

MONTMORIN. Didier est trop bon!

BLANCHE, *souriant*. On l'a employé tour à tour, comme jardinier, comme domestique, comme garçon de caisse... il n'estime dans ces places-là que ses gages... mais pour le reste... il n'y tient pas!.. et préfère passer sa journée, tenez, comme dans ce moment, les bras croisés... c'est sa position habituelle et favorite.

CANIGOU, *qui pendant la conversation précédente est toujours resté debout à côté de Didier qui écrit*. Ça vous gêne peut-être que je sois là... et si ça vous dérange?

DIDIER. Eh! oui, sans doute; j'achève un relevé de caisse... essentiel, et tu vois que M. de Montmorin lui-même, mon ami et mon notaire, attend que j'aie fini.

CANIGOU. C'est que j'aurais besoin de vous parler.

DIDIER. Et lui aussi... et je lui dois la préférence.

CANIGOU. C'est tout simple!.. parce qu'il est riche, parce que c'est le premier notaire de Cherbourg, parce qu'il gagne des mille... et des mille... mais comment? voilà ce qu'on se demande.

MONTMORIN. Eh bien! par exemple...

DIDIER. Veux-tu bien te taire et sortir.

CANIGOU. C'est ça! les riches se soutiennent entre eux, tandis que nous autres...

DIDIER. Je t'ai dit de sortir.

CANIGOU. Alors comme ça, je reviendrai... quand il sera parti... (*A Montmorin.*) Tâchez de vous dépêcher... si ça ne vous dérange pas... (*Voyant Didier qui fait un geste d'impatience.*) C'est dit... c'est dit... je reviendrai, le plus tôt possible. (*Il sort par le fond.*)

SCENE III.

BLANCHE, MONTMORIN, DIDIER.

DIDIER, *à Montmorin*. Alors venez donc, mon cher, pour ne pas faire attendre M. Canigou... aussi bien j'ai à peu près fini.

BLANCHE, *qui pendant ce temps a repris le journal*. Que vois-je! est-il possible!

MONTMORIN, *qui se dirigeait vers Didier, s'arrêtant*. Qu'est-ce donc?

BLANCHE. En rade, *le Saint-Nazaire*, arrivant de Saint-Jean-d'Ulloa.

MONTMORIN. Il faut bien qu'il en revienne, puisqu'il y a été.

BLANCHE. Mais *le Saint-Nazaire*... c'est ce vaisseau de l'Etat qui m'a ramenée de New-York, où j'étais allée voir ma tante, il y a trois ans!.. Quel plaisir de le savoir si près de nous... Vous comprendriez cela, monsieur de Montmorin, si, comme moi, vous aviez navigué deux grands mois!

AIR : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

Car le navire où l'on fut passager
Est une seconde patrie ;
A son destin on n'est plus étranger;
Pour lui sans cesse on tremble, on prie.
A l'horizon s'il vient se révéler,
Alors se ravivent, sur terre,
Tous les plaisirs dont on aime à parler
(*A part.*)
Et les souvenirs qu'il faut taire.

(*Elle reste pensive, les yeux attachés sur le journal; pendant ce temps Montmorin et Didier ont commencé à causer, à droite du théâtre.*)

MONTMORIN, *à Didier*. Eh bien! oui, il faut en finir... et pour commencer, fixer le jour du contrat.

BLANCHE, *à part, à gauche*. Ah! mon Dieu!..

DIDIER. Cela m'est impossible!..

BLANCHE, *à part*. A la bonne heure!

MONTMORIN. Et pourquoi?..

DIDIER. Nous sommes dans une crise commerciale si forte, que chaque matin j'attends le courrier en tremblant; tel hier se croyait riche, qui, entraîné dans un désastre imprévu, apprend aujourd'hui sa ruine... Et ne pouvant me rendre compte à moi-même de ma position, je ne saurais, en ce moment, fixer de dot à ma fille.

MONTMORIN. Quelle qu'elle soit, mon fils et moi nous l'acceptons.

DIDIER. Et moi je ne veux promettre que ce que je puis tenir.

BLANCHE, *vivement*. Mon père a raison... la crise commerciale...

MONTMORIN. Ne nous effriae pas!.. M. Didier est un si honnête homme.

DIDIER. Eh! mon Dieu!.. il est aisé de l'être, mes amis, quand la fortune et le bonheur vous ont toujours souri! Pour mériter réellement ce titre, il faut avoir connu les mauvais jours, avoir lutté contre le malheur, et ses mauvais conseils... contre les tentations de la misère; et c'est quand on a traversé pur et intact l'adversité, qu'on peut seulement se dire : Je suis un honnête homme.

BLANCHE. Mais vous, mon père?

DIDIER. Moi?

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Avec honneur de cette épreuve
Je sortirai, j'en ai l'espoir;
Et par là, j'obtiendrai la preuve
De ma force et de mon pouvoir.
Jusque-là le doute est possible...
On a beau croire à sa vertu...
Comment peut-on se prétendre invincible
Quand on n'a pas encore combattu?

(*Voyant Canigou qui reparaît à gauche.*) Encore toi? Qu'est-ce que c'est?

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CANIGOU.

CANIGOU. Du monde qui vous demande dans votre cabinet.

MONTMORIN. Je vous laisse, mon cher Didier, le moment est mal choisi... mais nous dînons ce soir chez vous!

DIDIER. Nous reparlerons de cette affaire.

MONTMORIN, *lui tendant la main*. Ainsi donc... à ce soir!

DIDIER, *à Montmorin qui sort*. A ce soir!.. (*A Canigou.*) Le courrier de neuf heures est-il arrivé?

CANIGOU. Non, Monsieur.

DIDIER, *avec impatience*. Pas encore!.. (*A Blanche.*) J'attends une lettre de Marseille.

BLANCHE. Une lettre de M. Raymond?

DIDIER. Mon plus ancien... et mon meilleur ami... il est impossible que je n'aie pas aujourd'hui une réponse... (*A Canigou.*) Tu dis qu'il y a du monde dans mon cabinet?

CANIGOU. Deux négociants de Cherbourg... (*Suivant Didier qui fait quelques pas pour sortir.*) qui viennent vous demander de l'argent... j'en suis sûr... moi, je ne vous demande qu'un conseil... c'est meilleur marché... et puis je suis avant eux.

DIDIER. Que veux-tu donc?.. dépêche-toi.

CANIGOU. Monsieur, vous savez que j' suis pas ambitieux, je ne demande que le nécessaire.

DIDIER. Je t'avais donné six cents francs de gages.... qui

ne te suffisaient pas, j'ai ajouté que tu serais logé, chauffé, nourri...

CANIGOU. Nourri!.. vous ne pouvez pas dire que ce soit du superflu.

DIDIER. De plus... habillé!

CANIGOU. C'est encore nécessaire!.. ne fût-ce que par décence!.. mais ce qui est indispensable, c'est que je sois heureux... or, je m'ennuie tout seul, il faut donc que je me marie.

DIDIER. Eh bien! je ne t'empêche pas... choisis une femme et laisse-moi tranquille!

CANIGOU. J'en ai choisi deux!

BLANCHE, *riant*. En vérité, Canigou!

CANIGOU. Oui, Mademoiselle!.. et c'est là le terrible!

AIR : Vaudeville de l'*Avare*.

C'est entre deux partis extrêmes
Qu' ma main se donne et se reprend.
Si les avantag's sont les mêmes,
Le physique est bien différent;
Aussi mon embarras est grand.
Je n' voudrais, en fait d' ménagère,
Rien d' trop mesquin, rien d' trop joufflu...
Mais l'une a plus que l' superflu,
Et l'autre n'a pas l' nécessaire.

J' crois cependant que je me déciderai pour celle-ci!

BLANCHE. Vu le caractère?

CANIGOU. Et mille francs de dot... La difficulté... c'est qu'elle veut que son mari lui en apporte autant.

DIDIER. Eh bien! tu as déjà cinq cents francs que tu as placés chez moi... car lui qui se plaint toujours fait des économies... il a un capital de cinq cents francs.

CANIGOU. Auprès de vous et de tant d'autres... qui en avez mille fois plus!.. voilà où le ciel n'est pas juste!..

DIDIER, *avec impatience*. Eh bien?..

BLANCHE. Eh bien! mon père, vous ne devinez pas?.. Canigou veut que vous lui donniez les cinq cents francs qui lui manquent et qui lui sont nécessaires...

CANIGOU. Je ne dis pas non! ça m'en fera quinze cents... car j'en ai déjà mille.

DIDIER, *avec colère*. Tu les as?

CANIGOU. Oui, Monsieur.

DIDIER. Eh bien! alors, que viens-tu me demander?

CANIGOU. Je vous l'ai dit, Monsieur, un bon conseil, c'est là que je veux arriver.

DIDIER. Tu peux te vanter d'avoir pris le plus long.

CANIGOU. Ça m'a déjà réussi... car c'est justement en revenant à la maison par la grande promenade... que j'ai vu sous mes pas... ce petit portefeuille vert qui ne contenait rien qu'un chiffon de papier de la banque, et comme c'est moi tout seul qui l'ai trouvé, je viens vous demander si je peux le garder.

DIDIER. Garder le bien d'autrui!

CANIGOU. Il n'a plus de propriétaire... il lui en faut un, autant que ce soit moi!.. à moins que ça ne me procure du désagrément, voilà pourquoi je viens vous consulter.

DIDIER. Est-ce là seulement ce qui t'effraie?.. tu priverais un pauvre diable de tout son avoir peut-être, sans en éprouver des regrets, sans en avoir des remords!..

CANIGOU, *un peu troublé*. Si vraiment... j'en aurais... Pour cinq cents francs!.. il y en a de plus heureux qui en ont pour bien davantage.

DIDIER. La somme n'y fait rien!.. Un million ou cinq cents francs qu'on a dérobés pèsent autant sur la conscience!.. il n'y a pas de bonheur possible avec une méchante action, tu te la reprocherais sans cesse, tu serais malheureux, et dans ton intérêt même, crois-moi, reste honnête homme.

CANIGOU. Je ne demanderais pas mieux, si j'avais de quoi!.. Mais cet argent-là m'est nécessaire pour mon mariage.

DIDIER, *qui pendant ce temps a ouvert son bureau et y prend un billet de banque*. Tiens donc!.. le voilà!..

CANIGOU. Est-il possible?..

DIDIER. Garde celui-ci sans remords!.. (*Lui arrachant le portefeuille des mains.*) Quant à l'autre... j'écrirai... je m'entendrai avec Montmorin pour découvrir le propriétaire.

CANIGOU. Merci, Monsieur, je n'ai plus rien à désirer.

BLANCHE. C'est bien heureux!

DIDIER, *consultant sa montre*. Neuf heures, le courrier doit être arrivé, et ces messieurs qui m'attendent, je vais les rejoindre... (*A Canigou.*) Toi, apporte-moi mes lettres dans mon cabinet.

CANIGOU. Oui, Monsieur!.. (*Il sort par le fond, et Didier par la porte de gauche.*)

SCENE V.

BLANCHE. O mon bon père!.. il ne lui suffit pas d'être honnête homme, il paie encore de sa bourse pour que les autres le soient!.. C'est une belle action, et pour l'en récompenser... tantôt, quand ses affaires seront terminées... je le prierai de faire avec moi une promenade en canot jusqu'à la rade pour rendre visite au *Saint-Nazaire*... Depuis trois ans, il y a sans doute bien du changement dans l'équipage... Qui sait?.. j'y trouverai peut-être encore quelqu'un de connaissance.

SCENE VI.

BLANCHE, DAUBRAY.

DAUBRAY, *à la cantonade*. Si M. Didier n'est pas visible... ne le dérangez pas, j'attendrai!..

BLANCHE. O ciel!.. cette voix?.. M. Daubray!..

DAUBRAY. Mademoiselle Blanche!..

BLANCHE. Ce jeune lieutenant!..

DAUBRAY. Capitaine, Mademoiselle, capitaine de corvette.

BLANCHE. Vous vous rappelez mon nom?

DAUBRAY. C'est tout simple... mais vous, Mademoiselle, m'avoir reconnu...

BLANCHE. Tout de suite... Ah! vous êtes capitaine.

DAUBRAY. Comme bien d'autres, Mademoiselle.

BLANCHE. Mais, Monsieur, tout le monde n'est pas capitaine à votre âge!.. et vous commandez?

DAUBRAY. Le *Saint-Nazaire!..*

BLANCHE. C'est encore mieux!.. moi qui justement me promettais d'aller aujourd'hui même revoir notre ancien navire!

DAUBRAY, *avec émotion*. Le nôtre, dites-vous?.. depuis trois ans vous ne l'avez donc pas oublié?..

BLANCHE. Moi?.. songez donc que ce voyage est la grande histoire de ma vie... deux mois de navigation!.. c'est là ce qui me distingue des autres demoiselles de la ville qui n'ont jamais vu la mer que par leur fenêtre, ou tout au plus jusqu'aux limites de la rade!.. Moi, j'ai traversé l'Océan!.. je sais ce que c'est qu'une tempête... et n'ai pas oublié combien je tremblais... Vous en savez quelque chose, vous, mon protecteur... mais ne le dites à personne, car on me croit très-brave ici!

DAUBRAY. Je serai discret... je garderai pour moi...

BLANCHE. Mes craintes...

DAUBRAY. Et mon bonheur!..

BLANCHE. Je me vois toujours assise près de ce mât où j'étais restée malgré la défense du capitaine.

DAUBRAY. Vous vouliez absolument voir un orage!.. et celui-là était si beau!..

BLANCHE. C'est-à-dire effroyable!.. la vague balayait le pont... les éclairs sillonnaient le ciel qui se fondait en eau... et j'étais là, abritée sous votre manteau, me cramponnant plus fort à votre bras à chaque secousse du vaisseau, qui semblait prêt à s'entr'ouvrir?

DAUBRAY. Oui!.. mourante de terreur!.. mais vous obstinant à rester!

BLANCHE. Il faut être juste, vous ne m'engagiez pas beaucoup à descendre dans la cabine... et, égoïste que j'étais... je ne m'apercevais pas que pour me servir d'abri vous vous laissiez inonder.

DAUBRAY. Ah! je voudrais être encore à ce jour-là!

BLANCHE. Ce spectacle n'avait cependant pas pour vous le mérite de la nouveauté, monsieur le capitaine.

DAUBRAY, *avec chaleur*. N'importe!.. au prix de mon grade, au prix de ma vie... je voudrais y être encore!..

BLANCHE. Eh! mon Dieu! comme vous me dites cela?..

DAUBRAY. Comme un bon marin doit le faire!.. Pendant deux mois, Mademoiselle, je me suis trouvé auprès de vous, entre le ciel et l'eau... à bord de ce navire qui était notre horizon, notre monde et tout notre univers... L'obligation de se rencontrer à chaque instant du jour, dans cet étroit espace, fait qu'on se devient mutuellement nécessaire; elle établit une intimité discrète... qui ne cesse pas d'être du respect... mais qui devient presque de l'amitié! Grâce à cette vie en commun si uniforme et qui pourtant n'est pas monotone, on s'apprécie mieux, en quelques jours, que dans les salons du monde en beaucoup d'années!.. Nous avons navigué ensemble de New-York à Cherbourg, ne vous étonnez donc pas, Mademoiselle, si je vous aime.

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Je puis un jour être vice-amiral,
On me l'a prédit, je l'espère.
Aussi, je viens franchement, c'est loyal,
Vous dire à vous et devant votre père :
Au premier rang où j'aspire à monter,
Pour qu'à vous je puisse prétendre,
Non, rien ne pourra me coûter;
Je promets de vous mériter;
Vous, promettez-moi de m'attendre.

BLANCHE. Que me demandez-vous là, Monsieur?

DAUBRAY. Un tel aveu vous a surprise...

BLANCHE. Pas autant que vous le pensez... mais pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt?

DAUBRAY. Moi!.. alors simple lieutenant de marine... moi, qui n'avais rien... qui n'osais espérer un avancement si rapide! Et même maintenant, que je me suis battu à Saint-Jean-d'Ulloa!.. que j'ai eu le bonheur d'être blessé à côté de notre jeune prince! maintenant que j'ai l'honneur d'être capitaine... c'est tout au plus si j'ose élever les yeux jusqu'à vous, dont le père est si honoré, si considéré, et si riche surtout!

BLANCHE, *avec regret*. Que trop!.. et mon père, qui n'a jamais manqué à sa parole, a donné la sienne au fils d'un ami!

DAUBRAY, *à part*. O ciel! (*Haut*.) Et vous l'aimez?

BLANCHE. Je ne dis pas cela!.. quoiqu'il n'y ait rien à objecter contre lui... car les convenances d'état, de position et de fortune... tout s'accorde à merveille dans ce malheureux mariage!

DAUBRAY, *vivement*. Vous le trouvez malheureux?

BLANCHE. Silence!.. on vient!.. c'est mon père, sans doute!..

DAUBRAY. Et moi qui voulais vous dire... à vous, à vous seule... mais je reviendrai...

BLANCHE. Oh! non, Monsieur!..

DAUBRAY. J'ai ici... un effet... une traite à toucher.

BLANCHE. C'est différent... cela ne me regarde pas!..

DAUBRAY. Adieu, Mademoiselle, adieu! (*Il sort un instant après que Didier est entré*.)

SCENE VII.

BLANCHE, DIDIER, *qui entre d'un air rêveur.*

BLANCHE. Pourvu que mon père ne l'ait pas vu!.. (*Le regardant*.) Non... il ne voit rien!.. pas même moi!.. (*A demi-voix*.) Mon père!..

DIDIER. Ah! c'est toi!.. (*Il la presse vivement contre son cœur*.)

BLANCHE. Qu'avez-vous?..... Pourquoi m'embrasser ainsi?

DIDIER. Mon vrai bien... mon trésor!.. ma fille bien-aimée!..

BLANCHE. Qu'est-ce donc?.. Quelque événement, quelque malheur!..

DIDIER. Non, tu le vois, je suis calme et tranquille .. et pourtant pas encore de nouvelles de Raymond... un compagnon d'enfance... un frère!.. j'en suis d'autant plus étonné que je lui demandais un service.

BLANCHE. Et pas de réponse?

DIDIER, *vivement*. Il est malade ou absent... j'en suis certain!.. sans cela il aurait tout quitté pour venir près de moi... mais te voilà... ma fille... et comme je n'ai pas au monde de meilleur ami que toi...

BLANCHE. Non sans doute.

DIDIER. Il faut bien que je te confie notre situation... et pour mieux te la faire comprendre, laisse-moi te dire jusqu'à quel point je suis eu droit de compter sur Raymond... Lui et moi, sortis de notre village en besace, en sabots, n'ayant pour tout bien que l'amitié et le travail, nous arrivâmes ensemble à Marseille; il entra chez un fournisseur, moi chez un brave négociant qui, dix ans plus tard, m'associait à son commerce que j'avais fait prospérer, et me donnait sa fille en mariage! Quant à Raymond, il était aussi devenu très-riche... Mais, moins heureux, il ne s'était pas marié, il n'avait pas, comme moi, une femme et une fille... les anges gardiens de la maison! en revanche, il avait les intrigues et les chagrins intérieurs auxquels se condamne volontairement un vieux garçon... Il me racontait ses peines... celles qu'il osait m'avouer... les autres, je les devinais!.. Et lui à Marseille, moi à Cherbourg, nous n'avons jamais cessé de nous aimer et de nous entendre; l'amitié rapprochait les distances...

BLANCHE. Achevez, mon père, achevez de grâce!

DIDIER. Du vivant de ta mère, et même après elle, tu sais que notre maison a prospéré et que la fortune n'a jamais cessé de nous sourire... Mais tout a un terme! Il y a deux ans, Raymond avait éprouvé des pertes, et, juge de mon bonheur, j'ai pu rétablir ses affaires, grâce à une partie de mes capitaux qui lui sont venus en aide... et que depuis il m'a rendus... Mais pendant quelque temps cela m'a gêné moi-même... L'année dernière a été plus fatale encore, des faillites successives et nombreuses sont venues m'ébranler... J'ai résisté... Mais cette année, depuis trois mois surtout, des malheurs que la prudence humaine ne peut prévoir!.. Trois vaisseaux naufragés! de riches cargaisons englouties et les maisons les plus solides s'écroulant autour de moi... Que te dirai-je! obligé pour cette semaine à des paiements auxquels je ne pouvais faire face... j'ai poussé un cri de détresse et d'amitié... Raymond! Raymond! viens à moi!

BLANCHE, *d'un ton de reproche*. Et il n'a pas répondu?

DIDIER. En attendant, les traites et les lettres de change arrivent de tous côtés; hier, cette nuit et ce matin, mon caissier et moi avons dressé l'état de notre avoir et de nos paiements; tout compensé, il me faut encore quinze cent mille francs!

BLANCHE. Quinze cent mille francs?

DIDIER. Ne t'effraie pas!.. Je les trouverai!.. Cent mille écus que me devait la maison Dordrecht et compagnie... J'ai leurs billets en caisse... De plus, douze cent mille francs de biens fonds... (*Avec émotion*.) ta dot et ton patrimoine, ma fille.

BLANCHE, *vivement*. Qu'importe!..

DIDIER, *lui pressant la main*. C'est bien! (*Avec chaleur*.) Nous vendrons tout!

BLANCHE, *de même*. Oui, mon père!..

DIDIER, *de même.* Et nous paierons tout!

BLANCHE, *de même.* Oui, mon père!

DIDIER. Nous n'aurons plus rien!.. mais nous marcherons le front levé, sans rougir!..

BLANCHE. Et l'on dira toujours : Didier l'honnête homme!

DIDIER. Tu as raison!.. (*Voyant Blanche qui détache son collier.*) Que fais-tu donc?

BLANCHE. Je commence... ce collier, ces bijoux et les diamants de ma mère, rien ne m'appartient plus.

AIR : *Si vous avez aimé jamais.*

Assez longtemps votre amour généreux
A, par ses dons, pu me voir embellie;
Ils m'allaient bien, j'en conviens; mais sans eux
Je dois encor vous sembler plus jolie.
J'oublie enfin qu'ils m'étaient destinés,
Et sans envie, ici, je les regarde;
Car je n'ai rien perdu, puisque je garde
L'amour qui me les a donnés.

DIDIER. Chère enfant, y renoncer!..

BLANCHE, *vivement.* Sans regrets, (*Avec inquiétude et tendresse.*) et pourvu que vous ne soyez pas malheureux...

DIDIER. Moi?.. non!.. franchement je ne le suis pas!.. je ne sais si, dans cette lutte contre la fortune, dans la satisfaction d'en sortir triomphant... il n'entre pas un peu de vanité ou d'orgueil.

BLANCHE. Un noble orgueil! mon père!

DIDIER. Mais vrai!.. je ne me sens pas malheureux!.. je ne le serais que pour toi, ma fille... et je te vois si courageuse et si forte!..

BLANCHE. Je le serai, je vous le jure!..

DIDIER. Ton front me semble si calme et si radieux.

BLANCHE. Vous me donnez l'exemple... mon Dieu! qu'a-t-on besoin d'une maison si opulente et du luxe qui nous entoure, vous n'en jouissiez jamais!.. ce n'était que pour moi... et je n'y tiens pas!.. vos affaires vous éloignaient de moi toute la journée!.. vous ne me quitterez plus... Voyez quel avantage!

DIDIER. Tu vas me faire bénir ma ruine... Mais il y a un chagrin dont rien ne me consolera... Tu n'as plus de dot... Tu ne te marieras pas!

BLANCHE, *souriant.* Si, mon père!.. cela n'empêchera pas!.. j'en ai idée!

DIDIER. Tu crois!..

BLANCHE. C'est peut-être comme vous, de l'orgueil...

DIDIER. Un orgueil légitime!

BLANCHE, *gaiement.* Et il y a de quoi!.. car, enfin, si on m'épouse maintenant, ce ne sera plus pour ma fortune. (*Vivement et d'un ton plus grave.*) Par exemple, il faut écrire à M. de Montmorin que le mariage entre son fils et moi ne peut plus avoir lieu!

DIDIER. C'est ton avis?

BLANCHE. Ce ne serait pas délicat!

DIDIER. A la bonne heure!.. je vais écrire.

BLANCHE, *conduisant son père vers la table.* Tout de suite... tout de suite... et après...

DIDIER. Que ferons-nous?

BLANCHE. Nous irons à Marseille, chez notre ami Raymond; ne vous a-t-il pas dit cent fois :

AIR : *O toi, dont l'œil rayonne!* (De la Barcarolle.)

Que l'adversité vienne;
Didier, souviens-t'en bien,
Ma fortune est la tienne,
Mon toit sera le tien!

DIDIER.

Oui, sa porte hospitalière
Doit s'ouvrir, en lui j'ai foi,
Quand je lui dirai : Frère,
C'est moi! c'est moi! c'est moi!

(*Il se met à la table et écrit.*)

SCÈNE VIII.

DIDIER, *écrivant ;* BLANCHE, *au milieu du théâtre,* CANIGOU, *entrant par le fond.*

CANIGOU. Monsieur... Monsieur... le courrier de trois heures vient d'arriver... votre caissier vous demande... eh! vite! eh! vite!.. pour une affaire qui a l'air très-pressée!

DIDIER. C'est bon!.. Tu me laisseras bien achever cette lettre...

CANIGOU. Mais non... Hâtez-vous... car il court dans les bureaux de mauvais bruits... Les commis ont un air triste et désolé... ils disent, les larmes aux yeux, que vous allez suspendre vos paiements!

DIDIER. Ah! ce sont de braves gens... je le savais bien... et toi aussi, Canigou, je te trouve une physionomie toute renversée.

CANIGOU. Dame! ça me touche de près.

DIDIER. L'intérêt que tu nous portes!..

CANIGOU. Oh! oui!.. et puis les fonds que j'ai placés chez vous!

DIDIER, *riant.* Ah! voilà une sensibilité...

CANIGOU. Heureusement, vous avez un air riant qui me rassure!

DIDIER, *de même.* Ne te désespère pas... pour nous!..

AIR de *Julie.*

Tu ne perdras rien pour attendre...
(*Lui donnant la lettre.*)
A Montmorin, tiens, ce billet... va... cours...
(*Canigou sort.*)
Mais mon caissier ne sait auquel entendre.
(*A Blanche.*)
Courage... espoir! je vole à son secours.
Les créanciers, quand la maison s'écroule,
Sont bien plus sûrs que les amis...
Ceux-ci, déjà, se sont enfuis,
Les autres arrivent en foule...
Laissons s'éloigner les amis
Et courons recevoir la foule.

(*Didier sort par la droite.*)

SCÈNE IX.

BLANCHE, DAUBRAY.

BLANCHE. Du courage!.. a-t-il dit!.. (*Apercevant Daubray qui se présente à la porte du fond.*) M. Daubray. (*A part.*) Oh! oui, j'en aurai!..

DAUBRAY. Pardonnez-moi, Mademoiselle, si presque contre votre gré je me présente de nouveau à vos yeux.

BLANCHE. Si c'est pour affaire commerciale... je n'ai rien à dire...

DAUBRAY. Non, c'est pour vous voir encore une fois... C'est pour vous dire un dernier adieu!..

BLANCHE. Certainement, Monsieur, je n'ai ni la volonté... ni le droit de vous empêcher de partir... Vous êtes libre... Mais l'intérêt... l'affection que vous m'avez témoignée...

DAUBRAY. Dites l'amour le plus vrai!..

BLANCHE. Le nom n'y fait rien... Tout me fait un devoir... de vous confier un secret que je ne dirais à personne.

DAUBRAY. Est-il possible!.. et ce secret?..

BLANCHE. Consiste en deux mots que vous garderez pour vous seul.

DAUBRAY. Lesquels!.. parlez?..

BLANCHE, *lentement et à demi-voix.* Mon père est ruiné!..

DAUBRAY, *poussant un cri.* Ah! je reste!..

BLANCHE, *lui tendant la main.* J'y comptais!..

DAUBRAY. Dieu! que je suis heureux!..

BLANCHE. Comment, Monsieur!

DAUBRAY, *se reprenant*. Non, je suis désolé qu'un si brave homme... si honnête homme... Je ne puis vous dire ce que j'éprouve.

BLANCHE. Je comprends!.. c'est comme moi!..

DAUBRAY. Mais cette traite que je venais toucher... je ne la présenterai pas... plutôt la déchirer!..

BLANCHE.

AIR de *la Sentinelle*.

Gardez-vous-en... songez que le malheur
A sa fierté, qu'il faut qu'on lui pardonne...
Et ce serait blesser mon père au cœur!..
Exigez tout, Monsieur, je vous l'ordonne.
(*Mettant la main sur ses bijoux placés sur la table à gauche.*)
Car nous pouvons tout payer, Dieu merci!
(*A part.*)
Oui, fiancée, ah! sur eux quand je veille,
Il me semble donner ici,
Pour mon père et pour mon mari,
Les diamants de ma corbeille.

SCENE X.

LES MÊMES, DIDIER, *entrant vivement par la porte à droite.*

DIDIER, *pâle et en désordre*. Ma fille! ma fille!

BLANCHE, *allant au devant de lui*. Cette pâleur!.. ce désordre en vos traits... Qu'y a-t-il donc de nouveau?

DIDIER, *avec désespoir*. Ce qu'il y a?.. (*Apercevant Daubray, et s'efforçant de reprendre un air calme.*) Quel est ce Monsieur?

BLANCHE. M. Daubray, mon père, le capitaine du *Saint-Nazaire*... cette corvette sur laquelle je suis revenue des États-Unis. (*Didier salue Daubray sans parler, et se soutenant à peine.*)

BLANCHE, *regardant toujours son père avec inquiétude*. Il venait pour toucher une traite de six mille francs... (*Vivement.*) Vous tressaillez mon père!..

DIDIER. Moi, nullement!.. (*Montrant à Daubray la porte à gauche.*) Les bureaux et la caisse sont de ce côté, hâtez-vous, Monsieur.

DAUBRAY. Et pourquoi donc, Monsieur?.. rien ne presse!..

DIDIER, *appuyant avec force*. Hatez-vous!.. je vous en prie!..

DAUBRAY. J'obéis... Monsieur!.. (*Regardant Didier qui vient de tomber sur un fauteuil et cache sa tête dans ses mains.*) Pauvre homme!.. (*Bas, à Blanche.*) Ah! si je l'osais, je me jetterais à ses genoux... pour vous demander à lui!

BLANCHE. Partez, de grâce!.. (*Daubray sort.*)

SCENE XI.

BLANCHE, DIDIER.

BLANCHE, *allant à son père qui est assis*. Se hâter, dites-vous?.. et pour quelle raison?

DIDIER. C'est que tout est perdu!.. C'est que la maison Dordrecht ne paie pas.

BLANCHE. O ciel!..

DIDIER. Elle fait faillite... et moi... ma fille... et moi qui croyais ne rien devoir à personne... voilà cent mille écus que je ne puis acquitter... La misère, je l'accepterai; mais le déshonneur!..

BLANCHE. Courage!.. me disiez-vous; courage, mon père!.. il y a peut-être encore quelque espoir?

DIDIER. Je n'en ai plus... Il est des jours de fatalité, où le sort semble réunir tous les malheurs sur la tête d'un seul homme... comme pour l'accabler... le coup le plus cruel vient de me frapper au cœur.

BLANCHE. Encore!.. mon Dieu!.. Et qu'est-ce donc?

DIDIER. Le seul coup... contre lequel je me trouve désarmé et sans force... Je te disais bien que si mon frère, si mon ami Raymond ne me répondait pas...

BLANCHE. C'est qu'il était malade!..

DIDIER. Raymond est mort!..

BLANCHE, *poussant un cri*. Ah!..

DIDIER, *d'une voix entrecoupée*. Tiens!.. tiens, voici la lettre que je reçois d'Antoine, son premier commis. (*Il donne la lettre à sa fille, appuie ses coudes sur la table et cache sa tête dans ses mains.*) Raymond!.. Raymond, je t'ai perdu!..

BLANCHE, *pendant ce temps, lisant la lettre avec émotion*. « Monsieur, depuis plusieurs jours, mon honoré pa-« tron était en proie à une agitation fébrile qui nous alar-« mait : le mardi 19 courant, M. Raymond a été frappé « d'un coup de sang... On s'est empressé de le saigner... « Ces secours l'ont ranimé, mais la soirée fut mauvaise... « Le lendemain, le mal empira et le repos le plus absolu « lui fut commandé... Néanmoins, et malgré nous, il a « voulu se lever pour écrire à son ami Didier... »

DIDIER. A moi!.. tu entends?..

BLANCHE, *continuant*. « Pour lui faire ses derniers « adieux... A peine avait-il eu la force d'achever et de « cacheter sa lettre qu'il fut pris d'une seconde attaque « qui l'emporta. (*Elle s'arrête, essuie une larme sans « que son père la voie et continue.*) Si ma présence « n'était pas nécessaire aux intérêts de la maison, j'aurais « été moi-même vous annoncer cette triste nouvelle et « vous porter la lettre qu'il m'avait recommandé de ne « remettre qu'en vos mains... Mon frère, que j'ai chargé « de ce soin, est parti ce matin et vous donnera de vive « voix tous les détails, etc., etc. »

DIDIER, *toujours assis près de la table et dans le dernier accablement*. Oui, son dernier souvenir a été pour moi!.. il est mort me croyant heureux... et estimé... il n'a pas su... il ne saura pas que le déshonneur était réservé à mes derniers jours!

BLANCHE. Que dites-vous, mon père?

DIDIER, *se levant*. La vérité!.. oui!.. ces gens du peuple, ces matelots, ces ouvriers qui croyaient en moi comme en Dieu, qui avaient placé dans ma maison leurs économies... l'avenir de leurs enfants... il faudra donc leur dire... Ce que vous m'avez confié, je ne puis vous le rendre!..

BLANCHE. Quand ils sauront notre malheur.

DIDIER. Et s'ils n'y croyaient pas... s'ils pensaient que comme tant d'autres... je m'enrichis de leurs pertes!

BLANCHE. Ah! quelle idée!..

DIDIER. Canigou le croira!.. et me vois-tu rougir devant lui... vois-tu, quand nous passerons dans la rue, chacun me montrer du doigt et murmurer à voix basse : Voilà ce Didier qu'on appelait l'honnête homme... Ah! je conçois que l'on se tue!..

BLANCHE. Qu'osez-vous dire!..

DIDIER. Pardon, mon enfant... pardon... il y a des moments où le cœur le plus pur peut avoir une mauvaise pensée... j'ai blasphémé!.. j'ai accusé le ciel... qui m'a laissé ma fille... le ciel... qui pendant si longtemps m'a rendu constamment heureux... le ciel enfin qui m'envoie aujourd'hui l'adversité... mais chacun en ce monde doit en avoir sa part... C'est mon tour! Dieu m'éprouve!.. qu'il me donne seulement la force de lutter et de combattre... c'est tout ce que je lui demande.

BLANCHE. Et il vous la donnera... (*Montmorin entre par le fond.*) Monsieur Montmorin!.. je vous laisse avec lui... Mon père... il faut tout lui dire... (*Elle salue Montmorin. A part.*) Mon pauvre père!.. (*Elle sort à droite.*)

SCENE XII.

MONTMORIN, DIDIER.

MONTMORIN. Nous voilà seuls, expliquons-nous; et quelle est cette lettre que Canigou vient de m'apporter de votre part!

DIDIER. Ah! vous l'avez reçue?

MONTMORIN. Oui, morbleu!.. et j'accours pour m'en expliquer avec vous!.. il y a des gens, je le sais, qui s'écrieront : Montmorin, le notaire, est un homme avide, qui ne veut que s'enrichir, n'importe à quel prix... moi, qui vous parle, je l'ai entendu dire... je l'ai entendu!.. Certainement je tiens à l'argent... c'est utile à tant de choses... mais je tiens encore plus à ma parole... et quand vous parlez de rompre ce mariage...

DIDIER. Que dites vous?

MONTMORIN. Je me fâche... je suis furieux... et je me dis : Ce ne sera pas!.. voilà comme je suis...

DIDIER. Quand je vous ai écrit cette lettre, mon cher ami... j'étais ruiné...

MONTMORIN, *vivement.* Qu'importe!..

DIDIER. Laissez-moi achever!.. A présent c'est bien plus terrible encore... j'ai moins que rien!.. Je dois cent mille écus!..

MONTMORIN. Eh! qu'importe! vous dis-je!..

DIDIER. Enfin, Monsieur, s'il faut tout avouer... le seul espoir de salut qui me restait... mon ami Raymond vient de m'être enlevé!.. il n'est plus... on vient de me l'écrire.

MONTMORIN. Est-il possible!.. (*A part.*) la nouvelle était vraie! (*Haut.*) Un si brave homme... (*Lui donnant une poignée de main.*) que vous et moi connaissions depuis plus de vingt ans... il avait été témoin de mon mariage... témoin du côté de madame Montmorin... un ami véritable... un homme qui vous estimait et qui vous aimait plus encore que vous ne pouvez vous l'imaginer... car il y a deux ans, lors du service que vous lui avez rendu... quand il est venu à Cherbourg, pour s'entendre avec vous sur ces capitaux que vous lui prêtiez si généreusement... il a passé deux heures à mon étude...

DIDIER. Il ne m'en avait rien dit... ni vous non plus.

MONTMORIN. Il m'avait recommandé le silence... et le devoir du notaire est la discrétion... « Mon cher Montmorin, me dit-il, avec la franchise et la bonhomie que vous lui connaissiez... moi, vieux garçon, j'ai passé ma vie à être le jouet et la dupe des femmes... j'ai eu beau changer, cela n'y faisait rien; les grisettes, les bourgeoises, les grandes dames, toutes m'ont trompé... je renonce à l'amour... je ne crois plus qu'à l'amitié, il n'y a qu'un seul être au monde sur lequel je puisse compter, c'est mon ami Didier, et comme je n'entends rien aux articles du Code civil, ayez la bonté d'arranger les choses de manière que tout ce que je possède et posséderai au jour de ma mort, revienne à lui... à lui seul! »

DIDIER. Que dites-vous?

MONTMORIN. J'ai arrangé les choses comme il me le demandait... et par un bon testament bien en règle... qu'il a signé avant son départ... vous êtes depuis deux ans légataire universel de deux millions de biens qu'il possédait alors.

DIDIER, *levant les yeux et les mains au ciel.* Raymond! Raymond, mon bienfaiteur!..

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, BLANCHE.

BLANCHE, *timidement et cachant une lettre.* Mon père, le caissier m'envoie vous dire qu'il n'a plus rien... rien!.. et ils arrivent toujours pour être payés!

MONTMORIN, *à demi-voix.* N'est-ce que cela : j'ai chez moi cinq cent mille francs que Raymond destinait à l'achat d'une terre en ce pays, je vais vous les envoyer.

DIDIER, *haut.* Cent mille écus suffiront.

MONTMORIN. Ils seront remis à votre caisse dans un instant.

BLANCHE, *étonnée.* Qu'est-ce que cela signifie?

DIDIER. Tu le sauras.

BLANCHE, *avec émotion.* Et puis, mon père?

DIDIER. Quoi donc?

BLANCHE. Le frère de M. Antoine...

DIDIER. Le premier commis de Raymond.

BLANCHE. Il vient d'arriver...

DIDIER. De Marseille?..

BLANCHE. Harassé de fatigue... il a voyagé nuit et jour, je l'ai reçu de mon mieux... je l'ai engagé à se reposer... et il m'a remis pour vous...

DIDIER, *prenant la lettre qu'elle lui présente.* La lettre de Raymond... laisse-moi, ma fille... (*A Montmorin.*) laissez-moi, mon ami, je veux... j'ai besoin d'être seul. (*Sortie.*)

ENSEMBLE.

AIR de *Strauss.*

BLANCHE, MONTMORIN.

Respectons la douleur
Qui déchire son cœur.
Qu'il reste seul ici,
Seul, avec son ami.

DIDIER.

En proie à la douleur
Qui déchire mon cœur,
Laissez-moi seul ici,
Seul, avec mon ami.

SCENE XIV.

DIDIER, *seul.* Oui, pour lire cette précieuse lettre avec le recueillement dû à une sainte chose... il faut être seul! O Raymond, ton amitié, compagne de ma vie, ne m'a jamais fait défaut, et elle te survit encore!.. du fond de ta tombe tu me tends la main pour m'aider, me soutenir et m'arracher au déshonneur!.. (*Regardant la lettre.*) « A mon meilleur ami... à Didier, pour lui seul. » C'est bien son écriture!.. (*Ouvrant la lettre.*) Là dedans est tout son cœur... là dedans sa dernière pensée!.. et elle a été pour moi!.. pour moi!.. (*Il porte la lettre à ses lèvres; puis il s'assied et lit lentement.*) « Didier, je n'ai eu après toi « qu'une affection dans ma vie... une jeune femme... on « m'a juré qu'elle me trompait... je n'ai plus voulu la re- « voir, ni elle... ni son fils, qui pourtant était le mien... « Aujourd'hui, mais trop tard... j'ai des doutes... tout me « porte à croire que des parents éloignés... des parents « avides... avaient intérêt à m'abuser... Si je reviens à la « santé... si je retrouve la mère de mon fils... je réparerai « mes torts, mais d'ici là... je suis tourmenté... j'ai des re- « mords!.. Par un testament que j'ai confié à Montmorin, « j'ai légué tous mes biens à toi, mon meilleur ami, à toi « qui es plus riche que moi et qui n'en as pas besoin... « Plus tard, car je me sens bien fatigué... je te donnerai « tous les renseignements nécessaires, et si je n'ai pas la « force de refaire mon testament, je m'en fie à ton hon- « neur!.. je te charge de remettre mes biens à Charles « mon fils, qui est aussi mon filleul... » — O ciel! et cet argent que Montmorin doit avoir envoyé!.. moi!.. disposer de ce bien qui ne m'appartient pas!.. ah! courons!..

SCENE XV.

DIDIER, CANIGOU.

CANIGOU, *joyeux et un billet de banque à la main.* Monsieur, tout le monde est payé et moi aussi!..

DIDIER. Ah! trop tard!.. (*Il tombe accablé sur un fauteuil.*)

ACTE DEUXIÈME.

Un salon.

—

SCENE PREMIERE.

DAUBRAY, *seul*. Personne non plus dans ce salon... Au fait, le vide... la solitude, ce sont les conséquences d'une catastrophe... elle chasse les indifférents... mais aussi elle ramène les amis véritables, et à ce titre ma place est ici... Mademoiselle Blanche avait raison! Tantôt dans le premier moment... je ne pouvais demander la main à son père... mon avenir était trop incertain... Mais maintenant!.. celui avec qui j'ai combattu à Saint-Jean-d'Ulloa... notre jeune prince, qui m'a reconnu tout à l'heure, et qui m'a offert, de lui-même... il m'a offert d'être son officier d'ordonnance! une pareille position!.. c'est une fortune qui me tombe des nues!.. mais tout me réussit aujourd'hui.

AIR du *Cabaret*.

Désir d'illustrer ma mémoire,
Tu ne m'as pas en vain charmé,
Car maintenant, avec la gloire,
J'ai le bonheur... je suis aimé!
Pour qu'ici le destin lui-même
Par mes efforts soit désarmé,
Tout mon secret le voilà : j'aime!
Je suis aimé!

SCENE II.

DAUBRAY, CANIGOU.

CANIGOU, *à la cantonade*. C'est bon! c'est bon! Si ça vous dérange...

DAUBRAY. Ah! quelqu'un de la maison... M. Didier?..

CANIGOU. Pas possible de le voir, encore moins de lui parler..

DAUBRAY. Il ne reçoit pas?

CANIGOU. Si... il m'a reçu, moi... mais très-mal... Il m'a envoyé au diable, et pourtant je suis de la maison... Ainsi, jugez, vous, un inconnu!.. je ne sais pas où il vous enverrait, mais ça pourrait vous mener loin.

DAUBRAY. S'il savait quel intérêt m'amène!..

CANIGOU. L'intérêt?.. je devine... Monsieur est créancier... je peux vous rassurer... (*A demi-voix.*) Vous toucherez... je viens de toucher... il y a des fonds à remuer à la pelle... nous avons fait une succession! et pour moi et mes sacoches, qui venons d'en porter une partie...

DAUBRAY, *à part*. O ciel!

CANIGOU.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

J' réponds qu'elle n'est pas légère,
Ce sont des millions d'écus!
Par le maître et propriétaire
Je comprends qu'ils sont bien reçus!
Mais, moi, je les trouve moins drôles,
Et c'est ennuyeux en effet,
D'en avoir tant sur les épaules,
Et pas un seul dans son gousset.

DAUBRAY. Des millions, dit-il?..

CANIGOU, *riant*. Oui, des millions!.. j'aime à répéter ce mot-là, il me réjouit... il m'égaye... Il paraît que ce n'est pas comme ça pour vous... Quelle figure sombre et renversée!

DAUBRAY, *à part*. Adieu tout mon espoir... (*Haut.*) M. Didier est riche... (*Avec émotion.*) Alors... je n'ai plus rien à lui dire.

CANIGOU. Ça se trouve bien... car à peine s'il vous écouterait... Il a un air rêveur et préoccupé!.. il ne parle à personne... pas même à sa fille!

DAUBRAY. En vérité!..

CANIGOU. Il a un très-mauvais caractère, le bourgeois... quand il hérite! et il paraît que les millions produisent sur lui... le même effet que sur vous... cela le fâche.

DAURRAY. Allons donc!

CANIGOU. Enfin... voilà une demi-heure à peine qu'il a touché le premier à-compte... cent mille écus!.. moi! ça m'aurait rendu aimable et gracieux...

DAUBRAY. Eh bien?

CANIGOU. Eh bien! lui, qui d'ordinaire est le meilleur des maîtres, est devenu insupportable, bourru, emporté... il fronce le sourcil... il se promène en grognant... la tête courbée... enfin, un dernier trait qui vous fera juger... je ne suis pas avide... et ne demande jamais que le strict nécessaire... mais il est de nécessité absolue que j'aie cinq mille francs pour m'établir... un fonds de merceries qui en vaut le double... alors, croyant le moment favorable... j'ai hasardé ma requête... savez-vous ce qu'il m'a répondu...

DAUBRAY, *sans l'écouter*. Non!..

CANIGOU. Je vous l'ai dit tout à l'heure : *Va-t'en au diable... je n'ai rien... je ne possède rien!..* lui qui possède des millions.. hein?.. Monsieur, comme la fortune change le caractère...

DAUBRAY, *rêvant*. C'est étrange!..

CANIGOU. Tenez... tenez... voilà Mam'selle...

AIR de *la valse de Giselle*.

La voyez-vous, elle qui d'ordinaire,
Vous a toujours un air si gracieux,
La v'là maintenant triste comme son père,
Et comme lui sombre et baissant les yeux.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, BLANCHE.

BLANCHE, *levant les yeux, aperçoit Daubray, fait un geste de joie, puis apercevant Canigou.*
Que fais-tu là?

CANIGOU.
Pour vous servir, je reste.

BLANCHE.
Va-t'en!
(*Avec impatience.*)
Va-t'en!

CANIGOU, *bas à Daubray*.
N'avais-je pas raison?
Décidément l' bonheur a, je l'atteste,
Porté malheur à toute la maison!

ENSEMBLE.

CANIGOU.
Vous l'entendez, elle, qui d'ordinaire, etc., etc.

DAUBRAY.
Il a raison! elle avait, d'ordinaire,
Un front si pur, un air si radieux,
Et la voilà triste comme son père,
Sombre, et n'osant sur moi lever les yeux.

BLANCHE.
A mes regards s'offrait un sort prospère;
Pour moi brillait un ciel si radieux!
Tout change, hélas! la fortune contraire,
En un instant, a renversé mes vœux.
(*Canigou sort sur un second geste de Blanche.*)

BLANCHE, *le regardant s'éloigner*. Ah! monsieur Daubray, si vous saviez?..

DAUBRAY. Je sais tout... j'ai appris la fortune qui de

nouveau nous sépare... mon rêve n'aura pas duré longtemps!.. n'importe!.. il vous assure ma reconnaissance éternelle, puisqu'il n'a pas dépendu de vous d'en faire une réalité!..

BLANCHE. Et maintenant encore, si je le pouvais...

DAUBRAY. O ciel!

BLANCHE. Mais c'est impossible... apprenez qu'à l'instant même où nous étions ruinés, M. de Montmorin, dont je devais épouser le fils, est venu réclamer notre alliance et la foi promise... et aujourd'hui que la fortune nous est revenue... comment rompre ce mariage?.. mon père n'a jamais manqué à sa parole, et maintenant surtout, il se croirait déshonoré, s'il en avait seulement la pensée..: comment alors l'y décider? comment oser même le lui proposer.

DAUBRAY. Vous avez raison, c'est impossible.

BLANCHE. Je l'ai tenté pourtant!

DAUBRAY. Vous?..

BLANCHE. Oui, moi!.. je ne sais comment je vous raconte tout cela... je ne le devrais pas peut-être... mais enfin..

DAUBRAY. Achevez!.. achevez, de grâce!..

BLANCHE. Deux fois j'ai voulu lui parler de vous... mais mon embarras... et puis l'air sombre et sévère... qu'il n'avait peut-être pas, et que je croyais lui voir... tout a retenu sur mes lèvres l'aveu que j'allais lui faire... j'ai eu peur! alors j'ai pensé qu'il valait mieux lui écrire... et j'ai glissé sur son bureau... sous sa main... une petite lettre dont je ne me rappelle pas les phrases... « mais mal- « gré sa parole donnée, je le suppliais de trouver quelque « moyen de se dégager... car tout en rendant justice à « mon fiancé... je ne croyais pas l'aimer... que bien au « contraire, j'étais sûre d'en aimer un autre... »

DAUBRAY. Oh! bonheur!

BLANCHE, *vivement*. Ce n'est pas à vous que je disais cela, Monsieur, c'est à mon père!

DAUBRAY. Eh bien!

BLANCHE. Il entrait en ce moment, rêveur et les yeux baissés, dans son cabinet... Je me suis retirée en silence... sur la pointe du pied, et à l'instant où je fermais la porte... il venait, sans m'avoir vue, de se jeter dans son fauteuil, juste en face de mon petit billet.

DAUBRAY. De sorte que vous ne savez pas encore?..

BLANCHE. Eh! mon Dieu! si!.. je crains de savoir... Je m'étais éloignée; l'inquiétude m'a ramenée près de cette porte... où le cœur me battait de crainte, et où, l'oreille attentive, j'écoutai longtemps sans rien entendre... Il me semblait que mon père s'était levé... puis il marchait à grands pas... puis son agitation devenait telle qu'il prononçait tout haut des mots entrecoupés... qui tous n'arrivaient pas jusqu'à moi!.. Mais tout me prouvait que, dans le cœur de mon pauvre père, il se livrait comme une lutte, comme un combat... *Moi, hésiter! disait-il... hésiter... oser seulement m'arrêter à cette pensée... Non, non, jamais!* Après quelques instants de silence, et comme changeant de ton, il a dit : *Ah! ce n'est pas pour moi, c'est pour ma fille, ma pauvre enfant... car enfin! après tout...* Puis il a poussé un cri : *Ah! c'est indigne!..* Et d'une voix forte, il s'est écrié : *Non, je ne céderai pas!.. je ne céderai pas!..*

DAUBRAY. Il a raison... un honnête homme tel que lui ne peut manquer à sa parole.

AIR : *Qu'il tienne sa promesse* (du Serment).

Qu'il tienne la promesse
Qu'il fit à ses amis!
Mais moi, moi que l'on blesse,
Moi, je n'ai rien promis;
Je sais ce qu'il me reste à faire,
Adieu!

BLANCHE.

Vous me quittez, hélas!

DAUBRAY, *à part*.

Mais du sort un marin jamais ne désespère,
Tant qu'il lui reste encor son épée et son bras.

ENSEMBLE.

DAUBRAY.

Qu'il tienne sa promesse, etc., etc.

BLANCHE.

O fatale promesse!
Rêve qui m'a souri;
O bonheur! ô tendresse!
Tout s'éloigne avec lui!

(*Daubray sort.*)

SCENE IV.

BLANCHE, DIDIER.

BLANCHE, *le regardant sortir*. Où va-t-il donc? O ciel! (*Apercevant son père qui entre par la gauche.*) Mon père! comme il est pâle! agité! (*Didier entre d'un air pensif et sans voir sa fille; il se dirige vers la porte du fond comme s'il se disposait à sortir, puis il se ravise et vient s'asseoir près d'une table sur laquelle il s'accoude, se tenant le front à deux mains. Tout à coup il relève la tête avec résolution, prend une plume et griffonne.*)

DIDIER. Voyons, voyons donc!.. car après tout, le mal n'est peut-être pas si grand... et avec mon travail... et mes seules ressources. Nous disons cent cinq mille... Oui... quarante-neuf mille... Quarante-neuf plus cent quarante-six mille, cela fait?.. (*Cherchant à additionner les chiffres qu'il vient d'écrire.*) Eh bien! cela fait?.. (*Pendant ce temps, Blanche, qui a suivi avec intérêt tous les mouvements de son père, est venue en hésitant se pencher sur le fauteuil où Didier est assis.*)

BLANCHE, *timidement*. Trois cent mille francs, mon père!

DIDIER *lève vivement la tête, puis il reste un moment étonné et regarde Blanche*. Mais, que fais-tu là, Blanche? J'avais dit à tout le monde que je voulais être seul.

BLANCHE, *désignant la droite*. Oui, là, seulement... dans votre cabinet.

DIDIER. Ah! c'est vrai! (*A part.*) Je m'y croyais encore! (*Se levant et marchant avec agitation.*) Ainsi, je suis venu là sans m'en apercevoir... Je ne sais plus maintenant si je marche ou si je reste en place!.. C'est affreux!..

BLANCHE, *s'approchant timidement*. Vous êtes fâché contre moi, mon père?..

DIDIER. Moi?.. non... du tout!..

BLANCHE. Oh! si fait... je le vois bien... et vous ne voulez rien me dire.. Voyez donc quelle différence!.. ce matin, nous étions ruinés et cependant heureux... nous nous entendions si bien... ce soir, nous sommes plus riches que nous ne l'avons jamais été et je le souffre... et vous gardez le silence!.. Eh bien! fût-ce pour me gronder, j'aime mieux que vous me parliez!..

DIDIER, *qui l'a à peine écoutée*. Moi?..

BLANCHE. Oui, vous m'en voulez à cause de ce billet que tout à l'heure je vous ai écrit.

DIDIER. Quel billet?

BLANCHE. Celui qui était sur votre bureau... devant vous!

DIDIER, *montrant un papier qu'il tient froissé dans sa main*. C'est vrai, je l'ai pris... je ne l'ai pas lu.

BLANCHE, *étonnée*. Vous ne l'avez pas lu?

DIDIER. Pas encore!.. laisse-moi!

BLANCHE, *à part*. Qu'est-ce que cela signifie?.. (*Haut et voyant le geste d'impatience de Didier.*) Mon père, je m'éloigne, dès que vous m'aurez embrassée.

DIDIER. Non, je ne veux pas! (*A lui-même.*) je ne peux pas!..

BLANCHE, *à part.* Refuser de m'embrasser.

AIR : *Taisez-vous* (de d'Aranda).

Il faut alors qu'il soit bien en colère;
Il a, bien sûr, vu ce que j'écrivais.
(*Geste d'impatience de Didier.*)
Ah! calmez-vous! Pour ne pas vous déplaire,
Je m'en vais,
Mon père,
Je m'en vais.
(*Elle sort.*)

SCENE V.

DIDIER, *seul et jetant sur la table la lettre froissée qu'il tenait à la main.* Mon Dieu!.. quand, sans le vouloir... quand, malgré soi... on a arrêté un seul instant son esprit sur une idée... mauvaise... qu'on a donc de peine à l'éloigner... à la chasser!.. par les efforts même que l'on fait pour la bannir... elle revient sans cesse!.. (*Portant la main à son front.*) Mais je serai plus fort qu'elle!.. va-t'en, va-t'en!.. je t'y forcerai bien... Voyons, pensons à autre chose... occupons-nous de nos affaires... cette somme que je dois, n'importe à qui?.. il faut que je la rende... à coup sûr si Raymond existait encore... s'il avait pu prévoir ma ruine... il me l'eût apportée lui-même... il m'eût forcé de l'accepter... mais il a un héritier... un fils... c'est autre chose... (*Avec explosion.*) Pourquoi n'est-il pas là?.. Pourquoi ne se présente-t-il pas?.. je lui dirais : Tenez! voilà l'héritage de votre père... cet héritage qui me pèse, prenez-le... hâtez-vous!.. m'en croyant le maître, j'ai disposé de cent mille écus... donnez-moi du temps pour m'acquitter... Il ne peut pas me le refuser.. Il s'agit seulement de découvrir ce fils, ce filleul... que l'on me charge de trouver... j'y emploierai tous mes soins... mais chacun ses affaires... et ce n'est pas dans ce moment que je puis le chercher!

SCENE VI.

CANIGOU, DIDIER.

CANIGOU. Ne vous dérangez pas, c'est moi!

DIDIER. En voilà un!.. je ne sais pas comment il s'y prend, mais il arrive toujours quand je suis en colère!

CANIGOU. C'est que vous vous mettez toujours en colère quand j'arrive... Aussi, je ne viens plus vous parler de mes cinq mille francs... quoiqu'ils me soient bien utiles, et qu'ils ne vous servent à rien...

DIDIER. Encore!

CANIGOU. Je viens seulement d'apprendre par mademoiselle Blanche que la personne dont vous avez hérité, il y a trois quarts d'heure, était ce bon M. Raymond de Marseille.

DIDIER, *brusquement.* Qu'est-ce que ça te fait?

CANIGOU. Tiens! est-ce que mon père, Sébastien Canigou, n'était pas jardinier chez lui?.. C'est à cause de cela que vous m'avez pris chez vous!

DIDIER. Eh bien?

CANIGOU. Eh bien! quand ça devrait me coûter un peu cher, je viens vous demander s'il faut que je prenne le deuil? l'habit noir?

DIDIER. Toi?

CANIGOU. Il est vrai que cet habit-là pourra aussi me servir pour mon mariage.

DIDIER. Toi, le deuil!.. et à quoi bon?

CANIGOU. Parce que M. Raymond était mon parrain.

DIDIER, *stupéfait.* Son parrain!

CANIGOU.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Mon vrai parrain! et pour lui que j'honore,
J' veux prendr' le deuil!.. avant tout cependant
Instruisez-moi d'un détail que j'ignore,
Si mon parrain, dedans son testament,
Ne laisse rien à son filleul qui l'aime,
Il n'est pas just' que je le pleure ici.
J'ai bien assez d' m'affliger pour moi-même,
Sans êtr' forcé de m'affliger pour lui.

DIDIER, *le prenant par la main.* Es-tu bien sûr de ce que tu me dis là?

CANIGOU. Certainement!

DIDIER. Tu es le filleul de Raymond?

CANIGOU. Et depuis longtemps! (*A demi-voix.*) Est-ce qu'il y a quelque chose pour moi?

DIDIER. Quelle preuve en as-tu?

CANIGOU. D'abord, son nom qu'il m'a donné... rien que cela! (*A demi-voix.*) Combien y a-t-il?

DIDIER. Tu te nommes Charles?

CANIGOU. Charles Canigou, dit Charlot... mais sur mon extrait de baptême il y a Charles, vous le verrez!

DIDIER. Mais alors ta mère était...

CANIGOU. Certainement... sa jardinière; Jacqueline, la jolie jardinière, comme on disait alors; une beauté dans son temps, parce qu'à présent... (*A demi-voix.*) Est-ce qu'il y aurait aussi quelque chose pour elle?.. Ça serait juste! vu qu'il a eu des torts à son égard.

DIDIER. Des torts?

CANIGOU. Je m'en souviens!.. moi qui suis venu au monde dans la maison!.. même que j'y ai été élevé jusqu'à l'âge de trois ans. D'abord, il nous aimait bien, mon parrain... moi et maman la belle Jacqueline! . pour le papa Canigou, il ne pouvait pas le sentir; et puis un jour vo là qu'il nous met tous à la porte... Ce n'était pas bien... mais s'il se repent, s'il répare cela aujourd'hui. . A combien que ça se monte, son repentir?

DIDIER, *avec émotion.* Je te le dirai; va seulement me chercher ton extrait de baptême!

CANIGOU. Je l'ai là-haut avec mon livret... et mes autres papiers... Tout ce que je demande seulement, je ne suis pas exigeant, c'est que ça aille à cinq mille francs... vous savez pourquoi?

DIDIER, *de même.* Si tu es ce que je crois, ce sera plus encore!

CANIGOU. Quinze?

DIDIER Sois tranquille.

CANIGOU. Ou bien trente!..

DIDIER, *avec impatience* Comme tu voudras!

CANIGOU. C'est qu'alors j'en voudrais soixante... je l'aimerais mieux!..

DIDIER, *de même.* Qu'à cela ne tienne... ce que je t'ai dit doit te suffire.

CANIGOU. Non pas!.. parce que vous comprenez bien que si ça peut s'élever jusqu'à la centaine... Cent, voyez-vous, c'est un compte rond!

DIDIER, *avec colère.* Je ne te dis pas non... Va me chercher ce que je te demande... et nous verrons.

CANIGOU, *hors de lui.* J'y vas... je reviens!.. Cent mille francs... est-il possible... c'est là ce qu'il me fallait!.. J'ai donc enfin le nécessaire!..

CANIGOU.

AIR : *Pardon, car je crois voir.*

Ah! quel événement!
C'est donc pour moi le testament;
Le ciel me devait ce présent!
Si longtemps indigent,
C'est donc mon tour! j'ai de l'argent,
Je suis riche à présent.
Je puis comme eux, je puis être insolent;
J'ai des écus, je suis riche à présent :
Saluez-moi, j'ai de l'argent!

DIDIER, *à part.*

Dieu! quel événement!
Fortune ou hasard inconstant,

Vous changez tout en un instant!
O pouvoir de l'argent!
Pour sa raison je crains vraiment,
Tant son bonheur est grand!
Allons, modère un tel enivrement.
Pour sa raison, je tremble en ce moment.

CANIGOU, *à Montmorin qui entre.*

Vous m'aid'rez, M'sieur le notaire,
A placer mes fonds... Ah! grands dieux!
Je n' peux plus épouser la mercière,
Il me faut quelque chose de mieux.

MONTMORIN.

Qu'a-t-il donc?

CANIGOU.

Ce que j'ai?

ENSEMBLE.

Ah! quel événement, etc.

DIDIER.

Dieu! quel événement!
Fortune ou hasard inconstant.

MONTMORIN.

Dieu! quel extravagant!
Que rêve-t-il en ce moment?
Que parle-t-il de testament?
En lui quel changement!
Non, je ne conçois rien, vraiment,
A son air insolent!
Pour sa raison je crains en ce moment.
Réponds! réponds! d'où vient ce changement.

(*Canigou sort.*)

SCENE VII.

MONTMORIN, DIDIER.

MONTMORIN, *regardant sortir Canigou.* Qu'est-ce qu'il dit?.. qu'est-ce qu'il dit... lui compris dans le testament .. Mais ce testament que voici... que je vous apporte, je l'ai assez étudié, Dieu merci!.. c'est moi qui l'ai fait... qui l'ai écrit sous la dictée de Raymond, et vous verrez qu'il n'y est pas même question de M. Canigou ni de sa famille.

DIDIER. En vérité?

MONTMORIN. Ce qui était juste!.. Des ingrats!.. des fainéants qui ont tous mal tourné, à commencer par celui-ci qui ferait le plus mauvais usage de sa fortune.

DIDIER. Vous croyez?

MONTMORIN. Et Raymond, qui le connaissait, était bien décidé à ne lui rien laisser... c'était son intention

DIDIER, *vivement.* Il vous l'a dit?

MONTMORIN. Je vous le jure!

DIDIER, *avec un mouvement de joie.* Ah!.. (*Se reprenant.*) Il me semble cependant... qu'il ne pouvait pas... que l'on ne peut pas se dispenser de faire quelque chose pour lui... ne fût-ce qu'à cause...

MONTMORIN. De quoi?

DIDIER. De son titre!.. Il paraît qu'il est filleul de Raymond.

MOMTMORIN. Belle raison!.. il n'est pas le seul!..

DIDIER, *vivement.* Vous en connaissez d'autres

MONTMORIN. Certainement!..

DIDIER. Et lesquels?

MONTMORIN. Mon fils d'abord!..

DIDIER. Votre fils?.. à vous?

MONTMORIN. Mais oui... à moi!.. puisque je vous dis mon fils.

DIDIER. J'ai cru qu'il se nommait Étienne, comme vous?

MONTMORIN. Charles-Étienne, s'il vous plaît?

DIDIER. Charles!..

MONTMORIN. Comme son parrain, dont j'étais, vous le savez, le compatriote et l'ami... Raymond avait été le témoin de notre mariage, et ma femme, madame de Montmorin, voulut absolument qu'il fût le parrain de notre premier... ce à quoi il se prêta de fort bonne grâce!.. Tant que nous demeurâmes à Marseille... il fut constamment l'intime de la maison... nous ne nous quittions pas... C'est lui qui m'a prêté les fonds nécessaires pour acheter une charge superbe, ici... à Cherbourg... sans cela, nous ne nous serions jamais séparés!

DIDIER, *troublé et regardant Montmorin.* Comment! ce serait?..

MONTMORIN. L'exacte vérité.... et ce qui nous a même étonnés... madame de Montmorin et moi... c'est qu'il n'ait rien laissé à Charles, notre fils, qu'il aimait beaucoup... mais beaucoup... car j'ai une vingtaine de lettres... où il ne l'appelle... que son bien-aimé filleul... son cher enfant!..

DIDIER, *dont l'émotion va toujours en augmentant, s'écrie tout à coup.* Eh bien!.. donc, s'il faut vous l'avouer...

MONTMORIN. Quoi? qu'avez-vous?

DIDIER, *s'arrêtant.* Rien!

MONTMORIN. Que vouliez-vous m'avouer?

DIDIER, *cherchant à déguiser son trouble.* Que j'aurais grand désir de voir ces lettres, si bonnes et si affectueuses... de mon ami Raymond... et dès que vous pourrez me les remettre... me les confier...

MONTMORIN. Parbleu! dès aujourd'hui! J'étais venu vous communiquer ce testament en allant à la chambre des notaires... où nous avons aujourd'hui des élections... ça ne sera pas long... j'aurai encore le temps de passer chez moi et de vous apporter, en venant dîner, ces lettres intimes.

DIDIER, *lui serrant la main.* C'est bien! c'est bien! adieu!

SCENE VIII.

DIDIER, *seul.* Qu'allais-je faire?.. Tout lui dire!.. Car c'est lui!.. je n'en doute plus... et je ne sais comment j'ai pu un instant penser à Canigou! Ce filleul... ce fils... c'est Charles de Montmorin... et j'allais, sans réfléchir, l'avouer à celui qui se croit son père! En ai-je le droit? et cela m'est-il permis? Quand, heureux et confiant, il croit à la fidélité de sa femme... irai-je faire tomber le voile qui couvre ses yeux... lui prouver que depuis vingt-cinq ans il est trahi... arracher de son cœur son amour pour son fils... ou plutôt lui ravir son enfant?.. Et pourquoi?.. pour ajouter à ses richesses... lui qui est déjà si riche!.. Pour lui faire acheter au prix de son honneur... une fortune que je ne peux... que je ne dois pas lui rendre... (*Se levant avec explosion et comme à lui-même.*) Non! dis plutôt la vérité... Dis que tu veux la garder!.. Ne cherche plus à te mentir à toi-même, avoue que tous ces raisonnements que tu te plais à entasser, ces vaines subtilités auxquelles tu ne crois pas, sont autant d'armes que tu essaies à te forger contre ta conscience qui s'indigne et se révolte!.. (*Avec force et conviction.*) Eh bien, oui, fût-on le plus honnête homme du monde, on ne peut pas empêcher une mauvaise pensée de se présenter... mais on la repousse, on lutte, on combat! et l'on triomphe!.. (*Il tombe comme épuisé sur le fauteuil qui est devant la table et trouve sous sa main le portefeuille vert que Canigou lui a remis dans le premier acte et qu'il soulève lentement.*) Quand je disais ce matin qu'une mauvaise action est le plus lourd des fardeaux. Voilà une heure à peine que j'ai reçu cet héritage, et depuis une heure j'ai éprouvé plus de tourments et d'angoisses, plus de malheurs réels que dans ma vie entière... Je suis devenu cruel et méchant!.. j'ai repoussé ma fille dont la présence me faisait rougir... et pourtant je n'étais coupable encore que par la pensée... Que serait-ce donc, mon Dieu!.. (*Se levant, avec calme et fermeté.*) Oui, ma résolution est prise. Déchoir de sa position et l'avouer à tous les yeux, devoir cent mille écus et ne pouvoir les payer, perdre enfin ses rêves de bonheur et d'avenir est bien terrible, mais perdre sa propre estime est plus terrible encore, et le plus grand des malheurs, c'est d'être malhonnête homme.

Air : *Époux imprudent, fils rebelle.*

Arrière donc, crainte inutile
Que je ne dois plus écouter;
Arrière, sophisme futile...
Que l'intérêt me faisait adopter.
.. Oui, quoi qu'il doive m'en coûter!..
Que mon dessein me soit ou non funeste,
L'honneur me dit : La route est là!
Quoi qu'il advienne, suivons-la,
Et Dieu se chargera du reste.

SCENE IX.

DIDIER, DAUBRAY.

DAUBRAY. Pardon! Monsieur!

DIDIER, *naturellement.* Qui êtes-vous, Monsieur, et que me voulez-vous?

DAUBRAY. C'est moi qui me suis présenté ce matin pour toucher une traite de six mille francs...

DIDIER, *avec bonté.* Ah! c'est juste... je vous reconnais maintenant... le compagnon de voyage de ma fille?.. mais cette traite, on vous l'a payée.

DAUBRAY. Aussi n'est-ce pas une réclamation que je vous adresse, mais un service que je viens vous demander...

DIDIER. Un service?.. parlez, Monsieur, parlez.

DAUBRAY. Je vous avouerai franchement ma position comme j'en parlerais à mon père... dans quelques instants je dois me battre... j'ai une affaire d'honneur!

DIDIER. Un duel?..

DAUBRAY. Oui... Il s'agit d'une personne que j'aime... on me la dispute... je suis marin... j'ai provoqué mon rival... il m'attend.

DIDIER. Mais que puis-je faire pour vous?

DAUBRAY. Recevoir en dépôt la somme que j'ai touchée ici ce matin.

DIDIER, *avec joie.* Et c'est à moi que vous venez confier...

DAUBRAY. Ce modique capital qui est toute ma fortune et dont la destination est sacrée... aussi regarderais-je comme une inappréciable faveur de pouvoir le placer sous la sauve-garde de votre probité... Si l'on avait pu me citer un nom plus honorable que le vôtre, ce n'est pas vous que j'aurais importuné.

DIDIER, *toujours plus ému.* Vous!.. importun?.. non vous ne l'êtes pas... j'accepte votre dépôt, Monsieur, et je vous remercie de votre confiance!

DAUBRAY. Voici les six mille francs... si le sort des armes m'est favorable... ce que je ne souhaite pas... je viendrai vous les réclamer... si je suis tué, vous voudrez bien les envoyer à cette adresse, celle de ma mère!..

DIDIER. Vous avez une mère?.. et vous allez vous battre; voyons, jeune homme, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cela?

DAUBRAY. Non, Monsieur.

Air : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Le sentiment qui vous inspire
Fait l'éloge de votre cœur;
Mais je n'ai qu'un mot à vous dire,
Monsieur, il y va de l'honneur,
L'honneur dont vous êtes l'apôtre!..
Et comme chacun tient au sien,
Quand vous gardez si bien le vôtre,
Laissez-moi défendre le mien.

DIDIER. Je n'ai plus rien à objecter... je vais vous donner un reçu.

DAUBRAY. Un reçu?.. de vous... Monsieur, de vous... Didier l'honnête homme... ah! je croirais vous faire injure... je ne l'accepte pas, Monsieur!

DIDIER. Mais, Monsieur...

DAUBRAY. Non! non! je ne l'accepte pas!.. (*Il sort.*)

SCENE X.

DIDIER, *avec joie.* Ma parole vaut un reçu, dit-il. Quoi! l'on aurait pour moi une telle considération... une telle confiance... (*Levant les yeux au ciel.*) Ah! la récompense ne s'est pas fait attendre. Merci! mon Dieu!

Air : *Voltaire chez Ninon.*

Et j'aurais pu contre de l'or
Echanger la publique estime!
Non, non, c'est là mon vrai trésor,
Cherchons l'héritier légitime!
En ces lieux rien ne m'appartient,
Mais on m'y respecte, on m'honore...

(*Apercevant Blanche.*) Ma fille!..

Ma fille qui vers moi revient,
Une autre récompense encore!

SCENE XI.

DIDIER, BLANCHE.

DIDIER, *à Blanche.* Ah! viens, mon enfant, viens donc auprès de moi.

BLANCHE, *le regardant avec surprise.* Quel air de joie et de contentement!.. et cette physionomie si heureuse... Quelle différence d'avec tout à l'heure!

DIDIER, *souriant.* C'est vrai, je t'ai repoussée!

BLANCHE. Et vous m'appelez maintenant.

DIDIER. Oui, j'ai besoin de te voir... Si tu savais tout ce que j'ai souffert pendant une heure.

BLANCHE. Je l'ai bien vu... et je me taisais, car je savais pour quelle raison.

DIDIER, *avec effroi.* Toi!.. grand Dieu!

BLANCHE. Oui, c'était à cause de moi... à cause de cette lettre que je vous ai écrite.

DIDIER, *vivement.* C'est cela même! tu l'as dit!

BLANCHE. Vous ne m'en voulez donc plus?

DIDIER, *avec tendresse.* Non, mon enfant!

BLANCHE. Et ce que je vous demandais pour mon bonheur?..

DIDIER, *de même.* Je te l'accorde!..

BLANCHE. Vous consentez?..

DIDIER. A tout ce que tu voudras... pourvu que tu m'embrasses.

BLANCHE, *courant dans ses bras.* Ah! vous ne me repoussez plus maintenant... et puis je le vois, vous avez arrangé tout cela pour le mieux... ah! que c'est bien!.. que c'est beau à vous... d'autant que cela a dû vous coûter... (*A part.*) Mais ma lettre était si tendre et si pressante... qu'il n'a pu y résister... j'en étais sûre!..

DIDIER, *qui pendant ce temps s'est approché de la table en tournant le dos à Blanche.* Lisons donc cette lettre, et voyons ce que cela peut être. (*Il la décachette sans que Blanche le voie.*)

SCENE II.

LES MÊMES, CANIGOU.

CANIGOU, *s'adressant à Didier qui lit la lettre de sa fille.* Ah! ce n'est pas sans peine!.. ah! j'ai eu une peur!.. j'avais beau chercher... je ne trouvais pas ce maudit chiffon de papier... je croyais l'avoir perdu!..

DIDIER, *parcourant la lettre.* Ah! mon Dieu!.

CANIGOU. C'est ce que j'ai dit : ah! mon Dieu!.. mais enfin.... je l'ai retrouvé... et puis ce qui m'a encore retardé... j'ai couru chez la mercière...

BLANCHE. Ta fiancée?

CANIGOU. Pour lui dire franchement...

BLANCHE. Que tu l'épouses?

CANIGOU. Au contraire, que nous ne pouvons plus nous convenir, parce qu'il faut des époux assortis, et vu que j'ai cent mille francs!..

BLANCHE. Lui?

SCENE XIII.

LES MÊMES, MONTMORIN, *qui est entré pendant les dernières paroles de Canigou.*

MONTMORIN, *riant.* Il y tient donc toujours?

CANIGOU, *avec insistance.* Si j'y tiens!.. ça n'est pas déjà trop de cent mille francs pour un homme seul... c'est le strict nécessaire!.. à plus forte raison pour deux!

DIDIER, *se retournant.* En vérité!

CANIGOU. Je ne peux donc épouser qu'une personne qui en aurait autant... pour le moins!

DIDIER, *avec force.* C'est done deux eent mille francs qu'il te faut maintenant?

CANIGOU. Oui, sans doute!

DIDIER. Tu t'abuses... ce ne serait bientôt pas assez!

CANIGOU. C'est possible! et si vous avez mieux...

DIDIER, *lui montrant sur la table le testament.* Tiens! voilà deux millions!

TOUS. Deux millions!..

MONTMORIN. A lui?

DIDIER. Oui, à lui! ou à vous!

MONTMORIN, *stupéfait.* Plaît-il?

DIDIER. Mon ami Raymond m'avait nommé son légataire universel, vous le saviez tous... (*Tirant une lettre de sa poche.*) Mais par une lettre... celle-ci, qui n'était adressée qu'à moi, qui n'est connue que de moi... il me prie de chercher... de découvrir quelqu'un qui le touche de très-près... et de remettre ses biens à eette personne, qui est à la fois son filleul...

MONTMORIN ET CANIGOU, *s'avançant en même temps.* Son filleul!

DIDIER. Et son fils?

MONTMORIN ET CANIGOU, *reculant.* Son fils?

DIDIER, *avec chaleur.* Prenez, arrangez-vous!.. de plus, cent mille écus que je vous dois. . Je travaillerai! je m'acquitterai!.. Mais, en attendant, gardez cet héritage qui ne m'appartient pas... je le livre en vos mains. A présent les miennes sont pures!..

BLANCHE. Ah! e'est beau!.. c'est digne de vous, mon père!.. vous êtes bien *Didier l'honnête homme!*

DIDIER, *à part, avec satisfaction.* Oui, oui... maintenant!.. (*Il remonte vers le fond avec Blanche, Canigou et Montmorin sont restés tous les deux immobiles et muets de surprise.*)

CANIGOU, *à part, après un instant de silence.* Comment!.. il serait possible!..

MONTMORIN, *à part.* Quoi... serait-ce vrai!..

CANIGOU, *à part.* Et ça ne m'était pas venu à l'idée!

MONTMORIN, *à part.* Et je ne m'en étais jamais douté!

CANIGOU, *à part.* Mais c'est évident!..

MONTMORIN. Mais j'y vois clair maintenant!

CANIGOU. C'est sûr! c'est bien moi!

MONTMORIN, *vivement.* Qu'en savez-vous, Monsieur?

ENSEMBLE.

AIR : *Cœur infidèle, cœur volage.* (Blaise et Babet.)

CANIGOU.
C'est indigne!..
MONTMORIN.
C'est infâme!..
Pour sa mère!..
CANIGOU.
Pour sa femme!
TOUS DEUX.
Il réclame!.. (*bis.*)
(*Le morceau s'interrompt.*)

DIDIER, *qui pendant l'ensemble s'est mis à relire la lettre de Raymond qu'il tenait toujours à la main.* Arrêtez, Messieurs!.. et calmez-vous!.. (*S'avançant.*) Plus je relis eette lettre... et plus il me semble que le malheur que vous ambitionnez si ardemment n'appartient ni à l'un ni à l'autre!

MONTMORIN, *vivement.* Qu'osez-vous dire?

CANIGOU, *d'un air fâché.* Par exemple, je voudrais bien voir...

DIDIER. « Si je reviens à la santé, » m'écrit Raymond, « et si je retrouve la mère de mon fils... je l'épouserai... »

CANIGOU ET MONTMORIN. Est-il possible?..

DIDIER, *frappant sur la lettre.* C'est écrit... (*S'adressant à Canigou.*) Or, il ne pouvait avoir l'idée d'épouser ta mère, qui est mariée!.. (*A Montmorin.*) ni votre femme qui l'est aussi!..

MONTMORIN, *à demi-voix et d'un air de regret.* C'est vrai!..

DIDIER. Il faut donc qu'il y en ait quelqu'autre?..

CANIGOU. Qu'un seul! qui a été tué à la guerre, même qu'il en est mort!.. le fils de cette Maria.

MONTMORIN. Sa dernière maîtresse? Maria la Génoise!.. une intrigante!..

SCENE XIV.

LES MÊMES, DAUBRAY, *qui est entré sur ces derniers mots.*

DAUBRAY, *s'avançant rapidement.* Qui ose insulter ma mère?

TOUS. Sa mère!..

DIDIER, *courant à la table et prenant la lettre que Daubray lui avait donnée et jetant les yeux sur l'adresse.* Oui... Maria Daubray, à Gênes... (*A Daubray.*) Monsieur, voiei le dépôt que vous m'aviez confié... et de plus ce qui vous appartient, l'héritage de Charles Raymond, votre père!..

DAUBRAY, *avec émotion et levant les yeux au ciel.* A moi!.. ô ma mère! (*Regardant Montmorin.*) Mais il semblerait que j'eusse deviné l'insulte qu'on voulait lui faire ici... (*S'avançant vers Montmorin.*) Monsieur, je viens de me battre avec votre fils!

MONTMORIN. Mon Charles!.. (*Se reprenant.*) Non, mon Étienne!

DAUBRAY. Rassurez-vous!.. il existe!.. et s'est dignement conduit... C'est un noble jeune homme; car c'est de lui-même, et après le combat, qu'il m'a cédé ce qu'il ne pouvait m'accorder auparavant!.. (*Faisant un pas vers Didier.*) Monsieur Didier, je suis sans famille... je n'ai pas d'autres parents que ma mère... mais je suis officier de marine et je suis riche, dites-vous... je vous demande la main de votre fille.

DIDIER, *étonné.* Vous, Monsieur?.. une demande si brusque, si inattendue...

BLANCHE, *bas, à son père.* Pas tant!.. e'était celui dont je vous parlais dans ma lettre.

DIDIER, *souriant.* C'est différent!.. (*A Daubray.*) Je vois, Monsieur, que vous étiez accepté d'avance.

CANIGOU. Ah çà, et moi?.. qu'est-ce qu'il me reste?

DIDIER. Les mille francs que tu demandais ce matin pour être heureux!..

CANIGOU, *avec désespoir.* Ah! quel malheur!.. (*Avec colère.*) Voilà une injustice du sort!.. en voilà une!.. avoir possédé deux millions, et n'avoir plus rien!.. pas même le néeessaire.

CHŒUR FINAL.

AIR :

On a mieux que l'opulenee,
Tant que le cœur reste pur;
La paix de la conscience
Est le trésor le plus sûr.

FIN DE DIDIER L'HONNÊTE HOMME.



LA CHANTEUSE VOILÉE

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 26 novembre 1850.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE LEUVEN.

MUSIQUE DE M. VICTOR MASSÉ.

Personnages.

VELASQUEZ, peintre. . . . . . . M. AUDRAN.
PERDICAN, son ami, alguazil. . . . M. BUSSINE.
PALOMITA, servante de Velasquez. Mlle LEFEBVRE.
SEIGNEURS ET GENS DU PEUPLE.

La scène se passe en 1720.

L'atelier de Velasquez, à gauche la chambre de Palomita; à droite un escalier conduisant à d'autres étages. — Du même côté au premier plan, un chevalet portant un tableau commencé. — Du côté opposé, une estrade où se placent les modèles. — Au fond, une porte donnant sur la grande place.

SCÈNE PREMIÈRE.

PERDICAN, *puis* PALOMITA.

PERDICAN, *à la porte du fond.* Bourgeois de Séville, rentrez chez vous! n'obstruez pas ainsi la voie publique, et ne me forcez pas, moi Perdican, votre voisin et votre ami, à exercer contre vous mes rigoureuses fonctions d'alguazil... Bien... bien, ils obéissent... ils se séparent... ils rentrent dans leurs boutiques. Ils font bien... car sans cela...

PALOMITA, *entrant.* Eh! mon Dieu! qu'est-ce donc, seigneur Perdican? qu'y a-t-il?

PERDICAN. Vous ne savez pas la nouvelle?..

PALOMITA. Je ne sors jamais... je garde la maison du seigneur Velasquez mon maître, qui est toujours dehors, et qui n'a que moi de servante.

PERDICAN. Eh bien! hier soir, un jeune seigneur, qui sortait sans doute d'un joyeux souper, traversait la grande place au moment où la foule assistait à la sérénade, et piqué par une curiosité que je comprends très-bien, il a essayé de soulever le voile blanc dont Lazarilla, la chanteuse, couvre toujours ses traits. Celle-ci, indignée, s'est enfuie... et ce matin, grande rumeur dans le quartier... Des groupes se sont formés sur la place... et l'on craint généralement que Lazarilla ne revienne pas ce soir...

PALOMITA. Et qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que cette Lazarilla... cette chanteuse?..

PERDICAN. L'idole du peuple et aussi des grands seigneurs : les uns viennent à pied et les autres en équipage pour l'entendre.

PREMIER COUPLET.

Tous les soirs sur la grande place
On voit la foule qui s'amasse!
Soudain au loin et dans la nuit,
Une guitare retentit.
Alors, la gitana s'avance;
Sa taille est pleine d'élégance;
Mais les longs plis d'un voile épais
A tous les yeux cachent ses traits!
La foule heureuse
Et radieuse
Dit : La voilà!
C'est notre infante,
C'est la charmante
Lazarilla.
Elle commence,
Dieu! quel silence!
Tra, la, la, la, la!

PALOMITA.

Quoi! dans la foule
Elle roucoule
Comme cela :
Tra, la, la, la, la!

PERDICAN.

Oui, dans la foule
Elle roucoule
Comme cela :
Tra, la, la, la, la!

ENSEMBLE.

Et puis s'élance
Un bruit immense :
Brava, brava,
Lazarilla!

PERDICAN.

DEUXIÈME COUPLET.

Lazarilla vers tout le monde
Va, tour à tour, faisant sa ronde,
Présenter de sa blanche main
Sa riche bourse de satin.
Pour obtenir de la quêteuse
La révérence gracieuse,
Les grands seigneurs et les bourgeois
Soudain lui donnent à la fois;
Car pêle-mêle,
Comme la grêle,
Tombent, morbleu!
Doublon, pistole,
Et puis, l'idole,
Pour seul adieu,
Gaîment s'empare
De sa guitare.
Tra, la, la, la, la!
Et puis s'esquive

Aux cris de : Vive
Lazarilla!
Brava, brava,
Lazarilla!

PALOMITA.

De sa guitare
Elle s'empare
Comme cela :
Tra, la, la, la, la!

PERDICAN.

De sa guitare
Elle s'empare
Comme cela :
Tra, la, la, la, la!

ENSEMBLE.

Et puis s'esquive
Aux cris de : Vive
Lazarilla!

PALOMITA. J'ai idée maintenant que tous les soirs mon maître va entendre la cantatrice en plein air! Voilà pourquoi hier il est rentré si tard... à telles enseignes qu'il n'est pas encore levé.

PERDICAN. A dix heures du matin!.. un peintre qui devrait être à l'ouvrage au lever de l'aurore... ne fût-ce que pour la peindre!

PALOMITA. Il ne travaille plus... il ne fait rien!

PERDICAN. Un jeune artiste d'un si grand talent... que j'ai toujours aimé... vous le savez!.. Pendant toute une année qu'a duré l'héritage de son père... je ne l'ai pas quitté d'un instant. Que de plaisirs!.. que de folies! je soupais tous les soirs avec lui... malheureusement je n'étais pas le seul...

PALOMITA. Tous les mauvais sujets de Séville!.. qui, lorsque la fortune a disparu, ont fait comme elle, et il ne lui est resté que des dettes...

PERDICAN. Autre chose encore... Palomita, sa gentille servante, qui est demeurée fidèle au malheur...

PALOMITA. Et puis, vous, monsieur Perdican, qui ne l'avez jamais abandonné...

PERDICAN. C'est vrai!.. je lui prêtais gratis ma figure toutes les fois qu'il avait à peindre une tête de caractère! Je ne suis pas riche... mais je suis sensible, et la sensibilité d'un alguazil est une chose si rare... que si on pouvait la montrer pour de l'argent...

PALOMITA. Votre fortune serait faite...

PERDICAN. Bien loin de là!... cette sensibilité a été souvent mise à de rudes épreuves... Croiriez-vous que, cinq ou six fois, dernièrement, des créanciers se sont adressés à moi pour l'appréhender au corps... lui, mon pauvre Velasquez!

PALOMITA. Vous avez refusé?..

PERDICAN. Un autre s'en serait chargé; et il vaut mieux être arrêté dans la rue par un ami... que par un étranger... Je m'étais donc fait une raison, mais chaque fois qu'Oreste se disposait à verbaliser contre Pilade, le ciel, qui protége l'amitié et les arts, me venait en aide, et je recevais le montant de la somme exigible...

PALOMITA. En vérité!..

PERDICAN. Par un avis mystérieux qui me défendait sur ma tête de parler à Velasquez de ce secours inconnu, et m'ordonnait de lui laisser croire qu'il venait de moi, de sorte que mon pauvre ami est prêt, dans sa reconnaissance, à se jeter au feu pour moi, et, le cas échéant, ma position est telle que je ne pourrais pas l'en empêcher...

PALOMITA. Il n'y a pas de mal, monsieur Perdican, cela le forcera à travailler, ne fût-ce que pour s'acquitter avec vous... Mais depuis quelque temps, je vous l'ai dit... il s'est fait en lui un changement inexplicable... Il n'a plus de cœur à rien... il passe ses journées entières immobile... taciturne... et dans une tristesse..

PERDICAN. Dont je me suis aperçu... Un alguazil doit tout voir, tout savoir par état... je le soupçonne amoureux.

PALOMITA, *vivement.* Vous croyez?..

PERDICAN. D'une grande dame!.. la marquise de Villaréal qui est venue dans son atelier... pour ce portrait qu'il n'a pas encore achevé.

PALOMITA. Ah! vous pensez.

PERDICAN. Qu'un fol amour lui trouble l'esprit... car il comprend la distance qui le sépare de celle qu'il aime... de là son découragement.

PALOMITA. Oui! mais sa mauvaise humeur, sa colère contre moi, car depuis sa dernière maladie...

PERDICAN. Où vos soins lui ont sauvé la vie...

PALOMITA. Il m'a prise en grippe... Il me déteste...

PERDICAN. Vous, senorita, ça n'est pas possible... Vous qui toucheriez tous les cœurs... même ceux des alguazils... Car j'ai pour vous une affection...

PALOMITA. Que je vous rends bien, monsieur Perdican.

PERDICAN, *avec joie.* Vraiment!

PALOMITA. Parce que vous êtes bon, obligeant, dévoué... Mais, lui, il me rudoie... il me gronde sans cesse...

VELASQUEZ, *en dehors, appelant.* Palomita! Palomita!

PALOMITA. Tenez! tenez! l'entendez-vous?

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, VELASQUEZ.

VELASQUEZ. Voyez si elle viendra!.. Où est-elle?.. J'en étais sûr... à perdre son temps.

PERDICAN. Au contraire, elle causait avec moi.

VELASQUEZ. Ah! bonjour, Perdican... Vous causez souvent ensemble?

PERDICAN. Et vois comme tu es injuste... nous causions de toi.

VELASQUEZ. Ce n'est pas de son maître, mais de son ouvrage, qu'elle doit s'occuper... de cet atelier qu'elle devrait ranger...

PALOMITA. Tout est en ordre.

PERDICAN, *à Velasquez.* Il est rangé, ton atelier!

VELASQUEZ. Enfin, de mon déjeuner que j'attends... car il est midi pour le moins... et je me sens là un appétit...

PALOMITA. Le déjeuner est prêt, mon maître...

PERDICAN, *de même.* Il est prêt, ton déjeuner.

PALOMITA. Et je vais vous le servir.

VELASQUEZ, *brusquement.* C'est inutile... je n'ai plus faim... Laisse-moi!.. Tu viendras ici... à deux heures... j'ai à te parler.

PALOMITA. Mais il faut pourtant que vous preniez quelque chose.

VELASQUEZ. Je n'ai besoin de rien... que de mes pinceaux... de ma palette, et elle n'est pas prête.

PALOMITA, *la lui présentant.* La voici.

VELASQUEZ, *déconcerté, et regardant autour de lui.* Ah!.. Eh bien!.. Alors...

PERDICAN. Il ne sait plus que dire!

PALOMITA, *voyant qu'il cherche autour de lui.* Que voulez-vous?

VELASQUEZ. Que tu t'en ailles!

PALOMITA. J'obéis, maître, j'obéis... je reviendrai à deux heures. (*Velasquez s'est placé devant un chevalet et essaie de travailler; pendant ce temps Palomita s'est approchée de Perdican.*)

PALOMITA, *à Perdican, à demi-voix.*

PREMIER COUPLET.

Quel bruit!.. vous venez de l'entendre,
Pour son repas!
Et, quand il n'a plus qu'à le prendre,
Il n'en veut pas!
Comment jamais le satisfaire?

(*Velasquez a quitté son chevalet, s'approche d'eux et écoute.*)

Il est méchant!.. il est colère!..

(*Velasquez fait un geste de menace.*)

PALOMITA, *s'adressant vivement à Velasquez d'un air suppliant.*

Non, non, pardon!..
Vous êtes bon,
Bien bon,
Très-bon...
Ne vous mettez pas en fureur,
(*A mains jointes.*)
Mon doux seigneur!

DEUXIÈME COUPLET.

(*A Velasquez.*)
S'il faut de chez vous que je sorte,
Je m'en irai.
(*A Perdican.*)
Voilà de nouveau qu'il s'emporte!
(*A Velasquez.*)
Je resterai!
(*A Perdican.*)
Ce mot redouble sa colère!
Mais voyez donc quel caractère!
(*A Velasquez qui fait un geste de colère.*)
Non, non, pardon,
Vous êtes bon,
Bien bon,
Très-bon...
(*Geste de colère de Valasquez.*)
Ne vous mettez pas en fureur,
Mon doux seigneur!
Oui, je m'en vais, mon doux seigneur!

(*Elle sort par la porte à gauche qui mène à sa chambre.*)

SCENE III.

VELASQUEZ, PERDICAN.

PERDICAN, *à part.* Pauvre fille!.. Qu'est-ce qu'il peut avoir contre elle?

VELASQUEZ. Tu as bien fait de venir ce matin, Perdican. J'avais à te parler.

PERDICAN. Moi aussi... d'une importante affaire... qui peut rétablir les tiennes...

VELASQUEZ. C'est difficile. Je suis ruiné et j'ai des dettes.

PERDICAN. Qui maintenant sont presque toutes payées.

VELASQUEZ. Grâce à toi, Perdican, mon excellent, mon généreux ami!

PERDICAN. Ne parlons pas de cela!

VELASQUEZ. Au contraire... car ma seule pensée est de m'acquitter envers toi... Sans cela, je crois que je me serais déjà tué.

PERDICAN, *vivement.* Ne t'acquitte jamais! je te ferai crédit indéfiniment.

VELASQUEZ. C'est justement ce que je ne veux pas.

PERDICAN. Alors, travaille!

VELASQUEZ. Il faut en avoir la force, et le courage...

PERDICAN, *regardant avec intention le tableau qui est sur le chevalet.* Je sais, en effet, que tu n'as pas le courage d'achever ce portrait... celui de la marquise de Villaréal...

VELASQUEZ *d'un air distrait et s'asseyant devant son chevalet.* C'est vrai!.. elle est trop belle!.. Je suis si peu en verve que je gâterais cette froide et majestueuse figure de déesse!

PERDICAN. Eh bien! le duc d'Olozoga... ce grand seigneur qui veut absolument que tu fasses le portrait de sa femme...

VELASQUEZ. Ah! celle-là est trop laide... la plus laide duchesse d'Espagne peut-être!.

PERDICAN. Raison de plus... tu ne gâteras pas ses traits... Au contraire... tu ne risques rien que de l'embellir...

VELASQUEZ. Oui... mais la duchesse témoigne une telle ardeur d'avoir ce portrait... et de commencer nos séances!.. Elle m'a parlé de sa protection en des termes qui me déplaisent souverainement... jusqu'à me proposer de m'avancer sur ce tableau qui n'est pas encore commencé, toutes les sommes dont j'aurais besoin. (*Ouvrant sa boîte à couleur.*) Que vois-je! une bourse pleine d'or!..

PERDICAN. Est-il possible!..

VELASQUEZ. La duchesse... qui, malgré mes refus... aura exécuté sa proposition... ou plutôt sa menace...

PERDICAN, *poussant un cri.* Ah! je devine le mystère! Je comprends tout...

VELASQUEZ, *le prenant par le bras.* Quoi donc... que comprends-tu?

PERDICAN. Que cette grande dame... a un faible pour toi... c'est-à-dire pour les arts... et qu'alors... moi... qui suis ton ami...

VELASQUEZ. Eh bien?

PERDICAN. Eh bien... je ne t'en dirai pas davantage... parce que le duc d'Olozoga, ce puissant seigneur qui m'a fait avoir ma charge d'alguazil... pourrait me l'ôter... et qu'il vaut mieux se taire.

VELASQUEZ. Eh! qui songe à parler de cela... tu reporteras toi-même aujourd'hui au duc... ou à la duchesse... cet or... en les remerciant pour moi.

PERDICAN. De leur protection éclairée pour les arts.

VELASQUEZ. Mais tu ajouteras que je vais quitter l'Espagne.

PERDICAN. Une excuse...

VELASQUEZ. Non, je veux partir pour un long voyage.

PERDICAN. Allons donc!

VELASQUEZ. Voyage nécessaire... qui me distraira... qui me guérira de tout ce que je souffre.

PERDICAN. C'est différent!

VELASQUEZ. Et je serais déjà parti... si, comme je te le disais tout à l'heure... j'avais pu m'acquitter envers toi... et gagner...

PERDICAN. Les frais du voyage...

VELASQUEZ, *lui serrant la main.* Oui...

PERDICAN. Eh bien!.. tout cela est possible... grâce à l'affaire que je viens te proposer.

VELASQUEZ. Alors, parle donc vite!

PERDICAN. Tu sais le bruit que la chanteuse Lazarilla fait dans Séville.

VELASQUEZ. Je sais du moins le bruit qu'elle occasionne tous les soirs sur la grande place, à notre porte... c'est insupportable... et si la police était mieux faite...

PERDICAN. Ne vas-tu pas attaquer la police dont je fais partie.

VELASQUEZ. Justement... c'est vous autres alguazils qui devriez veiller à cela... et empêcher le désordre...

PERDICAN. Et s'il y a des gens influents... de hauts personnages qui protégent le désordre.

VELASQUEZ. Que veux-tu dire?

PERDICAN. Que tous nos jeunes seigneurs raffolent de Lazarilla, d'abord parce qu'elle a une jolie voix, une jolie taille et surtout un voile épais qui cache exactement ses traits... ce qui stimule et aiguillonne la curiosité à un point qu'on ne parle que d'elle dans la ville, et que de graves, de pieux personnages sont, comme les autres, tourmentés du désir, de la fièvre de la voir et de la connaître.

VELASQUEZ. En vérité!

PERDICAN. Témoin son excellence don Rodrigo de Cardona.

VELASQUEZ. Le gouverneur de Séville.

PERDICAN.

RÉCITATIF.

Il m'a fait appeler ce matin et m'a dit:

« Je veux savoir qu'elle est cette belle inconnue
« Dont notre ville entière s'est émue
« Et dont les chants divins nous charment chaque nuit!

CANTABILE.

« Ce soir, et lorsque la nuit sombre
« Sur Séville étendra son ombre,
« Sous le prétexte très-prudent
« D'empêcher tout rassemblement,
« Alguazil discret et fidèle,
« Vous arrêterez cette belle,
« Et vous la conduirez chez moi! »
— Oui, Monseigneur! — « De par le roi,
« Discrètement, chez moi, de par le roi! »
— Oui, Monseigneur!

CAVATINE.

Brave alguazil,
Aucun péril
Ne m'effraie ou ne m'étonne;
J'arrêterais,
Je saisirais
Jusqu'à Lucifer en personne!
Oui, j'en ai l'espoir,
Dès ce soir,
La fortune m'arrive,
Car Lazarilla
Deviendra,
Dès ce soir, ma captive!
Pour obéir à monseigneur,
Je me ris du peuple en fureur;
Contre moi, contre ma cohorte,
Qu'il s'emporte
Ou non, peu m'importe!
Pour moi la consigne d'abord!
Pour elle, impassible recor,
Je braverai les coups du sort!
(*Faisant le geste du bâton.*)
Et d'autres bien plus durs encor!
Brave alguazil,
Aucun péril, etc.

VELASQUEZ. Tout cela est très-bien... Mais tu ne m'as pas encore dit en quoi cette expédition pouvait me servir?

PERDICAN. Comment, tu n'as pas compris, qu'enlevant, par ordre supérieur et par mesure de sûreté publique, cette beauté inconnue... je l'amène d'abord ici... dans ton atelier, où en quelques minutes tu auras tracé de ses traits un dessin, une esquisse, dont maître Zuniga, le riche marchand de tableaux, te donne d'abord trois mille ducats.

VELASQUEZ. C'est trop!

PERDICAN. Et qui, multiplié par la gravure, peut, vu la curiosité publique, se vendre par milliers dans Séville, et rapporter aux deux associés un immense bénéfice.

VELASQUEZ. Ah! que je puisse m'acquitter envers toi... payer toutes mes dettes... et m'éloigner... (*Vivement.*) J'accepte... mais reporte d'abord cette bourse à l'hôtel d'Olozoga.

PERDICAN. J'y vais de ce pas... mais toi, je te le demande en grâce... ne sois pas si sévère pour cette pauvre Palomita.

VELASQUEZ. Qu'est-ce que cela te fait?

PERDICAN, *avec embarras.* Cela me fait, que c'est une brave et honnête fille que tu grondes toujours... ça lui fait de la peine, et à moi aussi.

VELASQUEZ. C'est bon!

PERDICAN. Ainsi, tu la traiteras plus doucement?

VELASQUEZ, *avec impatience.* Eh! oui. Mais va vite!

PERDICAN. Tu ne te mettras plus en colère?

VELASQUEZ, *s'emportant et le poussant dehors.* Eh! non, te dis-je... Mais va donc! (*Perdican sort par la porte du fond.*)

SCÈNE IV.

VELASQUEZ, *seul.* Il la défend contre moi... Ah! il ne sait pas, ni elle non plus, ce qui se passe là... Il ne sait pas que, malgré moi, tout m'entraîne vers elle... Hier encore, hier, le soir, quand le hasard me fit entrer dans sa chambre... elle dormait!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

D'une lampe mourante
L'incertaine lueur
De sa tête charmante
Révélait la candeur;
Près d'elle je tremblais de honte et de bonheur.
Délire qui m'entraîne,
Amour qui fait mourir,
Ah! pour briser ma chaîne,
Il faut partir, il faut la fuir!

DEUXIÈME COUPLET.

Ah! dans l'ardente fièvre
Qui me vint maîtriser,
Pardonne... si ma lèvre
T'effleura d'un baiser!
Baiser doux et fatal, si prompt à m'embraser!
Délire qui m'entraîne,
Amour qui fait mourir,
Ah! pour briser ma chaîne,
Il faut partir, il faut la fuir!

Oui! c'est le seul parti qu'il faut prendre..... car Perdican a raison... Furieux de ma propre faiblesse... je ne m'aperçois pas que chaque jour je deviens plus injuste et plus cruel... Pauvre fille! je la maltraite... je la rudoie... je la déteste... oui, je la déteste... et je l'aime... La voilà! c'est elle!..

SCÈNE V.

VELASQUEZ, PALOMITA, *entrant.*

VELASQUEZ, *d'un air brusque.*
Qui t'amène? que viens-tu faire?

PALOMITA, *à part.*
Ah! mon Dieu! qu'il a l'air bourru!
C'est maintenant son ordinaire!

VELASQUEZ, *avec impatience.*
Qui t'amène?.. répondras-tu?

PALOMITA, *avec naïveté et douceur.*
Vous m'aviez ordonné, mon maître,
(Vous l'avez oublié peut-être),
De venir ce matin... je vien!

VELASQUEZ.
C'est vrai!

PALOMITA.
Pourquoi?.. je n'en sais rien!

VELASQUEZ, *brusquement et sans la regarder.*
Pour ce tableau qu'il faut terminer aujourd'hui,
J'ai besoin de tes traits!

PALOMITA, *vivement.*
De mes traits?.. me voici!

ENSEMBLE.

VELASQUEZ, *à part.*
Rien qu'à sa voix, rien qu'à sa vue,
De cette fièvre qui me tue
Je sens en moi naître les feux.
Tourments nouveaux!.. honte nouvelle,
Je tremble, hélas! et devant elle
Je n'ose plus lever les yeux.

PALOMITA, *à part.*
Rien qu'à sa voix, rien qu'à sa vue,
Une ivresse en mon âme émue

Vient porter son trouble joyeux;
Tout s'embellit, se renouvelle,
Le soleil plus pur étincelle
Et pour moi s'entr'ouvrent les cieux!

VELASQUEZ, *se retournant vers Palomita qui, immobile, le regarde.*

Eh bien! que fais-tu là? monte sur cette estrade?

PALOMITA, *montant sur l'estrade à gauche.*

Debout?

VELASQUEZ, *sans la regarder.*

Non!.. non, le corps penché vers moi.

PALOMITA, *souriant.*

Humble servante, ici je monte en grade
En vous servant de modèle...

VELASQUEZ, *avec impatience.*

Tais-toi!..
Ton parler me distrait... me trouble... me dérange!

PALOMITA, *d'un air soumis.*

Je me tais!

VELASQUEZ, *levant les yeux sur elle.*

Cette pose... eh! mais non! pas ainsi...
(*S'approchant d'elle et tendrement.*)
Ce regard doux et pur, comme celui d'un ange,
(*Lui élevant le bras.*)
Et tes bras vers le ciel!..
(*A part, et s'éloignant vivement.*)
Ah! ma main a frémi
En rencontrant la sienne!..

PALOMITA, *levant les yeux et les bras vers le ciel.*

Est-ce bien ainsi, maître?

VELASQUEZ, *à part, à gauche, près de son tableau.*

O pouvoir infernal, qui dompte tout mon être!
(*Avec exaltation et à voix haute, sans s'adresser à Palomita.*)
Non! esclave, à genoux!.. à genoux!

PALOMITA, *s'y mettant.*

M'y voici!

VELASQUEZ, *se retournant avec étonnement.*

Que fais-tu?
(*La regardant, à part, et avec admiration.*)
Qu'elle est belle!
(*A part.*)
Ah! reste... reste ainsi!
Que vers moi, seulement, ta paupière baissée
Se lève lentement, ainsi que tes beaux bras.
(*Palomita, à genoux sur l'estrade, tourne vers lui ses yeux et ses bras suppliants.*)
Que ton regard exprime une tendre pensée...
Plus tendre encor!..
(*Palomita le regarde avec amour.*)
Non! non! ne me regarde pas!

ENSEMBLE.

VELASQUEZ, *à part.*

Rien qu'à sa voix, rien qu'à sa vue,
De cette fièvre qui me tue.
Etc., etc.

PALOMITA, *à part.*

Rien qu'à sa voix, rien qu'à sa vue
Une ivresse en mon âme émue,
Etc., etc.

VELASQUEZ, *debout devant son tableau.*

J'essaie en vain de peindre! une vapeur obscure
Et m'entoure et couvre mes yeux!
(*Allant brusquement à Palomita qui est toujours à genoux.*)
C'est ta faute!.. Pourquoi cette absurde coiffure
Qui me cache tes longs cheveux?
(*Elle ôte la résille qu'elle a sur la tête, et ses cheveux tombent sur ses épaules.*)
Pourquoi, surtout, cette écharpe importune,
Ce voile qui m'est odieux?
(*Il lui arrache l'écharpe qu'elle a sur les épaules.*)

PALOMITA, *croisant ses mains sur son col.*

Seigneur! seigneur!.. Eh! quoi! sans crainte aucune
Vous voulez...

VELASQUEZ, *la regardant et poussant un cri.*

Ah! grands dieux!

ENSEMBLE.

VELASQUEZ, *à part.*

Eh quoi! toujours, là, dans mon âme,
Au seul aspect de cette femme,
Je sens glisser un trait de flamme
Qui brûle et glace au même instant.
(*Avec colère.*)
Femme ou démon! ange peut-être!
Dont le regard brave ton maître,
Garde-toi bien de reparaître,
Éloigne-toi! va-t'en! va-t'en!
Va-t'en! va-t'en! va-t'en!

PALOMITA, *à part.*

Ah! quel courroux soudain l'enflamme!
Quoi, c'est toujours moi, pauvre femme,
Moi qu'il accuse, et moi qu'il blâme!
Mon Dieu! mon Dieu! qu'il est méchant!
Je cherche en vain d'où ça peut naître;
C'est quelque sort, cela doit être!
(*A Velasquez.*)
Apaisez-vous, ô mon doux maître,
Je vais partir et sur-le-champ!

PALOMITA.

Ah! quel caractère irascible!
Me renvoyer?.. pourquoi?..

VELASQUEZ.

N'as-tu donc pas compris
Que travailler m'est impossible?
Tu le vois bien... je ne le puis!
Je souffre trop!

PALOMITA, *effrayée.*

Ah! c'est terrible!
(*Se rapprochant de Velasquez.*)
Je reste alors! je reste auprès de vous!

VELASQUEZ, *à part, avec impatience, se modérant à peine.*

Encore!.. encore!.. Ah! ce parler si doux,
Ces soins si séduisants redoublent mon courroux!

ENSEMBLE.

(*Mouvement plus animé.*)

VELASQUEZ, *avec fureur.*

Eh! quoi! toujours là, dans mon âme,
Etc.

PALOMITA, *à part.*

Ah! quel courroux soudain l'enflamme!
Etc...
(*Palomita recule effrayée.*)

SCENE VI.

VELASQUEZ, PERDICAN, PALOMITA.

PALOMITA, *courant à Perdican.* Ah! seigneur Perdican, si vous saviez... il n'y a plus moyen d'y tenir... il est plus méchant que jamais!

PERDICAN, *avec colère.* Il a raison!

PALOMITA, *avec douleur.* Et vous aussi... vous qui m'abandonnez...

PERDICAN, *de même.* Oui, je l'approuve... et si j'avais su ce que je sais maintenant...

VELASQUEZ. Quoi donc?..

PERDICAN. Que Palomita... pour qui je me serais jeté au feu... que Palomita que j'estimais... et que j'aimais... comme toi... de tout mon cœur...

VELASQUEZ, *avec impatience.* Eh bien! finira-tu?

PERDICAN. Eh bien! Palomita... n'est pas une brave fille...

une honnête fille! (*Palomita pousse un cri d'indignation.*)

VELASQUEZ, *courant à Perdican qu'il prend au collet.* Tu en as menti!

PERDICAN. Moi! un homme d'épée!..

VELASQUEZ. Toi et tous ceux qui répéteront une pareille infamie!

PALOMITA, *avec joie.* Ah! il me défend!

PERDICAN. Mais si je te disais...

VELASQUEZ. Peu m'importe?.. ça n'est pas vrai!

PERDICAN. Mais si tu savais...

VELASQUEZ. Je sais que ça ne se peut pas!

PERDICAN. Mais si du moins tu me laissais parler...

VELASQUEZ. Non... je ne le souffrirai pas...

PALOMITA. Et moi... je le veux...

PERDICAN, *à Palomita.* Comment! vous osez?..

PALOMITA. Je vous le demande en grâce!

PERDICAN. Eh bien donc... je revenais, comme tu m'en avais prié, de l'hôtel d'Olozoga... où ni le duc, ni la duchesse ne savent ce que tu veux dire... Mais ce n'est pas d'eux qu'il s'agit... c'est de Palomita. Imaginez-vous qu'en revenant j'entre chez Mariquita l'épicière... pour me rafraîchir d'un verre de Xérès... Mariquita votre voisine... dont la boutique est située de ce côté... (*Montrant la gauche.*) dans la petite rue... Mariquita enfin dont la fenêtre est juste en face de la vôtre...

VELASQUEZ ET PALOMITA. Eh bien?

PERDICAN. Eh bien! Mariquita... a vu pas plus tard qu'hier... dans la nuit... à travers le rideau blanc et à la lueur de la lampe... l'ombre... la silhouette d'un homme dans sa chambre...

VELASQUEZ, *à part.* O ciel... c'était moi...

PALOMITA Quelle horreur!

PERDICAN. Et Mariquita est une sainte et digne femme qui ne manque ni un office ni un sermon, et elle m'a juré... qu'elle avait vu...

PALOMITA. C'est une calomnie!

PERDICAN. Et ça m'a déchiré le cœur... parce qu'on a un cœur quoique alguazil... et un cœur qui vous était dévoué... Mais comment ne pas croire après tous les détails où elle est entrée...

PALOMITA. Détails qui sont faux...

VELASQUEZ. Non... qui sont vrais... mais qui ne prouvent rien contre vous, Palomita; car cet homme, c'était moi!

PERDICAN ET PALOMITA. Lui!..

VELASQUEZ. Moi-même... Je revenais hier par la rue qui donne de ce côté... et craignant de trouver encore la place envahie par la foule, j'eus l'idée de rentrer chez moi par la petite porte secrète dont seul j'ai la clef... porte qui donne sur la chambre de Palomita, ma servante. . Je croyais la trouver encore éveillée... Point du tout... elle était déjà couchée... elle dormait!

PALOMITA, *avec émotion.* Vous, Monsieur, à cette heure... dans ma chambre...

VELASQUEZ. Moi-même!.. (*A Perdican.*) Es-tu convaincu, maintenant?

PERDICAN. Non! Et ce devait être un autre que toi!

PALOMITA ET VELASQUEZ. Par exemple!..

PERDICAN. Car Mariquita... a vu distinctement à travers le rideau... l'ombre se pencher vers le lit de Palomita... et l'embrasser...

PALOMITA, *vivement.* Ça n'est pas... je l'aurais senti, peut-être!

VELASQUEZ. Eh oui! c'est absurde!.. et Mariquita n'a pas le sens commun. Après avoir fermé le plus doucement possible la porte de la rue, je me suis penché vers ma pauvre servante pour voir si je ne l'avais pas éveillée... Mais, comme je te l'ai déjà dit, elle dormait du plus pur et du plus profond sommeil... et, marchant sur la pointe du pied, je me suis éloigné d'elle...

PERDICAN, *qui vient de tomber à deux genoux près de Palomita.* Senorita, pardonnez-moi!.. J'étais un indigne... un misérable... ou plutôt j'étais un furieux... un jaloux... parce que depuis longtemps, et sans en parler à personne, je vous aime, à part moi...

VELASQUEZ. Toi...

PERDICAN. Comme un enragé... et je n'en disais rien, pas même à toi, mon meilleur ami et mon obligé...

VELASQUEZ, *à part.* Ah! sans ce mot-là... je l'aurais déjà assommé!

PERDICAN. Parce que j'espérais toujours de l'avancement que je vais enfin obtenir... Le gouverneur Don Rodrigo de Cardona me l'a promis ce matin (*A Velasquez.*) à propos de l'affaire dont je t'ai parlé... (*A Palomita.*) Je suis un brave garçon... vous êtes une honnête fille... Une servante peut sans déroger épouser un alguazil... un homme d'épée... Je mets la mienne à vos pieds... ainsi que ma main et mon sort, et le pauvre Balthazar-Inigo Perdican attend votre réponse.

PALOMITA, *avec embarras et regardant Velasquez.* Cela ne dépend pas de moi... monsieur Perdican... demandez à mon maître... Je veux lui obéir en tout, et s'il l'ordonne...

VELASQUEZ, *hésitant.* Moi...

PERDICAN, *brusquement.* Eh oui!.. prononce!.. J'ai assez fait pour toi... pour que tu fasses quelque chose pour moi...

VELASQUEZ, *de même.* Je ne demande pas mieux... mais il faut savoir avant tout... si elle n'en aime pas d'autre.

PERDICAN. Pour cela, j'en réponds!

VELASQUEZ. Et enfin, si elle t'aime...

PERDICAN. Elle m'a avoué ce matin qu'elle avait pour moi une affection, (*A Palomita.*) n'est-ce pas?

VELASQUEZ, *à Palomita.* Est-ce vrai?

PALOMITA. Oui, Monsieur...

VELASQUEZ, *avec dépit.* Eh bien, alors... puisque vous vous aimez, que vous vous adorez... vous n'avez pas besoin de moi, ni de mon consentement... épousez-vous, mes enfants, et le plus tôt possible... J'en suis ravi, enchanté... et c'est moi, mon bon et cher Perdican, qui veux être votre témoin.

PALOMITA. Ah!.. il me déteste et il lui tarde de se débarrasser de moi...

PERDICAN. Écoutez... entendez-vous ce bruit... c'est la foule qui commence à se rassembler sur la place... Je vais songer à nos affaires... et puis à mon mariage... Adieu, Palomita... Demain, vous ne serez plus ici... demain, je vous emmène... Adieu, ma fiancée, adieu, mes amours! (*Sur la ritournelle du morceau suivant, Perdican embrasse Palomita, qui, pensive, le laisse faire et regarde Velasquez. Perdican sort par le fond, Palomita par la gauche, et Velasquez se laisse tomber anéanti dans un fauteuil.*)

SCENE VII.

VELASQUEZ, *seul.*

RÉCITATIF.

Il l'aimait!.. il l'aimait! et loin de ma demeure
Il l'emmène... il l'épouse... et moi je l'ai permis!
O printemps qui s'éloigne! ô beau ciel que je pleure!
O mes rêves d'amour, soyez anéantis!

CANTABILE.

Pour moi plus d'espoir, d'amour ni d'ivresse;
Adieu bonheur, et sans retour!
Te perdre à jamais, ma belle maîtresse,
C'est perdre, hélas! plus que le jour!
A mon talent, à mes pinceaux
Elle seule me faisait croire...
Sa vue inspirait mes travaux,
Et son amour c'était la gloire!
Pour moi plus d'espoir, d'amour ni d'ivresse, etc., etc.

RÉCITATIF AGITATO.

Eh! pourquoi donc, pourquoi, l'orage en mon cœur gronde.
Me laisser enlever ce trésor à mes yeux?
Ma servante!.. eh! qu'importe?.. ô préjugé du monde,
Je vous brave et j'aurai l'audace d'être heureux!
(*Avec exaltation.*)
Oui... oui... courage! ayons l'audace d'être heureux!

CAVATINE.

Trésor de jeunesse,
Gentille maîtresse,
Qui n'as pour richesse
Que tes seuls appas!
Fleur nouvelle,
Fraîche et belle,
Tu m'appartiendras!
Oui, toi que j'adore,
Rose à ton aurore,
Fleur qui viens d'éclore,
Tu m'appartiendras!

(*A la fin de cet air le jour a baissé, et l'on entend au dehors un bruit qui va toujours en crescendo et éclate au moment où Perdican paraît à la porte du fond, entraînant par la main une femme voilée.*)

SCENE VIII.

VELASQUEZ, PERDICAN, LAZARILLA.

VELASQUEZ. Que vois-je! Perdican! et cette femme voilée!..

PERDICAN. Tais-toi! tais-toi! On nous poursuit... le peuple est sur nos traces! (*L'orchestre, qui avait éclaté avec force, s'apaise en ce moment et continue à jouer pianissimo, pendant la petite scène suivante, et le crescendo ne recommence qu'à la fin de la scène pour éclater de nouveau à la scène IX, à l'entrée du peuple.*)

PERDICAN, *montrant Lazarilla.* Où cacher la senora?..

VELASQUEZ, *indiquant la chambre à gauche à Lazarilla.* Là... chez Palomita, ma servante... Entrez, entrez, vous y serez en sûreté... (*Refermant vivement la porte.*) Enfermez-vous... et au verrou.. (*Parlant à Palomita à travers la porte.*) Palomita!

PALOMITA, *en dehors et répondant.* Qu'y a-t-il, maître... et quelle est cette dame?

VELASQUEZ. Veille sur elle! cache-la bien!

PALOMITA, *en dehors.* Oui, maître... Soyez tranquille...

SCENE IX.

VELASQUEZ, PERDICAN, SEIGNEURS ET GENS DU PEUPLE.

CHŒUR.

Elle est ici, qu'on nous la rende!
Malheur à qui la retiendra!
C'est le peuple qui la demande.
TOUS, *appelant.*
Lazarilla! Lazarilla!

(*Quelques seigneurs vont frapper à la porte de la chambre de Palomita, à gauche. Palomita ouvre et fait signe qu'ils peuvent entrer, puis elle s'approche de Velasquez et de Perdican et semble leur dire en pantomime : Ne craignez rien! — Les seigneurs sortent presque aussitôt de la chambre en indiquant qu'ils n'ont pas trouvé la chanteuse. — Alors, tous disparaissent par la porte à droite et sont censés monter dans les étages supérieurs, car, après leur sortie, on entend encore, mais moins fort, le cri de :*

Lazarilla!
Lazarilla!

SCENE X.

VELASQUEZ, PALOMITA, PERDICAN.

TRIO.

PERDICAN, *à demi-voix, à Palomita, après que le peuple est sorti.*
Où l'as-tu cachée?
PALOMITA.
Eh! qu'importe?
PERDICAN.
J'y suis... c'est dans le grand bahut!
PALOMITA.
Justement!
VELASQUEZ.
Il faut qu'elle sorte!
Il y va de notre salut!
(*Il entre dans la chambre à gauche.*)
PERDICAN, *à Palomita.*
Tu l'as vue!.. est-elle jolie?
PALOMITA, *d'un air indifférent.*
Pas mal.
PERDICAN.
Nous allons à l'instant
En juger!..
VELASQUEZ, *sortant de la chambre à gauche.*
Partie! elle est partie!
PERDICAN.
Et par où?
VELASQUEZ, *à demi-voix.*
Mais vraiment,
Par la petite porte basse!
PERDICAN.
Qui donne sur la vieille place!
VELASQUEZ.
Et dont moi seul avais la clef!
PERDICAN, *répétant.*
La porte basse!
VELASQUEZ.
Eh! oui, certes,
C'est par là qu'on s'en est allé!..
Par quelle main fut-elle ouverte?
PERDICAN.
En effet.
VELASQUEZ, *à Palomita.*
Oui, par qui?
PALOMITA.
Je l'ignore!
VELASQUEZ.
Et pourtant,
Toi seule en ce moment
Étais dans cet appartement!

ENSEMBLE.

PALOMITA.
C'est moi, pauvre servante
Active et diligente,
Que toujours on tourmente;
Je ne fais rien de bien.
Vainement je m'empresse,
On me gronde sans cesse.
Ah! quel sort est le mien!
Ah! ah! ah! ah! ah!
VELASQUEZ, *avec humeur.*
Inutile servante!
Maladroite! indolente!
Qui se mire ou se vante
Et ne me sert à rien!
Se croit dame et maîtresse
Et qui, par sa paresse,
Me laisserait sans cesse
Dérober tout mon bien!

PERDICAN.
Oui, c'est une servante
Active et diligente;
A tort on la tourmente :
Quel esprit est le tien!
Avec cette rudesse
Qui l'offense et la blesse
Pourquoi gronder sans cesse,
Puisqu'elle ne sait rien!

Palomita, qui s'est mise à pleurer à la fin de cet ensemble, tire un mouchoir de sa poche pour essuyer ses yeux, et laisse tomber à terre une clef.)

VELASQUEZ, *la ramassant vivement.*
Une clef de sa poche est tombée!

PALOMITA, *voulant la lui reprendre des mains.*
Ah! de grâce!..

VELASQUEZ, *la regardant.*
Et pareille à la mienne!

PALOMITA, *à part.*
O ciel!

VELASQUEZ.
Eh! oui, vraiment!
(Comparant les deux clefs.)
C'est celle de la porte basse...

PERDICAN, *vivement.*
Qui donne sur la vieille place...

VELASQUEZ.
Et par laquelle on entre en son appartement.
(Se retournant vers Palomita d'un air menaçant.)
Et cette clef?..

PALOMITA, *tremblante.*
Mon maître!

PERDICAN, *avec colère.*
Ah! tu la possédais!

PALOMITA, *de même.*
Par hasard.

VELASQUEZ.
Et je l'ignorais!

PERDICAN.
Tout ce qu'on racontait n'est donc pas calomnie!

PALOMITA, *avec indignation.*
Qu'osez-vous dire?

VELASQUEZ, *avec jalousie.*
O comble d'infamie!

PERDICAN, *de même.*
Cet homme qui, la nuit, chez vous s'introduisait...

TOUS DEUX.
C'était par là!

PALOMITA.
Messieurs!..
(A part.)
Ah! de moi c'en est fait!

PERDICAN, *avec indignation.*
Et moi, moi qui voulais l'épouser... en personne...

VELASQUEZ, *de même.*
Moi, qui l'idolâtrais ainsi qu'une madone,
Et qui, las de combattre un ascendant vainqueur,
Voulais, dans mon amour...

PALOMITA, *poussant un cri de joie.*
Qu'entends-je!

VELASQUEZ.
Ou ma folie,
Lui donner et ma main, et mon cœur et ma vie!

PALOMITA, *à part.*
Ah! je me sens mourir de joie et de bonheur!
(Elle fait un pas vers Velasquez, qui s'éloigne d'elle ainsi que Perdican.)

ENSEMBLE.

PALOMITA, *à part, gaiement.*
O fureur qui m'enchante!
O colère enivrante!
Trop heureuse servante,
Le ciel comble mes vœux!
Doux rêve, dont l'ivresse
Me charmera sans cesse,
Comme dame et maîtresse,
Je reste dans ces lieux!

VELASQUEZ.
Infidèle servante,
Et perfide et méchante!
Et dont l'audace augmente
Mes transports furieux,
De ma lâche faiblesse,
Tu te jouais sans cesse!
Plus d'amour, de tendresse :
Va-t'en! sors de ces lieux!

PERDICAN.
O perfide servante,
Que j'ai crue innocente!
Ah! cette idée augmente
Mes transports furieux!
Un autre a sa tendresse,
Ah! c'est trop de faiblesse,
Je sors de mon ivresse,
Va-t'en! sors de ces lieux!

(Palomita, poursuivie par les menaces de Velasquez et de Perdican, s'élance dans la chambre à gauche, au moment où l'on entend de nouveau gronder les cris et la colère du peuple.)

SCENE XI.

VELASQUEZ, PERDICAN, *à droite.* LE PEUPLE *et* LES SEIGNEURS *rentrent en foule sur le théâtre par la porte du fond et par la porte à droite.)*

CHŒUR.
Elle est ici, qu'on nous la rende!
En vain on la cache à nos yeux!
(S'adressant à Velasquez et à Perdican.)
Oui, qu'on la voie et qu'on l'entende,
Ou nous vous immolons tous deux!

LE PEUPLE, *entourant Velasquez et Perdican.*
Oui! oui! qu'ils meurent tous les deux!

(On lève sur eux des bâtons et des poignards et l'on va les frapper, lorsqu'on entend de la porte au fond un prélude de guitare. Tout le monde s'arrête et écoute.)

SCENE XII.

(Sur la ritournelle qu'on vient d'entendre, la porte s'est ouverte et l'on voit paraître une femme couverte d'un long voile blanc, tenant à la main une guitare et portant une bourse de velours attachée à son côté par des cordons dorés.)

TOUS.
C'est elle!.. c'est Lazarilla!

PLUSIEURS SEIGNEURS ET GENS DU PEUPLE, *entre eux et à voix basse.*
Est-ce bien elle?
S'adressant à Lazarilla.)
Chante!

TOUS.
Oui, chante!
(Lazarilla prélude sur sa guitare.)
Ecoutons-la!

(Lazarilla s'avance au bord du théâtre; Velasquez, Perdican et le peuple, ainsi que les seigneurs, restent quelques pas en arrière et indifféremment groupés.)

LAZARILLA.

PREMIER COUPLET.
L'air au loin retentit
Du son des castagnettes!
A ce bruit
Qui séduit,

Accourez, jeunes fillettes;
A quinze ans, sous l'ormeau,
Danser c'est être sage!
Bolero,
Fandango
Ne conviennent qu'à cet âge.
L'amour va quelque jour
Troubler votre innocence.
Qui sent tourment d'amour
N'a plus cœur à la danse!
Désir, tendre soupir,
Regrets, peines secrètes
Ne sauraient s'étourdir
Au son des castagnettes!
On gémit en silence
Et dans l'absence
Et puis l'on pense,
A lui... d'abord!!!
Mais vous, jeunes beautés, qui n'aimez pas encor,
Dépêchez-vous!.. ah! ah! voici la danse!
Elle commence;
Usez du temps,
Usez de vos quinze ans;
Belle jeunesse,
Le temps vous presse,
Pour bien danser il n'est que le printemps!

CHŒUR.

C'est elle! c'est la chanteuse
Brillante et mystérieuse!
Charmant nos cœurs amoureux
Et se cachant à nos yeux!

PALOMITA.

Pour vos pistoles, vos cruzades,
Messeigneurs, on vous donnera
Des traits brillants et des roulades,
Si vous les aimez... en voilà!
Ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah!

DEUXIÈME COUPLET.

Dansez, bientôt pour vous
Viendra nouvelle chaîne.
Votre époux
Est jaloux,
Il touche à la cinquantaine!
Au logis, le brutal
Tient sa femme captive,
Car le bal
Lui fait mal,
Il faudra qu'elle s'en prive!
Il meurt... mais de vos jours
Quand la fleur est fanée,
Des plaisirs, des amours
On est abandonnée.
Pour vous plus de danseur.
Arrive la vieillesse!
On prend un directeur!
Au sermon l'on s'empresse!
Adieu! fraîches toilettes.
Danses et fêtes
Et castagnettes,
Vous aurez tort.
Mais vous, jeunes beautés, vous qui riez encor,
Dépêchez-vous!.. ah! ah! voici la danse!
Elle commence, etc.

(A la fin de cet air, Lazarilla fait le tour de la foule, présentant sa bourse à chaque auditeur, qui y dépose une pièce de monnaie, et les seigneurs des poignées d'or. A chaque don, Lazarilla fait une gracieuse révérence.)

CHŒUR, *à demi-voix.*
Brava! brava!
Lazarilla!

LAZARILLA, *faisant la révérence à chacun.*
Merci, mes beaux seigneurs!
(Elle s'arrête devant Velasquez, qui, plongé dans ses réflexions, est allé à la droite du théâtre devant son chevalet et son tableau commencé. Elle lui présente la bourse qui est pleine d'or, en lui faisant une révérence.)

VELASQUEZ.
A cette riche offrande
Que pourrais-je ajouter?

LAZARILLA.
Une encor bien plus grande!

VELASQUEZ.
Moi, pauvre artiste!

LAZARILLA.
Justement.
Au peintre Velasquez... Lazarilla demande
Une œuvre de sa main... mon portrait!

TOUS, *avec joie.*
C'est charmant!
(A Velasquez.)
Disposez vos pinceaux et préparez-vous, maître!
(Tous, à demi-voix et pendant que Lazarilla monte sur l'estrade à droite.)
Nous allons donc enfin la voir et la connaître!
(Velasquez, debout à gauche, a pris ses pinceaux et regarde Lazarilla. Celle-ci commence à soulever lentement son voile. Mouvement de curiosité dans la foule qui se groupe autour de l'estrade. Enfin Lazarilla a retiré tout à fait son voile; Velasquez tressaille et chancelle; Perdican pousse un cri de surprise.)

VELASQUEZ, *stupéfait, parlé.* Palomita!
PERDICAN, *de même.* Palomita!

VELASQUEZ.
Ah! qu'ai-je vu?

PALOMITA.
Votre esclave toujours!

VELASQUEZ, *avec transport.*
Non! ma compagne et mes amours,
Ma femme bien-aimée!

PERDICAN, *essuyant une larme.*
Ami, tu devais être
Mon témoin... je m'en souviens bien!
(Lui tendant la main.)
Et c'est moi qui vais être le tien!

LAZARILLA, *aux seigneurs qui l'entourent.*
Avant qu'en mon ménage
L'amour m'engage
A l'objet de mes vœux,
Mon cœur, qui vous honore,
Vous doit encore
Un dernier chant d'adieux!
O vous dont l'indulgence
Fit ma science,
Messieurs, adieu vous di!
Je pars, reconnaissante,
Mais je ne chante
Plus que pour mon mari!

CHŒUR.
Avant qu'en son ménage
L'amour l'engage,
Qu'ils soient tous deux
Heureux!
Son cœur, qui nous honore,
Nous dit encore
Un dernier chant d'adieux.

FIN DE LA CHANTEUSE VOILÉE.



MAITRE JEAN

OU

LA COMÉDIE A LA COUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 14 janvier 1847.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. HENRI DUPIN.

Personnages.

CHARLES AUGUSTE, prince héréditaire de Saxe-Weymar. . . . . MM.	TISSERANT.
LE COMTE DE STEINBERG, ministre.	KLEIN.
MULDORF, surintendant des finances du duché de Saxe-Weymar.	LANDROL.
LA DUCHESSE DE STADION. . . Mlle	SAUVAGE.
GŒTHE, jeune poëte. . . . . . MM.	DESCAMPS.
JEAN WOLFGAND, aubergiste, son grand-père.	NUMA.
MARGUERITE, demoiselle de compagnie de la duchesse. . . . . Mlle	MELCY.

La scène se passe au château de Tierfurth dans le duché de Weymar.

ACTE PREMIER.

Un salon ouvert sur un jardin dans le palais de Thierfurth, aux environs de Weymar.

—

SCENE PREMIERE.

LA DUCHESSE, *près d'une table, écrivant des lettres*, GŒTHE.

UN HUISSIER, *précédant Gœthe*. Monsieur Wolf Gœthe.

LA DUCHESSE. Très-bien... je suis à lui. (*Achevant d'écrire et se levant.*) Je vous ai écrit, Monsieur...

GOETHE. C'est à madame la duchesse de Stadion que j'ai l'honneur d'être présenté?..

LA DUCHESSE. Moi-même, première dame d'honneur de la duchesse de Saxe-Weymar; et c'est en son nom, ou plutôt en celui de son neveu Charles-Auguste, le prince héréditaire, que je vous ai prié de vouloir bien vous rendre au château de Tierfuth.

GOETHE. Me voici aux ordres de Son Altesse, et aux vôtres, Madame.

LA DUCHESSE. Monsieur Gœthe, ici, à la cour de Weymar, nous aimons beaucoup les arts, la littérature... surtout la littérature dramatique; nous avons lu comme toute l'Allemagne, Gœthe de Berlichingen, que vous avez composé pour la lecture, plutôt que pour le théâtre.

GOETHE. C'est vrai, Madame.

LA DUCHESSE. Eh bien! Monsieur, le prince héréditaire qui s'est passionné pour cet ouvrage, a le vif désir de le voir représenter... Est-ce possible?

GOETHE. Oui, Madame, en supprimant quelques développements... et puis cela dépendra des acteurs.

LA DUCHESSE. Ah! pour cela, ne vous inquiétez pas, nous en avons d'excellents, le prince lui-même, moi, le chambellan mon mari, jusqu'au surintendant des finances, M. de Muldorf, qui apporte une lettre... et puis, toutes les plus jolies femmes de la cour pour actrices... Vous distribuerez vous-même les rôles.

GOETHE. Le difficile sera de choisir.

LA DUCHESSE. Ainsi, vous acceptez l'offre de Son Altesse?

GOETHE. Pour un pauvre jeune homme à peine connu... c'est un grand honneur!

LA DUCHESSE. Et peut-être une source de fortune... Le prince héréditaire veut créer, je le sais, une place de directeur des spectacles de la cour... cela vous revient de droit, à vous, qui aurez dirigé nos premières répétitions... Je vais donc lui annoncer votre arrivée... il est ce matin très-occupé...

GOETHE. En vérité!

LA DUCHESSE. De notre concert de ce soir, et de notre représentation de demain... Nous donnons un ouvrage de vous: *les Caprices d'un Amant*, votre premier ouvrage, je crois!

GOETHE. Oui, Madame; et, malgré mon père qui en a été furieux, je l'ai fait jouer, il y a quelques mois, à Francfort.

LA DUCHESSE. Et puis, une petite pièce où il y a un rôle d'ingénue... Le prince s'intéresse beaucoup à ce rôle... Je vous expliquerai cela... je vous dirai ses idées, à lui... et les miennes, à moi... vous n'aurez qu'à vous laisser guider... Du reste, je vous l'ai dit, vous êtes entièrement libre... je tiens seulement à ce que votre principal rôle soit bien joué... c'est l'essentiel!

GOETHE. Vous êtes trop bonne...

LA DUCHESSE. Voilà pourquoi je vous le demanderai.

ENSEMBLE.

AIR: *Bon voyageur* (du Serment d'Auber).

GOETHE, *s'inclinant.*

En vérité, c'est trop d'honneur!
(*A part.*)
Sur l'avenir qui m'inquiète,
Vous avez rassuré mon cœur,
Et désormais je n'ai plus peur.

LA DUCHESSE.

Comptez toujours sur ma faveur.
Dans ce rôle, je suis parfaite!
J'aime les arts avec ardeur,
Et les servir est mon bonheur!

Je vois le prince et reviens à l'instant.
(*A part.*)
De ce monsieur je suis fort satisfaite.
(*Haut.*)
Moi, j'ai toujours protégé le talent.
(*A part.*)
Il n'est vraiment pas mal... pour un poëte.

REPRISE.

Comptez toujours, etc.
(*Elle sort par la gauche.*)

GOETHE.

En vérité, etc.

SCENE II.

GŒTHE, *seul*. Moi, appelé par le prince! moi installé à la cour... est-ce une illusion... ou plutôt mes rêves de jeunesse et de poésies, ces rêves inspirés par Marguerite, commenceraient-ils donc à se réaliser?.. O mon ange gardien!.. ô mon seul guide! Marguerite, c'est toi qui as décidé de mon sort, et quand mon esprit hésitait incertain sur vingt sentiers différents où allaient s'égarer mes pas... un seul de tes regards a illuminé la route, et m'a montré celle qu'il fallait prendre... Poëte!.. m'as-tu dit, lève-toi et marche!.. Oui, tu m'as fait poëte... car ton image, toujours présente à mes yeux et à mon cœur, anime tous les tableaux que crée mon imagination... oui, dans ces ouvrages que j'ai là... (*Portant la main à son front.*) que je vois... qui existent... c'est toi, Marguerite... toujours toi.

AIR : *Un jeune Grec.*

Portrait divin, ô doux reflet des cieux,
Toi que je trace en traits de flamme
Pour t'admirer... chacun aura mes yeux,
Et pour t'aimer, ils auront tous mon âme!
Oui, Marguerite, oui bientôt contemplant
Tant de beauté, d'amour et d'innocence,
Ils s'écrîront : Ah! quel tableau charmant,
Ah! quel chef-d'œuvre!.. et moi, te regardant,
Je dirai : Quelle ressemblance!

SCENE III.

GŒTHE, JEAN.

JEAN, *parlant à un huissier qui veut l'empêcher d'entrer.* Vous voyez bien, mon cher ami... la signature... le caissier de la cour... qui m'invite à venir toucher à la caisse.

GOETHE, *sortant de sa rêverie.* Cette voix...

JEAN. Et si vous m'empêchez de passer... comment voulez-vous que je touche?

GOETHE. Maître Jean!.. mon grand-père!..

JEAN. Wolf... mon garçon!..

GOETHE, *à l'huissier.* Laissez passer ce bon vieillard, Monsieur.

JEAN. Suis-je heureux de te rencontrer!.. Moi, ça me faisait peur de venir ici... parce que j'ai toujours entendu dire que la cour était un endroit terrible... un endroit de perdition... mais quand on a un bon sur le trésor... Est-ce que tu as aussi un bon sur le trésor?

GOETHE. Non, mon grand-père... pas encore.

JEAN. Alors, comment te trouves-tu donc à Weymar? Ton père m'avait écrit que tu faisais ton droit... Bon, que j'ai dit, cela mène à la fortune, témoin mon fils aîné, ton cher père, que j'ai fait étudier, et qui est devenu docteur et conseiller honoraire à Francfort-sur-le-Mein... tandis que mon père, à moi, qui n'était qu'un maréchal-ferrant, qui ne m'a rien appris... rien de rien... ce qui fait que je suis resté la moitié de ma vie les bras... ou plutôt les jambes croisées... tailleur... j'ai été tailleur; et au bout de quarante ans, j'en avais assez.

GOETHE. Je crois bien, mon grand-père... vous étiez fatigué.

JEAN. D'être assis... et pour me dégourdir les jambes, je viens de prendre un état qui demande de l'activité... toujours sur pied... toujours monter et descendre... je viens de me faire aubergiste... j'ai trouvé à trois lieues de Weymar, près de la grande route, et sur la lisière du bois, une hôtellerie bien achalandée... « *Au docteur Faust!* » Une belle enseigne, grande comme ça. ... le docteur Faust et le diable qui l'emporte... tu sais... cette histoire de marionnettes que je te racontais quand tu étais petit!

GOETHE. Oui, mon grand-père... et j'y ai bien pensé depuis.

JEAN. La maison n'était pas chère... j'avais des économies... une fortune honnête... quoique tailleur...

GOETHE. Je le sais, mon grand-père... vous êtes d'une probité sévère... irréprochable...

JEAN. J'ai acheté l'hôtellerie... je bois avec l'un, je bois avec l'autre... je cause avec tout le monde, et mes affaires iraient rondement et loyalement... si ce n'étaient les crédits...

GOETHE. Qui vous ruinent...

JEAN. Au contraire... qui m'enrichissent d'une manière étonnante et suspecte... dont je tiens à avoir le cœur net.

GOETHE. Qu'est-ce que vous me dites donc là?

JEAN. Imagine-toi que l'avant-dernière semaine, le lundi... non... le mardi... si, c'était le lundi... le jour où il y avait une chasse dans la forêt...

GOETHE. Peu importe, mon grand-père, allez toujours...

JEAN. Voilà trois jeunes gens... ou trois pandours... je ne sais lesquels... non pas qu'ils n'eussent bonne mine... un surtout... mais la mine et le physique ne sont rien pour un hôtelier... l'essentiel... c'est le moral.

GOETHE. Les florins... et les leurs n'étaient pas nombreux...

JEAN. Pas un seul!.. à eux trois!.. de sorte qu'après avoir causé avec moi... mangé comme des affamés, bu à ma santé et à celle de mes deux servantes, qui sont gentilles... mais honnêtes... parce que chez moi, la vertu d'abord...

GOETHE. Oui, mon grand-père...

JEAN. Qu'est-ce que je te disais donc?.. Ah! je disais que mes trois gaillards sont partis d'un éclat de rire... en s'écriant : Maître Jean, avez-vous confiance?.. voulez-vous nous faire crédit?.. Franchement, je n'en avais guère envie... tant ils avaient l'air mauvais sujets, mais j'ai pensé à toi...

GOETHE. Comment, mon grand-père?..

JEAN. Ça m'a attendri... Je me suis dit : mon pauvre Wolf... qui est étudiant, et qui a plus de science que d'écus... peut se trouver dans une position pareille... et je les ai laissés partir avec un mémoire de vingt florins... Bien, m'a dit l'un, je te les rendrai, et de plus je te rendrai à dîner, je te le promets. Et hier seulement, j'ai reçu un bon de cent florins, payable chez le caissier de la cour; voilà la chose, et je veux savoir d'où cela vient.

GOETHE. De quelque grand seigneur, sans doute.

JEAN. Tout grand seigneur qu'ils sont, je ne reçois que ce qui m'est dû...

Vaudeville de Turenne.

Je n'entends pas fair' des prêts usuraires.
Je fus tailleur! c'est vrai, mais rien de plus;
Et mes ciseaux intègres et sévères
Du bien d'autrui s' sont toujours abstenus,
Et que de fats, à crédit j'ai vêtus!
Si tant d' faquins qui vous en font accroire,
N'ont ici-bas d'esprit que par l'habit,
Combien de gens me doivent leur esprit
Et n'ont pas payé le mémoire!

Mais toi, j'espère que tu paies les tiens?

GOETHE. Oui, mon grand-père...

JEAN. Dis-moi alors pourquoi tu as été si longtemps sans nous donner de tes nouvelles... J'ai su que tu avais commencé ton droit à Leipsik, et que tu l'avais quitté pour te mettre graveur à Dresde, et qu'au même moment où tu commençais à gagner quelque chose, tu avais abandonné la gravure pour reprendre ton droit et l'achever à Strasbourg... est-ce vrai?

GOETHE. Oui, mon grand-père ..

JEAN. Tant pis!.. tant pis!.. pierre qui roule n'amasse pas de mousse... Regarde moi, moi, qui pendant quarante ans... (*S'interrompant.*) Enfin, tu as bien fait d'obéir à ton père... Il commençait à se fâcher... et c'est pour lui que tu t'es remis à ton droit?..

GOETHE. Non, mon grand-père...

JEAN. Ce n'est pas pour lui que tu as passé toute une année à Strasbourg?

GOETHE. Du tout!

JEAN. Et pourquoi donc?

GOETHE. Parce que Marguerite y était!..

JEAN. Marguerite?.. Qu'est-ce que c'est que cela?

GOETHE. La plus jolie fille d'Allemagne... et la plus vertueuse... la plus sage!

JEAN. A la bonne heure!.. ah çà! c'est pour le mariage. (*Gœthe fait un signe affirmatif.*) Alors ça regarde les grands parents!

GOETHE. Mais vous êtes fatigué... asseyez-vous donc...

JEAN. Là-dessus... j'ose pas...

GOETHE. Allons... allons...

JEAN, *s'asseyant.* Tu disais donc que c'était pour le mariage...

GOETHE. A Strasbourg, où j'étais venu vendre des gravures pour le compte de mon patron de Dresde, il y avait à la fenêtre en face de la mienne... une jeune fille assise à côté de sa grand'mère... elle était toute la journée occupée de son aiguille, et quand par hasard elle quittait un instant son ouvrage et levait les yeux, elle apercevait les miens attachés sur elle...

JEAN. Ça ne devait pas avancer la gravure.

GOETHE. Je n'y pensais déjà plus, je ne pensais qu'à Marguerite... que vous dirais-je... pendant une année entière, je m'enivrais du bonheur de l'aimer!..

JEAN. Pour l'épouser?

GOETHE. Mais pour l'épouser, elle qui n'avait rien... il fallait au moins quelque fortune, que de longtemps encore, je ne pouvais espérer dans ma carrière d'étudiant... j'en choisis une autre plus incertaine, mais plus prompte. Je partis pour Francfort; j'avais en portefeuille deux comédies, deux pièces de théâtre.

JEAN, *avec bonhomie.* Qu'est-ce que c'est que ça?

GOETHE. Comment, vous ne savez pas ce que c'est que le théâtre!

JEAN. J'en ai entendu parler, mais je n'y suis jamais allé.

GOETHE. Eh! bien, mon grand-père, j'aurai plutôt fait de ne pas vous l'expliquer: qu'il vous suffise de savoir que j'ai obtenu un succès qui m'a donné audace et courage, et Gœthe de Berlichingen, un autre ouvrage de moi.

JEAN. Une comédie...

GOETHE. Non, un drame... tableau horrible et fidèle des temps féodaux...

JEAN. Un drame?

GOETHE. Oui, mon grand-père... oui, ne vous fatiguez pas à comprendre... Un drame qui s'est répandu dans toute l'Allemagne!.. il est tombé entre les mains de mon père, qui en le lisant s'est écrié: Je lui pardonne, qu'il fasse ce qu'il voudra... Mais une chose m'inquiète! trois fois j'ai écrit à Strasbourg, et pas de réponse... Je me suis adressé à un ancien ami, à un étudiant qui m'a répondu que la grand'mère de Marguerite était morte et que Marguerite avait quitté la ville.

JEAN. Sans te donner de ses nouvelles, c'est bien étonnant.

GOETHE. Silence! c'est la duchesse.

SCENE IV.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. Monsieur Gœthe, (*Gœthe s'approchant d'elle.*) Son Altesse vous attend... dans son cabinet. L'ordre est donné de ne laisser entrer que vous... vous seul... (*A Gœthe qui fait un pas pour sortir.*) Permettez: je dois vous prévenir... moi qui vous protége, qu'il s'agit, de faire répéter à Son Altesse quelques-uns des rôles qu'il doit jouer...

GOETHE. Je ferai de mon mieux... Madame... Adieu, mon grand-père.

LA DUCHESSE. Son grand-père!.. Est-ce qu'il serait venu à la cour en famille.

JEAN. Eh bien! tu me laisses, moi, qui dois aller chez le trésorier.

GOETHE. Venez, je vais vous y conduire. (*Ils sortent tous deux par la droite.*)

SCENE V.

LA DUCHESSE, STEINBERG.

LA DUCHESSE. Eh bien! cher comte, quelles nouvelles?

STEINBERG. Je ne sais plus où donner de la tête...

LA DUCHESSE. Quoi, vraiment... le vieux grand-duc persiste...

STEINBERG. Il veut toujours marier son neveu; c'est son idée fixe: or, le prince héréditaire qui, jusqu'ici, jusqu'à trente ans, ne s'est guère occupé que de plaisir, était facilement gouverné par nous...

LA DUCHESSE. Et maintenant ce ne sera plus que par sa femme.

STEINBERG. Le moyen de l'empêcher?

LA DUCHESSE. Silence! M. Muldorf.

STEINBERG. Le surintendant des finances.

LA DUCHESSE. Maintenant notre seul espoir.

STEINBERG. Comment cela?

LA DUCHESSE. Vous le saurez...

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE MULDORF.

STEINBERG. Arrivez donc, mon cher... je parlais de vous...

LA DUCHESSE. Comme tout le monde!

MULDORF. C'est vrai... c'est vrai... je fais un peu parler de moi... j'ose le dire... c'est le privilége de la richesse...

AIR de *Marianne.*

De notre prince l'on s'apprête
A charmer encor les loisirs.
Eh bien! comment va notre fête?
Eh bien! comment vont les plaisirs?
La comédie
Qu'on étudie...

LA DUCHESSE.

Celle qui va servir à vos débuts.

MULDORF.

Rien qu'une lettre
Qu'il faut remettre...
J'en suis vraiment révolté... quel abus!
Qu'un riche banquier se dérange
Pour apporter, comme un valet,
Une lettre!.. encor si c'était
Une lettre de change.

LA DUCHESSE. Rassurez-vous!.. il y a une autre comédie... une seconde où vous jouerez le principal rôle.

MULDORF. Et c'est?...

LA DUCHESSE. Un à-propos, une pièce de circonstance...

Et pour commencer, dites-nous, vous qui arrivez de la cour de Darmstad, ce que vous pensez de la princesse, notre future souveraine?

MULDORF. Je l'ai vue pendant un mois entier, et c'est la plus aimable, la plus gracieuse, la plus charmante princesse...

STEINBERG. O ciel!

MULDORF. Et des talents... de l'esprit...

LA DUCHESSE. C'est fait de nous...

MULDORF. J'en suis ravi.. cela va produire à la cour du mouvement... du changement.

LA DUCHESSE. Comme vous dites... de grands changements se préparent... le vieux duc, qui, à propos de ce mariage, s'est épris de réformes et d'économies, a ordonné devant moi de réviser tous les comptes.

MULDORF, *effrayé*. Qu'est-ce que c'est?..

LA DUCHESSE. Attendu que les finances vont être organisées dans le grand-duché de Weymar, sur un nouveau plan proposé par M. de Krudener, banquier de la cour de Hesse...

MULDORF. Mon ennemi mortel, avec qui je viens d'avoir ce procès... Et ce mariage se ferait, et vous y consentiriez?..

LA DUCHESSE. Eh! non, sans doute... c'est pour contrecarrer cette union, résultat d'une intrigue, que nous en combinions une autre, où nous vous destinons un rôle.

MULDORF. Lequel?

LA DUCHESSE. Emploi d'une grande utilité... vous avancez deux cent mille florins dont nous avons besoin...

MULDORF. Moi, par exemple...

LA DUCHESSE. A moins que vous n'aimiez mieux que M. Krudener réussisse...

MULDORF. Non... non... vous dis-je... j'accepte mon rôle.

LA DUCHESSE. A merveille! Commencez d'abord par prévenir adroitement le prince, que sa fiancée est sans grâce, sans esprit... qu'elle est affreuse...

MULDORF. C'est juste!..

STEINBERG. Et son portrait... que le vieux grand-duc a fait faire en secret, et qu'un courrier de cabinet doit lui apporter aujourd'hui...

LA DUCHESSE. Il ne parviendra pas... ou bien, l'on trouvera moyen d'y faire d'heureux changements...

STEINBERG. Et comment?

LA DUCHESSE. Je l'ignore... mais M. de Muldorf paie, et avec son argent... courriers et peintres seront à nos ordres... l'essentiel est de surveiller notre acteur principal.

STEINBERG. Lequel?

LA DUCHESSE. Le prince! Ce mariage échouera s'il a le courage de refuser...

STEINBERG. L'aura-t-il?

LA DUCHESSE. Peut-être... cela commence déjà.

STEINBERG. Que dites-vous?

LA DUCHESSE. Le prince est amoureux, la tête est partie, la raison aussi. Vous rappelez-vous, monsieur le comte, mon dernier voyage en France et mon passage à Strasbourg?

STEINBERG. L'anecdote si touchante que vous m'avez racontée... cette jeune fille... cette Allemande...

LA DUCHESSE. Dont l'aïeule venait de mourir.

STEINBERG. Et qui se trouvait, à dix-sept ans... sans appui sur la terre étrangère!.. noble et généreuse action...

LA DUCHESSE. J'étais seule... je m'ennuyais à périr... et il me sembla qu'une demoiselle de compagnie... c'était bien... non pas qu'à ma place une autre eût hésité, car cette petite était charmante...

STEINBERG. Mais vous, Madame, vous pouviez braver la comparaison...

LA DUCHESSE, *souriant avec ironie*. Vous croyez... C'est donc cela que dès la première visite que me fit Son Altesse, ses regards ne quittèrent point Marguerite, que et depuis, presque tous les jours... le prince m'honore de sa présence, et, en vérité, tout semble augmenter la passion de Son Altesse... le mystère même qui l'entoure, et la naïveté, l'innocence de cette jeune fille, qui ne se doute ni de son pouvoir ni de l'amour qu'elle lui inspire... C'est pour elle que le prince donne toutes ces fêtes... c'est pour elle qu'il s'est tout à coup trouvé ce grand amour de comédie... parce que dans toutes les pièces il joue le rôle d'amoureux et elle celui d'amoureuse... et que les répétitions surtout le ravissent et l'enchantent... Voilà, Messieurs, ce qui me fait espérer que ce mariage ne se fera pas.

MULDORF. C'est évident! c'est certain!

LA DUCHESSE. Pas encore... mais, nous aidant, c'est probable! D'abord, il est utile que cette passion ait un peu plus de retentissement...

MULDORF. Je dirai ce secret à tout le monde.

STEINBERG. Je n'appellerai plus votre demoiselle de compagnie que la favorite.

MULDORF. La maîtresse du prince.

TOUS TROIS. Bravo!

LA DUCHESSE.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

On habitue ainsi la foule oisive
Aux doux projets qu'on se plaît à rêver,
Et proclamer que telle chose arrive,
C'est le moyen de la faire arriver.
Que d'accidents dont j'ai tenu registre
Prouvent qu'ainsi nous pouvons réussir.

STEINBERG.

En répétant que je serais ministre,
Moi, j'ai fini par le devenir :

LA DUCHESSE. Silence! on vient!..

SCENE VII.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, *entrant d'un air attendri*. C'est touchant! c'est admirable! j'en suis encore tout ému! (*Il essuie une larme.*)

LA DUCHESSE. C'est le grand-père de M. Gœthe, qui vient de chez le trésorier.

MULDORF, *étonné*. Et il pleure!

JEAN. Imaginez-vous que c'était le prince... le prince lui-même, qui pour un dîner qu'il avait fait incognito dans mon auberge... le jour de la chasse... m'avait envoyé ce bon de cent florins... et ce n'était rien...

MULDORF. Vous trouvez... (*A part.*) Il faut que ce soit un aubergiste millionnaire...

JEAN. Il avait ajouté ce bon prince... quand le père Jean viendra toucher, dites-lui que je veux le voir... et lui parler, ce qui fait qu'on m'a conduit vers lui...

LA DUCHESSE. Et il vous a reçu!

JEAN. Non... l'on m'a fait attendre dans son antichambre, parce qu'il était occupé... et en effet... malgré moi et sans vouloir écouter... je l'entendais qui parlait à voix haute dans son cabinet.

LA DUCHESSE, *bas, à Steinberg*. C'est vrai... je l'ai laissé répétant son rôle.

JEAN. Et ici, messeigneurs et madame, il faut que je vous avoue à quel point j'étais coupable... j'avais toujours cru, parce qu'on me l'avait appris d'enfance, que la cour était un endroit de perdition.

STEINBERG, *se récriant*. Par exemple!

JEAN, *de même*. Je croyais ça tout bonnement... bien plus... on disait que la vertu et les mœurs... y étaient tournées en ridicule.

LA DUCHESSE, *riant*. Voyez-vous la calomnie...

JEAN, *avec chaleur*. Oui, Madame, une indigne calomnie : jusqu'au prince, notre futur souverain qu'on accusait d'être un mauvais sujet!.. un libertin qui, au lieu de s'oc-

cuper des affaires, ne songeait qu'aux amours et aux plaisirs... aussi je n'en revenais pas de surprise et d'admiration .. j'ai entendu Son Altesse s'écrier ces propres paroles... je ne les oublierai jamais : je ne sais pas s'il parlait de moi, mais voilà ce qu'il disait :

Ce n'est qu'un paysan! mais fût-il moins encore,
Dès qu'il est honnête homme, il suffit : je l'honore!
Et qu'il soit riche ou pauvre, ou bien ou mal *habillé*,
Il brille de l'éclat qu'il doit à sa vertu.

LA DUCHESSE, *retenant un éclat de rire et faisant signe à Steinberg de se taire.* Vous avez retenu cela?

JEAN. Je crois bien, il l'a dit deux fois... et une voix a répondu : bravo, mon prince... très-bien, très-bien... et cette voix, vous ne le croiriez jamais... c'était celle de Gœthe... mon petit-fils, à qui le prince disait tout cela en particulier... et en confidence....

STEINBERG, *riant.* C'est charmant!

MULDORF, *de même.* C'est admirable!

LA DUCHESSE. Monsieur Jean, vous êtes un homme précieux...

JEAN. Vous êtes bien bonne, Madame.

LA DUCHESSE. Et n'avez-vous rien entendu de plus!

JEAN. Une foule d'autres choses que je ne peux pas vous dire... mais c'était si bien... si pur, si honnête... enfin c'était le prince lui-même qui faisait la morale à mon fils.

LA DUCHESSE, *s'efforçant de cacher son envie de rire.* Ah! c'est trop fort!

JEAN. Oui, c'est trop fort, n'est-ce pas... et ça vous fait rire... moi ça ma touché... que j'en avais les larmes aux yeux... surtout vers la fin de leur conversation, quand Gœthe, quand ce brave garçon... ah! j'en aurais bien fait autant que lui... s'est écrié avec chaleur :

Par vos nobles conseils mon cœur purifié
Ne désire qu'un bien... un seul, votre amitié!

STEINBERG. Il a dit cela...

JEAN. Mot pour mot, je l'ai bien entendu, et le prince a répondu :

Mon amitié... c'est moi qui demande la tienne!
Que mon cœur tout entier désormais t'appartienne,
Ainsi, nous n'aurons plus qu'un seul et même sort,
Et c'est entre nous deux : à la vie, à la mort.

LA DUCHESSE, *craignant d'éclater.* Assez... assez... je suis comme vous dans le ravissement...

JEAN. Le prince s'est arrêté et a dit : Ici, je crois... que nous nous embrassons... Mon fils a dit : Oui, mon prince...

STEINBERG, *gaiement.* Et ils se sont embrassés?..

JEAN. Je présume que oui... Mon fils alors a dit d'un air attendri : Mon prince, nous allons recommencer tout cela...

STEINBERG. Et il a recommencé?

JEAN. Et il a recommencé... Ma foi, je n'ai pas pu y tenir... j'ai frappé en m'écriant : Ouvrez... ouvrez... c'est moi... c'est le père Jean... la porte s'est ouverte après quelques instants...

MULDORF. Et vous êtes entré?

JEAN. Non, c'est un page qui est sorti et m'a dit : Maître Jean... Son Altesse, retenue par une importante affaire, est très-contrariée de ne pas vous recevoir en ce moment... elle vous prie de vouloir bien, tantôt sur les trois heures, venir faire la collation avec elle en tête-à-tête... C'est vrai, il me l'avait promis.

STEINBERG. Un pareil honneur!

MULDORF, *bas, à la duchesse, avec indignation.* A ce manant... je ne ris plus...

LA DUCHESSE, *bas et souriant.* C'est être bien égoïste! pourquoi vouloir priver le prince du plaisir que nous venons d'avoir. (*Haut.*) Je suis fâchée, maître Jean... de ne pouvoir rester plus longtemps avec vous... des affaires graves me réclament.

STEINBERG, *riant.* Et moi désolé... c'est un véritable sacrifice.

LA DUCHESSE, *à Muldorf et à Steinberg.* Et nous aussi, Messieurs, nous aurons besoin de nous concerter.

MULDORF, *riant.* Et de répéter nos rôles...

LA DUCHESSE. Pour notre drame sérieux!.. A deux heures, à l'orangerie...

STEINBERG. L'orangerie... soit... à deux heures... je n'y manquerai pas.

MULDORF. Ni moi non plus. (*A part.*) Adieu, monsieur Jean.

STEINBERG. Mes compliments à M. Gœthe, votre petit-fils.

MULDORF. Le nouveau favori...

LA DUCHESSE. Je me charge de raconter au prince... qui en sera très-flatté, votre émotion et votre attendrissement, que je voudrais partager, (*Riant aux éclats.*) mais ça m'est impossible.

STEINBERG ET MULDORF, *riant plus fort.* Ah! ah! ah! ah! (*Ils sortent tous par la porte à gauche en riant aux éclats et en saluant Jean.*)

SCENE VIII.

JEAN, *seul.* A qui en ont-ils donc? Est-ce que c'est honnête de rire ainsi au nez des personnes? et si ce n'était la collation de Son Altesse, que j'ai acceptée... je m'en irais.

SCENE IX.

JEAN, GŒTHE, *sortant de la porte à droite.*

GŒTHE, *qui est entré en rêvant, aperçoit Jean et court à lui.* Ah! c'est vous, mon grand-père!..

JEAN. Moi-même, qui ne suis qu'à moitié satisfait de la cour.

GOETHE. Et moi j'en suis ravi... enchanté!..

JEAN. Je crois bien...

GOETHE. J'étais avec le prince dans son cabinet.

JEAN, *souriant avec satisfaction.* Je le sais, mon garçon!

GOETHE. Quand vous avez frappé à sa porte, j'ai tremblé un moment qu'on ne vous fît jeter dehors...

JEAN, *naïvement.* J'y étais!

GOETHE. En dehors du palais... ce qui n'aurait pas manqué avec un autre prince qui aurait pris cela au sérieux... mais le nôtre est si gai et si aimable...

JEAN. Ne pas vouloir me laisser partir... sans me voir... m'inviter à la collation avec lui... c'est bien... c'est paternel...

GOETHE. Oui... cette idée-là l'amuse beaucoup, il en a ri aux éclats...

JEAN. Et lui aussi!.. tout le monde ici aime à rire... c'est une cour très-gaie!..

GOETHE. Infiniment gaie... je vous le disais... Et puis un secret que j'ai cru découvrir ou plutôt deviner... je crois que le prince est amoureux!

JEAN. Et tu ne lui as pas demandé?..

GOETHE. Y pensez-vous... une telle indiscrétion...

JEAN, *levant les épaules.* Allons donc... je sais tout... et il pouvait bien te confier ce secret-là... puisque son cœur tout entier t'appartient désormais...

GOETHE. Qu'est-ce que vous dites donc?..

JEAN. J'ai tout entendu moi-même... entendu de la bouche de Son Altesse que vous n'aviez plus qu'un seul et même sort... et qu'entre vous c'était à la vie, à la mort.

GOETHE, *qui l'a écouté avec étonnement, part d'un éclat de rire.* Ah! ah!

JEAN. Et l'émotion que j'ai eue quand il t'a embrassé.

GOETHE. Ah! ah! ah! pardon, mon grand-père.

JEAN, *s'arrêtant étonné.* Comment! et lui aussi... lui comme les autres... je ne peux pas leur dire mon émotion sans que cela les fasse rire!..

GOETHE. Non, non... ne vous fâchez pas... cela a été plus fort que moi et vous ne m'en voudrez plus... quand vous saurez, mon pauvre grand-père, que ce qui vous a ému et attendri n'était qu'une comédie que l'on joue demain... que nous n'en pensions pas un mot.

JEAN. Comment, Son Altesse elle-même se permettrait de mentir à ce point-là?

GOETHE. Mais non, grand-père!

JEAN. Alors c'était donc vrai... et tous ces sentiments d'honneur et de vertu qui m'avaient charmé...

GOETHE. Ils existent, mon grand-père, dans le cœur du poëte qui les a créés, non dans la bouche de celui qui les récite; mais qu'importe s'ils passionnent, s'ils corrigent, s'ils émeuvent ceux qui les écoutent... et vous voyez bien que vous-même cela vous a touché. Eh bien! mon grand-père, vous me demandiez mon état, le voilà! je n'en ai pas d'autre.

JEAN. Ton état!..

GOETHE.

AIR du *Baiser au Porteur.*

Flétrir le vice, ou bien élever l'âme,
Corriger l'homme et le rendre meilleur,
Et l'animer aux rayons de la flamme
Dont le principe est dans son cœur!
Tel est le but, le devoir de l'auteur.
Soudain la foule attentive, oppressée,
Ecoute, admire, applaudit la leçon,
Et bien souvent une noble pensée
A fait éclore une noble action!

Et peur vous réconcilier avec la comédie, il y aura peut-être un moyen, tantôt, de vous faire assister, sans qu'on vous voie, à une répétition.

JEAN. Qu'est-ce que ça?

GOETHE. Ce que déjà vous avez entendu ce matin, entre le prince et moi...

JEAN. Des gens qui causent entre eux d'affaires qui n'existent pas.

GOETHE. Précisément... ils essaient le matin ce qu'ils doivent réciter et faire le soir.

JEAN. Juste ce que disait tout à l'heure cette grande dame... cette duchesse qui en est aussi...

GOETHE. Oui... mon grand-père .. elle joue dans cette comédie, elle y a un rôle...

JEAN. C'est cela même, répéter son rôle et se concerter pour le drame dont il s'agit, ils ont parlé de cela!..

GOETHE. Or, il n'est permis à personne d'étranger de paraître à une répétition... mais en vous tenant bien caché...

JEAN. A la bonne heure.

GOETHE. Surtout n'allez pas vous montrer ou parler et faire des réflexions tout haut, parce qu'on vous renverrait.

JEAN. Sois donc tranquille.

GOETHE. Mais je ne sais encore ni à quelle heure, ni dans quel lieu elle se fera.

JEAN. Eh bien! moi, je le sais... à deux heures...

GOETHE. Vraiment?

JEAN. Dans l'orangerie...

GOETHE. On ne m'a pas prévenu encore... Et d'où êtes-vous si savant?

JEAN. C'est cette grande dame qui l'a dit tantôt devant moi... à deux seigneurs... Tiens, les voilà!

GOETHE, *à part, voyant Steinberg.* Le ministre... alors c'est officiel... il n'y a plus à en douter...

SCENE X.

LES MÊMES, STEINBERG ET MULDORF.

STEINBERG, *à Muldorf, en entrant.* Vous êtes un homme de parole... et grâce à vos subsides...

MULDORF, *riant.* Je paie la guerre à bureau ouvert...

STEINBERG, *à Gœthe, qui remonte la scène.* Eh bien! monsieur Gœthe, où allez-vous?

GOETHE. Exécuter les ordres du prince... je suis déjà en retard... Son Altesse m'a prié de m'entendre avec l'intendant du mobilier de la couronne, pour les décors.

STEINBERG. Eh! mais vous n'avez pas de temps à perdre.

GOETHE, *se disposant à sortir.* C'est ce que je vois.

JEAN, *le suivant.* Eh bien!.. pour que tu puisses me conduire, où te trouverai-je?

GOETHE, *qui s'est approché de la coulisse à gauche pendant que Steinberg et Muldorf ont gagné la droite en entrant.* O ciel!..

JEAN. Où faut-il que j'attende?

GOETHE, *troublé, regardant à gauche.* Ce n'est pas possible... mais si, vraiment, mes yeux ne me trompent pas, c'est elle... c'est bien elle!..

JEAN, *à Gœthe.* Mais réponds-moi donc... où me prendras-tu?

GOETHE, *dans le plus grand trouble.* Ici... là-bas... (*Montrant le fond.*) Où vous voudrez...

JEAN. Dans la grande allée de marronniers.

GOETHE, *vivement.* Précisément... je vous y rejoins... (*Montrant Steinberg et Muldorf.*) Deux mots à dire à ces messieurs...

JEAN. Pour la répétition générale... Je t'ai dit à deux heures dans l'orangerie. (*Le regardant.*) A-t-il un air agité... (*A Gœthe.*) Ah çà! dis-moi... ça ne commence pas déjà?

GOETHE, *avec impatience.* Eh! non, mon père.

JEAN. Ne commencez pas sans moi, au moins. (*Voyant le geste d'impatience de Gœthe.*) Je m'en vas... je m'en vas... (*Il sort par le fond.*)

SCENE XI.

GŒTHE, STEINBERG, MULDORF.

GOETHE, *s'approchant de Steinberg, tout en regardant toujours à gauche.* Pardon, Monseigneur; quelles sont ces deux dames qui se promènent près du bassin octogone?

STEINBERG. Eh! mais je croyais que vous aviez déjà vu ce matin la belle duchesse de Stadion, la première dame du palais.

GOETHE. Oui, sans doute... mais cette jeune fille, si fraîche et si jolie qui est près d'elle?

STEINBERG. Ah! vous la trouvez jolie?

MULDORF. Monsieur Gœthe est un homme de goût.

STEINBERG. Et un homme habile... qui, comme bien d'autres, adore le soleil levant.

GOETHE. Que voulez-vous dire?

STEINBERG. Que je vous conseille, en ami, de vous mettre bien avec cette jeune fille.

MULDORF. Et de vous soumettre, pour tous ses rôles, à toutes ses exigences... à tous ses caprices.

GOETHE. Pourquoi?

STEINBERG. Votre fortune à la cour... en dépend.

GOETHE. Comment cela?

STEINBERG. C'est la favorite!

MULDORF. La maîtresse du prince!

GOETHE. Sa maîtresse! c'est impossible!

MULDORF. Tout le monde vous le dira...

SCENE XII.

LA DUCHESSE, MARGUERITE, *entrant par la gauche,* GŒTHE, *puis* STEINBERG ET MULDORF *à droite.*

AIR *nouveau de M. Couder.*

LA DUCHESSE, *à Marguerite.*

Oui, voici l'heure, il faut nous rendre

Chez le prince qui nous attend.

GOETHE, *à part.*

Ah! grand dieu! que viens-je d'entendre!
Et comment douter à présent!

MARGUERITE, *à la duchesse.*

Hâtons-nous donc.

GOETHE, *à part.*

Ah! l'infidèle!

MARGUERITE, *faisant un pas, aperçoit Gœthe et jette un cri de surprise.*

Monsieur Gœthe!
(*Allant à lui.*)
Je vous revois...

LA DUCHESSE, STEINBERG, MULDORF, *étonnés.*

Vous connaissez mademoiselle?

GOETHE.

Oui, je crois bien l'avoir vue autrefois;
Mais dans un temps si loin de ma pensée,
Et c'est d'ailleurs un si grand changement.

MARGUERITE, *stupéfaite.*

D'un tel accueil je reste immobile et glacée.

GOETHE, *la saluant de nouveau.*

Pardon, le prince vous attend.

ENSEMBLE.

GOETHE.

Méprisons celle qui m'outrage :
L'aimer encore, c'est m'avilir;
Et mon cœur aura le courage
De l'oublier et de la fuir.

MARGUERITE.

C'est lui qui m'insulte et m'outrage,
Et qui s'empresse de me fuir;
Par dépit j'aurai du courage;
Gardons-nous bien de nous trahir.

LA DUCHESSE.

Pourquoi ce trouble et ce langage?
Je les ai vus tous deux frémir.
J'en conçois un mauvais présage;
Observons tout sans nous trahir.

STEINBERG ET MULDORF.

Oui, de l'audace et du courage;
Gardons-nous bien de nous trahir!
Par elle plus de mariage;
Notre complot doit réussir.

(*La musique continue et le rideau se relève un instant après.*)

ACTE DEUXIÈME.

Un des appartements du prince héréditaire; porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE, *assis dans un fauteuil à droite et rêvant;* STEINBERG, *sortant de l'appartement de gauche.*

LE PRINCE, *se levant au bruit des pas.* Oui, oui, mon cher comte, vous me voyez dans une agitation...

STEINBERG. C'est tout simple! j'ai deviné l'inquiétude... je veux dire la contrariété de Votre Altesse.

LE PRINCE. Vous?

STEINBERG. Certainement... la répétition devait avoir lieu ce matin chez votre auguste tante qui se trouve avoir la migraine.

LE PRINCE. C'est jouer de malheur, elle n'en a jamais.

STEINBERG, *avec chaleur.* C'est une princesse si extraordinaire et si remarquable!.. tellement en dehors de son sexe...

LE PRINCE. Je le sais... je le sais... mais c'est souverainement ennuyeux... décommander une répétition quand nous étions tous réunis chez Son Altesse, vous, Muldorf, la duchesse et cette jeune fille...

STEINBERG. La belle Marguerite d'Heinberg!..

LE PRINCE. Qui venait d'arriver... et que ce contre-ordre avait l'air de contrarier...

STEINBERG. C'est vrai... elle en était toute triste et pensive.

LE PRINCE, *vivement.* Ah! vous l'avez remarqué comme moi!

STEINBERG. C'était si évident... aussi j'ai pris sur moi d'arranger cette affaire... je suis convenu de tout à voix basse avec la duchesse, qui prolonge en ce moment sa visite... Mais en sortant de l'auguste migraine... je veux dire de la migraine sérénissime... elle viendra ici avec sa demoiselle de compagnie.

LE PRINCE. Marguerite... ici!.. chez moi!

STEINBERG. Où nous serons bien mieux... où nous pourrons répéter aussi longtemps que nous le voudrons... et sans crainte d'être dérangés... c'est ce que je leur ai fait comprendre...

LE PRINCE. Ah! Steinberg... ah! mon cher comte, je conçois que mon oncle apprécie ton habileté et tes talents!

STEINBERG, *s'inclinant.* Mon prince!..

LE PRINCE. Et qu'il ne puisse se passer d'un ministre tel que toi... il me le disait encore hier... c'est son opinion!

STEINBERG. Puissiez-vous la partager!.. et puisse surtout ce mariage qui se prépare...

LE PRINCE. Ce mariage, vois-tu bien, me désespère...

STEINBERG. Est-il possible?.. et pourquoi?

LE PRINCE. D'abord, parce qu'on me l'ordonne, parce qu'on me l'impose. Plus le grand-duc, mon oncle, avance en âge et plus il devient jaloux de son autorité; il ne m'en laisse aucune, et moi qui dois lui succéder, je n'ai en vérité rien à faire... qu'à attendre!.. je ne m'en plaignais pas...

STEINBERG. C'est déjà beaucoup!..

LE PRINCE. Je m'y résignais, parce que cette inaction forcée ne m'obligeait après tout qu'à m'amuser; mais aujourd'hui qu'il s'agit de me marier... ce n'est plus cela. .

STEINBERG. Raisonnement plein de justesse et de vérité.

LE PRINCE. Eh bien! puisque tu es de mon avis... trouve les moyens d'ajourner indéfiniment ce mariage...

STEINBERG. Cela dépend de vous... (*Bas.*) En vous prononçant avec énergie, en refusant positivement...

LE PRINCE. Tu crois?

STEINBERG. Ne dites pas surtout que c'est moi qui ai eu l'audace de vous donner ce conseil bien simple!..

LE PRINCE. Sans doute! je suis toujours maître de ne pas me marier; mais mon grand-oncle est aussi le maître de se fâcher... sérieusement...

STEINBERG. Il n'oserait! il vous a désigné pour son héritier présomptif.

LE PRINCE. Je ne suis pas son seul neveu... j'ai un cousin...

STEINBERG. Qui est si loin d'avoir votre mérite...

LE PRINCE. C'est possible! mais s'il avait ma place, cela lui en donnerait beaucoup!.. Du reste, nous avons du temps devant nous, on ne peut pas songer à ce mariage avant deux ou trois mois, et d'ici là, livrons-nous à toutes les joies... à tous les plaisirs, et comme dirait M. de Muldorf, notre estimable banquier, escomptons le bonheur...

STEINBERG. Votre Altesse a raison...

LE PRINCE. A commencer par cette répétition de ce matin... dont je me fais une idée ravissante... car vous ne croiriez pas, mon cher comte, qu'il y a une personne au monde à qui je brûle de dire : je vous aime... vous m'aimerez, vous serez à moi... Eh! bien, moi qui du reste suis assez conquérant, assez mauvais sujet...

STEINBERG. Toutes les qualités d'un grand prince...

LE PRINCE. Je n'ai pas encore osé!.. Hein! qui vient là?

SCENE II.

LES MÊMES, UN HUISSIER DU PALAIS, *entrant par la porte de droite.*

L'HUISSIER. Son Altesse sérénissime, le grand-duc, fait prier Monseigneur de vouloir bien passer à l'instant même dans son cabinet, où il l'attend.

LE PRINCE, *avec dépit.* Mon oncle!

STEINBERG, *regardant vers la gauche, bas, au prince.* Et ces dames qui vont arriver...

LE PRINCE, *avec colère.* Quand je te le disais... c'est comme une gageure... Excusez-moi auprès de ces dames... je serai de retour dans un instant... Ah! je suis d'une humeur, d'une colère...

STEINBERG. Raison de plus pour refuser... de vous-même.

AIR des *Souvenirs de Bade.*

LE PRINCE.

Je suivrai, si je puis...
Ton avis.
Pas un mot :
Ce complot
Doit se taire!
Un propos indiscret
Nous perdrait,
Et sur notre projet
Sois muet.

STEINBERG.

Je jure, dussé-je en trembler,
De ne rien dire en cette affaire;
Ayez l'audace de parler,
Moi, j'aurai celle de me taire!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Je suivrai, si je puis, etc.

STEINBERG.

Que, par vous, mes avis
Soient suivis! etc.

(*Le prince s'élance avec l'huissier par la porte à droite, au moment où la duchesse et Marguerite entrent par la porte à gauche.*)

SCENE III.

MARGUERITE, LA DUCHESSE, STEINBERG.

LA DUCHESSE. Nous voici exactes au rendez-vous.

STEINBERG. Son Altesse, qui vient d'être appelée chez le grand-duc, ne tardera pas à nous rejoindre...

MARGUERITE. Bon! je vais repasser mon rôle.

STEINBERG, *bas, à la duchesse.* Il est dans les dispositions les plus heureuses.

LA DUCHESSE, *de même, pendant que Marguerite a été s'asseoir à gauche.* En vérité!

STEINBERG, *de même.* Furieux contre son mariage et contre son oncle...

LA DUCHESSE, *de même.* C'est bien! veillez seulement à l'exécution du plan...

STEINBERG. Dont nous sommes convenus tantôt à l'orangerie!

LA DUCHESSE. C'est l'essentiel!

STEINBERG. C'est déjà commencé... tout marche! (*Haut.*) Je vais prévenir M. de Muldorf que la répétition a lieu ici... chez le prince, et je reviens avec lui!

LA DUCHESSE. Bien... hâtez-vous!.. (*Steinberg sort.*)

SCENE IV.

MARGUERITE, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. Eh bien! Marguerite, savez-vous votre rôle?

MARGUERITE. Oui, madame la duchesse, je l'ai répété ce matin sans me tromper d'une parole.

LA DUCHESSE. Ah! ce n'est pas la mémoire qui m'inquiète... c'est l'âme, c'est l'expression... Il y a des phrases qui devraient être à effet, et qui n'en produiront aucun.

MARGUERITE. Vous trouvez?

LA DUCHESSE. Parce que c'est froid... parce que vous n'y mettez pas de chaleur.

MARGUERITE. Je fais comme je peux.

LA DUCHESSE. Cet endroit surtout : « Ah! si vous pouviez lire au fond de mon cœur, vous verriez que vous « êtes bien injuste et que je n'aime que vous..... que vous! » Vous dites cela en baissant les yeux...

MARGUERITE. Il faut donc les lever?

LA DUCHESSE. Mais sans doute... vers celui à qui l'on parle... et d'un air ému... un peu de tremblement dans la voix... et puis de l'agitation...

MARGUERITE. C'est trop de choses à la fois, c'est trop difficile!

LA DUCHESSE. Mais vous n'avez donc jamais aimé?..

MARGUERITE. Oh! si, Madame!

LA DUCHESSE. Comment, si?..

MARGUERITE. Oui...

LA DUCHESSE, *riant.* Qu'est-ce que vous dites donc là! et vous ne m'en avez jamais parlé!

MARGUERITE. Pour rien au monde je n'aurais osé... car je sentais bien que c'était mal... très-mal...

LA DUCHESSE, *avec bonté.* Et pourquoi donc, quand on est aimée... adorée...

MARGUERITE. Et quand on ne l'est pas... quand tout vous sépare à jamais!..

LA DUCHESSE. Peut-être est-ce une erreur... Voyons, mon enfant, racontez-moi cela... c'est depuis peu... très-peu, sans doute?

MARGUERITE. Non, Madame, il y a bien longtemps... c'était l'autre année...

LA DUCHESSE, *avec effroi.* Comment! avant notre arrivée à la cour?

MARGUERITE, *naïvement.* Oh! bien avant!

LA DUCHESSE. Qu'est-ce que j'apprends là!.. et vous avez osé...

MARGUERITE. Vous disiez que ce n'était pas un mal...

LA DUCHESSE, *troublée.* Je n'ai pas dit cela... j'ai dit que si quelqu'un vous aimait avec ardeur... avec passion...

MARGUERITE, *pleurant.* C'est que dans ce temps-là... il m'aimait comme cela... lui... tandis que maintenant...

LA DUCHESSE. Lui! et qui donc...

MARGUERITE, *vivement.* M. Wolf... ce jeune homme que nous avons rencontré ce matin ici dans le palais.

LA DUCHESSE, *avec dépit.* M. Gœthe... que j'ai fait venir ici... à la cour!..

MARGUERITE, *avec chaleur.* Et vous avez vu avec quelle froideur, avec quel dédain il m'a accueillie... vous en avez été témoin... et quand il ose dire, Madame, qu'il me connaît très-peu, que c'est à peine s'il se rappelle mon souvenir... ce n'est pas vrai... ce n'est pas possible... lui qui, pendant une année entière, me disait : Je vous aime! et moi aussi...

LA DUCHESSE. Grand Dieu!..

MARGUERITE. Oui, Madame... je ne m'en cache pas... je le dirais à vous... à tout le monde...

LA DUCHESSE, *vivement.* Gardez-vous-en bien!..

MARGUERITE. Car c'est pour m'épouser qu'il était parti, qu'il voulait faire fortune... et quand, orpheline et sans appui, vous m'avez emmenée avec vous, je me suis em-

pressée de lui écrire à Francfort, chez son père... où il devait être... Tous les jours je lui écrivais... sans vous le dire... je m'en accuse... cela n'était pas bien... mais ce qui est beaucoup plus mal encore... il ne m'a pas répondu une seule fois... pas une seule... et je comprends maintenant pourquoi.

LA DUCHESSE. C'est évident!..

MARGUERITE. Il m'a oubliée, il en aime d'autres!..

LA DUCHESSE. C'est possible!.. c'est probable!..

MARGUERITE. C'est sûr! l'infidèle, et moi, Madame... je l'aime toujours!..

LA DUCHESSE. Allons donc!..

MARGUERITE. Plus que jamais!

LA DUCHESSE. Je ne peux pas le croire... et si j'étais à votre place, par fierté... par honneur... je mourrais plutôt que de laisser voir de pareils sentiments.

MARGUERITE. Vous avez bien raison!..

LA DUCHESSE. Je les oublierais!..

MARGUERITE. Oh! certainement!..

LA DUCHESSE. Et même, pour me venger, j'en aimerais un autre...

MARGUERITE, *en pleurant*. J'y pensais et à coup sûr... si je le peux...

LA DUCHESSE. On essaie toujours!..

MARGUERITE. Comme vous dites, j'essaierai!..

LA DUCHESSE. Silence! c'est le prince!..

SCENE V.

MARGUERITE, LA DUCHESSE, LE PRINCE, *sortant de l'appartement à gauche.*

LE PRINCE, *apercevant les deux dames qui le saluent et jetant sur la table à droite une boîte à portrait qu'il tenait à la main.* Pardon, Mesdames, de vous avoir fait attendre. (*A la duchesse.*) Je suis heureux de vous voir, duchesse.

LA DUCHESSE. Qu'y a-t-il donc?

LE PRINCE, *à demi-voix.* Je quitte mon oncle, plus inflexible, plus absolu que jamais... il veut que ce mariage ait lieu... non pas dans trois mois, comme je l'espérais, mais cette semaine...

LA DUCHESSE. Ce n'est pas possible!

LE PRINCE. C'est ainsi!.. un courrier de cabinet vient de lui apporter le portrait de la princesse Christine, ma prétendue, qu'il m'a remis. (*Montrant la boîte qu'il a jetée sur la table.*)

LA DUCHESSE. Et vous ne le regardez pas!

LE PRINCE. Rien ne presse... j'ai le temps... mais si vous et M. de Steinberg ne venez pas à mon aide, duchesse, ce mariage... ce maudit mariage...

LA DUCHESSE, *à voix basse.* N'en parlez pas devant Marguerite...

LE PRINCE, *de même.* Et pourquoi donc?

LA DUCHESSE, *de même.* Je lui en ai dit deux mots tout à l'heure, et depuis ce moment elle est toute pensive, préoccupée...

LE PRINCE, *vivement.* En vérité!

LA DUCHESSE, *souriant.* Je ne serais pas étonnée que son rôle n'allât tout de travers...

LE PRINCE, *de même.* Ah! dans mon bonheur... dans ma reconnaissance, que pourrais-je donc faire pour elle?

LA DUCHESSE. Rompre cette union... C'est, j'en suis sûre, tout ce qu'elle désire... elle ne vous le dira pas; mais c'est à vous de le deviner.

LE PRINCE. Ah! si vous dites vrai... s'il en est ainsi... un seul de ses regards...

LA DUCHESSE. Prenez donc garde.

LE PRINCE, *apercevant Steinberg et Muldorf.* Voici ces messieurs.

SCENE VI.

MULDORF, STEINBERG, MARGUERITE, LA DUCHESSE, LE PRINCE.

CHŒUR.

AIR : *Signora Amalia* (la Part du Diable).

On sait son rôle à ravir :
Pour s'amuser, se divertir,
Nous arrivons,
Nous accourons.
Mes chers amis, vive Thalie!
Sa gaîté, son entrain,
Ses mots joyeux et sa folie
Éloignent soudain,
De cette vie,
Et les ennuis et le chagrin.

LE PRINCE, *à l'huissier.* Maintenant, Herman, et sous aucun prétexte, vous ne laisserez entrer personne.

L'HUISSIER, *avec embarras.* Mais...

LE PRINCE. Personne au monde... excepté M. Gœthe...

LA DUCHESSE ET MARGUERITE, *faisant un mouvement.* Comment?

LE PRINCE. Je l'ai fait prévenir... ses conseils peuvent nous être utiles... surtout pour la seconde pièce... qui est de lui... *les Caprices d'un Amant,* dont il m'a offert ce matin un exemplaire, une seconde édition avec de nombreux changements... nous les verrons en répétant... (*A l'huissier.*) Vous m'avez compris...

L'HUISSIER. Parfaitement, Altesse; mais la personne qui s'était déjà présentée ce matin... maître Jean...

LE PRINCE, *se frappant le front.* Ah! mon Dieu!

L'HUISSIER. Que Monseigneur avait invité à prendre la collation à trois heures... il est là qui demande à entrer...

LE PRINCE. Le pauvre homme... je l'avais oublié! Aussitôt la répétition finie, tu feras entrer...

L'HUISSIER. Oui, Monseigneur... (*Il s'incline et sort.*)

LA DUCHESSE. Je promets alors du plaisir à Votre Altesse...

STEINBERG. Ce sera la petite pièce après la grande.

LE PRINCE. Comment cela?

MULDORF. De l'antichambre voisine il avait ce matin entendu répéter Votre Altesse...

STEINBERG. Et il avait pris au sérieux... les phrases d'honneur... de probité... que vous récitiez...

LA DUCHESSE. Quel noble... quel excellent prince! disait-il...

STEINBERG. Comment ne pas aimer... admirer tant de vertus!

MULDORF. C'était à mourir de rire!..

STEINBERG, *riant.* Et de souvenir, encore... Ah! ah! ah!

LA DUCHESSE, *de même.* Ah! ah! ah!

MULDORF. Son erreur et sa bonhomie étaient du dernier comique.

LE PRINCE, *embarrassé.* Assez, Messieurs, assez... je ne trouve pas cela si ridicule... Ce brave homme a droit à vos égards et à ma reconnaissance; il honore le prince par les vertus qu'il lui suppose, et quant aux paroles de mon rôle, ces paroles de bienfaisance et de bonté...

AIR de *la Sentinelle.*

Puisqu'il suffit pour me faire bénir
Qu'un seul instant on me les attribue,
Au fond du cœur je veux les retenir
Pour que plus tard mon rôle continue.
Si je régnais... ces mots si généreux...
Je voudrais, en cette province,
Les dire à tous les malheureux...

MARGUERITE, *qui a écouté, avec émotion.*

Le public serait plus nombreux,
Et le succès, digne d'un prince...

LE PRINCE, *vivement*. Vous croyez, Marguerite?

MARGUERITE. Oui, Monseigneur, chacun vous bénira et vous aimera.

LA DUCHESSE, *bas, au prince*. Vous l'entendez?..

LE PRINCE. Quoi!

LA DUCHESSE, *à voix haute*. Eh bien! puisque nous voilà tous réunis... si nous répétions?

TOUS. Oui, répétons...

LE PRINCE. Et M. Gœthe?

LA DUCHESSE. On commencera sans lui la première pièce.

LE PRINCE. A la bonne heure!

STEINBERG. Son Altesse a raison... commençons toujours la première scène, c'est à moi.

LA DUCHESSE. Et la seconde est à nous deux... elles sont sues et parfaitement...

STEINBERG. Oui, sans doute... mais...

LA DUCHESSE, *à voix basse*. Hâtons-nous... je vous dirai pourquoi...

MULDORF, *vivement*. Alors, c'est à moi... la lettre que j'apporte... (*Cherchant sur la table.*) Où y a-t-il une lettre...

LA DUCHESSE. Eh! non, pas encore!

MULDORF, *prenant un livre*. Alors, je soufflerai en attendant.

LA DUCHESSE. C'est Albert et Louise qui entrent ensemble... la scène essentielle.

LE PRINCE, *à Marguerite*. Je suis à vos ordres, Mademoiselle...

MARGUERITE. C'est moi qui suis aux vôtres, Monseigneur. (*La duchesse et Steinberg s'assoient à droite, Muldorf à gauche, tenant un livre et soufflant le Prince et Marguerite qui remontent la scène et simulent une entrée.*)

LE PRINCE. Pouvons-nous commencer?

TOUS. Oui, oui.

LE PRINCE. « Oui, je suis le plus heureux des hommes...

MULDORF, *soufflant*. « Le plus malheureux...

LE PRINCE. « Oui, je suis le plus malheureux des hommes...

MARGUERITE. « En vérité, monsieur Albert, on ne s'en « douterait pas... vous le fils d'un riche fermier, proprié- « taire un jour de cette belle métairie... et mieux encore...

LE PRINCE. « Que signifie ce sourire?

MARGUERITE. « Ne dit-on pas que M. Joseph Saldorf, le « meunier, vous destine sa fille Marianne?..

LE PRINCE. « Voilà ce qui me désespère!..

MARGUERITE. « Pourquoi donc? une si jolie blonde... la « beauté du village!.. ne vous en êtes-vous pas aperçu... « vous n'avez donc pas d'yeux, monsieur Albert?

LE PRINCE. « C'est vous, Louise, qui n'en avez pas...

LA DUCHESSE, *avec approbation*. Très-bien!

LE PRINCE. « Ne voyez-vous pas que je vous aime, que « c'est là mon unique pensée, ma vie entière, et que de « tous les tourments qui m'accablent, le plus cruel pour « moi c'est votre indifférence...

MARGUERITE. « Moi indifférente... monsieur Albert... qui « vous a dit cela?

STEINBERG, *avec approbation*. Bravo! bravo!..

LE PRINCE. « Ce qui me l'a dit?.. vos yeux qui sans cesse « se détournent des miens... votre calme, votre sang- « froid... ce sourire même qui, dans ce moment, semble « errer sur vos lèvres...

MARGUERITE. « Ingrat!

LA DUCHESSE. Très-bien!.. elle a dit ingrat à merveille.

MULDORF. C'est senti!

STEINBERG. Cela part du fond de l'âme.

MARGUERITE. « Dans cette ferme où je ne suis qu'une « humble et pauvre servante... que puis-je faire de mieux « que d'éviter vos regards... que de cacher au fond de « mon cœur les sentiments que j'éprouve... mais si vous « pouviez y lire au fond de ce cœur...

LA DUCHESSE. Plus haut!

MARGUERITE. « Vous verriez, monsieur Albert... que vous « êtes bien injuste, (*Baissant les yeux et la voix.*) et que « je n'aime que vous... (*Avec crainte et regardant au-* « *tour d'elle.*) que vous!..

LE PRINCE. « Ah! Louise... Louise!.. »

LA DUCHESSE. Je crois qu'il doit se jeter à ses pieds.

LE PRINCE, *s'y jetant*. C'est juste!..

STEINBERG. Il prend sa main qu'il couvre de baisers.

LE PRINCE. Sans contredit...

MARGUERITE, *voulant retirer sa main*. Mon prince... Monseigneur... il me semble que ce n'est pas nécessaire...

LE PRINCE. C'est dans le rôle.

TOUS. C'est dans le rôle.

LE PRINCE. C'est l'intention de l'auteur.

SCENE VII.

LA DUCHESSE ET MULDORF, *assis à droite du théâtre;* STEINBERG, *assis à gauche du théâtre;* MARGUERITE, *debout, au milieu de la scène;* LE PRINCE *à ses genoux, couvrant sa main de baisers;* GŒTHE, *entrant par la porte à droite, précédé d'un huissier qui se retire.*

GOETHE, *apercevant le prince aux pieds de Marguerite, et à part*. O ciel! qu'ai-je vu!

LE PRINCE, *gaiement*. Vous arrivez à propos, monsieur Gœthe, nous répétons; et si vous voulez bien nous mettre en scène...

GOETHE, *troublé*. Eh! mais... Monseigneur... il me semble que l'on ne peut y être ni mieux, ni plus naturellement que Votre Altesse...

LE PRINCE. N'est-ce pas? c'est ce que je disais... il faut que je me jette à ses pieds et que je baise sa main... vous le voyez, Mademoiselle, M. Gœthe en convient lui-même.

MARGUERITE, *avec dépit*. Et je n'ai rien à répondre... M. Gœthe doit s'y connaître mieux que personne...

STEINBERG. Quant à moi, je trouve que c'était divin, délicieux!

MULDORF. C'est un tableau charmant et la scène est parfaitement rendue!..

LA DUCHESSE. Moi, je suis plus difficile, et je trouve que la scène n'a pas été assez montée... que les dernières lignes ont été débitées avec trop de froideur... il n'y a pas d'entraînement.

STEINBERG. C'est ce que je pensais...

MULDORF. J'allais le dire...

LE PRINCE. Eh! mon Dieu, ces dernières lignes, nous pouvons les recommencer... nous ne sommes ici que pour ça...

MARGUERITE. Je crains que cela ne fatigue Votre Altesse.

LE PRINCE, *gaiement et galamment*. Nullement!.. je passerais ma vie à vos genoux... comme bien d'autres; du reste, et puisque M. Gœthe n'a pas entendu cette dernière phrase... nous pouvons la recommencer devant lui... il nous dira franchement son avis... je le lui demande, dût-il nous trouver détestables. (*Lui donnant le livre que tenait Muldorf.*) Tenez, c'est là... si vous voulez suivre.

LA DUCHESSE, *bas, à Marguerite*. C'est l'instant de vous venger : de la fierté et du courage...

LE PRINCE. Permettez-moi de vous donner la réplique; qu'est-ce que je disais donc... « Votre calme, votre sang- « froid... ce sourire même qui dans ce moment semble « errer sur vos lèvres...

MARGUERITE, *avec bien plus d'expression que la première fois*. « Dans cette ferme où je ne suis qu'une « humble et pauvre servante, que puis-je faire de mieux « que d'éviter vos regards, que de cacher au fond de mon « cœur les sentiments que j'éprouve... mais si vous pou- « viez lire au fond de ce cœur... (*Avec une chaleur tou-* « *jours croissante.*) vous y verriez, monsieur Albert, que « vous êtes bien injuste, et que je n'aime que vous... « (*Avec passion.*) que vous!.. »

LE PRINCE, *hors de lui, se jetant à ses genoux, pendant que la duchesse, Steinberg et Muldorf applaudissent de toute leur force en criant bravo.* Ah! Louise... Louise... ou plutôt... Marguerite...

GOETHE, *jetant le livre et s'élançant vers le prince qui presse la main de Marguerite sur son cœur.* Arrêtez!..

LE PRINCE, LA DUCHESSE, STEINBERG, MULDORF. Qu'est-ce que c'est?

GOETHE, *à part.* Qu'allais-je faire? me perdre de ridicule, et pour qui...

LE PRINCE, *toujours à genoux et tournant la tête en riant.* Est-ce que ce n'est pas ça .. Parlez! parlez! et quoique vous soyez à la cour... nous voulons avant tout de la franchise, vous nous l'avez promis...

GOETHE, *avec beaucoup d'émotion, cherchant à cacher son dépit.* Très-bien... mon prince... à merveille... je trouve que Votre Altesse est parfaitement dans son rôle... mais avec tout le respect que je dois à Mademoiselle, et au risque de paraître bien sévère... je dirai...

LA DUCHESSE, STEINBERG ET MULDORF. Par exemple!

LE PRINCE. Laissez dire.

STEINBERG. Je trouve que c'est parfait...

LA DUCHESSE. Bien mieux que la première fois.

MULDORF. Et que si nous recommencions une troisième, je ne sais pas où ça irait.

LE PRINCE, *lui faisant signe de se taire.* Ecoutons-le, Messieurs, écoutons-le... moi, je ne me fâche pas de sa franchise.

MULDORF. Son Altesse est trop bonne.

LE PRINCE. Parlez!

GOETHE. Je comprends qu'aimée, adorée par une personne au dessus d'elle, une jeune fille se laisse facilement enivrer... que l'éclat de la fortune l'éblouisse... que sa raison s'égare... Mais dans cet égarement même, il me semble que cette jeune fille, naguère encore si humble... si modeste, si innocente... ne doit pas, en un instant, abdiquer tout son passé... qu'elle doit au moins laisser deviner quelques traces, quelques souvenirs de sa pureté primitive.

MARGUERITE, *avec dépit.* Et moi, Monsieur, je vous dirai ..

GOETHE, *avec chaleur.* Vous me direz qu'on peut oublier, dans l'excès de sa passion.... les égards... la retenue... les convenances; mais je ne pense pas que Mademoiselle recherche de tels modèles ou ambitionne de pareils succès.

STEINBERG. Eh! mais, monsieur Gœthe, vous y mettez une chaleur...

LE PRINCE, *gaiement.* Permise à un poëte... Les opinions sont libres... on s'éclaire en discutant.

MARGUERITE. Chacun s'exprime d'après sa manière de sentir, et si monsieur Gœthe ne comprend pas un amour vrai et durable...

GOETHE. Et moi, je crois, Mademoiselle, puisque Son Altesse laisse à chacun ici le droit de dire ce qu'il pense... je crois que ce genre de rôle vous convient moins bien... que tout autre que je pourrais citer.

MARGUERITE. Monsieur me trouverait peut-être mieux dans l'autre pièce qui est de lui, je crois : *les Caprices d'un Amant!*

GOETHE, *avec chaleur.* A coup sûr... il y a là une scène... celle de l'infidélité et des reproches... que vous rendriez à merveille?

LE PRINCE, *vivement.* La scène troisième?..

GOETHE. Oui, mon prince... Mademoiselle doit la connaître...

MARGUERITE. Je la relisais encore tout à l'heure...

LE PRINCE. Eh bien! monsieur Gœthe, si vous voulez lui donner la réplique... je serais curieux de l'entendre.

MARGUERITE. Ah! bien volontiers.

LE PRINCE. D'autant plus que c'est moi qui, demain, dois remplir votre rôle. (*Cherchant sur la table.*) J'ai là le volume que vous m'avez offert ce matin, la dernière édition corrigée par vous... C'est ça... n'est-ce pas?..

MARGUERITE. Je vous attends, Monsieur.

GOETHE. Me voici, Mademoiselle.

MARGUERITE, *commençant vivement et avec chaleur.* « Je ne peux revenir, Monsieur, de votre air... de votre « ton, de vos manières...

GOETHE, *de même.* « Ils vous étonnent, Mademoiselle?»

LE PRINCE, *prenant sur la table le volume, qu'il se met à feuilleter.* Eh bien! vous commencez déjà... Attendez donc... que je puisse vous suivre.

MARGUERITE, *continuant.* « Dans ce salon, aux yeux de « tous, un pareil emportement qui ne tendait à rien « moins qu'à me compromettre...

GOETHE, *de même.* « Ah! c'était là votre seule crainte... « vous n'éprouviez pas d'autres sentiments. »

LE PRINCE, *feuilletant toujours.* Vous dites la scène troisième... (*Répétant les dernières paroles de Gœthe.*) « Pas d'autres sentiments... »

MARGUERITE. « Si Monsieur... il y en avait un autre, ce-« lui de la pitié... jaloux par amour-propre... jaloux sans « amour... et les reproches vous vont bien... à vous qui « le premier avez trahi vos serments. »

GOETHE. Moi!

MARGUERITE. Oui, vous!

MULDORF. Bravo!.. il y a une chaleur... un entrain.

STEINBERG. Tout naturels!.. quand c'est l'auteur lui-même.

LE PRINCE, *qui a feuilleté.* Ah! m'y voilà... «Trahi vos « serments!..

GOETHE. « Moi, infidèle... quand je n'ai pas cessé un « instant de vous aimer, de penser à vous... de vous « écrire... »

MARGUERITE, *oubliant son rôle.* M'écrire... si on peut dire une chose pareille? Quand c'est moi qui, chaque jour... je vous le jure, Monsieur!

GOETHE, *de même.* Espérez-vous qu'un tel mensonge puisse vous justifier, lorsque tout vous accable et vous accuse?

LE PRINCE, *à la duchesse.* Ah çà!.. il y a donc des changements?

MARGUERITE. Et qui pourrait m'accuser?..

GOETHE. Le lieu même où vous êtes... la faveur et l'éclat qui vous entourent...

MARGUERITE. Expliquez-vous, de grâce... que voulez-vous dire?.. parlez...

LE PRINCE J'aurai sauté une page... car je ne me retrouve pas...

GOETHE, *à demi-voix.* Eclat dont je rougis pour vous... car ils sont la preuve non de l'honneur, mais de l'infamie.

MARGUERITE, *hors d'elle-même.* Ah! c'est trop fort... écoutez-moi, Monsieur.

MULDORF, *écoutant de bonne foi.* Bravo!..

LA DUCHESSE, *bas, à Steinberg.* Elle nous perd!

MARGUERITE. Après un mot pareil... tout est fini entre nous... mais vous saurez auparavant que je vous aimais...

GOETHE. Mensonge et trahison!

MARGUERITE. Je l'atteste devant Son Altesse elle-même.

LE PRINCE, *se levant ainsi que tous excepté Muldorf.* Qu'est-ce à dire?

GOETHE. Oui, mon prince, ce fut mon premier, mon seul amour, et trahi par elle... je l'aime encore...

MARGUERITE, *poussant un cri et courant à lui.* Ah! s'il était vrai!

MULDORF. Bravo!

LE PRINCE, *en colère.* Assez... assez.

ENSEMBLE.

AIR : *Final de Sémiramis.*

Non, non, non,
Pour une telle audace,

Non point de grâce,
Point de pardon.
En ces lieux,
Ah! quel délire!
S'aimer, se le dire,
Tu trahis mes feux!..

LES AUTRES.

Non, non, non,
Pour une telle audace,
Non point de grâce,
Point de pardon.
Sous { mes / ses } yeux,
Ah! quel délire!
S'aimer, se le dire!
{ Il est / Je suis } furieux!

MARGUERITE.

Monseigneur...

LE PRINCE.

Laissez-moi!

GOETHE.

Elle a trahi sa foi!

LE PRINCE.

Sortez tous, oui, sortez...
Et vous, Steinberg, restez.

La répétition est finie.

CHŒUR.

Non, non, non,
Pour une telle audace, etc...

(*Gœthe et Muldorf sortent par le fond, la duchesse et Marguerite par la porte à droite; l'huissier vient de la gauche.*)

L'HUISSIER. Monsieur Jean, aubergiste.

SCENE VIII.

JEAN, *en arrière;* L'HUISSIER, *s'approchant du prince;* LE PRINCE, STEINBERG.

LE PRINCE, *à part, en colère.* Au diable la visite!

L'HUISSIER. Il vient pour cette collation.

LE PRINCE, *bas, à l'huissier.* Qu'est-ce que tu as fait là?

L'HUISSIER. Votre Altesse m'avait dit après la répétition.

LE PRINCE. C'est juste... donne des ordres!..

L'HUISSIER, *à voix haute.* De plus, pour Votre Altesse, une lettre de l'envoyé de Hesse-Darmstad.

LE PRINCE. Il suffit. (*L'huissier sort.*) Pardon, monsieur Jean, de vous faire encore attendre.

JEAN. Ne vous inquiétez pas, mon prince... je sais ce que c'est... depuis ce matin, je ne fais que cela.

LE PRINCE. Asseyez-vous, monsieur Jean... asseyez-vous. (*Jean s'asseoit au fond; le prince prend la boîte qu'il a jetée en entrant, et fait signe à Steinberg d'approcher.*) Dans mon dépit, dans ma fureur... je suis capable de tout... je me marierai!

STEINBERG, *à part.* Nous sommes perdus!

LE PRINCE, *ouvrant le médaillon.* Et après tout, puisqu'on dit la princesse Christine si jolie... (*Regardant le portrait.*) O ciel! des traits pareils...

STEINBERG. Et ce nez!...

LE PRINCE. Il n'y a pas moyen de se venger à ce prix-là.

STEINBERG, *à part.* Nous sommes sauvés!

LE PRINCE, *ouvrant la lettre.* Je verrai ce soir au concert l'envoyé de Hesse qui m'écrit, et je lui dirai à lui-même... (*Jetant les yeux sur la lettre.*) Allons, il n'y viendra pas... une indisposition grave le retiendra au lit pendant quelques jours...

STEINBERG, *à part.* Bravo!.. Si Votre Altesse, décidée à rompre, n'ose l'avouer au grand-duc, son oncle... il y a un moyen bien simple... c'est d'écrire en secret à la princesse elle-même.

LE PRINCE. Tu as raison... de loin... c'est moins effrayant... compose toi-même cette lettre et apporte-la moi.

STEINBERG. Oui, mon prince.

LE PRINCE, *toujours bas.* Que Gœthe ne quitte pas ce palais avant que je ne l'aie vu... Quant à Marguerite, auprès de qui je n'étais que trop timide, maintenant, je le jure... pas un mot sur ce qui vient de se passer... que rien ne soit décommandé et qu'on soit gai... très-gai... je l'ordonne...

STEINBERG. Tous vos ordres seront exécutés! (*A part.*) Courons dire à la duchesse que, malgré la tempête, notre vaisseau est arrivé au port!

SCENE IX.

JEAN, LE PRINCE.

LE PRINCE, *affectant un air joyeux et dégagé.* Eh bien! monsieur Jean, vous avez donc bien voulu accepter la collation que je vous offrais?..

JEAN, *avec embarras.* Certainement... mon prince... c'était trop juste!..

LE PRINCE. En effet, j'ai dîné chez vous... vous m'avez reçu... c'est à mon tour.

JEAN. Ce qui est cause... que depuis ce matin, et pour faire honneur à Monseigneur, je n'ai rien pris... rien du tout...

LE PRINCE Pauvre homme!.. (*A part, regardant la table servie.*) Je n'ai pas appétit; mais ce n'est pas une raison pour qu'il meure de faim. (*Haut.*) Asseyons-nous, monsieur Jean, et dites-moi, car on m'a déjà parlé de vous, s'il est vrai que, ce matin, vous ayez entendu, de la porte de mon cabinet, une répétition?

JEAN. Que j'ai eu la simplicité de prendre pour une chose véritable... Oui, mon prince, quand on est tout neuf à la cour... quand on ne sait rien de rien... mais cela ne m'arrivera plus maintenant...

LE PRINCE. Eh bien! pour vous dédommager, je vous garde jusqu'à demain, et veux vous faire assister à la comédie.

JEAN. Oh! non, mon prince!.. le ciel m'en préserve.

LE PRINCE. Et pourquoi donc... je veux que vous soyez non loin de moi... cela m'amusera...

JEAN. Votre Altesse est trop bonne... mais avec tout le respect que je lui dois... je lui avouerais... si je l'osais...

LE PRINCE. Parle toujours...

JEAN. Que j'ai assez de comédie comme ça; j'en sors...

LE PRINCE. Toi?

JEAN. C'est-à-dire il y a trois quarts d'heure à peu près.

LE PRINCE. Et où donc?

JEAN. Dans l'orangerie où je m'étais caché.

LE PRINCE. Dans l'orangerie... qu'est-ce à dire?..

JEAN, *lui faisant signe de se taire.* Il ne faut pas en parler, Monseigneur, car Gœthe qui est mon petit-fils...

LE PRINCE, *fronçant le sourcil.* Gœthe le poëte!

JEAN. Lui-même!.. m'avait prévenu qu'on me renverrait de la répétition générale, si on me voyait ou si je prononçais le moindre mot... aussi et bien avant deux heures, qui était l'heure fixée, je me suis glissé dans l'orangerie.

Vaudeville de l'Apothicaire.

Discrètement je me blottis
Derrière un massif de feuillage
Et de fleurs de tous les pays
Qui me prêtaient un doux ombrage;
Respirant un parfum charmant,
A mon plaisir rêvant d'avance,
Et n'entendant rien, c' fut l' moment
L' plus agréabl' de la séance.

LE PRINCE. Je t'avoue, maître Jean, que tu piques ma curiosité... à un point!..

JEAN. Il n'y a pas de quoi... allez, Monseigneur! J'ai

attendu d'abord quelques instants, et le spectacle ne commençait pas, ce qui m'impatientait, lorsqu'enfin ils sont arrivés... C'était d'abord un gros monsieur et une dame... qui, ce matin, se sont moqués de moi!

LE PRINCE. M. de Muldorf et la duchesse?

JEAN. Et puis ce grand avec qui Votre Altesse causait tout à l'heure... qui faisait dans la pièce un rôle de ministre...

LE PRINCE, *étonné*. En vérité!..

JEAN. La dame jouait une dame du palais, une dame d'honneur, et le gros un surintendant des finances!

LE PRINCE, *riant*. Voilà qui est amusant!

JEAN. Pas trop... ils se sont mis à parler comme des gens qui causent naturellement; mais pour moi qui ne suis plus aussi simple que ce matin, et qui suis au fait maintenant... il était bien aisé de voir que c'était un jeu, un semblant, enfin que ce n'était pas là une dame d'honneur et un ministre pour de vrai...

LE PRINCE, *riant*. Et qui t'a fait si bien deviner?

JEAN. Dame! tout ce qu'ils disaient... et d'abord le sujet de la pièce... un prince dont ils se moquaient, un prince, leur souverain...

LE PRINCE, *à part, avec colère*. Par exemple!.. (*Reprenant son calme et essayant de sourire.*) Raconte-moi tout ce que tu as entendu... je veux dire le sujet de la pièce... cela me divertira infiniment.

JEAN. Ma foi non... ce n'est pas divertissant du tout... au contraire...

LE PRINCE. C'est égal... va toujours...

JEAN. Voici donc la chose... C'est d'abord un prince que tout le monde mène... comme qui dirait par le bout du nez....

LE PRINCE. Hein?

JEAN, *vivement*. Comme si c'était possible... comme si un prince n'était pas maître chez lui... et n'avait pas sa volonté... que tout le monde doit respecter...

LE PRINCE. Après... après?

JEAN. Après, il s'agissait d'un mariage que ce prince doit faire et qui contrariait les autres, parce qu'on veut lui faire épouser une femme qui a de l'esprit et de la tête... et qui ferait voir clair à son mari; alors, et pour empêcher ce mariage, voilà ce qu'on imagine...

LE PRINCE. C'est là l'intrigue...

JEAN. Oui... vous allez voir, la dame d'honneur veut rendre le prince amoureux d'une jeune fille... qui ne pense même pas à lui... je vous demande si c'est là une chose convenable et décente; et pendant ce temps, le surintendant, qui a gagné des millions, on ne sait pas comment, et qui a peur qu'on ne revise ses comptes...

LE PRINCE, *vivement*. Le surintendant?

JEAN. Oui, le financier a prêté de l'argent, et voilà comme on l'emploie : il y a un courrier de cabinet, comme ils ont dit, qui doit apporter à la cour le portrait de la princesse, laquelle est belle et charmante comme les amours; moyennant trente mille florins, le courrier qu'on a gagné confie le portrait à la grande dame pour une heure.

LE PRINCE, *à part*. O ciel!..

JEAN. Et un peintre de la cour a pendant ce temps et pour le prix de mille florins... changé le joli nez aquilin de la princesse contre un nez camard.

LE PRINCE. Il serait possible!

JEAN. C'est la seule chose qui m'ait amusé un peu... parce qu'une princesse avec un nez camard... et le prince qui croit ça...

Vaudeville de Fanchon.

Ce nez de la princesse,
Ce nez camard le blesse,
Et son cœur indigné
Rompt cet hymen funeste!
Et quand l'ouvrage est terminé,
C'est le prince qui reste
Avec un pied de né!

C'est là la morale de la pièce!

LE PRINCE, *éclatant*. C'est une indignité!

JEAN. N'est-ce pas? c'est pitoyable! (*Se frappant le front.*) Ah! j'oubliais!

LE PRINCE. Comment, encore!

JEAN. Il y a un ambassadeur qui doit le soir venir à la cour, au concert, et qui pourrait découvrir la ruse du portrait...

LE PRINCE. Eh bien?

JEAN. Eh bien! cet ambassadeur, qui se croit toujours malade, ne voyage jamais sans son médecin, et moyennant cinquante mille florins donnés à celui-ci, il fait accroire à l'autre qu'il ne peut sans danger sortir de huit jours...

LE PRINCE, *se levant*. Ah! c'en est trop!..

JEAN, *achevant son verre*. J'étais bien sûr que ça ne vous amuserait pas... ni moi non plus... et si c'est là ce qu'on appelle de la comédie, (*Se levant.*) je ne conçois pas qu'il y ait des gens comme il faut qui choisissent et jouent de pareils rôles...

LE PRINCE, *se promenant agité*. Tu as raison...

JEAN. N'est-ce pas?.. Une grande dame qui trafique de l'honneur d'une jeune fille; un financier qui vole l'État... et un ministre qui pour garder le pouvoir trahit son maître... est-ce que cela s'est jamais vu... et je me demandais comment vous, Monseigneur, qui êtes un bon et noble prince, vous laissiez représenter à votre cour des pareilles choses...

LE PRINCE. C'est vrai.

JEAN. C'est... c'est d'un mauvais exemple!

LE PRINCE. C'est vrai...

JEAN. Et si cela allait donner à quelqu'un l'idée de prendre cela au sérieux... voyez quel danger...

LE PRINCE, *lui prenant la main*. Maître Jean, vous êtes un honnête homme.

JEAN. Certainement, je n'entends rien aux comédies, quoique j'aie un garçon qui en fait son état... mais ce n'est pas ainsi que j'aurais arrangé celle-là!

LE PRINCE. Et comment auriez-vous fait?..

JEAN. J'aurais fait... que le prince... je ne sais pas comment, aurait découvert tout cela!

LE PRINCE, *vivement*. Eh bien... soit, le prince a découvert, il sait tout!

JEAN. Qu'il aurait mis tout le monde à la porte!.. donné la jeune fille à quelque amant de son choix... et qu'il aurait gardé pour lui la gentille princesse au nez aquilin, une femme d'esprit qui l'aurait rendu heureux... comme un bourgeois!.. et qui l'aurait aidé à être prince!..

LE PRINCE. Très-bien!

JEAN. C'est peut-être uni comme bonjour, mais au moins c'est moral... ça fait plaisir à voir, et tous les honnêtes gens crieraient bravo!..

LE PRINCE. Maître Jean, voilà des idées qui ne sont pas à dédaigner... restez ici une heure encore... ne fût-ce que pour voir la fin de la comédie que vous m'avez racontée...

JEAN. Je vous avouerai, Monseigneur, que pour mon goût et mon agrément particulier, j'aimerais autant...

LE PRINCE. Ne pas la revoir... mais je vous en prie...

JEAN. Votre Altesse connaît mon dévouement...

LE PRINCE. Je vous accorderai en revanche ce que vous voudrez...

JEAN. Franchement, ça vaut bien cela...

LE PRINCE. Et chaque fois que vos affaires vous appelleront à Weymar... vous viendrez me voir... je le veux.

JEAN. A condition que quand Votre Altesse passera devant l'auberge du *Docteur Faust*, elle s'y arrêtera...

LE PRINCE, *lui tendant la main*. C'est dit... touchez là!..

JEAN, *lui secouant la main.* Ah! vous n'êtes pas fier, et ce que je disais ce matin avant de vous connaître... je le répète maintenant, vous êtes un bon prince! un vrai prince!

LE PRINCE. Pas encore, mais bientôt peut-être. (*Il sort par la droite.*)

SCENE X.

JEAN, *puis* GŒTHE.

JEAN. Allons, Gœthe avait raison... Il y a du bon à la cour, je commence comme lui à m'y faire, et à m'y trouver bien.

GOETHE, *entrant vivement par le fond.* Me retenir dans ce palais... ah! cela n'a pas de nom... c'est indigne!

JEAN, *avec bonhomie.* Quoi donc! quoi donc!..

GOETHE. Vous disiez vrai, mon grand-père! c'est ici un endroit de perdition... un séjour funeste où rien n'est respecté...

JEAN. Dans tes comédies, je ne dis pas... mais ici à la cour... c'est différent... et le prince surtout...

GOETHE. Le prince!.. mais c'est lui... lui que j'accuse...

JEAN. Et moi je le défends... Voyons! que lui reproches-tu?

GOETHE. Ce que je lui reproche... je ne le dirai ni à vous ni à personne; mais Marguerite est perdue pour moi, c'est sur le prince que je dois me venger...

JEAN. Le prince...

GOETHE. Qui prétend me retenir dans ce palais.

JEAN. Ce n'est pas vrai!

GOETHE. C'est en son nom qu'on attente à ma liberté!

JEAN. Ce n'est pas vrai!..

SCENE XI.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

AIR : *Il faut quitter Golconde.*

Ah! grand dieu! que viens-je d'apprendre!
(*A Gœthe.*)
Je n'ai que vous pour me défendre.
On me retient dans ce palais :
Du prince tel est l'ordre exprès.

GOETHE, *à part.*

Eh bien, devant de pareils faits,
Que dites-vous...

JEAN.

Qu'ils n' sont pas vrais!

GOETHE.

Vous ne l'aimiez donc pas?

MARGUERITE.

Jamais.

MARGUERITE. Et ces lettres que je vous écrivais à Francfort, chez votre père...

GOETHE. Chez mon père... ah!.. retenues, interceptées par lui...

SCENE XII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, MULDORF.

ENSEMBLE.

Eh! mon dieu! que viens-je d'apprendre!
Dans ce salon, il faut nous rendre ;
Du prince tel est l'ordre exprès :
(*A Steinberg, qui entre par la droite.*)
Savez-vous quels sont ses projets?

STEINBERG.

Rassurez-vous! je les connais
Et je vous réponds du succès.

TOUS. Le voici...
Nous allons savoir ses projets.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE PRINCE, *tenant plusieurs papiers à la main.*

LE PRINCE. Ah! je vous vois tous réunis comme pour une répétition... cela se rencontre à merveille, car depuis ce matin je me suis occupé de uotre représentation (*Souriant.*) qui n'allait pas très-bien ; mais j'ai consulté... j'ai recueilli des avis sévères et judicieux... (*Jean s'incline.*) et je me suis décidé à faire quelques changements à notre comédie...

LA DUCHESSE. Laquelle?

JEAN, *naïvement.* Eh! mais... celle que je vous ai entendus répéter tantôt dans l'orangerie.

MULDORF. Comment?

STEINBERG, *riant.* Il a encore pris cela pour une répétition.

MULDORF. L'imbécile!

LE PRINCE, *sévèrement.* Quoi donc! est-ce que ce n'était pas une comédie, Messieurs?

STEINBERG. Pardonnez-moi, mon prince... c'était en secret... entre nous...

LA DUCHESSE. Un petit à propos, une surprise que nous vous ménagions, et dont le sujet...

LE PRINCE. Je le connais... monsieur Jean m'a donné l'analyse de la pièce!

JEAN. Le plus exactement que j'ai pu...

LA DUCHESSE, *à part.* C'est fait de nous...

LE PRINCE. J'ai trouvé cela... entre autres, l'incident du portrait un peu hardi... mais fort original, fort bien joué surtout... et cela marchait à merveille, sauf, comme je vous l'ai dit, le dénouement que je viens de changer : (*Sévèrement.*) Le prince se marie!

TOUS. O ciel!

JEAN. Bravo! voilà ce que j'appelle une fin, et tout le monde approuvera.

LE PRINCE. Mais ce changement-là a nécessité dans tous les rôles... ce que nous appelons en style de théâtre, des corrections... n'est-ce pas, Gœthe?

MULDORF, *bas, à Steinberg.* Je ne suis pas à mon aise!

STEINBERG. Ni moi non plus.

LE PRINCE. Du reste, me défiant de moi-même, j'ai consulté le grand-duc mon oncle...

STEINBERG, *à part.* C'est encore pis!..

LE PRINCE. Qui est encore, malgré son âge, de fort bon conseil... et qui a même écrit quelques notes de sa main. (*Parcourant les papiers.*) Le rôle de la dame d'honneur.

JEAN, *montrant la duchesse.* C'est Madame!

LE PRINCE, *lui remettant un papier.* Voici... Puis le rôle du ministre...

JEAN, *montrant Steinberg.* Monsieur qui est là-bas... (*Le prince lui remet un papier.*)

LA DUCHESSE, *lisant le papier.* Exilée dans mes terres!

JEAN, *au prince.* C'est mieux!

STEINBERG, *lisant.* La démission de tous mes emplois!

JEAN, *au prince.* Il n'y a pas de comparaison... c'est bien plus moral!.. (*A Steinberg.*) Et plus satisfaisant, n'est-ce pas?

LE PRINCE. Quant au financier...

JEAN, *à M. de Muldorf.* C'est vous que cela regarde...

LE PRINCE, *lui donnant un papier.* Il n'y a rien de changé!.. dans le rôle du financier... il est seulement obligé de verser au trésor deux ou trois millions... fruit de ses premières dilapidations...

MULDORF. Deux millions!

JEAN, *à Muldorf, en riant.* Ou trois... eh bien! c'est juste, et en même temps c'est drôle!

LE PRINCE. Si mieux il n'aime qu'on revise ses comptes.

MULDORF, *vivement*. Non, Monseigneur, je préfère la première manière. (*A part.*) J'y gagne encore...

JEAN. Et la jeune fille... Monseigneur...

LE PRINCE. Le prince signera son contrat de mariage avec celui qu'elle aime; mais pour cette dernière scène, je demanderai les avis de M. Gœthe... qui plus tard, je l'espère... après mon mariage, viendra se fixer à la cour de Weymar... près de moi, comme secrétaire... et surtout comme ami... nous ferons ensemble de la politique et des drames...

GOETHE. Jamais d'aussi noble que celui d'aujourd'hui, mon prince...

LE PRINCE. Il n'est pas de moi, mais de M. Jean... demandez-lui plutôt.

GOETHE. Comment... mon grand-père, vous qui ne saviez pas ce matin ce que c'était qu'une comédie... vous en faites maintenant?

JEAN. Que veux-tu... il paraît que c'est dans le sang.

CHŒUR.

AIR : *Parmi ces guerriers* (Mousquetaires).

Ne méprisons pas
Les nobles ébats
Offerts par Thalie;
Car la comédie
Flatte notre goût,
Se donne partout,
Et, sages et fous,
Nous la jouons tous.

FIN DE MAITRE JEAN.



LE PUITS D'AMOUR

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 20 avril 1843.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE LEUVEN.

MUSIQUE DE M. BALFE.

Personnages.

ÉDOUARD III, roi d'Angleterre. . MM. CHOLLET.
LE COMTE ARTHUR DE SALISBURY, son favori. . . . . AUDRAN.
FULBY, page et fauconnier du roi. M[lle] DARCIER.
BOLBURY, shérif. . . . . MM. HENRI.
LORD NOTTINGHAM. . . . . . . DAUDÉ.
LA PRINCESSE PHILIPPINE DE HAINAUT, fiancée du roi. . . . . . M[mes] MÉLOTTE.
GERALDINE, cousine de Bolbury. THILLON.
LE CONSTABLE MAKINSON, personnage muet.
FAVORIS DU ROI.
SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR. — CONSTABLES, ETC.

La scène se passe à Londres.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place (*square*), avec quelques arbres de chaque côté. A gauche, la maison du shérif Bolbury. A droite, la façade d'une prison. Au milieu de la place, un puits à demi ruiné avec la margelle et les accessoires gothiques. A gauche, un banc de pierre. Au fond, différentes rues aboutissant à la place.

—

SCENE PREMIERE.

LE SHÉRIF BOLBURY, CONSTABLES, POLICEMEN.

(*Au lever du rideau, Bolbury tient à la main des rapports qu'il parcourt; il est entouré de quelques-uns de ses subordonnés. Bientôt des constables et des hommes de police arrivent de différents côtés et se pressent autour de lui.*)

INTRODUCTION.

CHŒUR.

Agents
Diligents,
Nous, par qui la ville
Est tranquille,
Nous accourons tous,
Maître, nous entendre avec vous!
Parlez
Et réglez
Le service
De la police!
Par nous vos avis
Seront respectés et suivis!

BOLBURY, *avec importance, se promenant au milieu d'eux.*

Pour bien remplir mon ministère,
Mon Dieu! quel travail est le mien!
Qu'il faut d'esprit, de caractère!
Sans moi dans Londres on ne fait rien!
Ici, sans moi rien n'irait bien!

SCENE II.

LES MÊMES, FULBY.

FULBY, *présentant une dépêche à Bolbury.*

Pour monsieur le shérif, un important message!

BOLBURY, *avec joie.*

De la cour?

FULBY.

De la cour!

BOLBURY, *avec orgueil.*

Ah! pour moi quel honneur!

(*Saluant Fulby.*)

Mais veuillez donc, monsieur le page,
Entrer chez votre serviteur!

FULBY, *à part.*

Avec plaisir... Là, sans qu'on me soupçonne,
J'attendrai le signal que la beauté me donne;
Et la fin de ce jour
Sera tout à l'amour!

BOLBURY.

Entrez, entrez dans ma demeure :
Le devoir me retient ici;
Mais je vous rejoins tout à l'heure.

FULBY, *entrant.*

Ne vous pressez pas, grand merci!

(*Bolbury revient en scène, et il est entouré de nouveau par ses constables.*)

CHŒUR.

Agents
Diligents,
Nous, par qui la ville, etc.

BOLBURY, *qui a lu la dépêche.*

Ah! qu'ai-je lu! Pour moi, quel avantage!
Je pourrai donc enfin me signaler...
Oui, mes amis, grâce à votre courage,
De moi bientôt l'on va parler :

TOUS.

Expliquez-vous!

BOLBURY.

Ecoutez tous!

(*Lisant.*)

« Le faux prince Édouard est, dit-on, dans la ville,

« Et de ses partisans il cherche à s'entourer! »
Par une surveillance habile,
De sa personne il faut nous assurer!

TOUS.

De sa personne il faut nous emparer!

BOLBURY.

Allons, troupe fidèle,
Montrez du cœur, du zèle,
Par ce coup décisif
Illustrez un shérif!

CHŒUR.

Allons, troupe fidèle,
Montrons du cœur, du zèle,
Par ce coup décisif
Illustrons un shérif!

BOLBURY.

Faveurs et récompenses
Sur moi pleuvront, je pense,
Et tout cet honneur-là
Sur vous rejaillira!

CHŒUR.

Faveurs et récompenses,
Sur lui pleuvront, je pense,
Et tout cet honneur-là
Sur nous rejaillira!

ENSEMBLE.

BOLBURY.

Partez, troupe fidèle,
Montrez du cœur, etc.

TOUS.

Allons, troupe fidèle,
Montrons du cœur, etc.

(*Ils se dispersent de différents côtés.*)

SCENE III.

BOLBURY, *puis* GÉRALDINE.

BOLBURY, *seul.* Grâce au ciel! le temps est à l'orage!.. c'est le beau temps pour la police... On s'agite, ou conspire contre notre gracieux monarque Edouard! (*Relisant la lettre qu'il a reçue.*) « Un intrigant, un scélé- « rat, profitant de quelque ressemblance avec le roi, se « donne pour le frère aîné de Sa Majesté, dont la mort « a été révoquée en doute par quelques séditieux... Sous « prétexte qu'il a les traits de notre souverain, il veut « avoir sa couronne et chercher à fomenter des troubles, « même dans la capitale... » (*S'arrêtant.*) Je remplirai la mission qu'on me donne... je le prendrai, je le saisirai. J'ai des agents pour cela, et s'ils le découvrent, il y a une récompense... pour moi, qui suis leur chef... C'est toujours ainsi en bonne administration... et cela viendra à merveille avec les idées que j'ai... (*Apercevant Géraldine qui sort de la maison et se dirigeant vers le fond.*) Ah! Géraldine... Géraldine! où donc allez-vous ainsi?.. quand j'ai à vous parler... (*L'amenant par la main.*) Il ne faut pas avoir peur, mon enfant... avec moi, votre cousin... Causons un peu des fêtes, des passes d'armes qui vont avoir lieu à l'occasion du mariage de notre féal monarque avec la princesse de Hainaut.

GÉRALDINE. Quand donc?

BOLBURY. Demain, à ce qu'on dit... La princesse a déjà été épousée à Arras, et au nom du roi, par le comte de Salisbury... Elle est arrivée hier... mais c'est demain, en grande cérémonie, et dans sa bonne ville de Londres, que le roi lui-même... Ah! mon Dieu! à propos du roi, cet envoyé de la cour, ce jeune homme que j'ai fait entrer là, chez moi, vous l'avez vu?

GÉRALDINE. Je lui ai fait une belle révérence; il ne s'en est même pas aperçu... tant il était occupé.

BOLBURY. Occupé!.. Et à quoi, s'il vous plaît!

GÉRALDINE. Debout devant les vitraux de la fenêtre, les yeux continuellement fixés sur la croisée ici en face!.. (*Elle désigne la prison.*)

BOLBURY. Celle de mistriss Makinson, la jolie petite femme de maître Makinson, un de mes constables... un gaillard bien fin et bien adroit.

GÉRALDINE. Je ne sais pas ce que ce petit jeune homme peut avoir à faire dans la maison du constable, mais hier, à la tombée de la nuit, je l'ai vu descendre mystérieusement de cette croisée, au risque de se tuer!

BOLBURY. Vraiment!.. (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah!

GÉRALDINE. Cela vous fait rire!.. Moi, j'ai tremblé pour lui!..

BOLBURY. Ah! ah! ah! (*A part.*) Brave Makinson!..

GÉRALDINE, *naïvement.* Mais ce pauvre jeune homme, en descendant ainsi de cette croisée, je vous dis qu'il peut se tuer... Il vaudrait bien mieux lui ouvrir la porte...

BOLBURY. Vraiment! vous croyez!.. Ah! Géraldine! Géraldine, mon enfant, vous êtes un trésor de candeur et d'innocence... et ceci nous amène tout naturellement à l'importante question que je voulais traiter... En vous faisant quitter l'Irlande, et en vous envoyant ici à Londres, pour les fêtes du mariage, chez votre cousin Bolbury le shérif, notre vieille tante Déborah ne vous a rien dit?

GÉRALDINE. Elle m'a dit que je m'amuserais... et je m'ennuie...

BOLBURY. Je m'en suis aperçu... Depuis huit jours que vous êtes ici... vous êtes triste!

GÉRALDINE. C'est vrai!

BOLBURY. Vous soupirez!

GÉRALDINE. C'est vrai!

BOLBURY. Vous pleurez même!

GÉRALDINE. C'est vrai!

BOLBURY. Cela ne m'étonne pas... jeune colombe irlandaise, dont le cœur se prend aisément, vous aimez?

GÉRALDINE. C'est vrai!

BOLBURY. J'en étais sûr... Et s'il ne tenait qu'à vous d'épouser celui que vous aimez...

GÉRALDINE, *vivement, avec transport.* Ah! ne me dites pas cela!

BOLBURY. Pourquoi?

GÉRALDINE. J'en mourrais de joie!

BOLBURY. Diable! il faut prendre garde!.. Vous l'aimez donc bien?..

GÉRALDINE. Ah! cela ne vous étonnerait pas si vous le connaissiez!

BOLBURY, *avec orgueil.* Je le connais!

GÉRALDINE. En vérité!.. Parlez, alors, parlez... Qu'est-il devenu?.. où est-il?

BOLBURY. Qui donc?

GÉRALDINE. Tony... si bon, si aimable, si gentil... vous savez bien?

BOLBURY, *avec dépit.* Eh! non... je ne sais pas... je vous parlais d'un autre.

GÉRALDINE. Et moi, je ne parle que de lui!

BOLBURY. Et quel est donc ce Tony?

GÉRALDINE. Un matelot.

BOLBURY. Un matelot!

GÉRALDINE. Qui tous les soirs venait chez ma tante Déborah...

BOLBURY. Il est riche?

GÉRALDINE. Il n'a rien!

BOLBURY, *à part.* Je respire! (*Haut.*) Et où est-il maintenant?

GÉRALDINE. Je l'ignore... Parti sur son vaisseau qui allait remettre à la voile... je lui ai dit de m'écrire ici, à Londres..... tous les jours je vais à la maison de poste... j'y vais encore de ce pas...

BOLBURY, *avec joie.* Et point de lettres?..

GÉRALDINE. Aucune!

BOLBURY, *de même.* Je comprends!..

GÉRALDINE. Et, cependant, Meg la devineresse m'a dit que nous nous reverrions... Mais, ce qui m'inquiète, c'est que voilà deux nuits de suite que je vois Tony avec une plume noire à son chapeau... C'est signe de maladie ou de danger...

BOLBURY. Vous croyez cela?

GÉRALDINE. C'est connu!.. Tout le monde vous le dira, en Irlande...

BOLBURY. C'est juste!.. (*A part.*) Ces pauvres Irlandaises sont d'une crédulité... (*Haut.*) Et dites-moi, Géraldine, il n'a rien reçu de vous?

GÉRALDINE. Si vraiment!

BOLBURY. O ciel!..

GÉRALDINE. Tout ce que je pouvais lui donner de plus sacré... l'anneau de ma mère...

BOLBURY, *à part.* Passe encore!

GERALDINE. Vous n'êtes pas trop fâché, cousin?

BOLBURY. Dame! je pourrais l'être plus... Et encore une question, cousine... Si Tony le matelot était mort?..

GÉRALDINE, *vivement.* Je le suivrais!.. Oh! la vieille Meg me l'a bien dit aussi : « Quand on s'est aimé fidèlement dans ce monde, on se retrouve dans un autre pour être riches, heureux!.. »

BOLBURY. Est-elle superstitieuse!.. Et si tout bonnement, tout uniment, il était infidèle comme tout le monde?

GÉRALDINE. Ce n'est pas possible!

DUO.

BOLBURY.

Compter sur la constance
D'un matelot!
Ah! c'est trop d'innocence!
Vraiment, bientôt,
D'une telle folie,
Oui, vous rirez!
Et vite, je parie,
Vous guérirez!

GÉRALDINE, *avec sentiment.*

J'ai foi dans la constance
Du matelot!
Je crois, douce espérance,
Le voir bientôt!
Si c'est une folie,
Un vain désir,
Laissez-moi, je vous prie,
N'en pas guérir!

BOLBURY.

Et moi, pour vous, j'avais une autre envie...
Oui, vous pouviez aspirer à ma main!

GERALDINE.

C'est trop d'honneur! et je vous remercie!
Mais je préfère un plus obscur destin...
Je l'aime tant!..

BOLBURY.

Non, de votre âme
Vous bannirez un amour fugitif...

GÉRALDINE.

Je l'aime tant!..

BOLBURY.

Vous deviendrez la femme,
La femme d'un puissant shérif...
Voilà le vrai, le beau, le positif...
Mais...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Compter sur la constance, etc.

GÉRALDINE.

J'ai foi dans la constance, etc.

BOLBURY.

De ce Tony déjà le cœur est infidèle!

GÉRALDINE.

Lui, me trahir, après tant de serments!

BOLBURY.

Tous ces marins, je les connais, ma belle;
Comme les flots ils sont changeants!

GÉRALDINE.

M'oublier, lui,
Mon cher Tony!
Mon doux ami!
Non, non, jamais!
A ce malheur, si je croyais,
Ah! j'en mourrais!
Tout me dit qu'en ce jour j'aurai de ses nouvelles!
Cousin, pardonnez-moi
D'avoir donné ma foi!

BOLBURY.

J'ai soumis des cœurs plus rebelles;
De l'hymen avec moi
Vous chérirez la loi...
Du cher Tony je n'ai pas peur!
Dans votre innocent petit cœur
Je remplacerai le trompeur!

ENSEMBLE.

GÉRALDINE.

L'oublier, lui!
Mon cher Tony! etc.

BOLBURY.

Du cher Tony, je n'ai pas peur!
Dans votre, etc.

(*Géraldine sort par le fond à gauche.*)

SCENE IV.

BOLBURY, *seul.* C'est qu'elle est charmante!.. j'en suis affolé!.. L'aveu qu'elle vient de me faire est une nouvelle preuve de la pureté de son âme... Et cette blanche fleur d'Irlande serait la proie d'un Tony, d'un matelot? Non, par saint Georges! non! Il ne viendra plus... ou s'il osait reparaître à Londres... il y aurait bien quelque moyen de l'éloigner... la loi doit en avoir... sans cela ce ne serait pas la peine d'être shérif... et il serait pardieu plaisant que ma police servît au repos de tout le monde, excepté au mien!.. moi qui sais tout ce qui se passe... (*En ce moment, on entend une vive rumeur au fond, et l'on voit Fulby sortir de la maison du shérif et courir sur le lieu du tumulte.*) Oh! mon Dieu! quel est ce bruit?.. que se passe-t-il par là?.. (*Il court regarder par la gauche.*) Une litière brisée!.. une dame qui en descend... Mais elle vient de ce côté... La voici!..

SCENE V.

BOLBURY, LA PRINCESSE DE HAINAUT, LE COMTE DE SALISBURY, FULBY, DEUX DAMES, DEUX SEIGNEURS DE LA SUITE.

LE COMTE, *à la princesse.* Ah! Madame, quel événement!

FULBY. Si Madame voulait prendre quelque repos dans la maison de M. le shérif?

BOLBURY. Ma maison et le peu que je possède sont au service de Madame!

LA PRINCESSE. Je vous remercie, monsieur le shérif... je viens d'envoyer au palais.

BOLBURY, *à part.* Au palais!

LA PRINCESSE. Et dans un instant tout sera réparé.

BOLBURY, *à part.* C'est quelque dame de la suite de la princesse...

LE COMTE. Si le roi savait que sa noble fiancée a couru ce danger!..

BOLBURY, *à part.* C'est la princesse elle-même!

LE COMTE. Quels seraient son chagrin et son inquiétude!

LA PRINCESSE. Aussi ai-je défendu qu'on le lui dise, car, en vérité, cela n'en vaut pas la peine... et notre royal époux a d'autres motifs plus sérieux d'inquiétudes et de craintes... Ces troubles aux portes de Londres... ce faux prince Édouard!

LE COMTE. Rassurez-vous... des ordres sont donnés partout... on est sur les traces de ce misérable... et bientôt...

BOLBURY, *s'avançant.* Il sera notre prisonnier... j'en réponds!.. Son Altesse peut compter sur mon zèle, mon activité, mon énergie, mon courage!

LA PRINCESSE, *regardant autour d'elle.* J'y compte, Monsieur!.. mais où sommes-nous ici?.. moi qui arrive et qui ne connais point la belle ville de Londres... Quelle est cette place?

LE COMTE. Celle du Puits-d'Amour!

LA PRINCESSE. Voilà un joli nom!

BOLBURY. Trop joli pour un endroit sinistre!.. Ce maudit puits est l'épouvantail de tout le quartier... Depuis longtemps nos habitants demandent qu'il soit comblé... mais le feu roi et notre nouveau souverain lui-même, à ce qu'on dit, n'ont jamais voulu permettre...

LA PRINCESSE. Et pourquoi cela?

LE COMTE, *vivement.* Sans doute parce que c'est un débris curieux d'antiquité, auquel se rattachent de vieilles traditions!

LA PRINCESSE, *souriant.* Mais qu'a fait ce pauvre puits pour exciter tant de haine et de colère?

BOLBURY. D'abord, on assure que, la nuit, on a vu souvent sortir de là de grands fantômes qui se répandaient par milliers dans la ville!

LA PRINCESSE, *riant.* De grands fantômes!.. Cela devient fort amusant...

FULBY, *riant.* Comment, monsieur le shérif, vous pouvez croire...

BOLBURY. Oh! moi, je ne crois pas aux fantômes... je suis un esprit fort... c'est connu!

LA PRINCESSE, *le regardant en souriant.* Ah!

BOLBURY. Mais je puis affirmer à Son Altesse, qu'un soir, il y a un mois à peine, j'ai entendu là des bruits souterrains et d'horribles éclats de rire qui semblaient partir de l'enfer!

LA PRINCESSE, *souriant.* S'il en est ainsi, pourquoi donc ce nom de puits d'Amour?

FULBY. Parce qu'autrefois, dans un désespoir amoureux, une jeune fille s'y est, dit-on, précipitée... C'est une ancienne légende!

LA PRINCESSE. Que monsieur Fulby, le fauconnier, connaît sans doute?

FULBY. Comme tout le monde!

LA PRINCESSE. Excepté moi, qui ne suis à Londres que depuis hier...

FULBY. Je crains que Votre Altesse ne regrette sa curiosité; mais je suis à ses ordres!

LÉGENDE.

Nelly, la jeune fille,
S'en venait chaque jour,
Leste, accorte et gentille,
Emplir sa cruche au puits du carrefour!
Un soir, il arriva
Qu'elle rencontra
Là
Le jeune et brave Edgard,
Archer du roi Richard.
Le bel archer l'aida,
On causa,
Devisa,
Et chaque soir, oui-dà,
On se retrouva
Là.
Que de serments d'amour!
Jusqu'à son dernier jour.
Tout ce qu'elle jura,
Oui, Nelly le tiendra!
Mais un serment
D'amant
S'envole avec le vent!
Un triste soir, hélas!
Edgard ne revint pas!
Nelly, dans sa douleur,
Attendait le trompeur,
Qu'elle croyait toujours
Fidèle à ses amours!
Elle se plaçait là,
Disant : « Il reviendra... »
Mais tout à coup voilà
Qu'un cortége passa...
Un brillant officier,
Au corsage d'acier,
Allait, devant l'autel,
Former nœud solennel!..
Ah! chacun a frémi;
Un cri
A retenti!
C'est la pauvre Nelly,
Au front pâli,
Donnant à son Edgard
Triste et dernier regard!
Elle s'élança
Là,
Et dans l'abîme se jeta!
Ah!!!
Depuis ce moment-là,
Dans le puits que voilà
Nul ne puisa!
Le puits d'Amour on l'appela,
Et la légende finit là!

Mais l'auteur ajoute cela :
Si, pour serments faits et trahis,
On se jetait au fond d'un puits,
Mes bons amis,
Je vous le dis,
Nos puits seraient bientôt remplis!

CHŒUR.

Si pour serments faits et trahis, etc...

LA PRINCESSE, *à Fulby.* Merci, Monsieur, grand merci!

BOLBURY, *qui est remonté vers le fond, redescendant.* Une nouvelle litière arrive du palais... Son Altesse veut-elle qu'on la fasse avancer?

LA PRINCESSE. Non... nous allons à sa rencontre... Je vous suis obligé, monsieur le shérif... Votre nom?

FULBY. Maître Bolbury!

LE COMTE, *vivement et à demi-voix au shérif.* Bolbury! Vous vous nommez Bolbury?

BOLBURY. Oui, Monseigneur!

LE COMTE. Vous êtes le cousin d'une jeune Irlandaise arrivée récemment à Londres?

BOLBURY. Miss Géraldine... et pourquoi?..

LE COMTE. Oh! rien... Hier on parlait d'elle à la cour, de sa beauté... de...

LA PRINCESSE, *se retournant.* Monsieur le comte!

LE COMTE. Me voici, me voici, Madame!

BOLBURY, *à part.* On parle déjà de ma future à la cour! Me voilà lancé!.. je serai grand shérif... (*Il suit la princesse et le comte qui disparaissent par le fond à droite : la nuit commence à venir.*)

FULBY, *qui a regardé la croisée de la maison à droite.* Rien encore!.. qui peut l'empêcher?.. (*En ce moment un vase de fleurs est placé sur l'appui de la fenêtre.*) Ah! enfin, voici le signal... (*Il observe s'il ne peut être vu, ouvre la porte et se glisse rapidement dans la maison : au même instant paraît par la gauche un homme en-*

veloppé d'un grand manteau et qui semble examiner les localités.)

SCENE VI.

LE ROI, *seul.*

RÉCITATIF.

C'est bien ici qu'hier j'aperçus cette belle!
Et peut-être à mes yeux viendra-t-elle s'offrir?
Promenons-nous!.. Un roi peut faire sentinelle
Quand la consigne est amour et plaisir!

CAVATINE.

O passe-temps enchanteur!
Sous ce manteau protecteur
L'incognito, c'est le bonheur
Sur terre!
Déguisements,
Accidents
Et dénouements
Très-piquants,
Vous seuls savez, en tous les temps,
Me plaire!

Qu'entends-je ici, la nuit?
Un malheureux gémit,
Au désespoir il est réduit...
Il va finir son sort...
Quand une bourse d'or
Soudain
Tombe en sa main!
Comme à sa détresse
Succède l'ivresse!
Trésor et richesse,
Puissé-je sans cesse
Vous placer ainsi!..

Doux passe-temps pour mon cœur,
Des rois plaisir enchanteur,
L'incognito, c'est le bonheur
Sur terre!
Pour la puissance et la grandeur
Voilà le vrai bonheur!

Ici, je vois
Des grivois,
Fêtant Bacchus et ses lois...
Bravo! je suis
De votre avis,
Mes frères!
— Vive le roi! — Doux aspect!
— A sa santé buvons sec!
— Mon verre alors se choque avec
Leurs verres!..
Sous ce balcon, j'entends
Causer ces deux amants!
« Il faut, hélas! cruels parents,
« Pour obtenir ta foi,
« Etre officier du roi! »
Sois donc nommé par moi!
Par moi,
Le roi!
Douce jouissance!
Aussi ma puissance,
De la Providence
Usurpe en silence
Les secrets
Décrets!

O passe-temps enchanteur!
L'incognito, c'est le bonheur
Sur terre!
Oui, pour vous, prince ou grand seigneur,
C'est là le vrai bonheur!

(*Il examine la maison du shérif.*)

SCENE VII.

LE ROI, LE COMTE, *revenant sans voir Edouard.*

LE COMTE. La princesse est partie!.. j'ai trouvé un prétexte pour ne pas la suivre... Me voilà seul... Géraldine, chère Géraldine!.. Elle est là, je vais enfin la revoir!.. (*Il fait quelques pas vers la maison du shérif et aperçoit le roi qui cherche à regarder par les vitraux.*) Quel est cet homme? (*Haut.*) Que cherchez-vous, mon ami?..

LE ROI, *brusquement.* Peu vous importe! Passez votre chemin!

LE COMTE, *s'avançant.* Vous le prenez bien haut, mon maître!

LE ROI. Comme il me convient, brave homme! (*Ils se trouvent face à face.*) Salisbury!

LE COMTE. Le roi!

LE ROI. Que diable faites-vous ici à cette heure, cher comte?..

LE COMTE. Quelques ordres à donner au shérif pour la cérémonie de demain... Et me sera-t-il permis d'adresser la même question à Votre Majesté?

LE ROI. Oh! moi, je me promène... incognito!

LE COMTE. Comme le sultan *Haroun al Raschild,* pour connaître par vous-même!..

LE ROI. La manière dont se fait la police... Pour surveiller nos shérifs et nos constables!

LE COMTE. Ou plutôt, pour leur donner de l'occupation... Ce manteau de couleur sombre m'annonce que Votre Majesté est ce soir en expédition!

LE ROI. Quelle idée!

LE COMTE. Ce ne serait pas la première fois!.. Du vivant de votre auguste père, j'ai eu souvent, ainsi que nos joyeux compagnons, l'honneur d'escorter le prince royal dans des aventures nocturnes, dont le dénouement...

LE ROI. N'était pas toujours agréable... témoin cette fois où nous voulions enlever, le jour de sa noce, cette jolie pâtissière...

LE COMTE. Et tout le quartier ameuté contre nous!

LE ROI. Et les cris, les menaces!

LE COMTE. Mieux encore... dont nous avons été assaillis...

LE ROI, *vivement.* Incognito!.. l'honneur est sauvé... la postérité n'en dira rien...

LE COMTE. Mais vous étiez garçon, alors... tandis que, demain, votre mariage avec la princesse de Hainaut... princesse accomplie...

LE ROI. Eh! je ne le sais que de reste!.. c'est à qui m'accablera de ses vertus... c'est presque une épigramme... et c'est absurde! Car, en ménage comme ailleurs, on ne brille...

LE COMTE. Que par les contrastes!

LE ROI, *riant.* Comme tu dis!.. Et si par hasard, je me trouve à pied dans ce quartier... c'est que dernièrement j'ai aperçu là, dans cette maison...

LE COMTE, *à part.* Celle de Bolbury!

LE ROI. Une jeune fille ravissante... des cheveux blonds, des yeux bleus... dont je vous parlais hier...

LE COMTE, *à part.* C'est Géraldine!

LE ROI. Une tête d'ange ou de madone, comme ils disent en Italie... Et, aujourd'hui, presque sans le vouloir, j'ai dirigé ma promenade de ce côté pour la revoir et l'admirer... comme objet d'art... voilà tout... Y a-t-il de quoi me gronder?

LE COMTE. Peut-être!

LE ROI. Du reste, et pour mettre un terme à tes sermons, j'ai un moyen que je te dirai ce soir à notre dernière nuit de garçon... Car, vous le savez, nous nous réu-

nissons à minuit, au rendez-vous ordinaire... Tous nos initiés sont prévenus... joyeux souper, vins exquis! fête enivrante! Nous attendons même un nouvel adepte, lord Clarendon... Mais, tout brave qu'il se dit, il n'osera pas, j'en suis sûr, tenter la fatale épreuve.

LE COMTE. Et c'est ainsi que Votre Majesté renonce à ses folies de jeunesse?

LE ROI. Je t'ai déjà dit que c'était la dernière... il faut bien qu'il y en ait une... Après cela, nous serons tous sages, tous mariés...

LE COMTE, *vivement*. Parlez pour vous, Sire!

LE ROI. Non pas... qui m'aime me suive!.. et c'est là le projet que j'ai sur vous!

LE COMTE. Quoi! Votre Majesté y pense encore?

LE ROI. Plus que jamais!.. C'est une riche et belle héritière du pays de Galles, miss Oventry, que je te destine... Elle arrivera dans quelques jours... la reine, qui est prévenue, la nomme d'avance sa première dame d'honneur, et toi, grand-maître du palais...

LE COMTE. Mais, Sire...

LE ROI. Point d'objections! nous le voulons... Ah! mon bel ami, vous ririez trop de nous, si vous restiez libre... Vous vous moqueriez de votre pauvre maître enchaîné au joug de l'hymen... Non, non, vrai Dieu!.. Devenu mari, je veux que tous mes favoris le deviennent à leur tour... C'est exemplaire et moral!

LE COMTE. Cependant, Sire...

LE ROI. Ma faveur est à ce prix!.. Je n'accorde plus rien aux célibataires...

LE COMTE. Votre Majesté me permettra bien un jour de réflexions... En attendant, je dois la prévenir que, quelques instants plus tôt, elle se serait trouvée ici avec son auguste fiancée, la princesse de Hainaut... Un accident arrivé à sa voiture...

LE ROI. Point de dangers?

LE COMTE. Non sans doute... mais son fiancé ferait peut-être bien d'aller au palais, s'informer de sa santé...

LE ROI. J'y cours!.. D'autant plus que ce soir je ne compte pas paraître à son cercle!

LE COMTE. Où les ambassadeurs du Hainaut viennent prendre congé!

LE ROI. Justement!.. La Flandre et le Hainaut sont ennuyeux à périr... Tu les recevras pour moi... et tu bâilleras pour notre compte, toi qui as déjà épousé ma femme par procuration!

LE COMTE. Mais comment justifier votre absence!

LE ROI. Des affaires d'Etat... On en a toujours à volonté! Pendant ce temps, je serai avec nos convives, au lieu de nos réunions, où tu viendras nous rejoindre après le départ de l'ambassade. (*En ce moment on voit le constable Makinson se diriger vers sa maison et rentrer par la porte où s'est glissé Fulby.*) Silence! voici quelqu'un... Ah! c'est un constable qui rentre tranquillement chez lui... Adieu, je retourne au palais... A ce soir, mon fidèle compagnon... N'oublie pas que tu dois partager toutes les folies de ton maître, y compris même le mariage! (*Il disparaît par le fond.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, *seul*. Me marier! me marier!.. Il dit vrai... ma fortune, ma grandeur à venir en dépendent. D'ailleurs, et quelque amour qu'elle m'inspire, je ne puis jamais penser à épouser Géraldine... ce serait me perdre... et la tromper. La séduire... elle si dévouée, si vertueuse!.. plutôt renoncer à elle et lui rendre ses serments... Oui, oui, j'agirai en honnête homme... je ne la reverrai plus! (*A ce moment, Fulby sort par une fenêtre de la maison du constable, saute à terre et tombe presque aux pieds du comte.*)

SCENE IX.

FULBY, LE COMTE.

LE COMTE, *stupéfait*. Fulby!

FULBY. Moi-même, monsieur le comte... Pardon de ma brusque arrivée... mais ce damné constable, on dirait qu'il le fait exprès... C'est la seconde fois qu'il m'oblige à sauter ainsi depuis hier...

LE COMTE. Et d'où sors-tu, malheureux?..

FULBY. Dame! Monseigneur, quand l'hymen entre par la porte, l'amour s'en va par la fenêtre.

LE COMTE. Mauvais sujet!

FULBY. Ah! ne me grondez pas!.. J'ai tort, je le sens bien... moi qui, par votre protection, ai été nommé fauconnier du roi, et d'aujourd'hui son échanson... moi qui, grâce à vos bontés, me trouve placé à la brillante cour d'Edouard, je devrais n'adresser mes hommages qu'à des ladies, à des comtesses, à des duchesses... je me devrais cela à moi-même, et à vous surtout, mon protecteur, qui répondez de moi... Mais, que voulez-vous! elle est si jeune, si jolie et si aimable!..

LE COMTE. Eh! qui donc?

FULBY. Je n'ose pas vous le dire... la femme d'un constable...

LE COMTE. Il serait possible!

FULBY. Oui, Milord!.. son mari n'est que constable... j'en rougis pour lui!.. mais peut-être un jour pourra-t-il être mieux que cela?..

LE COMTE, *souriant*. Cela commence déjà!

FULBY. En attendant, il est défiant, et surtout jaloux... il revient toujours au moment où on ne l'attend pas... Aussi, nous avons pris pour l'avenir des précautions...

LE COMTE. C'est bon!

FULBY. Cette pauvre Betzy m'a fait faire une seconde clef d'une porte secrète... parce que, de sauter, comme tout à l'heure par la fenêtre, ou de courir comme l'autre jour sur les toits, il y a de quoi se tuer... sans compter que j'ai été vu par une voisine en face, la cousine du shérif!

LE COMTE. Géraldine?

FULBY. Ah! vous savez son nom?.. Une jolie fille aussi... elles sont toutes jolies dans ce quartier-là.

LE COMTE. Tais-toi!

FULBY. Vous la connaissez?

LE COMTE. Oui, oui... Tu peux même me rendre un très-grand service!

FULBY. Parlez, Milord... je serai trop heureux.

LE COMTE. Au fait, puisque tu m'as confié tes amours, je puis te dire les miennes!

FULBY. C'est bien de l'honneur pour moi!..

LE COMTE. Il y a trois mois, en Irlande, où j'étais allé recueillir la succession de lord O'Donnel, mon oncle... tous les jours je la voyais, sans lui dire qui j'étais... Elle eût repoussé les hommages du grand seigneur... mais elle accueillit Tony le matelot avec tant de confiance et d'amour... et lorsque, rappelé par le roi, pour son mariage, il me fallut revenir à Londres, je lui dis que je partais... que j'allais en mer!

FULBY. Et aujourd'hui vous voulez la voir?..

LE COMTE. Non!.. ce serait la tromper!.. car je vais me marier... Il le faut!.. le roi le veut... le roi, dont je suis le favori, parce que j'ai partagé jusqu'ici toutes ses extravagances!

FULBY. Ce qui ne vous déplaisait pas trop!..

LE COMTE. Eh! si vraiment!.. Edouard aime les scènes d'orgie et de débauche!.. et mon goût, à moi, me portait vers les plaisirs purs et tranquilles; mais il fallait plaire au maître!..

FULBY. Et vertueux par penchant, vous vous êtes fait mauvais sujet...

LE COMTE. Par flatterie... C'est bien mal, n'est-ce pas? Mais méditer de sang-froid la ruine et le déshonneur

d'une pauvre fille, qui m'aime et qui croit en moi... étouffer dans les plaisirs la voix du remords... j'ai eu beau faire... je n'en suis pas encore arrivé là... je n'en ai pas le courage... et je veux rendre à Géraldine le repos et la liberté!..

FULBY. Ah! c'est bien, Milord, c'est bien!.. Voilà une conduite loyale et digne d'un vrai gentilhomme...

LE COMTE. Mais pour achever mon ouvrage, Fulby, j'ai besoin de toi!

FULBY. Comment cela?

LE COMTE. Je ne dois pas... je ne peux pas revoir Géraldine... toutes mes résolutions, pour son repos et son bonheur, faibliraient devant un de ses regards... Mais voilà un anneau qu'elle avait donné à Tony le matelot, et que je devais garder tant que je l'aimerais... c'est-à-dire, jusqu'à la mort... Tu le lui remettras demain...

FULBY. J'entends... en lui disant qu'elle est libre... et qu'une autre femme, un autre amour...

LE COMTE. Oh! non!.. Géraldine me croire infidèle!.. Je veux qu'elle garde de Tony un tendre et pieux souvenir!

FULBY. Je lui dirai qu'il n'est plus!

LE COMTE. Oui... (*Hésitant.*) Mais si cependant sa douleur, son désespoir!..

FULBY. Rassurez-vous, Milord... elle se calmera... Croyez-moi... une femme aime mieux savoir son amant mort qu'infidèle!

LE COMTE. Chère Géraldine!.. J'ai foi dans ton zèle, dans ton amitié!..

FINALE.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

J'aurais voulu rester pour elle
Toujours Tony... vœux superflus!
Il faut la fuir! peine cruelle!
Dis-lui que son Tony n'est plus!
Par l'amour qu'elle avait fait naître
Tony ne doit plus s'animer...
Mais dis-lui qu'il a cessé d'être
Sans jamais cesser de l'aimer!

DEUXIÈME COUPLET.

Qu'elle m'oublie et qu'elle espère
Un avenir consolateur!
Ange laissé sur cette terre,
Qu'elle y connaisse le bonheur!
Par l'amour qu'elle avait fait naître
Tony ne doit plus s'animer...
Mais dis-lui qu'il a cessé d'être
Sans jamais cesser de l'aimer!

(*Il remet un anneau à Fulby, en lui faisant encore des recommandations à voix basse. Fulby le reconduit jusqu'au fond à gauche. Le comte sort. Pendant ce temps, Géraldine a paru au fond à droite.*)

SCENE X.

GÉRALDINE, FULBY.

GÉRALDINE, *entrant tristement.*
De mon Tony pas de nouvelle!

FULBY, *revenant, à part.*
Que vois-je! c'est elle! c'est elle!

GÉRALDINE, *à part.*
Il me faut attendre à demain!

FULBY, *à part.*
Qu'elle est jolie! oui, ce serait dommage
De la tromper... de flétrir son destin!

GÉRALDINE, *à part.*
Mais je ne sais... un sinistre présage
En cet instant augmente mon chagrin!

FULBY, *à part.*
La voilà seule... A remplir mon message
Je puis songer... sans remettre à demain!

ENSEMBLE.

GÉRALDINE, *à part.*
Oui, malgré moi, de sinistres présages
Viennent, hélas! augmenter mon chagrin!
Pour lui je crains les flots et les orages!
Mon Dieu! mon Dieu! veillez sur son destin!

FULBY, *à part.*
J'hésite encore... allons, prenons courage
Un noble but doit m'inspirer soudain...
C'est pour sauver son honneur du naufrage,
Qu'il faut, hélas! lui causer du chagrin!

FULBY, *arrêtant Géraldine qui va pour entrer dans la maison de Bolbury.*
Un mot, ma chère enfant!

GÉRALDINE, *avec quelque effroi.*
C'est vous, monsieur le page!
Si tard, que cherchez-vous ici?

FULBY.
Vous!

GÉRALDINE.
Moi!

FULBY.
Je viens vous parler d'un ami!

GÉRALDINE, *avec surprise.*
D'un ami?..

FULBY.
De Tony!

GÉRALDINE, *vivement.*
Il se pourrait... vous connaissez Tony?

FULBY.
Avant d'être à la cour, avec lui j'ai servi!
Nous étions du même équipage!

GÉRALDINE, *vivement.*
Reviendra-t-il bientôt de son lointain voyage?

FULBY, *hésitant et avec précaution.*
De sa part... tout à l'heure, on m'a remis ce gage,
Pour vous!
(*Il lui présente la bague.*)

GÉRALDINE, *la prenant avec angoisse.*
Dieu! mon anneau! mon espoir est trahi!
Tony, ne m'aime plus!
(*Elle s'assied sur le banc.*)

FULBY, *lui prenant la main.*
Ayez force et courage!
Et ne doutez jamais de lui!

REPRISE DU MOTIF DE LA ROMANCE.

« Par l'amour qu'il vous fit connaître
« Tony ne doit plus s'animer...
« Apprenez qu'il a cessé d'être,
« Mais sans jamais cesser de vous aimer! »

GÉRALDINE, *atterrée et d'une voix étouffée, à part.*
Tony! Tony! pauvre Tony!
Pour moi, pour moi, tout est fini!

FULBY, *s'approchant d'elle.*
Si je pouvais calmer le trouble où je vous voi!

GÉRALDINE.
Non, non, c'est inutile;
Je suis calme, tranquille...
Laissez-moi! laissez-moi!

FULBY, *à part.*
Et moi qui m'attendais à des cris, à des larmes!
Je me rassure et vois déjà
Que la jeune beauté, bannissant ses alarmes,
Bientôt se consolera.
Comme tant d'autres, oui, elle se calmera!
(*Il sort en souriant.*)

SCÈNE XI.

GÉRALDINE, *seule, assise sur le banc de pierre.*

Tony! Tony!
C'est son anneau! c'est lui!

(*Elle porte l'anneau à ses lèvres, met sa tête dans ses mains, fond en larmes, et la musique exprime le passage de la douleur à l'égarement; elle se lève.*)

AIR.

Ma tête s'égare!
Et de moi s'empare
Affreux désespoir!..
Ne plus le revoir!..
Non, c'est impossible!
Un sort invincible
Veut, dans ses rigueurs,
Séparer nos cœurs!
L'amour qui m'enivre
Saura nous unir!..
Oui, je le veux suivre
Et pour lui mourir!
Sur cette terre, en mes douleurs cruelles,
Hélas! que ferai-je sans lui?
Tony, Tony, tu m'appelles!
Mon bien aimé, me voici!
Me voici!
Ma tête s'égare!
Et de moi s'empare
Affreux désespoir, etc.
Tony! Tony!
Me voici!
Mon bien aimé, me voici!

Elle s'élance sur la margelle du puits et se précipite dans l'abîme.)

ACTE DEUXIÈME.

Une salle souterraine. A gauche, sur le premier plan, une porte recouverte d'une riche portière. Sur le deuxième plan, une autre porte. A droite, au premier plan et vis-à-vis du public, une statue qui tourne sur son piédestal et laisse voir un escalier taillé dans le roc. Une autre porte. A droite, un divan. Au fond, un dressoir chargé de coupes et d'argenterie. Tables, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE SALISBURY, FULBY.

(*Au lever du rideau, la statue à droite s'écarte, et l'on aperçoit le comte de Salisbury et Fulby descendant l'escalier.*)

LE COMTE, *descendant l'escalier.* Avance!.. avance!.. et n'aie pas peur!

FULBY, *descendant derrière le comte.* Quarante-deux marches depuis le cabinet du roi... (*Regardant autour de lui avec étonnement.*) Où sommes-nous maintenant?

LE COMTE. Attends que j'aie fermé cette issue... la seule qui conduise au palais... (*Il touche un ressort, la statue se replace devant l'escalier qu'elle referme.*)

FULBY. Il me semble être dans un conte de fées, et je me demande à quoi peut servir cette pièce si richement décorée?

LE COMTE. C'est un des appartements de ce palais souterrain... et tu ne vois rien encore. (*Montrant la droite.*) De ce côté sont des salons magnifiques, des boudoirs élégants et mystérieux, que tu connaîtras plus tard... Cette pièce est pour toi la principale, celle où tu dois exercer tes nouvelles fonctions d'échanson.

FULBY. La salle à manger?..

LE COMTE. Tu l'as dit... et je n'ai pas besoin de te recommander une inviolable discrétion... Etre admis dans les plaisirs d'un roi, c'est une faveur souvent fatale... Il y va de la fortune ou de la tête...

FULBY. Je tâcherai que l'une ne me fasse pas perdre l'autre... Mais vous, Milord, qui êtes mon protecteur et mon maître, daignez me dire ce que j'aurai à faire...

LE COMTE. Rien de plus simple... Une vingtaine de jeunes seigneurs vont venir jouer, souper et s'enivrer... C'est toi qui leur verseras à boire.

FULBY. J'aurai de l'ouvrage!

LE COMTE. Mais oui... Aujourd'hui surtout... car il y a réception d'un nouvel initié, d'un nouveau favori, lord Clarendon... si toutefois il a le courage de tenter l'épreuve ordinaire.

FULBY. Laquelle?..

LE COMTE. Silence!.. Il faut tout voir, tout entendre et n'interroger personne.

FULBY. C'est pour cela, Milord, que si vous vouliez d'abord tout me dire, je n'aurais plus rien à demander...

LE COMTE, *souriant.* C'est juste... Eh bien donc, notre nouvel échanson, tu as pu entendre dire que le feu roi, qui avait passé sa vie à tyranniser ses sujets, avait trouvé en eux une affection...

FULBY. Egale à ses bienfaits!..

LE COMTE. Sa popularité était devenue telle, qu'il redoutait, à chaque instant, quelque visite imprévue et tumultueuse, et, pour échapper aux surprises nocturnes, il avait fait pratiquer dans son palais diverses issues secrètes... (*Montrant la statue à droite.*) entre autres celle-ci... cet escalier...

FULBY. Que nous venons de parcourir...

LE COMTE. Qui conduisait de son cabinet dans cette salle souterraine... ensuite (*Montrant la première porte à gauche.*) dans une chambre voisine, où un puits à moitié ruiné donnait sortie sur une place de Londres, vis-à-vis la maison de Bolbury.

FULBY. Le puits d'Amour!..

LE COMTE. Justement... Après la mort du roi, le prince Edouard, qui lui ressemble peu, et qui ne craint rien, que de ne pas s'amuser, a fait servir tout ceci à ses plaisirs secrets... Dans ces salons, témoins de banquets et de bals des plus joyeux, sont entassés les plus riches ou les plus bizarres costumes; c'est de là que le prince, qu'on croit souvent livré à de graves travaux, s'échappe, la nuit, pour aller, avec ses favoris, courir les rues de Londres; c'est par là qu'après de joyeuses orgies, il se dérobe souvent aux poursuites des constables, tout étonnés d'avoir perdu ses traces... Bien plus encore... une des chimères du prince est de ne vouloir auprès de lui que des amis véritables; et, pour s'assurer du dévouement de ceux qu'il admet dans son intimité, voici des épreuves auxquelles il les soumet : il leur demande par exemple : — « M'aimez-vous autant que vous-mêmes? » Et tous les courtisans de répondre : — « Ah! Sire, cent fois plus encore! » — « Exposeriez-vous vos jours pour moi? « — « Trop heureux d'un pareil sacrifice..... mon sang!.. ma vie!.. à l'instant même! » — « S'il en est ainsi, ce soir, je vous ordonne, au risque de ce qui pourra en arriver, de vous précipiter dans le puits du carrefour. »

FULBY. Eh bien?

LE COMTE. Eh bien, de deux ou trois cents amis dévoués, quelques-uns seulement eurent ce courage... Je fus de ce nombre, et voici tout le danger que l'on a à courir; grâce à un mécanisme ingénieux, ouvrage du Vénitien Vazzanina, celui qui, intrépidement, se lance dans le précipice, est à peine descendu à quelques pieds, qu'il tombe

sur de beaux coussins de velours, et descend doucement (*Montrant la première porte à gauche.*) dans la chambre voisine, où le prince, après lui avoir donné l'accolade, l'amène ici prendre place à ses côtés à quelque banquet mythologique, où, sous des habits de caractère, tous les convives s'enivrent jusqu'au jour.

FULBY. C'est ce qui va arriver ce soir à lord Clarendon... le nouvel adepte?

LE COMTE. S'il ose s'exposer au prétendu danger, dont le mécanisme préservateur est déjà préparé.

FULBY. Il ne l'est donc pas toujours?

LE COMTE. Non, sans doute... seulement les jours d'épreuves ou les jours de nos réunions... afin que, sans se présenter au palais, nos fidèles puissent secrètement entrer ou sortir par cette issue...

FULBY. Et vous allez ainsi passer une joyeuse soirée?..

LE COMTE. Moi!.. Oh! non du tout... car j'ai promis au roi, qui doit se dire malade, de remonter au palais, et de tenir sa place dans la salle de réception jusqu'au départ des ambassadeurs... Mais, si je ne te revoyais pas, n'oublie pas, demain, le message dont je t'ai parlé pour cette pauvre Géraldine.

FULBY. Si ce n'est que cela, soyez tranquille... c'est déjà fait...

LE COMTE, *revenant vivement.* Et tu ne m'en parlais pas?

FULBY. Non vraiment, attendu qu'il n'y a pas de quoi se presser...

LE COMTE. Eh! pourquoi cela?

FULBY. C'est que vous sembliez craindre, Milord, un amour et un désespoir... qui ont été des plus raisonnables...

LE COMTE, *avec chagrin.* Est-il possible!

FULBY. Je vous promets que ça ne durera pas, et que celle-là sera bien vite consolée, si elle ne l'était pas déjà d'avance.

LE COMTE. Ah! c'est indigne!.. Non... non... de quoi vais-je me fâcher?.. Je le voulais... je le désirais... je dois me réjouir : et, puisque celle-là n'aimait pas... me voilà guéri de ma constance et de ma loyauté... J'y renonce pour jamais.

FULBY, *gaiement.* Et vous faites bien, Milord; ici, à la cour, c'est du luxe...

PREMIER COUPLET.

Le temps emporte sur ses ailes
Les chagrins prompts à s'envoler!
Et de l'oubli des infidèles
Il faut gaîment se consoler.
Oui, séchons des larmes cruelles,
Car il n'est pas juste, ici-bas,
Que les douleurs soient éternelles,
Quand les amours ne le sont pas!

LE COMTE, *écoutant du côté de la première chambre à gauche.*

Tais-toi!.. N'entends-tu pas dans la chambre voisine?..
Quelqu'un gémit!..

FULBY, *écoutant.*

Oui... c'est de ce côté...

LE COMTE.

Bravant la peur, qui, dit-on, le domine,
Lord Clarendon s'est-il précipité?

FULBY. J'y cours! (*Il s'élance par la première porte à gauche, et disparaît.*)

LE COMTE, *affectant une grande gaieté.*

DEUXIÈME COUPLET.

Je veux au plaisir qui m'appelle,
Désormais, consacrer mes jours,
Et des mépris d'une infidèle
Me venger par d'autres amours!
Je veux courir de belle en belles;
Ce serait folie, ici-bas,
De garder larmes éternelles
Aux amours qui ne le sont pas!..

SCENE II.

LE COMTE, FULBY, *sortant de la chambre à gauche.*

FULBY, *à demi-voix, vivement.* Milord!.. Milord!..

LE COMTE. Eh bien!.. lord Clarendon?

FULBY. Ce n'est pas lui... une jeune fille évanouie, qui revient à elle... A quelques mots qu'elle a prononcés, j'ai compris qu'elle s'était jetée dans le puits par désespoir amoureux...

LE COMTE. Allons donc!

FULBY. Et, m'avançant alors, j'ai reconnu...

LE COMTE. Qui donc?

FULBY. Géraldine!

LE COMTE, *vivement.* Géraldine!!!

FULBY, *le retenant.* En ce moment, elle se croit morte et dans un autre monde.

LE COMTE. Ah! courons! (*S'arrêtant.*) Grand Dieu!.. si nous étions surpris!.. si le roi ou ses amis venaient en ce moment!..

FULBY. Ne craignez rien, je veillerai. (*Conduit par le comte, il remonte l'escalier à droite, dont la statue se referme sur lui.*)

SCENE III.

GÉRALDINE, LE COMTE, *se tenant d'abord à l'écart.*

DUO.

GÉRALDINE, *à peine revenue à elle, et s'avançant sur le théâtre.*

Oui, j'ai juré de le suivre,
De revoir mon doux ami!
Là-haut je ne pouvais vivre,
Mon cœur était avec lui!

(*Elle se retourne, aperçoit le comte, pousse un cri et court dans ses bras.*)

C'est lui!.. c'est lui... le ciel exauce ma prière!

LE COMTE, *la regardant avec amour.*

Pour moi, ma bien-aimée a donc quitté la terre?

GÉRALDINE.

La vie était, sans toi plus triste que la mort,
Et je viens de mourir pour partager ton sort.

LE COMTE, *à part.*

Ah! que sa douce erreur pour mon cœur a de charmes!

GÉRALDINE.

Quoi! tu pleures!.. doit-on connaître ici les larmes?..

LE COMTE.

Des larmes de bonheur!

GÉRALDINE, *regardant le comte qui est couvert de riches habits.*

Mais quel air radieux!
Tony le matelot, si pauvre encor naguère!

LE COMTE, *la serrant dans ses bras.*

Est heureux maintenant.

GÉRALDINE.

Oui, qui souffre sur terre,
En est récompensé, je le vois, dans les cieux!

ENSEMBLE.

GÉRALDINE, *en extase.*

O vue enchanteresse!
C'est ici le séjour
De l'éternelle ivresse,
De l'éternel amour!
O volupté suprême!
O volupté des dieux!
Je revois ce que j'aime;
Pour moi s'ouvrent les cieux!

LE COMTE.

O vue enchanteresse!
C'est ici le séjour
De l'éternelle ivresse,
De l'éternel amour!
O volupté suprême!
O volupté des dieux!
Oui, pour celui qui t'aime
Le ciel est dans tes yeux!

LE COMTE, *à Géraldine dont les genoux fléchissent.* Quoi! tu chancelles!

GÉRALDINE.

Oui, tant de bonheur m'oppresse. .
Et près de toi, mon seul trésor,
Je mourrais de joie et d'ivresse,
Si je pouvais mourir encor!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GÉRALDINE.

O vue enchanteresse! etc.

LE COMTE.

O vue enchanteresse! etc.

SCENE IV.

LES MÊMES, FULBY.

FULBY, *redescendant vivement l'escalier à droite et s'approchant du comte, lui dit à voix basse.* Milord, Milord! le roi s'apprête à sortir de son cabinet.

LE COMTE, *regardant Géraldine.* Ah! qu'il ne la voie pas! (*Avec impatience.*) Et la quitter en ce moment... pour aller recevoir les envoyés du Hainaut!..

FULBY. Ne craignez rien, je serai près d'elle...

LE COMTE. Reconduis-la vite... là-haut... chez elle... sans lui rien dire... Plus tard je lui expliquerai...

GÉRALDINE, *revenant sur le bord du théâtre et voyant Fulby vêtu de riches habits.* Et lui aussi, le pauvre enfant!.. mort!.. mort comme moi...

FULBY, *souriant.* Oui, exactement comme vous.

GÉRALDINE. Je disais bien qu'il se tuerait à courir ainsi sur les toits!.. (*Avec naïveté.*) Est-ce comme ça que ça vous est arrivé?..

LE COMTE. Partez, Géraldine, partez!

GÉRALDINE. Partir!

LE COMTE. Oui, dans ce moment, il le faut... Encore quelques instants de séparation, et après... réunis pour ne plus nous quitter... Adieu! (*Au moment où Géraldine tourne la tête, il s'élance par l'escalier, et disparaît; la statue se replace et ferme l'issue.*)

GÉRALDINE, *se retournant, et avec stupéfaction.* Disparu!.. et avant de nous revoir, séparés encore!.. Pourquoi?..

FULBY. Pourquoi!.. parce qu'il y a des dangers que vous ne pouvez comprendre et qui vous menacent.

GÉRALDINE. Ici!.. des dangers!..

FULBY, *vivement.* Oui, vraiment... et si vous êtes docile, si vous me suivez sans rien demander... plus rien à craindre pour vous et pour lui!..

GÉRALDINE, *vivement.* Pour lui?.. Me voilà... me voilà! Partons!..

FULBY, *l'entraînant vers la porte à gauche.* Venez... (*Ils vont pour entrer par la première porte à gauche, un grand bruit et des éclats de rire se font entendre. La musique commence.*)

FULBY, *s'arrêtant et écoutant.* Non .. attendez... (*A part.*) Nos jeunes seigneurs qui arrivent...

GÉRALDINE, *effrayée.* Ah! mon Dieu! on dirait un rire de démons...

FULBY. C'est cela même!.. vous l'avez dit... Il faut les éviter!.. Là, de ce côté... dans cette pièce que je regardais tout à l'heure... (*Lui montrant la deuxième porte à gauche.*) Et surtout ne sortez pas que je ne vienne vous chercher...

GÉRALDINE. Oui... oui, Monsieur... (*Elle entre dans la seconde chambre à gauche. Fulby referme vivement la porte, dont il prend la clef.*)

SCENE V.

FULBY, NOTTINGHAM, QUELQUES AMIS DU PRINCE *sortent de la première porte à gauche, en riant aux éclats;* LE ROI *paraît ensuite par l'escalier, suivi* D'AUTRES SEIGNEURS.

NOTTINGHAM, *annonçant.* Le roi! Messieurs. (*Tous s'inclinent avec respect.*)

LE ROI, *riant.*

Lord Clarendon, malgré son courage invincible,
N'a pas osé tenter cette épreuve terrible.
Il faudra nous passer de lui...
Que ferons-nous ce soir...

TOUS.

Parlez!

LE ROI.

Non, Dieu merci...
C'est à vous de chercher.

CHŒUR.

Cherchons donc, mes amis!
Cherchons, cherchons donc, mes amis!
Hors la raison, tout est permis,
Et les refrains les plus hardis,
Et les plus piquantes houris;
Un jeu d'enfer, des vins exquis...
Que leurs flots coulent!
Que les dés roulent!
Cherchons bien, cherchons, mes amis,
Hors la raison, tout est permis!

(*Tout à coup la voix de Géraldine se fait entendre. Tous s'arrêtent avec étonnement.*)

GÉRALDINE, *dans la deuxième chambre à gauche.*

Dieu tutélaire,
En toi j'espère!
Que ma prière
Monte vers toi!
Ma voix t'implore!
Lui que j'adore,
Qu'il vienne encore
Auprès de moi!

TOUS, *écoutant.*

Une femme en ces lieux!

NOTTINGHAM.

Une voix inconnue!

LE ROI.

Par qui donc le secret a-t-il été trahi?

FULBY, *à part.*

Ah! c'en est fait! l'imprudente est perdue!

NOTTINGHAM, *montrant la deuxième porte à gauche.*

C'est par ici!..

TOUS.

C'est par ici!

(*A la fin du morceau, le roi s'élance vers la porte à gauche.*)

LE ROI. Mais je ne puis ouvrir cette porte... Qui de vous en a la clef?.. Nottingham?.. Fulby?..

NOTTINGHAM. Ce n'est pas moi...

FULBY, *avec embarras.* Ni moi, Sire... je vous assure...

LE ROI. Eh bien! brisons la porte...

TOUS, *excepté Fulby.* Oui... oui... brisons la porte!.. (*Ils s'élancent.*)

FULBY, *se jetant à genoux devant le roi.* Non, Sire, non... je vous en supplie!

LE ROI, *revenant sur le devant de la scène.* Connaîtrais-tu la dame mystérieuse?..

FULBY. Oui, Sire...

LE ROI. C'est peut-être lui qui a eu l'audace de l'amener?..

FULBY, *très-troublé.* Moi!.. c'est-à-dire...

NOTTINGHAM, *sévèrement.* Voilà le coupable!..

FULBY, *s'inclinant.* Pardon, Sire...

LE ROI, *sévèrement.* Il ne s'agit pas de cela... (*Le faisant relever.*) Est-elle jolie?..

FULBY. Charmante... hélas!..

LE ROI. Il n'y a que cela qui t'excuse... Est-ce ta maîtresse?

FULBY, *hésitant.* Mais... c'est possible...

LE ROI. Voyez-vous, déjà... (*D'un ton de reproche.*) Libertin!.. (*Se retournant vers Nottingham, à voix basse.*) Le comte de Salisbury avait raison de me le recommander pour échanson... Il a des dispositions...

NOTTINGHAM, *s'inclinant.* Oui, Sire... Et puis, il est à bonne école!.. A force de nous verser à boire, il apprendra...

LE ROI. Comment le roi boit! (*Se tournant vers Fulby.*) Fulby, nous vous pardonnons... à vous!.. (*Avec solennité.*) Mais les lois avant tout... celles du fisc sont sévères et inflexibles, tout ce qui entre ici en fraude est confisqué à notre profit...

FULBY, *effrayé.* O ciel!

LE ROI. Je l'ai dit...

TOUS. Le roi l'a dit!...

LE ROI, *se dirigeant vers l'appartement à gauche.* Et je vais à l'instant même...

FULBY, *l'arrêtant.* Non, Sire! que Votre Majesté prenne bien garde! la jeune fille qui est là ne m'appartient pas; elle n'a pas été amenée, ni cachée par moi... elle y est venue toute seule et d'elle-même...

LE ROI. Et d'où est-elle venue?

FULBY. De là-haut! par le puits...

LE ROI. Par le puits!

FULBY. Dans un désespoir d'amour, elle s'est précipitée...

LE ROI. Pas possible!

FULBY. Et ce qui vous paraîtra plus extraordinaire encore, c'est que, depuis quelques instants qu'elle est ici... elle pense avoir perdu la vie et se croit dans les régions infernales...

LE ROI. Admirable!.. Que rien ne détruise son erreur!.. au contraire... Habitants de l'autre monde, que chacun soit à son rôle et à sa réplique... Entourons la nouvelle venue de tant d'hommages et de plaisirs, que, s'il faut plus tard qu'elle revoie le jour et retourne sur terre, elle y regrette toute sa vie le temps de son trépas.

NOTTINGHAM. Je comprends... (*Il parle bas à plusieurs seigneurs, qui sortent par le fond.*) Allez, mes amis, allez!..

LE ROI. Ici, la salle du banquet; et quand ses lèvres auront effleuré ce nectar... (*A Nottingham.*) tu sais... qui procure si douce ivresse, et surtout si doux sommeil... (*A Fulby.*) C'est toi qui verseras...

FULBY, *à part.* O ciel!.. (*Haut.*) Qui, moi?..

LE ROI. Toi-même, et à coupe pleine... (*A Nottingham.*) Elle croira, en revenant à la vie et en voyant son maître à ses genoux, avoir quitté les enfers pour l'Olympe.

FULBY, *à part.* Passe pour l'enfer, mais l'Olympe... c'est trop fort!.. Je ne puis, je ne dois pas souffrir...

LE ROI. Qu'as-tu donc? puisque ce n'est pas toi qu'elle aime et dont elle est aimée!..

FULBY. Non... non, sans doute... Mais, s'il faut tout vous avouer... celui qui l'adore est un noble seigneur, qui m'avait chargé de la conduire chez elle... un des favoris, un des amis de Votre Majesté...

LE ROI. Et qui donc?

FULBY. Le comte de Salisbury.

LE ROI. Salisbury!

CHANT.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE ROI ET NOTTINGHAM.

Trahison! trahison!
Pareille défiance
Est pour nous une offense
Indigne de pardon.
Non, non, point de pardon!

NOTTINGHAM.

Nous cacher son amour!

LE ROI.

Plus encor!.. sa maîtresse!

NOTTINGHAM.

Lorsque, d'après nos lois, et d'après nos statuts,
Tous les secrets d'amour doivent être connus!

LE ROI.

Moi, qui lui disais tout, ou fillette ou princesse!

NOTTINGHAM.

C'est manquer à son prince, ainsi qu'à l'amitié.

FULBY, *timidement.*

Mais, Messieurs, cependant...

NOTTINGHAM.

Une action si noire
De nous ne doit attendre excuse ni pitié!

LE ROI.

Et lui ravir sa belle est œuvre méritoire.

NOTTINGHAM.

Le roi l'a dit!

LE ROI.

Je l'ai dit.

(*En ce moment les favoris du roi rentrent en scène, revêtus de costumes diaboliques. Nottingham, à voix basse, les a mis au fait de ce qui se passe.*)

CHŒUR.

Trahison!
Courons à la vengeance!
Pour une telle offense,
Ni grâce, ni pardon.
Non, non, point de pardon!

(*Fulby, sur un geste d'autorité du roi, lui a remis la clef de la chambre où est enfermée Géraldine. Le roi passe cette clef à Nottingham, puis il sort par le fond pour aller revêtir un costume. Nottingham, qui a jeté à la hâte sur ses épaules une espèce de dalmatique infernale, se précipite, suivi des seigneurs, dans la deuxième chambre à gauche, d'où ils ressortent aussitôt, en entraînant Géraldine, qui, saisie d'effroi, se cache la tête dans ses mains.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GÉRALDINE, FULBY, *sur le devant du théâtre, à droite.*

GÉRALDINE, *au comble de la frayeur.*

Ah! messieurs les démons, prenez pitié de moi!

(*Elle aperçoit Fulby, pousse un cri, et court se réfugier près de lui.*)

Fulby!

(*Lui montrant les seigneurs déguisés.*)

Rien qu'en voyant ces vilaines figures...

FULBY, *aux seigneurs.*

C'est aimable pour vous!

GÉRALDINE.

Je tressaille d'effroi;
Et de l'enfer, déjà, je prévois les tortures!

FULBY.

Ne craignez rien...

GÉRALDINE, *se cachant les yeux avec la main.*

Je n'ose ouvrir les yeux!
C'est l'enfer, n'est-ce pas?

(*Dans ce moment on apporte de grands bols de punch

enflammés, et Géraldine, entr'ouvant les yeux et regardant entre ses doigts, s'écrie :)

J'en vois aussi les feux!!!

CHŒUR, *vif et bruyant.*

De ce punch qui fume,
La rougeâtre écume,
En mes sens allume
Le feu du désir!
Sa lave brûlante
M'enivre et m'enchante.
Je ris et je chante...
Délire et plaisir!

(*Les uns se versent des verres de punch, ou avec des cuillers agitent la flamme des bols, tandis que les autres entourent Géraldine qui fuit épouvantée.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, LE ROI, *en riche costume de divinité infernale, une couronne sur la tête.*

GÉRALDINE, *courant au roi.*
Ah! Monseigneur, protégez-moi!

LE ROI, *la regardant.*
O ciel!

NOTTINGHAM, *la regardant aussi.*
Elle est ma foi jolie!

LE ROI.
C'est elle qu'ici je revoi!

NOTTINGHAM.
Qu'est-ce donc?

LE ROI, *à voix basse.*
La beauté qu'hier j'avais suivie!

GÉRALDINE, *examinant le roi, à Fulby.*
Quel est donc ce nouveau démon
Qui me regarde ainsi?

FULBY, *lui faisant signe de se taire.*
C'est monseigneur Pluton,
Roi de ces lieux... Voyez sa brillante couronne!

GÉRALDINE, *interdite.*
Un roi!

LE ROI.
Qui veut sur vous régner par le plaisir.
Quant à mon sceptre, je le donne
A la beauté... C'est vous l'offrir!..

REPRISE DU CHŒUR.

De ce punch qui fume,
La rougeâtre écume,
En mes sens allume
Le feu du désir!
Sa lave brûlante
M'enivre et m'enchante.
Je ris et je chante...
Délire et plaisir!

GÉRALDINE, *regardant avec inquiétude autour d'elle.*
Mais je ne le vois pas!

LE ROI.
Qui donc?

GÉRALDINE.
Pardon, monseigneur Pluton!
Reverrai-je bientôt ici...

LE ROI.
Le brillant Salisbury?..

GÉRALDINE, *étonnée.*
Non pas! mais Tony, mon ami...

LE ROI, *bas, à Fulby, en riant.*
Pauvre Salisbury!..
(*Haut, à Géraldine.*)
C'en est un autre! Et quel est ce Tony?

GÉRALDINE.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Tony le matelot m'a prise pour maîtresse.

CHŒUR DES DÉMONS, *avec un rire infernal.*
Ah! ah! buvons!

GÉRALDINE.
Et moi j'avais juré de le chérir sans cesse...

CHŒUR DES DÉMONS.
Ah! ah! buvons!

GÉRALDINE.
Mais il est mort, mon doux ami,
Et j'ai voulu mourir aussi.
Pour guérir d'amour... Ah! bien oui!
Quoiqu'on soit morte,
Ça n'y fait rien,
L'amour l'emporte,
Et je sens bien
Que je vais toujours y rêvant
Comme de mon vivant.

CHŒUR, *riant.*
La pauvre fille,
Qu'elle est gentille!
A ses amours buvons!
Buvons!

GÉRALDINE, *leur faisant la révérence.*
Messieurs les démons,
Vous êtes bien bons!

(*En ce moment, le roi fait signe à Fulby de remplir une coupe avec un flacon que Nottingham lui passe. Fulby hésite, mais obéit. Le roi présente la coupe à Géraldine qui boit.*)

GÉRALDINE.

DEUXIÈME COUPLET.

Tony le matelot, toujours fidèle et tendre...

CHŒUR, *riant.*
Ah! ah! buvons!

GÉRALDINE.
M'a dit qu'il reviendrait, et je suis à l'attendre...

CHŒUR.
Ah! ah! buvons!

GÉRALDINE, *au roi et aux autres convives.*
Dites-moi, si je dois bientôt
Revoir Tony le matelot,
Oui, Messieurs, Messieurs... il le faut!..
Quoiqu'on soit morte,
Ça n'y fait rien,
L'amour l'emporte,
Et je sens bien
Que mon cœur va toujours battant,
Toujours, comme de mon vivant!

CHŒUR.
La pauvre fille,
Qu'elle est gentille!
(*Levant leurs verres pour trinquer.*)
A ses amours buvons!
Buvons!

GÉRALDINE, *faisant la révérence.*
Messieurs les démons
Vous êtes bien bons!

LE ROI, *s'approchant de Géraldine dont il prend la main.*
Cet amant si tendre,
On peut te le rendre.

GÉRALDINE, *dont la tête est déjà appesantie.*
Monseigneur Pluton,
Vous êtes bien bon!

LE ROI.
Un autre lui-même
Te dira : Je t'aime.
Viens, viens dans les cieux
Recevoir ses vœux!

GÉRALDINE, *chancelant et portant la main à son front.*
Un voile mystérieux
S'étend soudain sur mes yeux.

ENSEMBLE.

GÉRALDINE.
Est-ce lui, qui déjà m'appelle dans les cieux?

LE ROI ET LE CHOEUR.
Oui, c'est lui qui déjà t'appelle dans les cieux!

FULBY, *à part.*
O perfides complots! ô breuvage odieux!
Déjà vont s'égarer et ses sens et ses yeux!

(*Le roi soutient Géraldine, qui va en chancelant s'asseoir sur le divan à droite, où elle s'endort bientôt. Nottingham, qui, quelques instants, a écouté à la porte de l'escalier secret, s'approche précipitamment du roi.*)

SCENE VIII.

GÉRALDINE, *assise à droite et sommeillant;* NOTTINGHAM, *près d'elle ;* LE ROI, LE COMTE DE SALISBURY, *descendant de l'escalicr à droite.*

LE ROI, *allant vers la porte secrète qui s'est ouverte.* Salisbury, est-ce vous?..

LE COMTE, *entrant.* Oui, Sire ; mais comment se fait-il?.. Quelle obscurité?..

LE ROI. Nous sortons de table, et nos convives sont dans les salons voisins à boire les vins d'Espagne...

LE COMTE. Les envoyés du Hainaut sont partis, la princesse est rentrée dans ses appartements, et je viens rejoindre Votre Majesté, que je ne veux pas plus abandonner dans ses plaisirs que dans ses dangers...

LE ROI. Ah! quoique absent, tu étais ici... par la pensée... Je ne t'attendais pas, et cependant je m'occupais de toi.

LE COMTE. En vérité!

LE ROI. Oui; remonte dans mon cabinet où j'ai à te parler... un conseil à te demander...

LE COMTE. Et pourquoi pas ici?

LE ROI, *à voix basse.* Parce qu'il s'agit de Nottingham, qui ne t'aime guère... (*Nottingham s'approche dans l'obscurité.*)

LE COMTE. J'en conviens.

LE ROI, *de même.* Et qui n'a jamais manqué de te desservir... (*En riant.*) Nous tramons, dans ce moment, contre lui un complot délicieux.

LE COMTE. Je me récuse!

LE ROI. Aussi, je ne te demande que ton avis... Une maîtresse charmante... une grande dame... passion mystérieuse qu'il a voulu nous cacher...

LE COMTE, *riant.* Est-il possible?

LE ROI. Et comme, d'après nos règlements, art. 1er, en fait de bonnes fortunes on doit tout se dire...

LE COMTE, *de même.* Plus que moins!

LE ROI. J'ai, dans ce moment, le moyen le plus piquant de le punir et de nous venger, en lui enlevant sa maîtresse... Ce moyen, faut-il en profiter?..

LE COMTE. Certainement, c'est de bonne guerre!

FULBY, *à part.* Le malheureux!

LE ROI. Ainsi donc, ton avis?..

LE COMTE. Est celui de Votre Majesté...

FULBY, *à part, avec douleur.* Ce que c'est que d'être courtisan!

LE ROI. Alors, pour bien combiner nos mesures, et surtout pour que rien ne nous dérange, va-t'en!.. Va m'attendre dans mon cabinet où je ne tarderai point à te rejoindre, car j'entends que tu sois du complot.

LE COMTE. Mais, Sire...

LE ROI. Oh! que tu le veuilles, ou non, tu en seras.

LE COMTE, *s'inclinant.* C'est trop de bontés...

FULBY, *à part.* C'est trop de perfidie!.. Et quoi qu'il doive m'en coûter... (*Il se glisse sur l'escalier.*)

LE ROI, *serrant la main du comte.* Au revoir, comte, à bientôt!.. (*Le roi se retourne vers Nottingham; pendant ce temps, le comte fait quelques pas sur l'escalier et y trouve Fulby qui l'attend.*)

FULBY, *à voix basse.* Un grand danger vous menace... Venez!.. hâtez-vous de le prévenir. (*L'escalier se referme.*)

SCENE IX.

GÉRALDINE, *endormie,* NOTTINGHAM, LE ROI, LES SEIGNEURS, *qui reviennent avec des flambeaux.*

FINALE.

LE ROI ET LE CHOEUR, *à demi-voix.*
Voici l'heure de la vengeance,
Plaisir des rois! plaisir des dieux!
Retirez-vous, } l'heure s'avance;
Retirons-nous, }
Sans bruit, Messieurs, quittez ces lieux;
Le roi l'a dit, quittons ces lieux...

LE ROI, *aux courtisans.*
Pas de bruit dans la ville, où déjà l'on sommeille,
Redoutez le shérif et les rondes de nuit...
(*A Nottingham, montrant la chambre à gauche.*)
Toi, Nottingham, là, reste seul et veille,
Et préviens-nous au moindre bruit.
(*Nottingham entre dans la première chambre à gauche.*)

TOUS, *sortant.*
Voici l'heure de la vengeance,
Plaisir des rois! plaisir des dieux,
Retirons-nous, l'heure s'avance;
Sans bruit, Messieurs, quittons ces lieux.

SCENE X.

GÉRALDINE, *endormie sur le divan à droite;* LE ROI.

LE ROI, *s'approchant de Géraldine qu'il regarde.*

AIR.

Que de grâces! que de charmes!
Par les amours enviés.
Les dieux te rendraient les armes,
Et les rois sont à tes piés.
Et notre favori, qui jaloux dissimule,
Et veut à nos regards cacher tant de trésors,
Lui ravir ce qu'il aime!.. Est-ce bien?..
(*Il s'arrête et reprend vivement.*)
Vain scrupule!..
En la voyant si belle, il n'est plus de remords!
Que de grâces! que de charmes!
Par les amours enviés.
Les dieux te rendraient les armes,
Et les rois sont à tes piés.
(*Géraldine fait un mouvement, le roi tressaille.*)
Elle s'éveille!.. Non!.. elle lutte en rêvant
Contre l'effet de ce philtre puissant!

DUO.

GÉRALDINE, *à moitié endormie.*
Je crois le voir! je crois l'entendre!
Par lui je sors du noir séjour!
Le ciel pardonne et vient me rendre
Et sa présence et son amour!
Tony! Tony!

LE ROI, *l'écoutant.*
Que dit-elle?
C'est toujours ce Tony qu'elle aime, qu'elle appelle;
Ce n'est donc pas Salisbury!

GÉRALDINE, *continuant toujours son rêve.*
Je te revois! l'enfer en ciel se change!

LE ROI.
Et loin de trahir un ami,
C'est au contraire ici moi qui le venge!

GÉRALDINE, *qui s'est levée, s'avance comme en extase.*
Tony! Tony!

LE ROI, *lui tendant la main.*
Me voici!

GÉRALDINE.
C'est bien toi... n'est-ce pas?

LE ROI.
Plus d'absence!

GÉRALDINE.
Plus de trépas!

ENSEMBLE.

Délices étranges!
Et dont la douceur
Du bonheur des anges
Enivre { mon / son } cœur!
Oui, { mon / son } œil découvre
Célestes lambris!
C'est le ciel qui s'ouvre,
C'est le paradis!

LE ROI, *tombant à ses pieds.*
Oui, c'est ton amant, c'est ton roi,
Qui ne veut vivre que pour toi!

ENSEMBLE.

Délices étranges,
Et dont la douceur
Du bonheur des anges
Enivre mon cœur!
Mon œil vous découvre,
Célestes lambris!
C'est le ciel qui s'ouvre,
C'est le paradis!

(*Après cet ensemble, Géraldine, soutenue par le roi, revient s'asseoir sur le divan où elle se rendort.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, NOTTINGHAM.

(*La musique continue pendant le rapide dialogue qui suit.*)

NOTTINGHAM, *entrant vivement par la première porte à gauche.* Sire!.. Sire!.. fuyez!.. nous sommes découverts!.. le shérif et ses constables sont descendus par le puits..

LE ROI. S'ils trouvaient le roi ici!.. que penseraient-ils? Vite, retirons-nous... Mais cette jeune fille?..

NOTTINGHAM. Je m'en charge!.. Fuyez, Sire, fuyez!

LE ROI, *allant à la porte de l'escalier à droite qu'il essaie d'ouvrir.* Fermée... fermée en dehors!..

SCENE XII.

LES MÊMES, LE SHÉRIF BOLBURY, CONSTABLES, *se précipitant par la première porte à gauche.*

LE CHŒUR, *montrant le roi et Nottingham.*
En prison il faut les conduire,
Ces bandits que le crime attire;
Leur forfait, amis, dès demain,
Recevra châtiment certain.

(*Les constables, sur l'ordre du shérif, entourent le roi, que Nottingham défend. Tout à coup, Bolbury aperçoit Géraldine.*)

BOLBURY.
Dieu! qu'ai-je vu?.. ma fiancée!
Que, tantôt, chez moi j'ai laissée!..

LE ROI.
Je comprends... Vous êtes Tony?

BOLBURY, *furieux.*
Eh! non! je suis le shérif Bolbury.

LE ROI.
Bolbury!
Encore un!.. moi compris!.. Pauvre Salisbury!

NOTTINGHAM, *à demi-voix au shérif, montrant le roi.*
Vous ignorez le nom de Milord que voici?

BOLBURY, *montrant un papier qu'il tient.*
C'est le faux Edouard... j'ai la preuve certaine...

LE ROI ET NOTTINGHAM.
Écoutez!..

BOLBURY.
C'est assez!.. Allons qu'on les entraîne!

CHŒUR.

En prison il faut les conduire,
Ces brigands que le crime attire!
Leur forfait, amis, dès demain,
Recevra châtiment certain!

(*Un des constables prend les flambeaux et passe devant le roi et Nottingham, qu'on va faire remonter par le puits. Le shérif les suit en donnant encore des instructions à ses agents. Le théâtre est devenu obscur. Salisbury, qui a entr'ouvert la porte de l'escalier secret et guetté le moment, s'avance alors, prend Géraldine dans ses bras, l'enlève et l'emporte par l'escalier dont la porte se referme vivement. Quelques constables reviennent alors avec les flambeaux; le théâtre s'éclaire.*)

BOLBURY, *désignant le divan où était Géraldine.*
Que par nous, maintenant, elle soit secourue!
(*S'approchant.*)
Disparue!!!

TOUS.
Disparue!!!

(*Ils restent stupéfaits et regardent de tous côtés, en se frottant les yeux. Bolbury, atterré, chancelle et tombe sur le divan.*)

ACTE TROISIÈME.

Le palais du roi. — Un riche appartement. Portes au fond et latérales. Tables, fauteuils, etc.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE SALISBURY, GÉRALDINE.

GÉRALDINE, *naïvement.* Ainsi donc, j'existe encore?

LE COMTE. Oui, Géraldine!..

GÉRALDINE. Vous en êtes bien sûr?

LE COMTE. Je te le promets!

GÉRALDINE. Et vous aussi?

LE COMTE, *lui serrant la main contre son cœur.* Vois plutôt!

GÉRALDINE. Dame! ça en a bien l'air!..

LE COMTE, *voulant l'embrasser.* Et si tu doutes encore?..

GÉRALDINE, *vivement*. Non, Monsieur... non... je vous crois... (*Regardant autour d'elle.*) Mais dire que nous sommes ici dans un palais... le palais du roi... Il ne voudra jamais qu'une pauvre fille telle que moi épouse un grand seigneur tel que vous!

LE COMTE. Non... car il me destine une noble et riche héritière, miss Oventry, que l'on attend aujourd'hui... Mais, dussé-je perdre la faveur du maître, dussé-je m'exposer à toute sa colère... je te l'ai dit... mon sort sera uni au tien!..

GÉRALDINE, *tristement*. Ah! j'en étais bien plus sûre dans l'autre monde que dans celui-ci!

LE COMTE. L'important, dans ce moment, c'est qu'on ne te voie pas... Nous ne pouvons retourner par où nous sommes venus... il y aurait trop de dangers... mais le jour a paru... les portes du palais doivent être ouvertes, je vais voir si nous pouvons sortir... Attends-moi là, et n'aie pas peur! (*Il sort par le fond.*)

SCENE II.

GÉRALDINE, *seule*.

RÉCITATIF.

Il s'éloigne, et pourtant je reste sans effroi,
Car son doux souvenir est toujours avec moi!

AIR.

Rêves d'amour, rêves de gloire,
Douce voix qui guidez mes pas,
A mon bonheur laissez-moi croire,
Cette fois ne m'éveillez pas!
Moi, sa femme! il l'a dit... Unis devant l'autel...
A lui, toujours à lui... sur terre et dans le ciel!
Rêves d'amour, rêves de gloire,
Douce voix, etc.

SCENE III.

LE COMTE, GÉRALDINE.

LE COMTE, *rentrant*. Viens, suis-moi, point de dangers... et si nous rencontrions quelqu'un... dis comme moi, et ne t'avise pas de me démentir...

GÉRALDINE. Cela me fait peur!..

LE COMTE, *l'embrassant*. Allons donc... confiance et courage!

GÉRALDINE, *apercevant la princesse, qui entre suivie de deux dames d'honneur*. Quelle est cette belle dame?..

LE COMTE. La princesse de Hainaut, celle que le roi doit épouser aujourd'hui.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, LE COMTE, GÉRALDINE.

LA PRINCESSE. Le comte de Salisbury!.. dans cet appartement... avec une jeune fille... Quelle est-elle?

LE COMTE, *avec trouble*. Ma fiancée... et bientôt ma femme...

LA PRINCESSE, *vivement*. Miss Oventry?..

LE COMTE. Oui... oui... princesse.

GÉRALDINE, *à demi-voix*. Que dites-vous?

LE COMTE, *de même*. Silence!..

LA PRINCESSE, *riant*. Miss Oventry, sous ce costume... Qu'est-ce que cela signifie!

LE COMTE, *avec embarras*. Oh!.. cela signifie... que ce costume... ce costume...

LA PRINCESSE. Est un déguisement... je le vois bien! qui lui va à merveille... Mais pourquoi?

LE COMTE. Déguisement nécessaire... maintenant du moins . à ceux qui voyagent!

LA PRINCESSE. Que voulez-vous dire?

LE COMTE. Les bandes de révoltés ou plutôt de brigands, qui se sont soulevés au nom du faux Edouard, attaquent de préférence les dames ou les seigneurs qu'ils supposent attachés à la cour, tandis qu'une jeune fille du pays de Galles n'éveille aucun soupçon.

LA PRINCESSE. Je comprends...

LE COMTE. Et c'est ainsi que miss Oventry et sa suite ont échapppé aux dangers... et sont arrivés...

LA PRINCESSE. Jusqu'en ce palais... où je suis ravie de la voir... car je la trouve charmante.

GÉRALDINE, *faisant la révérence*. Madame!..

LA PRINCESSE. Et elle ne me quittera plus.

GÉRALDINE, *à part*. O ciel!..

LA PRINCESSE. Elle sera dès aujourd'hui ma première dame d'honneur...

GÉRALDINE, *vivement*. Oh! ce n'est pas possible!..

LA PRINCESSE. Et pourquoi?..

LE COMTE. Une voyageuse... une étrangère qui n'est pas encore au fait des modes de la cour...

LA PRINCESSE. Nous y suppléerons... cela me regarde... Et, dès aujourd'hui, comtesse de Salisbury, vous entrez en fonctions! Vous serez à côté de moi pendant la cérémonie du mariage... car déjà tout se dispose, et je suis étonnée de n'avoir pas encore vu paraître le roi...

LE COMTE, *à part*. Je le crois bien!.. depuis hier en prison!..

LA PRINCESSE. Qui peut le retenir? Vous en doutez-vous?

LE COMTE. Oui, Madame... des affaires imprévues... des importuns dont il ne peut se défaire...

LA PRINCESSE. Les souverains ont si peu de liberté!..

LE COMTE. Celui-là surtout!..

LA PRINCESSE. Mais l'heure nous presse... (*Aux dames d'honneur qui sont au fond.*) Mesdames, pour l'auguste fête qui se prépare et où cette charmante miss paraîtra à mes côtés, disposez à l'instant sa toilette...

LE COMTE. Quoi, Madame!..

LA PRINCESSE. Allez!.. (*Les dames d'honneur emmènent Géraldine par la gauche.*)

SCENE V.

LE COMTE, LA PRINCESSE, FULBY, *entrant par la porte à droite*.

LA PRINCESSE. C'est vous, mon gentil Fulby?.. Qu'y a-t-il!..

FULBY. Le shérif Bolbury demande à parler au roi pour affaires d'État... un complot... un crime de haute trahison... Depuis le matin il sollicite audience...

LA PRINCESSE. Eh bien! qu'on l'introduise auprès de Sa Majesté!..

FULBY, *hésitant*. Sans doute... mais c'est que Sa Majesté...

LA PRINCESSE. Achevez!..

FULBY. N'a pas passé la nuit au palais...

LA PRINCESSE. Grand Dieu! je frémis... Cette absence et ce complot... Si le roi...

LE COMTE. Rassurez-vous, Madame!..

LA PRINCESSE. Ah! ce shérif qui, disiez-vous, désirait parler au roi... Je vais l'interroger.

LE COMTE, *vivement et voulant la retenir*. Nous nous chargerons de ce soin, et c'est à nous, Madame...

LA PRINCESSE. Non, non, il s'agit peut-être du salut d'Édouard... et c'est à moi, à moi seule!.. (*Au comte qui veut encore la retenir.*) Je le dois... Je le veux!.. (*Elle s'élance par la porte du fond et disparaît.*)

SCENE VI.

LE COMTE, FULBY.

LE COMTE. Ah! Fulby! Fulby!.. qu'as-tu fait?.. Ce shérif Bolbury, tout à l'heure, il s'est déjà adressé à moi pour

parvenir jusqu'au roi, prétendant qu'il attendait depuis quatre ou cinq heures... et s'il n'avait tenu qu'à moi, il attendrait encore!..

FULBY. Pourquoi donc?

LE COMTE. Tu me le demandes!.. Il vient annoncer à la reine que, par son zèle et son courage, le faux Édouard est arrêté.

FULBY. Tant mieux!..

LE COMTE. Mais ce faux Édouard!.. c'est le roi lui-même...

FULBY, *riant*. Est-il possible!.. Et qui donc a été assez audacieux...

LE COMTE. Le shérif... ou plutôt moi!.. Profitant de l'avis qu'hier tu venais de me donner...

FULBY. Qu'avez-vous fait?..

LE COMTE. Il n'y avait que ce moyen de sauver Géraldine... Un billet tracé par moi a appris à Bolbury les moyens de descendre dans le puits qui touche à sa maison... le prévenant que ce puits servait de retraite au faux Édouard.

FULBY, *riant*. C'est donc cela que le roi ne paraît pas... Et toutes les cloches de la ville qui sonnent déjà le mariage du royal fiancé...

LE COMTE. Tu oses rire?..

FULBY. En pensant que de sa prison il doit les entendre...

LE COMTE. Mais cette prison... il faudra bien qu'il en sorte... et gare les explications. Il ne pardonnera jamais à celui qui l'aura fait rougir aux yeux de sa fiancée.

FULBY. C'est vrai.

LE COMTE. A celui qui l'aura rendu la fable de la ville et de la cour.

FULBY. C'est vrai... Je ne ris plus.

LE COMTE. Et s'il vient à découvrir que ce sont mes avis...

FULBY. Que ce sont les miens...

LE COMTE. Non, non, ne crains rien... je n'exposerai jamais que moi.

FULBY. Raison de plus... pour vous sauver...

LE COMTE. Et comment?..

FULBY. Le shérif est-il encore là?

LE COMTE, *écoutant à la porte à droite*. Oui vraiment; il raconte sans doute à la princesse tout ce qu'il m'a raconté à moi-même... qu'il n'a pas voulu transférer son prisonnier à la Tour, avant que le roi ait interrogé en personne le faux Édouard... qu'en attendant il l'a renfermé lui-même en face de sa maison chez le constable Makinson, dans une salle basse, espèce de cachot.

FULBY, *avec joie*. Une tourelle?

LE COMTE. Oui.

FULBY, *de même*. Une seule fenêtre grillée, à ne pas y passer la main?

LE COMTE. Oui.

FULBY. Une seule porte en fer... que vingt haches d'armes ne pourraient briser...

LE COMTE. Oui.

FULBY, *lui sautant au cou*. Mon maître... mon maître, mon maître, réjouissez-vous! Loin d'avoir le moindre soupçon, le roi ne songera qu'à vous combler de récompenses... vous son sauveur, son libérateur.

LE COMTE. Que veux-tu dire?

FULBY. Je cours de votre part lui rendre la liberté et, dans quelques minutes, l'amener dans ce palais.

LE COMTE. Et ces barreaux, cette porte en fer?..

FULBY. Qu'importe!.. Pauvre Betzy!..

LE COMTE. La femme du constable!..

FULBY. Ce n'est pas pour cela qu'elle m'en avait donné la clef...

LE COMTE. Est-il possible!..

FULBY. Vous allez encore me gronder... m'appeler mauvais sujet...

LE COMTE, *vivement*. Non... non!..

FULBY. Il n'y a que ceux-là qui servent... vous le voyez... Adieu... adieu... gardez mon secret comme je garderai le vôtre!.. (*Il sort en courant par le fond.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE, *seul*. Que de dévouement! que de reconnaissance! Pauvre Fulby!.. Il n'y a pas longtemps, on le voit bien, qu'il habite la cour... Et si, avant le retour du shérif, le roi est mis en liberté!.. il ne se doutera de rien... (*S'arrêtant en voyant entrer Géraldine.*) Ah! Géraldine sous ces riches habits!.. Qu'elle est jolie!..

SCÈNE VIII.

GÉRALDINE, LE COMTE.

GÉRALDINE. Vous trouvez!.. Pas moi... je suis tout effrayée de me voir si belle.

LE COMTE. Il n'y a que vous que cela effraiera!..

GÉRALDINE. Et puis, je ne conçois rien à ce qui m'arrive... Un petit page, à l'air éveillé, s'approche de moi et me dit : « C'est à la charmante miss Oventry que je présente mes hommages. » J'allais répondre non... mais je me suis rappelé vos recommandations... et je me suis contentée de faire la révérence.

LE COMTE. Ce n'était pas mentir.

GÉRALDINE. Un mensonge muet... Et le petit page continuant, a dit : « Je guettais votre arrivée pour vous remettre cette boîte et ce billet qui viennent d'une auguste main... » Et, avant que j'aie pu m'en défendre, il les avait glissés dans la mienne... « Monsieur le page... Monsieur... Monsieur!.. » Ah bien! oui... il était déjà loin .. La boîte renfermait cette riche agrafe en diamants... et, quant à la lettre... je ne l'ai pas lue.

LE COMTE, *prenant la lettre*. L'écriture du roi!.. Ah! voyons... (*Lisant.*) O ciel!

GÉRALDINE. Qu'est-ce donc?..

LE COMTE. La lettre est adressée par Sa Majesté à miss Oventry, ma fiancée... celle que mon gracieux souverain veut me faire épouser...

GÉRALDINE, *avec inquiétude*. Et qui est jolie... qui est aimable?..

LE COMTE, *fronçant le sourcil*. Je l'ignore... Mais cette lettre prouverait que Sa Majesté le sait mieux que moi... Il paraît que, dans ses excursions au pays de Galles, le roi était fort bien accueilli au château de miss Oventry... souvenirs qu'il lui rappelle, et dont il réclame la continuation... ici, à la cour, quand elle sera comtesse de Salisbury.

GÉRALDINE. Ce n'est pas possible! vous qui êtes son ami...

LE COMTE, *avec dépit*. Justement! le prince me traite trop en ami... moi et tous les miens!.. Je vois maintenant pourquoi cette union lui souriait, et pourquoi il la pressait avec tant d'ardeur... Croyez donc à l'amitié des rois!.. Non pas que je tienne à mis Oventry, ma fiancée... peu m'importe. (*Regardant Géraldine.*) Mais il en est une autre peut-être...

GÉRALDINE. Que dites-vous?

LE COMTE. Il n'y est déjà que trop disposé... (*Poussant un cri.*) Et moi qui, pour l'y aider... vais justement briser ses chaînes, le faire sortir d'esclavage. .

GÉRALDINE, *étonnée*. Que dites-vous?

LE COMTE. Ah! puisse-t-il y rester toujours!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FULBY.

FULBY. Victoire!.. il est libre!.. Le voici!

GÉRALDINE. Qui donc?

FULBY. Le roi!.. J'ai doucement ouvert la porte de sa

prison... « Venez... Sire... venez... c'est le comte de Salisbury, votre fidèle et dévoué serviteur, qui m'envoie vous délivrer. » Sans que personne l'ait reconnu, nous sommes rentrés au palais par les petits escaliers... et je m'avance pour examiner le terrain et savoir si le roi peut paraître... sans danger... Il est là!..

LE COMTE, *à Géraldine*. Partez! partez! qu'il ne vous voie pas...

GÉRALDINE. Que faut-il faire?

LE COMTE. M'attendre! et ne pas quitter la reine... c'est là notre salut. (*Géraldine sort par la porte à gauche.*)

SCENE X.

LE COMTE, LE ROI, *entrant par la porte à droite*, FULBY.

LE ROI, *avec colère*. Ah! l'horrible nuit, et l'infernal boudoir que la salle basse de monsieur le constable... Par saint Georges!.. je ne me doutais pas qu'il y eût si peu d'agrément à être prisonnier d'État.

FULBY. La justice est aveugle!..

LE ROI. Et sourde!.. J'avais beau crier et répéter que j'étais le roi... ce maudit Bolbury n'écoutait rien et venait seulement de temps en temps entr'ouvrir un guichet.

FULBY. Pour s'assurer que vous étiez là... (*Regardant les habits du roi.*) Ah! mon Dieu! Et ce costume qui se ressent des fatigues de la nuit. (*Il entre par la porte à gauche.*)

LE ROI. Et il me lançait à travers les barreaux quelques railleries de geôlier... que je n'oublierai jamais. (*Toujours avec colère.*) Ah! si celui-là n'est pas pendu!..

LE COMTE. Pour avoir servi Votre Majesté...

LE ROI. Ah! tu appelles cela un service... M'avoir fait passer toute une nuit dans les angoisses et l'appréhension d'un scandale que je regardais comme inévitable... Traîné en justice le jour de mon mariage... Et, sans toi, mon cher comte, dont je ne sais comment récompenser le dévouement...

LE COMTE. Je connais les bontés de Votre Majesté et l'intérêt quelle prend à tout ce qui me touche!..

LE ROI. Oui, parbleu!.. toi... c'est moi!.. nous ne faisons qu'un.

LE COMTE. Je le sais!.. (*Fulby revient par la gauche, portant un riche manteau qu'il veut placer sur les épaules du roi.*)

LE ROI, *repoussant le manteau*. C'est bon, c'est bon... (*Au comte.*) Dis-moi d'abord comment tu as découvert que le roi d'Angleterre était tombé au pouvoir des constables... et comment surtout, tu as trouvé moyen d'ouvrir sans bruit les portes de mon cachot.

LE COMTE. Nous vous le dirons plus tard... (*Montrant la princesse qui entre.*) C'est la princesse... inquiète de votre absence... Dans un pareil moment... (*Fulby jette le manteau sur le fauteuil à gauche.*)

SCENE XI.

LE COMTE, LA PRINCESSE, LE ROI, FULBY.

LA PRINCESSE. Ah! Sire... Sire, c'est vous!.. Quelles craintes vous m'avez causées!.. Passer cette nuit hors du palais...

LE ROI, *avec embarras*. J'en suis désolé... et s'il n'avait tenu qu'à moi... je serais ici depuis longtemps... ces Messieurs vous le diront... Mais un roi n'est pas maître de ses moments...

LE COMTE. Ni souvent de sa personne!

LE ROI. Et je vous le confie à vous, Madame, il s'agissait d'une conspiration à déjouer... et au moment de réussir...

LE COMTE. Votre Majesté à été arrêtée?

LE ROI, *riant*. Oui... arrêtée... dans mes projets... sans avoir pu découvrir le fil et les auteurs de ce complot...

LA PRINCESSE. Que je connais...

LE ROI, LE COMTE ET FULBY, *vivement*. Que dites-vous?

LA PRINCESSE. Je sais tout...

LE ROI, *avec embarras*. Et comment?

LA PRINCESSE. Par un magistrat fort habile, un shérif très-dévoué, maître Bolbury, pour qui je vous demanderai une récompense qu'il mérite bien...

LE ROI, *avec colère*. Certainement...

LA PRINCESSE. Car il est venu m'apprendre qu'il avait saisi, cette nuit, et tenait enfermé chez lui, sous les verroux, notre ennemi le plus redoutable, ce fourbe, cet imposteur, ce faux Édouard...

LE ROI. En êtes-vous bien sûre?..

LA PRINCESSE. Il m'a proposé de le conduire sous bonne escorte, ici, au palais... et, en votre absence, Sire, j'avais donné ordre à un détachement de vos gardes de prêter main-forte au shérif, qui va amener devant vous ce prisonnier pour que vous l'interrogiez...

LE ROI. Devant moi?.. Eh bien! ce sera curieux!..

LA PRINCESSE. N'est-ce pas?.. Je serai charmée, pour ma part, de juger de la ressemblance... que l'on prétend prodigieuse... Nous en causions, tout à l'heure encore, avec miss Oventry, qui ne voulait pas me croire...

LE ROI, *vivement*. Miss Oventry est arrivée!..

LA PRINCESSE. Oui, Sire, depuis ce matin...

LE ROI. Ah! j'en suis charmé!.. (*Se reprenant et à Salisbury.*) pour vous, comte, à qui j'en fais compliment...

LE COMTE. Votre Majesté est bien bonne...

LE ROI. J'ai eu le plaisir de l'apercevoir quelquefois... de loin... il est vrai... de très-loin!.. Mais, autant que j'ai pu en juger, c'est une ravissante personne... la brune la plus piquante...

LA PRINCESSE. Non... non... elle est blonde.

LE ROI. Allons donc!

LA PRINCESSE. Je vous l'atteste...

LE ROI. Cela irait fort mal avec sa taille haute et imposante...

LA PRINCESSE. C'est qu'au contraire... elle est petite et toute gracieuse...

LE ROI. Ce n'est pas possible...

LE COMTE. Elle sera peut-être changée...

LA PRINCESSE. Et puis, comme Votre Majesté nous le disait tout à l'heure... elle l'a vue de si loin qu'elle aura pu se tromper...

LE ROI. De si loin... de si loin... Enfin, je serai charmé de reconnaître mon erreur... (*A la princesse.*) Et puisque miss Oventry est dans votre appartement... je vais avec vous, princesse...

UN HUISSIER *de la cour, entrant et annonçant*. Le shérif Bolbury demande à parler à Leurs Majestés...

LE ROI, *avec impatience*. Le shérif... (*A part.*) Qu'il aille au diable!

LA PRINCESSE. Faites entrer!.. Il nous amène son prisonnier, le faux Edouard, que vous devez interroger...

LE ROI. Plus tard...

LA PRINCESSE. Et pourquoi?

LE ROI, *avec impatience et embarras*. Pourquoi?.. pourquoi?.. Parce que, dans ce moment, il me serait très-difficile de le voir... je dirai même impossible... car miss Oventry et toute la cour nous attendent...

LA PRINCESSE. Je vais les faire prévenir... Mais les affaires d'Etat avant tout... (*Sur la ritournelle du morceau, et avant l'entrée de Bolbury, Fulby reprend le manteau sur le fauteuil à gauche et le jette vivement sur les épaules du roi, qui s'enveloppe et cherche à se dérober aux regards du shérif.*)

SCENE XII.

FULBY, LE COMTE, *debout ;* BOLBURY, LE ROI ET LA PRINCESSE, *assis.*

QUINTETTE.

BOLBURY, *s'adressant à la princesse.*
Madame... Madame... je vien...

LA PRINCESSE.
Parlez au roi ! c'est lui !..

BOLBURY, *saluant et avec embarras.*
Je le vois bien,
Car les traits gracieux de notre auguste maître
Ne ressemblent que trop à ceux de ce brigand...
Autant qu'un front royal peut décemment
Ressembler à celui d'un traître...

LA PRINCESSE.
Qui sera puni !

BOLBURY, *se troublant.*
Certes, il l'a bien mérité...
Et plus qu'on ne le croit, tant son adresse est grande !
Mais, dans mon intérêt, avant tout... je demande
A raconter les faits... dans toute leur clarté !

LE ROI.
Vous le pouvez !..

BOLBURY.
Je le peux ? je commence :
Cette nuit, dans un lieu de suspecte apparence,
(*Chacun répète après lui le signalement suivant.*)
Un gaillard... fort bien mis... taille haute et l'air fier,
Chapeau noir... manteau brun... chaîne d'or... pourpoint [vert...
(*Le roi referme avec soin le manteau qui le couvre.*)

BOLBURY, *continuant.*
Se disant Edouard, notre roi !.. quelle audace !
Fut arrêté par nous, mis dans la salle basse...
(*Chacun répète après lui.*)
Porte en fer... bons verroux... poings liés... bien gardé...
Eh bien !.. le scélérat !.. s'est soudain évadé !..

TOUS.
Evadé !

BOLBURY.
Evadé !

ENSEMBLE.

BOLBURY, *à part.*
Quel déshonneur pour la police,
Qui doit tout voir et tout savoir !
On va me croire son complice ;
Rien n'égale mon désespoir !

LE ROI ET LA PRINCESSE.
Ainsi le chef de la police,
Qui doit tout voir et tout savoir,
De ce traître devient complice ;
Le punir est notre devoir !

FULBY ET LE COMTE, *à part.*
Quel déshonneur pour la police,
Qui doit tout voir et tout savoir !
De tout il faut qu'on l'avertisse...
Ah ! je ris de son désespoir !

LE ROI, *avec sévérité.*
Vous le voyez, Monsieur !
(*A part.*)
Ah ! shérif incivil !
Dont je me vengerai !..
(*Haut.*)
L'État est en péril
Par votre maladresse et votre négligence !

BOLBURY.
Je l'avais cependant solidement lié...
De ma main !..

LE ROI, *à part, avec colère.*
Il a peur que je l'aie oublié !
(*Haut.*)
Et si vous n'avez pas... écoutez ma sentence,
(*Bolbury et les autres répètent après le roi.*)
Retrouvé... le captif .. qui, par vous... fut perdu !
Vous irez... dès ce soir... en prison... et pendu !

TOUS.
Pendu !

LE ROI.
Pendu !

ENSEMBLE.

BOLBURY.
Quel déshonneur pour la police,
Qui doit tout voir, etc.

FULBY ET SALISBURY.
Ah ! quel affront pour la police, etc.

LE ROI ET LA PRINCESSE.
C'est à vous, chef de la police,
A tout prévoir, à tout savoir !
Oui ! vous méritez ce supplice,
Et vous punir est { mon / son } devoir !

LE ROI, *à part.*
Tout va bien ! tout va bien !
La princesse ne saura rien !

FULBY ET LE COMTE, *à part.*
Tout va bien ! tout va bien !
Le roi ne se doute de rien !

(*Ils s'avancent tous au bord du théâtre et chantent, chacun à part et avec un air de mystère :*)

ENSEMBLE.

LE ROI, *à part.*
Le destin sur moi veille.
Ressemblance pareille
(*Regardant Bolbury.*)
En son esprit n'éveille
Aucun soupçon d'erreur !
Gaîment, par cette ruse,
C'est lui que l'on accuse,
Et tout bas je m'amuse
En voyant sa frayeur !

LA REINE, *à part.*
Sur le roi que Dieu veille !
Que le ciel nous conseille !
Une audace pareille
A fait frémir mon cœur !
Viens punir cette ruse,
Grand Dieu ! toi que j'accuse,
Fais qu'ici je m'abuse,
Et calme ma terreur !

LE COMTE ET FULBY, *regardant le roi, et à part.*
O bonheur ! ô merveille !
Aventure pareille
En son esprit n'éveille
Ni soupçon ni fureur !
Oui, le roi qui s'abuse,
Est dupe de la ruse,
Et tout bas je m'amuse
De sa royale erreur !

BOLBURY, *à part.*
Moi, qui sans cesse veille
Et qui toujours surveille,
Pour misère pareille
Pendu ! c'est une horreur !
Du traître qui m'abuse
Et qu'aujourd'hui j'accuse,

Je déjoûrai la ruse,
Qu'il craigne ma fureur!

(A la fin de cet ensemble, Bolbury fait quelques pas pour sortir.)

FULBY, *bas, au comte.* Nous sommes sauvés! *(Bolbury se rapproche du roi.)*

LE ROI, *à Bolbury.* Eh bien! tu n'es pas encore parti?

BOLBURY, *timidement.* Pardon, Sire... mais retrouver le fugitif ou être pendu... c'est d'autant plus gênant et embarrassant, que plusieurs de mes affidés, à qui je donnais son signalement... prétendent l'avoir vu, ce matin, se glisser au palais!..

LA PRINCESSE, *avec effroi.* O ciel! pour attenter aux jours de Votre Majesté!..

BOLBURY. Dans l'enceinte des résidences royales je n'ai pas le droit de juridiction...

LA PRINCESSE, *vivement.* Je vous le donne... Vous et vos gens, parcourez le palais... et partout où vous trouverez le coupable, arrêtez-le sur-le-champ!

BOLBURY, *s'inclinant pour prendre congé.* Alors... je vais essayer de le découvrir une seconde fois...

LE ROI, *l'arrêtant du geste.* Un mot encore... Comment donc l'aviez-vous découvert la première?.. *(Anxiété du comte et de Fulby.)*

BOLBURY, *tirant un papier de sa poche.* Par un avis anonyme!

LE COMTE, *à part, avec crainte.* O ciel!

BOLBURY. Où l'on m'enseignait les moyens de pénétrer dans ce puits mystérieux et d'appréhender au corps l'imposteur...

LE ROI, *avec impatience.* Donne... *(Fulby et le comte font signe à Bolbury de ne rien donner. Il hésite.)* Donne donc!

BOLBURY, *donnant l'écrit.* C'est ainsi que je l'ai arrêté!..

LE ROI, *jetant les yeux sur l'écrit, à part.* Ce n'est pas possible... la main de Salisbury!.. *(Il examine de nouveau.)*

BOLBURY, *continuant.* J'en ai même arrêté deux!.. Ma fiancée que j'ai saisie... c'est-à-dire... non... qui s'est échappée... car tout m'échappe aujourd'hui... *(Il se retourne, aperçoit Géraldine qui vient d'entrer par la gauche, vêtue de riches habits, et s'est arrêtée un peu au fond. Il pousse un cri.)* Ah!..

LE ROI, *avec impatience, se retournant au cri de Bolbury qu'il regarde.* Eh bien! n'as-tu pas entendu mes ordres?.. Va-t'en!

BOLBURY, *regardant toujours Géraldine et s'en allant en tremblant.* Oui, Sire... mais, c'est que... là-bas, et ici... la tête n'y est plus... C'est à donner sa démission!..

SCENE XIII.

LES MÊMES, *excepté* BOLBURY.

LA PRINCESSE, *riant.* Qu'a-t-il donc, M. le shérif?.. il a l'air tout troublé... *(Regardant Fulby et le comte qui, tout décontenancés, font signe à Géraldine de ne pas avancer.)* Ah! mon Dieu! et ces messieurs de même!..

LE ROI, *avec une colère concentrée, à part.* Je le crois bien... parce que... *(Il se retourne, et aperçoit Géraldine qui s'avance timidement; il pousse un cri de surprise.)* Ah!..

LA PRINCESSE, *riant de l'émotion du roi.* Et Dieu me pardonne, Votre Majesté aussi?..

LE ROI, *troublé.* Moi! du tout... Mais c'est que... cette jeune fille...

LA PRINCESSE, *gaiement.* C'est miss Oventry!

LE ROI, *stupéfait, les regardant tous.* Miss Oventry!

LA PRINCESSE, *de même.* Que maintenant vous devez reconnaître...

LE ROI, *vivement.* Maintenant!.. Oui, sans doute... je la reconnais parfaitement... *(Il fait un geste de colère et s'arrête en voyant la reine; il se retourne vers Salisbury et lui dit froidement.* Comte de Salisbury, je vous prie d'aller m'attendre dans mon cabinet... *(Salisbury s'incline et s'apprête à sortir.)*

LA PRINCESSE. Miss Oventry vient probablement nous annoncer que toute la cour est impatiente de vous présenter ses hommages...

LE ROI, *d'un air gracieux, à la princesse.* Daignez me précéder... Je vous rejoins... J'ai deux mots à dire à miss Oventry... sur sa famille qu'elle vient de quitter... et sur son mariage avec M. le comte de Salisbury...

GÉRALDINE, *à part, avec joie.* Ah! s'il était possible!

LE ROI, *au comte qui, avant de sortir, fait encore quelques signes à Géraldine.* Eh bien! comte... *(Le comte s'incline et sort dans le plus grand trouble avec Fulby par la droite, et la reine par la gauche.)*

SCENE XIV.

GÉRALDINE, LE ROI, *jetant sur le fauteuil à gauche le manteau qui le couvre.*

LE ROI, *à part.* Qu'un roi s'égaie aux dépens de ses sujets... cela peut être permis!.. mais le contraire ne l'est pas!.. Approchez, miss Oventry. *(A part, la regardant.)* C'est décidément la jolie fille d'hier... celle qui se croyait morte... et que Salisbury veut faire revivre à son profit... Mais il oublie nos droits... *(Haut.)* Approchez donc, charmante miss...

GÉRALDINE, *timidement.* Oui... Sire. *(A part.)* Qu'est-ce que cela va devenir?..

LE ROI. Depuis mon dernier voyage au château d'Oventry .. je vous trouve tellement changée...

GERALDINE, *très-troublée et balbutiant.* Oui... Sire...

LE ROI. A votre avantage.

GÉRALDINE. Oui... Sire...

LE ROI. Que je ne vous reconnaissais pas d'abord.

GÉRALDINE, *à part.* Serait-il possible?

LE ROI. Mais c'est vous... c'est bien vous... Et puis-je espérer encore que vous n'avez pas perdu tout souvenir de mon séjour au château d'Oventry...

GÉRALDINE. Oh! non, Sire?..

LE ROI. De ces lettres délicieuses où éclataient votre fidélité et votre dévouement pour votre roi!..

GERALDINE, *vivement et joignant les mains.* Oh! non, Sire...

LE ROI. Et surtout de ces douces promenades... où ma main pressait la vôtre...

GÉRALDINE. Comment! Sire...

LE ROI. Sur mon cœur... et parfois même sur mes lèvres... *(Il porte à sa bouche la main de Géraldine.)*

GÉRALDINE, *retirant sa main.* Mais du tout, Sire!..

LE ROI, *souriant.* Permettez... permettez... j'ai mes preuves!..

FINALE.

DUETTO.

LE ROI, *tirant de sa poche un billet.*

N'est-ce pas là votre écriture?..
N'est-ce pas votre nom chéri,
Miss Oventry?

GÉRALDINE, *à part.*

Grand Dieu!

LE ROI.

Miss Oventry...

GÉRALDINE, *troublée.*

C'est bien possible... Mais... j'ignore, je vous jure...

LE ROI.

Les mots tracés par vous, et dont je vous parlais?

GERALDINE.

Je ne m'en souviens plus!

LE ROI.
Déjà? .
Lui présentant la lettre.)
Relisez-les.
Oui, Milady, relisez-les!
GÉRALDINE, *lisant en tremblant.*
« Sujette fidèle...
« Je jure à mon roi...
« Constance éternelle...
« Eternelle foi!..
« Dévoûment suprême,
« Heureux souvenir...
« Que l'hymen lui-même
« Ne peut lui ravir... »
LE ROI, *reprenant la lettre.*
« Que l'hymen lui-même
« Ne peut lui ravir... »
Ainsi, vous le voyez, ce cœur nous est donné.
GÉRALDINE, *vivement.*
Jamais... jamais!..
LE ROI, *souriant.*
C'est écrit... c'est signé!

ENSEMBLE.

LE ROI, *à part.*
Ah! perfide, ah! traître!
Toi, qui de ton maître
Osas méconnaître
Le sceptre et les droits!
Bonheur sans mélange,
Par un doux échange,
Sur elle je venge
La cause des rois!
GÉRALDINE, *à part.*
Coupable peut-être,
Comment méconnaître
D'un terrible maître
Le sceptre et les droits?
Quel destin étrange
Sous sa loi me range?
O toi, mon bon ange,
Viens, entends ma voix!
GÉRALDINE, *montrant la lettre.*
Non, non, ceci n'est pas de moi.
LE ROI.
Prenez bien garde.
S'il en est ainsi...
Vous ne seriez donc pas miss Oventry?
L'on m'aurait abusé...
GÉRALDINE.
Grand Dieu...
LE ROI.
Qui s'y hasarde
Et qui trompe son roi, mérite le trépas,
Salisbury... d'abord!..
GÉRALDINE, *vivement.*
Non pas! non pas!
LE ROI, *tendrement.*
Vous êtes donc miss Oventry?
GÉRALDINE, *troublée et baissant les yeux.*
Mais, Sire...
LE ROI.
C'est donc vrai?..
GÉRALDINE, *vivement.*
(Se reprenant.)
Non!.. si... je crois que oui.

ENSEMBLE.

LE ROI, *à part.*
Ah! perfide, ah! traître!
Toi qui de ton maître
Oses méconnaître
Le sceptre et les droits!
Reçois mes louanges!
O bonheur des anges,
Amour, toi qui venges
La cause des rois!
(S'approchant de Géraldine qu'il presse dans ses bras.)
L'amour te range sous ma loi,
Viens! obéis! cède à ton roi.
GÉRALDINE, *tremblante, à part.*
Coupable peut-être,
Comment méconnaître
D'un terrible maître
Le sceptre et les droits?
Quel destin étrange
Sous sa loi me range?
Viens, ô mon bon ange!
Viens, entends ma voix!
(Se débattant et cherchant à s'arracher des bras du roi.)
Mon Dieu! prenez pitié de moi,
Défendez-moi contre mon roi!

(Au moment où le roi presse Géraldine dans ses bras et va pour l'embrasser, paraît Bolbury, suivi de plusieurs de ses constables.)

SCENE XV.

LES MÊMES, BOLBURY, CONSTABLES.

BOLBURY, *apercevant le roi vêtu comme il l'était à la fin du deuxième acte.*
C'est lui!.. c'est lui!.. je le reconnais bien!
(Saisissant le roi.)
Main-forte, mes amis!.. je le tiens, je le tien.
LE ROI, *se débattant.*
Téméraire! téméraire!
GÉRALDINE.
Messieurs, messieurs, qu'osez-vous faire?
BOLBURY ET LES CONSTABLES.
Ah! je me ris de sa colère!
Quel bonheur pour vous et pour moi.
(Au roi.)
Allons! marchons! au nom du roi!

SCENE XVI.

LES MÊMES, LA PRINCESSE, LE COMTE, FULBY, GRANDS SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, *accourant au bruit.*

TOUS, *à Bolbury.*
Que faites-vous?
BOLBURY, *tenant toujours le roi.*
Cette fois, je l'espère,
Il n'échappera pas!
TOUS.
Malheureux! c'est le roi!
BOLBURY, *atterré.*
C'est le roi!..
LA PRINCESSE, LE COMTE, FULBY.
C'est le roi!
TOUS.
C'est le roi!
BOLBURY ET LES CONSTABLES.
Ah! je cède à mon juste effroi,
Mes genoux fléchissent sous moi.
Le roi! le roi!! le roi!!!
TOUS.
Il osait arrêter le roi.
Ah! le voilà glacé d'effroi.
LE ROI, *à Bolbury, avec sévérité.*
Oui, Monsieur, votre roi!

BOLBURY, *tremblant.*
Comment s'y reconnaître?
Voilà les mêmes traits et les mêmes habits...

LA PRINCESSE, *étonnée.*
Quoi ! les mêmes habits?..

BOLBURY.
Qu'hier portait ce traître,
Au moment où je l'ai surpris !

LA PRINCESSE, *à Géraldine.*
Rencontre inexplicable!..

LE ROI, *regardant le comte.*
Et que Milord peut-être
Pourrait nous expliquer.

LE COMTE, *s'inclinant.*
D'un seul mot, ô mon maître.

(*S'avançant au bord du théâtre, et à voix basse.*)

A notre souverain, si j'ai pour un instant
Osé donner des fers, c'était, sujet prudent,
Pour le sauver d'une autre chaîne
Plus dangereuse encor, si j'en crois ce billet,
Qu'à notre fiancée ici même adressait
Votre Majesté...

LE ROI, *à part.*
Ciel!

LE COMTE, *s'avançant.*
J'en fais juge la reine...

LE ROI, *le retenant.*
Eh! non... non, ce n'est pas la peine...

LE COMTE, *rendant le billet au roi, et à demi-voix.*
Notre sang, ô mon prince, et nos biens sont à vous,
Mais que du moins nos femmes soient à nous!

LA PRINCESSE, *s'avançant à la droite du roi.*
Pardonnez au coupable!

GÉRALDINE, *s'avançant de l'autre côté, timidement.*
Et que Dieu vous le rende!

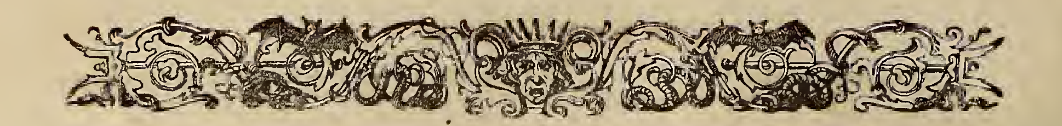
LE ROI, *regardant Géraldine, le comte et Bolbury.*
Si leurs crimes sont grands, ma clémence est plus grande,
(*Regardant Géraldine.*)
Et par égard pour tant d'attraits,
Nous pardonnons... d'abord...
(*A part.*)
Mais nous verrons après...

(*Bolbury s'incline pour remercier le roi, et en relevant la tête, il aperçoit encore Géraldine, à qui Salisbury vient de donner la main. — Il regarde tout ce qui se passe avec stupéfaction, pendant qu'au dehors sonnent toutes les cloches de la ville.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Jour d'hymen et de bonheur,
Doux instants pour notre cœur!
A la grâce, à la beauté,
Amour et fidélité!
Ecoutez ce bruit flatteur,
Signal de leur bonheur,
L'airain sonne,
Et résonne
Et proclame leur bonheur!

FIN DE LE PUITS D'AMOUR.



LES SURPRISES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 31 juillet 1844.

Personnages.

M. DE GOURNAY.	MM. NUMA.	MATHILDE, sa petite-fille.	Mmes DÉSIRÉE.
GASTON, jeune artiste. . .	JULIEN DESCHAMPS.	JULIE, sa femme de chambre.	FERNAND.
Mme DE SALBRIS.	Mme LAMBQUIN.		

La scène se passe au château de madame de Salbris.

Le théâtre représente un salon donnant sur des jardins. — Deux portes latérales. — Une croisée avec balcon au fond. — A droite et à gauche de la croisée, une porte. — A gauche, sur un guéridon, une guitare. — A droite, sur le premier plan, une table.

SCENE PREMIERE.

M. DE GOURNAY, JULIE.

(*M. de Gournay paraît à la porte du fond et avance seulement sa tête dans l'appartement, au moment où Julie sort, sur la pointe du pied, de la chambre à droite, dont elle referme tout doucement la porte.*)

M. DE GOURNAY. Eh bien! quelles nouvelles?..

JULIE. Ma jeune maîtresse dormait encore.

M. DE GOURNAY. Et mes ordres?..

JULIE. Ont été exécutés. Il y a de quoi lui faire perdre la tête, et, cette fois, elle va croire à la magie!..

M. DE GOURNAY. Tu crois?..

JULIE. Il n'y a pas moyen de s'en rendre compte autrement. Nous avons bien quelques personnes dans ce château, quelques amis qui viennent y passer la belle saison; vous, par exemple; mais enfin Mademoiselle était seule hier avec sa grand'mère quand elle lui parlait des superbes points de vue que l'on découvre de sa chambre à coucher, et elle disait : « Ce matin, j'avais envie de me « mettre à ma fenêtre et de peindre, mais je n'ai rien ici : « ni toile, ni pinceaux, ni palette... » Et aujourd'hui en s'éveillant, elle va trouver au pied de son lit une superbe boîte à couleurs en vermeil!.. tout cela d'un goût exquis! C'est à confondre! et moi-même qui suis dans le secret, je suis tentée de vous croire un peu sorcier.

M. DE GOURNAY, *froidement*. Peut-être bien!

JULIE. C'est hier soir seulement que je vous ai rendu compte de la conversation que je venais d'entendre du cabinet de toilette de Mademoiselle... et comment se peut-il qu'en quelques heures?..

M. DE GOURNAY, *froidement*. C'est grâce à un talisman que j'ai.

JULIE, *avec curiosité*. Vous avez un talisman?

M. DE GOURNAY. Que je porte toujours sur moi, renfermé dans un petit filet de soie.

JULIE. En vérité!

M. DE GOURNAY, *le lui donnant*. Vois plutôt...

JULIE. Ah!.. une bourse... de l'or...

M. DE GOURNAY. Muni d'un talisman semblable, Picard, mon valet de chambre, garçon intelligent et discret, est parti hier soir en poste. Il faut trois heures et demie pour aller de Meaux à Paris... rue du Coq-Saint-Honoré, chez Alphonse Giroux... autant pour revenir... et de grand matin, la voiture était sous la remise, Picard dans son lit, et notre présent dans la chambre de ta maîtresse..... Voilà toute ma sorcellerie.

JULIE, *lui rendant la bourse*. Je comprends...

M. DE GOURNAY. Non... garde le talisman, pour que tu puisses juger par toi-même de sa vertu.

JULIE. Cette vertu-là me fait trembler pour la mienne... Mais enfin, Monsieur, à quoi bon vous donner tant de peines? Vous êtes libre, garçon... vous avez... (*Regardant la bourse.*) d'excellentes qualités et des biens immenses...

M. DE GOURNAY. Ancien administrateur des Messageries, c'est tout dire!

JULIE. Eh bien! Monsieur, quand on a été administrateur des Messageries, on va plus vite que cela! on va au fait et l'on dit : *Je vous aime, voici ma main et ma fortune; acceptez-vous?* Et si j'étais de ma maîtresse, j'accepterais tout de suite.

M. DE GOURNAY. Toi, peut-être... parce que tu es une fille de sens et de jugement.

JULIE. Monsieur est bien bon.

M. DE GOURNAY. Mais mademoiselle Mathilde, ta maîtresse, est une fille qui ne ressemble à aucune autre. Elle est riche et ne dépend que de sa grand'mère, ou plutôt elle ne dépend que d'elle-même, attendu qu'elle aura bientôt vingt et un ans, et, malgré cela, elle n'est pas encore mariée... elle refuse tous les partis.

JULIE. Cela doit vous donner de l'espoir.

M. DE GOURNAY. C'est selon... Elle a une tête vive, ardente et romanesque qui la jette toujours dans le monde idéal et lui fait détester le monde réel et positif. Or, il n'y a rien de plus positif au monde que mes quarante ans. Je les ai!

JULIE. On disait trente-neuf.

M. DE GOURNAY. Des flatteurs!.. Picard, mon valet de chambre, qui, au jour de l'an, me rajeunit toujours pour avoir ses étrennes... Enfin, à la rigueur, on peut cacher son âge, mais on ne cache pas sa figure; elle est là!..

JULIE. Et elle est bien!

M. DE GOURNAY. Certainement... pour toi et pour moi, pour ce que j'en fais... Mais pour ta maîtresse, c'est différent... Elle m'a souvent confié, car elle m'aime beaucoup, que, dans ses idées de jeune fille, elle rêvait toujours un ange gardien qui sans cesse veillait sur elle... un être invisible... aérien... une espèce de sylphe... Tu comprends alors qu'en me proposant pour mari... je n'étais pas en harmonie avec ses illusions. C'était tout perdre!..

Il fallait, par des transitions adroites, arriver peu à peu à son cœur en parlant à son imagination; et en l'entourant chaque jour de mystérieuses et galantes surprises, je lui donne l'envie de voir et de connaître cet amant anonyme...

JULIE. Dont elle s'occupe sans cesse.

M. DE GOURNAY. Tant mieux! pendant ce temps-là, elle ne s'occupe pas d'un autre! (*A demi-voix.*) C'est là ce qui lui a fait refuser jusqu'ici tous les prétendants. L'inconnu les tient tous en échec, et quand le moment sera venu...

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Quand elle saura que c'est moi
Qui, depuis une année entière,
M'impose ainsi l'unique loi
De la servir et de lui plaire,
Son cœur noble et reconnaissant,
Touché d'une flamme aussi pure,
En pensant à mon dévoûment,
Peut-être oublîra ma figure.

JULIE, *avec émotion.* Oui... Monsieur... oui, vous êtes un aimable homme... qui méritez d'être aimé. Mais, en attendant, cela vous donne bien du mal.

M. DE GOURNAY. Du tout! j'adore les surprises. J'ai passé ma vie à en faire; j'aime à jouir de la curiosité ou de l'étonnement général. Il y a une espèce de supériorité qui vous flatte, à posséder seul le mot d'une énigme ou d'un secret, à diriger à volonté les événements, pour arriver tout à coup à un dénoûment à effet... C'est mon bonheur, c'est ma passion, et ça m'a toujours réussi... excepté une fois... Il y a un an. Imagine-toi, qu'en ma qualité de vieux garçon, j'ai des parents qui m'adorent, et, pendant mon dernier voyage aux Pyrénées, voilà qu'un beau matin...

AIR de *Ma Tante Aurore.*

Tous les journaux viennent m'apprendre
Que depuis huit jours je suis mort!
Je me tais! heureux de surprendre
De bons parents qui m'aiment fort.
Je pars!.. j'arrive à ma campagne,
Et je trouve ces chers amis
Qui, gaîment, sablaient mon champagne;
De douleur, ils étaient tous gris...
Et c'est moi... moi, qui fus surpris,
Oui, c'est moi qui fus bien surpris,
Oui, je fus surpris.

JULIE. Je le crois bien...

M. DE GOURNAY. C'est même là... ce qui m'a décidé à me marier, et m'a fait penser à mademoiselle Mathilde, que j'espère bien, grâce à toi, enlever à tous mes rivaux! Qu'y a-t-il de nouveau pour aujourd'hui?

JULIE. Que Mademoiselle est désolée! Vous savez que nous devions avoir tantôt un concert...

M. DE GOURNAY, *soupirant.* Oui, vraiment!.. des dilettanti, des cantatrices de salon!..

JULIE. Ah! ce n'est pas le plus terrible... ce qui manque à ces dames, et ce qu'on a cherché vainement, c'est un accompagnateur pour tenir le piano.

M. DE GOURNAY. Comment! dans le département de Seine-et-Marne, il n'y a pas...

JULIE. Non, Monsieur, et Mademoiselle disait : — Ah! si mon inconnu était là... il viendrait à mon aide!

M. DE GOURNAY. Diable! diable! voilà qui est difficile!.. (*On entend le bruit d'une sonnette.*)

JULIE. On sonne chez Mademoiselle.

M. DE GOURNAY, *avec joie.* C'est l'effet qui commence .. va vite!.. (*Julie sort.*)

GASTON, *à part, en entrant.* On m'a dit que je la trouverais ici...

M. DE GOURNAY, *regardant vers le fond.* Qui vient là? quel est ce jeune homme? Eh mais!.. en croirai-je mes yeux?

SCENE II.

M. DE GOURNAY, GASTON.

GASTON, *poussant un cri de surprise.* Ah! monsieur de Gournay... c'est vous que je cherchais.

M. DE GOURNAY. Mon cher ami, mon cher Gaston, sois le bienvenu! Par quel bon hasard es-tu venu me relancer jusqu'ici?

GASTON. Deux fois, je me suis présenté à votre hôtel, à Paris; on ignorait où vous étiez.

M. DE GOURNAY, *d'un air mystérieux.* Je ne dis jamais ce que je fais, ni ce que je deviens!

GASTON. Je ne savais où vous rejoindre, lorsqu'hier soir, très-tard, passant près du Louvre, j'aperçois votre valet de chambre qui sortait de chez Alphonse Giroux.

M. DE GOURNAY. Veux-tu te taire!.. Ne parle pas de cela ici!

GASTON, *vivement.* Je n'en dirai pas un mot! mais je l'ai tant supplié, qu'il m'a avoué que vous étiez à quelques lieues de Meaux, au château de Salbris.

M. DE GOURNAY. Chez une vieille dame de mes amies qui est ici avec sa petite-fille... une charmante personne... Mais toi, mon garçon, pourquoi désirais-tu me voir?

GASTON. Pour vous faire mes adieux.

M. DE GOURNAY. Tu quittes Paris? toi, un peintre, un artiste?

GASTON. Oui, Monsieur.

M. DE GOURNAY Quand déjà tu étais lancé?

GASTON. Grâce à vous... à votre amitié!.. mais je sens que maintenant je ne ferais plus rien.

M. DE GOURNAY. Et pourquoi cela?

GASTON. J'aimerais mieux ne pas vous le dire.

M. DE GOURNAY, *vivement.* Allons donc!

GASTON. Eh bien! Monsieur, eh bien! mon cher bienfaiteur, je ne peux pas y tenir... j'en perds la tête, je suis amoureux...

M. DE GOURNAY. Il n'y a pas de mal! tu n'es pas le seul... Nous pourrons arranger cela! T'es-tu déclaré?

GASTON. A peine si j'ai osé lui parler... car je n'ai dansé qu'une fois avec elle...

M. DE GOURNAY. Qu'une fois!.. c'est bien peu...

GASTON, *timidement.* Oui... mais c'était la polka.

M. DE GOURNAY. C'est différent... cela compte double.

GASTON. Aussi, depuis... je l'ai suivie au bal, au spectacle... j'ai passé des heures entières à la regarder, et puis quand l'hiver a été passé, ne la rencontrant plus à Paris, et ne sachant où la retrouver, le désespoir et le découragement se sont emparés de moi... je voulais me tuer...

M. DE GOURNAY, *avec colère.* Il ne manquait plus que cela!

GASTON. Mais j'ai pensé à vous, Monsieur, à vous à qui je devais tant... votre souvenir m'a arrêté...

M. DE GOURNAY. Voilà qui est mieux!

GASTON. Je me suis dit : Je m'en irai; je quitterai la France.

M. DE GOURNAY. Je t'en empêcherai bien.

GASTON. Impossible, Monsieur, impossible... Songez donc qu'elle a de la fortune, un nom, de la naissance... et moi rien!..

M. DE GOURNAY. Écoute-moi : te rappelles-tu, il y a deux ans, à Enghien, cette fête sur l'eau, ces barques pavoisées, cette surprise que je voulais faire à des dames où je manquai de me noyer?.. C'était une affaire faite, moi et ma fortune, nous allions au fond sans toi... oui, morbleu! toi qui étais là à dessiner en artiste... toi qui ne me connaissais pas, toi qui ne savais pas même nager...

GASTON. Permettez...

M. DE GOURNAY. Pas mieux que moi... car tu étais sans

connaissance quand je t'ai fait transporter dans la maison de mon fermier.

GASTON. Et ce qui est arrivé depuis, croyez-vous que je l'aie oublié?.. Quel cœur généreux et bizarre!.. ne pas me dire qui vous étiez... vivre avec moi en ami, en camarade, en artiste... et un jour, au bord du lac..

M. DE GOURNAY. A l'endroit même où tu m'avais sauvé!

GASTON. Cette jolie maison où nous entrons et que j'admirais!.. A qui est-elle?.. A toi, m'avez-vous dit... Et, à l'instant, mes amis qui m'entourent... un dîner qui nous attendait, un orchestre dans les jardins... c'était féerique, c'était magique... c'était un comte des *Mille et une Nuits*.

M. DE GOURNAY, *se frottant les mains*. N'est-il pas vrai!.. le sultan Haroun-al-Raschild! Eh bien! Monsieur, eh bien! ingrat que vous êtes, pourquoi désespérer du ciel et ne pas attendre de lui un nouveau miracle? Moi, d'abord, si je peux trouver, pour t'unir à ta passion, quelque coup imprévu, quelque dénoûment qui tombe des nues, je suis là!

GASTON. Ah! c'est trop de bontés!

M. DE GOURNAY. Ce n'est pas pour toi... c'est pour moi... pour mon agrément personnel et pour ma santé... ça m'est nécessaire... Quant à ta fortune, je m'en charge, parce que tu es un brave garçon que j'estime et dont je suis sûr.... Je n'en dirais pas autant de tous mes amis!.. j'en ai beaucoup... qui ne m'aiment guère... et j'ai de plus beaucoup de parents qui ne m'aiment pas... ils n'aiment que mon vin de Champagne... Aussi, les gaillards, je vais leur donner l'occasion d'en boire... j'ai l'idée de me marier!

GASTON, *souriant*. Vraiment!

M. DE GOURNAY. Première surprise... tu vois... toi-même!.. J'aurai ensuite trois, quatre, cinq enfants... autant de surprises que je leur ménage... Et comme je ne veux pas en avoir le démenti, si ce mariage n'a pas lieu... je t'adopte!

GASTON. Moi!..

M. DE GOURNAY.

AIR d'*Aristippe*.

Pour te laisser après moi l'opulence,
C'est le moyen de tout régler.

GASTON.

Y pensez-vous?

M. DE GOURNAY.

Ah! c'est une imprudence!
J'aurais dû ne pas t'en parler,
Pour te causer encore une surprise...
Mais celle-là... j'espère, est encor loin...
Et le seul point dont je me formalise,
C'est de ne pas en être le témoin...
De ne pouvoir en être le témoin!

GASTON. Ah! Monsieur...

M. DE GOURNAY. Ainsi, tu ne pars pas... j'ai besoin de toi et de tes talents... Tu excelles dans tous les arts... tu es bien heureux! Peintre et musicien!

GASTON. Musicien!.. qui est-ce qui ne l'est pas maintenant?

M. DE GOURNAY. Moi, d'abord! mais, grâce à toi, nous allons produire à nous deux des effets étonnants... Tu me feras des dessins, des transparents, des devises... Et puis, je t'ai entendu accompagner sur le piano à livre ouvert.

GASTON. Des romances... des cavatines...

M. DE GOURNAY. C'est ce qu'il nous faut. Écoute-moi bien, tu vas te présenter à ces dames comme un accompagnateur qui arrive de Paris... envoyé...

GASTON. Par qui?

M. DE GOURNAY. Par un inconnu.

GASTON. Un inconnu! J'entends... Fidèle à votre habitude... encore quelque surprise que vous préparez à ces dames.

M. DE GOURNAY. Oui, mon garçon! cela ne t'oblige à rien qu'à voir de jolies femmes et à passer une soirée agréable. A propos, tu n'as pas rencontré en route un feu d'artifice que je fais venir de Paris?

GASTON. Non, Monsieur!

M. DE GOURNAY. Ce sera pour ce soir... dans ces bosquets... Pif! paf! des fusées, des pétards...

AIR : *L'amour emporte sur ses ailes*. (Puits d'Amour.)

Si je n'inventai pas la poudre,
Du moins je sais bien m'en servir;
D'autres lancent avec la foudre
Le trépas... et moi le plaisir!
Dans l'air je veux qu'elle jaillisse
Pour charmer et tromper les yeux!

GASTON, *souriant*.

Et vous n'employez l'artifice
Que pour rendre les gens heureux!

ENSEMBLE.

On peut employer l'artifice...
Quand c'est pour faire des heureux.

M. DE GOURNAY. Chut! on vient... Entre dans ce salon et amuse-toi à lire ou à dessiner... jusqu'au moment où l'on te dira de paraître; et surtout n'aie pas l'air de me connaître.

SCENE III.

M. DE GOURNAY, *puis* MADAME DE SALBRIS ET MATHILDE.

M. DE GOURNAY, *à part*. Ce sont ces dames. (*Il s'assied dans un fauteuil.*)

MATHILDE. Oui, ma bonne-maman, c'est vous! j'en suis sûre.

MADAME DE SALBRIS. Tu n'as pas le sens commun.

MATHILDE. C'est à vous seule que j'ai parlé de cette boîte de peinture... Nous étions en tête-à-tête... et à moins que vous n'ayez raconté notre conversation à quelqu'un...

MADAME DE SALBRIS. A personne au monde!

MATHILDE. Alors c'est vous... c'est évident!

MADAME DE SALBRIS. Non, cent fois non... pour mille raisons! D'abord, je suis une femme d'ordre et d'économie, qui entends mieux l'emploi de mon argent... et puis, nous vivons dans un siècle positif et réel, qui n'a rien de romanesque... et je suis comme mon siècle!

AIR : *De sommeiller encor, ma chère*.

Je n'ai jamais eu grande estime
Pour les héros mystérieux.
Et pour ce Monsieur anonyme,
Qui se dérobe à tous les yeux,
Qu'il dise son nom, qu'on le sache,
Sinon je m'en vais augurer
Qu'une figure qui se cache
A des raisons pour ne pas se montrer.

M. DE GOURNAY. C'est agréable!.. (*S'avançant.*) Hum! hum!..

MATHILDE. Ah! Monsieur, vous étiez là?

M. DE GOURNAY. Et je n'osais vous interrompre... vous voyant si animée...

MATHILDE, *vivement*. On le serait à moins!.. Encore une surprise, et celle-là est si étonnante... si jolie... vous la verrez... Et ce qui confond ma raison, c'est que je trouve cela ce matin auprès de mon lit, en m'éveillant... et que ma femme de chambre, que j'ai interrogée, n'a vu entrer personne.

M. DE GOURNAY. C'est bien singulier!

MATHILDE. Eh bien inquiétant!.. On peut donc s'intro-

duire la nuit dans ma chambre... sans que je m'en aperçoive... sans que je le sache!.. et je vais toujours être dans des transes mortelles... On se croit seule... on ne l'est pas... Cela fait trembler!

M. DE GOURNAY, *gravement.* Il y a de quoi... et à votre place, je ne serais pas rassurée.

MADAME DE SALBRIS. Aussi, dorénavant, je ne vous laisserai plus seule dans votre chambre...

MATHILDE, *vivement.* Oh! non, ma bonne-maman... oh! non.

MADAME DE SALBRIS. Et pourquoi cela?

MATHILDE. Si ça allait l'empêcher...

MADAME DE SALBRIS, *sévèrement.* Mathilde, y pensez-vous?..

MATHILDE. Eh! oui vraiment... j'ai idée que c'est un sylphe, ou une sylphide... car jusqu'à présent... rien ne nous dit positivement... (*Souriant.*) Cependant je crois que ce n'est pas une sylphide.

M. DE GOURNAY. Et je pense comme vous!..

MATHILDE. N'est-ce pas?.. Une femme n'y mettrait pas cette persévérance... et cette discrétion...

MADAME DE SALBRIS. Ma fille!..

MATHILDE. Oui, ma bonne-maman, oui... (*A M. de Gournay.*) Songez donc que voilà près d'un an... Oui, mon ami, depuis l'autre hiver... Vous n'étiez pas à Paris lorsque cela a commencé... et si je vous racontais tout ce qu'il y avait d'ingénieux, de délicat... de mystérieux dans ces surprises... Il n'y a qu'une chose qui m'étonne... il ne m'a jamais fait de vers...

M. DE GOURNAY. Ah! mon Dieu!

MATHILDE. Et, en conscience... il devrait bien... (*Elevant la voix.*) Je les aime beaucoup!

M. DE GOURNAY, *à part.* Moi qui n'ai jamais fait que de la prose... J'en commanderai à Gaston.

MATHILDE. A cela près, il semble deviner mes désirs et lire dans ma pensée... et dès que je suis seule... je tressaille... j'ai peur... espérant toujours le voir paraître.

AIR : *Si ça t'arrive encore.*

Dans le moindre souffle du vent
Je crois toujours sentir sa trace,
Et je crois même que souvent
Le soir je lui parle à voix basse :
Hier encor je le suppliais
De se faire connaître.

M. DE GOURNAY.

Et lui, vous répond-il?

MATHILDE.

Jamais,
Mais il m'entend peut-être.
Non, vraiment, il ne répond jamais,
Mais il m'entend peut-être.

MADAME DE SALBRIS, *à M. de Gournay.* Elle est folle!.. (*A Mathilde.*) Oui, vous êtes folle! et celui qui s'amuse ainsi à vos dépens, connaissait bien sans doute votre tête exaltée et romanesque.. car depuis un an, elle n'a plus qu'une occupation, qu'une idée... elle ne rêve qu'à cet inconnu... Hier soir encore, ce rhume de cerveau que nous avons... que j'ai gagné dans le parc.. c'était pour penser à lui par un ciel orageux... car elle y pense le jour, elle y pense la nuit... et je le dis à vous qui êtes notre ancien ami, je crois en vérité qu'elle l'aime.

M. DE GOURNAY, *avec joie.* Est-il possible?.. (*A part.*) C'est ce que je voulais!

MATHILDE, *vivement.* Oh! non... non, ma mère... on ne peut pas dire cela, mais cela pique si vivement ma curiosité... que souvent je n'en dors pas... et à force de chercher qui cela peut-être... j'en ai la fièvre... (*S'animant.*) J'en ai mal à la tête... car il n'y a pas d'exemple d'une obstination pareille. Je n'ai jamais été au bal de l'Opéra...

MADAME DE SALBRIS. Je le crois bien!..

MATHILDE. Mais on dit qu'après y avoir intrigué les gens, on finit par se montrer ou par décliner son nom.

M. DE GOURNAY, *riant.* On dit « : Je suis Oreste... ou bien Agamemnon... »

MATHILDE. Vous riez!

M. DE GOURNAY. C'est que vous êtes très-amusante.

MATHILDE. Ah! vous ne savez pas ce qu'est chez nous un désir curieux, un désir de savoir ce qu'on ignore... Moi, d'abord, je le dis franchement... je ne sais pas ce que je donnerais pour connaître cet inconnu... pour le voir un instant...

M. DE GOURNAY. Cela viendra... j'en suis persuadé!

MATHILDE. Vous croyez?

MADAME DE SALBRIS. Plus tôt que tu ne crois!.. et je te dirai son nom si tu veux, car je sais qui.

M. DE GOURNAY, *effrayé et à part.* Ah! mon Dieu!

MATHILDE, *vivement.* Est-il possible... Ah! ma bonne-maman, si vous saviez combien je vous aimerais... Parlez vite!

MADAME DE SALBRIS. Te souviens-tu que, l'automne dernier, M. de Bonneval, qui venait d'acheter une terre voisine, me fit, par un de ses parents, demander ma petite-fille en mariage?

MATHILDE. C'est vrai!

MADAME DE SALBRIS. Un parti sortable... Trois fermes, deux mille arpents de bois qui sont contigus avec les miens, cela convenait fort...

MATHILDE. A vous... mais pas à moi qui ne voulais pas me marier!

MADAME DE SALBRIS. Cela n'empêchait pas les égards et les procédés; on en doit toujours aux gens qui vous demandent en mariage...

M. DE GOURNAY, *souriant.* Et qui ont deux mille arpents de bois.

MADAME DE SALBRIS. Ce n'est pas l'avis de Mademoiselle; car elle ne voulut pas même le voir, et le pauvre jeune homme ne put pas obtenir d'elle d'être reçu chez nous pour faire sa cour.

MATHILDE, *avec impatience.* Eh bien! ma mère?..

MADAME DE SALBRIS. Eh bien, ma fille... je suis persuadée que c'est lui...

MATHILDE. Est-il possible!..

MADAME DE SALBRIS. Oui, d'après votre défense, n'osant se présenter ouvertement, cherche tous les moyens de parler à votre cœur ou à votre imagination... moyens qui, tout indirects qu'ils sont... finissent toujours par compromettre une jeune personne.

MATHILDE. M. de Bonneval?.. on m'avait dit qu'il était avare.

M. DE GOURNAY. Et à moi qu'il était très-laid...

MADAME DE SALBRIS. Je ne le connais pas.

M. DE GOURNAY. Et que c'était un sot...

MADAME DE SALBRIS. On fait toujours cette réputation-là aux gens riches.

MATHILDE. Il est de fait qu'il ne la mérite pas si c'est lui...

M. DE GOURNAY. Oui... si c'est lui... mais j'en doute!..

MADAME DE SALBRIS. Et moi, j'en suis certaine... Aussi il est temps que cela finisse.. Je trouverai bien moyen de le voir et de lui dire nettement qu'il a à cesser de pareilles manières d'agir...

M. DE GOURNAY. Et vous ferez fort bien! (*A part.*) La scène sera gaie.

MATHILDE. Oui, ma bonne-maman... Mais cependant... si ce n'était pas lui?..

MADAME DE SALBRIS. Alors... alors...

AIR : *Des maris ont tort.*

Comme il vous obéit sans cesse,
Il faut répéter hautement
Que ceci vous déplaît, vous blesse...
Il n'y viendra plus!

MATHILDE.

Si vraiment!
Contre sa magique science,
A quoi servent ces vains détours?
(*A part.*)
S'il devine ce que je pense,
Il est sûr qu'il viendra toujours!

(*On entend dans le salon à gauche un prélude de piano.*)

Écoutez donc?..

M. DE GOURNAY. On touche du piano au salon!..

MATHILDE. Et fort bien!..

SCENE IV.

LES MÊMES, JULIE, *sortant du salon à gauche, et retournant la tête.*

MADAME DE SALBRIS, *à Julie.* Qu'est-ce que cela signifie, Mademoiselle?

JULIE. Ma foi, Madame, vous devez le savoir mieux que moi!.. Je viens, en traversant le salon, d'apercevoir un beau jeune homme qui n'était jamais venu ici, et qui arrive, dit-il, de Paris à l'instant même... pour tenir le piano!..

MATHILDE, *poussant un cri.* Ah!.. je comprends!..

MADAME DE SALBRIS. Vous êtes bien habile...

MATHILDE. Ne vous rappelez-vous pas que ce matin je me désolais de ce que notre concert de ce soir ne pouvait avoir lieu... faute d'un accompagnateur?..

M. DE GOURNAY. Eh bien?..

MATHILDE. Eh bien!.. il m'aura entendue... ou devinée...

MADAME DE SALBRIS. Qui!..

MATHILDE. Lui!... ma grand'mère... lui!.. qui est toujours là, près de moi... le plus aimable des sylphes... (*M. de Gournay se retourne pour se frotter les mains avec satisfaction.*)

MADAME DE SALBRIS. Elle en perdra la tête! (*A Julie.*) Qui nous a envoyé ce jeune homme? qui lui a dit de venir?..

JULIE. Un inconnu... à ce qu'il prétend...

MATHILDE. Quand je vous le disais!.. Vous le voyez bien!..

M. DE GOURNAY, *riant.* Décidément c'est Ilboudocani!..

MATHILDE, *riant.* Oui... oui... Et ma bonne-maman est Lémaïde, la mère du calife, qui n'y comprend rien...

JULIE, *bas, à M. de Gournay.* Ni moi non plus... car il n'y a pas une heure que je vous ai dit...

M. DE GOURNAY. Écoute donc... il faut bien aussi pour toi quelques surprises...

MATHILDE, *gaiement.* Nous aurons donc un concert magique... aérien... Il faut prévenir ces dames que rien n'est décommandé... et, de plus, envoyer des invitations à tous les châteaux voisins!..

M. DE GOURNAY. Si je puis vous aider comme secrétaire...

MATHILDE. J'y compte bien... (*Vivement.*) Ah!.. mon Dieu!.. si, à la faveur de cette fête... il allait s'introduire auprès de nous...

M. DE GOURNAY, *à part.* Oh! quelle idée!.. (*Haut.*) Cela vous effraie?

MATHILDE. Sans doute... j'en suis toute tremblante.. Pas de robe nouvelle, pas de fleurs, pas de garniture à la mode... Il va me trouver affreuse!.. (*Se dirigeant vers sa chambre, qui est à droite.*) Et impossible, d'ici à ce soir... d'improviser une parure...

M. DE GOURNAY, *d'un air railleur.* Peut-être à la ville de Meaux... on pourrait...

JULIE. Ou bien, en arrangeant votre garniture de camélias...

MATHILDE. Non, Mademoiselle, ça ne se peut pas... (*Elle se dirige vers sa chambre, qu'elle ouvre, elle pousse un cri et reste immobile sur le seuil de la porte.*) Ah!

MADAME DE SALBRIS. Qu'est-ce donc?..

MATHILDE, *montrant de la main dans la chambre.* Là... là... sur mon divan... cette délicieuse toilette... cette garniture de marguerites... Venez donc voir!

M. DE GOURNAY ET JULIE. C'est ma foi vrai!..

AIR *nouveau de M. Hormille.*

ENSEMBLE.

MADAME DE SALBRIS.

O mystère étonnant
Qui double ma colère;
C'est affreux, révoltant,
Et même inconvenant!

MATHILDE.

O mystère étonnant
Qui fâche ma grand'mère;
O mystère étonnant
Que je trouve charmant!

M. DE GOURNAY ET JULIE.

O mystère étonnant
Qui trouble la grand-mère;
O mystère étonnant
(*Montrant Mathilde.*)
Qu'elle trouve charmant!

MADAME DE SALBRIS.

C'est d'une inconvenance extrême!..

MATHILDE.

Mais on peut toujours l'admirer...
Moi, je me risque...
(*Elle va à la porte.*)

JULIE.

Moi, de même...

MATHILDE.

Et ne pas vouloir se montrer!..

M. DE GOURNAY.

Oui, de son devoir il s'écarte
En n'osant à vos yeux s'offrir!

JULIE.

Mais on peut bien ne pas venir,
(*Montrant le présent qui est dans la chambre à droite.*)
Lorsqu'on envoie ainsi sa carte!..

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Après le morceau, Mathilde, M. de Gournay et Julie entrent à gauche, dans la chambre où sont les parures.*)

SCENE V.

MADAME DE SALBRIS, *seule.* On dira ce qu'on voudra, je suis toujours pour mon opinion première, c'est M. de Bonneval, parce que, nous autres, nous avons un tact... que n'ont point ces jeunes têtes... Aussi je ne leur ai point parlé de l'idée que j'ai eue ce matin, mais il faut absolument que nous fassions connaissance et qu'il se présente par la grande porte.., parce que les amours à deux battants ne sont point dangereux! (*S'approchant de la porte à gauche qui est celle du salon.*) Ah! c'est notre jeune musicien... Il tire un album de sa poche... Il va dessiner... (*A haute voix.*) Monsieur. . Monsieur! pourrais-je vous parler? Très-bien... il pose son album sur la table... il vient! .

SCENE VI.

GASTON, *sortant de la porte à gauche;* MADAME DE SALBRIS, *descendant au bord du théâtre;* MATHILDE, *sortant de la porte à droite.*

MATHILDE, *entrant.* C'est d'un goût exquis!

GASTON, *entrant de l'autre côté.* Me voici à vos ordres, Madame. (*Apercevant Mathilde, il pouse un cri.*) Ah!

MATHILDE. Qu'est-ce donc?

GASTON, *à part.* C'est elle... je la retrouve!

MADAME DE SALBRIS, *à Mathilde.* C'est ce jeune homme... ce musicien qui vient pour le concert de ce soir.

GASTON, *à part, avec joie.* Ah! M. de Gournay n'a que de bonnes idées! (*Haut, en cherchant à cacher son émotion.*) Certainement... j'étais loin de m'attendre... c'est-à-dire... je savais bien... (*A part.*) Remettons-nous.

MADAME DE SALBRIS, *bas, à Mathilde.* Il paraît troublé à votre aspect... regardez-le donc!

MATHILDE, *de même.* C'est vrai!

MADAME DE SALBRIS, *de même.* Ce n'est pas un musicien.

MATHILDE, *de même.* Vous croyez?..

MADAME DE SALBRIS, *de même.* C'est mieux que cela!

MATHILDE, *de même.* Eh! qui donc?..

MADAME DE SALBRIS, *de même.* Je m'en doute... mais nous le saurons.

MATHILDE, *haut, après avoir regardé Gaston.* Il me semble que ce n'est pas la première fois que j'ai le plaisir de voir Monsieur... Au bal... cet hiver...

GASTON, *vivement.* Chez madame de Simiane.

MATHILDE. Ailleurs encore.

GASTON. Quoi! Mademoiselle ne l'a pas oublié...

MADAME DE SALBRIS. Et vous ignoriez que vous deviez rencontrer ici ma petite-fille?

GASTON. Oui, Madame... l'on m'avait dit au château de Salbris... et j'étais loin de me douter que mademoiselle habitât près de vous.

MATHILDE, *d'un air railleur.* Ce qui me paraît fort extraordinaire, c'est qu'un homme que vous ne connaissez pas... car vous ne le connaissez pas...

GASTON. Non, Mademoiselle.

MATHILDE, *de même.* Vous ait ainsi envoyé vers nous et que vous ayez accepté.

GASTON. Pourquoi pas?.. on m'a dit : Vous verrez un château superbe, une société très-aimable, des femmes charmantes... et jusqu'ici je dois convenir que cet inconnu est un honnête homme qui ne m'a pas trompé... et puis il s'agissait d'un concert où il fallait faire une partie... et moi, artiste, moi qui adore la musique...

MATHILDE. Ah! Monsieur est artiste?

GASTON. Oui, Mademoiselle...

MADAME DE SALBRIS, *bas, à sa nièce.* Ce n'est pas vrai!

MATHILDE, *à Gaston.* Artiste amateur, à ce que je suppose, et fort riche?..

GASTON. Non, Mademoiselle, je n'ai presque rien; mais je ne me plains pas... je suis heureux... (*Regardant Mathilde.*) aujourd'hui du moins...

MADAME DE SALBRIS, *bas, à Mathilde.* Comprends-tu?

MATHILDE, *de même.* Oui, je crois qu'il y a quelque chose! (*Haut.*) Oserais-je, Monsieur, vous demander quel est votre nom?..

GASTON. Gaston!..

MADAME DE SALBRIS, *bas, à Mathilde.* Un nom supposé.

MATHILDE. Il y a un jeune peintre de ce nom... un peintre distingué... qui commence une belle réputation.

GASTON, *troublé.* C'est... c'est moi, Mademoiselle.

MATHILDE, *souriant.* En vérité!

MADAME DE SALBRIS, *bas, à sa nièce.* Il ment très-bien!

MATHILDE, *souriant.* Vous disiez d'abord que vous étiez musicien?

GASTON. Cela n'empêche pas... j'ai toujours cultivé et aimé la musique... dans ce moment, plus que jamais... puisque je puis être utile à ces dames... et si elles veulent que nous répétions les morceaux de ce soir..

MATHILDE. Je craindrais d'abuser de votre complaisance...

GASTON, *vivement.* Ordonnez de moi! commandez! je serais si reconnaissant de vous obéir!

MATHILDE. Tenez, Monsieur; regardez-moi bien en face et dites-moi franchement... Etes-vous bien sûr d'être un peintre, un musicien?..

GASTON. Mais oui, Mademoiselle!.. Il y a un piano au salon... A moins que vous ne préfériez cette guitare...

MATHILDE. Monsieur accompagne aussi sur la guitare?

GASTON. Oui, Mademoiselle.

MADAME DE SALBRIS, *bas, à sa nièce.* C'est ça!.. en héros espagnol!.. Je n'en crois pas un mot.

MATHILDE. Ni moi non plus... (*A part.*) ou du moins ce serait dommage!

SCENE VII.

MATHILDE ET MADAME DE SALBRIS, *à droite;* M. DE GOURNAY, *entrant par le fond;* GASTON, *à gauche, accordant la guitare.*

M. DE GOURNAY. Toutes vos invitations sont parties, deux jockeis à cheval...

MATHILDE, *à voix basse.* Silence!.. Nous sommes sur la trace!..

M. DE GOURNAY. En vérité?

MADAME DE SALBRIS. C'est moi qui ai tout découvert.

M. DE GOURNAY. Vous êtes si adroite!

MATHILDE. Tenez, regardez ce jeune homme qui accorde cette guitare... ma grand'mère a idée que c'est l'inconnu.

M. DE GOURNAY, *riant.* Bravo!.. Ce n'est donc plus M. de Bonneval?..

MADAME DE SALBRIS. Cela n'empêche pas!.. C'est peut-être lui aussi.

M. DE GOURNAY. Ce monsieur que votre petite-fille ne peut pas souffrir?

MADAME DE SALBRIS. Lui-même!

M. DE GOURNAY, *à part.* Très-bien!.. (*Haut.*) Eh bien! Madame, je serais assez de votre avis. Qu'est-ce qu'il dit?

MATHILDE. Qu'on le nomme Gaston...

MADAME DE SALBRIS. Il dit qu'il est musicien et peintre... mais ce n'est pas vrai. (*Gaston fait résonner la guitare qu'il accorde.*)

M. DE GOURNAY. C'est faux!.. c'est faux... et je pense comme vous : il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. Je vais causer un peu avec lui, et je suis sûr qu'il se coupera... Laissez-moi faire... (*Les dames s'éloignent un instant et remontent le théâtre en se promenant; M. de Gournay s'approche de Gaston, qui s'occupe toujours de la guitare.*)

GASTON, *levant les yeux et apercevant M. de Gournay.* Ah! Monsieur, si vous saviez...

M. DE GOURNAY. Je sais tout... On te prend pour un imbécile des environs.

GASTON. Est-il possible!..

M. DE GOURNAY. C'est bien plus drôle... Un monsieur de Bonneval, un voisin, affreux, à ce qu'il paraît, et qu'on déteste.

GASTON. O ciel!

M. DE GOURNAY. Sois tranquille... ça ne durera pas. Il me faut des vers... des vers où tu diras que l'inconnu n'est pas M. de Bonneval... Alors, nouveau désappointement, nouvelle surprise... C'est charmant!

GASTON. Des vers...

M. DE GOURNAY. Oui, c'est une commande qu'on m'a faite.

GASTON. Des vers... Et dans quel genre?

M. DE GOURNAY. Dans le genre amoureux, passionnés, brûlants; c'est pour celle que j'aime, mademoiselle Mathilde.

GASTON, *à part.* Grand Dieu!

M. DE GOURNAY. Celle que j'épouse... Tu ne l'as pas deviné?

GASTON, *troublé.* Quoi! la petie-fille de madame de...

M. DE GOURNAY. Certainement... Tu croyais peut-être que c'était la grand'mère!.. Aurai-je mes vers?..

GASTON, *pouvant se soutenir à peine.* Oui, Monsieur. (*A part.*) Ah! c'est fait de moi... Par bonheur je n'ai rien dit, et il ne saura jamais rien! (*M. de Gournay remonte vers les dames.*)

MATHILDE. Eh bien?

M. DE GOURNAY. Eh bien! je ne sais pas si c'est l'inconnu, mais je partage l'idée de Madame. (*Montrant madame de Salbris.*) Je suis sûr que c'est M. de Bonneval, quoiqu'il n'en convienne pas.

MATHILDE. Ah! que c'est impatientant!

M. DE GOURNAY. Quoiqu'il soutienne toujours qu'il est artiste... qu'il est peintre...

MADAME DE SALBRIS. Lui!.. un peintre!..

M. DE GOURNAY. Il ne l'est pas plus que moi!..

MATHILDE. Ah! j'imagine un moyen... qui le forcera bien à avouer sa ruse... (*Traversant le théâtre et s'approchant de Gaston, qui est plongé dans ses réflexions et qui ne la voit pas.*) Monsieur Gaston... (*Gaston ne l'entend pas et ne répond pas. Se retournant du côté de madame de Salbris.*) C'est étonnant, par exemple... qu'on ne réponde pas à son nom... Il l'aura déjà oublié... (*Parlant plus haut.*) Monsieur Gaston...

GASTON, *tressaillant.* Qu'est-ce, Mademoiselle?

MATHILDE. Vous qui êtes peintre et peintre distingué... on n'a jamais fait mon portrait... et si vous vouliez...

GASTON, *troublé.* Moi!..

MATHILDE. Le mien ou celui de ma grand'mère... à votre choix... Mais je tiendrais à ce que ce fût ici même... à l'instant. (*A Julie, qui entre à gauche.*) Julie, apportenous un livret, un album, il y en a là, dans le salon... (*Julie sort.*)

M. DE GOURNAY, *à part.* Cela va l'empêcher de faire mes vers!

MATHILDE, *bas, à sa tante.* Quel changement dans ses traits!..

MADAME DE SALBRIS. Je le vois bien!

GASTON. Je craindrais d'abuser de vos moments.

MATHILDE. Du tout... une esquisse au crayon. (*Allant à Julie, qui rentre, lui prenant l'album qu'elle tient dans les mains, et s'approchant de Gaston.*) Tenez, Monsieur.

GASTON, *à part.* Mon album!..

MATHILDE, *ouvrant l'album et indiquant une page du doigt.* Là à cet endroit... mon portrait... Ah! mon Dieu!

TOUS. Quoi donc?

MATHILDE. Il y est déjà!

MADAME DE SALBRIS. Et parfaitement ressemblant...

MATHILDE, *regardant une autre feuille.* Et là encore... coiffée en fleurs .. et plus loin... cet autre en robe de bal... partout moi!

M. DE GOURNAY. Est-il possible!.. (*A Gaston, à demi-voix.*) Sais-tu ce que cela signifie?

GASTON, *de même.* Non, Monsieur!

M. DE GOURNAY. Ce n'est pas toi!..

GASTON, *de même, en cherchant à cacher son trouble.* Arrivé depuis une demi-heure, je n'aurais jamais eu le temps...

M. DE GOURNAY. C'est juste! Qui diable ça peut-il être?

JULIE, *bas, à M. de Gournay.* C'est vous, Monsieur?

M. DE GOURNAY. Du tout.

JULIE, *de même.* Encore une surprise.

M. DE GOURNAY. Laisse-moi donc... (*A part.*) Ah çà! moi qui en faisais à tout le monde.

AIR : *Vive la magie.* (Cagliostro, premier acte.)

M. DE GOURNAY.

Nouvelle surprise
Qui me scandalise.
Qui donc s'en avise,
Et prend mon emploi?
Je saurai connaître
L'amant ou le traître
Qui se permet d'être
Plus adroit que moi!

MATHILDE.

Nouvelle surprise!
Que, dans ma franchise,
Gaîment j'autorise.
(*Regardant le portrait.*)
C'est moi! c'est bien moi!
Mais qui peut-il être?
J'aurais peur, peut-être,
S'il allait paraître
Soudain devant moi!

MADAME DE SALBRIS.

Nouvelle surprise
Qui me scandalise.
Ah! s'il se déguise,
Je saurai pourquoi.
Par un coup de maître,
Je saurai peut-être
Le faire apparaître
Ici devant moi!

JULIE, *bas, à M. de Gournay.*

Nouvelle surprise.
Tout vous favorise,
Tout à votre guise
Réussit, je croi!
C'est un coup de maître,
Faites-vous connaître,
Et demain peut-être,
Vous aurez sa foi.

GASTON.

Que Dieu me conduise!
Que sa main maîtrise
Ce feu qui s'attise
Et qui brûle en moi!
Je ne puis, sans être
Un ingrat, un traître,
Le laisser paraître!..
Mon Dieu! soutiens-moi!

JULIE, *à Mathilde.*

Et votre toilette?..

MATHILDE, *feuilletant toujours l'album.*

Ah! c'est vrai, je l'oubliais.
Dieu! qu'ai-je vu!.. des vers!

M. DE GOURNAY, *stupéfait.*

Des vers!

MATHILDE.

J'en demandais!
L'inconnu m'obéit...

M. DE GOURNAY.

Quoi! de la poésie!
Voyons...

GASTON, *à part.*

Je suis perdu!

M. DE GOURNAY.

Voyons?..

MATHILDE, *fermant l'album.*

Je ne puis les montrer... du moins par modestie.

TOUS, *excepté Gaston.*

Ah! c'est inconcevable... et pour bonnes raisons,
Il faut tout observer.

MADAME DE SALBRIS, *à part.*

Nous verrons!

M. DE GOURNAY.

Nous verrons!

ENSEMBLE.

Nouvelle surprise, etc.

(*Mathilde entre avec Julie dans l'appartement à gauche. — M. de Gournay sort par le fond. — Gaston veut le suivre; — Madame de Salbris le retient par la main.*)

SCENE VIII.

MADAME DE SALBRIS, GASTON.

MADAME DE SALBRIS. Un instant, mon beau Monsieur, vous ne nous quitterez pas ainsi. Je n'ai pas voulu, devant ma petite-fille, devant sa femme de chambre, devant tout le monde enfin, amener une reconnaissance... Je ne suis pas pour les dénouements devant témoins... je tiens à ce que tout se passe en famille... et il n'est plus temps de feindre... je vous ai reconnu.

GASTON. Moi, Madame!

MADAME DE SALBRIS. Cet album est à vous.

GASTON, *avec effroi.* O ciel!..

MADAME DE SALBRIS. Je vous ai vu là, dans ce salon... le sortir de votre poche.

GASTON, *avec effroi.* Taisez-vous! (*A part.*) Que dirait mon bienfaiteur? (*Haut.*) De grâce, taisez-vous!

MADAME DE SALBRIS. C'est donc vrai?

GASTON. Eh bien! oui... mais si vous en parlez... je me brûle la cervelle

MADAME DE SALBRIS, *avec effroi.* Malheureux jeune homme! (*Avec bonté.*) Vous êtes donc bien amoureux?.. Écoutez-moi, mon cher Bonneval.

GASTON, *vivement.* Permettez... je ne le suis pas.

MADAME DE SALBRIS, *à voix haute.* Alors... je vais tout dire.

GASTON. Je le suis... je le suis!.. (*A part.*) O mon Dieu!.. comment sortir de là?

MADAME DE SALBRIS. Vous êtes un extravagant, qui vous êtes donné bien de la peine pour rien. Si vous vous étiez entendu avec moi, ce mariage serait déjà fait.

GASTON. Ce mariage...

MADAME DE SALBRIS. Me convient sous tous les rapports... et depuis que Mathilde vous a vu, j'ai idée qu'elle est de mon avis.

GASTON, *vivement.* Est-il possible?.. quel bonheur! (*Se reprenant.*) Non... non... je suis le plus malheureux des hommes... être obligé de fuir, de me cacher!..

MADAME DE SALBRIS. Et pourquoi donc? tous ces mystères-là n'ont déjà duré que trop longtemps... Aussi l'invitation que vous avez reçue ce matin, à votre château, venait de moi, parce que je veux avant tout qu'on s'explique et qu'on se déclare.

GASTON. Jamais!

MADAME DE SALBRIS. Quelle obstination... (*Lui prenant la main.*) Non! quelle timidité... car il tremble, ce pauvre jeune homme... (*A demi-voix.*) Faut-il donc vous répéter... que j'ai lu dans son cœur, et que sans se l'avouer à elle-même... Mathilde vous aime déjà?

GASTON, *poussant un cri de joie.* Ah! c'en est trop!.. (*Revenant à lui.*) C'est fini... je m'en vais.

MADAME DE SALBRIS, *le retenant.* Pour revenir! Songez-y bien, dans une demi-heure, vous vous présenterez ici sous votre vrai nom...

GASTON, *avec impatience.* Eh! Madame!..

MADAME DE SALBRIS, *vivement.* Jusque-là je vous promets de garder encore le silence... mais pas plus tard, dans une demi-heure, ou sinon je vous dénonce!

GASTON, *à part.* Ah! dans une demi-heure, je serai loin de ces lieux, où l'honneur me défend de rester! Courons prévenir M. de Gournay et partons... (*Regardant par la porte du fond à droite.*) C'est lui... non... impossible... il est avec elle!.. Ah! je le verrai plus tard.

MADAME DE SALBRIS. Monsieur... Monsieur...

GASTON. J'obéis, Madame, il le faut!.. (*Il sort vivement par la gauche.*)

SCENE IX.

MADAME DE SALBRIS, MATHILDE ET M. DE GOURNAY, *entrant par le fond à droite.*

MADAME DE SALBRIS, *regardant sortir Gaston.* En voilà un qui est bien amoureux, car il en perd la tête!

MATHILDE, *causant avec M. de Gournay.* Ainsi, Monsieur, vous avez donc des renseignements!

M. DE GOURNAY. Oui, sans doute!.. des ouvriers, que j'ai interrogés, prétendent avoir vu ce matin un homme... un jeune homme...

MATHILDE, *vivement.* Un jeune homme!..

M. DE GOURNAY. Rôder autour des murs du parc!.. Dans quelles intentions?... c'est parbleu ce que je saurai!

MADAME DE SALBRIS, *gravement.* Et ce que sais... car je l'ai vu... je lui ai parlé.

MATHILDE. A l'inconnu?

MADAME DE SALBRIS. A lui-même!

M. DE GOURNAY. Il y en a donc un?

MATHILDE. Est-ce que vous en doutiez?

M. DE GOURNAY. Un autre encore?..

MATHILDE. Eh! non; c'est le même... toujours le même.

MADAME DE SALBRIS. Celui qui accablait Mathilde de surprises... qui, ce matin, lui a envoyé ce chevalet, et tout à l'heure encore cette robe de bal.

M. DE GOURNAY. Quoi! c'est lui... il vous l'a dit?

MADAME DE SALBRIS. Il est convenu de tout... il a tout avoué...

M. DE GOURNAY. Voilà qui est fort... et je ne m'attendais pas à celle-là!

MATHILDE. Quel est son nom?

MADAME DE SALBRIS, *gravement.* Je ne peux encore vous le dire. (*Geste d'impatience de Mathilde et de M. de Gournay.*) Permettez donc... j'ai aussi mes mystères... chacun son tour! J'ai juré de garder le silence et de lui laisser le plaisir de se faire connaître.

MATHILDE. Alors qu'il ne tarde pas... Je n'ai plus de patience...

M. DE GOURNAY. Ni moi non plus, car, en fait de surprises, en voilà une!..

MATHILDE, *à M. de Gournay.* N'est-ce pas?.. on n'y tient plus... c'est agaçant... ça vous donne la fièvre.

M. DE GOURNAY. La fièvre chaude!..

MATHILDE. A la bonne heure!.. vous voilà comme moi! vous qui vous moquiez toujours de mes colères et de mes impatiences. (*A madame de Salbris.*) Et sera-ce bien long?

MADAME DE SALBRIS. Il viendra aujourd'hui même...

MATHILDE. Aujourd'hui?..

MADAME DE SALBRIS. Ce soir.

M. DE GOURNAY, *avec colère.* Ce soir?

MADAME DE SALBRIS. Il me l'a promis.

MATHILDE. Ah! voilà le cœur qui me bat!.. et je crois que j'aimerais mieux ne pas le voir!.. (*A madame de Salbris.*) Est-il bien? A-t-il bonne façon? Moi j'ai là d'avance une idée... et je voudrais savoir... s'il y ressemble...

MADAME DE SALBRIS. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il est très-aimable, très-riche, et surtout amoureux à faire pitié...

MATHILDE, *à part.* Pauvre jeune homme!

MADAME DE SALBRIS. Ou à faire plaisir... comme vous voudrez!.. Ne m'en demandez pas davantage.

MATHILDE. Ah! que c'est contrariant!.. Voyez-vous, ma mère, j'aurais mieux aimé que vous ne disiez rien... ou bien dites-moi tout... ma bonne petite maman... je vous en prie... Comment doit-il venir ici? par quel coup de théâtre, quel effet magique, sous quelle forme?.. J'aurai moins peur si je suis prévenue!

MADAME DE SALBRIS, *gravement.* Il se présentera sous

la forme de quelqu'un que j'ai invité à passer la soirée.

M. DE GOURNAY. Il a reçu une invitation?

MADAME DE SALBRIS. Ecrite de ma main! Et quant à la magie qu'il emploiera... la voici... — On entendra tout à coup... tenez... comme dans ce moment... une voiture entrer dans la cour.

MATHILDE, *écoutant*. Ah! mon Dieu! serait-ce lui?

M. DE GOURNAY, *à part*. S'il monte... je le fais sauter par la fenêtre.

MADAME DE SALBRIS, *continuant*. Les portes du salon s'ouvriront, et un de nos gens viendra tout uniment annoncer...

SCENE X.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE. Madame... Madame... quelqu'un que vous n'attendiez pas, et qui n'est jamais venu ici.

TOUS. Qui donc?

JULIE. M. de Bonneval! (*Elle entre dans le salon à gauche.*)

MATHILDE, *qui a couru à la fenêtre pour le voir, pousse un cri*. Voyons... Ah!..

MADAME DE SALBRIS. Qu'a-t-elle donc?

MATHILDE, *hors d'elle-même et tombant sur un fauteuil*. Il est là... il traverse la cour...

MADAME DE SALBRIS, *courant à la fenêtre, regarde, pousse aussi un cri et tombe sur un autre fauteuil*. Ah!..

M. DE GOURNAY. Et elle aussi... De plus fort en plus fort...

MADAME DE SALBRIS, *à part*. Ce n'est pas lui!.. Qu'est-ce que ça veut dire?.. qu'est-ce que ça signifie?.. Et moi qui l'ai invité... Que va-t-il penser?.. (*A sa fille.*) Ce que c'est aussi que vos mystères, vos surprises; si je m'en mêle jamais...

JULIE, *rentrant avec une bougie qu'elle pose sur la table*. Mais, Madame... le voilà qui entre au salon.

MADAME DE SALBRIS. Ah! courons le recevoir! (*Elle se précipite dans l'appartement à gauche, et, au moment où se referme la porte, on l'entend dire* :) Enchantée, Monsieur, de l'honneur que vous nous faites, etc.

SCENE XI.

MATHILDE, *toujours assise*, JULIE, M. DE GOURNAY.

JULIE, *s'approchant de Mathilde*. Est-ce que Mademoiselle ne va pas aussi au salon?

MATHILDE, *sèchement*. Non, Mademoiselle.

JULIE. Toutes ces dames y sont déjà descendues.

MATHILDE, *de même*. Peu m'importe!

JULIE. C'est étonnant que Mademoiselle n'ait pas envie de voir M. de Bonneval.

MATHILDE. Ah!.. je l'ai vu... et de reste... Il est affreux!

M. DE GOURNAY. Je respire. (*Bas, à Julie.*) J'ai eu peur un moment. Ce M. de Bonneval, qui est un fat, s'était laissé attribuer tout ce que nous avons fait.

JULIE, *à voix basse*. En vérité!

M. DE GOURNAY, *de même*. Il l'avait pris sur son compte.

JULIE, *de même*. Par bonheur, il n'est pas redoutable.

M. DE GOURNAY. Et je crois le moment excellent pour amener une reconnaissance définitive.

JULIE. Je le crois aussi.

M. DE GOURNAY. On ne vaut que par la comparaison... Tiens... (*Lui donnant un billet.*) voici qui préparera mon entrée, remets-lui ce billet. (*Julie fait un mouvement pour donner le billet à Mathilde.*) Non... pas ainsi, pas tout bonnement comme un facteur.

JULIE. Et... comment?

M. DE GOURNAY. Cherche un moyen... un moyen... Hum! (*Ne trouvant pas de terme assez extraordinaire, il fait un geste qui signifie* : enlevé!) Je serai là quand il le faudra.

JULIE. C'est bien!

M. DE GOURNAY. Je vais prévenir mes gens... qui sont arrivés, et au signal que je donnerai... (*Faisant le geste de frapper des mains.*) Le feu d'artifice, le bouquet final et le dénouement à effet! (*Il sort sur la pointe des pieds.*)

(*Toute la fin de cette scène s'est dite à voix basse et près des portes du fond, pendant que Mathilde est assise sur le devant du théâtre dans un fauteuil, et la tête appuyée sur sa main.*)

SCENE XII.

MATHILDE, *assise à droite du théâtre, près de la table;* JULIE, *s'approchant d'elle doucement.*

JULIE. Mademoiselle... Mademoiselle!

MATHILDE. Quoi donc?

JULIE, *tenant à la main la lettre qu'elle cache*. Que dira-t-on, si vous restez ici?

MATHILDE. On dira que je souffre, que je suis malade, et c'est la vérité. (*Portant la main à son cœur.*) Oui... oui... je souffre beaucoup... Je rentre dans ma chambre et n'en sortirai pas.

JULIE. Quel dommage! Mademoiselle était si jolie avec ces fleurs.

MATHILDE. Elles viennent de M. de Bonneval, je n'en veux plus.

JULIE. Puisque vous les aviez acceptées...

MATHILDE. Quand elles venaient... d'un inconnu. (*Cherchant à détacher son bouquet.*) Parce que... un inconnu... c'est... c'est tout ce qu'on voudra... mais maintenant qu'il s'est fait connaître...

JULIE. Bien maladroitement.

MATHILDE. A coup sûr!

JULIE. Il y avait si longtemps qu'il se cachait.

MATHILDE, *lui donnant son bouquet*. Il fallait continuer! Il y a des gens qui commencent bien et qui finissent mal.

JULIE, *tirant de sa poche une petite lettre et poussant un cri*. Ah! mon Dieu! qu'ai-je vu?

MATHILDE. Quoi donc?

JULIE. Dans ce bouquet... une lettre.

MATHILDE, *avec colère*. Quelle inconvenance!.. Tant mieux... tant mieux. Une occasion de se fâcher et de renvoyer ce M. de Bonneval. (*Prenant la lettre et lisant.*) « On vous abuse, Mademoiselle, je vous jure que je ne « suis pas M. de Bonneval. » (*Poussant un cri.*) Ah!

JULIE. Qu'est-ce que cela?

MATHILDE. Rien... rien! (*A part.*) J'en étais sûre? (*Continuant.*) « Si vous tenez à me connaître, je serai ce « soir à huit heures dans le petit salon. » C'est ici! (*Reprenant.*) « Mais je ne puis paraître que dans la solitude « et l'obscurité... Eloignez donc tous les indiscrets, car « la vue seule d'un étranger me ferait fuir... et, si vous « consentez à me recevoir, daignez porter à votre côté ce « bouquet. » (*Poussant un cri et reprenant le bouquet que Julie venait de jeter sur la table à droite.*) Ah! (*Elle l'attache vivement à son côté.*)

JULIE. Mademoiselle connait-elle enfin? (*On entend dans le salon à gauche un air de danse ; l'air du* Code noir *au second acte.*)

MATHILDE, *vivement*. Non!.. non!.. Ecoute donc... Qu'est-ce que c'est?

JULIE. Ce sont ces dames qui dansent avant le concert, et en vous attendant...

MATHILDE, *passant à gauche du théâtre à côté du salon*. Oui... tu as raison... mon absence serait remarquée... Rentre... toi, ma bonne Julie... On aura besoin de toi là-bas... Va-t'en! Va-t'en!..

Air du *Code noir.*

MATHILDE.

Oui... là-bas on te désire...

JULIE, *à part, à droite du théâtre.*

A notre sylphe allons dire
Qu'il ne peut plus différer!..

MATHILDE, *relisant le billet, à gauche du théâtre.*

Enfin, il va se montrer!

JULIE.

Et qu'avec impatience
On l'attend en ce moment!
Si toutefois, quand j'y pense,
C'est bien lui que l'on attend!

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Il va venir,
Je sens mon cœur d'avance tressaillir!
Encore un peu,
Et l'inconnu va paraître en ce lieu!
Adieu!

JULIE.

Il va venir,
Et son roman, grâce au ciel, va finir;
Encore un peu,
Et son amour enfin aura beau jeu!
Adieu!

(*Sur l'air de contredanse qui reprend, Julie sort par le fond, et Mathilde, qui avait fait quelques pas jusqu'à la porte du salon, revient au bord du théâtre.*)

SCENE XIII.

MATHILDE, *seule, portant la main à son cœur et regardant autour d'elle.* J'ai peur!.. Oh! oui... oui... j'ai beau faire... je le sens là... et, je puis le dire ici... car il ne m'entendra pas... (*A voix basse.*) Je l'aime!.. (*Se retournant avec frayeur.*) Est-ce lui?.. non... il ne vient pas... *Eloignez tous les indiscrets*... Je l'ai fait... me voilà seule.. et puisqu'il aime la *solitude*... Il est vrai qu'il a dit aussi et l'*obscurité*... (*Montrant la bougie qui est sur la table.*) Mais... je n'ose pas! Oh! non.

SCENE XIV.

MATHILDE, *sur le devant du théâtre,* M. DE GOURNAY, *entrant par la porte du fond, sur la pointe du pied.*

M. DE GOURNAY. Elle m'attend, à ce que m'a dit Julie... Voici le moment décisif... avançons!

MATHILDE. Je l'entends... on marche... c'est lui, sans doute... (*A part.*) Eh non!.. c'est M. de Gournay... quel contre-temps... que vient-il faire ici? et l'autre qui va venir, ça l'empêchera...

M. DE GOURNAY. Qu'avez-vous donc, ma chère Mathilde? Quel trouble... quelle agitation...

MATHILDE. C'est vrai!.. et j'aime mieux tout vous confier, à vous qui êtes notre ami, notre meilleur ami... Aussi bien, il m'est impossible de cacher mon émotion et ma joie... (*En confidence.*) Il va venir!..

M. DE GOURNAY. Qui donc?

MATHILDE. L'inconnu... ici... ce soir, à huit heures.

M. DE GOURNAY, *avec malice.* Peut-être est-il déjà arrivé?

MATHILDE. Oh! non!.. Il veut qu'il n'y ait personne, et tant que vous serez là, il ne viendra pas!

M. DE GOURNAY. Vous croyez?

MATHILDE. Oui, vraiment!.. (*Lui faisant signe de s'éloigner.*) Ainsi ..

M. DE GOURNAY. Oui, mais, dites-moi : est-ce que vous ne soupçonnez pas un peu?..

MATHILDE, *en confidence.* Si!.. j'ai une idée! et si je me trompais, je crois que j'en mourrais... (*A demi-voix.*) Un beau jeune homme, tout jeune...

M. DE GOURNAY, *à part.* Ah! mon Dieu!

MATHILDE. Des yeux mélancoliques... des cheveux noirs.

M. DE GOURNAY, *portant la main à sa chevelure qui commence à grisonner.* Par exemple!..

MATHILDE. Taisez-vous!.. on a marché... c'est lui, sans doute!.. Partez, mon ami! partez vite... Il faut que personne ne l'aperçoive.

M. DE GOURNAY, *à part.* Je serais pourtant curieux de le voir. (*Mathilde, qui est près de la table, souffle vivement la bougie.*) Eh bien!.. obscurité complète?.. c'est juste!.. je le lui avais demandé dans ma lettre... mais, du moins, je pourrai l'entendre... (*Bas, à Mathilde.*) Adieu... adieu... je m'en vais.

MATHILDE, *lui serrant la main avec reconnaissance.* Merci!..

M. DE GOURNAY, *à part.* Il n'y a pas de quoi!

SCENE XV.

Il fait une nuit complète. — M. DE GOURNAY, *qui a fait quelques pas pour s'éloigner, revient et reste près de la table, à droite.* — MATHILDE *est debout, de l'autre côté de la table.* — GASTON *entre par le fond.* — *L'orchestre joue en sourdine l'air du* Comte Ory, *de Rossini :*

D'amour et d'espérance
Je sens battre mon cœur!

GASTON, *à part.* Point de lumière!.. C'est dans cet appartement cependant qu'on m'a dit avoir vu entrer tout à l'heure M. de Gournay, que je cherche...

MATHILDE, *à part et tremblante.* Ah! le cœur me bat... d'une force... (*Gaston s'avance à tâtons, rencontre Mathilde, qui tressaille.*) Ah! mon Dieu!

GASTON, *à part.* Qui est là?.. (*Lui prenant la main.*) Cette main... (*A voix haute et avec surprise.*) Celle d'une femme!

MATHILDE, *poussant un cri.* C'est lui!.. (*Elle chancelle, prête à perdre connaissance.*)

GASTON, *la soutenant.* O ciel!.. Mathilde! Mathilde!

M. DE GOURNAY, *à part.* La voix de Gaston!.. Ah! traître!.. tu me le paieras!

GASTON. Là!.. dans mes bras... sur mon cœur... tout ce que j'aime!.. Elle se trouve mal!.. Quelqu'un!.. du secours!..

MATHILDE, *revenant à elle.* Non!.. non!.. Tout ce que vous aimez... dites-vous?

GASTON. Ah! mon trouble et ma frayeur m'ont trahi... Pardon, Mademoiselle, pardon... je ne suis pas ce que vous croyez... je n'ai pas le rang, la fortune qu'on me suppose...

MATHILDE. Eh! qui donc êtes-vous?

GASTON. Quelqu'un qui ne peut vous aimer... et qui ne peut vous le dire... sous peine d'être un ingrat.

MATHILDE. Mais vous le serez encore plus, Monsieur, si vous ne m'aimez pas!

GASTON, *tombant à ses pieds.* Ah! c'est trop de bonheur pour un coupable. (*Se relevant brusquement.*) Adieu... adieu!..

MATHILDE. Ah!..

GASTON, *avec désespoir.* Il le faut... car je ne puis rester sans trahir mon ami, mon bienfaiteur... le meilleur des hommes.

M. DE GOURNAY, *à part.* C'est mieux!.. c'est mieux!..

GASTON. Et votre main, pour laquelle je donnerais ma vie, me serait offerte en ce moment... que je vous dirais : Ce n'est pas moi... c'est lui qui en est digne.

M. DE GOURNAY, *à part, et essuyant une larme.* Mieux... mieux encore! et cela mérite récompense! (*Il frappe dans ses mains.*) Partez! (*On entend dans le jardin une détonation d'artifice. On aperçoit, par la croisée du fond, les jardins qui sont tout à coup illuminés, et un orchestre bruyant se fait entendre.*)

CHŒUR, *en dehors.*

AIR : *Vive, vive l'Italie.*

Vivent! vivent les surprises,
C'est le bonheur ici-bas;
Les faveurs les plus exquises
Sont celles qu'on n'attend pas!

MATHILDE ET GASTON, *effrayés.* Ah ! qu'entends-je?

SCENE XVI.

MATHILDE, GASTON, M. DE GOURNAY, *paraissant au milieu du théâtre*; MADAME DE SALBRIS ET JULIE, *accourant par la porte à droite, avec de la lumière.*

MADAME DE SALBRIS ET JULIE. Qu'est-ce?.. qu'y a-t-il?..

M. DE GOURNAY. Mademoiselle Mathilde, votre petite-fille, qui épouse Gaston, mon ami, et mon fils d'adoption...

GASTON, *hors de lui.* O ciel!.. est-il possible?

M. DE GOURNAY, *lui frappant sur l'épaule.* Une surprise à laquelle tu ne t'attendais pas... mon gaillard!

MADAME DE SALBRIS. Vous le connaissez donc?

MATHILDE. Il était donc venu ici de votre aveu?

M. DE GOURNAY. Par mon ordre.

GASTON. Et cet amour que je voulais vous cacher, vous l'avez deviné?

M. DE GOURNAY. Depuis long-temps... Aussi personne ici, je m'en flatte, ne s'attendait à ce qui arrive. (*A part.*) Pas même moi! (*Haut.*) Mais, tu le sais, de l'étonnant, de l'imprévu... voilà ce que je veux... voilà ce que j'aime!

JULIE. Comment! Monsieur, et à moi-même qui étais votre confidente, c'était donc aussi une surprise que vous vouliez me faire?

M. DE GOURNAY. Oui, mon enfant! (*A part.*) Mais ce sera la dernière.

CHŒUR.

Vivent! vivent les surprises,
C'est le bonheur ici-bas;
Les faveurs les plus exquises
Sont celles qu'on n'attend pas!

MATHILDE, *au public.*

AIR : *Il m'en souvient, longtemps ce jour.*

Des jours qui nous sont réservés
De vous dépend la destinée;
Naguère encore, vous le savez,
De notre salle abandonnée
Les échos, hélas! étaient sourds,
Les places n'étaient jamais prises!
Messieurs, venez-nous tous les jours...
Nous vous permettons les *surprises*,
Oui, Messieurs, venez tous les jours,
Et nous bénirons les surprises.

FIN DE LES SURPRISES.



LE JUIF ERRANT

OPÉRA EN CINQ ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra, le 23 avril 1852.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE SAINT-GEORGES.

MUSIQUE DE M. F. HALÉVY.

Personnages.

ASHVÉRUS (*le Juif Errant*). . . .	MM. MASSOL.
NICÉPHORE, empereur d'Orient. .	OBIN.
LÉON, descendant d'Ashvérus. . .	ROGER.
L'ANGE EXTERMINATEUR. . . .	CHAPUIS.
LUDGERS, chef de bandits.	DÉPASSIO.
MANOEL, premier bandit.	CANAPLE.
ANDRONIC, deuxième bandit. . .	GUIGNEAU.
JEAN, troisième bandit.	NOIR.
ARBAS, quatrième bandit.	GOYON.
LE GUETTEUR DE NUIT.	MERLY.
UN OFFICIER DU PALAIS. . . .	LYON.
UN SEIGNEUR.	MOLINIER.
UN AUTRE SEIGNEUR.	DONZEL.
THÉODORA, batelière sur l'Escaut, sœur de Léon.	Mme TEDESCO.
IRENE, fille de Baudoin, comte de Flandre, descendante aussi d'Ashvérus.	Mlles EMMY LAGRUA.
UNE DAME D'HONNEUR. . . .	PETIT-BRIÈRE.

Seigneurs et dames de la ville d'Anvers. — Peuple de la ville d'Anvers. — Malandrins et Mauvais Garçons. — Marchands et Marchandes brabançons. — Seigneurs et Dames de l'empereur Nicéphore. — Peuple de Thessalonique. — Peuple de Constantinople. — Muets. — Almées. — Esclaves. — Gardes de l'Empereur. — Dame de l'Impératrice Irène. — Anges. — Démons. — Élus. — Damnés, etc., etc.

La scène se passe en 1190.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un faubourg de la ville d'Anvers en 1190. Au fond, à droite, les bords de l'Escaut couverts de vaisseaux dont on aperçoit les mâts. A droite et à gauche, sur les premiers plans, des boutiques de différents métiers. Au fond, les portes de la ville et les remparts. Au dehors, la campagne bordée de quelques falaises.

C'est un jour de kermesse : Paysans flamands et Paysannes des environs; Seigneurs, Grandes dames, Bourgeois et Bourgeoises de la ville, en habits de fête, couvrent la place et encombrent les boutiques. A gauche, la foule est arrêtée devant une estrade de bateleurs, ayant pour enseigne un tableau du Juif Errant. Des Bohémiens et des Bohémiennes dansent sur la place.

—

SCENE PREMIERE.

CHŒUR.

C'est jour d'allégresse,
De grande liesse,
C'est de la kermesse
Le plus beau moment!
La fête nouvelle,
Où l'on vous appelle,
Sera la plus belle
De tout le Brabant!

UNE MARCHANDE, *aux chalands.*

Nobles dames et bourgeois,
Venez; faites votre choix.

DEUXIÈME MARCHANDE.

J'ai toujours l'honneur de vendre
A la comtesse de Flandre!

TROISIÈME MARCHANDE.

Achetez pour vos amours,
Des bijoux, de beaux atours!

TOUTES TROIS, *ensemble.*

Achetez, pour vos amours,
Des bijoux, de beaux atours!

CHŒUR GÉNÉRAL.

C'est jour d'allégresse,
De grande liesse,
C'est de la kermesse
Le plus beau moment! etc., etc.

(*En ce moment, Théodora et son frère Léon, enfant de dix ans, sortent de leur maison. Tous les deux se tiennent debout, chacun appuyé sur une rame. Des Seigneurs aperçoivent Théodora, et se la montrent les uns aux autres.*)

TROIS SEIGNEURS, *regardant Théodora.*

De la ville d'Anvers c'est la belle passeuse!
Elle et son jeune frère, empressés au travail!

THÉODORA, *aux seigneurs.*

C'est moi qui tiens la rame, et lui le gouvernail;
Et je serais, Messeigneurs, trop heureuse,
Si ma barque pouvait vous passer sur l'Escaut.

LES TROIS SEIGNEURS.

Non pas en ce moment, mais ce soir!..

THÉODORA, *leur faisant la révérence.*

A tantôt!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS; *un groupe de matelots, venant de débarquer, s'élance joyeux du quai sur la place.*

CHŒUR DE MATELOTS.

Après combats et travaux,
Sur les flots,
Vive pour les matelots
Le repos!
Envoyons aux noirs requins
Les chagrins!
Changeons de vins et d'amours
Tous les jours!

THÉODORA, *à Léon.*

C'est moi qui dois veiller, mon frère, sur ta vie,
Et t'assurer des jours heureux!
Va goûter le repos, va; ta tâche est finie:
Je travaillerai pour tous deux!

LES MATELOTS, *admirant Théodora.*

La batelière est accorte et jolie!

LES SEIGNEURS.

Nous raffolons de ses beaux yeux!

REPRISE GÉNÉRALE DU PREMIER CHŒUR.

C'est jour d'allégresse,
De grande liesse, etc., etc.

UN SEIGNEUR, *regardant à gauche le grand tableau qui est devant la porte des bateleurs.*

Mais quel est ce beau cadre?.. et cet homme au maintien
Triste et fatal!.. qui sait le nom de ce chrétien?

THÉODORA.

C'est un Juif!..

SEIGNEURS, *répétant.*

C'est un Juif?..

LES MATELOTS, *à Théodora, l'interrogeant.*

Dont tu connais l'histoire?

THÉODORA.

Qui ne connaît le Juif Errant?
Mon aïeul en avait conservé la mémoire,
Et nous en parlait bien souvent!

LES MATELOTS, *se groupant autour d'elle.*

En vérité?..

THÉODORA, *cherchant à rappeler ses souvenirs.*

Bien plus... au sein de ma famille,
On disait que depuis mille ans,
Nous étions tous ses descendants,
Par Noéma sa fille!

TOUS LES MATELOTS, *avec curiosité et intérêt.*

Parle! Voilà pour nous des récits amusants!
Des matelots, à bord, c'est le seul passe-temps!

THÉODORA.

BALLADE.

PREMIER COUPLET.

Pour expier envers lui ses outrages,
Dieu le condamne à ne pouvoir mourir!..
Jusqu'à la fin des mondes et des âges,
Dieu le condamne à vivre pour souffrir.
Pendant un quart d'heure,
C'est l'arrêt de Dieu,
A peine il demeure
Dans le même lieu!
Un ange invisible,
L'ange du Très-Haut,
D'une voix terrible
Lui crie aussitôt :
Marche! marche! marche toujours!
Sans vieillir, accablé de jours!..
Marche! marche, marche toujours!..

CHŒUR, *répétant.*

Marche! marche!.. etc., etc.

THÉODORA.

DEUXIÈME COUPLET.

Toujours errant, quand le soleil se lève,
Errant encor, lorsque fuit le soleil,
Point de bonheur pour lui!.. pas même en rêve!..
Jamais ses yeux n'ont connu le sommeil!
Oui, tout passe et tombe,
Chaumière et palais,
Et pour lui la tombe
Ne s'ouvre jamais!
Un ange invisible,
L'ange du Seigneur,
D'une voix terrible
Répète au pécheur :
Marche! marche! marche toujours!
Sans vieillir, accablé de jours!
Marche! marche! marche toujours!

CHŒUR, *répétant.*

Marche! marche! marche toujours!
Sans vieillir, accablé de jours!
Marche! marche! marche toujours!!!

SCENE III.

(*La nuit est venue par degré, pendant la ballade. Une escouade de la garde urbaine, commandée par un officier, s'avance sur la place, tandis que l'on entend sonner au loin le couvre-feu.*)

L'OFFICIER, *à la foule qui l'entoure.*

De par le bourguemestre,
De par nos échevins,
Fermez porte et fenestre!
Que les feux soient éteints!
C'est l'heure du repos,
C'est l'heure du huis clos!

CHŒUR DE FEMMES.

De par le bourguemestre,
De par nos échevins,
Fermons porte et fenestre,
Que les feux soient éteints!

L'OFFICIER.

Aux pieds seuls de la Vierge,
Nous permettons un cierge,
Dans l'ombre de la nuit!
Boutiques et tavernes,
Eteignez vos lanternes!
Point de chant! point de bruit!

CHŒUR GÉNÉRAL, *à voix basse.*

De par le bourguemestre,
De par les échevins,
Fermez porte et fenestre,
Que les feux soient éteints!
C'est l'heure du repos!
C'est l'heure du huis clos!
Chez nous, ô bons bourgeois, chez nous, tenons-nous clos!
(*La foule se retire silencieusement, en répétant le refrain du couvre-feu, qui se perd dans le lointain.*)

SCENE IV.

(*A ce moment, l'orage gronde, et au milieu d'une obscurité profonde une lueur fantastique brille sur les remparts de la ville... et l'on voit Ashvérus, marchant appuyé sur son bâton. Il traverse lentement les remparts, et disparaît.*)

SCENE V.

(*Après le départ d'Ashvérus, une bande de Malandrins, de Routiers et de mauvais Garçons, s'élance de tous côtés sur la plane déserte de la ville, et un groupe s'empare du milieu de la place, tandis que d'autres Malandrins en gardent les issues.*)

CHŒUR DE MALANDRINS ET DE MAUVAIS GARÇONS.

Au loin, tremblez tous!
La rue est à nous!
Enfants de la nuit,
L'ombre nous sourit;
Sitôt qu'elle vient,
Tout nous appartient!
La Justice dort!
L'honnête homme a tort!
Nous sommes chez vous!
La rue est à nous!

(*Trois autres Malandrins accourent; l'un d'eux tient à la main une épée nue, l'autre un coffret sous son bras, et le troisième un jeune enfant caché sous son manteau.*)

ENSEMBLE, *tous trois.*

Dames en litière,
Ou seigneurs à pié,
A vous tous, la guerre!
Guerre sans pitié!
Beaux joueurs de dés,
Bourgeois attardés,
Ni paix, ni merci,
Nous voici!

CHŒUR GÉNÉRAL

La ville est à nous!
Au loin tremblez tous! etc., etc.

(*Tous les Malandrins ont entouré les trois derniers venus, et les interrogent sur leur expédition.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS; LUDGERS, *paraissant au fond.*

TOUS, *se retournant vers lui.*

C'est Ludgers, notre chef!..

LUDGERS, *d'un air agité.*

...Notre perte est jurée!..
(*S'adressant aux trois derniers arrivés.*)
Cette dame en litière... et par vous massacrée...

LES TROIS, *d'un air farouche.*

Tant pis pour elle!..

LUDGERS.

...Eh! non!.. tant pis pour nous!.. C'était
La comtesse de Flandre!...

TOUS.

...O ciel!..

LUDGERS.

...Elle partait
Pour rejoindre Baudoin, son époux, notre maître,
Empereur d'Orient!...
(*Montrant le coffret.*)
Ces titres, ces bijoux,
Sont les siens!..
(*Montrant l'enfant qu'un des bandits vient de poser sur une pierre, et qui s'est endormi.*)
...Cet enfant, c'est sa fille!..

LES TROIS MALANDRINS.

...Par nous,
Et pour notre salut, il faut qu'elle périsse!

CHŒUR.

Une future impératrice!

LES TROIS MALANDRINS.

Bah! qu'importe!.. A nous l'or!.. et l'enfant
A Satan!!

REPRISE DU CHŒUR.

La ville est à nous!
Au loin tremblez tous!
Enfants de la nuit,
L'ombre nous sourit! etc., etc.

(*Pendant le chœur tous les bandits se disputent le coffret. Ils ont mis l'épée ou le poignard à la main, et vont se battre entre eux. Le tonnerre gronde et les éclairs brillent.*)

LUDGERS, *levant sa hache.*

C'est à moi, votre chef!.. à moi seul ce coffret!

PREMIER BANDIT.

C'est à moi!..

LUDGERS.

...De quel droit?..

PREMIER BANDIT.

...Du droit de mon forfait!
J'ai frappé sans miséricorde
La comtesse!..

LUDGERS, *montrant l'enfant.*

...Eh! bien, je t'accorde
Le droit de frapper son enfant!

PREMIER BANDIT.

Grand merci d'un pareil présent!
Mais je le cède, en ma reconnaissance,
A qui voudra le prendre!..

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS; ASHVÉRUS, *paraissant par la gauche, au bruit du tonnerre, et à la lueur des éclairs qui redoublent*

ASHVÉRUS, *se plaçant entre les bandits et l'enfant et étendant la main sur lui.*

...Je le prends!!

CHŒUR DES BANDITS.

D'épier nos secrets qui donc a l'imprudence?
A lui la mort!.. la mort pour récompense!

ASHVÉRUS.

Ah! plût au ciel!..

CHŒUR.

... Sous nos poignards sanglants
Qu'il tombe!..

(*Les bandits se précipitent sur lui, le frappent, et s'arrêtent stupéfaits.*)

...Dans nos mains la lame s'est brisée!

ASHVÉRUS, *avec douleur.*

Le ciel qui me châtie est plus cruel que vous!

LUDGERS.

Nous verrons s'il saura résister à mes coups!..
Et ma hache, par moi fraîchement aiguisée...
(*Il lève sa hache sur le Juif, et la hache se brise en éclats.*)

TOUS *poussent un cri d'effroi et le regardent en tremblant.*

Qui donc es-tu?..

(*Ashvérus, sans leur répondre, découvre sa tête et leur montre le signe sanglant dont est marqué son front.*)

LUDGERS.

...Ce signe!.. O ciel!.. Le Juif Errant!!!

ENSEMBLE.

ASHVÉRUS, *aux bandits.*

Du Dieu, dont la colère
Réduit tout en poussière,

Redoutez la fureur!..
Il punit qui blasphème...
Voyez-le par moi-même...
Malheur sur moi, malheur!

CHŒUR, *avec effroi.*

Je sens trembler la terre
Sous la sainte colère!
C'est le Juif!.. O terreur!
Du terrible anathème
Dieu punit le blasphème
Malheur sur lui, malheur!

(*Sur un geste d'Ashvérus, ils s'enfuient tous épouvantés. La place est déserte. Ashvérus se trouve seul près de la pierre où repose l'enfant.*)

SCENE VIII.

ASHVÉRUS, *seul, les regardant fuir.*

RÉCITATIF.

Ils partent, frappés de terreur!
Comme moi, poursuivis du bras d'un Dieu vengeur!..
Ils partent!..
(*Montrant la jeune fille qui dort.*
Oubliant jusqu'à ce trésor même...
Indifférent pour eux, mais non pas pour mon cœur!
(*Regardant alternativement l'enfant qui est couché à gauche, sur la pierre, et la maison de Théodora, qui est placée à droite du théâtre sur le premier plan.*)
Derniers restes d'un sang proscrit par l'anathème!
D'un sang qui fut le mien, du sang de Noéma,
Quel arrêt de Dieu même ici vous rassembla?
Deux filles!.. qu'au malheur voua la destinée!..
(*Regardant la maison de Théodora.*)
L'une au travail...
(*Regardant l'enfant.*)
Et l'autre au trône condamnée!
(*S'approchant de l'enfant.*)

AIR.

Ah! sur ton front de rose,
Mon pauvre et bel enfant,
Que mon œil se repose,
Hélas! un seul instant!

De la fille que j'aime
Cher et doux souvenir,
Que l'éternité même
Ne pourra pas bannir!
(*Regardant la jeune fille avec tendresse.*)
Ta vue est pour mon cœur
La source désirée
Dont ma bouche altérée
Implore la fraîcheur!

Ah! sur ton front de rose,
Mon pauvre et bel enfant,
Que mon œil se repose,
Helas! un seul instant!

SCENE IX.

ASHÉVRUS, *à gauche;* THÉODORA, *venant du port, et se dirigeant vers sa maison, à droite.*

ASHVÉRUS, *poussant un cri de joie.*
Théodora!.. qu'ici le ciel m'envoie!.
(*Faisant quelques pas vers elle, et se soutenant à peine.*)
Ah! malgré moi, je cède... à mon trouble... à ma joie!

DUO.

THÉODORA, *l'apercevant.*
Un pauvre voyageur!..

ASHVÉRUS.
Errant et misérable!..

THÉODORA, *le regardant.*
Que brise la fatigue...

ASHVÉRUS.
...Et que la soif accable!
(*Théodora entre un instant dans sa maison, et en ressort tenant un verre d'eau qu'elle offre à Ashvérus.*)

THÉODORA.
Tenez!.. tenez!.. buvez!..

ASHVÉRUS, *à part.*
... O remords!.. ô douleur!
Cette eau!.. par moi, jadis, refusée au Sauveur!
(*A part, et jetant le verre d'eau sans que Théodora le voie.*)
Non, je ne boirai pas!..
(*Rendant le verre à Théodora.*)
... Merci, merci, ma fille!
(*La regardant, ainsi que l'enfant.*)
O mon seul bien sur terre!.. ô ma seule famille!

THÉODORA, *lui montrant la maison.*
Entrez en mon logis...

ASHVÉRUS.
... Je ne puis m'arrêter!
Un seul quart d'heure, à peine, ici je puis rester!

THEODORA, *le regardant avec émotion.*
Qu'ai-je entendu?..

ENSEMBLE.

ASHVÉRUS.
Rien ne suspend des heures
L'impitoyable cours!
Heureuse, tu demeures!
Moi, je marche toujours!
La voix que je redoute
Bientôt va retentir,
Me traçant une route
Qui ne doit pas finir!

THÉODORA, *le regardant toujours.*
Eh! quoi... pour lui... des heures
Rien ne suspend le cours!
Et loin de nos demeures
Il doit marcher toujours!
Aveu que je redoute,
Et qui me fait frémir...
C'est lui... c'est lui sans doute!
Il vient de se trahir!

THÉODORA, *étendant les bras vers lui.*
Mon père!..

ASHVERUS.
... C'est toi qui l'as dit!
Oui, ce chef de ta race... un proscrit!.. un maudit
A qui, depuis mille ans, la colère céleste
N'a permis qu'un bonheur... celui de t'embrasser!

THÉODORA, *courant dans ses bras.*
Mon père!..

ASHVÉRUS.
... Le temps vole, et je dois me presser!
(*Remettant l'enfant dans les bras de Théodora.*)
D'un sang royal voici le dernier reste!
Cet enfant... je le livre à tes soins, à ta foi!
Veille sur lui... je veillerai sur toi!..
Adieu!..

THÉODORA.
... Restez encor!.. restez auprès de moi!
(*On entend dans les cieux une musique d'un caractère imposant et terrible.*)

ASHVÉRUS.
Eh! ne l'entends-tu pas,
Cette voix terrible et fatale?..
Ah! que ne puis-je encor, vous pressant dans mes bras,

(*Lui montrant l'enfant.*)
Vous bénir toutes deux!..
(*Se sentant repousser loin de Théodora par une force invisible.*)
... Mais Dieu ne le veut pas!
De ce noir tourbillon l'invincible raffale
Emporte loin d'ici ma douleur et mes pas!

ENSEMBLE, *au milieu de la foudre et des éclairs.*

ASHVÉRUS.
L'éclair rayonne!
La foudre tonne
En longs éclats!
Ma force est vaine,
Le vent entraine
Au loin mes pas!
Fille chérie,
Tu m'es ravie!
Il faut partir!
O loi cruelle!
Peine éternelle!
Toujours souffrir!
Jamais mourir!

THÉODORA.
L'éclair rayonne!
La foudre tonne
En longs éclats!
Sa force est vaine,
Le vent entraine
Au loin ses pas!
(*Prenant l'enfant.*)
Fille chérie,
A toi ma vie,
Mon avenir!
(*A Ashvérus.*)
Veille sur elle...
Ma voix t'appelle,
Pourquoi partir
Sans nous bénir?

(*Le ciel est en feu. — La foudre éclate. — La trompette céleste retentit. — Ashvérus s'enfuit, repoussé par la puissance invisible qui l'éloigne de Théodora.*)

ACTE DEUXIÈME.

Dans la Bulgarie, au pied du mont Hémus.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un site agreste attenant à la demeure de Théodora.

IRÈNE, *la jeune fille de Baudoin, que l'on a vue enfant au premier acte,* ET LÉON, *tous deux assis sur un banc rustique, lisent ensemble dans le même livre;* THÉODORA *entre par le fond.*

THÉODORA, *s'arrêtant, et désignant Irène et Léon, qui ne la voient pas.*

RÉCITATIF.

Douze ans sont écoulés depuis que ma tendresse
Les conduisit tous deux sur ces bords étrangers.
Frère et sœur, l'un pour l'autre... Ah! puissent-ils sans [cesse
Vivre ainsi loin du monde, hélas! et des dangers!..
(*S'approchant d'Irène et de Léon, et leur adressant la parole.*)
Vous lisez, je le vois, les saintes Écritures?

IRÈNE.
Où j'apprends chaque jour à vous chérir tous deux,
O ma sœur!.. ô mon frère!..

LÉON, *se levant, et s'éloignant d'Irène.*
Ah! cachons à leurs yeux
De mon cœur ulcéré les mortelles blessures!

TRIO.

ENSEMBLE.

IRÈNE, *à Théodora.*
Dans ce riant asile
S'écoulent mes beaux jours;
J'y veux vivre tranquille
En vous aimant toujours!

LÉON, *à part.*
Affreux tourments, remords stérile!
Qui me poursuit la nuit, le jour!
Hélas! ma force est inutile
Pour vaincre un trop coupable amour!

THÉODORA.
Puissé-je, en cet asile
Témoin de vos beaux jours,
Calme, heureuse et tranquille,
Vous conserver toujours!

LÉON, *à Théodora.*
Des rives de l'Escaut, où le ciel nous fit naître,
Ma sœur, sommes-nous donc éloignés pour toujours?

THÉODORA.
Baudoin, comte de Flandre, était notre seul maître,
Quand Dieu permit qu'il fût empereur d'Orient.
Je voulus le rejoindre, et j'allais à Byzauce
Le revoir, le servir...
(*A part, et regardant Irène.*)
Lui rendre son enfant!
(*Haut.*)
Lorsqu'en route, j'appris ses revers, sa souffrance
Et sa mort. En ces lieux, au pied du mont Hémus,
Je vins cacher vos jours, élever votre enfance,
Attendant du Très-Haut les décrets inconnus!

ENSEMBLE.

IRÈNE, *à Théodora.*
Dans ce riant asile, etc., etc.

LÉON, *à part.*
Affreux tourments, remords stérile, etc., etc.

THÉODORA.
Puissé-je, en cet asile, etc., etc.

ENSEMBLE.

LÉON, *à part, regardant Irène avec amour.*
Cruels remords!
O vains efforts!
Oui, près de moi
Quand je la voi,
Mon cœur succombe,
Et dans la tombe
Il faut la fuir :
Il faut mourir...
Dieu tout-puissant,
Juste et clément,
Cache-leur
Ma douleur
Et l'ardeur
Dont mon cœur
Et rougit,
Et frémit!

IRÈNE ET THÉODORA, *examinant Léon.*
Mon Dieu, quelle douleur soudaine
Eclate en son cœur en ce jour!
Je voudrais partager la peine
Qu'il veut cacher à notre amour!

IRÈNE, *s'élançant près de Léon.*
O mon frère!.. mon frère!..
THÉODORA, *la retenant.*
Silence!
(*Se tournant vers la porte du fond.*
Des étrangers en ce logis!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS; LUDGERS, *en costume oriental;* JEAN, MANOEL ET ANDRONIC.

LUDGERS, JEAN, MANOEL, ANDRONIC, *ensemble.*
Pauvres marchands, nous allions à Byzance,
Mes compagnons et moi; mais, par la nuit surpris,
Nous vous demandons un asile
Sous ce toit hospitalier.
THÉODORA.
Entrez, reposez-vous à notre humble foyer.
(*A Ludgers.*)
A Byzance la grande ville,
Qui vous conduit?..
LUDGERS.
On doit y couronner, dit-on,
Après douze ans de discorde et de guerre,
Des princes grecs le dernier rejeton,
Le prince Nicéphore!..
THÉODORA, *avec douleur.*
O ciel!.. douleur amère!..
(*A Ludgers.*)
Mais l'empereur Baudoin?
LUDGERS.
Il n'est plus, dès longtemps!
THÉODORA.
Mais les siens... mais ses descendants?..
Leurs titres et leurs droits?..
LUDGERS.
Qu'importe!
THÉODORA.
On prétend qu'il avait une fille?..
LUDGERS.
Elle est morte!..
Mais c'est trop discourir, et souper vaudrait mieux...
THÉODORA.
On va tout préparer...
(*Elle fait signe à ses enfants de la suivre.*)
LÉON, *emmenant Irène, que Ludgers regarde avec intention.*
Comme il la suit des yeux!..
(*Théodora, Irène et Léon sortent par la porte du fond.*

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté Irène, Théodora et Léon.*

LUDGERS, *seul, regardant sortir Irène.*
On m'a dit vrai... Jamais plus charmante beauté
N'avait frappé mes yeux, depuis que j'ai quitté
Mon état de bandit, mon commerce de braves,
Pour un autre plus doux, le commerce d'esclaves,
Qui vaut mieux... La bravoure est fatale aux héros,
Qu'elle conduit souvent à la potence!
Le négoce est plus sûr: ses utiles travaux
Donnent aux gens adroits l'estime et l'opulence!

QUATUOR.

LUDGERS, ANDRONIC, JEAN ET MANOEL, *ensemble.*
Moi, j'ai parcouru l'Asie,
Exploité la Géorgie,
Dépeuplé la Circassie!
Nous tenons, à juste prix,
Esclaves jeunes et belles,
Esclaves toujours nouvelles,
Et même esclaves fidèles!
Toujours je les garantis,
Pourvu qu'on double le prix.
LUDGERS, *seul.*
Or, le prince Nicéphore,
Qu'on va nommer empereur,
Est un prince connaisseur,
Qui m'estime et qui m'honore...
(*A demi-voix.*)
Il me veut du bien,
Car il sait très-bien...
ENSEMBLE, *à quatre.*
Que je vends à juste prix
Esclaves jeunes et belles,
Et même esclaves fidèles!
Que toujours je garantis,
Pourvu qu'on double le prix.
LUDGERS, *à ses compagnons.*
Notre fortune serait faite
S'il voyait ces attraits, ce front candide et pur...
Mais comment tenter sa conquête?
L'acheter?
LES AUTRES.
C'est trop cher!
LUDGERS.
L'enlever!
LES AUTRES.
C'est plus sûr.
TOUS.
Enlevons, enlevons!
Alerte, compagnons!
Pendant la nuit,
Dans ce réduit
Tout me sourit,
Tout est profit,
Par ce moyen,
Sans donner rien,
Ce trésor-là
M'appartiendra!
LUDGERS, *à ses compagnons, indiquant la sortie d'Irène.*
Cavaliers intrépides,
Par nos coursiers numides,
Plus que le vent rapides,
Ces déserts sont franchis.
Sans que rien ne vous touche,
Qu'un voile sur la bouche
De la beauté farouche
Vienne étouffer les cris!
TOUS.
Enlevons, enlevons!
Alerte, compagnons!
ENSEMBLE.
Rappelons-nous tous nos exploits,
Et tous nos beaux jours d'autrefois!
Tout ira bien; je le sens là,
Notre projet réussira!..
Pendant la nuit,
Dans ce réduit, etc., etc.

SCENE IV.

LUDGERS, IRÈNE ET LÉON, *entrant ensemble par le fond.*

IRÈNE, *à Ludgers.*
Un modeste repas, préparé par nos mains,
Vous attend.

LUDGERS ET LES AUTRES.
Grand merci, ma jeune et belle hôtesse.
(Ils sortent par le fond.)
IRÈNE, *s'adressant à Léon, qui se tient à l'écart, soucieux et rêveur.*
Nous sommes seuls, tu peux me dire tes chagrins,
A moi, mon frère...
LÉON.
Non! je n'ai rien...
IRÈNE.
Ta tristesse
Se dissipait, autrefois, par mes soins!
LÉON.
Laisse-moi!..
IRÈNE, *tristement.*
Je m'en vais!..
(Revenant près de lui.)
Embrasse-moi, du moins?
(Léon, après avoir hésité un instant, la repousse vivement.)
IRÈNE, *étonnée.*
Qu'est-ce?
LÉON, *avec colère.*
Va-t'en!..
(Irène, effrayée, s'en va par la porte à droite.)
LÉON, *seul.*
Sa voix, sa vue enchanteresse,
Redoublent un tourment...
(Regardant du côté par où Irène vient de sortir.)
à son cœur inconnu!

SCENE V.

LÉON, THÉODORA, *entrant doucement par la porte du fond.*

LÉON, *se croyant toujours seul.*
Tout m'abandonne, alors!..
THÉODORA, *appuyant doucement sa main sur l'épaule de Léon.*
Non, pas moi!
LÉON, *se retournant.*
Qu'ai-je vu?

DUO.

THÉODORA.
A moi, ta sœur et ton amie,
Dis-moi qui trouble ton repos?
Laisse-moi consoler ta vie,
Laisse-moi partager tes maux.
LÉON.
Qu'exiges-tu d'un misérable?
Si je n'étais que malheureux,
Tu lirais dans mon cœur!..
THÉODORA.
Mon frère est donc coupable?
LÉON.
Oui! coupable envers vous! envers vous et les cieux!
En proie à mon délire,
En détestant le jour,
J'aime, et je ne peux dire
L'objet de mon amour!
THÉODORA, *tremblante.*
Ah! j'ose y croire à peine!..
Est-il possible?..
LÉON, *tombant à ses pieds, et courbant la tête.*
Irène!..
Ah! ne me maudis pas!
THÉODORA, *posant sa main sur la tête de son frère.*
Elle n'est pas ta sœur!
LÉON, *relevant vivement la tête.*
Ne m'abuses-tu pas?.. n'est-ce pas une erreur?..
THÉODORA.
J'en atteste le ciel!.. elle n'est pas ta sœur!!
LÉON, *avec transport.*
O mon Dieu! n'est-ce pas un songe,
Un séduisant mensonge,
Qui vient ravir mon cœur?
Elle n'est pas ma sœur!!!
ENSEMBLE.
LÉON.
O clémence suprême!
O céleste faveur!
C'est la voix de Dieu même
Qui me rend au bonheur!
THÉODORA.
Inutile clémence!
Douce et vaine faveur,
Qui lui rend l'espérance,
Mais non pas le bonheur!
LÉON, *dans l'ivresse de la joie.*
Ma bien-aimée! ô mon Irène!
Déjà mes jours étaient à toi!..
Je veux qu'une éternelle chaîne,
Dès demain t'engage ma foi!
THÉODORA, *avec fermeté.*
Jamais!..
LÉON, *étonné.*
Quoi! refuser Irène à mon amour?
THÉODORA.
Il le faut!.. Je serais criminelle à mon tour,
Si, pour toi trahissant une mission sainte,
Je souffrais cet hymen!..
LÉON.
Quelle est donc cette crainte?
THÉODORA.
Un jour tu le sauras... tu sauras que les cieux,
Le devoir et l'honneur vous séparaient tous deux!
LÉON.
Non, je n'écoute rien!.. non, non, c'est impossible!
THÉODORA.
Mon frère... écoute-moi... ne sois pas inflexible!
LÉON.
Irène recevra ma foi!
THÉODORA.
Irène, hélas! ne saurait être à toi!
LÉON, *avec tendresse.*
Irène sur ton cœur aura plus de puissance,
Et pour te désarmer, je l'amène à tes pieds!
(Il s'élance par la droite.)
THÉODORA, *seule un instant.*
Insensé! qui du Ciel excite la vengeance!
Puissent nos torts, par lui, n'être pas expiés!
LÉON, *rentrant, pâle, hors de lui et se soutenant à peine.*
Grand Dieu!
THÉODORA, *courant à lui.*
Quelle pâleur soudaine?
Et qu'as-tu donc?
LÉON, *avec égarement.*
Irène!..
THÉODORA.
Irène!..
LÉON.
Disparue!.. enlevée!..
THÉODORA, *poussant un cri de désespoir.*
Ah!..
LÉON.
Par cet étranger!
THÉODORA.
Grand Dieu!..
LÉON.
Ma sœur, il faut mourir, ou nous venger!

THÉODORA.

Mon frère, il faut mourir! ou savoir nous venger!

ENSEMBLE.

LÉON, *à Théodora, avec énergie.*

Viens! suis mes pas!
Pour nous conduire
Ma rage ici devra suffire!
Il faut à mon délire
Irène ou le trépas!
Partons! partons! Viens, suis mes pas!
Irène ou le trépas!

THÉODORA.

Je suis tes pas; pour nous conduire,
Ton bras ici devra suffire!
Le ciel ici m'inspire!
Il doit guider nos pas,
Partons! je suis tes pas!
Grand Dieu! guidez nos pas!

(*Ils sortent tous deux dans le plus grand désordre.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente la grande place de Thessalonique. Une large rue montueuse conduit à un vaste pont qui domine la ville. La rue et le pont sont couverts d'hommes, de femmes et d'enfants, portant, les uns des flambeaux, les autres des fagots, pour en faire un feu de joie en l'honneur de la Saint Jean.

—

SCENE PREMIERE.

CHŒUR.

Saint Jean! saint Jean! saint Jean! saint Jean!
Pour toi, qu'en nos mains étincelle
Ce feu divin, ce feu brûlant!
Saint Jean! saint Jean! saint Jean!
Emblème d'un amour ardent,
Qu'il éclaire notre saint zèle,
Saint Jean! saint Jean! saint Jean! saint Jean!

TROIS VOIX.

Disposez ces bûchers! que leur flamme pétille,
Et s'élève en son honneur!
A lui, qui dans les cieux, comme une étoile, brille
A la droite du Seigneur!

CHŒUR.

Saint Jean! saint Jean! saint Jean! saint Jean!
Pour toi, qu'en nos mains étincelle
Ce feu divin, ce feu brûlant!
Qu'il éclaire notre saint zèle,
Saint Jean! saint Jean! saint Jean!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS; NICÉPHORE, *entrant avec quelques seigneurs, suivi de* LUDGERS, *qui lui parle avec chaleur.*

LUDGERS.

Oui! depuis Ispaham jusqu'à Jérusalen,
Des plus rares trésors recrutant mon harem,
Je ramène avec moi des beautés sans pareilles,
Dignes d'un roi! bien plus, d'un empereur!

NICÉPHORE, *souriant.*

Voyons donc, s'il le faut, ces nouvelles merveilles?

LUDGERS, *s'inclinant.*

Pour elles et pour moi, prince, c'est trop d'honneur!

(*Sur l'ordre de Ludgers, une troupe de belles esclaves sort d'un bazar, et s'élance en dansant sur la place, devant l'empereur et sa suite.*)

DIVERTISSEMENT.

LES ESCLAVES.

Divertissement dansé par mesdemoiselles PIERRON, NATHAN, MARQUET ET MATHILDE.

NICÉPHORE, *se levant après le divertissement.*

Toutes ces beautés de l'Asie
N'ont pas de pouvoir sur mon cœur!
Plus d'amour éphémère, et plus de fantaisie;
Je suis las du plaisir, et voudrais le bonheur!
(*Apercevant Irène, que Ludgers vient de faire amener devant lui.*)
Ah! qu'ai-je vu? grands dieux! et quelle grâce insigne.
Quel air de naïve candeur!

LUDGERS, *à Nicéphore.*

Je savais bien qu'elle était digne
De notre futur empereur!

NICÉPHORE, *à Ludgers, montrant Irène.*

Ton esclave me plaît! ton esclave est à moi!
Fixe le prix toi-même!..

LUDGERS, *s'inclinant.*

Ah! c'est parler en roi!

IRÈNE, *s'éloignant avec terreur de Nicéphore.*

Laissez-moi! laissez-moi!

LUDGERS.

Cédez à votre roi!

IRÈNE, *s'arrachant des bras de Nicéphore et tombant à genoux.*

O vous, mes seuls appuis! ô ma sœur! ô mon frère!

ENSEMBLE.

LUDGERS.

A tes prières il sont sourds!

NICÉPHORE.

Tu m'appartiens, ô mes amours!

(*Le ciel s'obscurcit; le vent s'élève; le tonnerre gronde dans le lointain, et le bruit de l'ouragan va toujours en augmentant.*)

IRÈNE, *que des muets de la garde de l'empereur entraînent, et qui résiste en vain.*

Tout m'abandonne, hélas!.. Personne sur la terre
Ne viendra-t-il à mon secours?

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, ASHVERUS, *paraissant au milieu de la place.*

ASHVÉRUS.

Moi, moi seul!..
(*A Nicéphore et à Ludgers.*)
Arrêtez!.. peuple, écoutez ma voix!
Souffrirez-vous que, captive, on entraîne
L'héritière du trône, et le sang de vos rois?
La fille de Baudoin!.. et votre souveraine!

TOUS.

Quel est cet homme?..

NICÉPHORE, *avec mépris.*

Un fourbe, ou bien un insensé!
De ces murs, à l'instant, gardes, qu'il soit chassé!

ASHVÉRUS, *s'adressant au peuple.*

J'ai dit la vérité!.. C'est votre impératrice!

NICÉPHORE.

Qui nous le prouvera?..

ASHVÉRUS.

Qui? Dieu lui-même!..

NICÉPHORE, *souriant.*

Dieu?
Je l'accepte pour juge, et j'en crois sa justice!
Devant tous j'en appelle à l'épreuve du feu!..
Qu'on saisisse à l'instant même
Cet obscur profanateur!
Dont l'audace ici blasphème
Et le ciel et l'empereur!
(*Au Juif.*)
Oui, bientôt ta folle audace
Recevra son châtiment!
Et tu peux, sur cette place,
Voir le bûcher qui t'attend!

LE PEUPLE, *menaçant le Juif.*

Oui, bientôt ta folle audace
Recevra son châtiment!
Et tu peux, sur cette place,
Voir le bûcher qui t'attend!

(*Les gardes entraînent Ashvérus et le précipitent dans le bûcher, auquel on met le feu.*)

ASHVÉRUS, *du haut du bûcher, et au milieu des flammes qui s'élèvent.*

Du temps, du fer, et de la flamme,
La vérité triomphe, ô peuple! et je l'ai dit :
(*Montrant Irène.*)
C'est la fille des rois!..
(*Montrant Ludgers.*)
Qu'enleva ce bandit!
Que ce bûcher l'atteste, et que Dieu le proclame!
(*Soudain toutes les flammes s'éteignent.*)

LE PEUPLE, *effrayé.*

O miracle!.. ô terreur!..
Ah! c'est l'arrêt de Dieu! c'est la voix du Seigneur!

ASHVÉRUS, *descendant du bûcher, et s'avançant sur la place en montrant Irène.*

A genoux! C'est Dieu lui-même
Qui proclame ici ses droits,
Et qui rend le diadème
A la fille de nos rois!
(*Regardant Nicéphore et les seigneurs.*)
Que l'orgueil tombe et fléchisse!
(*Au peuple.*)
Que vos fronts s'inclinent tous!
A genoux!.. peuple... à genoux!
Devant votre impératrice!

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

NICÉPHORE, LUDGERS ET LES SEIGNEURS, *à part.*

En cet instant suprême,
Dieu proclame ses droits!
Et rend le diadème
A la fille des rois!

PEUPLE.

C'est la voix de Dieu même
Qui proclame ses droits,
Et rend le diadème
A la fille des rois!

IRÈNE.

Seigneur, est-ce toi-même,
Qui proclames mes droits,
Et rends le diadème
A la fille des rois?

CHŒUR DU PEUPLE, *entourant Irène.*

Que l'orgueil tombe et fléchisse!
Que les fronts s'inclinent tous!
A genoux! peuple, à genoux!
Car c'est là l'impératrice!
Vive l'impératrice!
Vive l'impératrice!

(*Le peuple entoure Irène. Tous sont prosternés devant elle. — Nicéphore, seul, à l'écart, est abandonné des seigneurs de sa cour. La foule immense qui couvre le pont et la place, fait retentir l'air de ses cris de joie, tandis qu'Ashvérus, du haut du pont qui domine la place, étend les mains sur Irène, en signe de protection.*)

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe à Constantinople, dans le palais des empereurs d'Orient. — Le théâtre représente une vaste salle dans le style byzantin, au milieu de jardins magnifiques. — Au fond, une terrasse donnant sur le Bosphore.

SCENE PREMIERE.

(*Au lever du rideau, des jeunes filles préludent, en dansant, à la fête qui va se donner pour l'avénement de l'impératrice Irène. Les dames de sa cour descendent les degrés de la terrasse, précédant leur jeune souveraine.*)

IRÈNE, *sortant de ses appartements.*

RÉCITATIF.

O merveille! ô prodige! auquel je crois à peine!
O mystérieux changement!
Est-ce moi? Vierge sainte! est-ce la pauvre Irène,
Dans le palais des princes d'Orient!

CHŒUR DE PEUPLE, *en dehors et sous les murs du palais.*

Vive l'impératrice!..

CHŒUR DE JEUNES DAMES.

Ecoutez ce transport!
Pour vous bénir, leurs voix et leurs cœurs sont d'accord!

IRÈNE.

Oui, de ce peuple fanatique,
Qui des murs de Thessalonique
M'a conduite en triomphe au palais paternel,
J'entends encor les cris qui s'élèvent au ciel!

AIR.

O ma sœur chérie!
Frère bien-aimé!
Le charme de ma vie
En vous est renfermé!
De ce titre de reine
Mon cœur n'est pas jaloux!
Et j'aime mieux la peine,
Que le plaisir sans vous!

CAVATINE.

Grandeur et puissance,
Je dois vous bénir!..
Les maux de l'absence
Par vous vont finir!..
O triste souffrance,
Fuyez loin de nous!
Jours de notre enfance
Renaissez plus doux!
Sous la couronne
Que Dieu me donne,
Mon front rayonne
Brillant d'espoir!
Bonheur extrême!
Tous ceux que j'aime,
En ce lieu même,
Je vais les voir!

SCENE II.

Les précédents ; LE GRAND-MAITRE DU PALAIS, *puis* LÉON et THÉODORA.

LE GRAND MAITRE, *à l'impératrice.*
Au milieu des apprêts de la fête brillante
Qui va se donner sous vos yeux,
Un jeune homme... une femme accablée et tremblante,
Se sont introduits en ces lieux !

(Irène, reconnaissant Léon et Théodora, retient un cri de joie, et ramène son voile sur ses traits, en faisant signe aux dames de sa cour de s'éloigner.)

LÉON.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Une sœur, une amie,
Ange de la maison!
Vient de m'être ravie
Par une trahison!
Loin d'elle, de mon âme
Tout bonheur est absent!
Rendez-la-moi, Madame,
Je l'aimais tant!

THÉODORA ET LÉON.

DEUXIÈME COUPLET.

Oui, depuis son aurore
Elle avait nos amours!
Pour la revoir encore
Je donnerais mes jours!
Car elle est de { son / mon } âme
La joie et le tourment!
Rendez-la-moi, Madame,
Je l'aime tant!

IRÈNE, *qui jusque-là s'est efforcée de cacher son émotion, leur tend la main et leur dit :*
J'ordonne donc qu'elle vous soit rendue!

LÉON, *levant les yeux.*
O miracle!.. c'est elle !..

THÉODORA, *de même.*
En croirai-je ma vue!

LÉON.
Ma sœur ! ma sœur!..

THÉODORA.
C'est elle!..

LÉON, *avec douleur.*
Et sur le trône!.. ô ciel!

THÉODORA, *à voix basse, à son frère.*
Oui, tel est l'obstacle éternel
Qui devait faire ton supplice,
Et que je te cachais!

LÉON, *avec désespoir.*
Irène impératrice !
Séparés tous les deux! séparés pour jamais!

THÉODORA.
Que nos voix vers le ciel montent pour le bénir!
Vos décrets, ô mon Dieu! j'ai donc pu les servir!
A la fille des rois vous rendez la couronne!
Le monde est à ses pieds! la gloire l'environne!
Mes yeux en sont témoins! Mon Dieu ! je puis mourir!

IRÈNE, *avec tendresse, à Théodora.*
Viens dans mes bras, ma sœur! et vous, Léon, mon frère!

LÉON, *tristement.*
Nous n'avons pas de droits à ces titres si doux,
Et nous ne pouvons plus les recevoir de vous!

IRÈNE.
Grand Dieu!..

THÉODORA.
Vous seule, Irène,
Êtes du sang des rois!..

LÉON.
Adieu, ma souveraine!
Du plus affreux tourment mon cœur est oppressé!
Priez! priez le ciel pour un pauvre insensé!
Adieu donc pour jamais!..

IRÈNE.
Ma force m'abandonne!..
Mais le trône sans vous, c'est l'exil! le malheur!
Restez, restez!.. je vous l'ordonne!
Irène vous en prie!..

LÉON, *à Théodora.*
Obéissons, ma sœur!

SCENE III.

Les mêmes; une DAME du palais.

LA DAME, *à Irène.*
Des danseurs étrangers, pour fêter notre reine,
Ici, vont reproduire une naïve scène,
Qui se passa, dit-on, jadis, près de ces lieux;
Le pasteur Aristée, en ces temps de merveilles,
Attirant et charmant tout un essaim d'abeilles,
Par ses accords harmonieux!

(Irène, suivie de Léon et de Théodora, va s'asseoir sur le trône, entourée de toutes ses dames d'honneur. Léon et Théodora se placent près d'elle.)

BALLET

LE BERGER ARISTÉE et LES ABEILLES.

SCÈNE CHORÉGRAPHIQUE.

Dynaté : Mademoiselle Taglioni. — Béroé : Mademoiselle Bagdanoff. — Spio : Mademoiselle Legrain. — Phyllodocé : Mademoiselle Queniaux. — Le berger Aristée : M. Mérante.

(Après le ballet, des fanfares se font entendre, et le grand-maître du palais s'approche du trône.)

SCENE IV.

Les mêmes, LE GRAND-MAITRE DU PALAIS, *suivi de hérauts d'armes.*

LE GRAND-MAITRE, *à l'impératrice.*
Tous les grands de l'empire à notre souveraine
Vont venir présenter leurs respects et leurs vœux!

IRÈNE.
Je les attends!

LÉON, *à part.*
... Ce n'est plus mon Irène!
De son auguste front je détourne les yeux!

(Une grande marche solennelle commence. Tous les grands de l'empire viennent saluer l'impératrice, précédés de la garde des immortels, et suivis par la garde varengienne. Le sénat paraît ensuite, servant de cortége à l'empereur Nicéphore.)

SCENE V.

Les précédents, NICÉPHORE, *et tout le sénat. Deux sénateurs portent, sur un coussin de velours, le sceptre et la couronne impériale.*

NICÉPHORE, *s'adressant à Irène.*
Tous vos droits, le sénat aime à les reconnaître!
Et pour que dans l'État,
Après douze ans de guerre et d'un sanglant débat,

La concorde et la paix puissent enfin renaître,
Il veut, par un hymen, que nos droits soient unis!
Le sceptre qu'il nous offre...

IRÈNE, *inquiète.*
... Eh bien!..

NICÉPHORE.
... Est à ce prix!

IRÈNE.
Non, non!.. je ne le puis!
Je veux quitter ces lieux!..

THÉODORA.
... Irène! quel délire!

IRÈNE.
Non, la couronne auguste et le sceptre sacré,
Ne sont pas faits pour moi! Je renonce à l'empire!

ENSEMBLE.

LÉON.
Ah! c'est Dieu qui l'inspire!

THÉODORA.
Irène! quel délire!

THÉODORA.
O fille de Baudoin, un père révéré
Vous contemple, et vous dit : « Du trône et de l'empire
« Tu ne peux nous déshériter!
« Le sang de tes aïeux t'ordonne d'accepter!
« Dieu le veut! »

TOUS, *entourant Irène.*
... Dieu le veut!..

IRÈNE.
... Ah! que le ciel m'inspire!

ENSEMBLE.

IRÈNE.
Pour la grandeur suprême,
Et ma main, et mon cœur!
Et pour un diadème,
Renoncer au bonheur!
A jamais sur la terre,
Cet horrible tourment!
O mânes de mon père,
Protégez votre enfant!

LÉON.
O désespoir extrême!
O comble de douleur!
Je verrais ce que j'aime
Aux bras d'un ravisseur!
Ah! c'est pour ma misère
Un supplice trop grand!
La mort me serait chère
Plutôt qu'un tel tourment!

THÉODORA.
O désespoir extrême!
O comble de douleur!
Oui, c'est la grandeur même,
Qui fait notre malheur!
(*A Léon.*)
Ah! cache ta colère.
Crains leur ressentiment!
Laisse-moi, sur la terre,
Mon seul bien à présent!

LÉON, *bas à Irène.*
Il faut que je vous parle... ou je meurs!..

IRÈNE, *de même.*
A ce soir!
Ce soir, dans ce palais, je t'attendrai... mon frère!

LÉON, *à part.*
Seule, un instant, je pourrai donc la voir,
Lui dire mes tourments, et ma douleur amère!
Et puis mourir après!.. Voilà mon seul espoir!!

(*Nicéphore fait signe aux sénateurs qui portent la couronne d'approcher; il la prend et la présente à Irène. Celle-ci, par une inspiration soudaine, la saisit et se la place elle même sur la tête, en regardant Léon.*)

NICÉPHORE.
Vive l'impératrice!..

LE CHOEUR.
Et vive l'empereur!!

ENSEMBLE.

IRÈNE.
Pour la grandeur suprême,
Et ma main, et mon cœur!
Et pour un diadème
Renoncer au bonheur!
Ah! jamais sur la terre
Cet horrible tourment!
O mânes de mon père,
Protégez votre enfant!

THÉODORA.
O désespoir extrême!
O comble de douleur!
Oui, c'est la grandeur même,
Qui fait notre malheur!
(*A Léon.*)
Ah! cache ta colère.
Crains leur ressentiment!
Laisse-moi, sur la terre,
Mon seul bien à présent!

LÉON.
O désespoir extrême!
O comble de douleur!
Je verrais ce que j'aime
Aux bras d'un ravisseur!
Ah! c'est pour ma misère
Un supplice trop grand!
La mort me serait chère,
Plutôt qu'un tel tourment!

NICÉPHORE.
J'obtiens ce diadème,
Seul rêve de mon cœur,
J'obtiens celle que j'aime,
O comble de bonheur!
(*A Irène.*)
Pour terminer la guerre,
Et tous nos différends,
En vous le peuple espère,
Et j'attends vos serments!

CHŒUR.

Oui, ce décret suprême,
Consacrant leur bonheur,
De l'empire lui-même
Assure la splendeur!
Désormais plus de guerre,
Ni de débats sanglants!
De cet hymen prospère
Dieu bénit les serments!

(*Toutes les épées se tirent. Tous les drapeaux s'agitent. Léon tombe, à moitié évanoui, dans les bras de sa sœur, qui le presse contre son cœur. Un riche palanquin est apporté par la garde varengienne. Nicéphore y fait monter la jeune impératrice, qui sort triomphalement, entourée de toute sa cour.*)

ACTE QUATRIÈME.

—

PREMIER TABLEAU.

L'oratoire de l'impératrice. Portes latérales à droite et à gauche. Porte au fond, cachée sous une vaste draperie.

—

SCENE PREMIERE.

LÉON *est introduit par une femme de l'impératrice.*

LÉON.

RÉCITATIF.

A ce palais, dont la magnificence
Brille à mes yeux, de toutes parts,
Combien je préférais le toit de mon enfance,
Irène!.. et l'un de tes regards!

CAVATINE.

Vous n'êtes plus! jours d'innocence
Écoulés sous un ciel d'azur!
Où nos deux cœurs, sans défiance,
Aimaient d'un amour doux et pur!
Où sa douce voix disait : Frère...
Où je lui répondais : Ma sœur...
Où la nature tout entière
Fêtait notre chaste bonheur!
Mais je viens ici, pour te dire
Mon amour immense, éternel!
Dans tes regards mon cœur va lire,
Irène, l'Enfer où le Ciel!..

STRETTA.

Viens briller pour elle,
Ardente étincelle,
Souvenir fidèle,
Pur comme un beau jour!
Que ma vive flamme,
Que mon tendre amour,
Ravisse son âme
Au divin séjour!

SCENE II.

IRÈNE, LÉON.

DUO.

IRÈNE.

Je t'attendais, mon frère, dans ces lieux!

LÉON.

Ce nom, dans votre bouche! ô vous, ma souveraine!

IRÈNE.

Que t'importe mon rang, si toujours ton Irène
T'aime du même cœur, te voit des mêmes yeux!

LÉON, *avec transport.*

Il se pourrait!..

IRÈNE.

... En douter est un crime!
Et dois-tu me rendre victime
D'un sort fatal à tous deux?

ENSEMBLE.

LÉON.

O ciel! est-ce un rêve
Qui vient m'éblouir?
Quel jour pur se lève
Sur mon avenir!
Est-ce l'espérance
Qui parle à mon cœur?
Et faut-il d'avance
Croire à mon bonheur?

IRÈNE.

Ce n'est pas un rêve
Qui vient t'éblouir;
Le jour qui se lève
Promet l'avenir!..
La douce espérance
Qui parle à mon cœur
Me promet d'avance
Le plus doux bonheur!

LÉON.

Ah! si j'osais, Irène, interroger ton cœur!

IRÈNE.

Parle sans crainte... Je t'écoute.

LÉON.

En apprenant que tu n'es pas ma sœur,
Ton cœur s'est-il troublé?..

IRÈNE.

... Sans doute!

LÉON.

Et tant qu'a duré ce sommeil
Où dormaient nos âmes... ton âme
N'éprouvait-elle pas une secrète flamme,
Impatiente du réveil?..

IRÈNE.

Je m'en souviens; et pendant ton absence,
Je me sentais mourir dans l'ombre et le silence,
Comme la fleur loin du soleil!

LÉON.

Et quand ma main pressait la tienne?

IRÈNE.

Je tremblais...

LÉON, *avec transport.*

Tu m'aimais! Irène!!..
Et quand mes regards sur tes traits
S'arrêtaient tout émus?..

IRÈNE.

Je tremblais!

LÉON.

Tu m'aimais!!..
Et quand sous le baiser d'un frère,
Se trahissait ma vive ardeur?..

IRÈNE.

Je tremblais!..

LÉON, *avec passion.*

Tu m'aimais!!.. Près de toi tout m'éclaire!
Ton cœur se révèle à mon cœur!!!

ENSEMBLE.

LÉON.

Ce n'est pas un rêve
Qui vient m'éblouir!..
Quel jour pur se lève
Sur mon avenir! Etc.

IRÈNE.

Ce n'est pas un rêve
Qui vient t'éblouir!
Le jour qui se lève
Promet l'avenir!.. Etc.

LÉON.

Tu m'aimes!.. et pourtant, demain
A Nicéphore, hélas! tu vas donner ta main!

IRÈNE.

Jamais! jamais!.. je m'ignorais moi-même!..
Mais maintenant, je sais, oui, je sais que je t'aime,
Et dût périr mon trône même,
Rien ne peut m'enlever à toi!

LÉON.

O Dieu puissant! seconde-moi!

ENSEMBLE.

IRÈNE.

Du ciel, délice suprême!
Je sais que je t'aime!
Pour toujours à toi
Mon cœur et ma foi!
Reçois mes serments, mes jours sont à toi!

LÉON.

Du ciel, délice suprême!
A jamais, je t'aime!
Pour toujours à toi
Mon cœur et ma foi!
Reçois mes serments, mes jours sont à toi!

LÉON.

Du peuple, en ce pays, la voix est souveraine!
Et lui seul, aujourd'hui, peut briser cette chaîne!
J'irai, le soulevant contre un joug détesté,
Lui demander pour toi bonheur et liberté!
Il entendra ma voix, Irène!
L'espoir de l'empereur, par notre amour trahi!..

IRÈNE.

La vie est avec toi!.. le trépas avec lui!

ENSEMBLE.

IRÈNE.

Du ciel, délice suprême!
Je sais que je t'aime!
Pour toujours à toi
Mon cœur et ma foi!
Reçois mes serments! mes jours sont à toi!

LÉON.

Du ciel, délice suprême!
A jamais, je t'aime!
Pour toujours à toi
Mon cœur et ma foi!
Reçois mes serments! mes jours sont à toi!

(*Léon et Irène sortent vivement de chaque côté. La portière du fond se soulève, et laisse voir Nicéphore et Ludgers cachés.*)

SCENE III.

NICÉPHORE, LUDGERS.

NICÉPHORE, *à Ludgers.*

Tu viens de les entendre!.. ils ont dicté leur sort!
La honte à cette femme!.. à cet homme, la mort!!
(*La draperie retombe sur eux. Le théâtre change.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Un site pittoresque; vue de nuit. Des ruines sur la rive du Bosphore.

SCENE PREMIERE.

ASHVÉRUS, *seul, descendant au milieu des ruines.*

ASHVÉRUS.

RÉCITATIF.

De Dieu l'éternelle clémence
Prend-elle enfin pitié des maux que j'ai soufferts?
Quel bruit terrible... immense,
A retenti dans l'univers?
Leurs prêtres disent tous : « Bientôt va sonner l'heure
« Où les mondes détruits rentrent dans le chaos!.. »
Est-ce bien vrai, mon Dieu? Se peut-il que l'on meure?

La fin de l'univers est la fin de mes maux!..
Pour eux tous, c'est la mort! pour moi, c'est le repos!

AIR:

Exauce enfin, mon Dieu, ma fervente prière!
Jette un œil de pardon sur ma longue misère!
Du pécheur repentant viens fermer la paupière!
Jamais comme aujourd'hui ma voix n'a supplié!
Mon crime fut bien grand!.. il n'est point expié!
Mais aux trésors des cieux n'est-il plus de pitié?
Autour de moi tout passe!
Et parcourant l'espace
Des mondes disparus,
Moi seul connais la trace
Et retrouve la place
Des temps qui ne sont plus!
Jamais la prière
Ne vient adoucir
La douleur amère
Qu'il me faut subir!
Jamais sur ma vie
Un œil n'a versé
Une larme amie!..
Partout repoussé!..
Tout meurt et tout tombe,
Moi seul je vivrai!..
(*Avec désespoir.*)
Jamais dans la tombe
Je ne descendrai!!!
Mon Dieu! mon Dieu! pendant une heure entière,
Laisse-moi sentir le bonheur,
Le bonheur si doux d'être père!..
D'une éternité de misère
Tu peux après frapper mon cœur!!!
(*Il rentre dans les ruines en voyant venir les bandits.*)

SCENE II.

UNE TROUPE DE BANDITS, *commandés par* LUDGERS.

CHŒUR DE BANDITS, *pendant lequel paraît au fond Ashvérus, qui les écoute avec effroi.*)

La nuit est sombre,
Et voici l'ombre
Qui nous sourit,
Et nous conduit!
De la vengeance
L'heure s'avance,
Obéissons!
Amis, frappons!..
O mer profonde!
Ouvre ton onde!
Cache sans bruit
L'œuvre de la nuit!
Il va passer ici, pour gagner sa demeure,
Celui que nous cherchons, amis, il faut qu'il meure!
Nicéphore l'a dit!
Séparons-nous sans bruit!..
Et cachons nos poignards dans l'ombre de la nuit!!!
(*Les bandits se cachent sous les rochers.*)

SCENE III.

LES BANDITS, *cachés*; LÉON, *entrant, soutenant* THÉODORA.

FINAL.

LÉON, *à sa sœur.*

Oui, ma sœur, à ma voix, le peuple se soulève!
Mon bonheur est certain!..

ASHVÉRUS, *paraissant.*

Ton bonheur est un rêve!
Et la mort te menace!..

THÉODORA, *poussant un cri.*
Ashvérus!..

ASHVÉRUS, *à Théodora.*
Ne crains rien!
Ce sang qu'on veut verser, mes enfants, c'est le mien!

LÉON.
Non, non! je ne veux pas de ton secours terrible!
C'est toi qui sur nos fronts appelles le malheur!..
Va-t'en!..

THÉODORA, *à Léon.*
A sa douleur ne sois pas insensible!

ASHVÉRUS, *avec désespoir.*
O décret inflexible!!!

LÉON, *au Juif.*
Ton nom, ton nom maudit me glace de terreur!
Partout marche avec toi la colère céleste!
J'aime mieux le trépas que ton appui funeste!
Va-t'en!.. A ton aspect se révolte mon cœur!!!

ASHVÉRUS.
Mon fils!.. mon fils!..

THÉODORA.
Pardon!..

LÉON, *au Juif.*
Va-t'en! N'approche pas!
Le malheur et la mort accompagnent tes pas!
(Les bandits se rapprochent de Léon.)

LUDGERS, *à ses compagnons, désignant Léon.*
Voici celui qu'à l'instant même
Il faut frapper! il faut punir!..
Pas de pitié!..
(A Léon.)
... L'heure suprême
Sonne pour toi!.. tu vas mourir!

ASHVÉRUS, *à Léon.*
Reste là! reste là! mon corps est un rempart
Que ne franchit pas le poignard!

LÉON.
Laissez-moi! laissez-moi! Je brave leur furie!

THEODORA, *à Léon.*
Reste là, près de lui!.. son corps est un rempart
Que ne franchit pas le poignard!..
Mon frère!.. au nom du ciel!.. n'expose pas ta vie.

ASHVÉRUS, *à Ludgers.*
Ludgers! je te connais!.. Me connais-tu?..

LES BANDITS, *avec terreur, en reconnaissant le Juif.*
... C'est lui!

ASHVÉRUS, *à Ludgers.*
M'as-tu donc oublié!..
(Les bandits s'éloignent avec terreur, à la vue du Juif.)

THÉODORA.
... Mon Dieu! soyez béni!
(A ce moment, la trompette de l'Ange vengeur éclate dans le ciel, et la voix divine retentit.)

ASHVERUS.
Qu'entends-je! ô Dieu!.. signal terrible!
Ange vengeur! ange inflexible!..

VOIX DE L'ANGE.
Marche! marche toujours!!!

THÉODORA, *au Juif, avec désespoir, lui montrant Leon entouré de bandits.*
Eh! quoi! l'abandonner!.. au milieu des périls!

ASHVÉRUS, *à l'Ange invisible et reculant malgré lui.*
Pitié! non pas pour moi, mais pitié pour mon fils!

VOIX DE L'ANGE.
Marche! marche toujours!!!

THÉODORA, *au Juif, indiquant Léon qu'on entraîne.*
Ils vont l'assassiner! barbare!.. et tu t'enfuis!
Mais c'est le dernier de ta race!..
Mais tu l'as dit : mon frère, c'est ton fils!

ASHVÉRUS, *à Théodora, avec désespoir.*
Et ne vois-tu donc pas le vengeur qui me chasse!
Et qui livre ses jours au fer de ces bandits!

LUDGERS ET SES COMPAGNONS.
Désarmons-le!..

LÉON, *à Ludgers.*
Lâche assassin!..
Détourne leurs poignards, Dieu puissant, de mon sein!

ENSEMBLE.

THÉODORA.
Douleur horrible!
Vengeance terrible!
Mortel effroi!
Épargne mon frère!
Dieu, dans ta colère,
Ne frappe que moi!

ASHVÉRUS.
Douleur horrible!
Vengeance terrible!
Cruelle loi!
Double ma misère!
Dieu, dans ta colère,
Ne frappe que moi!

LES BANDITS, *à Léon.*
Malheur à toi!..

LÉON, *avec désespoir, invoquant Ashvérus.*
... Personne à mon secours
Ne viendra-t-il?..

ASHVÉRUS, *s'élançant vers lui, par un effort suprême.*
... J'y cours!..
(Il se précipite au milieu des ruines, et vers la mer, où l'on entraîne son fils... lorsque tout à coup paraît l'Ange exterminateur, son épée flamboyante à la main, qui repousse le Juif, et le force à marcher devant lui, au moment où les bandits vont précipiter Léon dans les flots.)

ASHVÉRUS, *marchant devant l'Ange et tendant les bras à Léon.*
Mon fils! mon fils!

THÉODORA, *à genoux, les bras étendus vers Léon.*
Mon frère bien-aimé!.. Toi l'âme de ma vie!..

LÉON, *sur le rocher.*
Adieu! ma sœur chérie!
Irène, mes amours!..
Adieu!.....

ASHVÉRUS, *avec désespoir.*
... Mon fils!.. mon fils!..

L'ANGE.
Marche! marche toujours!!!

CHŒUR D'ANGES, *dans le ciel.*
Marche toujours!
Marche toujours!

(La foudre éclate au fond, et l'on voit, à sa lueur, Ludgers donnant à Léon un coup de poignard et le précipitant dans la mer. Théodora pousse un cri de douleur, et tombe anéantie. Le Juif s'éloigne avec désespoir, poursuivi par l'Ange vengeur, éclairé dans sa marche par son épée de feu.)

ACTE CINQUIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente une vaste étendue de mer, venant mourir sur une grève aride et sauvage.

ASHVÉRUS *est debout sur la grève, entouré d'*IRÈNE, *de* LÉON *et de* THEODORA.

LÉON, *au Juif.*
De la fureur des eaux tu m'as sauvé, mon père!..

ASHVÉRUS, *à Léon.*

Le Ciel, enfin, touché de ma misère,
A permis que le flot t'amenât dans mes bras,
Sur cette rive solitaire
Où l'ange avait conduit mes pas!..

IRÈNE ET THÉODORA, *à Ashvérus.*

ENSEMBLE.

Pour un tel bienfait, sois béni!

ASHVÉRUS, *avec effroi.*

Non, non, ne parlez pas ainsi!..

LÉON.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Quand chacun fuyait ici-bas,
Le proscrit du ciel, de la terre,
Dieu m'avait placé sur tes pas
Afin d'adoucir ta misère,
Et moi je t'ai maudit, hélas!..
Pardonne-moi, mon père!..

DEUXIÈME COUPLET.

LÉON, IRÈNE, THÉODORA, *à Ashvérus.*

ENSEMBLE.

Il est un refuge à tes maux,
Que Dieu t'a donné sur la terre,
Pour y trouver des jours plus beaux,
Pour calmer ta douleur amère!
Viens-y goûter un doux repos,
Viens dans nos bras, mon père!..

ASHVÉRUS, *à part.*

Le Ciel prend-il pitié des tourments que j'endure?..
Je sens couler mes pleurs pour la première fois!..

IRÈNE, THÉODORA, LÉON, *désignant Ashvérus.*

O triomphe de la nature,
Il pleure en écoutant nos voix!

ASHVÉRUS, *d'un air inspiré à ses enfants*

Partez, ô mes enfants!.. A mes yeux se révèle
Le destin éclatant qui vous attend tous deux!
Nicéphore est tombé!..
(*A Irène.*)
Tout un peuple t'appelle...
Monte au trône de tes aïeux!..

LÉON, IRÈNE, THÉODORA, *au Juif.*

Nous ne vous quittons plus!..

ASHVÉRUS.

Mon sort, douleur amère!
Par chacun est d'être quitté...
Allez!.. éloignez-vous!.. je le veux!...

LÉON, IRÈNE, THÉODORA.

O mon père!..

ASHVÉRUS.

Allez pour moi du Ciel implorer la bonté!
Puisse-t-il fermer ma paupière,
Enfants, jusqu'à l'éternité!

IRÈNE, THÉODORA, LÉON, *s'éloignant sur l'ordre du Juif.*

ENSEMBLE.

Allons, pour lui, du Ciel implorer la bonté!
Puisse-t-il fermer sa paupière,
Hélas! jusqu'à l'éternité!

ASHVÉRUS, *écoutant les voix de ses enfants, qui se perdent au loin.*

Mon Dieu! mon Dieu! fais que je meure
A cette place... Hélas! j'ai tant marché!
Ah! fais sonner ma dernière heure!..
(*Montrant la grève.*)
De mes maux, Seigneur, sois touché!..
Mais, ô Ciel! quel prodige étrange
Eprouvé-je dans tous mes sens?..
Tout en moi se confond et change...
Oui, c'est la mort!.. oui, je la sens!..
C'est le repos!.. la fin de mes tourments!..

(*Il chancelle, et finit par tomber mourant sur un rocher de la plage.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Des vapeurs s'élèvent sur la mer. — Des nuages épais descendent des cieux. — De pâles éclairs sillonnent les nuages, au milieu desquels on voit traverser l'ANGE EXTERMINATEUR faisant retentir la trompette du jugement dernier.

Les nuages se dissipent, et l'on aperçoit l'immense vallée de Josaphat.

Au milieu de cette solitude, des anges, placés aux quatre points cardinaux, appellent tous les morts au jugement dernier.

A ces appels sinistres, les tombeaux s'ouvrent, et tous les trépassés de l'univers s'avancent devant leur souverain juge, en chantant le chœur suivant.

CHŒUR DES MORTS.

Qui vient donc, sous leur froide tombe
Agiter les morts d'ici-bas?..
Au sommeil glacé qui succombe,
Hélas! ne se réveille pas!

L'ANGE EXTERMINATEUR, *paraissant au fond de la vallée.*

La voix du Seigneur vous appelle,
Morts, levez-vous!
Devant la puissance éternelle
Paraissez tous!..

CHŒUR DES MORTS.

La voix du Seigneur nous appelle,
Morts, levons-nous!
Devant sa puissance éternelle
Accourons tous!

L'ANGE EXTERMINATEUR.

Le voilà, ce jour redoutable,
Où le pécheur ne pèche plus!
Où, dans sa justice équitable,
Dieu fera la part des élus.

CHŒUR GÉNÉRAL, *tendant les bras vers le Ciel.*

Seigneur, prends-nous pour tes élus.

(*Sur un signe de l'Ange, la vallée de Josaphat disparaît, et l'on aperçoit le gouffre béant de l'enfer, d'où s'élance une bande de demons, au milieu de torrents de flammes, saisissant les pécheurs que leur désigne l'épée de l'Ange, et les entraînant dans le gouffre.*)

CHŒUR DE DÉMONS.

Maudits, damnés, plus de prières!
A nous, à nous tous les pécheurs!
Ils vont souffrir de nos misères!..
Ils vont tous pleurer de nos pleurs!..

L'ANGE, *désignant un autre groupe.*

Et vous, heureux élus, le Seigneur vous accorde
Son séjour éternel, saint objet de nos vœux!

CHŒUR D'ANGES, *au Ciel.*

Venez, venez, vous les hôtes des cieux!

CHŒUR DE MAUDITS, *implorant Dieu.*

Seigneur! Seigneur! miséricorde!..
L'enfer!.. l'enfer!.. c'est trop cruel!..

CHŒUR DE BIENHEUREUX.

Merci, Seigneur, qui nous accorde
Désormais le bonheur au Ciel!

CHŒUR DE DÉMONS.

Non, non, pas de miséricorde
Au pécheur indigne du Ciel!!

—

LE JUGEMENT DERNIER.

Le ciel rayonne de feux divins. Il s'ouvre, et l'on voit les Trônes, les Séraphins, les Anges, les Dominations, recevant les âmes des bienheureux que leur envoie l'Ange de justice, tandis que du milieu des flammes qui sortent de terre, on aperçoit les Démons attirant à eux les damnés.

Puis les nuages s'amoncellent de nouveau. Tout redevient obscur... Le chaos nébuleux recommence; et quand il se dissipe, on retrouve la plage déserte, le Juif, couché sur la grève, et se réveillant au jour naissant, sous l'épée de l'Ange vengeur debout près de lui.

ASHVÉRUS, *s'agitant sur la roche où il est tombé; puis regardant autour de lui, aperçoit l'Ange, et s'écrie avec désespoir.*

Ah! mon sort n'est pas achevé!..
J'ai cru voir terminer ma vie!..
J'ai cru ma misère finie!
J'ai cru mourir! !.. et j'ai rêvé!

L'ANGE, *au Juif.*

Marche! marche! marche toujours!
Sans vieillir, accablé de jours!..
Marche! marche! marche toujours!
Toujours!!!

(On entend la trompette céleste; et le pauvre Juif, reprenant son bâton, se remet péniblement en marche, et fuit devant l'Ange qui le poursuit.)

FIN DE LE JUIF ERRANT.



DOM SÉBASTIEN ROI DE PORTUGAL

OPÉRA EN CINQ ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra, le 13 novembre 1843.

MUSIQUE DE M. G. DONIZETTI.

Personnages.

DOM SÉBASTIEN, roi de Portugal	MM. DUPREZ.
DOM ANTONIO, son oncle, régent du royaume en son absence	OCTAVE.
JUAM DE SYLVA, grand inquisiteur	LEVASSEUR.
LE CAMOENS, soldat et poète	BAROILHET.
DOM HENRIQUE, lieutenant de Dom Sébastien	FERD. PRÉVOST.
BEN-SELIM, gouverneur de Fez	MM. BRÉMONT.
ABAYALDOS, chef des tribus arabes, fiancé de Zayda	MASSOL.
ZAYDA, fille de Ben-Selim	Mme STOLTZ.
SEIGNEURS ET DAMES de la cour de Portugal.	
SOLDATS ET MATELOTS portugais.	
SOLDATS ET FEMMES arabes.	
MEMBRES DE L'INQUISITION.	
HOMMES ET FEMMES du peuple.	

ACTE PREMIER.

La vue du port de Lisbonne. A droite, sur le premier plan, le palais du roi, d'où l'on descend par plusieurs marches. Au fond la mer est la flotte prête à mettre à la voile. Tout se prépare pour l'embarquement. On transporte à bord du vaisseau amiral des armes et des provisions. A gauche, des soldats et des matelots boivent et chantent; d'autres font leurs adieux à leurs femmes et à leur famille. On voit circuler des hommes et des femmes du peuple, des seigneurs et des grandes dames que la curiosité attire.

—

SCENE PREMIERE.

SOLDATS, MATELOTS, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, SEIGNEURS ET GRANDES DAMES, *puis* DOM ANTONIO ET JUAM DE SYLVA.

CHŒUR.

Nautonnier, déployez la voile!
Élancez-vous, hardi marin!
Le roi commande, et son étoile
Nous guide au rivage africain!

(*Dom Antonio et Juam de Sylva sortent en ce moment du palais du roi et descendent les marches en causant.*)

DOM ANTONIO.

Ainsi nous l'emportons, et le destin entraîne
L'imprudent Sébastien sur la rive africaine!

JUAM DE SYLVA.

Mais, prêt à s'éloigner, votre royal parent,
O dom Antonio, vous remet la régence...

DOM ANTONIO.

Que je dois à vos soins, vous, ministre prudent,
Vous, grand inquisiteur!.. Et pendant son absence,
Je prétends avec vous partager la puissance...

JUAM DE SYLVA, *à part, et pendant que plusieurs seigneurs abordent et saluent dom Antonio.*

Que la débile main ne gardera qu'un jour!
L'adroit Philippe Deux, que la gloire accompagne,
Couve depuis longtemps, d'un regard de vautour,
Le riche Portugal, trop voisin de l'Espagne;
Et me promet, à moi, si je suis son soutien...
(*Regardant dom Antonio.*)
Un pouvoir plus durable et plus sûr que le tien.

CHŒUR.

Nautonnier, déployez la voile!
Élancez-vous, hardi marin!
Le roi commande, et son étoile
Nous guide au rivage africain!

SCENE II.

LES MÊMES, UN SOLDAT, *s'approchant de dom Antonio, à qui il présente un placet.*

DOM ANTONIO.

Encore ce soldat, qui me poursuit sans cesse
(*Au soldat.*)
D'un placet importun!.. Tes titres?..

LE SOLDAT.

Ma détresse!

DOM ANTONIO.

Eh! que veux-tu?

LE SOLDAT.

Parler au roi!

DOM ANTONIO.

Crois-tu donc, jusqu'à toi, que sa grandeur s'abaisse?

JUAM DE SYLVA.

Arrière, misérable!

DOM ANTONIO, *avec impatience.*

Oui! va-t'en!

SCENE III.

LES MÊMES, DOM SÉBASTIEN, *descendant les marches du palais.*

SÉBASTIEN.

Eh! pourquoi
Empêcher mes soldats d'arriver jusqu'à moi?

(*Au soldat, et lui faisant signe d'avancer.*)
Qui donc es-tu ?

LE SOLDAT.

AIR.

Soldat, j'ai cherché la victoire,
Et matelot, des bords lointains;
Poëte, j'ai rêvé la gloire...
Et n'ai trouvé que des dédains!
Au loin, sur des mers inconnues,
J'ai suivi Vasco de Gama!
Et des merveilles que j'ai vues
Ma verve ardente s'enflamma!
O Lusiade!.. enfant de ma lyre chérie!
Toi qui dois illustrer mon ingrate patrie,
Pour toi j'ai combattu l'Océan courroucé!
Oui, nageant d'une main, je criais aux orages :
Perdez-moi!.. mais portez mes vers jusqu'aux rivages...
Pour la première fois, les dieux m'ont exaucé!
Poëte, j'ai rêvé la gloire,
Et n'ai trouvé que le malheur!
Qu'auprès du fils de la victoire,
Aujourd'hui, je trouve l'honneur!

SÉBASTIEN, *au soldat.*

Ton nom?

LE SOLDAT.

Le Camoens!

SÉBASTIEN, *se découvrant avec respect.*

Poëte,
Je te salue!

(*A dom Antonio et à Juam qui haussent les épaules avec mépris.*)

Oui, dans ses yeux
Du génie incompris j'ai vu briller les feux!
Du pays dédaigneux, dont l'oubli le rejette,
(*Tendant la main au Camoens.*)
Son nom sera l'orgueil! Je suis ton protecteur;
Réponds-moi? Que veux-tu?

CAMOENS.

L'honneur
De te suivre, ô mon roi, sur la rive du Maure
Pour partager et chanter tes exploits.

SÉBASTIEN.

Sois donc prêt à partir!

CAMOENS.

Une faveur encore!

LE ROI.

Et laquelle?

CAMOENS, *lui montrant le fond du théâtre.*

Regarde!

LE ROI.

Ah! qu'est-ce que je vois?

(*On aperçoit un noir cortége qui traverse le théâtre avec une bannière : c'est celle de l'Inquisition. — Des familiers du Saint-Office conduisent une jeune fille, couverte du san-benito, vêtement des condamnés.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, ZAYDA ET LES FAMILLIERS DE L'INQUISITION.

CHŒUR ET MARCHE.

Céleste justice,
Tu veux son supplice,
Et le Saint-Office
Punit les pervers.
Sauvons ces infâmes!
Qu'ici-bas les flammes
Préservent leurs âmes
Du feu des enfers.

LE ROI.

Où la conduisez-vous?

JUAM DE SYLVA.

Au bûcher!

LE ROI.

Quelle est-elle?

JUAM DE SYLVA.

Zayda l'Africaine, hérétique, infidèle!
Aux rives de Tunis prise par nos vaisseaux,
Elle avait, abjurant des dieux trompeurs et faux,
Reçu l'eau du baptême...

ZAYDA.

Oui, tremblante de crainte,
J'avais de Mahomet renié la foi sainte!

JUAM DE SYLVA, *au roi.*

Vous l'entendez!

ZAYDA.

Et dans mon repentir,
D'un odieux couvent, hier, je voulais fuir...

LE ROI.

Et pourquoi?

ZAYDA.

Pour revoir l'Afrique, ma patrie,
Et mon vieux père, hélas! qui me pleure et m'attend!

LE ROI, *vivement.*

Ah! tu ne mourras pas!

JUAM DE SYLVA, *s'avançant.*

Notre roi tout puissant
Ne saurait au bûcher arracher cette impie,
Ni du saint tribunal annuler les arrêts!

LE ROI.

Mais je puis commuer sa peine!.. et pour jamais,
Et sous peine de mort, j'exile l'étrangère.

JUAM DE SYLVA.

En quels lieux?

LE ROI.

En Afrique, et près de son vieux père!

(*Zayda pousse un cri et tombe aux genoux de dom Sébastien.*)

CAMOENS.

Vive le roi!

JUAM DE SYLVA ET LES INQUISITEURS.

Ah! l'impie,
Il nous défie,
Il outrage la foi!

ZAYDA, *aux pieds du roi.*

AIR.

O toi qui me pardonne,
O le meilleur des rois!
Pour jamais je te donne
Les jours que je te dois!
Que les dieux protégent ta vie,
De gloire et d'honneurs sois comblé!
Et du beau ciel de ta patrie
Ah! ne sois jamais exilé!

ENSEMBLE.

JUAM ET LES INQUISITEURS.

Notre sainte colère
N'épargne pas les rois.
Malheur au téméraire
Qui méconnaît nos lois.

ZAYDA.

O mon Dieu! sur la terre,
Mon appui tutélaire,
O le meilleur des rois!
A toi qui me pardonne,
Je consacre et je donne
Les jours que je te dois!

LE ROI.

O charmante étrangère,
Doux attraits, douce voix!
Le cœur le plus sévère
Reconnaîtrait tes lois!

(*A la fin de cet air, accompagné par les chœurs, on entend un appel de trompettes qui commence le finale.*)

LE ROI.

Entendez-vous la trompette
Que l'écho des mers répète?
Pour nous la palme s'apprête,
Marchons, nobles Portugais!
Conquérans du Nouveau-Monde,
La victoire nous seconde!
Des flots que Dieu nous réponde...
Je vous réponds du succès!
(*Au Camoens.*)
Toi, dis-nous le chant du départ,
Et s'il est vrai que le poëte
Soit inspiré du ciel, dis-nous, divin prophète,
Quel sort attend notre étendart?

CAMOENS, *avec enthousiasme.*

Oui, le ciel m'enflamme et m'inspire!
Voyez-vous l'horizon serein?..
Voyez-vous le royal navire
Aborder le sol africain?..
Le vent du désert nous apporte
Le cri du guerrier frémissant!
Combien sont-ils?.. que nous importe?
En avant, chrétiens, en avant!

CHŒUR DE SOLDATS, *s'animant.*

En avant, soldats de la foi,
En avant! Gloire à notre roi!

CAMOENS.

Quelle masse épaisse, innombrable,
Se renouvelle sous nos coups?
Comme des tourbillons de sable,
Ils s'étendent autour de nous!

(*En ce moment, le théâtre s'obscurcit, la mer devient agitée, et l'on entend au loin gronder le tonnerre.*)

Sous nos pas a frémi la terre,
Sur nos fronts mugit le tonnerre.
(*Avec égarement.*)
Soldats! défendez votre roi,
Soldats! sauvez notre bannière...
Je la vois encor... je la voi...
Mais sanglante et dans la poussière...
(*Avec le chœur.*)
En avant... en avant, et mourons pour le roi!..

LE ROI, *s'élançant au milieu d'eux.*

Que dites-vous, amis?

CAMOENS, *revenant à lui.*

Oui... oui... pardonnez-moi!
Les éclats de la foudre et ces épais nuages
N'apportaient à mes sens que de sombres présages!

(*En ce moment les nuages se dissipent, la mer redevient calme et le soleil brille.*)

Mais le soleil revient!.. Soleil, qui des héros
Doit aux champs africains éclairer la vaillance,
Que devant tes rayons s'inclinent nos drapeaux!
(*Tous les drapeaux s'inclinent.*)

LE ROI.

Seigneur, bénissez-les!

JUAM DE SYLVA, *étendant les mains.*

Oui, que la Providence
Daigne exaucer nos vœux!
(*A part.*)
Et monarque et soldats,
Des sables africains vous ne sortirez pas!..

ENSEMBLE.

JUAM, ANTONIO ET LES INQUISITEURS

Anathème à l'hérésie!
Anathème sur l'impie
Qui nous brave et nous défie,
Et méconnaît nos décrets.
Que sur son front le ciel gronde,
Que sous lui s'entr'ouvre l'onde,
Que l'enfer seul lui réponde,
Et l'engloutisse à jamais...

LE ROI, CAMOENS ET LES SOLDATS.

Entendez-vous la trompette
Que l'écho des mers répète?
Pour nous la palme s'apprête,
Partons, nobles Portugais!
Conquérans du Nouveau-Monde,
La victoire nous seconde!
Des flots que Dieu nous réponde...
Je vous réponds du succès!

ZAYDA.

De la fureur de l'impie
Il a préservé ma vie;
Mahomet, je t'en supplie,
Récompense ses bienfaits!
O puissant maître du monde,
Qu'à mes vœux son sort réponde,
Que la justice confonde
Les méchants et leurs projets!

ZAYDA, *à genoux.*

O Mahomet! sauve sa vie!

LE PEUPLE.

Dieu des chrétiens! sauve le roi!

LE ROI.

Adieu! Lisbonne!..

CAMOENS.

Adieu, patrie!

LE ROI.

Nous reviendrons dignes de toi!

ENSEMBLE.

ZAYDA.

De la fureur de l'impie
Il a préservé ma vie, etc.

JUAM ET LES INQUISITEURS.

Anathème à l'hérésie!
Anathème sur l'impie! etc.

LE ROI, CAMOENS ET LES SOLDATS.

Entendez-vous la trompette
Que l'écho des mers répète? etc.

LE PEUPLE.

Pour la gloire et la patrie
Quand il expose sa vie, etc.

(*Dom Antonio et Juam laissent éclater la joie que leur cause le départ de Sébastien. — Le peuple entoure le roi de ses transports. — Zayda lui baise la main. — Le roi, Camoens et les officiers montent sur le vaisseau amiral, et l'on aperçoit en pleine mer, à l'horizon, toute la flotte portugaise à la voile.*)

ACTE DEUXIÈME.

La scène se passe en Afrique. Le théâtre représente l'habitation de Ben-Selim, dans les environs de Fez.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAYDA, *entourée de ses compagnes.*

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Les délices de nos campagnes,
La rose des déserts,

La plus belle de nos compagnes,
Gémissait dans les fers!
Le ciel a de nos voix plaintives
Entendu les soupirs!
Elle revient!... et sur nos rives
Reviennent les plaisirs.

(*Zayda fait signe qu'elle désire rester seule. Les jeunes filles s'éloignent.*)

SCENE II.

ZAYDA, *seule.*

Depuis que sa main protectrice
A défendu mes tristes jours,
Pour mon malheur, pour mon supplice,
Je l'entends, je le vois toujours!
Hélas! le doux ciel de mes pères
N'a pu consoler mon ennui;
Mon âme, aux rives étrangères
Est demeurée auprès de lui!

SCENE III.

ZAYDA, BEN-SELIM.

BEN-SELIM, *s'approchant de sa fille.*
Pourquoi, le front toujours voilé par un nuage,
Du brave Abayaldos repousses-tu l'amour?
(*Zayda fait signe qu'elle ne peut le lui dire.*)
Ma fille, accueille au moins l'hommage
De l'amitié qui vient célébrer ton retour.

(*On danse. Divertissement composé de plusieurs pas de caractère. A la fin du divertissement, on entend un bruit de trompettes. Paraît Abayaldos armé en guerre et à la tête de sa tribu.*)

SCENE IV.

LES MÊMES; ABAYALDOS *et les* ARABES *sous ses ordres.*

ABAYALDOS.
Eh quoi! des danses et des fêtes!.
Des cris joyeux frappent les airs!
Lorsque la foudre est sur vos têtes
Et lorsque l'infidèle envahit nos déserts?

TOUS, *poussant un cri.*
Les chrétiens!

ABAYALDOS.
AIR.

Levez-vous! Que le glaive
Etincelle en vos mains!
A vos jeux faites trêve!
Aux armes! Africains!
Oui, saisissez le glaive,
Aux armes!.. Africains!

Sébastien, ce prince infidèle,
Est venu pour nous asservir!
Il nous défie et nous appelle
Aux plaines d'Alcazar-Kebir!

Levez-vous! Que le glaive
Etincelle en vos mains!
Plus de paix, plus de trêve!
Aux armes! Africains!
(*S'adressant à Zayda.*)
La guerre sainte est déclarée
Et nous courons au champ d'honneur!
Ta foi, si longtemps espérée,
Doit être le prix du vainqueur!

Zayda lui fait signe qu'elle ne veut rien promettre. Abayaldos la regarde quelques instants avec jalousie et colère, puis se retournant vers ses compagnons.)

Levez-vous! Que le glaive
Etincelle en vos mains!
Plus de paix! plus de trêve!
Aux armes! Africains!

CHŒUR DES FEMMES, *à genoux.*

O Dieu! qui tiens le glaive
Et la mort dans tes mains,
Vers toi ma voix s'élève,
Protége leurs destins!

CHŒUR DES HOMMES.

Levons-nous! Que le glaive
Etincelle en nos mains!
Plus de paix! plus de trêve!
Aux armes! Africains!

ZAYDA.
Dieu! détourne le glaive
Qui brille dans leurs mains!

(*Ils sortent tous en désordre. On entend pendant quelques instants encore le bruit de la musique guerrière et des cris tumultueux qui s'éloignent. Le théâtre change.*)

SCENE V.

(*La plaine d'Alcazar-Kebir après la bataille. — A gauche, un rocher. — Au fond, on voit étendus sur le sable les corps des chrétiens et des musulmans, des armes, des débris, etc.*)

DOM SÉBASTIEN, *entouré de quelques* OFFICIERS PORTUGAIS, *blessés comme lui. Epuisé par la perte de son sang, il est soutenu par* DOM HENRIQUE *et tient encore à la main une poignée de sabre brisé.*

DOM SÉBASTIEN.
Une épée! une épée!..

DOM HENRIQUE.
Hélas! tout est perdu!

DOM SÉBASTIEN, *avec égarement.*
Sauvons le Camoens, sur le sable étendu.

DOM HENRIQUE.
Ne songez qu'à vous, Sire!
(*Aux autres seigneurs portugais.*)
A leur rage inhumaine
Dérobez notre roi que je soutiens à peine!

DOM SÉBASTIEN, *tombant presque évanoui au pied du rocher.*
Ah! laissez-moi... Fuyez!

DOM HENRIQUE, *entendant les Arabes qui s'avancent.*
Ils viennent! les voici!
(*Faisant signe aux officiers de déposer le roi au pied du rocher.*)
Là!.. près de cette roche!.. Et nous, mourons ici!

SCENE VI.

LES MÊMES; ABAYALDOS *et les* ARABES.

ENSEMBLE.

CHŒUR DES ARABES.

Victoire! victoire! victoire!
Allah, du haut du ciel,
A proclamé la gloire
Des enfants d'Ismaël!
Ni pitié, ni clémence!..
Que le fer menaçant
Serve notre vengeance,
Et s'abreuve de sang!

CHŒUR DES PORTUGAIS.

Trahis par la victoire,
Dans notre sort cruel,
Il nous reste la gloire
De mourir pour le ciel!
Oui, contre leur vengeance,
Soutiens-nous, Dieu puissant!
Céleste récompense
Près de toi nous attend!

ABAYALDOS.

Des ennemis vaincus les corps jonchent la plaine,
Le roi, qui, sous nos coups, sanglant était tombé,
Au destin qui l'attend s'est ici dérobé!
Sébastien est à nous, c'est Dieu qui nous l'amène!

CHŒUR DES ARABES.

Au nom d'Abayaldos, défenseur de la foi,
Que des derniers chrétiens disparaisse la trace!
Frappons-les!

SÉBASTIEN, *se soulevant.*

Moi, d'abord!

ABAYALDOS, *aux Portugais.*

Oui, pour vous point de grâce,
Si vous ne me nommez à l'instant votre roi.
Parlez? Lequel de vous est Sébastien?

(*Sébastien fait un mouvement.*)

DOM HENRIQUE *le prévient et dit à voix haute :*

C'est moi!

(*A voix basse et serrant la main de Sébastien qui veut parler.*)

Vivez pour eux!.. Je meurs!

(*Il tombe à terre et rend le dernier soupir.*)

ABAYALDOS, *debout et le contemplant.*

Gisant dans la poussière,
Le voilà donc ce roi!.. ce héros téméraire,
Qui rêvait en Afrique un empire nouveau!
Il n'y sera venu conquérir qu'un tombeau!
Même après son trépas, esclave en cette terre,
Sa cendre, parmi nous, restera prisonnière!

(*Aux seigneurs portugais.*)

Vous, pourtant, j'y consens, jusqu'au dernier séjour
Accompagnez le prince objet de votre amour!..

(*On emporte le corps de dom Henrique, et sur un geste d'Abayaldos, les seigneurs portugais le suivent.*)

CHŒUR D'ARABES.

Victoire! victoire! victoire! etc.

(*Ils sortent tous.*)

SCENE VII.

DOM SÉBASTIEN, *évanoui au pied du rocher*, ZAYDA.

ZAYDA *entre mystérieusement, elle examine avec effroi plusieurs cadavres de soldats et d'officiers portugais qui gisent au fond du théâtre.*

Il est tombé!.. Parmi ces cadavres sanglants,
D'interroger la mort... oui... j'aurai le courage...

(*S'avançant vers le rocher.*)

De le sauver blessé... captif... s'il n'est plus temps,
A ses restes du moins j'épargnerai l'outrage!..
Vers lui, Dieu de bonté, guide mes pas tremblants!

(*Elle s'asseoit un instant sur le rocher.*)

DOM SÉBASTIEN, *toujours sans connaissance.*

Henrique!.. Camoens!.. Vaincu!

ZAYDA.

Grands Dieux!.. qu'ai-je entendu?

(*Le reconnaissant.*)

C'est lui!..

(*Zayda fait respirer au roi des sels qui le raniment.*)

DUO.

ZAYDA, *déchirant son voile pour panser ses blessures.*

Mon Dieu!.. sa misère est si grande
Qu'elle doit m'absoudre à tes yeux!
Et ta loi même nous commande
De secourir les malheureux!

SÉBASTIEN, *qui peu à peu est revenu à lui.*

La lumière m'était ravie!..
La mort allait fermer mes yeux...
Qui donc me rappelle à la vie
Et me rend la clarté des cieux?..

ZAYDA, *rappelant le motif de son air du premier acte.*

Quand le sort t'abandonne,
O le meilleur des rois!..
Pour jamais je te donne
Les jours que je te dois!

SÉBASTIEN, *se levant et la regardant*

Lorsque tout m'abandonne...
C'est toi... je te revois!..
L'espoir pour moi rayonne
Aux accents de sa voix!

(*La repoussant doucement de la main.*)

Vouloir sauver mes jours, c'est exposer les tiens;
Va, laisse-moi périr!

ZAYDA, *avec énergie.*

Par le Dieu des chrétiens!
Vous vivrez, Sire! ou nous mourrons ensemble!

SÉBASTIEN, *étonné.*

Qu'entends-je?

ZAYDA, *de même.*

Roi puissant, je ne t'aurais rien dit!
Mais malheureux, mais errant et proscrit...
Tu sauras tout!.. Je t'aime! et pour toi seul je tremble!

SÉBASTIEN.

Je n'ai que mon malheur désormais à t'offrir!

ZAYDA.

Qu'importe?.. si pour toi je puis encor mourir!
Si ton sort est le mien!..

SÉBASTIEN.

Oui, Dieu, qui nous rassemble,
Ne voudra plus nous désunir!

ZAYDA.

Courage!.. ô mon roi! courage!
L'amour inspire ma voix!
Le soleil brille après l'orage,
Et Dieu veille sur les rois!

SÉBASTIEN.

Oui! courage! courage!
Le mien renaît à sa voix;
Le soleil brille après l'orage,
Et Dieu veille sur les rois!

ZAYDA.

Le ciel doit mettre un terme à vos misères;
Bientôt pour vous les beaux jours renaîtront!
Vous reverrez le palais de vos pères,
Et la couronne ornera votre front!

SÉBASTIEN.

Ange du ciel!.. mon ange tutélaire,
Par toi bientôt mes beaux jours reviendront;
Oui, oui, je veux voir à tes pieds la terre,
Et la couronne éclater sur ton front!

ENSEMBLE.

ZAYDA.

Courage! ô mon roi! courage!
L'amour inspire ma voix!
Le soleil brille après l'orage,
Et Dieu veille sur les rois!

SÉBASTIEN.

Oui! courage!.. courage!
Le mien renaît à sa voix;

Le soleil brille après l'orage,
Et Dieu veille sur les rois!

(*On entend au dehors un grand tumulte.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, CHŒUR D'ARABES, *la hache à la main, et apercevant Sébastien.*

CHŒUR.

Du sang! du sang!.. c'est l'ordre du prophète!
Frappons! frappons! pour obéir au ciel.
Allah! Allah nous demande sa tête!
Du sang! du sang!.. aux enfants d'Ismaël!

ZAYDA, *s'élançant au devant d'Abayaldos et de Ben-Selim, qui viennent d'entrer, et leur montrant Sébastien.*)

Non! vous épargnerez celui que je protége!
Si vous m'aimez, sauvez un malheureux!..
(*A Abayaldos, avec force et fierté.*)
Je le demande!.. je le veux!

ABAYALDOS.

Et pourquoi vous obéirais-je,
A vous qui repoussez et ma main et mes vœux?

CHŒUR, *entourant Sébastien.*

Du sang! du sang!.. c'est la loi du prophète!
Frappons! frappons! pour obéir au ciel.
Allah! Allah nous demande sa tête!
Du sang! du sang!.. aux enfants d'Ismaël!

(*Ils ont entouré Sébastien: le fer est levé sur sa tête, on va le frapper. Zayda pousse un cri, s'élance devant lui, et lui fait un rempart de son corps.*)

ZAYDA, *tremblante d'effroi, et s'adressant à Abayaldos.*

Eh bien donc!.. ordonnez qu'on épargne sa vie!..
Qu'il puisse encor revoir le ciel de sa patrie!..
(*Montrant son père et elle.*)
A nos soins confié, qu'il soit libre par vous,
Et je le jure ici, vous serez mon époux!

ABAYALDOS, *étonné.*

Quel intérêt si grand?..

ZAYDA.

Sur la rive lointaine,
Je mourais... un chrétien osa briser ma chaîne.
Libre, j'ai fait serment de sauver un chrétien!..
Ce vœu, vous m'aiderez à l'accomplir!..

ABAYALDOS, *au roi.*

Eh bien!
Sois libre!.. va bénir au sein de ta patrie,
Le nom sacré de celle à qui tu dois la vie!

ZAYDA, *à voix basse, au roi, qui fait le geste de refuser.*

Sire, pour vous sauver j'avais promis mes jours :
Je donne plus encore, et, si je vous suis chère,
Partez, Sire, partez!.. Sur la rive étrangère,
Mon cœur est avec vous et vous suivra toujours!

ABAYALDOS ET LE CHOEUR DES ARABES, *à dom Sébastien.*

Partez! partez!.. c'est l'ordre du prophète!
(*Aux esclaves et aux femmes, qui s'avancent avec des guirlandes et des corbeilles de fleurs.*)
Marchons!.. marchons! des combats à l'autel!
De notre chef que le bonheur s'apprête.
Amour et gloire aux enfants d'Ismaël!

ZAYDA.

Pour le sauver, quand mon malheur s'apprête,
Sur lui, mon Dieu, veillez du haut du ciel!

(*Abayaldos a pris la main de Zayda, qui, pâle et tremblante, le suit en se soutenant à peine. — Le cortége s'éloigne avec eux.*)

SÉBASTIEN, *seul, sur le banc où il est tombé anéanti, regardant autour de lui.*)

CAVATINE.

Seul sur la terre,
Dans ma misère,
Je n'ai plus rien!
Amour céleste,
Qui seul me reste,
Est mon soutien!
Oui, lui seul ranime mon âme;
Dans le destin qui m'accable et m'abat,
Il ne me reste rien que l'amour d'une femme,
(*Avec énergie.*)
Et le cœur d'un soldat!

(*Faible et chancelant encore, il s'éloigne. — La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Le palais du roi à Lisbonne. Sur les premiers plans, la salle du trône. Au fond, une galerie extérieure donnant sur des jardins.

SCENE PREMIERE.

DOM ANTONIO, *couvert de son manteau royal, la couronne en tête et appuyé sur sa main de la justice, est debout sur une riche estrade, élevée de plusieurs degrés, et reçoit les serments de tous les* GRANDS DU ROYAUME. — *A droite et à gauche, des* DAMES DE LA COUR *en brillants costumes.* — *Au fond, des* HUISSIERS, *des* PAGES; *et, dans la galerie extérieure, des flots de* PEUPLE, *que des* GARDES *empêchent d'entrer.*

DOM JUAM DE SYLVA, *s'adressant à dom Antonio.*

RÉCITATIF.

Pour éteindre une guerre aux deux pays cruelle,
L'illustre Abayaldos, de Sébastien vainqueur,
Envoyé par son roi, vient en ambassadeur
Proposer un traité d'alliance éternelle!

(*Sur une marche brillante, paraissent Abayaldos et toute la suite de l'ambassade.—Des esclaves portent des présents qu'ils déposent au pied du trône. — A côté d'Abayaldos, des seigneurs arabes, des guerriers musulmans, des esclaves et quelques femmes voilées. — Abayaldos s'avance vers dom Antonio et lui remet ses lettres de créance.*)

ABAYALDOS.

Nous apportons ces présents et nos vœux
Au nouveau roi de la Lusitanie;
Puissent, par lui, briller sur sa patrie
Un ciel plus pur et des jours plus heureux!

DOM ANTONIO.

Puissions-nous du passé faire oublier les fautes!
Vous, cependant, soyez mes amis et mes hôtes!
Et jusqu'au jour heureux qui nous promet la paix,
Daignez pour votre asile accepter mon palais!

(*Abayaldos s'incline en signe d'acceptation. — Dom Antonio descend de son trône et s'éloigne avec dom Juam et les seigneurs qui l'entourent.*)

SCENE II.

(*Toute la cour s'est retirée. — Abayaldos, resté avec quelques esclaves, leur fait signe de s'éloigner et retient par la main une femme qui allait les suivre.*)

ABAYALDOS, ZAYDA.

ABAYALDOS, *regardant autour de lui.*

Nous sommes seuls!

ZAYDA, *levant son voile.*
Hélas ! sur la terre africaine,
Seigneur, que ne me laissiez-vous?
Pourquoi sur cette rive étrangère et lointaine
M'avoir forcée à suivre mon époux?

ABAYALDOS, *avec une fureur concentrée.*

DUO.

C'est qu'en tous lieux, comme une esclave,
Nuit et jour tu suivras mes pas !
Ce cœur perfide qui me brave,
Ainsi ne me trahira pas!

ZAYDA.
D'où viennent ces transports et cette frénésie,
Quand je vous ai donné ma main, mon cœur, ma vie?..

ABAYALDOS.
Oui, j'ai reçu ta main, oui, j'ai reçu ta foi!
Mais ton cœur, Zayda, ne fut jamais à moi!

ENSEMBLE.

En tous lieux et comme une esclave,
Nuit et jour tu suivras mes pas!
Ce cœur perfide qui me brave,
Ainsi ne me trahira pas!

ZAYDA.
Frappez donc, la mort que je brave,
Moins que vous est cruelle, hélas!
Prenez pitié de votre esclave,
Qui vous demande le trépas!

ABAYALDOS.
Les larmes qu'en secret sans cesse tu répands...

ZAYDA.
Attestent la douleur! non le crime...

ABAYALDOS.
Tu mens!
Une nuit, Zayda, près de toi qui m'es chère,
Pensif, je veillais!.. Toi, dans un rêve adultère,
Tu murmurais un nom... qui n'était pas le mien!

ZAYDA.
Moi! grand Dieu!

ABAYALDOS.
Ce chrétien!.. C'en est un...
(*Avec rage.*)
Ce chrétien,
Je l'atteindrai!.. fût-ce au bout de la terre!

ZAYDA, *vivement.*
Et s'il n'est plus!

ABAYALDOS.
Mon amour offensé,
Même après le trépas, est jaloux du passé!
Mais non... non!..

ENSEMBLE.

ABAYALDOS
En vain pour le soustraire
A ma juste colère,
Ton cœur perfide espère
Me tromper, me fléchir. .
Oui... je veux, par vengeance,
Croire à son existence...
Rien qu'à cette espérance
Mon cœur bat de plaisir.

ZAYDA, *à part.*
Dieu seul en qui j'espère,
Dieu si longtemps sévère,
Par mes pleurs, ma prière,
Laissez-vous attendrir!
Et si c'est une offense
D'avoir, dans ma souffrance,
Gardé sa souvenance...
C'est moi qu'il faut punir!
(*Haut, élevant la main vers le ciel.*)
Ah! croyez-en du moins à ce serment suprême...

ABAYALDOS.
Non! vos serments ne sauraient m'attendrir,
Je n'ai plus confiance à présent qu'en moi-même!
A ces yeux, pour tout voir...
(*Montrant son poignard.*)
A ce fer... pour punir!

ENSEMBLE.

ABAYALDOS.
Ne crois pas le soustraire,
A ma juste colère;
En vain ton cœur espère,
Me vaincre ou me fléchir!
Je veux, dans ma vengeance,
Croire à son existence...
Et ma seule espérance,
Sera de le punir!

ZAYDA, *à part.*
Dieu seul en qui j'espère,
Dieu! si longtemps sévère,
Par mes pleurs, ma prière,
Laissez-vous attendrir!
Et si c'est une offense
D'avoir, dans ma souffrance,
Gardé sa souvenance...
C'est moi qu'il faut punir!

(*Des seigneurs du palais entrent et montrent à Abayaldos les appartements à droite, qui sont les siens. — Il y entre avec Zayda.*)

SCENE III.

(*Le théâtre change et représente la principale place de Lisbonne, en 1577. A gauche, la façade de la cathédrale. Au fond et à droite, plusieurs rues qui aboutissent à la place. Il fait nuit. Un soldat blessé et marchant avec peine, sort d'une des rues à droite, et s'avance lentement sur la place publique dont il regarde en silence les principaux édifices.*)

CAMOENS, *seul.*

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

O ma patrie!
Un de tes fils, pauvre et sanglant,
Touche enfin ta rive chérie!..
Et tous les malheurs de ma vie,
Je les oublie en te voyant,
O ma patrie!..

DEUXIÈME COUPLET.

De ma patrie
L'aspect touchant et solennel
Ranime mon âme affaiblie;
Et si je dois perdre la vie,
Je mourrai du moins sous le ciel
De ma patrie!

SCENE IV.

CAMOENS, UNE RONDE DE SOLDATS, *traversant la rue.*

SOLDATS.
Qui vive!..

CAMOENS, *avec joie.*
Un exilé qui revoit sa patrie!
Un soldat qui revient d'Afrique...

UN DES SOLDATS, *à demi-voix.*
Sur ta vie,
Tais-toi, mon camarade, et disparais soudain.

Notre nouveau monarque a peu de sympathie
Pour tout ce qui revient du rivage africain!

SCENE V.

CAMOENS, *seul.*

O noble Sébastien! généreuse victime,
Après toi, pensais tu que ton vil successeur
De notre sang versé nous ferait même un crime!
(*Regardant autour de lui.*)
Rien!.. et blessé!.. que faire?
(*Après un instant de silence et avec désespoir.*)
O honte!.. ô déshonneur!
Il faut donc que ce bras, qui sut porter le glaive,
Vers la richesse altière en suppliant se lève!..
Camoëns mendiant!.. Allons...
(*Portant la main sur sa poitrine.*)
Tais-toi, mon cœur!
(*Regardant au ciel.*)
Et vous, nuit, de mon front dérobez la rougeur!

SCENE VI.

(*En ce moment, paraît un homme enveloppé d'un manteau, il s'avance vers la place — Camoens l'aperçoit malgré l'obscurité, s'approche de lui, défait son casque et le lui présente.*)

DUO.

CAMOENS, *tendant son casque.*
C'est un soldat qui revient de la guerre;
La main qu'il tend fut blessée au combat!
Il vous demande, ainsi que Bélisaire!..
Riche, donnez l'obole au vieux soldat?
DOM SÉBASTIEN.
Ainsi que toi, je reviens de la guerre,
Ainsi que toi, blessé dans le combat,
J'ai rapporté la gloire et la misère,
Le seul partage, hélas! du vieux soldat!
ENSEMBLE.
Oui, comme toi, frère, je suis soldat!
CAMOENS, *lui prenant la main.*
Ta main! ta main dans celle du soldat!
(*Tous les deux se pressent la main, et s'asseyent sur le banc de pierre à droite.*)
CAMOENS, *interrogeant avec intérêt.*
Tu fus blessé?..
DOM SÉBASTIEN.
Dans les champs d'Alcazar!
CAMOENS, *de même.*
Tu combattais?..
DOM SÉBASTIEN.
Près de notre étendart!
CAMOENS, *de même.*
Auprès du roi?..
DOM SÉBASTIEN.
Je ne l'ai point quitté!
CAMOENS.
Ni moi non plus!..
(*Se levant et s'animant.*)
Debout à son côté,
Frappé!.. laissé pour mort!.. O fatale défaite!
DOM SÉBASTIEN, *s'animant aussi, et l'écoutant avec intérêt.*
Qui donc es-tu?
CAMOENS.
Son ami! son poëte,
Qui voudrait vivre encor pour chanter ses exploits
Et les rendre immortels!
DOM SÉBASTIEN, *poussant un cri.*
Camoens!
CAMOENS, *ému.*
Cette voix!..
Non... non... c'est une erreur...
(*Cherchant à le reconnaître dans l'ombre.*)
Du roi que je regrette,
Ce ne sont point les traits...
DOM SÉBASTIEN.
Changés par le malheur...
(*Lui ouvrant les bras.*)
Mais là, du moins... là, c'est toujours son cœur.
ENSEMBLE.
CAMOENS, *se jetant dans ses bras.*
O jour de joie! ô jour d'ivresse!
C'est lui... que sur mon cœur je presse.
Vers toi, mon Dieu! rappelle-moi!
Je puis mourir! j'ai vu mon roi!
(*Criant à voix haute.*)
Vive le roi!..
DOM SÉBASTIEN.
Dernier jour de joie et d'ivresse!
Seul ami que le ciel me laisse!
Je retrouve, moi qui fus roi,
Un cœur qui bat encor pour moi!
(*Lui imposant silence.*)
Tais-toi! tais-toi!
(*A demi-voix.*)
Un oncle ambitieux, avide du pouvoir,
Sur mon trône vacant s'est hâté de s'asseoir.
Il compte sur ma mort et la rendrait réelle
S'il en pouvait douter...
CAMOENS.
Mais tous vos courtisans?..
DOM SÉBASTIEN.
La fortune me fuit... ils feront tous comme elle!
CAMOENS.
Dans vos soldats du moins...
DOM SÉBASTIEN.
Sont mes seuls partisans!
Par eux d'abord il faut me faire reconnaître.
CAMOENS.
Ils vous reconnaîtront!. croyez-en mes serments.
Je leur crirai : C'est notre maître!
C'est lui! c'est lui!.. mes amis, croyez-moi!
ENSEMBLE.
CAMOENS.
O jour de joie! ô jour d'ivresse!
Retentissez, chants d'allégresse!
O mon pays! relève-toi,
Dieu te rend ta gloire et ton roi.
Vive le roi!
O jour de joie! etc.
DOM SÉBASTIEN.
Dernier jour de joie et d'ivresse!
Seul ami que le ciel me laisse,
Je retrouve, moi qui fus roi,
Un cœur qui bat encor pour moi!
Tais-toi! tais-toi!
Dernier jour, etc.
(*On entend dans le lointain les sons d'une musique funèbre. — Sébastien, le Camoens s'arrêtent étonnés.*)
CAMOENS.
Quels sont ces sinistres accents?
DOM SÉBASTIEN.
Les funèbres honneurs, qu'en son deuil hypocrite,
Le nouveau roi vient rendre au roi dont il hérite.
CAMOENS, *regardant vers la droite.*
Oui, dom Antonio, suivi de tous les grands!

SCENE VII.

DOM SÉBASTIEN, CAMOENS, *à droite, enveloppés de leurs manteaux. — Marche, cortége funèbre aux flambeaux. — Paraissent des compagnies de soldats et de marins, puis des magistrats, des inquisiteurs, des seigneurs, des dames de la cour. — Le char, couvert d'insignes royaux, des armes de Portugal et d'ornements funéraires, le cheval de bataille de Dom Sébastien. — Puis paraissent* DOM ANTONIO ET DOM JUAM DE SYLVA, *au milieu de toute la cour, portant des manteaux de deuil. — Des valets de pied les escortent avec d'innombrables flambeaux. — Le peuple arrive par toutes les rues qui donnent sur la place, et se presse autour du convoi.*

CHŒUR ET MARCHE.

Sonnez, clairons funèbres,
Roulez, sombres tambours!
Évoquez des ténèbres
L'ange des derniers jours!
Du Dieu qui tient la foudre,
Qu'il proclame les lois,
Lui qui réduit en poudre
La majesté des rois!
Sonnez clairons funèbres,
Roulez, sombres tambours!
Évoquez des ténèbres
L'ange des derniers jours!

(*Le char s'est arrêté au milieu du théâtre. — Dom Juam de Sylva, dom Antonio et tous les grands de la cour sont entrés dans la cathédrale.*)

TROIS INQUISITEURS, *se tournant vers le peuple.*
Au nom d'un Dieu vengeur, peuples, écoutez-moi!
(*Montrant le catafalque.*)
D'un monarque imprudent déplorons la folie;
Courbons-nous sous la main du Dieu qui le châtie.

CAMOENS.
Je ne souffrirai pas qu'on outrage mon roi!

AIR.

Venez défendre sa mémoire,
Malheureux dont il fut l'appui:
Soldats, ses compagnons de gloire,
Venez tous, et pleurez sur lui!
Le sort a trahi sa vaillance;
Il est tombé, mais en héros.
Du pays pleurons l'espérance,
Pleurons l'honneur de nos drapeaux.

CHŒUR.

Du pays pleurons l'espérance,
Pleurons l'honneur de nos drapeaux!

(*Dom Juam, dom Antonio sortent de l'église à gauche, au moment où Abayaldos et la suite de l'ambassade entrent par la droite.*)

DON JUAM.
Qui trouble de ce jour la pompe solennelle?

CAMOENS.
Un soldat, un poëte, un Portugais fidèle,
Esclave de sa foi, sans peur et sans espoir,
Qui chante le malheur et non pas le pouvoir!

DOM JUAM.
Parmi nous qui t'amène,
Pour fomenter encor la discorde et la haine?
(*Aux soldats.*)
Entraînez-le malgré ses amis imprudents.
(*Montrant dom Antonio.*)
Allez, le roi l'ordonne!

DOM SÉBASTIEN, *s'avançant.*
Et moi je le défends!

TOUS, *avec étonnement.*
Le roi!

CAMOENS, *avec force.*
Votre vrai roi!

ABAYALDOS, *à part, regardant dom Sébastien.*
Lui!.. le roi!.. quel mystère?..
Celui que Zayda ravit à ma colère!..

DOM SÉBASTIEN, *s'avançant au milieu du théâtre.*
Mes amis, mes sujets... c'est moi,
C'est votre roi!
Oui, oui! malgré ses traits changés par la souffrance,
C'est votre roi, de qui la Providence,
Après tant de malheurs, a permis le retour!

LE PEUPLE.
Vive le roi! notre orgueil, notre amour!

ABAYALDOS, *s'avançant au milieu du théâtre.*
Et moi, j'ai de mes mains, peuple, je vous le jure,
A votre roi vaincu, donné la sépulture.
Dans les champs d'Alcazar ont fini ses destins,
Et sa cendre repose aux sables africains!
(*Les officiers de sa suite étendent la main, et font le même serment. — Montrant dom Sébastien.*)
Mais celui-ci, qui veut passer pour votre maître,
Sauvé par ma pitié, par trahison peut-être,
N'est qu'un fourbe!

DOM JUAM ET ANTONIO.
Qui veut en vain vous abuser!

DOM SÉBASTIEN.
D'une indigne imposture avant de m'accuser,
(*A l'inquisiteur.*)
Regardez-moi, dom Juam!
(*A Antonio.*)
Regardez-moi bien, Sire!

DOM ANTONIO, *aux inquisiteurs.*
A vous de châtier son criminel délire,
Faites votre devoir!

DOM JUAM.
Peuple!.. n'en doutez pas!
Ce musulman l'a dit! c'est un infâme, un traître!

CAMOENS.
Ah! ses soldats du moins sauront le reconnaître!

ABAYALDOS, *à part.*
Et toi qui prétendais l'arracher au trépas!
Zayda, j'épîrai tes desseins et tes pas!

CHŒUR DES INQUISITEURS.

Il faut qu'il périsse!
Qu'un juste supplice,
A jamais flétrisse
(*Montrant dom Sébastien et ses partisans.*)
Le crime et l'erreur!
Et toi, Dieu suprême,
Que sa voix blasphème,
Lance l'anathème
Sur cet imposteur!

CAMOENS, *excitant le peuple.*
Aux armes!.. De ses jours c'est à nous de répondre!

DOM SÉBASTIEN.
Point de sang, mes amis! je saurai les confondre!

DOM JUAM.
Arrêtez, imprudents! Ce n'est pas en ce lieu
Que peut absoudre ou punir la justice.
L'accusé, désormais, est sous la main de Dieu,
Et nous le réclamons au nom du Saint-Office!

REPRISE DU CHŒUR.

Il faut qu'il périsse!
Qu'un juste supplice,
A jamais flétrisse
Ce vil imposteur! etc.

(*Le convoi se remet en marche. On entraîne dom Sébastien par la droite, et Camoens, épuisé par ses efforts, tombe sans connaissance dans les bras de ceux qui le retiennent.*)

ACTE QUATRIÈME.

Une salle de l'Inquisition, à Lisbonne.

—

SCENE PREMIERE.

LES INQUISITEURS *entrent lentement et de différents côtés. — Ils sont tous masqués. — A gauche, en forme circulaire, faisant presque face au spectateur, une estrade surmontée d'un dais et élevée de quelques degrés où sont les siéges du tribunal. — Au fond, sur une table, des instruments de torture, des brasiers que l'on allume et près desquels se tiennent debout les* TORTIONNAIRES, *vêtus de rouge et les bras nus. — A droite, des* MEMBRES DU SAINT-OFFICE *également masqués et assis dans des stalles de chêne. — Debout derrière eux, et tout autour de la salle, des* FAMILIERS *et des* GARDES DU SAINT-OFFICE.

CHŒUR.

O voûtes souterraines!
Sombre séjour des peines,
Cachez le bruit des chaînes,
Et le glaive sanglant!
Que rien ne retentisse
En ce saint édifice,
Que la voix du supplice,
Et le cri du mourant!

DOM JUAM DE SYLVA, *suivi des principaux inquisiteurs*
Membres du Saint-Office,
Qu'au gré de son caprice,
Notre loi vous choisisse
Pour juges ou bourreaux,
Adorant sa justice,
Que chacun obéisse,
Et que nul ne trahisse
Le secret des cachots!

TOUS, *étendant la main.*
Nous le jurons!

CHŒUR.

O voûtes souterraines!
Sombre séjour des peines,
Cachez le bruit des chaînes,
Et le glaive sanglant!
Que rien ne retentisse
En ce saint édifice,
Que la voix du supplice,
Et le cri du mourant

SCENE II.

(*En ce moment paraissent plusieurs familiers du Saint-Office, tous vêtus de noir et masqués; l'un d'eux, qui regarde avec étonnement et curiosité autour de lui, remet une bourse pleine d'or à l'un de ses compagnons. — Celui-ci se hâte de la cacher en recommandant à l'inconnu de ne pas le trahir. — L'inconnu se tient debout, à gauche, au milieu d'un groupe de familiers, pendant que d'autres officiers du Saint-Office amènent par la droite dom Sébastien.*)

LES MÊMES, DOM SÉBASTIEN.

DOM JUAM DE SYLVA, *lui adressant la parole.*
Toi qui, par un mensonge impie et téméraire,
Venais semer chez nous la discorde et la guerre,
Quel est ton nom?

SÉBASTIEN, *se couvrant.*
Avant de répondre, dis-moi
Qui t'a permis d'interroger ton roi!
(*Se tournant avec noblesse vers l'assemblée.*)
Je le suis!.. je l'atteste! et ne peux reconnaître
A vous, sujets, le droit de juger votre maître!

DOM JUAM DE SYLVA.
Réponds!

SÉBASTIEN.
Permis à vous, qui m'osez enchaîner.

DOM JUAM DE SYLVA.
De te condamner...

SÉBASTIEN.
Non! mais de m'assassiner...

DOM JUAM.
C'est s'avouer coupable!

SÉBASTIEN, *se levant.*
Et ton orgueil m'enseigne,
Qu'en effet je le fus et d'un crime bien grand,
C'est d'avoir, sous mon règne,
Laissé vivre un seul jour ce tribunal de sang!
(*Se rasseyant.*)
Je ne répondrai plus!

DOM JUAM.
Le cours de la justice,
Au gré de l'accusé serait-il suspendu?
Un témoin se présente et doit être entendu!
(*Montrant dom Sébastien.*)
Il prétend démasquer la ruse et l'artifice,
Qu'il vienne!

SCENE III.

LES MÊMES, ZAYDA, *à qui dom Juam fait signe de lever son voile.*

DOM SÉBASTIEN.
Zayda!.. Grands dieux!

TOUS.
Une femme!..

DOM JUAM, *la regardant.*
Oui, ces traits ont déjà, je crois, frappé mes yeux!

TOUS.
Une femme en ces lieux!

ZAYDA.
Qu'importe! si, par cette femme,
La sainte vérité pénètre dans votre âme?
Vous fûtes abusés!.. Celui qu'Abayaldos
A vu tomber sur le sable d'Afrique
Était le noble dom Henrique,
Pour son maître mort en héros!

L'INCONNU, *à droite et d'une voix sourde.*
C'est une imposture!

ZAYDA, *se retournant.*
Quelle voix retentit sous cette voûte obscure?

DOM JUAM, *à Zayda.*
Si tu dis vrai, d'où vient cette terreur?

ZAYDA, *se retournant vers le tribunal.*
Votre roi fut sauvé!.. sauvé par une femme
Qui l'aimait!..

DOM SÉBASTIEN, *avec émotion.*
Noble cœur!
(*Voulant l'interrompre.*)
Zayda!..

DOM JUAM.
Contre nous c'est une indigne trame.

L'INCONNU.
C'est un mensonge!

ZAYDA, *avec chaleur.*
Eh bien! j'en jure par mon âme!
Cette étrangère, cette femme,
Qui du trépas a sauvé votre roi,
C'est moi!.. je l'atteste! c'est moi.

ENSEMBLE.

TOUS, *se levant.*

O ciel!

L'INCONNU.

O fureur!

DOM JUAM.

O blasphème!

(*Se levant et descendant vers les autres inquisiteurs qui semblent ébranlés.*)

Arrêtez!.. Des serments que le ciel a maudits
Par les fils du vrai Dieu ne sauraient être admis!
Oui, reconnaissez-la, seigneurs, c'est elle-même
Qui reçut dans ces lieux l'eau sainte du baptême!
Oui, ce cœur apostat, qui renia son Dieu,
A renié le nôtre, et condamnée au feu...

ZAYDA.

Le roi me pardonna!

DOM JUAM.

Notre ancien roi, par grâce,
L'exila de nos murs, sous la peine de mort...
Elle y rentre aujourd'hui; décidez de son sort;
Jugez quel châtiment mérite son audace!..

CHŒUR D'INQUISITEURS, *au fond du théâtre.*

Je la condamne au feu
Comme maudite au ciel et maudite sur terre,
Comme impie et relapse!

L'INCONNU, *sur le devant du théâtre, se démasquant.*

Et moi, comme adultère!

ZAYDA ET LE CHOEUR.

Grand Dieu!

ABAYALDOS.

Par ton esclave instruit de tes projets,
J'ai voulu de ta bouche entendre tes forfaits.

(*Il veut la frapper de son poignard, les familiers du Saint-Office le lui arrachent et l'entourent.*)

QUATUOR.

ABAYALDOS.

Va, parjure! épouse impie,
Toi, l'opprobre de ma vie,
Au supplice, à l'infamie
Je te livre sans regrets!
Qu'ils prononcent ta sentence,
Qu'ils punissent mon offense!
Le mépris est ma vengence;
Sois maudite pour jamais!
Sous le fer musulman, indigne de périr,
Je laisse à ces chrétiens le soin de te punir!

DOM JUAM.

Adultère et sacrilége,
Pour frapper qu'attendez-vous?
Nul ici la protége,
Ni son Dieu, ni son époux!

DOM SÉBASTIEN.

Ah! n'immolez que moi! Pitié! pitié pour elle!

ZAYDA.

A Dieu seul j'en appelle,
Que Dieu juge entre nous.

ENSEMBLE.

Va, parjure!.. épouse impie! etc.

ZAYDA, *s'élançant au milieu d'eux.*

Eh bien! et devant vous puisqu'un époux lui-même
M'abandonne à la mort et dégage ma foi,

(*Montrant le roi.*)

Eh bien! oui, je l'aime, je l'aime,
Lui! le roi Sébastien!..

(*Aux inquisiteurs.*)

Car c'est bien votre roi!
Et lorsqu'en face de Dieu même
Je brave ici pour lui la mort et l'anathème,
Parlez.. de mensonge et d'erreur
Qui pourrait accuser mon cœur?

ABAYALDOS.

Imposture!.. Elle veut donner un diadème
Non pas à Sébastien, mais à celui qu'elle aime!

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Que le bûcher s'élève,
Que leur destin s'achève,
Par la flamme et le glaive
Punissons-les tous deux!
Que Dieu dans sa colère
Les réduise en poussière!
Qu'ils soient maudits sur terre
Et maudits dans les cieux!

ZAYDA ET DOM SÉBASTIEN.

Par la flamme et le glaive
Que mon destin s'achève!
Vers toi, mon Dieu, j'élève
Et mon cœur et mes vœux!
Pour braver leur colère,
En ta bonté j'espère!
La vengeance est sur terre,
La clémence est aux cieux!

DOM SÉBASTIEN.

Et vous ne craignez pas le jour de la vengeance!
Le peuple entier se lève!.. il m'appelle... Écoutez!

DOM JUAM.

Vain espoir! Les bourreaux châtîront l'insolence
Des chrétiens contre nous... contre Dieu révoltés!

ENSEMBLE.

DOM JUAM, ABAYALDOS ET LE CHOEUR.

Que le bûcher s'élève, etc.

ZAYDA ET DOM SEBASTIEN.

Par la flamme ou le glaive, etc.

(*On entraîne Zayda et le roi, chacun d'un côté différent.*)

ACTE CINQUIÈME.

Une tour attenant aux prisons de l'Inquisition. — Porte au fond et à droite. — A gauche, une croisée avec un balcon. — A droite, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

DOM JUAM DE SYLVA, DOM LUIS, *envoyé d'Espagne.*

DOM JUAM, *assis près de la table à droite.*

Ainsi les Espagnols s'avancent?

DOM LUIS, *debout près de lui.*

Dès ce soir
Le duc d'Albe sera sous les murs de Lisbonne.

DOM JUAM.

Et ton maître m'assure en ces lieux le pouvoir?

DOM LUIS.

Si vous... vous assurez sur son front la couronne!

DOM JUAM.

Dis à Philippe Deux qu'il compte sur ma foi,
Il sera dans ces murs ce soir proclamé roi!

DOM LUIS.

Mais pour régner sans obstacle et sans crime,
Il lui faudrait, aux yeux des Portugais,
L'apparence du moins d'un titre légitime.

DOM JUAM.

Il l'obtiendra. Je réponds du succès!

(*Dom Luis sort.*)

SCENE II.

DOM JUAM, ZAYDA.

(Sur un geste de dom Juam, Zayda est amenée de la porte à droite par des gardes qui se retirent.)

DOM JUAM.

Tes jours et ceux de ton compliee
Sont en mes mains !

ZAYDA.

Ordonne mon suppliee !

DOM JUAM, *froidement.*

Et si je eonsentais à ton pardon?..

ZAYDA.

De toi,
Je le refuserais !

DOM JUAM, *de même.*

Si je sauvais la vie
De celui-là que tu nommais : le roi?..

ZAYDA, *vivement.*

Le sauver!.. lui! Parle? je t'en supplie,
Que faire?

DOM JUAM, *prenant sur la table et lui remettant un rouleau eacheté.*

L'engager à signer cet écrit.

ZAYDA, *étonnée.*

Cet éerit!

DOM JUAM.

Qu'il le signe... et moi-même,
Bravant du nouveau roi l'autorité suprême,
Je sauverai ses jours, sinon...

ZAYDA, *l'interrompant.*

Donne, il suffit!

DOM JUAM, *d'un air menaçant.*

A dix heures... ta mort!..

(Dom Juam sort.)

SCENE III.

ZAYDA, *seule.*

Quel espoir vient s'offrir!
Moi, le sauver... le sauver, ou mourir...

AIR.

Mourir pour ce qu'on aime,
Ah! c'est un bien suprême!
Mais sauver ses jours précieux,
C'est le bonheur des dieux!
O moment plein de charmes,
Désormais plus d'alarmes!
Le bonheur fait couler les larmes
Qui tombent de mes yeux!

SCENE IV.

ZAYDA, DOM SÉBASTIEN.

ZAYDA.

Le voici!

DOM SEBASTIEN, *courant à elle.*

Zayda!

DUO.

Comment dans ma misère
Ai-je pu te revoir?
Quel ange de lumière
Vient me rendre l'espoir?

ENSEMBLE.

ZAYDA.

Pour finir sa misère
Je puis enfin le voir, etc.

DOM SÉBASTIEN.

Dans la fureur qui les anime,
Quel bonheur peut nous rassembler?

ZAYDA.

Vos ennemis, devant leur propre crime,
S'arrêtent, Sire, et paraissent trembler!
Oui, prêts à briser votre chaîne,
Ils vont tomber aux genoux du proscrit,
Si de votre main souveraine
Vous daignez signer eet écrit.
Lisez!

DOM SÉBASTIEN, *qui a brisé le eachet.*

Grands dieux! on veut me rendre indigne
De ma race et de sa splendeur...
De ma main l'on veut que je signe
Mon opprobre et mon déshonneur!

ZAYDA.

Qu'entends-je?

DOM SÉBASTIEN.

Zayda, sais-tu ce qu'on ordonne?
(Avee ironie.)
On consent à me délivrer...

ZAYDA.

Eh bien?

DOM SÉBASTIEN.

Pourvu que j'abandonne
Au roi Philippe Deux mes droits et ma couronne!

ZAYDA.

Non, non! mieux vaut mourir que se déshonorer!

ENSEMBLE.

DOM SÉBASTIEN.

Son âme noble et fière
A compris ma fureur.
Vainement on espère
Insulter mon malheur!
On pourra par le crime
Me ravir mes sujets,
Écraser la victime,
Mais l'avilir... jamais!

ZAYDA.

Son âme noble et fière
Sait comprendre mon cœur.
Vainement on espère
Insulter au malheur!
On pourra par le crime
Lui ravir ses sujets,
Écraser la victime,
Mais l'avilir... jamais!

(Dix heures sonnent. — On entend à la porte du fond des voix en dehors.)

Zayda! Zayda! voici la dixième heure!

ZAYDA, *poussant un cri.*

(Au roi.)
Déjà! Partons... Adieu!

DOM SÉBASTIEN, *voulant la suivre.*

Ciel!.. où vas-tu?

ZAYDA, *le repoussant.*

Demeure!

DOM SÉBASTIEN.

Où vas-tu? quel bruit sous mes pas!
(Regardant par la porte du fond.)
Que vois-je! les bourreaux!.. Quelle horrible lumière!
Ah! dans leur fureur sanguinaire,
De mon refus, e'est toi qu'ils vont punir!

ZAYDA.

Qu'importe! Il est un Dieu qui doit nous réunir!

DOM SÉBASTIEN.

Tu ne sortiras pas!.. Il a trouvé, l'infâme!
Le moyen de briser mon âme.
Moi! souscrire à ta mort!
Vain espoir, vain effort,

Tu dois vivre!
Ou, quel que soit ton sort,
Je veux le suivre!
(*Il court à la table et veut signer.*)

ZAYDA, *se jetant au devant de lui.*
Eh bien! si mes prières,
Si la voix du devoir,
Si le nom de vos pères,
Sont sur vous sans pouvoir,
Accomplissez ce sacrifice
Et signez ce pacte infamant!
Mais je n'en serai pas complice,
Et dans les flots je m'élance à l'instant!

DOM SEBASTIEN, *la retenant.*
Zayda!..

ENSEMBLE.

Vain espoir, vain effort, etc.

(*A la fin de ce morceau, la portière du fond s'ouvre, et l'on aperçoit les Inquisiteurs qui viennent chercher Zayda. Celle-ci s'élance au devant d'eux. Pendant ce temps, le roi, qui est près de la table, signe le papier et le présente aux Inquisiteurs. La portière se referme. Zayda, désespérée, veut s'élancer par la fenêtre de la tour. On entend au dehors un air de barcarolle.*)

DOM SÉBASTIEN, *retenant Zayda.*
Ecoutez!

CAMOENS, *en dehors.*

BARCAROLLE.

PREMIER COUPLET.

Pêcheur de la rive,
La nuit
Te sourit;
La brise est captive,
Tout dort
Dans le port.
Et pleins d'espérance,
Courbés sur les flots,
Ramez en silence,
Braves matelots!

DOM SÉBASTIEN.
C'est Camoens!

CAMOENS, *en dehors.*

DEUXIÈME COUPLET.

Pêcheur intrépide,
Au pied de ce mur
La vague est limpide,
Le succès est sûr!
Qu'un chant d'espérance
Monte à ces créneaux...
Ramez en silence,
Braves matelots!

ZAYDA.
O fidèle sujet!

DOM SÉBASTIEN.
Camoens!

SCENE V.

LES MÊMES, CAMOENS, *paraissant à la fenêtre à droite.*

CAMOENS.
Du silence!
Les destins sont changés; renais à l'espérance,
O mon maître!.. A ma voix, tout un peuple indigné,
Pour délivrer son roi vers ces remparts s'élance!

ZAYDA.
Et ce titre... il l'abdique... oui, sa main l'a signé...
Pour préserver mes jours!..

CAMOENS, *avec indignation.*
Ah! promesse usurpée!..
Qu'arrache la contrainte et que brise l'épée!
(*Au roi.*)
De garde à cette tour, un de tes vieux soldats
T'offre, pour te sauver, et son cœur et son bras.

ZAYDA.
Oui, la victoire ou le trépas.

ENSEMBLE, *à demi-voix.*

De la prudence et du mystère,
Du sort nous braverons les coups;
Car Dieu nous guide et nous éclaire,
Et l'amitié veille sur nous!

CAMOENS.
A ce balcon, une échelle attachée...
Et du pied de la tour une barque approchée,
Vont nous conduire à l'autre bord,
Auprès de nos amis!.. Partons!

ZAYDA, *les retenant.*
Non, pas encor!

CAMOENS.
Qu'avez-vous?

ZAYDA, *écoutant.*
Du silence... Il me semblait...

CAMOENS.
Eh bien?

ZAYDA, *montrant la porte à gauche.*
Que l'on marchait de ce côté.

CAMOENS.
Non... Rien!

ENSEMBLE.

De la prudence et du mystère,
Du sort nous braverons les coups;
Car Dieu nous guide et nous éclaire,
Et l'amitié veille sur nous!

(*Ils disparaissent par le balcon à droite. — Le théâtre change. — Une vue de Lisbonne; en face du spectateur un large bastion, derrière lequel la mer s'étend à l'immensité. — A droite, une tour élevée; au haut de la tour, un balcon auquel est attachée une échelle de corde. Cette échelle descend depuis le haut de la tour jusqu'à la mer, en longeant le bastion. — A gauche, sur le premier plan, un édifice sur lequel est écrit: Hôpital de la Marine. — A droite, l'entrée de la tour. — Il fait nuit, mais la lune éclaire le théâtre.*)

SCENE VI.

ZAYDA *et* CAMOENS, *qui viennent de descendre par l'échelle de corde, se sont arrêtés sur le bastion et attendent le roi, qui descend après eux. — La barque qui doit les recevoir est au pied de la tour, mais on n'en voit que le mât au dessus du bastion.*

CAMOENS, *au roi qui vient de sauter à côté d'eux.*
A moitié du chemin ces remparts sont placés...
Continuons!..
(*Zayda met de nouveau le pied sur les échelons, Camoens l'arrête.*)
Non pas!..
(*Au roi et lui montrant, du haut du bastion, dom Antonio et Abayaldos qui sortent en ce moment par la porte qui est au pied de la tour.*)
Je crois qu'on marche, Sire.

(Dom Antonio et Abayaldos entrent ensemble sur le théâtre.)

ABAVALDOS, *à Antonio avec chaleur.*

Oui ! pour les délivrer, on s'agite, on conspire !

DOM ANTONIO, *froidement.*

Le grand inquisiteur vient de nous en instruire !

ABAYALDOS, *vivement.*

Et Camoens est leur chef !

DOM ANTONIO, *de même.*

Je le sais !

ABAYALDOS.

Des soldats de la tour se sont laissé séduire.

DOM ANTONIO, *de même.*

Je le sais !

ABAYALDOS, *avec impatience.*

Mais tous deux vont fuir ?

DOM ANTONIO.

Je le désire !

ABAYALDOS.

Et pourquoi ?

DOM ANTONIO, *lui faisant lever les yeux vers le bastion.*

Regardez !..

(Après avoir écouté un instant, Camoens a fait signe au roi qu'il n'y a pas de danger et qu'ils peuvent continuer leur route. Zayda et le roi se sont remis à descendre.)

ABAYALDOS, *les apercevant.*

Ce sont eux !

ANTONIO.

C'est leur mort !

CAMOENS, *qui les a regardés descendre quelques échelons, s'apprête à les suivre en disant :*

Sauvés !

DOM ANTONIO, *à part.*

Perdus !

(En ce moment des soldats paraissent au balcon qui est au haut de la tour ; d'un coup de hache ils frappent l'échelle de corde qui se détache, emportant dom Sébastien et Zayda qui roulent dans la mer.)

CAMOENS, *du haut du bastion, poussant un cri.*

O ciel !

(Il s'élance dans la mer au moment où dom Juam de Sylva et les Inquisiteurs sortent de la porte à gauche, et le peuple se précipite sur le théâtre par la droite.)

DOM ANTONIO.

Je suis roi !

DOM JUAM.

Pas encor !

Dom Sébastien, par cet acte suprême,
A l'Espagne, après lui, cède son diadème.

DOM ANTONIO, *avec rage.*

Ah ! traître !..

DOM JUAM, *voyant un groupe de matelots qui rapportent Camoens mourant.*

O ciel ! qui vient s'offrir
A nos yeux ?

LES MATELOTS.

Camoens, qu'à son heure dernière
(Montrant l'hôpital de la Marine.)
Nous conduisons là pour mourir !

DOM JUAM.

Du duc d'Albe déjà s'avance la bannière,
Des droits de notre maître il sera le soutien !
Gloire à Philippe Deux !

CAMOENS, *se soulevant sur son lit de mort.*

Gloire à dom Sébastien !

(La flotte de Philippe II et le pavillon espagnol paraissent au loin en mer. — Dom Juam et les Inquisiteurs le montrent au peuple. — Dom Antonio consterné baisse la tête. — On emporte Camoens expirant. — La toile tombe.)

FIN DE DOM SÉBASTIEN



L'IMAGE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 17 avril 1845.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. T. SAUVAGE.

Personnages.

LE BARON DE KÉRANDAL, banquier	MM. KLEIN.	PIERRE MAUCLERC, paysan breton	M. GEOFFROY.
LÉOPOLD, jeune peintre	MONTDIDIER.	MADELEINE, paysanne	Mme DOCHE.

En Bretagne, dans le château de Kérandal, non loin de la mer.

Une salle basse d'un vieux château. — Porte au fond. — Portes latérales. — Grandes croisées donnant sur des bouquets de bois, au travers desquels on aperçoit la mer, dans le lointain.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, *en costume de chasse ;* LÉOPOLD, *un album à la main ; ils entrent par le fond.*

LE BARON. C'est vous, Léopold!.. vous, que je retrouve au fond de la Bretagne!..

LEOPOLD. Moi-même, mon cher baron... car je crois que vous êtes baron?

LE BARON. Comme tout le monde!.. pour mon plaisir et pour mon argent! Banquier, voilà le solide, le néeessaire! Baron. .

LÉOPOLD. Le superflu.

LE BARON. La baronnie de Kérandal... une propriété superbe! . J'ai lu ça, un matin, dans mon journal, au eoin de mon feu, à Paris... située en Bretagne, au bord de la mer... douze cents arpents !..

LEOPOLD. Une vue superbe.

LE BARON. Trois mille francs d'imposition, j'ai acheté! Et j'y viens...

LEOPOLD. Pour la chasse.

LE BARON. Et pour les élections... Ils n'ont rien dans ee pays... pas de députés!

LEOPOLD. Et vous vous mettez sur les rangs?

LE BARON. Vous l'avez dit... De malheureux paysans, sans moyens, sans éducation, sans esprit, et que je tiens...

LEOPOLD. A représenter... à la Chambre.

LE BARON. Je m'en erois digne!.. Tout le monde me l'assure ; et j'allais ce matin, mon fusil sur l'épaule, cherchant des perdreaux et des phrases à effet pour mon premier discours... quand, tout à eoup... ô rencontre imprévue et pittoresque!.. j'aperçois, sur la pointe d'un rocher, un peintre, son album à la main, dessinant un de mes points de vue...

LEOPOLD. Sans votre permission... C'était moi.

LE BARON. Ce jeune artiste que m'avait recommandé la petite marquise de Brevannes, ma parente... Et, je dois en eonvenir :

AIR : de *Voltaire chez Ninon.*

Vous avez fait, moi, je suis franc,
Un portrait charmant de ma femme.

LÉOPOLD, *modestement.*

Monsieur... il était ressemblant!

LE BARON.

Mais, et e'est là que je vous blâme,
Sombre, misanthrope et bourru,
De visites vous êtes chiche!
Et l'on ne vous a plus revu...
Vous êtes done devenu riche!
Seriez-vous donc devenu riche?

LÉOPOLD. Au contraire!.. Mes capitaux se composent de deux billets de cinq cents francs; e'est tout ce que j'ai pour visiter l'Europe, en commençant par la Bretagne.

LE BARON. Pourquoi done alors me négligiez-vous? Que diable! je vous l'ai dit... je suis baron, je suis banquier... je suis bon enfant... En fréquentant les gens riehes, on a l'air de l'être, et souvent ça vous aide à le devenir! La baronne, ma femme, qui vous estime beaucoup, vous a envoyé cet hiver plusieurs invitations...

LEOPOLD. Je l'en remereie... et vous aussi.

LE BARON. Ça m'aurait fait plaisir de vous avoir... paree qu'un peintre... un artiste... ça fait bien dans un salon... Les arts... et la banque, vous comprenez... Mais il paraît que vous n'allez nulle part.

LEOPOLD. C'est vrai!

LE BARON. Et je ne vous ai vu à Paris que dans une seule maison... Il y a près de deux ans... ma foi!.. C'était au faubourg Saint-Germain, chez cette petite marquise de Brevannes, une femme délicieuse, ravissante... (*A Léopold, qui tressaille.*) Qu'avez-vous donc?

LEOPOLD. Rien, Monsieur, rien... (*Avec intérêt.*) Vous la connaissiez beaucoup?

LE BARON. Nous étions alliés... parents éloignés, par ma femme... Et, dans le peu que je l'ai vue... il est vrai que je suis un amateur... je me rappelle lui avoir fait une déclaration...

LEOPOLD. Vous, Monsieur!

LE BARON. Qui l'a fait éclater de rire... parole d'honneur!.. Tout le monde l'adorait, excepté son mari .. Un sabreur, un libertin, un joueur! qui aurait mangé, à lui seul, toute son immense fortune... Il avait commencé .. Et l'on dit même que, lorsqu'elle refusait de signer et de s'engager pour lui, il levait la eravache sur elle.

LÉOPOLD. Et vous l'avez souffert!.. vous, ses parents, ses amis! (*A part.*) Ah! si je l'avais su! ah! si j'avais été alors à Paris... (*Haut, avec colère.*) Son mari, voyez-vous, son mari...

LE BARON. Eh bien?

LÉOPOLD. En arrivant de Rome... j'ai couru à son hôtel .. Il n'y était plus... Parti!..

LE BARON. A Calcutta, rien que cela! Et que lui vouliez-vous, mon cher?

LÉOPOLD, *avec rage*. Le tuer... (*Se reprenant.*) Pour des raisons personnelles... et particulières...

LE BARON. C'est différent.

LÉOPOLD. Mais, patience... il reviendra! et je le tuerai, vous dis-je!

LE BARON. Je vous en défie.

LÉOPOLD. Moi!..

LE BARON. Je vous en défie!

LÉOPOLD. Et pourquoi?

LE BARON. Parce qu'il est mort... en duel... On a été sur vos brisées!

LÉOPOLD, *stupéfait*. Mort! lui!.. le marquis!..

LE BARON. Il n'y a pas à en douter... C'est son adversaire, dont je suis le banquier, son adversaire lui-même qui me l'a écrit... J'ai reçu la lettre hier, et le journal de ce matin publie la nouvelle .. Voyez plutôt. (*Lui remettant le journal et lui indiquant le passage qu'il lit avec lui.*) « A Calcutta, où il était allé pour refaire sa « fortune... Tué en duel... depuis plus d'un an... à la « suite d'une scène de jeu!.. »

LÉOPOLD, *lui rendant le journal, que le baron jette sur la table, à droite*. C'est vrai... c'est vrai... Il aura donc impunément outragé et torturé sa pauvre femme!..

LE BARON. Ah çà! mon cher... c'est donc pour la marquise... une reconnaissance?..

LÉOPOLD. Qui ne finira qu'avec moi. Je lui dois tout! Pauvre et inconnu... sans appui... sans protecteurs... je mourais de faim dans mon sixième étage...

LE BARON. Parbleu! il fallait bien vous faire connaître.

LÉOPOLD. Et comment? On avait refusé à l'exposition mon premier ouvrage... J'avais la fièvre, le délire... et, dans ma fureur, j'avais déchiré la toile de mon tableau avec un couteau que j'allais tourner contre moi-même... lorsqu'on frappe à ma porte... et je vois une jeune dame suivie d'un domestique en livrée!.. De la mansarde voisine, où elle venait de porter des secours, elle m'avait entendu, sans doute; car, d'une voix douce et bienveillante, elle me dit : « Vous êtes peintre, Monsieur? — Oui, Madame. — Je viens vous commander un tableau. Courage! allons, du courage! » Je ne sais ce que je devins, ni ce que je lui répondis... Je crois seulement que, de surprise, je tombai à ses pieds. — Mais, le lendemain, je courus à son hôtel, où ce luxe qui l'environnait, ces glaces, ces peintures, ces riches étoffes d'or et de soie, frappèrent à peine mes yeux; je ne voyais qu'elle... Ange pour la bonté, elle l'était encore par les traits... ces traits qu'on eût adorés seulement comme peintre... et je l'étais... Ah! mieux encore déjà!

AIR de *Lantara*.

Dans ces lieux, à sa voix fidèles,
Tous les talents venaient se rassembler;
Et contre ses peines cruelles,
On la voyait auprès d'elle appeler,
Pour oublier et pour se consoler,
Les arts, dont l'ascendant suprême
Ou dont le pouvoir enchanteur
Ajoute encore un charme au bonheur même,
Dérobe une larme au malheur.

LE BARON. Et votre tableau... celui qu'elle vous avait commandé?

LÉOPOLD. Il fut reçu... celui-là; il eut les honneurs de l'exposition... Tout le monde en fit l'éloge... Peu m'importait... Mais elle! elle le trouva bien... Elle le plaça dans son boudoir... sous ses yeux! Ah! ce jour-là fut le plus heureux de ma vie! Ce fut le seul... Je sentais bien que j'avais besoin de voir l'Italie et d'étudier les grands maîtres... Mais un tel voyage... m'était impossible... Elle m'avait deviné sans doute... car je reçus d'elle une lettre, c'est la seule que je possède... « Voici, me disait-elle. de « quoi faire un voyage de deux ans en Italie... On se dis- « putera un jour vos tableaux... Moi, qui spécule, je m'y « prends d'avance et vous achète les deux premiers Cou- « rage, Léopold!.. Ce nom-là porte bonheur en peinture. « Vous partez pauvre et inconnu comme Léopold Robert! « vous reviendrez comme lui. » Ah! elle avait raison de me le citer... Je n'avais pas son génie; mais, comme lui, j'avais dans le cœur une de ces passions dont on ne guérit pas; comme lui, mes regards s'étaient élevés trop haut, et, en proie à un amour insensé, je me disais comme lui : La gloire expiera tout! Aussi je travaillais avec ardeur, avec succès... avec quelque talent... Oui, oui, j'en aurais eu... ils le disaient tous... Et moi, je sentais que, pour éclore, ce talent n'avait besoin que de son regard... Je revenais à Paris, heureux de la revoir... et le coup le plus imprévu, le plus fatal!.. J'apprends que, depuis plusieurs mois... tant de jeunesse... de fraîcheur... de beauté... Ah! Monsieur... c'est horrible!

LE BARON. Eh! oui... sans doute... en 1832... ce fléau qui ne respectait rien!.. Et subitement... en quelques heures... avant qu'on ait eu le temps de nous écrire... car aucun de ses parents n'était à Paris... pas même son mari... qui, alors, buvait et chassait dans ses terres!

LÉOPOLD. Et ce mari!.. ce mari! Ah! pour ma vengeance... il devait mourir plus tard.

LE BARON. Ou plus tôt... avant sa femme, par exemple... pour la laisser libre et heureuse... Mais il y a des gens qui ne savent rien faire à propos! Et la marquise savait-elle au moins à quel point vous l'aimiez?

LÉOPOLD. Elle ne s'en doutait même pas! Jamais je n'aurais osé le dire, ni à elle... ni à personne au monde. Et si, aujourd'hui, je vous fais un tel aveu, c'est qu'elle n'est plus... c'est que parler d'elle est le seul bonheur que j'éprouve Je n'en ai pas d'autre... Il ne me reste rien... pas même son image!

AIR d'*Aristippe*.

Quand, sur ma toile et d'une main craintive,
Je veux tracer ses traits... de souvenir...
Son ombre, hélas! m'échappe... fugitive,
Et je ne puis la retenir...
Sous mes pinceaux je ne puis la saisir.
Portrait chéri, muet et doux langage,
Souvenir d'elle, espoir de ma douleur,
Je vous demande en vain... et son image
N'existe plus que dans mon cœur!

LE BARON. N'est-ce que cela, mon pauvre garçon?.. Eh bien! si je vous donnais le plaisir de la voir encore...

LÉOPOLD. Vous... monsieur le baron!

LE BARON. Et non pas en peinture!

LÉOPOLD. Vous voulez rire de moi!

LE BARON. Nullement! Je suis ici depuis deux jours, et hier matin, j'ai aperçu une jeune fille du village, Madeleine, une espèce de petite niaise, une vachère, une laitière, dont la ressemblance avec la marquise est prodigieuse.

LÉOPOLD. Ce n'est pas possible!

LE BARON. Non pas que ce soit absolument la même chose... mais, dans l'air... dans l'ensemble de la figure... il y a tant d'analogie, qu'en l'apercevant je n'ai pu m'empêcher de dire : Ah! mon Dieu!.. Je l'ai dit trois fois.

LÉOPOLD. Et comment expliquer une telle bizarrerie... un tel jeu du hasard?..

LE BARON. D'une manière très-naturelle, et sans être un savant... je ne suis pas de l'Académie des sciences, Dieu merci!.. mais je me suis rappelé que le vicomte d'Auray, père de la marquise, avait fait, en 1815, la guerre de a

Vendée, et que, pendant près de trois mois, il avait habité ce pays... Or, le vicomte, royaliste pur et galant chevalier, aimait toutes les Vendéennes, surtout quand elles étaient jeunes et gentilles, et la mère de Madeleine était, dit-on, fort jolie... ce qui fait que Madeleine et la marquise pourraient bien être parentes de très-près.

LÉOPOLD. Je comprends; et cette idée seule me cause une émotion que je ne puis vous rendre... Où est Madeleine?.. où pourrai-je la voir?

LE BARON. Ici même... car elle apporte, tous les matins, le lait pour la consommation du château... Et, tenez... je l'entends...

LÉOPOLD, *portant la main à son cœur.* Ah!.. mon Dieu!..

SCENE II.

MADELEINE, *portant un pot de lait à la main et un autre sur sa tête, entre en chantant;* LE BARON, LÉOPOLD.

LÉOPOLD *pousse un cri à la vue de Madeleine.* Ah!..

MADELEINE, *entrant.*

AIR d'une *Ronde normande.*

Les filles de Bretagne
Ont des cœurs de rocher; (*bis*)
Mais quand l'amour les gagne
Et vient les ébrécher,
Ah! vertinguè!
Ah! sus ma fè!
Ah! youp! et youp! et youp! et youp! ma fè!
Ça n'eu finit jamè!
Youp! et youp! et youp! et youp! et youp! (*bis.*)
Ah! youp!

LÉOPOLD, *regardant toujours Madeleine.* C'est à confondre!

MADELEINE, *après avoir posé ses pots à terre.*

(*Même air.*)

C'est le fils à Jean-Pierre
Qui me fait les doux yeux!
Il n'a ni château ni terre,
Mais il est amoureux...
Ah! vertinguè! etc.
Que ça n' finira jamè!

LÉOPOLD, *qui pendant ce temps l'a toujours contemplée avec une expression de surprise et de douleur.* Les mêmes traits!.. les mêmes yeux!.. Je crois la voir! (*S'avançant vers elle avec égarement.*) Non, il est impossible que ce ne soit pas!..

MADELEINE, *lui faisant une révérence.* Qu'y a-t-il pour votre service, mon beau Monsieur?

LÉOPOLD. Pas la moindre surprise... pas la moindre émotion à ma vue!.. Et moi, je suis tremblant et me soutiens à peine...

LE BARON, *lutinant Madeleine.* Eh bien! Madeleine... c'est donc le lait que tu apportes?

MADELEINE. Laissez donc... et à bas les mains! Vous êtes un enjoleux et un gouailleux.

LÉOPOLD, *qui est retombé sur le fauteuil.* Ah! ce n'est plus elle! pourquoi a-t-elle parlé!

LE BARON. Moi! un... comme tu disais tout à l'heure?

MADELEINE. Oui, et à mes dépens, encore... parce que, pendant que vous m'en contiez hier... je me suis trompée de deux ou trois mesures de lait...

LE BARON, *riant.* Vraiment?

MADELEINE. Sans compter ce que j'ai renversé... à cause de vos gestes... Tout ça c'est à mes frais... je le paierai!

LE BARON. Laisse donc!

MADELEINE, *pleurant.* Ah! que oui... je le paierai... ma tante me l'a dit... et ça n'est pas juste, car c'est vot' faute... mon bon Dieu!

LE BARON. Eh bien! voyons, ne pleure pas. Qu'est-ce qu'il te faut?

MADELEINE, *essuyant ses yeux.* Vingt sous, mon doux seigneur, et je vous aimerons bien...

LE BARON, *riant.* Vingt sous!.. Est-elle juive, la petite Bretonne!.. Pour ce prix-là, dans le pays, on aurait trois ou quatre jattes de lait...

MADELEINE. Dame! quand c'est un grand seigneur qui cause le dommage, c'est plus cher...

LE BARON. Il y a un tarif? Eh bien, soit!.. à condition...

MADELEINE. Pas de conditions... Je veux mes vingt sous!

LE BARON, *cherchant à lui prendre la main.* A condition que tu m'écouteras... et que tu seras moins effarouchée. Que diable! on paiera le dommage, s'il y en a.

MADELEINE. Je n'écoute rien. Mes vingt sous! il me les faut!..

LÉOPOLD, *se levant, avec impatience.* Tes vingt sous... Tiens! tiens!.. et tais-toi!

MADELEINE, *regardant ce que lui a donné Léopold.* Vingt sous en or!.. mon beau seigneur... un jaunet! Que vous faut-il pour cela?

LÉOPOLD, *brusquement.* Rien que ton silence... Tais-toi... ne parle pas!.. (*Musique. — Madeleine se tient debout et tout étonnée. — Le baron reste un peu à l'écart. — Léopold contemple quelques instants la jeune fille avec émotion et douleur, fait un pas vers elle en lui tendant les bras, et va pour lui parler; mais il s'arrête, cache sa tête dans ses mains, fond en larmes et s'enfuit.*

SCENE III.

MADELEINE, LE BARON.

LE BARON, *à part, regardant sortir Léopold.* Ah! c'est à ce point-là!..

MADELEINE. Qu'est-ce qu'il a donc, ce jeune homme? est-ce que je lui faisons peur?

LE BARON. Au contraire, tu lui causes trop d'émotion.

MADELEINE. Moi! à cause?..

LE BARON. A cause que tu ressembles exactement à une grande dame... une marquise dont il est amoureux.

MADELEINE. C'est drôle!

LE BARON. Le plus drôle... c'est qu'il a adoré cette grande dame... sans avoir jamais osé le lui dire...

MADELEINE. Et pourquoi qu'il n'y dit pas maintenant?

LE BARON. Parce qu'elle est morte.

MADELEINE. Ah! vous me faites peur! Je ressemble donc à une morte?

LE BARON. Eh non! c'est de son vivant qu'il l'adorait... et, maintenant, c'est encore plus fort, ce qui est absurde... parce que enfin il n'y a pas d'éternelles amours, et, quand les gens n'y sont plus, on pense a d'autres. Mais lui, rien ne peut le consoler.

MADELEINE. Pauvre jeune homme!

LE BARON. Ah! vois-tu, c'est un peintre, un artiste; ce n'est pas comme nous autres, cela vous a une tête exaltée... de l'imagination...

MADELEINE. Ah! vous n'en avez pas, vous?

LE BARON. Je suis banquier... c'est-à-dire raisonnable...

MADELEINE. Et cette grande dame?..

LE BARON. Ah! tu es curieuse... et ça t'intéresse?

MADELEINE. J' voulions seulement vous demander... si elle était jolie...

LE BARON, *galamment.* Puisqu'elle te ressemble.

MADELEINE, *après un moment d'hésitation.* Ah! oui, je comprends, c'est un compliment que vous me faites...

LE BARON, *à part.* Est-elle bête, celle-là.. Mais ça n'en

vaut que mieux. (*Haut.*) C'est une qualité à ajouter à toutes les autres... car tu en as beaucoup... Tu es jolie, Madeleine, et, vrai, ça serait du bien perdu ici, en Bretagne.

MADELEINE. Quoi que vous voulez dire? je comprends pas. . (*Elle range ses pots, met du lait dans un vase à crème,* etc.)

LE BARON. Tant mieux! c'est bon signe... (*A part.*) Tandis qu'à Paris... en prenant la peine de la former... avec de belles robes et quelques parures, ça me ferait de l'honneur... Il est vrai que ma femme, madame la baronne... Il n'y a que cela de gênant... mais on pourrait trouver quelques moyens... (*A Madeleine.*) Où demeure ta tante?

MADELEINE, *revenant vers lui.* A l'entrée du parc, dans la maison du garde... c'est la mère à Pierre Mauclerc.. vot' garde...

LE BARON. C'est juste! un imbécile...

MADELEINE. Non, Monsieur... c'est mon cousin.

LE BARON. C'est cela même. (*A part.*) C'est dans le sang.

MADELEINE.

AIR : *Mon galoubet.*

C'est mon cousin! (*bis.*)
Il est méchant, il est sauvage,
Il est colère, il est taquin
Et détesté dans tout l' village.

LE BARON, *parlant.* Et puis?

MADELEINE.

Mais, j' n'en peux pas dir' davantage...
C'est mon cousin.

LE BARON. C'est juste!.. tu dois le défendre. Mais c'est lui que j'entends!

SCENE IV.

LES MÊMES, PIERRE, *en garde champêtre.*

PIERRE, *entrant par le fond et parlant au dehors.* Ah! tu fais le fier?.. tu ne veux rien donner?.. Tu seras couché sur mon procès-verbal!

LE BARON. Qu'est-ce, Pierre?

PIERRE, *l'apercevant.* Dieu! monsieur le baron! (*Haut.*) C'est rien, Monseigneur, c'est un délinquant. On ne voit que ça... Ils vont dans la forêt faire du bois mort... avec du bois vert... et alors faut m'entendre crier... Parce que les intérêts de Monseigneur avant tout, et je mets sur le procès-verbal tous ceux...

LE BARON. Qui ne te donnent pas pour boire!

PIERRE, *regardant Madeleine.* Qui a dit cela?.. des envieux, des mauvaises langues... La preuve que je n'épargne personne... pas même ma famille, c'est que j'ai dénoncé hier ma cousine Madeleine, ici présente... pour avoir laissé aller ses vaches dans le pré de Monseigneur, et que, compris mes déboursés et mes honoraires, il y a amende de trois écus...

MADELEINE. A moi?..

PIERRE. A toi... délinquante!

MADELEINE, *pleurant.* Et des injures encore par-dessus le marché... sans compter les frais. Mon Dieu! mon Dieu! comment que je pourrai jamais payer tout cela?..

LE BARON. Allons, ne te désole pas... C'est grave! très-grave!.. mais on verra à arranger cette affaire-là.

PIERRE. C'est ça... toujours des protections...

LE BARON. Dénoncer ta cousine!.. Tu es aussi un fonctionnaire trop intègre.

PIERRE. Le paysan breton est comme ça... Quand il s'obstine une fois à quelque chose... et moi, je suis obstiné à l'honneur... à la probité... et à ma rancune contre celle-ci... Car je la hais, c'te fille-là... Dieu! je la haïs-t-y!

MADELEINE. Et pourquoi, mauvais cœur?

LE BARON. Oui, pourquoi?

PIERRE. Qu'est-ce qu'elle avait besoin de quitter nos parents, chez qui elle était, à Paimpol, pour venir habiter ici... cheux nous.. chez ma mère... qui me choyait autrefois, et qui, depuis ce temps-là, me rudoie toujours?.. Toutes les préférences sont pour elle... Quand je reviens à la maison, il n'y a plus de lard salé, plus de soupe aux choux... Faut que je la fasse moi-même... que je la mange, moi... C'est moi qui fais tout dans la maison!

MADELEINE. Dame! je suis dehors... je suis à mes bêtes...

PIERRE. C'est à moi que tu dois être... à moi, qui ai tout le mal... car j'en ai, que ça me casse bras et jambes. Aussi, quand je vois les laquais de Monseigneur, bien habillés, bien nourris, bien chauffés... et rien à faire!.. voilà un noble état, que je me dis. Et il me passe par la tête, à moi paysan, des idées de grandeur et d'ambition.. que ça me vient par bouffées et m'empêche de dormir!..

LE BARON. Quoi! vraiment, tu aspires?..

PIERRE. A être laquais!.. C'est mon idée... c'est mon rêve...

LE BARON. Troquer contre une livrée ta fierté et ton indépendance!

PIERRE. Au contraire! c'est pour être indépendant!.. Quand on se sert et qu'on se nourrit soi-même, on meurt de faim; mais quand on sert les autres, disait ce matin votre valet de chambre, on n'en prend qu'à son aise, et on est son maître.

LE BARON, *à part.* C'est bon à savoir.

PIERRE. Et si Monseigneur voulait m'emmener avec lui, à Paris... quand il y retournera... et me donner une place... indépendante... à son service...

LE BARON. J'entends!.. Ce n'est pas impossible... (*Regardant Madeleine.*) Nous combinerons cela... en famille... Viens m'en reparler tantôt... quand j'y aurai réfléchi... (*A Madeleine, qui a pris un de ses pots à lait.*) Eh bien! Madeleine, où vas-tu?

MADELEINE. Porter mon lait à l'office.

LE BARON, *lui montrant l'autre pot au lait.* Et le reste?..

MADELEINE. Pour faire le beurre et les fromages... Ma tante va venir m'aider...

PIERRE. C'est ça! et, pendant ce temps-là, ma soupe se fera toute seule.

LE BARON. Et qui t'empêche d'aller déjeuner à l'office?

PIERRE, *avec joie.* Comme surnuméraire?.. C'est dit...

AIR d'*Adam.*

Ou d' la brod'rie, ou des cordons,
Ou bien de la livrée,
De tout c' qui brille, or ou galons,
Mon âme est enivrée.
Je m'installe auprès
De vos laquais
Et, m'attablant sans honte,
Sur ma futur' dignité, j' vais
Prendre un fameux à-compte.

ENSEMBLE.

Ou d' la brod'rie, ou des cordons, etc.

LE BARON ET MADELEINE.

Oui, telle est son ambition,
Qu'il aime la livrée.
De ce qui brille, or ou galon,
Son âme est enivrée.

(*Madeleine sort par la porte à gauche, et Pierre par le fond.*)

—

SCENE V.

LE BARON, *puis* LÉOPOLD.

LE BARON, *réfléchissant.* Oui!.. c'est une combinaison à méditer... combinaison d'autant plus ingénieuse... que ce ne serait pas moi... ce serait ma femme elle-même... qui la ferait venir près d'elle. (*Se retournant vers le fond et apercevant Léopold qui entre en rêvant.*) Ah! c'est notre amoureux romanesque. Toujours dans les ombres et les nuages! (*Haut.*) Eh bien! mon pauvre Léopold!

LÉOPOLD, *sortant de sa rêverie.* Ah! je suis plus malheureux qu'auparavant, et cette fatale ressemblance, loin de consoler ma douleur, ne fait que l'irriter encore!.. Ce sont ses traits, c'est son image! Image vivante, qui ne dit rien à mon cœur... Portrait exact et pourtant infidèle, car je n'y retrouve ni son expression, ni sa pensée, ni son âme... C'est toujours l'absence, ou plutôt ce n'est qu'un marbre... une statue...

LE BARON. Soit! mais c'est une jolie statue!

LÉOPOLD. Eh! qu'importe l'extérieur ou l'enveloppe... Ce qui est tout pour moi, c'est le sentiment, c'est le feu qui l'anime.

LE BARON. Comme vous voudrez, mon cher; moi, je tiens à l'enveloppe! Et, vous-même, vous avez beau dire, vous vous y laisseriez prendre.

LÉOPOLD. Moi?

LE BARON. Je le parierais!

LÉOPOLD. Moi, oublier la marquise! moi, lui comparer une autre femme!.. ou avoir, en ce monde, une seule pensée qui ne soit pas pour elle!.. Je le voudrais, que je ne pourrais pas; je vous le répète, cette vue m'est pénible et me rend malheureux.

LE BARON. Tant pis; car j'avais, à ce sujet même, un service à vous demander.

LÉOPOLD. Un service?

LE BARON. Pour moi et pour madame la baronne.

LÉOPOLD. Parlez, Monsieur.

LE BARON. Ma femme n'a pas de portrait de la marquise... qu'elle regrette et qui était sa parente; ce portrait, à Paris, en face du sien, ferait un admirable effet... Il vous suffit pour cela de quelques séances...

LÉOPOLD, *vivement.* Oui! vous avez raison... C'est le seul moyen qu'elle nous soit rendue.

LE BARON. Allons, venez...

LÉOPOLD. Oui, je vous suis... (*Ils font une fausse sortie, Madeleine paraît; Léopold s'arrête tout à coup.*) Ah! mon Dieu!

LE BARON, *venant à lui.* Qu'avez-vous? (*Léopold lui montre Madeleine qui vient d'entrer par la gauche. — Les deux hommes sont en ce moment au fond du théâtre. — Madeleine apporte une baratte à battre le beurre.*)

LE BARON, *serrant la main de Léopold.* Comme vous tremblez!

LÉOPOLD. Oui... cette vue me cause une émotion dont je ne suis pas maître... Que vient-elle faire ici?..

LE BARON. Battre du beurre.

LÉOPOLD Ah! taisez-vous!

LE BARON. Je comprends, ça n'est ni poétique ni sentimental; mais c'est comme ça... Maintenant... (*Montrant son costume de chasse.*) je vais m'habiller; j'agis sans façon, faites-en autant, et à tantôt à dîner... Adieu, mon cher, adieu... (*Il sort par le fond.*)

SCENE VI.

MADELEINE, *sur le devant du théâtre. — Pendant la fin de la scène précédente, elle a versé dans la baratte le lait qui était dans l'un de ses pots; elle s'est assise et se met à battre le beurre. —* LÉOPOLD, *du fond du théâtre, la regarde quelques instants en silence; puis il s'approche, prend une chaise, et vient s'asseoir auprès d'elle. — Madeleine se retourne vivement.*

MADELEINE. Quoi! c'est vous, Monsieur... vous v'là?..

LÉOPOLD. Oui, Madeleine.

MADELEINE. On m'a appris que ça vous faisait mal de me voir.

LÉOPOLD. Ah! on te l'a dit... Eh bien! oui... dans le premier moment, c'était une sensation pénible... et douloureuse...

MADELEINE.

AIR : *Voltigez, hirondelles.* (De Félicien David.)

Que faut-il que je fasse?..
Dam'! vous m'intimidez!
D'effroi, mon sang se glace...
(*Se détournant de lui.*)
D'un autr' côté, de grâce,
Regardez! regardez! regardez!

LÉOPOLD.

Même air.

Non; ma douleur s'apaise...
Mes yeux, vers toi guidés,
Ne trouvent rien qui ne leur plaise...

MADELEINE, *se retournant vers lui.*

Alors, tout à votre aise,
Regardez! regardez! regardez!

LÉOPOLD, *sur la ritournelle de l'air précédent, regarde quelques instants Madeleine avec émotion, avec amour; puis, cédant au délire qu'il éprouve, il s'écrie, hors de lui :* Louise!

MADELEINE. Ce n'est pas mon nom, Monsieur!

LÉOPOLD. Je le sais... mais, plus je te regarde, plus il me semble que c'est elle! (*Il s'éloigne avec une sorte d'effroi, puis se calmant.*) Et pourquoi, dans ma douleur, renoncer à l'instant d'illusion et d'ivresse que m'offre le hasard, ou plutôt le ciel?.. A ceux que le malheur accable, Dieu daigne envoyer des rêves consolateurs... Au pauvre, il donne la richesse... au condamné, il accorde sa grâce... à la mère qui a perdu son enfant, il lui rend ses caresses... à moi, il me rend celle que j'aime; et plus heureux qu'eux tous, je ne dors pas, je veille... c'est elle que je revois... Et, ce que, de son vivant, le respect m'eût empêché de lui dire, Dieu me permet de l'adresser à son ombre... à son image... (*Revenant à Madeleine, avec exaltation.*) Louise, si tu savais combien je t'ai aimée! Louise, mon seul bonheur... toi que j'appelle et que je pleure... (*Regardant Madeleine.*) Dieu! des larmes dans ses yeux!

MADELEINE. Dame! Monsieur, de vous voir dans cet état-là...

LÉOPOLD. Et ton cœur bat!.. ta main tremble!..

MADELEINE. C'est que vous me dites là des choses... qu'il me semble... qu'une honnête fille ne doit pas entendre.

LÉOPOLD. Ah! pardonne à mon égarement, à mon délire, et rassure-toi, de grâce!.. ce n'est pas à toi que je les ai adressées...

MADELEINE.

AIR : *Je sais attacher les rubans.*

Je l' vois bien! mais, j'en fais l'aveu,
Moi, qu' sans esprit le ciel fit naître,
Je crains de m'embrouiller un peu,
Je crains de ne pas m'y r'connaître.
Et c'est bien difficile enfin,
Quand ma main est là dans la vôtre,
De s' persuader que cette main
Est, en c' moment, celle d'une autre.
Oui, quand vous tenez là ma main,
Faut s' dire qu' c'est celle d'une autre!

LÉOPOLD, *la regardant avec étonnement.* Quoi! vraiment?.. tu as fait attention à cela! Ce marbre renferme donc quelque étincelle?..

MADELEINE. Je ne comprends pas trop ce que vous me dites là, Monsieur... Ça n'est pas étonnant .. nous autres filles de Bretagne, nous ne savons que ce qu'on nous apprend... et on ne nous apprend rien!

LÉOPOLD. Elle a raison, ce n'est pas sa faute; et moi qui, ce matin, l'injuriais au lieu de la plaindre et de lui venir en aide!.. Pourquoi ne pas cultiver et développer son intelligence?.. Ce sera Louise elle-même et non plus seulement son image... Oui, oui, c'est Louise qui m'inspire un tel dessein! et, si je réussis, ce sera mon œuvre à moi, et ma création!.. (*Allant vivement à Madeleine.*) Mon enfant, je ne vous quitte plus...

MADELEINE. Comment! Monsieur... et ma tante?

LÉOPOLD. Ça n'empêche pas... C'est un ami qui veille sur vous et vous protége! Je travaillerai, je ferai des tableaux pour vous gagner une dot. Ce que Louise a fait pour moi... je le ferai pour son image... Votre fortune... votre bonheur...

MADELEINE. A moi! mon beau Monsieur... Tant de bontés... Qu'ai-je fait pour cela?

LÉOPOLD. Vous lui ressemblez, ça me suffit. (*Lui prenant la main.*) Voyons, parlez-moi franchement... Avez-vous un amoureux?

MADELEINE, *baissant les yeux.* Faut-il dire?..

LÉOPOLD. Sans doute.

MADELEINE. Eh bien! pas encore.

LÉOPOLD. A votre âge?

MADELEINE. Dame! dans ce pays, on est si arriéré... ou plutôt je croyais ne pas en avoir!.. Mais là, tout à l'heure, pendant que vous serriez ma main... Oh! excusez... je veux dire la sienne...

LÉOPOLD. Eh bien?

MADELEINE. Eh bien!

AIR : *Aussitôt que je t'aperçois.*

Tout à l'heure, en vous entendant
La voix et l'âme émues,
Me dir' pour ell' votre tourment...
Puis des phras' inconnues...
Et puis cet amour si brûlant...
(*Portant la main à son cœur.*)
Qu' ça vous fait chaud... en l'écoutant.
Oui, ça vous brûle en l'écoutant!
C' que vous éprouviez pour c'te dame,
Il me semblait, au fond de l'âme,
Que je pourrais bien, (*ter.*) Dieu merci!
A mon tour l'éprouver aussi!

LÉOPOLD, *étonné.* Ah! vraiment! Et, quand ces idées-là te sont venues, tu pensais sans doute à quelqu'un?

MADELEINE, *soupirant.* Pardi!..

LÉOPOLD. Quelqu'un du pays?

MADELEINE. Oui... quelqu'un d'ici...

LÉOPOLD. Eh bien! si c'est un brave et honnête garçon, qui mérite ton affection, il faut l'épouser; nomme-le-moi...

MADELEINE, *vivement.* Ah ben! non...

LÉOPOLD. Et pourquoi?

MADELEINE. D'abord, parce que je ne suis pas assez sûre de ce qui se passe là.. Écoutez donc, on peut ben se tromper; et puis, j'avons idée qu'il ne voudrait pas de moi...

LÉOPOLD. Lui! Il serait bien difficile!.. Tu es si jolie, si naïve et si franche!.. Voyons, Madeleine, à moi, ton ami... dis-moi tout.

UNE VOIX, *au dehors.* Madeleine! Madeleine!

MADELEINE. C'est ma tante qui m'appelle...

LÉOPOLD, *avec impatience.* Elle vient bien mal à propos!

MADELEINE. Les tantes arrivent toujours comme ça! Mais elle me gronderait, si je la faisais attendre.

LA VOIX, *au dehors.* Madeleine! Allons donc!

LÉOPOLD. Tu me diras son nom plus tard?..

MADELEINE. Oui... Monsieur... plus tard... peut-être... Adieu, Monsieur...

LÉOPOLD. Adieu, Madeleine... adieu!

SCENE VII.

LÉOPOLD, *la suivant des yeux.* Oui, pauvre fille, je me charge de ton bonheur; c'est un devoir maintenant, car je l'ai promis à Louise... Et puis, qui sait, comme le disait le baron, c'est peut-être sa sœur! Aussi, dès que je connaîtrai celui qu'elle préfère... je m'entendrai avec le baron... (*S'approchant de la table, à droite.*) Et quand je devrais faire et lui vendre tous les tableaux dont (*Ouvrant son album.*) j'ai là les projets ou les esquisses... (*Il s'est assis et se met à dessiner.*) C'est lui que j'entends...

SCENE VIII.

LE BARON ET PIERRE, *entrant par le fond;* LÉOPOLD, *à droite et toujours à dessiner.*

LE BARON, *tenant des papiers à la main et parlant à Pierre.* Et moi, je te dis que j'en suis sûr et que j'en réponds.

PIERRE. Allons donc!

LE BARON. Je te dis qu'elle t'aime.

PIERRE. Elle, Madeleine?.. ma cousine!..

LÉOPOLD, *se levant vivement, à part.* O ciel! ce serait lui!..

LE BARON, *à Léopold.* Vous êtes à travailler, ne vous dérangez pas, mon cher; nous traitons là une affaire qui vous intéresserait peu...

LÉOPOLD, *à part.* Si vraiment... A ma gentille Madeleine... un mari comme celui-là!.. (*Il se rassied et les écoute en ayant l'air de travailler.*)

PIERRE, *au baron.* Après tout, quand j'y pense, vous pourriez bien avoir raison! car je me rappelle maintenant bien des petites choses... Souvent elle pleurait toute seule... et, surtout, depuis que j'ai fait la cour à la grande Marianne... la fille du cabaretier...

LE BARON. Tu vois bien!.. Et, ce matin, quand tu la maltraitais devant moi... elle ne s'en plaignait pas... et elle avait même commencé par prendre ta défense...

PIERRE. Mon Dieu! je ne dis pas non; c'est possible... Et quoique je ne l'aime pas, c'te fille... il se peut bien qu'elle m'aime, qu'elle en brûle, qu'elle en dessèche... Ça n' serait pas la première au village...

LÉOPOLD, *à part.* Dieu me pardonne! c'est un fat!

PIERRE. Mais quand ça serait, où ça nous mènerait-il?

LE BARON. Je m'en vais te le dire : tu voulais, ce matin, entrer chez moi comme laquais...

PIERRE, *s'essuyant la bouche.* Je le veux, et bien plus encore depuis que je sors de l'office!

LE BARON. Mais pour entrer chez moi, qui suis un homme rangé... un homme marié, il ne s'agit pas de rester garçon.

PIERRE. Ça se trouve à merveille : j'ai demandé ce matin en mariage la grande Marianne, la fille du cabaretier, qui a cent bons écus de dot.

LE BARON. C'est possible... mais la grande Marianne ne me convient pas; elle est laide, elle est rousse; je n'aime pas les rousses...

PIERRE. Ni moi non plus... mais elle a cent écus.

LE BARON. Ça annonce un mauvais caractère, et elle en a un...

PIERRE. Oui; mais elle a cent écus...

LE BARON. Et comme ta femme viendrait avec toi, à Paris, dans mon hôtel, où tout est élégant et distingué, je ne veux pas une femme de chambre qui dépare... Voilà pourquoi je tiens à Madeleine... Ainsi, qu'elle te con-

vienne ou non... tu n'entreras pas chez moi, si tu ne l'épouses pas...

PIERRE, *se promenant vers le côté où est Léopold.* V'là qui mérite réflexion... parce qu'enfin, Madeleine n'est pas mal; elle m'aime d'abord, c'te pauvre fille; elle n'est pas rousse, c'est vrai; mais elle a bien des qualités, que n'a pas la grande Marianne.

LÉOPOLD, *bas, à Pierre.* Si tu épouses la grande Marianne, je te promets, moi, cinq cents francs.

PIERRE. Comptant?

LÉOPOLD, *tirant un billet de sa poche et le lui donnant.* Les voilà!

PIERRE. C'est différent! (*Se frottant l'oreille et marchant vers le baron qui, pendant ce temps, a feuilleté ses papiers.*) Écoutez donc, Monseigneur...

LE BARON. Eh bien?.. voyons, dépêche-toi, car il y a des électeurs du pays qui m'attendent dans ma salle à manger... Es-tu décidé?

PIERRE. Oui, sans doute; parce que, nous autres paysans, nous n'avons rien que notre parole...

LE BARON, *brusquement.* J'entends, vous n'avez rien. Eh bien?

PIERRE. Eh bien! ma parole, je l'ai donnée à la grande Marianne et à son père qui lui baille cent écus en mariage; et une autre personne, qui s'intéresse à elle, lui donne de plus cinq cents francs...

LEOPOLD, *à part.* Je suis tranquille maintenant! (*Il se remet à dessiner.*)

PIERRE. Ça fait huit, c'est une somme! c'est quelque chose, surtout quand on tient à sa parole.

LE BARON, *avec colère.* Et Madeleine?..

PIERRE. Madeleine n'a rien...

LE BARON. Et ma place?

PIERRE. C'est à vous... c'est pas à elle.

LE BARON, *à voix basse, et l'amenant par la main au bord du théâtre.* Eh bien! pour en finir, car je suis pressé, j'ajoute, à la place, mille francs de dot.

PIERRE. Ah! mon Dieu!

LE BARON, *lui imposant silence en regardant Léopold.* A la condition que tu épouseras Madeleine... sinon, pas de place ni de dot... Je vais retrouver mes électeurs. (*Apercevant Madeleine qui entre.*) Voici Madeleine, fais ta demande; et que, ce soir, tout soit terminé et conclu. (*Il sort par le fond.*)

SCENE IX.

MADELEINE, PIERRE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, *à part, et dessinant.* Je l'aurai du moins sauvée, malgré le baron, malgré elle-même, d'un homme qui ne méritait pas son affection, et qui l'aurait rendue malheureuse.

PIERRE. C'est moi que vous cherchiez, cousine?

MADELEINE, *se dirigeant vers la porte à droite, qu'elle ouvre.* Non, Pierre; j'vas chez madame Léonard, la femme de charge, qui m'a fait demander...

PIERRE, *la tirant par le bras.* A d'autres!.. Vous v'là toute troublée et toute honteuse; j'savons ce que ça veut dire, et je vais droit au fait, parce que, nous autres paysans, nous ne connaissons pas les façons et les semblants : la franchise avant tout! . Voilà assez longtemps, Madeleine, que vous êtes malheureuse et que vous souffrez en secret... Eh bien! moi aussi, je vous aime.

MADELEINE, *étonnée.* Quoi que vous me dites là?

PIERRE. Pour le bon motif... A preuve que je viens vous demander en mariage.

LÉOPOLD, *qui s'est levé avec indignation.* Vous, Pierre? lorsque vous avez promis d'épouser la grande Marianne, et quand vous avez reçu pour cela...

PIERRE. Cinq cents livres! Les voilà... je vous les rends, parce que le paysan est honnête avant tout. Je n'aime que ma petite Madeleine, et je lui offre ma personne et une belle place et mille francs de dot.

LEOPOLD. Ce n'est pas vrai, Madeleine.

PIERRE. C'est vrai; car c'est M. le baron qui me les a promis, et il est plus riche et plus généreux que vous, qui n'en donniez que la moitié... Aussi, il entend et il veut que ce mariage se fasse...

MADELEINE. Et moi, je ne le veux pas...

PIERRE.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Est-il possibl'... vous refusez!
Mill' francs!.. un' fortune aussi grande?

MADELEINE.

C'est les mill' francs q' vous épousez;
Je n'entends pas qu'on me marchande.
Par Monseigneur soyez donc marie,
Son argent, vous pouvez le prendre,
Moi, je garde mon amitié...
Mon amitié n'est pas à vendre!

PIERRE

Quoi! vous gardez votre amitié?..

MADELEINE.

Mon amitié n'est pas à vendre!

LÉOPOLD, *avec enthousiasme.* Madeleine! (*Lui prenant la main.*) Voila du cœur et de nobles sentiments... C'est bien... très-bien...

PIERRE. Et moi, je dis que c'est mal, c'est très-mal... C'est une volerie, parce qu'elle n'a pas le droit de m'enlever ainsi une belle place et une fortune; mais elle aura beau faire, ça sera...

MADELEINE. Ça ne sera pas...

PIERRE. Et pourquoi?

MADELEINE. Parce que je ne t'aime pas.

PIERRE, *haussant les épaules.* Allons donc!

MADELEINE. Parce que tu ne me plais pas.

PIERRE, *de même.* Allons donc! vous ne ferez accroire ça à personne... Dites plutôt qu'il y en a d'autres qui, maintenant, vous plaisent mieux... des nouveaux venus, des étrangers... Monsieur, que voilà.

MADELEINE. Par exemple!

LÉOPOLD. Moi! qu'elle a vu, aujourd'hui, pour la première fois...

PIERRE. Ce n'est pas la première fois.

MADELEINE. Voulez-vous bien vous taire!

PIERRE. Je l'ai aperçue, hier, dans les grands alisiers, où elle était blottie; elle entr'ouvrait les branches comme ça, et, pendant que vous dessiniez en face d'elle sur un rocher... elle vous regardait avec une attention et une émotion...

MADELEINE. Ça n'est pas vrai!

PIERRE. Et, quand je lui ai dit : Quoi que tu fais là? elle en a été toute rouge et toute honteuse.

MADELEINE. Ce n'est pas vrai! je venais d'arriver...

PIERRE. Elle y était depuis longtemps, et tellement qu'elle en avait laissé échapper ses vaches, qui étaient à un quart de lieue de là, dans les prés de Monseigneur, dont j'ai dressé procès-verbal.

MADELEINE. Ça n'est pas vrai!..

PIERRE. Elles sont là pour le dire! et, si tu ne m'épouses pas, je publie ton inconduite.

MADELEINE. Par exemple!

PIERRE. Vue et légalisée par les autorités locales...

LÉOPOLD. Comment! malheureux, tu oserais?..

PIERRE. Et elle est perdue de réputation dans le pays!

AIR : *O miracle!*
O spectacle! (Cagliostro.)

Oui, je compte
Sur sa honte

Pour en avoir raison!
C'te vachère
Fait la fière;
Mais c'est bon... oui, c'est bon!
Tu t' crois forte,
Il n'importe,
Bientôt tu me le paîras.
Oui, ma chère,
T'as beau faire,
C'est moi q' t'épouseras.

MADELEINE.

Mais écout'-moi!..

PIERRE.

C'est inutile!

LÉOPOLD.

Tu ne crains pas!..

PIERRE.

J' suis aguerri.

MADELEINE.

C'est un méchant!

LÉOPOLD.

Un imbécile!

PIERRE.

Ça n'empêche pas d'être un mari.

ENSEMBLE.

MADELEINE.

Pareil conte
Sur mon compte
Est une trahison!
Je n' crains guère
Ta colère...
Va, c'est bon... oui, c'est bon!
J' suis pas forte,
Mais n'importe,
Bientôt tu m' le paîras.
T'as beau faire,
Je l'espère,
Jamais tu n' m'épouseras.

LEOPOLD.

Pareil conte
Sur son compte
Est une trahison
Je modère
Ma colère;
Mais c'est bon... oui, c'est bon!
Faible ou forte,
Il n'importe,
Tant que mon cœur battra,
La vachère,
Je l'espère,
Jamais ne t'épousera.

PIERRE.

Oui, je compte
Sur sa honte, etc.

SCENE X.

MADELEINE, LÉOPOLD.

MADELEINE, *assise à droite et pleurant.* Ah! mon Dieu! mon bon Dieu! qu'est-ce que je vais devenir?

LEOPOLD. Rassure-toi, Madeleine; on ne le croira pas...

MADELEINE. Mais, vous le croirez, vous, Monsieur! et c'est là le plus terrible... vous allez supposer des choses...

LEOPOLD. Moi! nullement, je le jure...

MADELEINE. Si fait, si fait, je le vois bien : vous vous imaginerez, comme il le dit... que j'étais, hier, à vous regarder en cachette ..

LEOPOLD. Ce n'est pas vrai?

MADELEINE, *se levant.* Si; mais tout simplement et sans mauvaise intention. Je me disais tout ébahie : « Qu'est-ce que c'est donc que ce beau Monsieur, qui n'est pas du pays, et qui est là en plein soleil, sur un rocher, à tirer des lignes sur du papier? Est-ce que ça serait l'ingénieux du département?.. » Voilà, Monsieur; pas autre chose!..

LÉOPOLD. C'est tout naturel, et je te crois.

MADELEINE. Je l'espérons bien... Faudrait avoir bien peu de cœur pour songer à quelqu'un qui n'est jamais à ce qu'il fait, qui vous regarde sans vous voir... et vous dit : Je vous aime, en pensant à une autre; car c'est une autre que vous aimez!..

LÉOPOLD. Oui, et je l'ai perdue!.. et elle n'est plus!

MADELEINE, *soupirant.* C'est encore pis!.. La beauté, ça se fane, ça vieillit; mais un souvenir, c'est toujours jeune.

LÉOPOLD, *étonné.* Que dis-tu? Voilà une pensée et une expression...

MADELEINE. Dame! je vous donne ça comme ça m'est venu.

LÉOPOLD. Et c'est très-bien... Car, tu ne sais pas, Madeleine, non-seulement tu es jolie, mais tu es aussi très-aimable!

MADELEINE. En vérité! Dame! en vous écoutant, peut-être que ça se gagne.

LÉOPOLD. Quelques mois de soins et d'études te donneront une autre existence et une forme nouvelle. Alors rien ne te manquera, alors tu seras aussi charmante, aussi séduisante...

MADELEINE. Que la marquise?..

LÉOPOLD, *embarrassé.* Eh! mais... d'une autre manière...

MADELEINE, *avec regret.* Ah! c'est celle-là, c'est la sienne que je voudrais; mais c'est impossible aux filles d' cheux nous... Elle était donc... bien belle?..

LÉOPOLD. Ravissante... adorable!..

MADELEINE. Et vous disiez pourtant que je lui ressemblais; vous mentiez donc, Monsieur?

LÉOPOLD, *la regardant.* Non! Elle avait ce que tu n'as pas... la distinction et l'élégance; mais tu as plus de naïveté et d'abandon... (*Regardant Madeleine.*) Quant à ses yeux, ils étaient...

MADELEINE. Plus beaux?

LÉOPOLD. C'est possible! Mais ils respiraient la fierté ou bien la froideur et l'indifférence... tandis que les tiens ont une expression de reconnaissance, d'amitié, presque de tendresse...

MADELEINE. Vous trouvez?

LÉOPOLD. Ensuite... s'il faut te le dire... toi, Madeleine, tu n'as rien; et la marquise avait un nom, de la naissance, une immense fortune...

MADELEINE, *secouant la tête.* Ce qui est un grand avantage pour elle!

LÉOPOLD, *vivement.* Non! pour toi; à mes yeux du moins; car, en aimant une personne riche, on a l'air d'aimer sa richesse... Aussi, dans son salon, je me tenais à l'écart... muet et réservé, je l'adorais de loin, et jamais je n'ai osé lui dire : Je vous aime.

MADELEINE, *avec joie.* Jamais, Monsieur!

LEOPOLD. Jamais! Tandis qu'auprès de toi, je l'ai osé tout de suite.

MADELEINE. La belle avance, ça n'était pas pour mon compte!

LEOPOLD. En partie du moins!.. Car mon seul vœu, Madeleine, le vœu d'un ami, c'est de te voir heureuse; c'est de te trouver, si je le puis, quelqu'un digne de toi.

MADELEINE. Je vous remercions, moi, Monsieur; ce n'est pas la peine.

LÉOPOLD. Et pourquoi?

MADELEINE. Parce que je voulons rester comme je suis.

LÉOPOLD. Ne pas te marier?

MADELEINE. Jamais... j'y suis décidée.

LÉOPOLD. Et quelles raisons?

MADELEINE. Chacun a les siennes; et je vous prions de ne pas me les demander. Mais vous, Monsieur?..

LÉOPOLD. Moi!.. grand Dieu! peux-tu le penser?.. Fidèle à celle que j'aime, rien ne me la fera oublier; maintenant surtout, que son souvenir est là, près de moi, souvenir vivant qui semble renaître en toi, Madeleine, et réunir les deux sentiments les plus doux de la vie, l'amour et l'amitié... Aussi, désormais, ta présence m'est nécessaire, je ne pourrais plus m'en passer, et tous mes jours, tous mes instants s'écouleront près de toi.

MADELEINE. Ah! je le voudrions comme vous, Monsieur; mais je sentons bien que ça ne se peut pas.

LÉOPOLD. Que veux-tu dire?

MADELEINE. Que c'est, pour vous, un amusement... un jeu qui trompe votre douleur... Mais, pour moi, pauvre fille, qui n'ai pas l'habitude d'être aimée, le semblant a trop l'air d'une réalité... c'est trop difficile à distinguer, et si j'allais confondre et me méprendre?.. C'est peut-être déjà fait!

LÉOPOLD. O ciel! que dis-tu?

MADELEINE. Aussi, Monsieur, s'il est vrai que vous avez quelque amitié pour la pauvre Madeleine... j'ai une grâce à vous demander.

LÉOPOLD. Laquelle?

MADELEINE. Vous ne me refuserez pas, n'est-il pas vrai?

LÉOPOLD. Quelle qu'elle soit, je te le jure.

MADELEINE. Au nom de la marquise... pour elle!

LÉOPOLD. Pour elle... et pour toi!..

MADELEINE. Eh bien! Monsieur, c'est de quitter ce pays, de partir aujourd'hui même, et de ne plus me revoir.

LÉOPOLD. Quoi! Madeleine, renoncer à mon bonheur?

MADELEINE. Moi, votre bonheur?.. je n'en suis que l'image!

LÉOPOLD. Qu'importe! si elle me rattache à la vie... si elle me console... si elle me fait du bien!

MADELEINE. Et si ça me fait du mal... à moi! Oui... je ne sais ce que j'éprouve... (*Montrant sa tête.*) là, (*Montrant son cœur.*) et puis là... Par ainsi, m'est avis que si vous restiez davantage, ça finirait mal... il arriverait pour moi des malheurs.

LÉOPOLD. Tu le crois?

MADELEINE. J'en suis sûre...

AIR : *Ah! Lulli.* (De Reber.)

Un' pauvre fille vous implore,
Vous la sauverez du danger;
Vous seul pouvez me protéger...
Moi, qui tout bas m' disais encore :
C'est lui, c'est lui,
Qui s'ra mon frère et mon ami!

LÉOPOLD.

Même air.

Tu le veux, et, malgré ma peine,
Pour jamais je quitte ce lieu...
Un baiser... le baiser d'adieu!..
(*Madeleine s'éloigne.*)
Tu me refuses, Madeleine?
MADELEINE, *se rapprochant.*
Nenni! nenni!
C'est pour mon frère et mon ami!
(*Il l'embrasse.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, PIERRE, *puis* LE BARON, *paraissant à la porte du fond.*

PIERRE. Ah! qu'est-ce que je vois là? (*Madeleine s'enfuit par la porte à droite, qui est restée ouverte, et qu'elle referme après elle.*)

LE BARON, *entrant après Pierre.* Qu'y a-t-il donc?

PIERRE. Madeleine, ma fiancée, celle que vous voulez absolument me faire épouser pour mille livres...

LE BARON, *avec impatience.* Eh bien?

PIERRE. Ce Monsieur l'embrassait!

LE BARON, *avec colère.* Lui?.. Léopold!..

PIERRE. Lui-même ; je l'ai vu.

LE BARON, *bas, à Pierre, le calmant.* Allons, tais-toi... je te donne quinze cents francs.

PIERRE. Ah!.. A la bonne heure!

LE BARON, *à Léopold.* Ah çà! mon cher ami, tendre Céladon, beau ténébreux, qui deviez éternellement pleurer votre bergère... il me semble que les nôtres vous ont bien vite consolé, et que, malgré votre douleur, vous vous permettez...

LÉOPOLD. Épargnez-moi, monsieur le baron, des railleries qui ne peuvent m'atteindre, et qui seraient sans but. Je ne nie point l'émotion que j'ai éprouvée à la vue de cette jeune fille... Vous-même en connaissez la cause... Mais, quel que soit l'intérêt que je lui porte ou l'affection qu'elle m'inspire, cela ne me fera pas rester un jour de plus dans ce pays; et, décidé à partir, je faisais mes adieux à Madeleine... avec sa permission.

PIERRE. Ah! dame! si c'étaient des adieux... c'est différent, parce que les adieux... ce sont des circonstances...

LE BARON. Atténuantes... tu le vois bien.

PIERRE, *à Léopold.* Alors, excusez, Monsieur...

LE BARON, *à Léopold.* Oui, mon cher, pardonnez-nous d'avoir eu, un instant, des idées... et de vous avoir supposé des intentions... Cela arrive à tout le monde...

LÉOPOLD. Je n'en ai pas d'autres que de continuer ma route...

LE BARON. Aujourd'hui?

LÉOPOLD. A l'instant même!

LE BARON. Permettez... permettez! j'ai votre parole, et j'y tiens beaucoup, pour moi et pour ma femme, que j'attends demain ou après. Vous m'avez promis un portrait de la marquise, et nous ne trouverons jamais une pareille occasion.

LÉOPOLD. C'est possible; mais, je vous l'avoue, ce projet, qui m'avait charmé ce matin, me sourit beaucoup moins maintenant... et j'y suis peu disposé.

LE BARON. Cela vous viendra! il ne s'agit que de commencer...

LÉOPOLD. Et puis, je n'ai rien de ce qu'il me faut... rien pour peindre... J'ai laissé ma boîte à couleurs à l'auberge où je suis descendu, à la *Pomme de pin.*

LE BARON. Chez le père de la grande Marianne... On va vous l'aller chercher. (*A Pierre.*) Pierre, cela te regarde... va vite et reviens.

PIERRE. Oui, Monseigneur, ce ne sera pas long. (*Il sort.*)

SCENE XII.

LE BARON, LÉOPOLD.

LE BARON. Vous partirez après, mon cher, si cela vous convient; vous en êtes le maître, et je ne vous retiens plus; mais je ne veux pas que mes frais de toilette soient perdus...

LÉOPOLD. Que voulez-vous dire?

LE BARON. Qu'il m'est venu une idée.

LÉOPOLD. Ah!

LE BARON. Oui, vraiment; en Bretagne, on n'a que cela à faire ; en voilà deux ou trois qui m'arrivent depuis ce matin, et celle-ci est au sujet de ce portrait... J'ai donné mes ordres à madame Léonard, ma vieille gouvernante. Elle a cherché ce qu'il y avait de plus frais et de plus élégant dans les robes et les atours de madame la baronne, ma femme, et elle va habiller Madeleine en grande dame, en marquise, pour rendre la ressemblance encore plus frappante.

LÉOPOLD, *vivement*. En vérité?

LE BARON. Et pour qu'elle vous serve ainsi de modèle.

LÉOPOLD. Oui... oui... je comprends!

LE BARON. Ah! mon gaillard! l'idée vous plaît, et, dès qu'on vous rappelle la marquise, voilà sur-le-champ votre tête qui se monte... Vous ne refusez plus maintenant?

LÉOPOLD, *rêvant*. Mais comment? sous quel aspect?..

LE BARON, *comme inspiré*. Attendez!.. avec une corbeille de fleurs!

LÉOPOLD, *rêvant, sans l'écouter*. Oui... elle les aimait.

LE BARON.

AIR : *Contredanse de Cendrillon.*

Vous approuvez, je le vois, mon dessein,
L'idée en est poétique et nouvelle.
En bon parent, je vais ici, pour elle,
En un instant dévaster mon jardin.
Dans ce tableau, je veux partout des fleurs;
Je veux que ma cousine brille
Au milieu des roses, ses sœurs...
C'est presque un tableau de famille!

ENSEMBLE.

LÉOPOLD.

Il a raison; j'approuve son dessein :
Dans ce tableau, dont elle est le modèle,
Il faut des fleurs fraîches comme elle,
Et qui n'auront, comme elle, qu'un matin.

LE BARON.

Vous approuvez, je le vois, mon dessein, etc.
(*Il sort par la porte à gauche.*)

SCENE XIII.

LÉOPOLD, *seul*. Oui... oui... je le lui avais promis, et il faut bien tenir ma parole, d'autant plus qu'elle est antérieure à celle donnée à Madeleine... Mais aussitôt le portrait fini, je partirai... je le dois. (*Regardant vers la droite.*)

SCENE XIV.

LÉOPOLD, MADELEINE, *habillée en grande dame, sort de la porte à droite.*

(Musique. — Air de Félicien David : *Mon bien-aime d'amour s'enivre.*)

LÉOPOLD, *reculant étonné*. Ah! qu'ai-je vu?.. Mes yeux ou mon cœur ne me trompent-ils pas?.. Cette fois, c'est à en perdre la raison!.. Louise! Louise!.. est-ce vous?.. (*Madeleine lui fait, de la tête, un signe négatif. — Soupirant.*) Non!.. ce n'est que toi!

MADELEINE. Que l'on vient d'habiller ainsi. Qu'est-ce que ça veut dire, Monsieur? et qu'est-ce qu'on va faire de moi?

LÉOPOLD. Ton portrait... qu'on m'avait demandé... et que je leur avais promis... Moi, retracer ton image pour eux, pour la leur livrer... Non... ils ne l'auront pas!.. Ça m'est impossible maintenant!.. (*Regardant autour de lui.*) Mais, avant qu'on vienne, laisse-moi prendre de toi, dans ce costume, une simple esquisse au crayon, pour moi, pour moi seul!..

MADELEINE, *troublée*. Mais je croyais, Monsieur, que vous m'aviez promis de quitter ce château!

LÉOPOLD. Raison de plus pour emporter avec moi et mon bonheur et cette image que j'ai tant désirée... Je partirai après... je te le jure!

MADELEINE. Alors... dépêchez-vous donc!

LÉOPOLD, *courant prendre son album*. M'y voici! C'est l'affaire d'un instant, et, quand je t'aurai quittée, il me rappellera sans cesse cette journée, et toutes les émotions si cruelles et si douces que j'ai éprouvées auprès de toi... Ne t'impatiente pas, je me dépêche. (*Musique. — Il s'est assis près de la table à droite et a ouvert son album. Voyant Madeleine qui s'est placée derrière le fauteuil.*) Non... ne te place pas ainsi, derrière ce meuble... je ne puis te voir...

MADELEINE *change d'attitude, et se place à côté du siége*. Comme ça... c'est-y mieux?.. ou bien comme ça?.. (*Elle appuie son coude sur le dos du fauteuil, et pose sa tête sur sa main.*)

LÉOPOLD, *la contemplant*. Ah! qu'elle est belle!

MADELEINE. Eh bien! Monsieur, vous ne dessinez pas?

LÉOPOLD. Pardon... je n'y pensais plus...

MADELEINE. Dame! c'est que c'est fatigant de rester comme ça tout debout...

LÉOPOLD. Tu as raison. (*Lui indiquant le fauteuil.*) Assieds-toi dans ce fauteuil, en face de moi. (*Elle est assise.*) Bien! (*Il dessine.*) Deux minutes seulement. (*Il s'arrête.*) Tes yeux... non pas fixés sur la terre... je ne puis les voir... Lève-les... vers moi.

MADELEINE. Est-ce bien, Monsieur?

LÉOPOLD, *dessinant*. Oui... regarde-moi... toujours...

MADELEINE. Est-ce bien?

LÉOPOLD, *avec émotion*. Non... ne me regarde pas, ça m'empêche de travailler.

MADELEINE. Dame! Monsieur, arrangez-vous; il faut pourtant avoir les yeux levés ou baissés.

LÉOPOLD. Ni l'un... ni l'autre... Attends... Sais-tu lire?

MADELEINE. Non, Monsieur; c'est bien malheureux pour moi.

LÉOPOLD. C'est égal... tu feras comme si tu lisais... (*Il prend le journal qui est sur la table, et le lui donne.*) Tiens... prends ce journal... (*Il va reprendre son album et se met à dessiner; puis, s'adressant à Madeleine qui a l'air de lire le journal.*) Bien!.. ne remue pas, reste immobile... (*L'orchestre redit en sourdine l'air qui commence cette scène.*) Ah! mon Dieu! qu'a-t-elle donc? Elle paraît troublée... ses mains tremblent!.. elle laisse échapper ce papier... Elle se trouve mal! (*Courant à elle, et se jetant à genoux.*) Madeleine... Madeleine! reviens à toi!..

SCENE XV.

LÉOPOLD, *à gauche, à genoux devant Madeleine, lui faisant respirer des sels;* LE BARON, *sortant de la porte à gauche, avec une corbeille de fleurs;* PIERRE, *au fond, tenant la boîte à couleurs à la main.*

PIERRE, *poussant un grand cri et laissant tomber la boîte à couleurs*. En voici bien d'une autre!

LE BARON, *courant à lui*. Veux-tu te taire!

PIERRE. Me taire! quand ce Monsieur est là, à genoux devant ma prétendue!.. devant celle que vous voulez me faire épouser pour quinze cents francs!

LE BARON, *lui serrant la main*. Je t'en donne deux mille!

PIERRE. Ah!.. A la bonne heure!

LE BARON, *à Pierre*. Tu vois bien que c'est un jeu.

LÉOPOLD, *toujours à genoux, se retournant vers le baron*. Venez donc! elle se trouve mal!

LE BARON, *à Pierre*. Vite chez moi... des sels... mon flacon...

PIERRE. Ou un verre d'eau fraîche... J'y vais!.. Mais veillez sur eux... pour empêcher le dommage... Il y en a déjà assez comme ça... (*Il sort.*)

SCENE XVI.

LE BARON, *près de la porte à droite, renvoyant Pierre, sur le devant à gauche,* MADELEINE, *assise dans le fauteuil, et* LÉOPOLD, *toujours auprès d'elle.*

LÉOPOLD. Non... non... elle revient!.. (*A demi-voix, avec tendresse.*) Adieu, Madeleine!.. adieu, je pars!

ADELEINE, *le retenant et à voix basse*. Non! restez maintenant!

LEOPOLD, *étonné*. Que dit-elle?

LE BARON, *revenant*. Eh bien?

MADELEINE, *apercevant le baron revenu près d'elle*. Ce n'est rien... rien, Monseigneur... la fatigue, la chaleur... et l'étonnement...

LE BARON. De te trouver si belle... n'est-ce pas? Mais puisque vous étiez déjà en séance... que je ne vous dérange pas... Continuez... (*Regardant Madeleine.*) Ah! comme tu te tiens!.. C'est la tenue qui fait la grande dame... La taille droite... comme moi... (*Elle se lève.*) Pas mal!.. La démarche aisée... comme moi... (*Elle fait quelques pas.*) Pas mal du tout, pour une paysanne... Le regard coquet et railleur!.. (*Elle le regarde en souriant.*) Très-bien, ma foi!.. véritable grande dame! (*D'un ton ironique.*) Eh bien! quelles nouvelles, chère marquise?

MADELEINE, *l'imitant, en jouant de l'éventail*. De très-curieuses, mon cher baron!

LE BARON, *riant, et s'adressant à Léopold*. Bravo! c'est cela!

MADELEINE, *de même*. On prétend que, pour se soustraire à d'indignes traitements, la petite marquise de Brevannes a fait courir le bruit de sa mort. (*Musique.*)

LEOPOLD, *avec étonnement*. Grand Dieu!..

LE BARON, *riant*. Qu'est-ce qu'elle dit?.. qu'est-ce qu'elle dit?..

MADELEINE, *d'un ton plus grave*. Que, pendant ce temps, elle se tenait cachée chez sa vieille nourrice, au fond de la Bretagne...

LÉOPOLD, *dont le trouble augmente*. O ciel!

LE BARON, *de même*. Comment!

MADELEINE. Décidée à y rester toujours... si la mort de M. de Brevannes, qu'elle vient d'apprendre, ne l'avait rendue à la vie et (*Tendant la main à Léopold.*) à la liberté!

LÉOPOLD, *hors de lui et tombant à genoux*. C'est elle! Louise!..

LE BARON, *de l'autre côté, en faisant autant*. Ah! pardon! pardon, Madame!

SCENE XVII.

LES MÊMES, PIERRE, *apportant un verre d'eau sur une assiette. Il aperçoit Madeleine debout entre les deux hommes à ses genoux. Il pousse un cri et laisse tomber l'assiette.*

PIERRE. Deux, maintenant!.. deux!.. à la fois!.. Et vous aussi, monsieur le baron!..

LE BARON. Qu'est-ce qu'il a donc, celui-là?

PIERRE. Une prétendue... que vous vouliez me faire épouser pour deux mille francs!..

LE BARON. Va te promener!

PIERRE. Je ne fais que ça!

LE BARON. Que diable! tu es trop susceptible, tu finirais par me ruiner!

LÉOPOLD, *à la marquise*. Quoi! c'est donc bien vrai!.. La marquise, que j'aimais tant...

LA MARQUISE. C'était moi!

LÉOPOLD. Et... Madeleine, dont j'étais aimé...

LA MARQUISE. C'est moi!

PIERRE. Et moi?.. il ne me reste donc rien que la grande Marianne et les cinq cents francs que Monsieur m'a promis, ce qui, joint aux deux mille francs de Monsieur...

LE BARON. Du tout! Je ne donne rien!..

LA MARQUISE. Je les donnerai, moi.

PIERRE. Quel bonheur!.. j'ai deux mille cinq cents francs!..

LA MARQUISE. Et tu ne m'épouses pas! nous y aurons tous gagné!.. (*A Léopold.*) Et vous, Léopold, mon véritable ami, parlez-moi franchement : de la marquise ou de... c'te pauvre Madeleine... laquelle aimez-vous le mieux?

LÉOPOLD. Ne me le demandez pas!

AIR du *Baiser au porteur.*

De choisir, hélas! il me coûte...
Je le voudrais... et ne le peux!

LA MARQUISE.

Il faut alors, et dans le doute,
Vous les donner toutes les deux. (*bis.*)

LÉOPOLD.

Dieu puissant! j'ai donc en partage
Et le ciel même et sa félicité!
Votre vue en était l'image,
Mais votre amour est la réalité!

LA MARQUISE, *au public.*

Même air.

Lorsque, voyageuse étrangère,
J'arrive en de nouveaux climats,
Un seul espoir, peut-être téméraire,
En ces lieux a guidé mes pas,
Près de vous a guidé mes pas :
J'avais rêvé votre suffrage
Et les bravos de l'hospitalité...
Messieurs, applaudissez *l'Image*,
Et je vais croire à la réalité.

FIN DE L'IMAGE.



LA BARCAROLLE

OU

L'AMOUR ET LA MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 22 mars 1845.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

LE MARQUIS DE FELINO, premier ministre. . . . . MM. CHAIX.
CAFARINI, organiste. . . . HERMANN LÉON.
FABIO, musicien. . . . . . ROGER.
LE COMTE DE FIESQUE. . GASSIER.
CLÉLIA, fille du marquis de Felino. . . . . Mlles RÉVILLY.
GINA, nièce de Cafarini, couturière. . . . . DELILLE.

La scène se passe dans la ville de Parme.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une mansarde dans la maison de Cafarini. — Porte à droite et à gauche. — Porte au fond et une croisée. — A droite, au premier plan, un clavecin ouvert, et sur le pupitre un livre de musique. — A gauche, une table.

—

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *entrant par la porte à droite; puis* GINA.

LE COMTE. Vivent les ménages d'artistes!.. Un peu haut... six étages à monter... Mais que d'avantages!.. pas de domestiques curieux et bavards!.. On prend la clé chez le portier, on s'annonce soi-même, et l'on ne fait pas antichambre... car je crois que mon pauvre Fabio n'a pas d'autres pièces que celle-ci... En bon air, du reste; une vue superbe.. toute la ville de Parme dans ses sommités!.. Rieu que des toits!.. Je pourrais même, je crois, apercevoir d'ici celui de mon palais... Pauvre garçon! (*S'asseyant devant le clavecin.*) C'est ici, c'est à ce clavecin qu'il travaille nuit et jour, sans relâche, sans distractions, sans un instant de plaisir!.. (*Il voit la porte du fond s'ouvrir et Gina s'avancer mystérieusement.*) Du tout!.. je me trompais... Le plaisir habite aussi les mansardes, il y vient même de bonne heure, et sur la pointe du pied... (*Caché par le livre de musique ouvert sur le clavecin.*) Une jeune ouvrière... (*Gina entr'ouvre la porte à gauche, pour s'assurer que personne ne peut la surprendre.*) Et moi qui calomniais l'appartement!.. Allons, allons, il y a une seconde pièce que je ne connaissais pas... (*Souriant.*) mais que d'autres connaissent... (*Sur la ritournelle de l'air suivant, Gina s'est approchée de la table à gauche, et y dépose un petit paquet sur lequel elle écrit deux mots.*)

RÉCITATIF.

GINA.

Personne ici ne m'aura vue,
Partons!

(*Elle va pour sortir, et aperçoit le comte qui a quitté le clavecin et qui est debout devant la porte du fond.*)

Grand Dieu! je suis perdue!

AIR.

Ne dites rien! ne dites rien!
Ah! c'est le secret de ma vie
Qu'ici, Monsieur, je vous confie;
C'est mon honneur, c'est mon seul bien!
Ne dites rien! ne dites rieu!

N'en parlez jamais à personne,
A personne... pas même à lui!
Et que jamais il ne soupçonne
Que vous m'avez trouvée ici!

Vous le jurez!.. ça me rassure;
Vous le jurez!.. songez-y bien...
Rien qu'à votre air, j'en étais sûre,
Vous êtes un homme de bien!
Aussi, ma franchise est entière :
Je suis Gina la couturière,
Et mon logis est près du sien.
Je vous dis tout, vous voyez bien...

Mais vous... mais vous...

Ne dites rien! ne dites rien!
Ah! c'est le secret de ma vie
Qu'ici, Monsieur, je vous confie...
Ne dites rien! ne dites rien!

UNE VOIX, *en dehors*. Gina! Gina!

GINA, *avec effroi*. C'est mon oncle! (*Au comte, à mi-voix.*)

Ne dites rien! ne dites rien!
Rien! rien!

(*Elle sort par la porte du fond.*)

SCENE II.

LE COMTE, *seul*. Pauvre enfant! Oui, je garderai son secret, je l'ai juré, et quoique j'en veuille à Fabio de me faire attendre, je protégerai leurs amours, pour que le ciel protége les miennes, qui en ont grand besoin...

Quelle folie!.. aimer la plus belle personne de la cour, et la fille de mon ennemi mortel... du ministre qui a juré ma perte... Qu'importe! s'il me permettait d'aimer sa fille et de le lui dire .. Mais ne la voir que de loin .. à la cour... Heureux lorsque je puis lui serrer la main dans un bal, ou lui adresser, dans un concert, quelque romance ou quelque ariette, dont elle seule peut deviner le sens!.. Aussi, poète et musicien amateur, je me surprends à composer partout où je suis... Et si la mansarde de Fabio, et surtout son génie, pouvaient m'inspirer la fin de cette barcarolle... (*Il tire un papier de sa poche. — On entend une ritournelle vive et animée.*) Hein? qui vient là?.. Fabio!..

SCENE III.

LE COMTE, *au clavecin;* FABIO, *entrant par le fond.*

DUO.

FABIO.

Vive la musique!
Vivent les amours!
Leur pouvoir magique
Embellit nos jours.
Soin mélancolique,
Fuyez pour toujours,
Avec la musique,
Avec les amours!

LE COMTE, *allant à Fabio.*

Bravo! toujours de bonne humeur!

FABIO.

Lorsque je vous vois, Monseigneur!

LE COMTE, *d'un air fâché.*

Monseigneur!.. un tel nom entre nous!

FABIO.

Ah! je n'ose
Prononcer l'autre.

LE COMTE.

Et pourtant, je suppose,
Tu n'as pas oublié ce que je t'ai dit?

FABIO.

Non!
(*Montrant son cœur.*)
C'est là... Moi, Fabio, moi, bâtard et sans nom!
Dont chacun se détourne, et que Dieu seul regarde,
Je vois entrer hier, dans mon humble mansarde...

LE COMTE.

Que j'ai longtemps cherchée...

FABIO.

Un seigneur en crédit...
Le beau comte de Fiesque!.. Il s'avance et me dit...

LE COMTE.

Nous sommes fils tous deux du même père;
Un vain orgueil avait flétri tes jours.
Depuis un an, je te cherche, mon frère,
Et nous voici réunis pour toujours!
Mon frère! mon frère!
Réunis pour toujours!

FABIO.

En t'écoutant, se mouillait ma paupière;
Un rayon pur embellissait mes jours!
Et, pour ce mot, pour ce mot seul de frère,
A toi ma vie et mon cœur pour toujours!
Mon frère! mon frère!
Réunis pour toujours!

ENSEMBLE.

Nous sommes fils tous deux du même père;
Que l'amitié vienne embellir nos jours.
Plus de distance, et désormais, mon frère,
Unis tous deux, unis, et pour toujours!
(*Tous deux se donnent la main.*)
Ta main, ton cœur, et frères pour toujours!

LE COMTE.

Maintenant, que veux-tu? de l'or?

FABIO, *tâtant son gousset.*

Je n'en ai guère!

LE COMTE.

Et moi, j'en ai beaucoup!

FABIO.

Mais je sais m'en passer,
Cela revient au même!

LE COMTE.

Aimerais-tu mieux, frère,
Une place, un emploi?

FABIO.

Ça doit embarrasser!

LE COMTE.

Un grade, une épaulette?..

FABIO.

Oh! non!

LE COMTE.

Fais-moi connaître,
Pour être heureux, ce que tu voudrais être...

FABIO.

Ce que je suis... artiste! et, du soir au matin,
Répéter mes chansons et mon joyeux refrain :
Vive la musique!
Vivent les amours! etc.

LE COMTE.

Vive la musique!
Vivent les amours! etc.

FABIO.

Mon bonheur, Monseigneur... je veux dire mon frère,
N'est pas, hélas! en ton pouvoir...
Car je suis amoureux!..

LE COMTE.

Amoureux?

FABIO.

Sans espoir!
Celle que j'aime est noble, illustre et fière!

LE COMTE, *à part, avec chagrin.*

Et la pauvre Gina, Gina la couturière?..
Ça se complique...

FABIO.

Un nom... Fabio le bâtard
N'en peut jamais avoir... même par ta puissance;
Mais le compositeur Fabio peut, je pense,
Se faire un nom lui-même, en dépit du hasard.
Voilà pourquoi je dis :

Vive la musique!
Vivent les amours!
Leur pouvoir magique
Embellit nos jours.
Soin mélancolique,
Fuyez pour toujours,
Avec la musique,
Avec les amours!

LE COMTE.

Vive la musique!
Vivent les amours! etc.

LE COMTE. Explique-moi donc ça... Amoureux d'une dame du haut parage... Et quelle est-elle?

FABIO. Pardon, frère... Je peux tout te dire... excepté son nom... parce qu'une indiscrétion... une trahison pareille... plutôt mourir!.. Tu ris?

LE COMTE, *souriant.* Non, non... c'est d'un honnête homme et d'un amoureux... deux spécialités bien rares qu'il faut encourager... Achève, je t'écoute.

FABIO. Eh bien! l'été dernier, par un soleil superbe, imagine-toi une belle voiture, entraînée par des chevaux fougueux... Les stores étaient baissés, vu la chaleur... mais des cris d'effroi, des cris de femme se faisaient entendre...

LE COMTE. Tu as arrêté les chevaux?

FABIO. Impossible!.. Mais je les avais détournés du précipice où ils couraient... mais ils avaient continué leur route, me laissant renversé, évanoui... Qu'importe! elle était sauvée!

LE COMTE Et c'est d'elle que tu es amoureux?

FABIO. Oui, depuis ce jour-là...

LE COMTE. Sans l'avoir vue? sans la connaître?..

FABIO. Ah! tu ne sais pas ce que c'est qu'une imagination d'artiste!.. Brune ou blonde, je ne pensais qu'à elle... je la retrouvais, je me faisais aimer... et mille châteaux en Espagne...

LE COMTE. Rêves d'amoureux!

FABIO. Rêves de bonheur... qui bientôt allaient se réaliser...

LE COMTE. En vérité?

FABIO. Un soir, jour de grande représentation à l'Opéra... deux cents équipages étaient rangés devant le théâtre... et j'aperçois ma voiture... c'est-à-dire la sienne, ses gens, sa livrée... Je demandai en tremblant son nom. Et tu te doutes bien qu'à la fin du spectacle j'étais là, à l'attendre, à la voir... Et elle, enveloppée dans sa mante...

LE COMTE. T'avait-elle reconnu?

FABIO. Tu vas en juger!... Je sentais bien que j'avais quelque talent, que j'étais né pour la musique, mais je sentais en même temps que je n'étais qu'un ignorant... qu'il me fallait apprendre la composition, le contre-point... que sais-je?.. Et je m'étais adressé au maestro Cafarini, organiste de la cathédrale, pour lui demander, non le génie, il n'en vendait pas... mais la science, qui souvent en tient lieu.

LE COMTE. Eh bien?

FABIO. Eh bien! il la vendait si cher, qu'après avoir longtemps marchandé, je me retirais désolé et décidé à me jeter à l'eau, lorsqu'en sortant de chez lui je fouille dans ma poche... Qu'est-ce que j'y trouve?.. Un petit paquet, sur lequel étaient écrits ces mots : « Courage! travail « et discrétion! On se fera connaître quand vous en serez « digne!.. » Le papier renfermait vingt ducats en or.

LE COMTE. Est-il possible!

FABIO. Et qui pouvait me venir en aide?.. Car alors, frère, je ne te connaissais pas... Il y avait donc au monde quelqu'un qui veillait sur moi, qui me criait : Courage!.. et qui, en même temps, me disait : Sois discret!.. Ah! c'était une femme... c'était elle!.. l'objet de mes rêves et de mes pensées!.. Aussi, fidèle à ses ordres, je ne courus pas à son palais pour la remercier, pour la compromettre peut-être... mais je courus chez le maestro. Cette mansarde était vacante dans sa maison... je m'y établis, et, pendant six mois, je travaillai jour et nuit avec tant d'ardeur que j'en eus une fièvre cérébrale... Ils me crurent fou d'amour et de musique... ils le croient encore... car je leur parlais sans cesse d'une femme voilée qui apparaissait, matin et soir, au chevet de mon lit... Oh! je l'ai vue, j'en suis sûr!.. c'était elle!.. toujours elle!.. Aussi, à peine rétabli, je me remis à l'ouvrage... et si bien, que, maintenant, j'en sais autant que le maestro, qui me déteste, moi, son élève!

LE COMTE. Quelle indignité!

FABIO. Ne te fâche pas... c'est bon signe. Il n'a jamais pu faire que de la musique d'église... et moi, j'ai fait un opéra... *l'Ange gardien!*

LE COMTE. Toi?..

FABIO. Il est là... Tu l'entendras!.. Par ton amitié, par ton crédit, tu le feras jouer... Voilà tout ce que je te demande... Et si je réussis!..

LE COMTE. Tu réussiras!.. tu arriveras à la gloire, à la fortune, à celle que tu aimes!.. (*A part.*) Quoique tu me fasses de la peine pour la pauvre Gina la couturière!

FABIO. Que dis-tu?

LE COMTE. Je dis... je dis que je parlerai de toi à notre souveraine, à toutes les beautés de la cour... et déjà j'ai commencé, sans leur dire les raisons que j'ai de t'aimer, ce qui aurait rendu mon admiration suspecte... et toutes ces dames veulent te connaître...

FABIO. Moi, pauvre artiste sans réputation!

LE COMTE. Nous t'en ferons une... On t'invitera dans les premiers salons... on t'applaudira, et, malgré les cabales et les ennemis... car tu en auras, il faut l'espérer... tu as assez de mérite pour cela... moi, grand-maître du palais... je serai là pour te soutenir et te protéger!

FABIO. Ah! tu es le plus généreux, le meilleur des frères... Et si jamais le pauvre musicien peut se faire tuer pour toi... Mais je ne suis pas assez heureux pour ça... Je n'aurai jamais la chance de t'être utile!..

LE COMTE. Qu'en sais-tu?.. Qui te dit que je n'ai pas un service à te demander?

FABIO. Vraiment?.. Parle vite!

LE COMTE. Notre cour est la plus musicale de l'Italie... Elle retentit toute la journée du bruit des guitares ou des mandolines... Pour plaire à nos grandes dames, il faut qu'une déclaration emprunte la forme d'une romance ou d'un boléro!.. et j'ai là une barcarolle bien médiocre... composée pour une personne...

FABIO, *vivement.* Dont tu es amoureux.

LE COMTE, *souriant.* C'est possible!.. Écoute donc, il n'y a pas que toi...

FABIO, *avec joie.* Bravo! bravo! Et tu es aimé, adoré... Qu'est-ce qui ne t'aimerait pas!..

LE COMTE. Tu comprends alors pourquoi j'ai besoin de tes conseils...

FABIO. Quel bonheur! Je t'écoute!

LE COMTE. Paroles et musique de grand seigneur... c'est tout dire! (*Lui montrant un papier.*) Les paroles, les voici!..

FABIO. Et la musique?

LE COMTE, *se frappant le front.* La musique est encore là!...

PREMIER COUPLET.

« O toi, dont l'œil rayonne
« De mille traits vainqueurs,
« Sans sceptre ni couronne
« Tu règnes sur les cœurs!
« Oui, je t'aime sans le dire;
« Mais écoute autour de toi,
« Et si quelqu'un soupire,
« C'est moi! c'est moi! »

FABIO.

Bravo! mon frère et mon seigneur!
C'est très-bien pour un amateur!

LE COMTE.

DEUXIÈME COUPLET.

« Dans la foule légère
« Qui cherche à te charmer,
« Tant d'autres savent plaire;
« Moi, je ne sais qu'aimer!
« Oui, je t'aime sans le dire...
« Oui, cruelle, et près de toi,
« D'amour si l'on expire,
« C'est moi! c'est moi! »

ENSEMBLE.

FABIO.

Très-bien!

LE COMTE.

Vraiment?

FABIO.

Quelques fautes peut-être...
Une phrase incorrecte et facile à changer!

LE COMTE.

C'est pour la corriger que je m'adresse au maître.
Et puis l'orchestre à faire...

FABIO.
Heureux de m'en charger.
LE COMTE.
Je vais te copier la musique...
FABIO.
Inutile!
J'ai retenu cet air, sans être bien habile.
(*Il chante.*)
Tra, la, la, la, la, la.
LE COMTE, *gaiement.*
C'est cela!
FABIO.
Tout sera terminé dès ce soir!
LE COMTE.
Dès ce soir?
FABIO.
Je réponds du succès!
LE COMTE.
Et si j'en puis avoir,
Je vais dire à mon tour :
Vive la musique!
Vivent les amours!
Leur pouvoir magique
Embellit nos jours.

ENSEMBLE, *en se tenant la main.*
Vive la musique! etc.
(*Le comte sort par la porte du fond.*)

SCENE IV.

FABIO, *seul, et le regardant sortir.* Adieu, adieu, frère... Ce nom, que tu ne rougis pas de me donner, restera là... (*Montrant son cœur.*) Entre nous... je ne veux pas qu'une telle parenté fasse tort au noble comte de Fiesque!.. Car voilà un seigneur! en voilà un!.. De l'esprit, du cœur et du talent... (*Montrant le papier qu'il tient.*) Jamais mon professeur de contre-point, le signor Cafarini, n'en ferait autant... Car, malgré sa modestie, ces paroles-là ne sont pas plus mauvaises que d'autres... et son motif est très-bien... pour un grand seigneur! surtout quand je lui aurai fait un accompagnement à orchestre, pour qu'à son prochain concert nous exécutions cela en présence de cette belle dame, sa passion... Car, par une sympathie que j'admire, il est comme moi... il est amoureux... L'amour et la musique, il n'y a que cela de bon au monde!.. (*Vivement.*) Et mon opéra à moi que ça me fait oublier! Allons, au travail... et pour que personne ne vienne me déranger...
(*Il va fermer la porte du fond, puis il place devant le pupitre la feuille de papier où sont écrites les paroles.*)

Vite à l'ouvrage! et du courage!
A moi, trombone! à moi, clairon!
Avec du bruit et du tapage,
On peut, dit-on, se faire un nom!
Ici je mets des clarinettes
Que je soutiens par le basson.
Pon! pon! pon! pon!
Et puis l'appel de la trompette,
Tron! tron! tron! tron!
C'est magnifique! Allons, courage!
Ah! quel orchestre! Ah! quel tapage!
Ah! la belle partition!
Pon! pon! pon! pon!

SCENE V.

FABIO, *assis devant le piano;* CAFARINI, *frappant au dehors, à la porte du fond.*

CAFARINI, *frappant.*
.. Monsieur! Monsieur!.. Pan! pan! pan! pan! pan!

FABIO, *toujours travaillant.*
Eh! qui donc frappe de la sorte?
CAFARINI, *en dehors.*
Pan! pan! pan! pan! pan! pan!
Ouvrez, ou j'enfonce la porte!
FABIO, *se levant avec impatience.*
Ah! c'est à briser le tympan!
(*Ouvrant la porte à Cafarini, qui paraît tenant à la main une plume et un papier de musique.*)
Quoi! ne pas frapper en mesure,
Signor Cafarini, mon savant professeur!
CAFARINI.
Je ne puis plus tenir aux tourments que j'endure.
C'est indigne! c'est une horreur!

FABIO, *froidement.* Qu'avez-vous donc?

CAFARINI, *avec colère.*
Je commençais avec courage
Un vrai chef-d'œuvre, mon *Stabat.*
Comment finir un tel ouvrage,
Au milieu d'un pareil sabbat!
J'entends au dessus de ma tête
La clarinette et le basson.
Pon! pon! pon! pon!
Et puis l'appel de la trompette,
Tron! tron! tron! tron!
C'est à vous ôter le courage...
Comment, avec un tel tapage,
Finir cette partition?
Je ne le puis! non! non! non! non!
FABIO.
C'est vous qui blâmez le tapage,
Quand vous m'en prescrivez l'usage!..
CAFARINI.
Qui! moi?
FABIO.
Vous, dans chaque leçon!
CAFARINI.
Mais non pas avec le clairon!
Fi donc! fi donc!
Pour accompagner le plain-chant,
Parlez-moi du grave serpent.
(*Imitant le serpent.*)
Pon! pon! pon! pon! pon!
FABIO.
Fi donc! fi donc!

ENSEMBLE.
CAFARINI.
Vive le serpent!
Pon! pon! pon!
Pon! pon! pon!
FABIO.
Vive le clairon!
Tron! tron! tron!
Tron! tron! tron!

CAFARINI, *le faisant taire.*
Assez! car en dépit du travail le plus rude...
(*Montrant son papier de musique.*)
Rien ne me vient, pas un chant, un motif...
Je n'ai rien pu trouver...
FABIO, *à part.*
Selon son habitude.
CAFARINI.
Aussi, Monsieur, j'ai pris un parti décisif...
FABIO.
Lequel?
CAFARINI.
Vous me devez un terme,
Non... vous m'en devez deux!
FABIO.
C'est juste!

CAFARINI, *à part.*

En parlant ferme,
Il va payer, se taire, ou s'en aller !

FABIO, *à part.*

Et mon bon frère à qui j'oubliai d'en parler !

ENSEMBLE.

CAFARINI.

Heureuse menace
Qui d'ici le chasse,
Et me débarrasse
D'un voisin gênant,
Qu'au diable je donne
Et que j'abandonne,
Car je le soupçonne
D'avoir du talent!

FABIO, *souriant.*

Terrible menace
Qui d'ici me chasse!
Viens à moi, de grâce,
Mon ange charmant!
Ma belle patronne,
Dont l'âme si bonne
Jamais n'abandonne
L'artiste indigent!

CAFARINI.

Allons, Signor, il faut ou sortir, ou payer.

FABIO, *tâtant son gousset.*

Pas d'argent ! S'il en veut sur-le-champ, comment faire?

CAFARINI, *à part, avec joie.*

Pas d'argent!

FABIO, *qui s'est approché de la table à gauche pour chercher.*

Dieu! que vois-je écrit sur ce papier?
(*Lisant.*)
« Loyer de Fabio. »
(*Ouvrant le petit paquet cacheté sur la table.*
Doux et nouveau mystère!
Encore elle!..
(*A Cafarini, lui remettant l'or que contient le papier.*)
Tenez, prenez... soyez content!

CAFARINI.

O ciel! de l'or...

FABIO.

De l'or!

CAFARINI, *à part.*

Lui qui n'a pas d'argent!

ENSEMBLE.

FABIO, *riant.*

Avide et rapace,
En vain il menace.
Ah ! je te rends grâce,
Mon ange charmant !
Ma belle patronne,
Dont la main si bonne
Jamais n'abandonne
L'artiste indigent!

CAFARINI.

Fatale disgrâce !
En vain je menace
Ce monsieur tenace,
Ce voisin gênant
Qu'au diable je donne
Et que j'abandonne,
Car je le soupçonne
D'avoir du talent!

SCENE VI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, *en grande livrée, paraissant à la porte du fond.*

FABIO, *à part, avec surprise.* Dieu! ses gens... sa livrée... ici, chez moi!

CAFARINI. La livrée du ministre! (*Au domestique qui tient une lettre.*) C'est pour moi, sans doute?

LE DOMESTIQUE. Au seigneur Fabio !

FABIO, *prenant vivement la lettre.* Donnez! donnez!

LE DOMESTIQUE. De la part de ma maîtresse... mademoiselle de Felino.

CAFARINI, *à part.* La fille du ministre !

FABIO, *lisant, à part.* « Prie M. Fabio de vouloir bien, « dans l'après-midi, passer à son hôtel. » (*A part, avec joie.*) Enfin, elle me juge digne de sa présence... elle, la noble dame... (*Au domestique.*) C'est bien ! c'est bien !.. (*Tâtant son gousset.*) Et rien... Quel dommage d'avoir payé mon terme... je lui aurais tout donné... (*Le domestique sort.*)

CAFARINI, *s'approchant de Fabio.* Pourrais-je savoir, mon locataire et mon élève, comment vous recevez de pareils messages, et ce que vous veut la jeune marquise?

FABIO, *cherchant à cacher son trouble.* Moi, j'ignore... je ne sais... le hasard peut-être. (*A part.*) Elle va m'attendre cette après-midi, et nous sommes encore au matin... Encore deux ou trois heures... Dieu ! que c'est long... Non, c'est juste ce qu'il faut pour ma toilette...

CAFARINI, *le regardant avec étonnement.* Qu'a-t-il donc?

FABIO, *à part.* Car je ne peux pas me présenter ainsi chez elle !.. Il me faut un habit... un habit de cour... (*Faisant un pas pour sortir.*) Je vais en acheter un tout fait et superbe... (*S'arrêtant.*) Oui, mais comment?.. (*Vivement.*) Eh! parbleu ! à crédit... Mon frère le paiera, ça lui fera plaisir, j'en suis sûr... et à moi aussi... Un bel habit vous relève un artiste et lui donne un air de grand seigneur... Si je pouvais me rappeler comment était mon frère tout à l'heure, ses manières, sa tournure... (*A Cafarini.*) Pardon, maestro, je vous quitte... Quelques emplettes à faire... un habit brodé...

CAFARINI. A vous! et pourquoi?

FABIO, *avec enthousiasme.* Pourquoi? pourquoi?.. (*S'arrêtant.*) Vous ne le saurez pas!.. (*A part.*) Moi, Fabio, un rendez-vous ! le premier de ma vie!.. et avec une grande dame encore... (*Se frappant le front.*) Ah! mon Dieu! et les manchettes, et le jabot, et l'épée... Ah! mon pauvre frère, je te plains!.. Ça va nous coûter cher!.. (*Haut, à Cafarini.*) Adieu! adieu, maestro ! je vous laisse... Faites comme chez vous... (*Il sort.*)

SCENE VII.

CAFARINI, *seul.* Comme chez moi, dit-il... J'y suis, parbleu ! bien... Mais, pour lui, la raison... (*Montrant sa tête.*) absente du logis !.. Décidément, il est timbré... et il y aurait du danger à le garder ici plus longtemps... J'aurais déjà dû, il y a six mois, dès son premier accès de folie, le mettre à la porte de chez moi... C'est Gina, ma nièce, qui m'en a empêché... et cela m'est suspect... Pourquoi préfère-t-elle l'état de couturière au sort brillant que je lui propose?.. la main de son oncle et son tuteur, la main du signor Cafarini, organiste, compositeur religieux et moral... Et me refuser, sous prétexte qu'elle ne m'aime pas... Ce n'est pas naturel... Il y a quelque chose entre elle et ce Fabio... mon élève, cet ingrat qui me doit tout... ce serpent que j'ai réchauffé dans mon sein, à deux piastres le cachet... Je le saurai... Qu'est-ce qu'il fait là?.. (*S'approchant du clavecin.*) De la musique profane, sans doute, au lieu de composer, comme moi, quelque bon *Requiem* ou quelque *Dies iræ*... (*Prenant le papier qui est sur le clavecin et le lisant.*)

« O toi, dont l'œil rayonne
« De mille traits vainqueurs,
« Sans sceptre ni couronne
« Tu règnes sur les cœurs !.. »

(*Achevant à voix basse.*) Des vers, une déclaration...

(*Remettant le papier sur le pupitre.*) Des déclarations dans une mansarde .. Et pour qui, je vous le demande?.. A moins que ce ne soit pour...

SCENE VIII.

CAFARINI, GINA.

GINA, *accourant par la porte du fond.* Mon oncle! mon oncle!

CAFARINI, *à part.* Encore elle!.. (*Haut.*) Qu'est-ce que tu viens faire ici?

GINA. Vous chercher... Il y a quelqu'un chez vous qui vous demande et qui attend.

CAFARINI. Il attendra... J'ai à vous parler!..

GINA. Je ne peux pas... Un des gens de la marquise sort de la maison...

CAFARINI. Je le sais!

GINA. Elle m'attend chez elle!

CAFARINI. Tu n'iras pas!

GINA. La fille du ministre!..

CAFARINI. Eh! qu'importe!.. Tu ne peux pas aller ainsi à l'autre bout de la ville, seule et à pied!

GINA, *étourdiment.* Ah! la Signora voulait m'envoyer encore sa voiture, comme autrefois... mais j'ai refusé...

CAFARINI. Et pourquoi?

GINA. Dame! ses chevaux sont si fougueux!

CAFARINI. Allons donc!

GINA. Ils n'auraient qu'à s'emporter!..

CAFARINI. Impossible!

GINA, *à part, secouant la tête.* Oui, impossible!.. Si je lui avais dit... mais je n'ai eu garde.

CAFARINI. C'est moi qui te conduirai chez elle!..

GINA. Puisqu'on vous attend en bas!..

CAFARINI. Qu'on aille à tous les diables!

GINA. Parler ainsi!.. vous, mon oncle... vous qui êtes un saint homme!

CAFARINI. En musique!.. mais non pas en paroles... Et je t'ai dit que j'avais des comptes à te demander, comme ton tuteur...

GINA. Il me semble, dans ce cas-là, que ce serait plutôt à moi...

CAFARINI. Du tout!.. Qu'est-ce que tu fais de ton argent?.. Tu n'en as jamais... et tu travailles jour et nuit pour les plus riches dames de la cour...

GINA. Justement! ce sont celles-là qui ne paient pas...

CAFARINI. C'est faux!.. Le dernier mémoire de la marquise Clélia se montait à vingt-cinq ducats, qu'elle t'a payés il y a un an... Tu lui as demandé avant-hier de t'avancer, sur son nouveau mémoire, soixante piastres... je le sais... Qu'en as-tu fait?

GINA. Je me suis acheté une robe!

CAFARINI, *se récriant.* Soixante piastres!..

GINA. Et la façon?.. Les couturières sont si chères!..

CAFARINI, *de même.* Soixante piastres!.. Il t'en reste... il me les faut... je les veux!

GINA. Ça suffit! (*Voyant Cafarini prendre sur le clavecin l'or que lui a donné Fabio.*) C'est comme si vous les aviez... Ah! ce Monsieur que j'oubliais... ce Monsieur qui attend toujours et qui a l'air de quelqu'un comme il faut!

CAFARINI. Qu'il soit ce qu'il voudra... qu'est-ce que cela me fait, à moi, artiste indépendant et libre par caractère!

SCENE IX.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à la porte du fond.* Eh bien! caro maestro?

CAFARINI, *s'inclinant.* Dieu! le premier ministre!.. Monseigneur le marquis de Felino!

GINA, *le regardant et à part.* Quoi! c'est là le ministre!..

LE MARQUIS, *à Cafarini.* A qui tu fais faire antichambre!

GINA, *à part.* Et qui le rendra à bien d'autres!

LE MARQUIS. Laissez-nous, jeune fille!

CAFARINI. Oui, laisse-nous... Mais ne pars pas sans moi, je te le défends bien!

GINA. Oui, mon oncle! (*Elle sort par le fond.*)

SCENE X.

CAFARINI, LE MARQUIS.

CAFARINI. Je ne me pardonnerai jamais d'avoir forcé Votre Excellence à monter jusqu'ici!

LE MARQUIS, *d'un air profond.* Je ne déteste pas monter... Ce qui me plairait moins...

CAFARINI. Ce serait le contraire!.. Mais Votre Excellence a trop de talent et de génie pour que jamais... Je lui proposerai cependant de descendre chez moi...

LE MARQUIS. Où sommes-nous ici?..

CAFARINI. Dans une mansarde que je sous-loue à un de mes élèves qui vient de sortir.

LE MARQUIS. De sorte que nous sommes encore chez toi sans y être!.. J'aime mieux cela!.. Il est inutile que l'on connaisse ma visite, et tu défendras même à ta nièce...

CAFARINI. Oui, Excellence... Elle, moi, toute ma famille, nous vous sommes dévoués!

LE MARQUIS. Et tu fais bien! C'est par là que tu as obtenu cette place d'organiste qui me répond de ton zèle et de ta fidélité.

CAFARINI. Monseigneur a raison... Une place est une garantie... Et si Votre Excellence se défie de moi et veut augmenter encore ses garanties...

LE MARQUIS. Celle-là me suffit... quant à présent... Car au moindre mécontentement...

CAFARINI, *souriant.* J'entends... j'entends... et reconnais l'adroite et profonde politique du premier homme d'État de l'Italie!

LE MARQUIS. Que veux-tu... Appelé à porter le fardeau le plus pesant, à gouverner à la fois Parme, Plaisance, Guastalla et Bussetto .. soixante lieues de territoire, sous un souverain qui, par son caractère indécis, sauvage et jaloux, me rappelait le roi de France Louis XIII... je me suis dit: Il faut être Richelieu... C'est le programme que je me suis tracé... et je ne crois pas m'en être écarté!..

CAFARINI. Au contraire... vous avez été plus loin!

LE MARQUIS. En certains points, je ne dis pas!.. Le cardinal gouvernait son maître... le mien ne pense que par moi ou plutôt il ne pense pas... Le cardinal s'était fait détester de toute la cour... je crois y avoir réussi... Le cardinal faisait des vers... et je m'en tire assez bien!

CAFARINI. Des vers délicieux!

LE MARQUIS. J'ai, de plus, ce qu'il n'avait pas... quelque goût pour la musique.

CAFARINI. Dites une vocation décidée... une facilité et une imagination... Vous auriez fait des chefs-d'œuvre...

LE MARQUIS. Certainement!.. Mais je n'ai jamais le temps... accablé comme je le suis par les affaires d'Etat... Et voilà, mon cher, pourquoi je viens te trouver... Il y a demain, au palais du grand-duc, un concert, où toutes nos beautés et nos jeunes seigneurs comptent se distinguer. . Toute la guitarerie de la cour est déjà en émoi... Et pour leur montrer que je suis leur maître à tous, j'ai esquissé ce matin les paroles et la musique d'un morceau vigoureusement travaillé et instrumenté... qui exciterait, je crois, quelque enthousiasme; si j'avais le loisir de l'achever... Mais, pas un instant à moi!.. et dans ce moment encore on m'attend au conseil... et j'ai voulu auparavant, et sous le sceau du secret, te donner cela à terminer...

CAFARINI. Comment donc, Monseigneur! trop heureux d'une pareille confiance... Donnez-moi... donnez vite...

LE MARQUIS. Je n'ai encore rien d'écrit... mais je vais te l'expliquer si clairement que tu comprendras tout de suite... D'abord, quant aux paroles, c'est un projet... un projet de canevas... pour une espèce de... de...

CAFARINI. De romance?

LE MARQUIS. Juste!.. Ce mot-là te traduit toute ma pensée... Ce sont d'abord, comme dans toutes les romances, des plaintes, des soupirs, du langoureux... Tu entends?

CAFARINI. Oui, Monseigneur!

LE MARQUIS. Une espèce de déclaration... déclaration élevée... comme pour une... grande dame... Ça te dit tout...

CAFARINI. Oui... si je sais le nom de la dame.

LE MARQUIS. Au contraire!.. c'est du mystère qu'il nous faut... L'amour et le mystère... le mystère et l'amour... du gracieux, et en même temps du trait, du brillant, du scintillant... Que diable! c'est tout fait... Je te donne les idées... Arrange cela maintenant... je reviendrai.

CAFARINI. Mais un instant, Monseigneur... Je voulais vous demander...

LE MARQUIS. Que veux-tu de plus?.. A moins que je ne fasse tout moi-même.

CAFARINI. Ça n'en vaudrait que mieux... Et si vous vouliez seulement m'aider un peu.

LE MARQUIS. Au fait, j'ai encore un quart d'heure d'ici au conseil... soit! Nous allons composer cela à nous deux!..

DUO.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Viens, que par toi nos muses soient guidées!
Dieu des beaux-arts...
(Regardant Cafarini.)
Dis-lui tout bas
Par quel moyen on trouve des idées,
Quand par hasard on n'en a pas!

CAFARINI.

Viens, que par toi nos muses soient guidées!
Dieu des beaux-arts, dis-nous tout bas
Par quel moyen on trouve des idées,
Quand par hasard on n'en a pas!

LE MARQUIS, *allant s'asseoir à la table à gauche et se frottant la tête en cherchant.*

Voyons! voyons! « O toi!.. » Hum! hum! « O toi!.. »

CAFARINI, *cherchant de même, à droite, près du clavecin.*

« O toi!.. »
(A part, et regardant le papier qu'il a remis sur le clavecin.)
Dieu! qu'est-ce que je voi!
Ah! pour nous l'idée en est bonne!
(Lisant deux vers, et s'avançant vers le marquis qui est toujours assis.)
« O toi, dont l'œil rayonne
« De mille traits vainqueurs... »

LE MARQUIS, *écrivant.*

C'est ce que je disais... du trait, du scintillant...
Du brillant... « Rayonne!.. rayonne! »
(Regardant ce qu'il vient d'écrire.)
De rayonne... je suis content,
Ce vers me semble heureux.

CAFARINI, *feignant de composer en se promenant, et lisant deux autres vers sur le papier qu'il tient à la main.*

« Sans sceptre ni couronne
« Tu règnes sur les cœurs! »

LE MARQUIS, *vivement.*

Du tout! du tout!.. Voyez, si je n'étais pas là
Pour lui corriger tout cela!
(Ecrivant à part, et répétant à voix basse.)
« Même sans ta couronne,
« Tu règnes sur les cœurs! »
(Se frottant le front et cherchant.)
Tu règnes sur les cœurs... Hum! hum! oui, sur les cœurs!

CAFARINI, *même jeu, revenant près du marquis.*

« Oui, je t'aime sans le dire!

LE MARQUIS, *vivement.*

Juste le vers que je dictais,
Quand à l'instant je te disais:
De l'amour! du mystère!..

CAFARINI.

Oui, vraiment, c'est parfait.

LE MARQUIS.

L'amour et le mystère... c'est
« Oui, je t'aime sans le dire! »

CAFARINI, *au marquis, pendant qu'il écrit.*

« Ecoute... écoute autour de toi,
« Et si quelqu'un soupire... »

LE MARQUIS, *d'un air d'inspiration.*

Attends! attends... je changerais...

CAFARINI.

Pourquoi?

LE MARQUIS, *brusquement.*

J'en suis bien le maître!..

CAFARINI.

Oh! vous l'êtes...
Car ces vers, c'est vous qui les faites...

LE MARQUIS.

Et je les tiens... je croi!
(Ecrivant, à voix basse.)
« Princesse! écoute autour de toi,
(Haut.)
« Et si quelqu'un soupire... »

CAFARINI, *même jeu, et répétant.*

« Et si quelqu'un soupire...
« C'est moi! c'est moi! »

LE MARQUIS, *vivement.*

C'est moi!.. J'allais le dire!
C'est moi!.. Je l'écrivais...
(Lui montrant le papier.)
Vois plutôt... car jamais
Je n'eus d'autre pensée.
(Relisant son papier.)
Oui, l'amour y circule...
(Corrigeant avec sa plume.)
Et si quelqu'un soupire... virgule!
C'est moi!

CAFARINI.

Quel vers charmant!

LE MARQUIS.

Avec un point,
Point d'admiration!

CAFARINI.

Qu'il mérite en tout point!

ENSEMBLE.

CAFARINI, *à voix haute.*

L'idée est excellente,
La romance est charmante...
(A part.)
Monseigneur, je m'en vante,
Trouve des vers parfaits.
(Haut.)
Ah! quelle grâce exquise!
Et surtout à sa guise,
Comme il les improvise...
(A part.)
Quand ils sont déjà faits!

LE MARQUIS.

L'idée est excellente,
La romance est charmante,
Et la fin, je m'en vante,

Produira quelque effet!
Je ris de la surprise
Et je veux que l'on dise :
C'est une grâce exquise!
C'est div[illegible]! c'est parfait!

(*Le marquis se lève et plie le papier sur lequel il vient d'écrire.*)

CAFARINI.
Monseigneur en fait-il encore un?

LE MARQUIS.
Non vraiment!
Ce couplet me suffit... il dit tout... A présent,
Composons la musique...

CAFARINI, *à part.*
Ah! c'est embarrassant.

ENSEMBLE.

Viens, que par toi nos muses soient guidées!
Dieu des beaux-arts, etc.

LE MARQUIS, *avec inspiration.*
Écoute bien!

CAFARINI, *s'approchant vivement.*
J'écoute!

LE MARQUIS.
Il me faudrait d'abord
Comme un son prolongé de hautbois ou de cor...
Quelque chose de doux, de tendre, de suave!..
Tu comprends?..

CAFARINI.
A merveille... et je voudrais pourtant...

LE MARQUIS.
Écoute bien!

CAFARINI.
J'écoute!

LE MARQUIS.
Il me faudrait un chant
A la fois distingué... mystérieux et grave...
Tu me comprends?..

CAFARINI.
Parfaitement!

LE MARQUIS, *lui remettant la feuille de papier.*
Voilà le thème... et tu peux maintenant
L'arranger à ton gré...

CAFARINI.
Permettez, Excellence!

LE MARQUIS.
Mais surtout ne va pas, ce système est le tien,
Me gâter, par trop de science,
Le motif que j'ai dit, et qui me paraît bien...

CAFARINI.
Très-bien!

LE MARQUIS.
N'est-il pas vrai?

CAFARINI.
Très-bien! très-bien!

ENSEMBLE.

CAFARINI.
L'idée en est chantante,
La musique excellente,
Et Monseigneur n'invente
Que des motifs parfaits!
(*A part.*)
Ah! maudite entreprise!
Que Satan l'exorcise!
Les airs qu'il improvise
Ne sont pas encor faits!..

LE MARQUIS.
L'idée en est chantante,
Ma romance est charmante;
Le motif, je m'en vante,
Produira quelque effet!
Je ris de leur surprise!..
Et je veux que l'on dise :
C'est une grâce exquise!
C'est divin! c'est parfait!

SCENE XI.

LES MÊMES, FABIO, *portant un paquet.*

FABIO, *entrant vivement par la porte du fond.* Maintenant... à ma toilette!.. (*Apercevant Cafarini.*) Encore ici, maestro!.. C'est bien! c'est bien!. que je ne vous gêne pas, ainsi que Monsieur... (*A part.*) Quelque organiste de sa connaissance et de sa force... Pardon!.. je suis pressé!.. (*Il entre dans la chambre à gauche.*)

LE MARQUIS, *à Cafarini.* N'est-ce pas là l'élève dont tu me parlais?.. Je l'ai deviné tout de suite... (*Prêt à partir.*) Adieu... adieu... Ne perds pas de temps... il me faut cela pour ce soir.

CAFARINI, *qui a regardé le papier de musique que lui a remis le marquis.* Mais, un instant, Monseigneur... un instant... je crains que, dans la chaleur de la composition, Votre Excellence ne se soit trompée!

LE MARQUIS. Qu'est-ce que c'est?

CAFARINI. Je vois là... (*Lisant.*)

« Même sans ta couronne,
« Tu règnes sur les cœurs! »

LE MARQUIS. Silence!

CAFARINI, *continuant.*
« Je t'aime sans le dire,
« Princesse... »

LE MARQUIS. Silence! te dis-je... C'est parce que je compte sur ton dévouement, que tu ne dois rien voir et rien entendre... C'est ce qu'il faut pour le confident d'un ministre... aveugle et sourd...

CAFARINI. Oui, mais pour un compositeur...

LE MARQUIS, *à demi-voix.* Eh bien! donc, si tu ne l'as pas deviné... notre souverain ne voit que par mes yeux... mais la grande-duchesse, sa femme, est mon ennemie et, ne pouvant la vaincre, il faut la gagner... Elle a été autrefois jolie et coquette... Et la coquetterie, c'est comme l'ambition... des qualités durables qui ne vous quittent pas... Et puis, le cardinal de Richelieu aimait Anne d'Autriche... C'est ce qui m'a décidé...

CAFARINI. C'est juste... cela vous revient de droit...

LE MARQUIS. On recevra cette déclaration... sans savoir d'abord de qui elle vient... Et, d'après l'effet que j'étudierai, nous continuerons notre correspondance musicale chaque jour... Ce qui nous sera aisé, vu notre facilité!..

CAFARINI, *à part.* O ciel!..

LE MARQUIS. Par là, j'éveille son imagination, sa curiosité... peut-être même d'autres idées... Enfin, chaque jour nous demandons une réponse... Et si on nous en envoie une... ne fût-ce qu'en musique... je tiens à mon tour notre souveraine... Elle craint son mari qui est jaloux... jaloux de tout le monde...

CAFARINI. En vérité?

LE MARQUIS. Je ne lui laisse que cela à faire... Je forcerai bien alors notre grande-duchesse à renvoyer tous ceux qui ont voulu me renverser... Primo, ce comte de Fiesque... d'autant plus mon ennemi mortel, qu'il a une place superbe... grand-maître du palais... Je le destitue... je l'exile... peut-être mieux... Je ferai ce que je pourrai!

CAFARINI. C'est trop juste!.. (*D'un air câlin.*) Et, comme vous pouvez me donner la place de maître de chapelle de la cour...

LE MARQUIS. C'est ce que nous verrons... si tu me sers avec zèle, intelligence et surtout discrétion... Sinon, à

l'instant même à la Bastille!.. (*Se reprenant.*) Qu'est-ce que je dis?.. la citadelle de Parme!..

CAFARINI, *s'inclinant en riant.* Monseigneur est toujours dans son rôle!..

LE MARQUIS. Et toi, n'oublie pas le tien!.. Il faut que, ce soir, cette romance soit mise au net, paroles et musique... le tout recopié de ta main... Entends-tu bien?

CAFARINI. Oui, Monseigneur.

LE MARQUIS. Et tu conserveras précieusement mon premier jet... mon brouillon, l'original... que tu me remettras...

CAFARINI. Oui, Monseigneur.

LE MARQUIS. Et maintenant, je vais au conseil... Adieu! adieu! (*Il sort par la porte du fond.*)

CAFARINI, *après avoir reconduit le marquis, revient sur le devant du théâtre.*

FINALE.

Ah! ma fortune est faite, et j'en rends grâce à Dieu!
Moi, nouveau confident d'un nouveau Richelieu!
(*Montrant le papier où est écrite la romance.*)
Je tiens là, dans mes mains, habile politique,
Le secret de l'État, que je mets en musique!..

CAVATINE.

Douce espérance!
Honneurs! crédit! puissance!
Je les vois tous
A mes genoux!
Courtisans complaisants,
Et charmants!
Je les vois tous me supplier,
Et s'écrier :
Votre Excellence!
Votre Eminence!
Votre Insolence!
Ah! d'avance,
Quand j'y pense
Quel beau métier!
Quel agrément!
Ah! c'est charmant,
D'être puissant,
D'être insolent,
Ah! c'est charmant!

Mais... le temps presse... il faut se dépêcher!
Où trouver du nouveau?.. Je vais aller chercher
Dans mes vieux *Requiem*... J'en avais de fort drôles!
(*Il fait quelques pas pour sortir.*)
Mais ces airs-là jamais n'iront sur ces paroles...
C'est fort embarrassant!
(*Entendant, dans la chambre à gauche, Fabio qui chante.*)
Ah! c'est lui! toujours lui!
(*Regardant par le trou de la serrure.*)
Il s'habille en chantant... je l'aperçois d'ici!
Et comme il se fait beau!

FABIO, *en dehors, chantant à pleine voix.*
Tra, la, la, la, la!
« O toi, dont l'œil rayonne
« De mille traits vainqueurs!.. »

CAFARINI, *écoutant.*
Qu'entends-je?.. ô hasard qui m'étonne!
Eh! oui, vraiment... c'est bien cela!
(*Il prend vivement un papier rayé et écrit, près de la porte, sur la table à gauche.*)

FABIO, *en dehors.*
« O toi, dont l'œil rayonne... »

CAFARINI, *répétant en chantant, et écrivant.*
« O toi, dont l'œil rayonne... »

FABIO, *de même.*
« De mille traits vainqueurs!.. »

CAFARINI, *de même.*
« De mille traits vainqueurs!.. »

FABIO, *de même.*
Tra, la, la, la, la, la, la!

CAFARINI, *de même, répétant la phrase musicale.*
Tra, la, la, la, la, la, la!

FABIO, *de même.*
Tra, la, la, la, la, la, la!

CAFARINI, *de même.*
Tra, la, la, la, la, la, la!

FABIO, *en dehors.*
« Oui, je t'aime sans le dire! »

CAFARINI, *de même.*
« Oui, je t'aime sans le dire! »

FABIO.
Tra, la, la, la, la, la!
« Et si quelqu'un soupire... »

CAFARINI.
« Et si quelqu'un soupire... »

FABIO.
« C'est moi! »

CAFARINI.
« C'est moi! »

ENSEMBLE.
« C'est moi! c'est moi! »

CAFARINI, *seul.*
Oui, le voilà, je tiens mon air!
Oui, je le tiens, et j'en suis fier!

GINA, *en dehors, appelant.*
Mais, mon oncle! mon oncle!

CAFARINI.
A l'autre, maintenant!

GINA, *en dehors.*
C'est l'heure de partir!

CAFARINI, *à la porte du fond, qui est restée ouverte.*
Je descends à l'instant!

(*Fabio sort de la chambre à gauche, à moitié habillé et coiffé, et n'ayant pas encore son habit; il entre sans voir Cafarini, qui est au fond du théâtre, sur le seuil de la porte. Il prend une petite glace qui est sur la table, et se regarde.*)

ENSEMBLE.

FABIO, *devant la glace.*
Oui, vraiment, d'un tel air
On pourrait être fier!
Pas mal, pas mal, oui-dà!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

CAFARINI, *au fond du théâtre.*
Moi, j'ai trouvé mon air,
Je le tiens!.. j'en suis fier!

(*La toile tombe au moment où Cafarini sort par la porte du fond, qu'il referme, pendant que Fabio, debout devant la glace, continue sa toilette en chantant.*)

ACTE DEUXIÈME.

Un boudoir dans le palais du ministre. — Porte au fond, deux portes latérales. — A gauche, une table sur laquelle est une guitare. — A droite, un canapé, et une console où se trouvent une pendule et des vases de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

GINA, *entrant par la porte du fond, et ayant l'air de parler à un domestique.*

RÉCITATIF.

La Signora, dit-on, près de moi va se rendre.
Rien ne presse... à loisir ici je puis attendre...
Je rêve à Fabio... Fabio, mon ami!
Et le temps est moins long lorsque je pense à lui!

AIR.

Je sais bien qu'il m'adore;
Pourtant il n'ose encore
Du feu qui le dévore
Me faire enfin l'aveu!
Il veut se taire,
Il a beau faire,
Tout me dit là
Qu'il parlera...
J'approuve son silence,
Et je le conçois bien :
Mon oncle a l'opulence,
Et Fabio n'a rien!
Mais je sais bien qu'il m'adore, etc.

RÉCITATIF.

Puis, enfin, on est pauvre à présent... mais n'importe!
Quand on a du talent... et je sais qu'il en a...
La fortune un beau jour arrive à votre porte!
Et Fabio parviendra...
Son opéra réussira!

CAVATINE.

O rêve doux et tendre,
Dont mon cœur est ravi!
Ah! quel plaisir d'entendre
Applaudir son mari!
Et, l'ivresse dans l'âme,
Pendant qu'on dit : Bravo!
De dire : Je suis femme
De ce grand maestro!
C'est moi qui suis la femme
De ce grand maestro!

Ces cavatines qu'il compose,
Sa femme avec lui les dira :
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Oui, sa femme les chantera,
Car c'est elle, je le suppose,
Qui les inspirera!..

O rêve doux et tendre, etc.

Quel bruit a retenti soudain?
C'est l'ouvrier, soir et matin,
Fredonnant un joyeux refrain...
Il chante, en revenant chez lui,
Il chante un air de mon mari :
Tra, la, la, la, tra, la, la!

Voyez ce bal si gracieux,
Et dont l'éclat charme les yeux...
L'orchestre, aux sons harmonieux,
Redit les airs de mon mari,
Pendant que je danse avec lui...
Et quand je sors, m'appuyant sur son bras.
C'est son nom qu'en passant on murmure tout bas.
Peut-être il n'entend pas;
Mais moi... quel bonheur!..

O rêve doux et tendre, etc.
(*Regardant vers le fond.*)
C'est mon oncle et le ministre!..

SCENE II.

GINA, LE MARQUIS, CAFARINI.

LE MARQUIS, *d'un air joyeux.* Oui, mon cher, j'ai à te parler... (*Apercevant Gina.*) Laissez-nous, ma chère enfant... Ma fille, qui, en sa qualité de première demoiselle d'honneur, est en ce moment près de sa souveraine, ne peut tarder à rentrer... (*Sur un geste du marquis, Gina entre dans la chambre à droite.*)

CAFARINI, *d'un air de triomphe.* Eh bien! Monseigneur, êtes-vous content de votre ouvrage?

LE MARQUIS. Là, toi-même, sans me flatter... qu'en dis-tu?

CAFARINI. C'est délicieux!.. paroles et musique!

LE MARQUIS. Cela me semble, en effet, pas mal... D'abord, ce qui est bon signe... tu l'as vu... ça n'est pas cherché, tourmenté... ça m'est venu tout seul...

CAFARINI. Et sans peine!

LE MARQUIS. Et puis, c'est tout uniment ce que je voulais... une bluette sans conséquence, que répéteront demain tous les clavecins et toutes les guitares... Quant à toi, Cafarini... il faut te rendre justice... tu as bien arrangé cela!..

CAFARINI, *s'inclinant.* Monseigneur!

LE MARQUIS. Tu as saisi mes intentions avec goût, avec adresse... C'était une romance... et tu en as fait une barcarolle charmante!..

CAFARINI, *de même.* Ah! Monseigneur!.. Et puis, vous avez vu comme c'est écrit... comme c'est moulé, gravé, recopié en entier, par moi, sur un petit carré de papier grand comme la main.

LE MARQUIS. Ce qui m'a été fort utile... car, sans que personne m'ait vu, j'ai pénétré dans le boudoir de la princesse, qui se promenait alors dans ses jardins... j'ai glissé notre déclaration dans sa corbeille à ouvrage... Et, comme elle brode en ce moment des armes, une couronne, pour le grand-duc, son époux... il est impossible que notre missive n'arrive pas promptement à son adresse.

CAFARINI. Faire servir une galante intrigue à vos desseins politiques... c'est admirable!

LE MARQUIS, *avec modestie.* C'est du Richelieu!..

CAFARINI. Tout pur!.. Aussi, rien qu'à vous regarder, on prendrait du génie!

LE MARQUIS. Prends, mon cher, prends... je ne t'en empêche pas... Tâche de te former... et je pourrai faire de toi...

CAFARINI, *avec humilité.* Le nouveau père Joseph du grand cardinal?

LE MARQUIS. C'est une idée qui compléterait l'ensemble... Et, au fait, plus je te regarde... tu en as un peu l'air... et les paroles... Silence! c'est ma fille...

CAFARINI. Et ma nièce...

SCENE III.

LES MÊMES, CLÉLIA, GINA, *sortant toutes deux de la porte à droite.*

CLÉLIA. Que je te demande pardon, ma pauvre Gina... voilà deux heures que je te fais attendre... (*Apercevant le marquis.*) Vous ici, Monseigneur, dans mon appartement?..

LE MARQUIS. Oui, ma fille, je venais vous voir.

CLÉLIA. Et vous faites bien... On ne se voit plus... on n'a plus de famille, quand on a un père ministre et qu'on est première demoiselle d'honneur au palais.

LE MARQUIS. C'est à moi que vous devez ce brillant avantage...

CLELIA. Et cet ennui.

LE MARQUIS, *avec sévérité.* Ma fille, l'homme d'État et tous les siens doivent savoir s'ennuyer... c'est une science...

CLÉLIA. Que j'ai possédée tout de suite, et qu'il n'y a pas besoin de me faire étudier tous les jours... Ce matin au palais, près de la grande-duchesse... y retourner tout à l'heure pour la réception... et ce soir encore... Pas un moment pour les occupations utiles ou les affaires sérieuses... (*A Gina.*) Cette robe de bal dont nous devons parler... et pour laquelle je t'ai fait demander...

LE MARQUIS, *avec gravité.* C'est important cependant.

CLÉLIA. Aussi, Gina me reste... (*A Cafarini.*) Vous ne me l'emmenez pas, maestro... je la garde ici deux ou trois jours... (*Montrant la chambre à droite.*) Sa chambre est là, près de la mienne.

CAFARINI. Permettez, Signora...

CLÉLIA. Il s'agit d'un bal masqué, d'un costume vénitien, dont nous étudierons ensemble le dessin, et qu'elle exécutera sous mes yeux...

LE MARQUIS. Ma fille a raison... il le faut!

CAFARINI. J'obéis, Monseigneur.

LE MARQUIS. Car ce bal... qui a l'air d'un bal... est d'une importance dont personne ne se doute.... personne au monde.

CLÉLIA. Excepté moi, mon père... et je me hâte de vous prévenir que ce bal ne sera qu'un bal... et que le marquis de Bussetto, qui doit s'y trouver en doge de Venise, perdra son costume et ses pas...

LE MARQUIS. Et pourquoi, s'il vous plaît?

CLÉLIA. Pour des raisons... (*Regardant Cafarini et Gina qui se retirent de quelques pas en arrière.*) que vous auriez dû deviner. Mais, tout entier aux affaires de l'État, vous savez ce qui se fait à l'étranger... et ignorez ce qui se passe dans votre maison ou dans le cœur de votre fille.

LE MARQUIS. Je le connaîtrai, Signora.

CLÉLIA. Bien aisément... car je vais vous le dire... Ne me contraignez pas d'épouser le marquis de Bussetto... et, soumise à vos volontés, je ne penserai, si je le puis, à aucun autre... quoiqu'il y ait quelqu'un qui, par son rang, sa fortune, et surtout son amour...

LE MARQUIS. Quelqu'un qui vous aime?

CLÉLIA. Pourquoi pas?.. Il y a bien quelques personnes qui n'aiment pas les ministres... mais cela ne s'étend pas jusqu'à leurs filles... au contraire... On devrait même, par esprit de justice et d'indemnité...

LE MARQUIS. Ma fille!

CLÉLIA, *baissant les yeux.* Et c'est peut-être pour cela que cette personne m'aime éperdument...

LE MARQUIS, *sévèrement.* Clélia, voulez-vous me fâcher?

CLÉLIA. M'en préserve le ciel!.. (*A Gina.*) Tu trouveras ce dessin dont nous parlions tout à l'heure... (*Lui montrant la porte à droite.*) là... dans la pièce à côté. (*Se retournant; au marquis, pendant que Gina sort.*) Pour dissiper ce léger nuage... et vous rendre votre belle humeur... je veux vous raconter ce qui vient d'arriver tout à l'heure dans le boudoir de la princesse... où j'étais avec elle...

LE MARQUIS, *vivement.* Qu'est-ce que c'est?

CLÉLIA. Un grand secret... (*A Cafarini qui veut s'éloigner.*) qui, ce soir, sera connu de toute la cour... Ainsi, il n'y a pas de danger... Je lisais des vers de l'Arioste à Son Altesse, qui venait de reprendre son éternelle broderie, et se disposait à travailler... quand tout à coup...

LE MARQUIS, *bas, à Cafarini.* Bravo!

CLÉLIA. Paraît le grand-duc, son mari!

CAFARINI, *bas, au marquis.* O ciel!

LE MARQUIS, *lui serrant la main.* Du sang-froid!

CLÉLIA. Il entre d'un air préoccupé... comme quelqu'un qui penserait... Il calculait de tête le nombre de girandoles nécessaires pour la salle du bal... « Un crayon, me dit-il, un crayon, Signora... » Et comme je n'en avais pas, il s'élance vers la corbeille à ouvrage de la princesse... et, en la bouleversant, il trouve une petite feuille de musique d'une superbe écriture...

LE MARQUIS, *bas, à Cafarini.* La tienne!..

CLÉLIA. Une barcarolle charmante, contenant une déclaration d'amour...

CAFARINI, *bas, au marquis.* La vôtre!

CLÉLIA. « Je vous aime, princesse, et n'ose vous le « dire... » Fureur du grand-duc!.. étonnement de sa femme, plus curieuse encore qu'irritée, car ces vers mêmes attestaient son innocence... Et me voyez-vous, obligée par le prince, qui voulait tout connaître, de lui jouer et de lui chanter cet air, pendant que, pâle de colère, il répétait : « C'est un crime de haute trahison... Je saurai qui a écrit cette déclaration!.. »

CAFARINI, *à part.* Ah! mon Dieu!

CLÉLIA, *continuant.* « Qui a tramé ce complot musical contre notre honneur!.. »

LE MARQUIS, *à part.* C'est fait de moi!

CLÉLIA, *de même.* « Et quel qu'il soit, je le fais pendre à l'instant... à huis clos... et sans bruit!.. » Tout cela en m'accompagnant de la main, et en battant la mesure à faux sur le clavecin... c'était admirable... Eh! vraiment! il me semble que vous n'en riez pas assez!..

LE MARQUIS, *s'efforçant de rire.* Si, ma fille... si... j'en meurs d'envie!

CAFARINI, *de même.* Et moi aussi, j'en meurs... (*A part.*) de peur!

LE MARQUIS. Mais tu comprends l'importance de l'anecdote... et si on nous voyait... si on nous entendait rire...

CLÉLIA. Encore un autre ennui de notre position... On ne peut plus rire maintenant... Ah! ah! ah! (*Rencontrant un regard du marquis.*) Je me tais, mon père... je me tais, mon père... je me tais... (*Voyant Gina qui sort de la porte à droite, un dessin à la main.*) Je vais m'occuper avec Gina de notre bal..... (*Prenant le papier des mains de Gina.*) Voici donc le dessin du costume?

CAFARINI, *qui est à gauche du théâtre avec le marquis, lui dit à demi-voix.* Eh bien! Excellence, qu'en dites-vous?

LE MARQUIS, *de même et avec impatience.* Je dis... je dis que ça ne me regarde pas... Je te donne, au hasard... une idée... une première idée!

CAFARINI, *de même.* C'est tout!.. c'est la vôtre!

LE MARQUIS. Non pas... tu as arrangé mes vers à ta manière... Une romance, dont tu me fais une barcarolle... et tu as tellement chargé ça d'accompagnements... que je ne reconnais plus le motif... ce n'est pas le mien!

CAFARINI. C'est bien de vous!

LE MARQUIS. C'est de toi... et si cela se découvre... je te plains... parce qu'après tout... les preuves sont là... entièrement écrites de ta main...

CAFARINI. Oui... mais j'ai conservé le brouillon, l'original écrit de la vôtre... Je l'ai là, je vous l'apportais...

LE MARQUIS, *s'échauffant.* Et tu vas me le rendre!

CAFARINI, *de même.* Permettez, Monseigneur...

CLÉLIA, *se retournant au bruit.* Qu'y a-t-il donc?

LE MARQUIS, *regardant vers la porte du fond.* Quelqu'un qui arrive!.. Qu'est-ce?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE; *puis* FABIO.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Le signor Fabio, qui se dit musicien...

GINA, *à part.* C'est lui!

LE DOMESTIQUE. Il prétend qu'il est attendu par madame la marquise.

CLÉLIA. C'est vrai!.. c'est vrai!.. Qu'il entre! (*Le domestique sort en faisant signe à Fabio d'entrer.*)

QUINTETTE.

FABIO, *à part.*

Comme le cœur me bat... à peine je respire!

CLÉLIA.
Approchez, Fabio!

GINA, *regardant Fabio qui est habillé avec élégance.*
Comme il est bien ainsi!

FABIO, *levant les yeux, après avoir salué, à part.*
Dieux! elle n'est pas seule... et que faire, et que dire?

CLÉLIA, *au marquis.*
Mon père!

FABIO, *à part, avec crainte.*
C'est son père!

CLÉLIA.
On m'avait aujourd'hui
Recommandé Monsieur!

LE MARQUIS.
Eh! qui donc?

CLÉLIA, *avec un peu d'hésitation.*
Une amie
Que j'estime beaucoup!

FABIO, *à part.*
C'est adroit!

CLÉLIA.
On nous prie
D'aider, de protéger ses essais...

CAFARINI, *à part, avec humeur.*
Pourquoi donc?

CLÉLIA.
C'est un maître déjà fort habile, dit-on...

CAFARINI, *bas, au marquis.*
C'est faux! c'est mon élève!

CLÉLIA, *s'adressant à Fabio.*
Et Monsieur, je l'espère,
Daignera consentir à me donner leçon,
Chaque jour...

FABIO, *à part.*
O destin enivrant et prospère!
(*Haut, avec trouble.*)
Toujours... quand vous voudrez!

CLÉLIA, *souriant.*
Eh bien! donc, à l'instant!

FABIO.
A l'instant!

GINA, *à part, avec joie.*
On va voir comme il a du talent!
(*Elle va chercher sur la table, à gauche, une guitare qu'elle présente à Fabio.*)

CAFARINI, *à part.*
Maudit élève!
(*Bas, au marquis, à gauche du théâtre.*)
Je vous jure...
Vous ne me croirez pas... que lui seul est l'auteur
Et des vers et du chant qu'à nous deux, Monseigneur,
Nous avons composés...

LE MARQUIS, *levant les épaules.*
Allons! quelle imposture!

CAFARINI, *de même.*
Je le lui ferai dire à lui-même...

LE MARQUIS.
A lui!

CAFARINI.
Lui!

FABIO, *à part, regardant Clélia.*
O bonheur inouï!

GINA, *à part, regardant Fabio.*
O bonheur inouï!

ENSEMBLE.

CLÉLIA, *à Fabio.*
De vous l'on dit merveille,
D'après un connaisseur;
Ainsi, je vous conseille
De chanter sans frayeur.

LE MARQUIS.
Je ne sais si je veille...
Pour ces vers enchanteurs,
Surprise sans pareille,
Nous sommes trois auteurs...

FABIO, *à part.*
Surprise sans pareille;
A moi tant de bonheur!
Je ne sais si je veille,
Je redoute une erreur.

GINA, *regardant Fabio.*
Ivresse sans pareille!
Mais d'où vient sa frayeur?
Sur lui mon amour veille
Et rêve son bonheur!

CAFARINI, *au marquis.*
Oui, je vous le conseille,
N'ayez plus de terreur.
Je le sais à merveille,
Lui seul en est l'auteur!

CLÉLIA, *à Fabio.*
Qu'allez-vous nous chanter?

FABIO, *tirant de sa poche un morceau de musique.*
Voulez-vous un morceau
Que l'on vient d'orchestrer?

CLÉLIA.
C'est inédit?

FABIO.
Sans doute,
Et nul ne le connaît!

CLÉLIA.
Très-volontiers... J'écoute!

FABIO.
Son mérite du moins sera d'être nouveau!
(*Chantant en s'accompagnant sur la guitare.*)
« O toi, dont l'œil rayonne
« De mille traits vainqueurs,
« Sans sceptre ni couronne
« Tu règnes sur les cœurs!
« Oui, je t'aime sans le dire...
« Mais écoute autour de toi,
« Et si quelqu'un soupire,
« C'est moi! c'est moi! »

ENSEMBLE.

CLÉLIA, *étonnée.*
Qu'entends-je!.. Sous ses doigts résonne
Cet air que j'entendis ailleurs!

GINA.
De lui déjà chacun s'étonne...
Ils seront tous ses protecteurs!

LE MARQUIS, *surpris.*
En effet, sous ses doigts résonne
L'air dont nous sommes les auteurs!

CAFARINI.
C'est bien de lui... Mieux que personne
J'en suis certain... Plus de frayeurs!

FABIO, *d'un air content.*
Que dites-vous de cet air-là?

CLÉLIA, LE MARQUIS ET CAFARINI.
Je reconnais bien cet air-là!

GINA.
Ah! j'aime beaucoup cet air-là!

CLÉLIA, *à Fabio.*
Certes, Monsieur, vous êtes très-habile...
Mais je suis curieuse, et veux savoir ici
Qui composa cet air?..

CAFARINI.
Vous le dire est facile!..
Paroles et musique, à coup sûr, sont de lui!

FABIO, *vivement.*
Non, non... je ne veux pas me parer d'un mérite
Qui ne m'appartient pas... car c'est d'un grand seigneur!

LE MARQUIS, *avec effroi.*

O ciel!

FABIO.

Homme d'esprit!

LE MARQUIS.

D'effroi mon cœur palpite...

FABIO, *avec chaleur.*

Élevé par son rang, et surtout par son cœur!
Et pour vous le prouver en un mot, c'est...

LE MARQUIS, *l'empêchant de continuer.*

Jeune homme!

FABIO.

Le comte de Fiesque!

TOUS, *poussant un cri dans un sentiment différent.*

Ah!

FABIO.

C'est ainsi qu'on le nomme;
Et vous le connaissez!..

CLÉLIA, *avec colère*, LE MARQUIS, *avec joie.*

Ah! c'est de lui!

FABIO.

De lui...
Je vous l'atteste ici!

ENSEMBLE.

CLÉLIA, *à part.*

O rage! ô colère!
Soudaine lumière
Qui brille et m'éclaire
D'un funeste jour!
Pour sa souveraine
Quand l'amour l'enchaîne,
Qu'en mon cœur la haine
Succède à l'amour!

LE MARQUIS ET CAFARINI.

Hasard tutélaire
Qui soudain m'éclaire,
Et dont la lumière
M'embrouille à mon tour!
Mais quoi qu'il advienne,
Au gré de { ma / sa } haine
Je pourrai / Il pourra } sans peine
Le perdre à la cour!

FABIO, *à part.*

Ah! je dois leur taire
Ce doux nom de frère;
Un pareil mystère
Doit fuir le grand jour!
Mais quoi qu'il advienne,
L'amitié m'enchaîne,
Ma vie est la sienne...
A lui mon amour!

GINA, *à part.*

De lui je suis fière,
Mais je dois le taire;
Un pareil mystère
Doit fuir le grand jour!
Mais quoi qu'il advienne,
A lui tout m'enchaîne,
Ma vie est la sienne...
A lui mon amour!

CLÉLIA, *à part, avec colère.*

Le comte!.. le perfide... il aime la princesse...
(*Avec mépris.*)
Et par ambition!

LE MARQUIS, *bas, à Cafarini.*

Conçois-tu mon ivresse?..

CAFARINI, *de même.*

Je n'y conçois plus rien!

LE MARQUIS, *de même.*

Qu'importe!.. un sort heureux
Me sauve de l'abîme... et par un trait d'audace
J'y pousse un ennemi... je le perds à ma place!.
J'y cours... et Richelieu, je crois, n'eût pas fait mieux!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

CLÉLIA.

O rage! ô colère! etc.

LE MARQUIS ET CAFARINI.

Hasard tutélaire, etc.

FABIO.

Ah! je dois leur taire, etc.

GINA.

De lui je suis fière, etc.

(*Le marquis, après avoir rappelé à Clélia l'heure de la réception, sort par la gauche avec Cafarini.*)

CLÉLIA, *à part, regardant la pendule.* Oui, oui, voici l'heure .. (*A Gina.*) Mes gants, mon mantelet... (*Gina entre dans la chambre à droite.*)

SCENE V.

FABIO, CLÉLIA.

FABIO, *à part.* Enfin, nous voilà seuls... J'avais tant de choses à lui dire... et je tremble, car elle me regarde...

CLÉLIA, *assise sur le canapé, réfléchissant à part, et regardant de temps en temps Fabio.* Cette déclaration adressée à la princesse... cet air qu'il chantait tout à l'heure, est du comte de Fiesque!.. du comte qui m'avait recommandé si vivement ce jeune homme!.. Ils sont donc liés ensemble... intimement peut-être...

FABIO, *à part, regardant Clélia.* Oh! comme elle est émue!

CLÉLIA. Et je saurai par lui... (*Haut, d'un air gracieux.*) Approchez, Fabio!

FABIO, *à part.* O bonheur!

CLÉLIA. J'ai, avant tout, une question à vous adresser... et je réclame votre franchise...

FABIO. Parlez... disposez de moi... Trop heureux, au prix de ma vie, de vous prouver ma reconnaissance...

CLÉLIA, *avec émotion.* Eh bien! si vous dites vrai... si vous m'êtes dévoué... (*Se retournant vivement.*) Qu'est-ce?

SCENE VI.

LES MÊMES, GINA, *rentrant avec les gants et le mantelet de Clélia.*

FABIO, *à part.* C'est Gina... quel contre-temps!

CLÉLIA. Que voulez-vous?

GINA. J'apportais ce que m'a demandé la Signora... et je venais la remercier de ma chambre qui est charmante... et puis, si elle le permet, prendre mesure pour cette robe de bal que je dois commencer.

CLÉLIA, *vivement.* Pas dans ce moment... dans un autre!

GINA, *lui montrant la pendule.* Mais il se fait tard... voyez plutôt!..

CLÉLIA. O ciel! c'est vrai!.. l'heure de la réception... à peine quelques minutes... et il faut que je sois là... sinon... (*A part.*) on penserait que la douleur ou le dépit... Non, non, j'irai... (*A demi-voix.*) Fabio!..

FABIO, *s'approchant.* Madame?

CLÉLIA, *à demi-voix, pendant que Gina est assise un instant sur le canapé à droite, pour arranger ses mesures.* J'avais à vous parler... mais, vous le voyez... pas un moment à moi .. il faut que je parte... c'est mon devoir... Mais après le cercle de la princesse, à neuf heures... je serai seule.

FABIO, *à part.* O ciel!

CLÉLIA. Venez.

FABIO, *à demi-voix, et avec expression.* A moins que je ne sois mort!..

CLÉLIA, *vivement, en lui serrant la main.* C'est bien... Ici... à ce soir! (*Fabio porte à ses lèvres son gant, que Clélia vient de toucher; puis voyant Gina qui se retourne, il salue respectueusement la marquise, et sort par la porte du fond.*)

SCENE VII.

CLÉLIA, GINA.

GINA, *de loin.* Adieu, monsieur Fabio!

CLÉLIA, *tout en prenant son mantelet et ses gants.* Vous connaissez M. Fabio?

GINA. Beaucoup!.. c'est-à-dire, à peine... Il demeure dans la maison de mon oncle... (*Lui montrant la mesure de papier qu'elle tient.*) Si la Signora voulait me laisser lui prendre mesure... ce ne serait qu'un instant... Pendant qu'elle met ses gants et son mantelet... je lui jure qu'elle aura le temps!

CLÉLIA. Dépêche-toi... (*Pendant que Gina lui prend mesure.*) Et c'est un honnête jeune homme?

GINA. Je le crois bien... et si laborieux, qu'il a manqué mourir de travail ou en devenir fou!

CLÉLIA. Tu m'effraies!

GINA, *prenant toujours mesure.* Oh! il est guéri... quoique ça lui reprenne encore de temps en temps... quand il parle de musique... Si la Signora voulait lever le bras... Du reste, un homme de mérite... et un cœur...

CLÉLIA. Auquel on peut se fier?

GINA, *se baissant pour mesurer la jupe.* Moi, d'abord, j'aurais toute confiance en lui...

CLÉLIA, *souriant.* C'est ce que je vois!

GINA. La jupe pas trop longue, n'est-ce pas?.. Et si vous daignez le protéger... (*Passant sa mesure autour de la taille de Clélia.*) C'est si bien... si délicat... si distingué...

CLÉLIA, *secouant la tête.* Vraiment!..

GINA, *se reprenant, avec embarras.* Je veux parler de la taille de la Signora... Impossible avec cela de manquer une robe...

CLÉLIA, *avec un soupir.* J'entends... tu aimes Fabio?

GINA. Moi, Signora!

CLÉLIA, *de même.* Et... tu en es aimée?

GINA. Il ne me l'a jamais dit... mais ça viendra peut-être!.. (*Entendant du bruit à la porte du fond qui est restée ouverte.*) Qui va là?

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE, *entrant vivement par la porte du fond.*

GINA, *à part.* Ah! le Monsieur de ce matin, chez Fabio!

CLÉLIA, *apercevant le comte.* C'est lui... (*Haut.*) Votre visite à pareille heure, monsieur le comte!..

GINA, *à part.* Un comte!

RÉCITATIF.

LE COMTE.

Je reçois à l'instant, sans pouvoir les comprendre,
Ces mots que l'amitié vient pour moi de dicter :
« De loin vous pourrez vous défendre ;
« Mais partez à l'instant... On doit vous arrêter! »

CLÉLIA.

De qui vient cet avis?

LE COMTE.

La nouvelle est certaine...
(*A voix basse.*)
J'ai reconnu la main de notre souveraine...

CLÉLIA, *à part.*

Perfide!.. plus de doute!
(*Haut, avec ironie.*)
Eh bien! il faut partir!
A votre souveraine il vous faut obéir!

LE COMTE.

Le puis-je, sans vous voir... sans vous dire ma peine!

CLÉLIA, *avec ironie.*

Impossible à présent... on m'attend au palais...
(*Faisant une révérence au comte qui veut la retenir.*)
Vous savez, comme moi, ce qu'à sa souveraine
On doit de dévoûment...
(*Avec colère.*)
Adieu donc pour jamais!

(*Elle sort vivement par la porte à gauche, en défendant au comte de la suivre.*

SCENE IX.

LE COMTE, *assis sur un fauteuil près de la table à gauche;* GINA, *à droite.*

GINA, *regardant le comte avec intérêt.* Oh! comme il a l'air malheureux!

LE COMTE, *à lui-même, avec agitation.* Clélia m'abandonner... quand la fortune m'abandonne... Non! non!.. ce n'est pas possible... On m'aura accusé, calomnié auprès d'elle... et obligé de fuir à l'instant même... comment me justifier... et que faire, mon Dieu?

GINA, *s'approchant du comte.* Monsieur!..

LE COMTE, *se levant.* Qu'est-ce?

GINA. Vous ne me reconnaissez pas! C'est moi, Gina... la couturière!

LE COMTE. Cette jeune fille de ce matin!

GINA. Pour qui vous avez été si indulgent et si bon... et qui, dans ce moment, demeure ici, près de madame la marquise!

LE COMTE. Ah! c'est le ciel qui t'envoie!

GINA. Eh! mais, ça se peut bien!.. Parlez!..

LE COMTE. Je suis banni, proscrit.. En restant ici, je risque d'être arrêté!

GINA, *vivement.* Aussi, vous partez!..

LE COMTE. Non... je reste... Il faut que je voie ta maîtresse... que je lui parle encore... dussé-je en mourir... Car, s'il faut te l'avouer... je l'aime!

GINA, *avec sentiment.* Allez!.. je connais ça!

LE COMTE. Je ne le dis qu'à toi... à toi seule...

GINA. Soyez tranquille... vous avez gardé mon secret... je garderai le vôtre, je vous le jure... Mais la Signora est au cercle de la cour!

LE COMTE. Et n'en reviendra que dans une heure... D'ici là, tout le monde en ce palais peut me voir et me reconnaître... où l'attendre... où me cacher?..

GINA, *vivement.* Ah! dans ma chambre... j'en ai une ici!

LE COMTE, *avec joie.* Est-il possible?

GINA. Venez!.. (*Hésitant.*) Mais vous êtes un honnête homme au moins!

LE COMTE, *avec loyauté.* Le comte de Fiesque!

GINA. Oui, oui... Fabio dit toujours ce nom-là avec admiration et respect... Ainsi, c'est convenu, vous vous tiendrez bien caché!.. là, de ce côté...

LE COMTE. Et dès que Clelia sera rentrée!..

GINA. Dès qu'elle sera seule...

LE COMTE. Comment le saurai-je?

GINA. Eh! mais je jouerai sur cette guitare... un air... le vôtre!

LE COMTE, *étonné.* Comment! qui te l'a appris?

GINA. Fabio, qui nous l'a chanté deux fois!

LE COMTE. C'est juste... tout ce que sait Fabio, tu dois le savoir...

GINA. Mais lui... mais personne au monde ne saura vos secrets... je vous le jure!

LE COMTE. Ah! tu es charmante!

GINA, *prenant un flambeau qui est sur la console à droite.* Venez... suivez-moi... (*Elle sort avec le comte par la porte à droite.—Le théâtre est dans l'obscurité.*)

SCENE X.

FABIO, *entrant par la porte du fond.*

CANTABILE.

Asile où règne le silence,
Sombre et mystérieux réduit,
En tremblant, vers toi je m'avance,
Et de mes pas je crains le bruit.
O nuit! des amants protectrice,
O nuit! viens rassurer mon cœur;
Viens!.. et de ton ombre propice
Cache mon trouble et mon bonheur!

CAVATINE.

Heure charmante
Du rendez-vous,
Moment d'attente
Cruel et doux,
Tu fais d'avance
Battre mon cœur
D'impatience
Et de bonheur

Toi que j'attends,
Toi que j'appelle,
Viens donc! viens donc!
Ah! je l'entends... c'est elle!..
Non! non!..

Heure charmante
Du rendez-vous,
Moment d'attente
Cruel et doux,
Tu fais d'avance
Battre mon cœur
D'impatience
Et de bonheur!

SCENE XI.

FABIO, *à gauche du théâtre;* GINA, *sortant de la porte à droite.*

DUO.

GINA, *regardant du côté de la porte à droite.*
Par moi caché dans cette humble retraite,
Il attend mon signal pour revoir ses amours.
Pauvre jeune homme! hélas! pour lui je m'inquiète;
S'il était découvert... il y va de ses jours!

ENSEMBLE.

GINA.
Veillons sur leur bonheur.
Pour eux, mon Dieu! j'ai peur!
Je sens battre mon cœur
D'espoir et de frayeur!
Pour eux, hélas!
Prions tout bas.
Fais venir promptement
La beauté qu'il attend.
Amour, toi qui m'entends,
Tu dois veiller sur des amants!..

FABIO.
C'est elle... ah! quel bonheur!
D'où vient qu'ainsi j'ai peur?
Je sens battre mon cœur
D'amour, d'espoir et de frayeur!
Je n'ose, hélas!
Faire un seul pas.
Allons, voici l'instant,
Disons-lui mon tourment.
Amour, toi qui m'entends,
Tu dois veiller sur des amants!

GINA.
Mais quelle obscurité profonde!
Et je n'ose appeler du monde.
(*Entendant Fabio s'approcher.*)
Qui va là?

FABIO.
C'est moi... me voici...
Moi, Fabio!..

GINA, *à part.*
C'est lui!

ENSEMBLE.

GINA.
O rencontre imprévue!
Mon cœur en a frémi.
Tremblante et l'âme émue,
Je suis seule avec lui.
Ah! j'aurais, je l'atteste,
Dû m'éloigner déjà,
Et cependant je reste,
Et je suis encor là!

FABIO.
Ah! mon âme éperdue
De surprise a frémi.
Quelle ivresse inconnue
Et quel trouble inouï!
O volupté céleste,
Enfin donc la voilà!
Que m'importe le reste?
Tout mon bonheur est là

FABIO.
O vous, dont la main généreuse
A depuis si longtemps daigné me secourir...

GINA, *à part.* (*Parlé.*) Il sait tout!

FABIO.
Ma voix respectueuse
Bénissait vos bienfaits et n'osait les trahir.

GINA, *de même.* (*Parlé.*) Il sait tout!

FABIO.
Oui, je vous ai devinée,
Ange gardien de mes jours,
Et ma vie est enchaînée
A vous seule et pour toujours.
Oui, c'est vous, c'est vous que j'aime,
Et dussiez-vous me punir...
Ah! de cet amour extrême
Rien ne saurait me guérir:
Plutôt mourir que guérir!
(*Retenant par la main Gina qui veut s'éloigner.*)
Ah! n'espérez pas me fuir!

ENSEMBLE.

GINA.
D'une ivresse inconnue
Tout mon cœur a frémi.
Tremblante et l'âme émue,
Je suis seule avec lui.
Hélas! j'aurais, sans doute,
Dû m'éloigner déjà,
Et cependant j'écoute,
Et je suis encor là!

FABIO.
Quelle ivresse inconnue!
Quel bonheur inouï!

Oui, son âme est émue
Et sa main a frémi.
Ah! pour moi plus de doute,
Près de moi la voilà,
Et son cœur qui m'écoute
Me pardonne déjà!

(Fabio est aux genoux de Gina, et presse sa main avec transport. — La porte à gauche s'ouvre. — Paraît Clélia tenant un flambeau. — Le théâtre redevient éclairé. — Tous trois poussent un cri.)

SCÈNE XII.

CLÉLIA, GINA, FABIO.

CLÉLIA, *souriant.* Qu'ai-je vu?

FABIO, *à Clélia, vivement.* O ciel! ne croyez pas, Madame... j'étais là, persuadé que...

CLÉLIA. Quoi donc?

FABIO, *s'arrêtant et à part, en regardant Gina.* Qu'allais-je faire?.. la compromettre aux yeux de cette jeune fille...

CLÉLIA, *souriant.* Vous étiez là, aux genoux de Gina... que vous aimez... n'est-il pas vrai?..

FABIO, *à part.* Ah! sauvons-la!.. *(Haut et balbutiant.)* Oui... oui, Signora... c'est la vérité... et mon trouble...

CLÉLIA, *montrant Gina.* Egale le sien... c'est tout naturel... Je suis charmée, Fabio, que vous aimiez ma gentille couturière... c'est une bonne idée que vous avez là...

FABIO, *se remettant.* N'est-ce pas?.. Et si Madame m'approuve... et si elle est contente...

CLÉLIA. Sans doute!.. *(Avec bonté, en lui faisant signe de s'éloigner un instant.)* C'est bien... c'est bien... je suis à vous... *(A Gina, à demi-voix, pendant que Fabio se tient à l'écart au fond du théâtre.)* Tu ne t'attendais pas à trouver ici Fabio?

GINA. Non, sans doute.

CLÉLIA. C'est moi qui l'ai fait venir... j'avais à lui parler, à l'interroger sur quelqu'un...

GINA, *bas, à Clélia.* Sur M. le comte de Fiesque...

CLÉLIA, *vivement et à demi-voix.* Tu le sais?

GINA, *de même.* Je sais tout... il me l'a dit.

CLÉLIA, *de même.* Eh bien! dans sa réponse à notre souveraine... et elle vient de me la montrer... il ne lui parle que de son amour pour moi et de notre mariage... qu'il la supplie de protéger.

GINA, *de même.* J'en étais sûre!

CLÉLIA, *de même.* Et tout cependant se réunit pour l'accuser... la princesse n'ose le défendre de peur de le compromettre encore plus... et moi, qui l'ai repoussé, je donnerais ma vie pour le revoir, ne fût-ce qu'une minute... Mais il n'est plus temps!

GINA, *à demi-voix.* Si, Madame.

CLÉLIA, *de même.* Que dis-tu?

GINA, *de même.* Il n'est pas parti.

CLÉLIA, *de même.* Est-il possible?

GINA, *de même.* Il est là... caché dans ma chambre.

CLÉLIA. O Gina! Gina! comment te remercier?

GINA. En l'aimant bien, Signora... et en protégeant Fabio...

CLÉLIA. Mais c'est mon père qui le poursuit... et s'il était vu, s'il était reconnu... c'en est fait de sa liberté... de ses jours peut-être!

GINA. Mais on ne le verra pas... D'abord, vous renverrez tout le monde.

CLÉLIA. A commencer par Fabio.

GINA. Soyez tranquille... je m'en charge.

(Pendant toute la scène précédente, qui s'est dite vivement et à demi-voix, sur le bord de la scène à gauche, Fabio s'est tenu au fond du théâtre, à droite. — Dans ce moment seulement, Gina lui fait signe d'approcher et va à lui, pendant que Clélia s'assied à gauche, près de la table.)

FINALE.

GINA, *à Fabio.*

Beau Fabio, votre fortune est faite!..
La Signora vous aime et vous protége!

FABIO.

Moi?

GINA, *gaiement.*

Mais, je viens de sa part, en discrète soubrette,
Vous dire : Allez-vous-en au plus vite...

FABIO, *étonné.*

Pourquoi?

GINA, *souriant.*

Vous qui parlez si bien de votre amour extrême...
Vous comprendrez cela...
(A demi-voix.)
Madame attend ici,
Motus au moins... un beau seigneur... qu'elle aime!

FABIO, *tressaillant, à part.*

O ciel!
(Cherchant à se contenir.)
Il va venir!

GINA.

Un proscrit... un banni!
Que poursuit le ministre, et qu'il voudrait bien prendre!

FABIO, *avec jalousie.*

Il va venir?..

GINA.

Quand vous serez parti!

FABIO, *à part.*

C'est ce que nous verrons!

GINA, *gaiement.*

Je n'ai qu'à faire entendre
L'air que vous chantiez ce matin,
L'amoureux paraîtra soudain.
Partez donc!

FABIO, *avec fureur.*

Moi, partir!..

ENSEMBLE.

FABIO.

Je sens gronder l'orage
Et croître ma fureur;
Le désespoir, la rage,
S'emparent de mon cœur.
Moi, déjà l'on m'oublie,
Pauvre, obscur et sans nom...
Et tant de perfidie
Egare ma raison!

CLÉLIA ET GINA, *le regardant avec étonnement.*

D'où vient de son visage
Le trouble et la pâleur?
Il semble que l'orage
Gronde au fond de son cœur!
Ah! quelle frénésie!
On dirait, voyez donc,
Qu'un accès de folie
Egare sa raison!

FABIO, *cherchant à se contenir, et allant à Clélia.*

Est-il vrai, Signora... de vous je veux l'apprendre...
Que quelqu'un qui vous aime... en ce lieu va se rendre?

CLÉLIA, *avec fierté.*

Monsieur!

GINA, *à Fabio, le faisant taire.*

Que dites-vous?

FABIO, *cherchant toujours à se contenir.*

Je dis... Vous savez bien
Que ça ne se peut pas!

GINA, *se jetant entre lui et Clélia.*

Ah! je n'y conçois rien...

C'est quelque accès nouveau qui vient de le reprendre...
Et sa raison s'égare!

FABIO, *avec colère.*
A moi!

GINA, *à Clélia.*
Grâce pour lui... mais je tremble d'effroi!

(*Clélia, effrayée, prend la sonnette qui est sur la table et sonne avec force.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS, CAFARINI, ET TOUS LES GENS DE LA MAISON, *accourant au bruit.*

ENSEMBLE.

FABIO.
Je sens gronder l'orage
Et croître ma fureur;
Le désespoir, la rage,
S'emparent de mon cœur.
Oui, déjà l'on m'oublie,
Pauvre, obscur et sans nom...
De tant de perfidie
S'égare ma raison!

GINA ET CLÉLIA.
Voyez de son visage
Le trouble et la pâleur;
Quelque terrible orage
Gronde au fond de son cœur.
Calmez-le, je vous prie,
Car j'en ai le frisson,
Un accès de folie
Egare sa raison!

LE MARQUIS, CAFARINI ET LE CHOEUR.
D'où vient donc ce tapage?
Pourquoi cette rumeur?
J'entends ici l'orage
Qui gronde avec fureur.
Un accès de folie?
Qu'on l'emmène en prison!
Qu'à l'instant on le lie,
Car il perd la raison.

LE MARQUIS.
Qu'on l'emmène à l'instant, je l'ordonne!

FABIO, *qu'on entraîne, à part et avec rage.*
Partir!
Et, pendant mon absence, un rival va venir!..
La mort est préférable aux tourments que j'éprouve.
(*S'échappant des mains de ceux qui l'entraînent.*)
Laissez-moi!

LE MARQUIS, CAFARINI ET LE CHOEUR.
C'est un fou!

FABIO, *à demi-voix, au marquis, et avec colère*
Si, cependant, je prouve
Que je ne le suis pas!.. Et, si vous en doutez...
Vous cherchez un coupable... et moi, je le retrouve...
Je le montre à vos yeux!

LE MARQUIS, *étonné.*
Que dit-il?

FABIO, *saisissant la guitare qui est sur la table.*
Ecoutez!

(*Après avoir pris la guitare sur la table, il joue, sans paroles et sans chanter, l'air qu'on a déjà entendu au premier et au deuxième acte.*)

TOUS, *avec étonnement et le regardant comme un fou.*
Que veut-il faire, grands dieux!

(*Au bout de quelques mesures et au milieu du silence profond qui s'est établi, la porte à droite s'ouvre, et paraît le comte de Fiesque, qui entre vivement; à sa vue, Clélia pousse un cri d'effroi.*)

TOUS, *avec un sentiment différent.*
C'est le comte... en ces lieux!

FABIO, *stupéfait et poussant un cri.* Mon frère!

ENSEMBLE.

FABIO.
Qu'ai-je fait, lâche et perfide!
Mon frère! je t'ai trahi!
Hélas! ma main fratricide
Te livre à ton ennemi!

CLÉLIA, GINA ET LE CHOEUR, *regardant Fabio.*
Plus insensé que perfide,
Il le trahit malgré lui;
Le délire qui le guide
Vient servir un ennemi!

LE COMTE, *qui est près de Fabio.*
Contre moi le sort décide,
Et peu m'importe, aujourd'hui...
(*Serrant la main de Fabio.*)
Si la fortune perfide
Me laisse encore un ami!

LE MARQUIS ET CAFARINI.
Pour moi / Pour lui } le sort se décide,
Nous l'emportons aujourd'hui;
La fortune qui nous guide
Me / Lui } livre { mon / son } ennemi!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.
Bon! bon! tout va bien... et j'estime
Que mon rival est perdu pour jamais!
Oui, du pouvoir je veux toucher la cime
Et, s'il se peut, monter encore après!

CAFARINI.
Bravo! bravo! tout va bien, et j'estime
Que ma fortune est faite pour jamais!
Et du pouvoir s'il touche enfin la cime,
Derrière lui, je veux grimper après!

CLÉLIA, *regardant le comte.*
D'un sort fatal, dont il est la victime,
Je suis la cause... Amour, vois mes regrets;
Amour, rends-moi son cœur et son estime.
Qu'il me pardonne, et que je meure après!

FABIO.
Allons! du cœur!.. Regagnons leur estime,
Et réparons tous les maux que j'ai faits!
Sainte amitié, viens réparer mon crime!
(*Regardant son frère.*)
Qu'il soit heureux... et que je meure après!

LE COMTE.
Allons, courage! et si je suis victime
D'un sort fatal, dont je brave les traits,
(*Regardant Clélia.*)
Amour, rends-moi son cœur et son estime :
Fais qu'elle m'aime... et que je meure après.

GINA, *regardant Fabio.*
D'un sort fatal quand il est la victime,
(*A Clélia.*)
Pardonnez-lui tous les maux qu'il a faits..
Pauvre insensé! sa folie est son crime,
Plaignons d'abord... et fâchons-nous après!

LE CHOEUR, *regardant le comte.*
Il est perdu... mais quel est donc son crime?
Son nom, son rang... voilà tous ses forfaits!
De leurs complots il sera la victime,
Et son rival l'emporte pour jamais!

LE MARQUIS, *à des soldats qui viennent d'entrer, leur montrant le comte.*
Emparez-vous de lui!

CLÉLIA, *d'un geste suppliant, au marquis.*
Mon père!

FABIO, *la regardant.*
Elle a raison...
(*Montrant le comte.*)
C'est lui qu'elle préfère.
(*A part.*)
Fatal amour! je t'oublîrai!
(*Bas, au comte.*)
Et toi, mon seul ami, mon frère!
Par moi tu seras délivré,
Je te le jure... ou je mourrai!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LE MARQUIS.
Bon! bon! tout va bien... et j'estime, etc.

CAFARINI.
Bravo! bravo! tout va bien, et j'estime, etc.

CLÉLIA.
D'un sort fatal, dont il est la victime, etc.

FABIO.
Allons! du cœur!.. Regagnons leur estime, etc.

LE COMTE.
Allons, courage! et si je suis victime, etc

GINA.
D'un sort fatal quand il est la victime, etc.

LE CHŒUR.
Il est perdu... mais quel est donc son crime? etc.

(*Des soldats emmènent le comte de Fiesque. — Clélia tombe dans un fauteuil à gauche. — Le marquis et Cafarini se frottent les mains, et Fabio étend la sienne vers son frère comme pour lui dire : « Je te sauverai! » La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Les jardins du palais ducal. — A gauche, un escalier de marbre conduisant au palais, dont la terrasse occupe tout le fond. — A droite, des bosquets.

SCENE PREMIERE.

FABIO, *entrant par la droite avec précaution, comme s'il craignait d'être aperçu.* Leurs sentinelles avaient beau me défendre les portes du palais... je suis entré... La marquise a refusé de me voir et de m'entendre... Je le conçois... elle me regarde comme un traître qui a dénoncé celui qu'elle aime... Mais ici, dans la demeure de notre souverain... il y a, dit-on, une fête, un concert... Elle y viendra... je lui parlerai... à elle, au ministre... à tout le monde... Il faut que je sauve mon frère... il le faut... car ils disent tous qu'il est condamné, dépouillé de ses biens... jeté dans un cachot... Et pour quel crime?.. Comment le savoir... à moins de le demander au prince lui-même!.. (*Ecoutant.*) On vient de ce côté... et si l'on m'aperçoit, on me chassera de ce palais où je n'ai pas le droit de pénétrer... Battu... tué même!.. ce ne serait rien... mais ne pas voir mon frère... mais ne pas le sauver!.. Mais en attendant, où me cacher!.. Ah! là... (*Il se cache à gauche, au premier plan, sur l'escalier qui conduit à la terrasse, de manière cependant à être vu du public.*)

SCENE II.

FABIO, *caché;* CAFARINI, GINA, *entrant par les bosquets de droite.*

CAFARINI, *entrant et causant avec Gina.* Oui, Signorina, c'est par moi, par mon crédit, que vous entrez au palais ducal... et que vous vous promenez dans ces beaux jardins... Mais il n'est pas encore l'heure et nous pouvons nous asseoir... (*Ils s'asseyent tous deux sur un banc à gauche, au dessous de l'escalier où est Fabio.*) Sans moi, vous n'auriez pas ce billet qui vous permet d'assister à la fête et au concert...

GINA. Ça m'est bien égal!..

CAFARINI. Ah! d'entendre ma musique... ça vous est égal... Tout le monde ne dirait pas cela!..

GINA. Ne vous fâchez pas, mon oncle... Je veux dire seulement que je n'y suis guère disposée... Avoir vu arrêter ce pauvre jeune homme... ce comte de Fiesque... ça m'a fait une peine...

FABIO, *à part, se montrant un instant sans être vu de Cafarini, ni de Gina.* Ah! c'est une brave fille!..

GINA, *à Cafarini.* Et qu'est-ce qu'il a fait?.. le savez-vous?..

CAFARINI. Oui!

FABIO, *de même.* Je vais donc l'apprendre!

CAFARINI, *mystérieusement.* Imagine-toi... (*S'arrêtant.*) Je ne peux pas te le dire... c'est un secret d'Etat!

GINA. Mais, au moins, on ne le condamnera pas sans l'entendre!

CAFARINI, *de même.* Au contraire! C'est l'avantage d'un secret d'État... L'affaire ne sera jamais discutée et il ne sera question de rien... Le prince le veut ainsi... pour des raisons à lui connues... et qui ne te regardent pas... Ce qui nous regarde, c'est que demain, aujourd'hui peut-être, je serai nommé maître de chapelle de la cour... avec le ruban de Saint-Michel, le ruban noir... etc. etc.

GINA, *avec étonnement.* Vous!..

CAFARINI. Moi!.. Tout ce que je demanderai, je suis sûr de l'obtenir... Et ces honneurs, cette richesse... sais-tu à qui je les offre?

GINA. Non!

CAFARINI. A toi!

GINA. A moi!.. C'est comme la musique... ça m'est bien égal!..

CAFARINI. Et pourquoi, s'il vous plaît?

GINA. Dame! j'aurais préféré vous le cacher toujours, ainsi qu'à moi-même... mais puisque vous m'y forcez, il faut bien vous avouer qu'il y a quelqu'un que j'aime!

CAFARINI, *avec colère.* Comment?

GINA, *avec résolution.* Eh bien! oui... Un jour, dans la voiture de la marquise, j'allais être tuée, sans un brave jeune homme qui m'a sauvé la vie, et qui, depuis, est venu demeurer près de nous...

CAFARINI, *vivement et se levant.* Fabio!

GINA, *se levant aussi.* Eh bien! oui, mon oncle!

FABIO, *à part.* O ciel!

TRIO EN CANON.

GINA.
Le matin j'y rêve,
J'y rêve le soir!
Jamais ne s'élève
Plus loin mon espoir!
Cet aveu sincère
Est mal, je le voi...
Hélas! j'ai beau faire,
C'est plus fort que moi!
Mais toujours de même
Pour lui mon cœur bat;
C'est lui seul que j'aime
Dût-il être ingrat!

FABIO, *à part, toujours sur l'escalier.*
N'est-ce pas un rêve
Qui vient m'émouvoir!
En mon cœur s'élève
Sombre désespoir!

Quel remords extrême
M'accable et m'abat!
J'accuse, et, moi-même,
Je suis un ingrat!

CAFARINI.

C'est un mauvais rêve!
Je crains de trop voir...
Faut-il donc qu'il m'enlève
Ce cœur, mon seul espoir!
Quoi! c'est lui qu'on aime
Et, dans mon état,
J'élevai moi-même
Ce rival ingrat!

GINA.

Oui, sur lui je veille
Et préviens ses vœux,
Pendant qu'il sommeille,
Travaillant pour deux,
J'amasse en silence;
O sort fortuné!
Pour lui je dépense
L'or que j'ai gagné;
A lui, je le donne,
A lui, mon ami;
Si j'avais un trône,
Il l'aurait aussi!
Grisette ou duchesse,
Pour lui mon cœur bat...
A lui ma tendresse,
Dût-il être ingrat!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FABIO.

N'est-ce pas un rêve, etc.

CAFARINI.

C'est un mauvais rêve, etc.

CAFARINI.

Moi, j'ai de la richesse!

GINA.

Pour d'autres gardez-la!

CAFARINI.

De l'or, de la noblesse!

GINA.

On est heureux sans ça!

CAFARINI.

Mais lui n'a rien encore!

GINA.

J'aime sans intérêt.

CAFARINI.

Sa naissance, on l'ignore!

GINA.

Tel qu'il est, il me plaît!

CAFARINI.

Sa raison déménage,
Il est fou furieux!

GINA, *avec sentiment.*

Je l'aime davantage
Puisqu'il est malheureux!

ENSEMBLE.

FABIO.

Remords qui m'oppresse!
J'ai trahi sans cesse
Si noble tendresse,
Si doux sentiments!
Pour une inhumaine
Qui, fière et hautaine,
Se rit de ma peine
Et de mes tourments!

CAFARINI.

C'est trop de faiblesse!
Fureur vengeresse,
Viens guider sans cesse
Mes ressentiments!
Redoute ma haine
Toi, belle inhumaine,
Qui ris de ma peine
Et de mes tourments!

GINA.

A lui ma jeunesse!
A lui ma tendresse!
Oui, j'aurai sans cesse
Mêmes sentiments!
Acceptant vos chaînes,
D'autres, plus humaines,
Calmeront vos peines
Et tous vos tourments!

CAFARINI, *hors de lui.*

Si je me fâche, en ma fureur jalouse!

GINA.

N'en faites rien, je l'aimerais encor!

CAFARINI.

Et si pourtant, enfin, je vous épouse?

GINA.

Je l'aimerais encore!

CAFARINI.

Ah! c'est trop fort!

ENSEMBLE.

FABIO.

Remords qui m'oppresse, etc.

CAFARINI.

C'est trop de faiblesse, etc.

GINA.

A lui ma jeunesse, etc.

CAFARINI, *à part.* C'est bon à savoir! et désormais je les surveillerai!.. (*Apercevant le marquis descendant l'escalier de la terrasse.*) Dieu! le ministre!

FABIO, *à part, sur l'escalier.* Et ne pouvoir sortir!.. ne pouvoir la rejoindre!..

CAFARINI, *à Gina, lui montrant la droite.* Allez m'attendre au bout de cette allée... et ne vous éloignez pas! (*Gina sort.*)

SCENE III.

FABIO, *toujours caché sur l'escalier;* LE MARQUIS, CAFARINI.

LE MARQUIS, *descendant en rêvant.* Tout va bien! tout va très-bien!

CAFARINI, *à part.* Pour lui.... mais pour moi?

LE MARQUIS, *l'apercevant.* Ah! c'est toi, Cafarini?.. Quelles nouvelles?

CAFARINI. C'est à Votre Excellence que j'en demanderai... Le comte de Fiesque?..

LE MARQUIS, *avec joie.* Perdu, mon cher! perdu!..

FABIO, *à part.* O ciel!

LE MARQUIS. Le prince ne veut plus entendre parler de lui... ni surtout d'un crime qui a fait trembler la couronne ducale sur son front!

FABIO, *à part.* Qu'est-ce que ça peut être?..

LE MARQUIS. Le coupable est remis à ma discrétion... et enfermé ici même dans une salle basse du palais!

CAFARINI. Et qu'en voulez-vous faire?

LE MARQUIS. La marche est toute tracée... Tu ne te rappelles pas Richelieu, mon modèle, et le favori Cinq-Mars?..

CAFARINI, *à part.* O ciel! la parodie... (*Se reprenant.*) l'imitation irait jusque-là!..

LE MARQUIS. C'est de la haute politique... politique transcendante... qui tranche toutes les explications et toutes les questions... Je ne pourrai jamais faire de toi un élève qui comprenne le rouage politique!

CAFARINI. Si, Monseigneur... et j'aurais aussi une question à trancher!

LE MARQUIS. A la bonne heure!

CAFARINI. Il y a quelqu'un qui gêne les rouages de mon administration... C'est Fabio, mon élève!

LE MARQUIS. Celui qui nous a rendu le service de faire arrêter le comte?

FABIO, *à part, avec indignation*. Damnation!

LE MARQUIS. Il lui faut une récompense!

CAFARINI. Au contraire!.. C'est lui que vous avez vu hier matin dans ma maison... au moment où...

LE MARQUIS. Silence! Est-ce que tu crois qu'il se doute de quelque chose?

CAFARINI, *vivement*. Oui, oui... je le parierais!

LE MARQUIS. Oh! si je le savais!

CAFARINI. J'en suis certain!

LE MARQUIS. Alors, on peut l'envoyer pour le reste de ses jours à la citadelle de Parme... c'est prudent!

CAFARINI. C'est bien!

LE MARQUIS. Quitte à faire mieux, s'il le faut!.. Je vais en parler au prince... (*Il va pour sortir.*)

FABIO, *à part*. Impossible d'y rien comprendre... si ce n'est que mon frère et moi...

CAFARINI, *qui a retenu le marquis*. Permettez, Monseigneur!.. ce n'est pas la seule chose que j'aie à demander à Votre Excellence!..

LE MARQUIS. En ce cas, dépêche-toi... car je suis pressé!

DUO.

CAFARINI.
Cette place...
LE MARQUIS.
Laquelle?
CAFARINI.
De maître de chapelle,
Qui, pour bonne raison,
Me fut promise...
LE MARQUIS.
Non!
CAFARINI, *étonné*.
Non!
LE MARQUIS.
Non!
CAFARINI.
Non!
Et pourquoi... pourquoi donc?
LE MARQUIS.
Parce que j'ai dit : Non!
CAFARINI.
Non!
LE MARQUIS.
Non!
CAFARINI.
Et la faveur?
LE MARQUIS.
Laquelle?
CAFARINI.
Cette faveur si belle...
L'honorable cordon
De Saint-Michel?
LE MARQUIS.
Non!
CAFARINI.
Non?
LE MARQUIS.
Non!
CAFARINI.
Non!
Et pourquoi... pourquoi donc?
LE MARQUIS.
Parce que j'ai dit : Non!
CAFARINI.
Non!
LE MARQUIS, *avec impatience*.
Non! non! non! non! non!

ENSEMBLE.

CAFARINI, *à part*.
Servez donc,
Flattez donc
Les gens de bonne maison!
Monseigneur!
Quel honneur!
D'être votre serviteur!
Morbleu! l'on doit se pendre
Après de semblables traits!
C'est vraiment à vous rendre
Philosophe pour jamais!
LE MARQUIS, *à part*.
Servez donc,
Placez donc
Tous ces quêteurs de cordon!
Et leur cœur,
Plein d'ardeur,
Se moque de Monseigneur!
Non, ils doivent dépendre
De nous seuls à tout jamais,
Seul moyen de les rendre,
Soumis à tous nos projets!
CAFARINI.
Quel motif?
LE MARQUIS.
Motif politique,
Qui d'un mot aisément s'explique...
Te combler ainsi de mes dons,
C'est faire naître des soupçons!
Il vaut bien mieux, mon cher, attendre en homme habile.
CAFARINI, *à part*.
Pour me trouver toujours et soumis et docile!
LE MARQUIS.
Sur tous les autres points je t'accorde raison.
Fabio, dès ce soir, sera mis en prison!
CAFARINI, *s'inclinant*.
Quoi! vraiment?
LE MARQUIS.
Oui, vraiment!
CAFARINI, *de même*.
Ah! vous êtes trop bon!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, *à part*.
Servez donc,
Placez donc, etc.
CAFARINI, *avec fureur*.
Servez donc,
Flattez donc, etc.
LE MARQUIS, *prêt à partir, revenant sur ses pas*.
A propos, tu devais me rendre...
(*A part.*)
Un papier précieux...
CAFARINI.
Quoi donc?
LE MARQUIS.
Mon original... mon brouillon!
Tu sais?
CAFARINI.
Oui, je crois vous comprendre...
Je l'ai là... mais, sur mon honneur...
LE MARQUIS, *vivement*.
Donne!
CAFARINI.
Impossible, Monseigneur!
LE MARQUIS, *étonné*.
Quel motif?

CAFARINI.

Motif politique,
Qui d'un mot aisément s'explique!
Perdre une telle caution...
Ce serait perdre la raison!
Il vaut mieux le garder... pour que Votre Excellence,
En y songeant parfois, songe à ma récompense!

LE MARQUIS, *à part, se contenant.*

Rusé musicien!

CAFARINI.

L'élève, Monseigneur,
Au ministre, son maître, a voulu faire honneur.
(D'un air calme.)
Ainsi cette place?

LE MARQUIS, *d'un air distrait.*

Laquelle?..

CAFARINI.

Cette place si belle
De maître de chapelle
Qui, par un noble ami,
Me fut promise...

LE MARQUIS, *avec impatience.*

Eh! oui!

CAFARINI, *d'un air goguenard.*

Oui!

LE MARQUIS, *de même.*

Oui!

CAFARINI, *de même.*

Oui!
Je l'obtiendrai de lui?

LE MARQUIS, *de même.*

Puisque je t'ai dit : Oui!

CAFARINI.

Oui!

LE MARQUIS.

Oui!

CAFARINI.

Et la faveur?..

LE MARQUIS.

Laquelle?

CAFARINI.

Cette faveur si belle,
Le cordon si joli
De Saint-Michel...

LE MARQUIS.

Oui!

CAFARINI, *gaiement.*

Oui!

LE MARQUIS.

Oui!

CAFARINI.

Oui!..
Je l'obtiens donc aussi?

LE MARQUIS.

Puisque je t'ai dit : Oui!

CAFARINI.

Oui!

LE MARQUIS, *avec impatience.*

Oui! oui! oui! oui! oui!

ENSEMBLE.

CAFARINI, *à part, gaiement.*

Fin politique,
Dont la tactique
Use et trafique
De tous les biens!
J'ai, sans esclandre,
De quoi te prendre
Et me défendre.
Tu m'appartiens,
Et je te tiens.
Ah! je te tiens! oui, je te tiens!

LE MARQUIS, *à part.*

Fin politique,
J'ai ma tactique,
Tout se complique...
Ne disons rien!
Oui, sans esclandre;
Sachons attendre
Et le surprendre
Par un moyen
Pareil au sien.
Oui, cherchons bien quelque moyen!

LE MARQUIS, *à demi-voix, à Cafarini.*

Mais que cet air, cause de l'anecdote,
Cet air maudit, objet de mon effroi,
Ne soit jamais répété devant moi!

CAFARINI.

Jamais! jamais! pas une seule note!

LE MARQUIS, *tendant la main.*

C'est bien!.. et ce papier..?

CAFARINI, *d'un air goguenard.*

Sans lui, sans son secours,
Monseigneur oubliait jusqu'à ma récompense.
Je lui dois vos bontés... et par reconnaissance,
Sur mon cœur j'ai juré de le garder toujours!
(Le marquis fait un geste de colère qu'il réprime aussitôt.)

LE MARQUIS, *souriant.*

Se défier encor de moi... c'est sans raison!
A ce soir ton brevet!..

CAFARINI, *de même.*

A ce soir le brouillon!

ENSEMBLE.

CAFARINI.

Fin politique,
Dont la tactique, etc.

LE MARQUIS.

Fin politique,
J'ai ma tactique, etc.

(Le marquis sort avec Cafarini par les jardins, à droite.)

SCENE IV.

FABIO, *descendant avec précaution les marches de l'escalier à gauche, où il était caché.* Depuis une heure j'écoute sans perdre une syllabe... J'ai tout entendu et n'ai pu rien comprendre... Est-ce qu'ils ont raison?.. est-ce que je deviendrais fou?.. Mon frère condamné à mort... et moi à la prison... Pourquoi?.. Et ce ministre, d'abord si hautain, qui se trouve en ce moment dans la dépendance du maestro Cafarini... Pourquoi? Quel est ce papier... ce brouillon qui fait trembler Son Excellence... et qu'à tout prix il voudrait avoir?.. Oh! c'est à perdre la tête... Et cependant, il faut sauver mon frère... car une fois plongé dans le cachot qui m'attend... et ça ne peut pas me manquer si on m'aperçoit... On vient! Ah! pour mon bonheur... pour mon malheur peut-être... c'est elle... c'est Clélia!

SCENE V.

FABIO, CLÉLIA, *entrant par la droite.*

CLÉLIA, *apercevant Fabio et faisant un geste d'effroi.* Vous ici, Monsieur!

FABIO. Ah! ne me fuyez pas, de grâce... et n'ayez pas peur de moi... j'ai toute ma raison... je ne l'ai jamais perdue... je vous le jure!

CLÉLIA. Ah! c'était là votre seule excuse... Dénoncer votre ami, votre bienfaiteur!

FABIO, *à part.* Elle dit vrai!

CLÉLIA. Car c'est parce qu'il m'avait priée de vous protéger... que je vous avais fait venir chez moi!

FABIO, *à part.* Oui, oui, c'est cela... je comprends maintenant... (*Haut, avec chaleur.*) Et moi aussi, je l'aime... car il m'avait appelé son frère... je le suis... Nous sommes nés du même sang!

CLÉLIA, *étonnée.* Vous?..

FABIO. Moi, qui donnerais ma vie pour lui!

CLÉLIA, *de même.* Et comment, alors?..

FABIO. Ah! ce n'est pas facile à vous expliquer... Je savais qu'il vous aimait, qu'il était aimé de vous... Et ce cavalier, ce seigneur que vous attendiez, et dont j'ignorais le nom... j'ai cru que c'était un rival... (*S'oubliant.*) J'étais furieux... j'étais jaloux... (*Se reprenant.*) pour mon frère, pour lui, Signora... que j'aimais... que j'aime... plus que vous peut-être... C'était mon devoir... ce devoir, je le remplirai désormais... Et, fût-ce au prix de mes jours... je le sauverai!

CLÉLIA, *lui prenant les mains.* Bien, Fabio, bien!.. Ce mot seul vous rend mon estime et mon amitié!

FABIO, *dégageant ses mains de celles de Clélia.* Merci, Madame... merci!.. (*Essuyant une larme.*) Je suis bien heureux... Et maintenant, s'il se peut... je tâcherai de ne plus faire de sottises... Pour cela, il faut nous concerter... car tout à l'heure, j'ai entendu ici un indigne, un infâme... (*A part.*) Oh! qu'ai-je dit!.. c'est son père!

CLÉLIA, *l'interrogeant du geste.* Eh bien?..

FABIO, *cherchant à se remettre.* Eh bien! il s'agit de sauver le comte... mais comment?

CLÉLIA, *regardant autour d'elle.* La princesse vient de me confier cette maudite barcarolle... Tenez... regardez... est-ce bien de lui?

FABIO, *regardant le papier de musique que lui remet Clélia.* Eh! oui, vraiment... l'air qu'il a composé pour vous...

CLÉLIA, *avec joie et surprise.* Pour moi!.. En êtes-vous bien sûr?

FABIO, *indiquant sa poche.* Il me l'a donné... Je l'ai là... orchestré de ma main... Mais les paroles ne sont pas tout à fait les mêmes... et cette écriture, surtout, n'est pas la sienne!

CLÉLIA. Eh! qu'importe?

FABIO. Il importe... que, tout à l'heure, ce que j'ai entendu... si c'était... si ça avait rapport...

CLÉLIA. Avec quoi?

FABIO. Avec des phrases que je ne comprends pas encore...

CLÉLIA. Eh bien! dites-les donc!

FABIO. Impossible!.. à cause du coquin qui les a prononcées...

CLÉLIA. Et qu'il faut démasquer!

FABIO, *avec effroi.* Devant vous!.. non! non!

CLÉLIA. Et pourquoi? (*On entend au dehors un prélude d'orchestre.*) C'est la fête qui commence... Leurs Altesses ont déjà pris place... et la mienne est auprès d'elles... (*Voyant le marquis sortir des bosquets à droite, suivi de plusieurs seigneurs et dames qui se rendent au concert.*) Et voici mon père qui vient me le rappeler. (*Vivement, à Fabio qui se cache derrière un grand vase, sur le premier plan à droite.*) Adieu!.. à tantôt!.. (*Lui montrant le papier qu'elle vient de lui remettre.*) Et ce papier?

FABIO. Laissez-le-moi... je vous le rendrai! (*Le marquis donne la main à Clélia; et, suivis des seigneurs et des dames, ils montent l'escalier de marbre conduisant au palais, et disparaissent.*)

SCENE VI.

FABIO, *seul, avec agitation.*

(*Deux sentinelles sont en faction sur le haut de la terrasse.*)

Ce papier!.. Eh! parbleu! c'est l'écriture du maestro Cafarini, mon professeur... Je la connais trop bien pour m'y méprendre... Comment cet air se trouve-t-il copié de sa main?.. Je l'ignore... mais il y a là-dessous un complot ou une erreur... Et, sans y rien comprendre encore... ce que j'ai entendu tout à l'heure doit y avoir rapport.. Cet air, cause de l'anecdote... cet air qui inspire tant d'effroi au ministre, qu'il ne veut plus en entendre une seule note!.. Pourquoi?.. Ça ne me regarde pas... Mais il est sûr que ce papier, auquel il attachait tant de prix... ce papier qu'il désirait, et que Cafarini lui refusait... c'est celui-ci... Et, en le lui montrant, je ferai comme le maestro... j'aurai ce que je voudrai... non pas des places ou des cordons... mais la grâce de mon frère!.. C'est ça!.. je cours me jeter à ses pieds... (*Il monte vivement l'escalier.*)

UN FACTIONNAIRE, *l'arrêtant au haut des marches.* On ne passe pas!

FABIO. Il faut que je parle au ministre!

LE FACTIONNAIRE. On ne lui parle pas!

FABIO. Que je le voie, au moins!

LE FACTIONNAIRE. On ne le voit pas!

FABIO. Mais il est là, à cette fête!

LE FACTIONNAIRE. Raison de plus!.. on ne doit pas le déranger!

FABIO, *insistant.* Mais, cependant...

LE FACTIONNAIRE, *présentant la baïonnette.* Arrière! ou sinon...

FABIO, *redescendant.* On se ferait tuer... qu'on ne lui parlerait pas!.. et cependant le temps presse... Impossible de pénétrer jusqu'au ministre, qui est là... dans ce pavillon! et comment l'en faire sortir... à moins d'y mettre le feu?... C'est une idée!.. (*Se retournant vers la droite.*) Hein! que vois-je à travers le feuillage?.. Des gens armés... qui déjà viennent m'arrêter!.. Non! des flûtes et des clarinettes... troupe inoffensive que je connais!

SCENE VII.

FABIO, CHŒUR DE MUSICIENS ET DE CHORISTES, HOMMES ET DAMES.

CHŒUR.

Le maestro Cafarini
Est, dit-on, notre chef... et nous venons à lui...
De ces bosquets nous devons faire entendre
Des chants dont les accords parviendront jusqu'ici...
Et nous voulons savoir quel air il a choisi.

FABIO, *à part.*

O ciel!
(*Haut.*)
Vous demandez quel air il vous faut prendre?..
Le maestro Cafarini,
Dont je suis l'élève et l'ami,
M'a remis pour vous celui-ci...
(*Tirant de sa poche un rouleau de musique.*)
Tenez donc...
(*Il leur distribue des parties, en les divisant en trois groupes, qui se dispersent dans les jardins. — A lui-même.*)
Il a dit qu'il ne pouvait l'entendre...
Air charmant, par la peur que tu sais inspirer,
Puisses-tu, malgré lui, dans ces lieux l'attirer.
(*On entend, de loin, l'air que l'on joue en harmonie dans les bosquets à droite.*)
Bien! bien! très-bien! courage!
(*Il les encourage de loin et du geste, en leur battant la mesure.*)

SCENE VIII.

FABIO, *à l'entrée d'un bosquet à droite;* LE MARQUIS, *sortant du palais et redescendant l'escalier de marbre.*

LE MARQUIS, *hors de lui.*
Ah! juste ciel! qu'entends-je!

(Criant à tue-tête.)

Taisez-vous! taisez-vous!.. C'est incroyable... étrange!
Rien qu'aux premiers accords de cet air infernal,
La duchesse se trouve mal...
Ma fille aussi... le prince est pâle de colère...
Et chacun en désordre, interdit et tremblant...

(Criant au fond, à droite, où l'air se fait entendre.)

Taisez-vous! taisez-vous!.. l'on vous dit de vous taire!

(On entend l'air, au premier plan, à gauche.)

Allons, à d'autres maintenant!
Cernés de tous côtés!..

(A des domestiques qui sont derrière lui, et à qui il a fait signe de descendre.)

Courez donc à l'instant!

(Les domestiques sortent de différents côtés.)

ENSEMBLE, *sur le motif de l'air qu'on entend en harmonie au dehors, et qui diminue peu à peu.*

LE MARQUIS, *sans voir Fabio.*

Sur eux tous, anathème!
Ah! c'est pour en mourir!
Ah! je me sens moi-même
Prêt à m'évanouir!
Je ne sais si je veille...
Comme un son sépulcral,
Toujours à mon oreille
J'entends cet air fatal!
Mais je respire à l'aise...
Je renais.... je revien...
Enfin le bruit s'apaise
Et je n'entends plus rien,
Rien! rien!

FABIO, *à part, près de l'escalier.*

Grâce à mon stratagème,
Qui vient de réussir,
Je l'ai forcé lui-même,
Oui, lui-même à venir!
Ah! par quelle merveille
Cet air original
A-t-il sur son oreille
Un pouvoir si fatal!..
Mais il respire à l'aise!..
Quel bonheur est le sien!
Enfin le bruit s'apaise
Et l'on n'entend plus rien,
Rien! rien!

LE MARQUIS, *hors de lui.* Qui diable, aussi, a pu leur dire de jouer cet air révolutionnaire... cet air de lèse-majesté?..

FABIO, *s'avançant.* Moi, Monseigneur!

LE MARQUIS, *étonné.* Vous, Monsieur!.. Qu'est-ce que cela signifie?

FABIO, *à part.* C'est ce que j'allais lui demander!.. car plus je vais... moins je comprends... Mais, à tout prix, je saurai ce qui en est!

LE MARQUIS, *avec colère.* Me répondrez-vous, Monsieur?.. Qui vous a rendu aussi hardi?

FABIO. Le temps, qui nous presse... car, ce soir, vous devez me faire arrêter et jeter dans la citadelle de Parme... Je le sais... je sais tout... et la preuve... *(Montrant le papier que lui a remis Clélia.)* Connaissez-vous ce papier?..

LE MARQUIS, *à part.* O ciel! celui que j'ai glissé dans la corbeille à ouvrage de la princesse... *(Haut.)* Eh bien! Monsieur, parlez... expliquez-vous!

FABIO. Il n'y a pas d'explications!.. Je vous répèterai seulement... et je ne sors pas de là... que je sais tout!

LE MARQUIS, *à part.* Cafarini m'avait bien dit qu'il se doutait de... *(Haut.)* Je comprends, Monsieur... je comprends!..

FABIO, *à part.* Il est bien heureux!..

LE MARQUIS. Vous avez entendu hier?..

FABIO, *avec fermeté.* Oui, tout entendu!

LE MARQUIS, *avec effroi.* Silence!.. silence!.. Nous pouvons alors, et cela vaudra mieux... nous entendre... sans bruit et sans éclat...

FABIO. Oui, Monseigneur... entendons-nous!

LE MARQUIS. Entendons-nous!.. D'abord, je n'ai encore rien dit au prince... ni rien fait signer... Ainsi, vous ne serez pas arrêté.

FABIO. C'est toujours ça!.. Ensuite?

LE MARQUIS. Ensuite... vous faut-il de l'or?.. des titres?.. des places?..

FABIO, *à part, en cherchant.* Qu'est-ce que ça peut être?

LE MARQUIS. Vous faut-il celle de Cafarini... agent subalterne qu'on peut éloigner?..

FABIO. Non... je ne veux rien de tout cela... Je n'en ai pas besoin!

LE MARQUIS, *effrayé, à part.* Diable! c'est un intrigant... en grand... quelque ambitieux... *(Haut.)* Eh bien! Monsieur... que voulez-vous?..

FABIO. Je veux... la grâce pleine et entière du comte de Fiesque.

LE MARQUIS. O ciel!

FABIO, *vivement.* Qui est innocent... complètement innocent!

LE MARQUIS. Eh parbleu! je le sais de reste... je le sais aussi bien que vous!

FABIO. Il faut alors qu'il soit libre à l'instant même...

LE MARQUIS. Je ne demanderais pas mieux... Mais vous, qui savez ce qui en est... vous savez comme moi qu'il faut un coupable!

FABIO, *à part.* Qu'est-ce que ça peut être?

LE MARQUIS. Si nous le déclarons innocent... il en faut un autre...

FABIO. Certainement!

LE MARQUIS. Un autre qui prenne sa place... Car, pour satisfaire le prince, il faut que quelqu'un soit puni... Il faut, en un mot, une réparation... un châtiment... une tête qui tombe... Où la trouver?

FABIO. N'est-ce que cela?.. Voici la mienne!

LE MARQUIS. Allons donc! vous voulez rire!

FABIO. Nullement!.. Ça me convient... ça me plaît... C'est tout ce que je demande!

LE MARQUIS. Permettez donc... S'il en est ainsi... cela peut s'arranger... C'est donc vous... vous qui êtes le seul coupable?

FABIO. Oui!

LE MARQUIS. Vous en convenez?

FABIO. Oui!

LE MARQUIS. Et vous le direz... vous le soutiendrez devant le prince?..

FABIO. Devant tout le monde... si le comte est libre à l'instant!..

LE MARQUIS. Il va l'être!

FABIO. A l'instant même!

LE MARQUIS. Soyez tranquille!.. *(Parlant bas à un officier qui vient de descendre de l'escalier à gauche, et qui sort ensuite par la droite. — A Fabio.)* Et quant à vous, mon cher ami, croyez que, du reste, et d'ici là... tout ce que je pourrai faire pour adoucir et pour atténuer les choses... Mais vous tiendrez nos conventions... vous me le jurez?

FABIO. Devant Dieu! et sur l'honneur!

LE MARQUIS, *à part.* Il est fou!.. Mais si on n'employait en politique que des gens raisonnables... on deviendrait soi-même... absurde!.. *(Haut.)* Adieu, adieu, mon cher!.. C'est dit... ce ne sera pas long!.. *(Il sort par la gauche.)*

SCENE IX.

FABIO, *avec exaltation.* Dieu soit loué!.. ma faute est

réparée. . ma tâche est remplie! mon frère est sauvé!.. Et moi?.. Eh bien! moi, je mourrai à sa place... je l'ai promis... Et Gina, ma seule bienfaitrice et mon ange gardien... Gina, qui m'aimait... et que j'aime... Oui, oui... je l'aime!.. Et mourir... quand j'aurais pu l'épouser... quand le bonheur était là... Ah! je n'en étais pas digne...

SCENE X.

FABIO, CLÉLIA, LE COMTE, GINA, *entrant par la droite; puis* CAFARINI ET DES SOLDATS.

CLÉLIA ET GINA. Sauvé! sauvé!..

CLÉLIA, *au comte.* Votre innocence est reconnue... On vous rend à la liberté!

LE COMTE, *se jetant dans les bras de Fabio.* Fabio! mon frère!.. (*Ils s'embrassent.*)

GINA, *avec étonnement.* Son frère!

CLÉLIA. Eh oui!.. je le savais!

FABIO, *à Clélia.* Tenez, Signora, je vous rends ce papier que vous m'aviez confié... Le comte est libre!

CLÉLIA. Et plus que jamais en faveur... On lui rend son pouvoir et ses titres...

GINA. Et comment un tel changement est-il arrivé?..

CAFARINI, *qui vient d'entrer avec des soldats.* On connaît enfin le vrai coupable!..

CLÉLIA, GINA ET LE COMTE. Et quel est-il?

CAFARINI, *montrant Fabio.* Il a tout avoué... tout déclaré lui-même!

TOUS, *avec surprise.* Lui!..

FABIO, *vivement.* C'est la vérité!

CAFARINI. Vous l'entendez!

FABIO, *à l'officier des gardes.* Monsieur, je suis à vos ordres!

LE COMTE, *aux soldats, les arrêtant du geste.* Un instant... (*A Cafarini.*) Et qu'a-t-il fait?.. Je veux le savoir!

CAFARINI. Ce qu'il a fait?.. C'est lui qui a composé et remis à notre souveraine cette barcarolle, cette déclaration...

CLÉLIA, GINA ET LE COMTE. Lui!.. Ce n'est pas possible!

FABIO, *vivement.* Si vraiment... c'est moi!

CLÉLIA, *regardant le papier de musique que lui a rendu Fabio.* Et ceci est de votre écriture?..

FABIO, *de même.* Oui, oui... je l'atteste... c'est de moi!

GINA, *qui a jeté les yeux sur le papier.* Ce n'est pas vrai!.. C'est l'écriture de mon oncle...

CAFARINI, *voulant faire emmener Fabio par les soldats et sortir avec eux.* Allons-nous-en!..

LE COMTE, *aux soldats, leur montrant Cafarini.* Soldats... arrêtez Monsieur!

CAFARINI, *avec aplomb.* Et de quel droit?

LE COMTE. Je n'en dois compte à personne qu'au prince... car mon grade m'est rendu... et je commande seul en ce palais... Cette barcarolle, qui est de moi...

FABIO, *vivement et l'arrêtant.* Frère!..

LE COMTE, *continuant, avec force.* De moi!.. et dont on a changé le sens, a été remise à notre souveraine... (*A Cafarini.*) écrite de votre main!..

CAFARINI, *effrayé.* Ce n'est qu'une copie... je vous l'atteste!

LE COMTE. Et moi, j'atteste qu'aucun pouvoir ne vous sauvera...

CAFARINI. Mais le ministre...

LE COMTE. Pas même lui!.. Et si l'original de cet écrit ne m'est pas remis à l'instant même... vous serez pendu! (*Il fait signe à l'officier de s'éloigner avec ses soldats; ils sortent par la droite.*)

FINALE.

CAFARINI.

O ciel!

(*Après avoir hésité.*)
Tenez!..
(*Il donne le papier au comte, qui le lit.*)

CLÉLIA, *le regardant.*
Grand Dieu! c'est de mon père!
(*Au comte.*)
D'un sort fatal daignez le préserver!

LE COMTE.
Je ferai mon devoir...
(*A Fabio.*)
Frère...
C'est à moi, maintenant... à moi de te sauver!..
(*Le comte sort par la gauche.*)

SCENE XI.

CLÉLIA, FABIO, GINA, CAFARINI.

ENSEMBLE.

CLÉLIA.
Quel est le dessein qu'il médite?
De crainte, hélas! mon cœur hésite!
Me faut-il trembler en ce jour
Pour mon père ou pour mon amour?..

CAFARINI.
Quel est le dessein qu'il médite?
Pour ma tête j'en crains la suite!
Et mon premier jour à la cour
Doit-il être mon dernier jour?

GINA.
Quel est le dessein qu'il médite?
Hélas! quelle en sera la suite?
Il me faut trembler en ce jour
(*Regardant Cafarini et Fabio.*)
Pour ma famille ou mon amour!

FABIO.
Quel est le dessein qu'il médite?
Je dois mourir... je le mérite!
Mon seul regret est, dans ce jour,
De renoncer à tant d'amour!

SCENE XII.

LES MÊMES, LE MARQUIS ET LE COMTE, *sortant du palais, et descendant gravement l'escalier de marbre;* PLUSIEURS SEIGNEURS *et* DAMES DE LA COUR *les suivent.* — *Un grand silence s'établit.*

LE MARQUIS.
Écoutez tous!
(*D'un ton solennel, s'adressant à sa fille et lui montrant le comte de Fiesque.*)
Voici l'époux que je vous donne!

CLÉLIA, *poussant un cri de joie.*
O ciel!

LE MARQUIS, *sévèrement.*
Qu'on veuille ou non... je le veux! je l'ordonne!
Telle est ma loi!

CLÉLIA, *s'inclinant, avec joie.*
Je m'y soumets!

LE MARQUIS, *continuant, avec gravité.*
Quant au coupable... enfin son crime est éclairci!
On le connaît!

CLÉLIA, *vivement, montrant Cafarini.*
C'est lui!

LE MARQUIS, *froidement.*
Non pas!
(*Montrant Fabio.*)
C'est celui-ci!

GINA, *poussant un cri, et près de s'évanouir.*
Grand Dieu!

CAFARINI, *la soutenant dans ses bras.*
Rassure-toi, ma chère...
Je suis sauvé!

LE MARQUIS, *continuant.*
Mais nous savons aussi...
Et le prince est par nous instruit de ce mystère...
Que la musique a troublé sa raison...
Et qu'il est fou parfois!

FABIO, *se récriant.*
Moi!

LE COMTE, *lui serrant la main, et à demi-voix.*
Tais-toi donc!
Arrange-toi pour l'être...

LE MARQUIS, *continuant.*
En un mot, Son Altesse
Vient d'accorder sa grâce à la grande-duchesse...

LE COMTE.
Qui veut faire à la cour jouer son opéra!

FABIO, *poussant un cri.*
Ah! c'est vrai... je suis fou... de surprise et d'ivresse!

CAFARINI, *haussant les épaules.*
Pauvre insensé... de lui qui maintenant voudra?

GINA.
Moi! toujours moi!

FABIO, *courant à elle, et l'embrassant.*
Gina! Gina!
(*Se retournant vers le comte, le marquis et Cafarini.*)
Et sans peur maintenant chacun de nous dira :

REPRISE DE L'AIR.

LE COMTE, CLÉLIA, FABIO ET GINA.
Vous, qu'amour environne
Et comble de faveurs,
Ni sceptre, ni couronne,
Ne valent ses douceurs!
Oui, de celle qui m'est chère
J'obtiens donc enfin la foi...
Le plus heureux sur terre,
C'est moi! c'est moi! c'est moi!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Oui, la fortune et la grandeur
Ne donnent pas un tel bonheur.
Plaisirs des dieux, plaisirs des rois,
L'amour les range sous ses lois!

FIN DE LA BARCAROLLE.



CAGLIOSTRO

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 10 février 1844.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE SAINT-GEORGES.

MUSIQUE DE M. AD. ADAM.

Personnages.

LE COMTE DE CAGLIOSTRO.	M. CHOLLET.	LA CORILLA, cantatrice. . .	Mme ANNA THILLON.
LA MARQUISE DOUAIRIERE DE VOLMERANGE.	Mmes BOULANGER.	TOMASSI, paysan calabrais, sous le nom de CARACOLI.	MM. HENRI.
CÉCILE, sa petite-fille.	HENRI POTIER.	LE PRINCE DE VOLBERG. .	GRIGNON.
LE CHEVALIER DE SAINT-LUC, neveu de la marquise. .	M. MOCKER.		

La scène se passe, aux premier et troisième actes, à Versailles, dans les salons de la marquise; et au deuxième acte, à Paris, chez le comte de Cagliostro.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. Il y a une matinée chez la marquise de Volmérange. Elle tient une gazette à la main. Cécile, sa petite-fille, est assise auprès d'elle. Le prince tient un écheveau de soie qu'elle dévide. D'autres Dames et Seigneurs de la cour sont groupés çà et là dans le salon.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, CÉCILE, LE PRINCE, DAMES ET SEIGNEURS DE LA COUR.

LA MARQUISE, *lisant la gazette.*

« Un nouveau miracle authentique,
« Une guérison magnifique
« Du célèbre Cagliostro!
« Grâce au fluide magnétique
« Un commandeur paralytique
« Vient de danser le fandango! »

PLUSIEURS PERSONNES, *entre elles, à gauche.*

C'est absurde!

LA MARQUISE.

C'est admirable!

LE PRINCE.

C'est un grand homme!

PLUSIEURS PERSONNES, *à gauche.*

Un charlatan!

LE PRINCE.

De tout au monde il est capable.

CÉCILE, *à la marquise.*

Ah! le prince est son courtisan!

LA MARQUISE.

Comme lui, je suis fanatique.

LE PRINCE, *à ceux qui l'entourent.*

Et de son art presque magique
Votre esprit serait convaincu,
Si comme moi vous l'aviez vu!

PREMIER COUPLET.

Rien ne résiste à son génie;
Il sait guérir de tous les maux,
Par les plantes, les minéraux,
Le magnétisme et l'alchimie!
Par un art plus profond encor,
En se jouant, il fait de l'or!
Mais dans sa bienfaisance,
Gardant l'incognito,
A sa voix la souffrance
Disparaît subito.
Et voilà la science
Du grand Cagliostro!

TOUS.

A sa voix la souffrance
Disparaît subito,
Et voilà la science
Du grand Cagliostro!

DEUXIÈME COUPLET.

LE PRINCE.

Les philtres que son art compose
Conservent la force à nos jours,
La même constance aux amours,
La même fraîcheur à la rose!
(*A la marquise.*)
Je lui connais un élixir
Qui tout à coup fait rajeunir!
Et cette eau de Jouvence
Du premier numéro
Vous ramène en enfance
Lorsque l'on en boit trop...
Et voilà la science
Du grand Cagliostro!

TOUS.

On revient en enfance
Lorsque l'on en boit trop ..
Et voilà la science
Du grand Cagliostro!

SCENE II.

LES MÊMES, LE CHEVALIER DE SAINT-LUC, *entrant en riant.*

LE CHEVALIER.

Ah! l'aventure est trop plaisante!

LA MARQUISE.

C'est mon neveu le chevalier...
Qu'a-t-il donc?

LE CHEVALIER.

Laissez-moi, ma tante,
Rire d'un trait si singulier!..
Ce grand Cagliostro, qui fit votre conquête...

LE PRINCE, *vivement et se levant.*

Le chevalier, esprit fort et railleur,
Est connu pour son détracteur!

LE CHEVALIER.

Et vous pour son séide!.. Eh bien! donc, ce prophète,
Ce grand lama, ce dieu qui donne des trésors,
Je l'ai vu de mes yeux saisi par des recors!

LA MARQUISE.

Impossible!

LE CHEVALIER.

Arrêté pour dettes,
Comme un simple particulier.

LE PRINCE.

Lui, des dettes!

LE CHEVALIER.

Qu'il avait faites,
Et qu'il ne pouvait pas payer!

LA MARQUISE.

Vous n'y pensez pas, chevalier!

LE CHEVALIER.

Je l'ai vu! je l'ai vu!

TROISIÈME COUPLET.

C'est un docteur des plus habiles!
Qui, sur nous levant des impôts,
Fabrique de l'or pour les sots,
Avec l'argent des imbéciles!..
Oui, chez lui les trésors viendront
Tant que les autres en auront!
La fourbe et l'ignorance
Lui serviront d'écho!
Mais, au fond, sa puissance
Se réduit à zéro!
Et voilà la science
Du grand Cagliostro!

TOUS.

Quoi! voilà la science
Du grand Cagliostro!

LA MARQUISE ET LE PRINCE.

L'aventure est étrange.

LE CHEVALIER.

C'est lui, votre héros,
Qu'une lettre de change
Retient sous les barreaux.

LA MARQUISE ET LE PRINCE.

Non, non, c'est une erreur, je pense!

LE CHEVALIER.

Que des huissiers il brave la puissance,
Et je vais, subito,
Proclamer la science
Du grand Cagliostro!

SCENE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE; *puis* LE COMTE DE CAGLIOSTRO.

LE DOMESTIQUE, *ouvrant la porte du fond et annonçant à haute voix.* Le comte de Cagliostro! (*Cagliostro salue la marquise et toutes les dames.*)

LE PRINCE. C'est vous, monsieur le comte! (*Regardant le chevalier.*) On prétendait que vous veniez d'être arrêté!

CAGLIOSTRO, *gaiement.* C'est vrai! par une armée de recors! Comment l'avez-vous deviné?

LA MARQUISE. Mon neveu le chevalier vous avait vu...

CAGLIOSTRO. Et s'est empressé de vous apprendre les bonnes nouvelles... Celle-ci est en effet assez originale... Il paraît que j'ai une ressemblance malheureuse avec un de mes compatriotes, un nommé Joseph Balzamo, pauvre diable criblé de dettes... Un de ses créanciers, actuellement en France, avait cru le reconnaître en moi, au moment où je sortais du pied-à-terre que j'ai ici, à Versailles... Accident d'autant plus fâcheux qu'il peut se renouveler... Vous me direz à cela que je pourrais changer de figure... il ne serait pas en effet difficile de trouver mieux, surtout ici, Messieurs... mais je tiens à celle-ci... j'y suis habitué... J'ai donc réclamé, me disant le comte de Cagliostro, ce qu'ont attesté le marquis de Sénanges et quelques autres seigneurs que j'ai aperçus dans la foule... Déclarant, du reste, qu'on pouvait se présenter demain ou après, à mon hôtel, rue Saint-Claude, à Paris, où j'acquitterai les dettes de Joseph Balzamo!

LE CHEVALIER. Cela vous est si facile!

CAGLIOSTRO. Vous croyez, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER. Ne dit-on pas que vous avez trouvé le grand œuvre?

CAGLIOSTRO. Et quand ce serait... ce dont je ne conviens pas... vous tomberiez d'accord avec moi que c'est une découverte bien frivole en elle-même, et qu'on peut en faire de plus utiles pour l'humanité!

LE CHEVALIER, *avec ironie.* Celle, par exemple, de vivre un ou deux siècles.

CAGLIOSTRO. Eh! mais, ce n'est peut-être pas impossible!.. grâce à une recette à laquelle monsieur le chevalier ne croit pas.

LE CHEVALIER. Quelle est cette recette?

CAGLIOSTRO, *souriant.* La tempérance et la sagesse!

LA MARQUISE, *vivement.* Non, non... il y a d'autres secrets encore... car, quoique jeune en apparence, on prétend que vous avez vécu dans des temps fort éloignés!

CAGLIOSTRO. Moi! qui a dit cela, Madame?

LA MARQUISE. On a parlé d'une conversation que vous avez eue avec Anne d'Autriche!

CAGLIOSTRO, *vivement.* Jamais, Madame, jamais!.. Sa Majesté connaissait trop bien les convenances... (*Se reprenant.*) ou plutôt je veux dire qu'une pareille idée est si extravagante!..

LE CHEVALIER. Moins peut-être que vous ne voudriez le faire supposer... Mais, franchement, vous n'en croyez pas un mot?

CAGLIOSTRO. C'est ce qui vous trompe, monsieur le chevalier... loin de vous ressembler, moi je crois à tout

LE CHEVALIER. Même en vous?

LA MARQUISE, *d'un ton sévère.* Mon neveu!

LE CHEVALIER, *d'un ton ironique.* Même à la magie... à la sorcellerie?

CAGLIOSTRO. Pourquoi pas?.. il ne s'agit que de s'entendre sur les mots... Je crois tout possible à l'esprit humain... je crois que la nature n'a pas de secrets qui ne puissent être découverts par le génie et par la science... Seulement, ceux qui faisaient jadis de pareilles découvertes, nos pères les appelaient sorciers et les brûlaient... aujourd'hui, on se contente de les tourner en ridicule... dans quelques années peut-être, on trouvera juste de les honorer!

LE PRINCE, *lui prenant la main.* On commence déjà, monsieur le comte... Et vous pensez donc que ces grands secrets de la nature...

CAGLIOSTRO. Finiront tous par être connus!.. Oui, dans le suc des plantes ou dans la fusion des métaux, Dieu a placé les principes réparateurs ou vivifiants... (*S'arrêtant en souriant.*) Mais, pardon, Mesdames, pardon... j'oubliais que j'étais dans un salon et me croyais dans mon laboratoire!

LE PRINCE. Plût au ciel que nous y fussions avec vous!

LA MARQUISE. Cela nous arrivera... vous nous l'avez promis... (*Avec curiosité.*) Vous dites donc, monsieur le

comte, qu'il y aurait, par exemple, des secrets pour rajeunir?..

CAGLIOSTRO. Je ne dis pas non!

LE PRINCE, *avec curiosité.* Des plantes ou des philtres pour se faire aimer?..

CAGLIOSTRO. Ce n'est pas impossible!

CÉCILE, *vivement.* Il y en aurait?

CAGLIOSTRO. Oui, sans doute!.. (*Galamment.*) Mais, vous, Mademoiselle, à quoi bon vous en informer?

LE CHEVALIER, *d'un air railleur.* Et ces secrets, vous les possédez?..

CAGLIOSTRO. Je ne m'en vante pas! mais je suis sûr qu'ils existent!

LE CHEVALIER, *haussant les épaules.* Allons donc! c'est impossible!

CAGLIOSTRO. Eh! mon Dieu, oui, impossible!.. c'est ce que tout le monde dit!.. Avant qu'on eût découvert le secret de diriger la foudre ou de s'élever dans les airs... vous auriez, comme aujourd'hui, crié à l'impossible... car on appelle impossible tout ce qui est inconnu... et ce que vous ne connaissez pas, Monsieur, je le connais. Le magnétisme, que vous méprisez, me donne parfois le don de seconde vue... Il me permet de traverser les plis de cette étoffe, et de voir là, dans la poche de votre habit, une lettre qui ne doit pas y avoir été placée depuis longtemps... car elle vient d'être décachetée... l'écriture me ferait même supposer qu'elle vient de la main d'une femme... si la signature ne me l'attestait pas!

LE CHEVALIER. Monsieur!

CAGLIOSTRO. Ne craignez rien!.. je ne regarde plus... Ce serait une indiscrétion dont je suis incapable.

CÉCILE, *avec émotion.* Comment! il serait vrai?

CAGLIOSTRO. Monsieur le chevalier n'a qu'à vous montrer si je me trompe!

CÉCILE. Voyons, mon cousin, voyons!

LE PRINCE. Oui, chevalier... vous ne pouvez nous refuser cette satisfaction.

LE CHEVALIER, *à Cécile qui le presse.* Eh! non, ma cousine... la lettre la plus insignifiante...

CECILE. Enfin, il y en a une! (*On entend au dehors un grand bruit. Tout le monde court aux fenêtres.*)

LE PRINCE, *après avoir regardé par la fenêtre.* Un carrosse versé à la porte de l'hôtel... un cocher maladroit!

LE CHEVALIER, *de même.* Une personne blessée!

CÉCILE. Ah! mon Dieu! tuée, peut-être?..

LA MARQUISE. Courez, mon neveu! offrez ma maison, ainsi que nos soins et nos secours! (*Le chevalier et le prince sortent.*)

LA MARQUISE, *à Cagliostro.* Nous comptons toujours demain soir sur monsieur le comte et sur la séance de somnambulisme qu'il nous a promise.

CAGLIOSTRO. Je n'ai garde d'y manquer!

LA MARQUISE. Vous aurez une royale assemblée... car toutes les personnes de la cour me demandent des invitations... et mon salon ne pourra contenir la foule de vos admirateurs... (*Regardant vers le fond.*) Qu'ai-je vu!

SCENE IV.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE CARACOLI, *blessé, ramené par* LE CHEVALIER *et par* LE PRINCE, *qui le soutiennent.*

TOUS.

Ah! quelle pâleur est la sienne!
Hélas! il se soutient à peine.

LE PRINCE.

Grâce au ciel! il respire encor!

CARACOLI.

Ah! ze souis fini!.. ze souis mort!

LA MARQUISE, *au chevalier.*

Quel est-il? répondez, de grâce?

LE CHEVALIER.

Un étranger de noble race.

LE PRINCE.

Le marquis de Caracoli!

CARACOLI.

Ah! ze souis mort!.. ze souis fini!

LA MARQUISE.

Où Son Altesse souffre-t-elle?

CARACOLI.

Z'ai le pied brisé.

CAGLIOSTRO, *à la marquise.*

Ce n'est rien!

CARACOLI.

Le bras fracassé.

CAGLIOSTRO, *de même.*

Ce n'est rien.

CARACOLI, *portant la main à sa tête.*

Ze sens se troubler ma cervelle!

CAGLIOSTRO, *de même.*

C'est plus grave... Je le vois bien!
Car la commotion fut telle
Que l'épanchement au cerveau
Est immanquable!..

CÉCILE.

Ah! quel malheur nouveau!

LA MARQUISE, *bas, à Cagliostro.*

Sa perte alors...

CAGLIOSTRO.

Est imminente!

LA MARQUISE, *à un de ses gens.*

Hé! vite! hé! vite! un médecin!
Courez!

LE CHEVALIER.

Y pensez-vous, ma tante?
Quand vous avez là, sous la main,
Celui qui sauverait d'un mot le genre humain!

CAGLIOSTRO.

Moi!

LE CHEVALIER.

Vous!
(*Avec ironie.*)
Allons! allons!
Avec deux ou trois mots,
Vous guérirez ses maux!
C'est un heureux hasard!
Déployez tout votre art...
Chacun, de vous attend
Un miracle éclatant;
Allons! allons!
Nous attendons...

TOUS, *à Cagliostro.*

Allons! allons!

CAGLIOSTRO, *avec embarras.*

Mais, pris à l'improviste...
Sans être préparé...

LE CHEVALIER, *avec ironie.*

Quoi! devant le péril,
Ce grand docteur, ce savant alchimiste,
De son talent douterait-il?

LE MARQUIS, LE PRINCE ET LE CHOEUR.

O ciel! hésiterait-il!

CAGLIOSTRO, *à Caracoli, lui présentant une petite boîte.*

Si Monseigneur pourtant veut se résoudre
A respirer un peu de cette poudre...
(*Montrant Caracoli.*)
Voyez comme soudain ses effets sont puissants :
La vie et la chaleur vont ranimer ses sens!

CARACOLI.

O ciel!

CAGLIOSTRO, *le magnétisant toujours.*

Silence!

TOUS, *avec anxiété.*
Eh bien?

CARACOLI.
Mon cerveau se dégage.
Ze renais!..
(*Remuant la main, puis le bras.*)
De mon bras ze retrouve l'usage!
(*Se frottant la poitrine.*)
D'un bien-être inconnu mon cœur est rézoui!

CAGLIOSTRO, *avec enthousiasme.*
Levez-vous, Monseigneur, car vous êtes guéri!
(*Caracoli se lève vivement et tout le monde pousse un cri.*)

TOUS.
Honneur! honneur au savant Cagliostro!

CARACOLI, *étonné.*
Que dites-vous? le comte de Cagliostro!
Mais c'est un anze, un dio bien piu tosto!
Ah! zour heureux! ô vue enchanteresse,
Ah! sur mon cœur souffrez que ze vous presse.
Et de ce bras reconnaissant
Que ze dois à votre talent!

ENSEMBLE.

CAGLIOSTRO.
Grâce, je vous prie,
Pour ma modestie!
Mon humble génie
Est vraiment honteux.
Mais à votre vue,
L'envie est vaincue,
Et mon âme émue
En rend grâce aux dieux!

CARACOLI ET LE CHOEUR.
Vive la magie!
Vive l'alchimie!
Honneur au génie
Inspiré des dieux!
Pour lui, dans nos rues,
Dressons des statues,
Et portons aux nues
Son nom glorieux!

LE CHEVALIER.
Malgré sa magie
Et son alchimie,
Pour moi son génie
Est encor douteux.
Je veux qu'à leur vue,
Par moi soit vaincue
La fourbe inconnue
Qui trompe leurs yeux!

CAGLIOSTRO, *bas, à la marquise, montrant Caracoli.*
A sortir loin qu'il se hasarde,
Qu'il reste en votre hôtel...

LA MARQUISE.
Oui, certes, je le garde
Jusqu'à ce soir...

CARACOLI.
Et même ze le sens,
Quelques vins généreux, quelques mets succulents,
Ne me déplairaient pas...
(*Geste de colère de Cagliostro.*)
Si telle est l'ordonnance...

LE PRINCE, *à Cagliostro.*
Il faut que je vous parle ici quelques instants!

CÉCILE, *bas, à Cagliostro.*
Ah! daignez m'accorder un instant d'audience...
Tout à l'heure au jardin!

LA MARQUISE, *bas, à Cagliostro.*
Tout à l'heure au salon!

CAGLIOSTRO, *à part, les regardant tous trois.*
Tout le monde à la fois!.. C'est bon! c'est bon! c'est bon!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

CAGLIOSTRO.
Grâce, je vous prie,
Pour ma modestie, etc.

TOUS.
Vive la magie!
Vive l'alchimie! etc.

LE CHEVALIER.
Malgré sa magie
Et son alchimie, etc.

SCENE V.

CAGLIOSTRO, CARACOLI, *se carrant dans un fauteuil d'un air triomphant.*

CARACOLI. Eh bien! mio maestro?

CAGLIOSTRO, *regardant si tout le monde est sorti.* Silence!

CARACOLI. Êtes-vi content?

CAGLIOSTRO, *vivement et à voix basse.* Oui, excepté les vins généreux et les mets succulents qui étaient superflus.

CARACOLI. Ze les trouve, moi, très-nécessaires.

CAGLIOSTRO. Silence, te dis-je!.. Je t'ai fait rester jusqu'à ce soir dans la maison, pour que tu puisses tout voir et entendre... Il y a ici une dot d'un million à toucher.

CARACOLI. Capisco!.. ma la grand'mère?

CAGLIOSTRO. Est déjà gagnée.

CARACOLI. Et la zeune personne?

CAGLIOSTRO. Je n'en désespère pas.

CARACOLI. Si vi y parvenez... ze me prosterne, ô maestro!..

CAGLIOSTRO. Nous n'avons à craindre que le chevalier de Saint-Luc, son cousin, jeune seigneur riche et maître de sa fortune... Il adore sa cousine.

CARACOLI. C'est fâcheux per vi... per un mari!

CAGLIOSTRO. Peu m'importe!.. mais il me déteste et peut me perdre... Il faut le prévenir.

CARACOLI. Et comment?

CAGLIOSTRO. Il y a quelque intrigue sous jeu... Une lettre qu'on lui remettait avec mystère au moment où il entrait à l'hôtel... Je l'ai vue... une lettre qu'il a refusé de montrer.

CARACOLI. A quel sujet?

CAGLIOSTRO. C'est à toi de le savoir... en observant.

CARACOLI. C'est-à-dire, en regardant et en écoutant.

CAGLIOSTRO. Tu n'es ici que pour cela... On vient.

CARACOLI. Est-ce lui?

CAGLIOSTRO. Non! le prince bavarois, grand seigneur millionnaire, qui se jetterait pour moi dans le feu.

CARACOLI. Si vi pouviez l'y faire fondre en lingot d'or per nos créanciers qui commencent à se montrer.

CAGLIOSTRO. Qui te dit que je n'y ai pas déjà pensé?

CARACOLI, *à voix haute.* O grand homme!

SCENE VI.

LES MÊMES, LE PRINCE.

LE PRINCE. Oui, grand homme!.. Et d'après ce que j'ai vu, tout lui est possible!

CAGLIOSTRO. Vous vous exagérez quelques résultats, dus au hasard plus qu'à la science!

LE PRINCE. Je peux parler sans crainte devant Monsieur qui vous doit la vie... et moi, je viens vous demander bien plus encore... oui... plus que la vie!

CARACOLI. Vi m'étonnez!.. car ze connais peu de choses piu indispensables et piu utiles per vivre.

LE PRINCE. J'ai un nom, de la naissance... je ne suis pas mal...

CARACOLI. Vi êtes très-bien!

LE PRINCE. Je suis un des plus riches seigneurs de la

Bavière, et, de plus, amoureux à en perdre la tête, d'une personne qui ne m'aime pas et se moque de moi!

CAGLIOSTRO. Ce n'est pas naturel!

CARACOLI. Il y a un sort!

LE PRINCE. C'est ce qui me semble!.. Et ne pourrait-on pas combattre ce sort?

CAGLIOSTRO. Je vous ai dit que tout était possible.

LE PRINCE, *avec transport*. Ah! tout ce que je possède est à vous!

CAGLIOSTRO. Quelle est cette personne?

LE PRINCE, *vivement*. Ce qu'elle est!.. charmante, adorable!.. Rien que d'en parler, le cœur me bat, et la fièvre me prend... Voyez plutôt...

CARACOLI. Pauvre prince!

CAGLIOSTRO. Je vous demande qui elle est?

LE PRINCE. Une fée, une magicienne, une sorcière!..

CAGLIOSTRO. Mais son rang?.. une comtesse, une marquise?

LE PRINCE. Si ce n'était que cela, je n'aurais pas besoin de vous.

CAGLIOSTRO. O ciel! une princesse?

LE PRINCE. Bien plus encore!.. une reine, une déesse... la diva Corilla, la première cantatrice de l'Italie!

CAGLIOSTRO. Pardon! pardon... absent du pays depuis cinq ans, je ne connais pas...

CARACOLI. Ze connais pas davantage!

LE PRINCE. Vous ne connaissez pas la Corilla?.. la prima donna de San Carlo!.. c'est là où je l'ai vue et entendue pour la première fois... Depuis, elle a été à Venise et à Milan... je l'y ai suivie et admirée de loin, et toujours aux premières loges... Elle est depuis quelques jours à Paris... voilà pourquoi je suis venu en France... et comme elle doit bientôt partir pour Vienne, je m'apprête à voyager en Allemagne... C'est ainsi que j'aurai fait mon tour d'Europe.

CAGLIOSTRO. Et elle ne vous aime pas?

LE PRINCE. Non, monsieur le comte!

CARACOLI. Elle veut que vi l'épousiez!

LE PRINCE. Je le lui ai proposé... et elle refuse!

CAGLIOSTRO, *étonné*. Votre main et votre fortune?

LE PRINCE. Oui, Monsieur!

CAGLIOSTRO. Oh! ce n'est pas une cantatrice comme une autre.

LE PRINCE. Je le crois bien... Une froideur, une indifférence!.. Voilà pourquoi ce n'est pas trop de vos philtres les plus rares, les plus précieux... N'épargnez rien... Si, avec ma fortune, dont je ne sais que faire, j'achète le bonheur qui me manque, c'est tout bénéfice... (*Se mettant à table.*) Et un mot de moi sur mon banquier... Que vous faut-il? dix, vingt mille livres?

CAGLIOSTRO. C'est trop! c'est trop... la moitié suffira... d'abord... plus tard, nous verrons!

LE PRINCE, *avec ivresse*. Elle m'aimera donc! elle m'aimera donc bien?

CAGLIOSTRO. Pas tout de suite... ni trop vivement... Il ne faut jamais de doses trop fortes, surtout en amour, qui demande au contraire à être pris peu et souvent.

LE PRINCE. Qu'elle commence par ne plus me haïr et par me supporter... voilà tout ce que je demande.

CAGLIOSTRO. Nous y arriverons... Vous me présenterez à elle...

LE PRINCE. Elle passe toute la journée à Paris... elle me l'a dit, et ne veut recevoir personne... C'est pour cela que je suis venu à Versailles, faire ma cour au roi et au cardinal de Rohan, à qui j'ai un service à demander!

CAGLIOSTRO. Pour vous?

LE PRINCE. Non, pour elle! toujours pour elle!..

CAGLIOSTRO. C'est bien... A demain donc!.. et bientôt, je l'espère, je vous remettrai cette fiole! Silence! (*Un domestique entre par la porte à gauche, et s'adresse à Caracoli.*)

LE DOMESTIQUE. Madame a fait préparer pour monsieur le marquis une collation dans la pièce à côté.

CARACOLI, *vivement*. Z'y vais!

CAGLIOSTRO, *bas*. Et observe toujours!

CARACOLI, *bas*. A zeun, ze souis mauvais observateur... ma, dès que z'aurai manzé...

LE DOMESTIQUE, *à Cagliostro*. Madame la marquise prie monsieur le comte de l'attendre ici, dans une demi-heure. (*Le domestique sort.*)

CAGLIOSTRO. Oui, certes! (*A part.*) Et sa petite-fille qui m'attend au jardin... j'y cours... Il faut de l'ordre dans ses rendez-vous... (*Au prince.*) Adieu, Monseigneur, dès demain... dès aujourd'hui même, cela ira mieux, je vous le promets... (*Il sort par la porte du fond, et Caracoli par la porte à gauche.*)

SCENE VII.

LE PRINCE, *seul*. Cela ira mieux, dit-il... Je n'ose y croire encore... et cependant, il est si habile, il produit des effets si étonnants, que s'il veut employer en ma faveur cette puissance sympathique et attractive dont il parlait...

SCENE VIII.

LE PRINCE, CORILLA, *entrant par la porte à gauche.*

LE PRINCE, *poussant un cri*. Dieu! c'est elle! c'est Corilla!

CORILLA, *étonnée*. Le prince!

LE PRINCE. Vous, qui d'aujourd'hui ne deviez pas quitter Versailles...

CORILLA. Vous l'avez dit.

LE PRINCE. Ici, dans l'hôtel de la marquise de Volmérange, où vous veniez pour moi?

CORILLA, *souriant*. Vous vous trompez!

LE PRINCE. Allons donc!.. qui pourrait vous amener chez la marquise, que vous ne connaissez pas!

CORILLA. C'est mon secret!.. Je déteste les gens curieux... et vous êtes toujours là, devant moi, comme un point d'interrogation!

LE PRINCE, *galamment*. Vous voulez dire d'admiration!

CORILLA. C'est mieux!.. Eh bien! Monsieur, je venais étudier les modes de la cour, moi, étrangère, qui n'ai encore pris ni la poudre, ni les mouches... Mais vous-même, pourquoi me surprendre à Versailles? Qu'y venez-vous faire?

LE PRINCE. Solliciter pour vous et appuyer de nouveau auprès du cardinal de Rohan la demande que vous avez adressée à la cour de Rome... Vous, Corilla, avoir des affaires avec le Saint-Siége... qu'est-ce que ce peut être?

CORILLA, *sévèrement*. C'est mon secret!

LE PRINCE. C'est juste, c'est juste... je me tais... Plus qu'un mot seulement... sur une affaire personnelle...

CORILLA. Soit! si vous vous dépêchez.

LE PRINCE. Dites-moi... si aujourd'hui, dans ce moment, ma présence vous impatiente comme à l'ordinaire.

CORILLA. Pas autant!

LE PRINCE. Bravo! ça commence!.. Et si malgré vous, bientôt peut-être, vous alliez m'aimer... Hein? vous en seriez bien étonnée...

CORILLA, *gaiement*. Moi! ma foi, non!

CAVATINE.

C'est un caprice
Qui rend propice
La cantatrice
Au cœur changeant!
Sachez attendre
Un aveu tendre
Qui peut dépendre
D'un seul instant!
Vous êtes le plus estimable
De tous les princes bavarois;

Je devrais vous trouver aimable,
Et je le voudrais quelquefois...
Oui, oui, je le voudrais...
Mais... mais...
C'est un caprice
Qui rend propice, etc.

Maintenant, partez, laissez-moi
Seule en ces lieux! je le désire...
Comment! vous hésitez, je croi!
Vous osez demander pourquoi?
Pourquoi? pourquoi?
Le prince salue et s'éloigne.)
C'est bien! c'est bien! vous comprenez!
(*A part, le regardant s'éloigner.*)
Ah! vraiment, tant d'obéissance
Me touche le cœur!..
(*Haut.*)
Revenez!
(*Le prince accourt auprès d'elle.*)
Je vous dois une récompense.
(*Lui tendant sa main à baiser.*)
Tenez! Monsieur, tenez! tenez!
(*Le prince porte vivement la main de Corilla à ses lèvres.*)
Vous le voyez!
C'est un caprice
Qui rend propice
La cantatrice
Au cœur changeant!
Et maintenant
Partez... oui, partez sur-le-champ!
(*Le prince sort par le fond.*)

SCENE IX.

CORILLA, *seule; puis* LE CHEVALIER.

CORILLA. Oui, certes, il mériterait d'être aimé, si la raison pouvait compter pour quelque chose en amour! (*Apercevant le chevalier qui entre par la porte à droite.*) Ah! vous voilà, chevalier!

LE CHEVALIER, *d'un air effrayé.* Corilla!

CORILLA. Après la lettre qui vous prévenait de ma visite, il me semble qu'elle ne devrait pas vous étonner...

LE CHEVALIER. Si vraiment... car je vous avais répondu sur-le-champ, à l'hôtel où vous deviez descendre... que c'était moi qui, ce soir, irais vous trouver.

CORILLA. Et pourquoi?

SCENE X.

LES MÊMES, CARACOLI, *ouvrant la porte à gauche.*

CARACOLI, *apercevant le chevalier.* Ah! notre chevalier en tête-à-tête avec une zolie dame qui n'est pas sa cousine... Ascoltiamo! (*Il rentre dans le cabinet.*)

CORILLA, *continuant de causer avec le chevalier.* Eh oui! sans doute, Monsieur, pourquoi?

LE CHEVALIER. Parce que dans cet hôtel, où je demeure avec ma tante, ma grand'tante, la douairière de Volmérange ..

CORILLA, *riant.* Celle qui eut autrefois à la cour une si grande réputation de beauté et de coquetterie... Elle ne saurait être l'ennemie des amours... et ne peut vous blâmer d'employer votre jeunesse comme elle a employé la sienne.

LE CHEVALIER, *avec embarras.* Mais, au contraire... elle est sévère maintenant pour tout le temps...

CORILLA, *riant.* Où elle ne l'a pas été... Cela fait bien de l'arriéré... Mais peu vous importe, à vous, que votre fortune et votre position rendent indépendant... Et puis, il faudra bien qu'un jour ou l'autre, vous me présentiez à ma nouvelle famille.

LE CHEVALIER. O ciel! que voulez-vous dire?

CORILLA. Que bientôt, je l'espère, il n'y aura plus d'obstacle... Oui, Monsieur, lorsque votre père vous a envoyé en Italie, pour former votre jeunesse... et que vous avez commencé par vous jeter dans le Tibre, pour me sauver, moi, pauvre fille, qui allais me noyer par désespoir... quand vous vous êtes mis, après cela, à m'adorer et à vouloir m'épouser...

LE CHEVALIER. Corilla!

CORILLA. Ah! je n'ai rien oublié... ni vos serments, ni les miens... ceux de nous aimer toujours... dans la misère comme dans la fortune... malgré le temps, malgré l'absence, malgré les séductions... et elles ne m'ont pas manqué, je vous prie de le croire!.. Mes succès m'ont entourée d'adorateurs que j'ai tous repoussés... tous, je te le jure... Tu étais mon premier amour, et j'y suis restée fidèle... Moi, d'abord, j'ai toujours été bizarre et originale... Vous le savez mieux que personne, Monsieur, puisque, malgré vos instances, j'ai refusé votre main, tant qu'a vécu votre père.

LE CHEVALIER. C'est vrai!

CORILLA. C'était là un obstacle... de votre côté... et peut-être du mien y en avait-il aussi!

LE CHEVALIER. Et lesquels?

CORILLA. Je ne vous en ai jamais parlé... parce qu'alors ils étaient invincibles... mais bientôt, je l'espère, ils n'existeront plus... Demain, après-demain peut-être, j'en aurai l'assurance!

LE CHEVALIER. En vérité, Corilla, je ne vous comprends pas...

CORILLA. Et vous n'avez besoin de rien comprendre... sinon que je vous aime... et que je suis venue en France, non pour y briller, comme vos journaux le supposent... mais pour vous revoir et pour vous dire : Tu m'aimais quand je n'avais rien... et maintenant que j'ai gloire, fortune et renommée, je te les dois et je te les apporte!

LE CHEVALIER, *avec embarras.* Ah! que de reconnaissance!.. et comment m'acquitter... Mais il faut que je vous voie, que je vous parle sur de nouveaux embarras, bien légers sans doute, suscités par...

CORILLA. Par qui? par votre grand'tante?.. Vous ne lui devez rien, que des respects et des petits-neveux... et si vous n'osez lui avouer la vérité... je m'en charge... J'ai là vos lettres, vos bagues, vos cheveux, votre promesse de mariage... J'ai tout gardé, jusqu'au poignard que vous m'avez permis de vous plonger dans le cœur, si vous m'étiez infidèle... J'expliquerai à madame la marquise la valeur de tous ces gages... Elle la comprendra, j'en suis sûre... ne fût-ce que de souvenir... et je vous apporte son consentement.

LE CHEVALIER. Oui, oui! mais pas aujourd'hui... car il faut éviter le bruit et le scandale... et elle a chez elle une nombreuse réunion qui doit ignorer nos affaires de famille...

CORILLA. C'est juste, et quand on me donne de bonnes raisons...

LE CHEVALIER. Demain donc, demain, j'irai vous retrouver à Paris... et d'ici là, je me serai décidé à avoir du caractère, et à prendre un parti.

CORILLA. A merveille!.. je retourne à mon hôtel, aux *Armes de France*, reprendre ma voiture.

LE CHEVALIER. Oui, oui, partez!

CORILLA. Eh bien! Monsieur, vous ne m'embrassez pas?

LE CHEVALIER. Si, vraiment!.. (*Il l'embrasse et s'arrête.*) Dieu! j'avais cru entendre...

CORILLA. Votre grand'tante!.. Prenez garde, chevalier... (*D'un ton tragique.*) je vais devenir jalouse... et me servir contre elle du poignard qui vous était destiné... (*Gaiement.*) Adieu, mon ami, à demain! (*Elle sort par le fond.*)

SCENE XI.

LE CHEVALIER, *seul.* Grâce au ciel! elle s'éloigne!..

Plus aimable et plus jolie, s'il est possible... qu'au temps où je l'aimais... Oui, quand je l'aimais .. car je suis encore à m'expliquer comment il s'est fait que peu à peu, depuis trois ans, je ne l'aime plus.

RÉCITATIF.

Qu'ai-je dit! quel blasphème! ah! je l'aime toujours!
Mais il en est une autre, hélas! qui m'est plus chère.
Un amour pur, véritable, sincère,
Et pour lequel je donnerais mes jours!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Léger par goût et par système,
D'amour chaque jour je changeais;
Mon cœur séduit n'est plus le même...
Cécile, je t'ai vue... et j'aime
Pour jamais!
Oui, pour jamais!

DEUXIÈME COUPLET.

Adieu, beautés au cœur volage!
Adieu, j'ai brisé vos filets!
Grâce à l'amour, je deviens sage;
J'aime Cécile et je m'engage
Pour jamais,
Oui, pour jamais!

Ah! c'est ma tante! Allons! pas de temps à perdre pour faire ma demande...

SCENE XII.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *sortant de la porte à droite, et à la cantonade.* Je n'y suis pour personne... (*Se retournant avec impatience.*) Ah! c'est vous, chevalier!

LE CHEVALIER. Je vous retiendrai à peine quelques minutes... Je ne vous dirai pas qu'une alliance entre ma cousine et moi réunirait les biens de nos deux maisons; que la volonté de mon père, que les convenances, que tout s'accorde en faveur de ce mariage... mais je vous avouerai que j'aime Cécile, que je ne puis vivre sans elle... et je viens, madame la marquise, vous demander de vouloir bien m'accorder la main de votre petite-fille!

LA MARQUISE. Je ne puis répondre à ce brusque aveu, sans avoir consulté Cécile... et je vous demande...

LE CHEVALIER. Ah! tout le temps que vous voudrez... mais ce soir, ma tante, ce soir, je vous en supplie...

LA MARQUISE. Soit!

LE CHEVALIER. Vous me permettrez donc de revenir vous présenter mes hommages? (*Il lui baise la main, et sort par la droite.*)

SCENE XIII.

LA MARQUISE, CAGLIOSTRO, *entrant par la porte du fond.*

CAGLIOLTRO. Enfin, me voici libre et tout à vous, Madame!

LA MARQUISE, *indiquant la porte à gauche.* Silence! Voyez à cette porte! (*Elle va, pendant ce temps, regarder à la porte à droite.*)

CAGLIOSTRO, *entr'ouvant la porte à gauche, et apercevant Caracoli, lui dit à demi-voix:* Ah! tu es toujours là?

CARACOLI, *de même.* Le rival a fait sa demande officielle... Je l'ai entendu et bien d'autres choses encore!

CAGLIOSTRO, *vivement, poussant la porte.* C'est bien; écoute et sois à ta réplique.

LA MARQUISE, *revenant.* Nous sommes seuls!.. Personne...

CAGLIOSTRO. Personne!..

LA MARQUISE. Ne peut venir nous interrompre?

CAGLIOSTRO, *à part.* Per Dio! qu'est-ce que cela signifie?

LA MARQUISE. Veuillez vous asseoir près de moi... plus près...

CAGLIOSTRO, *s'asseyant, à part.* Est-ce que je serais voué aux grandes aventures!

LA MARQUISE. Monsieur le comte, vos talents et votre mérite...

CAGLIOSTRO, *à part.* Je crains d'en avoir trop!

LA MARQUISE. M'ont inspiré une confiance dont je vais vous donner la plus grande de toutes les preuves.

CAGLIOSTRO, *à part.* Ceci devient effrayant!

LA MARQUISE. Le rang et la fortune que je possède, ma position à la cour, ne m'empêchent pas d'être la plus malheureuse des femmes... et je donnerais à l'instant tout ce que j'ai... pour ce que je n'ai plus...

GAGLIOSTRO. Que voulez-vous dire, Madame?

LA MARQUISE. Telle que vous me voyez, monsieur le comte, j'ai été adorée, courtisée; le feu roi lui-même et toute sa cour ont été à mes pieds... Enfin, j'ai eu la jeunesse la plus brillante, la plus folle, la plus enivrante... et cette jeunesse je l'ai fait durer, je puis le dire, aussi longtemps que possible... Mais enfin, l'on a beau faire... il vient un moment où l'on est obligé de l'abandonner... c'est celui où décidément...

GAGLIOSTRO. Elle vous abandonne!

LA MARQUISE. Vous l'avez dit... C'est elle qui a commencé... et depuis, je ne l'ai jamais revue... mais jamais aussi je n'ai cessé d'y penser et de la regretter... Il n'y a pas de nuit où je ne me retrouve, en rêve, devant une glace... avec mes attraits et ma fraîcheur de dix-huit ans... ou bien, je me vois entrer dans les salons de Versailles... dans un bal à la cour!..

CAGLIOSTRO. En grande toilette?

LA MARQUISE. Au contraire!.. en robe de gaze... les bras nus et une rose dans les cheveux... et de tous les coins de la salle s'élèvent des exclamations de surprise, d'amour, d'envie... murmures enivrants qui, par malheur! me réveillent et me désespèrent... Eh bien! monsieur le comte, eh bien! dites-moi... n'y aurait-il pas moyen de faire de mon rêve une réalité?

CAGLIOSTRO. Quoi! c'est cela que vous me demandez?

LA MARQUISE. Répondez-moi, de grâce!

CAGLIOSTRO, *à part.* Ma foi, il faut tout risquer!

LA MARQUISE. Cela est-il possible?

CAGLIOSTRO, *avec aplomb.* Oui, Madame!

LA MARQUISE, *poussant un cri.* Ah! je vous crois!.. car le cœur me bat déjà comme à quinze ans! il les a...

CAGLIOSTRO. Le difficile maintenant est que tout le reste revienne au même âge... et pour y parvenir...

LA MARQUISE. Vous avez dit que cela était possible!

CAGLIOSTRO. Eh! sans doute!.. mais je dois vous parler avec franchise...

LA MARQUISE. Il le faut!

CAGLIOSTRO. Si je tente une pareille entreprise...

LA MARQUISE Eh bien!

CAGLIOSTRO. Quel en sera le prix?

LA MARQUISE. Je vous l'ai dit... tout ce que je possède... toute ma fortune!

CAGLIOSTRO. La fortune, j'y tiens peu!.. car je puis, si j'en prends la peine, éclipser tous vos fermiers généraux.

LA MARQUISE. C'est vrai!

CAGLIOSTRO. Quant aux titres et aux honneurs, croyez-vous que roi ou ministre les refuse à celui qui peut prolonger leurs jours et leur pouvoir?

LA MARQUISE. C'est vrai! Que puis-je donc pour vous?

CAGLIOSTRO. Je vais vous le dire... J'ai vu mademoiselle Cécile, votre petite-fille... Elle a seize ans... elle est charmante, elle ressemble à ce que vous étiez autrefois... ou plutôt à ce que vous allez être... c'est vous dire, madame la marquise, que je n'ai pu la voir sans l'aimer!

LA MARQUISE. O ciel!

CAGLIOSTRO. Nommez-moi votre gendre... et je fais pour vous, ma belle-mère, ce que je ne ferais pour personne au monde... et je vous donne à la fois la plus grande preuve de mon amour et de mon désintéressement... Car vous faire rétrograder jusqu'à seize ans... c'est vous dire assez que je ne compte pas sur votre succession!

LA MARQUISE. Oui, oui, vous avez raison... mais mon neveu qui à l'instant même vient de me demander sa cousine en mariage...

CAGLIOSTRO Et vous avez promis?

LA MARQUISE. Rien encore... mais ce soir, il doit venir chercher ma réponse.

CAGLIOSTRO. Je me retire, Madame

LA MARQUISE. Non, non... restez!

CAGLIOSTRO, *avec ironie.* Si votre neveu vous aime assez peu pour immoler vos beaux jours aux siens!

LA MARQUISE, *vivement.* Ah! vous dites vrai... je ne me laisserai pas sacrifier par ma famille!

CAGLIOSTRO, *à part.* Je l'emporte!

LA MARQUISE. A une condition... c'est que vous me donnerez à l'instant cette eau merveilleuse!

CAGLIOSTRO, *à part.* Diavolo! (*Haut.*) A l'instant, ce serait difficile... car il faut composer cet élixir... et je ne l'obtiens qu'avec le suc des plantes rares cueillies par moi-même, au péril de ma vie, sur la cime des plus hautes montagnes du globe... Hier encore j'en avais sur moi un flacon...

LA MARQUISE, *avec impatience.* Eh bien?

CAGLIOSTRO. J'en ai disposé en faveur d'un vieil ami de quatre-vingt-dix-huit ans... un enfant que j'ai vu naître... un fou, un étourdi, qui a vidé d'un seul trait le flacon que j'ai là!..

LA MARQUISE. Vous l'avez encore?

CAGLIOSTRO, *tirant un flacon de sa poche.* Oui, Madame, il l'a bu jusqu'à la dernière goutte... (*Le regardant.*) Non, il en reste encore une ou deux.

LA MARQUISE. Ah! donnez-les-moi, de grâce!

CAGLIOSTRO. A quoi bon?.. Il y aurait là à peine de quoi vous rajeunir de dix minutes ou un quart d'heure.

LA MARQUISE. C'est toujours un à-compte!

CAGLIOSTRO. Ou plutôt un regret... Les roses revenues un instant sur votre visage, ne tarderaient pas à disparaître... J'aime mieux vous distiller à loisir pour un siècle de fraîcheur et de beauté... Cela est plus durable!

LA MARQUISE. Sans contredit... Mais cela n'empêche pas... Je vous en prie, je vous en supplie... Laissez-moi tenter cette épreuve... Je n'en veux pas d'autre... Après, je consens à tout!

CAGLIOSTRO, *souriant.* C'est de la folie! c'est de l'enfance!

LA MARQUISE. C'est possible!.. Mais quand on est si près d'y revenir...

CAGLIOSTRO. C'est juste, et je me rends... Voyez seulement si personne ne peut nous surprendre! (*La marquise va regarder en dehors, à la porte à droite et à la porte du fond, elle les ferme en dedans au verrou. Cagliostro, pendant ce temps, s'est approché de la porte à gauche que Caracoli vient d'entr'ouvrir.*)

DUO.

CAGLIOSTRO, *bas, à Caracoli.*
Tu nous entends?

CARACOLI, *à voix basse.*
Si, Signor.

CAGLIOSTRO, *de même.*
Eh bien, donc!
Attention!
(*Regardant autour de lui, pendant que Caracoli ferme la porte.*)
Dans ce salon
Point de trumeau, point de perfide glace...
(*Apercevant un petit miroir sur la table à droite.*)
Si vraiment, ce miroir...
(*Il ouvre la fenêtre à gauche, et le jette.*)

LA MARQUISE, *revenant, à Cagliostro.*
Que faites-vous, de grâce?

CAGLIOSTRO.
Je regardais... Personne à moi ne vient s'offrir!
Nul indiscret ne peut à présent nous trahir?

LA MARQUISE.
Non, non, personne, et prudemment sur nous,
(*Allant fermer la porte à gauche.*)
Fermons ces derniers verrous!

ENSEMBLE.

LA MARQUISE, *avec émotion.*
D'espoir et de surprise
Je tressaille, et j'ai peur
Qu'en mes mains ne se brise
Ce cristal enchanteur!
O liqueur douce et bonne,
Quoi! pour quelques instants,
Tu vas rendre à l'automne,
Les roses du printemps!

CAGLIOSTRO.
D'espoir et de surprise
Elle tremble, elle a peur
Qu'en ses mains ne se brise
Ce cristal enchanteur...
Oui, oui, je vous le donne,
Et pour quelques instants,
Il va rendre à l'automne
Les roses du printemps.

LA MARQUISE, *à Cagliostro d'une voix tremblante.*
Donnez! donnez!

CAGLIOSTRO, *lui remettant le flacon.*
Le voici!
(*La marquise avale les dernières gouttes du flacon.*)

CAGLIOSTRO, *d'un air satisfait.*
Eh bien? eh bien?

LA MARQUISE.
Un miroir! un miroir!
Donnez, je veux me voir!
Je veux me reconnaître!
(*Cherchant sur la table.*)
Mon miroir! mon miroir!
Eh bien! où peut-il être?
Mon miroir! mon miroir!

CAGLIOSTRO, *cherchant à la calmer.*
Silence! on peut nous entendre!

LA MARQUISE.
Qu'importe!

CARACOLI, *frappant à la porte en dehors.*
Ouvrez, de grâce!

LA MARQUISE.
Eh! mais, on frappe à cette porte!

CARACOLI.
C'est moi... moi!

LA MARQUISE.
Le marquis!

CARACOLI, *entrant et regardant la marquise.*
O ciel! que vois-je là!
Quelle est cette jeune fille?

LA MARQUISE, *poussant un cri de joie.*
Ah!

CARACOLI.
Mais, qui donc êtes-vous?

LA MARQUISE, *riant.*
Monseigneur, qui m'admire...

CAGLIOSTRO.
Ne vous reconnaît pas!

LA MARQUISE, *avec joie.*
Oui, vraiment, je le voi...

CAGLIOSTRO, *en riant, à Caracoli.*
C'est la marquise!

CARACOLI.
Allons, vous voulez rire!

LA MARQUISE.
C'est bien moi!
(*Avec exaltation.*)
C'est moi! c'est moi!

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.
Mon sang s'agite
Et court plus vite;
Flamme subite
Brûle mes sens!
Ah! quelle ivresse
Enchanteresse!
C'est la jeunesse,
C'est le printemps!

Plaisirs et fêtes,
Riches toilettes,
Douces conquêtes,
Tendres amants!
Que sous ma chaîne
Vite on revienne,
Car je suis reine;
Oui, j'ai quinze ans!

CAGLIOSTRO ET CARACOLI.
Son cœur palpite
Et bat plus vite;
Flamme subite
Brûle ses sens!
Ah! quelle ivresse
Enchanteresse!
C'est la jeunesse,
C'est le printemps!

Plaisirs et fêtes,
Riches toilettes,
Douces conquêtes,
Tendres amants!
Que sous sa chaîne
Vite on revienne,
Car elle est reine;
Elle a quinze ans!

SCENE XIV.

LES MÊMES, LE PRINCE.

(*On frappe à la porte.*)

LA MARQUISE.
On a frappé!

CARACOLI, *allant ouvrir au prince qui paraît.*
Venez partager ma surprise!
(*Montrant Cagliostro.*)
Son art a razeuni madame la marquise,
Vous ne la reconnaîtrez pas!
Elle est superbe!
(*S'avançant avec le prince vers la marquise, assise dans un fauteuil et qui s'évente avec grâce.*)
O ciel! ô nouvelle surprise!

CAGLIOSTRO, *à la marquise en tirant sa montre.*
Ah! le quart d'heure expire, hélas!

CARACOLI, *consterné.*
Ce n'est plus elle!

LE PRINCE, *avec bonhomie.*
Elle est toujours la même!

LA MARQUISE, *avec douleur.*
Déjà! déjà!

CARACOLI, *au prince.*
Pourtant, j'ai vu...

LA MARQUISE, *au prince.*
Lui-même a vu...

CARACOLI.
Son printemps fugitif un instant revenu!

LE PRINCE.
O miracle! et j'arrive, hélas! à l'instant même
Où ce nouveau printemps vient de s'évanouir!

CAGLIOSTRO, *à la marquise, à mi-voix.*
Mais bientôt il peut revenir!

LE PRINCE, *montrant Cagliostro.*
Oui, grâce à son talent suprême...

CARACOLI.
Vous pourrez le revoir!

LA MARQUISE, *avec exaltation.*
Je pourrai le revoir,
Ah! rien qu'à cet espoir...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LA MARQUISE.
Mon sang s'agite
Et court plus vite, etc.

CARACOLI, LE PRINCE ET CAGLIOSTRO.
Son cœur palpite
Et bat plus vite, etc.

(*La marquise va pour sortir, au moment où paraît le chevalier, qui s'avance vers elle pour lui demander sa réponse; la marquise fait signe à Cagliostro de compter sur sa promesse, et s'éloigne en entraînant le chevalier, tandis que le prince regarde avec admiration Cagliostro qui fait signe à Caracoli de sortir avec lui.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le laboratoire de Cagliostro, à Paris. Porte au fond. Deux portes latérales. A droite et à gauche, des instruments de physique et d'alchimie, des alambics, des cornues.

SCENE PREMIERE.

CARACOLI, *sortant de la porte à gauche et parlant à la cantonade.* Si, maestro, si... je vais tout préparer dans votre laboratoire...

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Là, des machines pneumatiques
Vous ravissent le souffle et l'air...
Là, des appareils électriques
Font jaillir la foudre et l'éclair!
Là, c'est un tabac narcotique
Qui m'endormit encore hier!
Et ze suis, en bon catholique,
Tenté de dire mon *Pater!*
Car cet endroit, qu'en son grimoire,
Il nomme son laboratoire,
Me semble à moi, le fait est clair,
Une antichambre de l'enfer!

DEUXIÈME COUPLET.

Z'estime beaucoup la science,
Les alambics et les fourneaux...
Mais seul, ze n'ose, par prudence,
Rester dans ces lieux infernaux!
Partout des piéges et des trappes
Vous descendent chez Lucifer...
Et ze suis, craignant leurs soupapes,

Tenté de dire mon *Pater!*
Car cet endroit, qu'en son grimoire,
Il nomme son laboratoire,
Me semble à moi, le fait est clair,
Une antichambre de l'enfer!

SCENE II.

CARACOLI, CAGLIOSTRO, *entrant par la gauche.*

CAGLIOSTRO, *tenant des papiers à la main, apercevant Caracoli.* Ah! c'est toi!.. Tiens, voilà mes instructions pour aujourd'hui... et, de peur de gaucherie, tout y est indiqué et tracé heure par heure...

CARACOLI. Siete sicuro!.. ma, quand ferons-nous de l'or?

CAGLIOSTRO. Est-ce que ça ne commence pas?.. est-ce que déjà nous n'avons pas battu monnaie?.. Un bon de dix mille livres, payable ici, à Paris, sur le banquier du prince bavarois... un million de dot à toucher ce soir... et, mieux que tout cela, une réputation et un crédit assurés... n'est-ce pas là de l'or en barre?

CARACOLI. Per vous! ma, per moi!..

CAGLIOSTRO. Je te trouve plaisant!.. Comment! paysan calabrais et barbier de village, je t'admets, vu ton intelligence, à l'insigne honneur de m'accommoder... je te confie cette tête savante qui renferme tant de trésors...

CARACOLI. E vero!

CAGLIOSTRO. Trésors que chaque jour je remets entre tes mains!

CARACOLI. Et qu'est-ce qui m'en reste?.. qu'est-ce que z'y gagne?

CAGLIOSTRO. Ce que tu y gagnes, ingrat! Hier déjà, ne t'ai-je pas créé marquis de Caracoli... et fait reconnaître pour tel par la plus brillante société de Versailles?.. Te voilà un rang... un titre...

CARACOLI. E vero! ma, le solide?

CAGLIOSTRO. Ne t'ai-je pas donné, pour remplir ce rôle, un costume élégant et complet... que je dois... et qui t'appartient?.. des bagues en diamants?

CARACOLI. Qui sont faux!

CAGLIOSTRO. Et pour jouer le marquis, l'homme comme il faut, qui nécesssairement doit avoir la vue basse... ce lorgnon en or, cette chaîne en or... véritable?

CARACOLI. Ça, ze ne dis pas non!.. C'est la seule gratification que z'aie reçue de vous.

CAGLIOSTRO, *avec indignation.* Une gratification!.. tu veux dire un à-compte... un faible à-compte sur l'immense fortune qui m'attend, et que je partagerai, dès qu'elle sera faite, avec mon ami le Calabrais, Tomasso Caracoli... s'il me sert fidèlement... car s'il me trahissait, je lui ai prouvé que j'ai le moyen de le punir.

CARACOLI. Si, si, maestro... vi êtes puissant, ze le sais... vi avez des secrets terribles... Ze vous ai vu... (*Montrant une machine pneumatique.*) tuer un oiseau et le rendre à la vie... (*Montrant une pile de Volta.*) avec celle-ci, faire s'agiter et danser des morts... et moi-même, avec d'excellent tabac d'Espagne, m'endormir jusqu'au lendemain, sans me dire : Dieu vous bénisse!

CAGLIOSTRO. Sommeil qu'il m'eût été facile de faire durer...

CARACOLI. Ad æternum!.. Aussi, z'ai touzours peur dans ce séjour de sorcellerie!

CAGLIOSTRO. J'y attends ce matin madame la marquise, sa petite-fille et le prince bavarois!.. Ah! dis-moi, tu as rempli mon message auprès de la Corilla?

CARACOLI. Si, Signor!.. Elle ne voulait pas croire que son amant le chevalier loui fût infidèle, et voulût en épouser une autre!.. Povera! elle a été comme une lionne, quand ze loui ai dit : Si vous en voulez la preuve, trouvez-vous à deux heures, à Paris, rue Saint-Claude, chez le comte de Cagliostro... entrez par l'escalier dérobé... que ze loui ai désigné... et dès que vi serez dans la première pièce... (*Montrant la porte à gauche.*) celle-ci, vi frapperez trois coups et attendrez!

CAGLIOSTRO. A merveille!.. elle viendra ici?

CARACOLI. A deux heures!

CAGLIOSTRO. Et dès qu'elle sera dans cette pièce, elle frappera...

CARACOLI. Trois coups... per annoncer sa présence!

CAGLIOSTRO. Le reste me regarde!.. Va à tes courses... en commençant par notre somnambule, qui nous est indispensable pour la séance de ce soir!

CARACOLI, *montrant le papier qu'il tient.* C'est sur la note, et ze la préviendrai!

CAGLIOSTRO. Ah! étourdi que j'étais!.. et ce bon qu'il faut toucher avant tout, chez le banquier du prince, place Royale... C'est à deux pas d'ici... va et reviens avec cette somme en or... Entends-tu? en or.

CARACOLI. Oui, maestro... avant une demi-heure, ze serai revenu! (*Il sort par le fond.*)

SCENE III.

CAGLIOSTRO, *seul.*

CANTABILE.

Fortune inconstante et légère,
Dont les pas semblaient fuir les miens,
Coquette, vous avez beau faire,
J'ai su vous saisir... je vous tiens!
Je vous tiens!
Je vous tiens!

A Londre on siffle la magie,
A Madrid j'ai dû me cacher!
Et j'ai vu, même en Italie,
Briller les flammes du bûcher!
Mais à Paris...
Fortune inconstante et légère,
Dont les pas semblaient fuir les miens,
Coquette, vous avez beau faire,
J'ai su vous saisir... je vous tiens!
Je vous tiens!
Je vous tiens!

CAVATINE.

O cité frivole,
Elégante et folle,
Qui changes d'idole
A tous les instants...
Du moindre empirique
Toujours fanatique,
O terre classique,
Reçois mon encens!

Charlatans, mes confrères,
S'il vous faut des compères
Parmi les beaux esprits,
En rabats, comme en jupes,
Si vous voulez des dupes,
Venez tous à Paris!

O cité frivole,
Elégante et folle,
Qui changes d'idole
A tous les instants...
Du moindre empirique
Toujours fanatique,
O terre classique,
Reçois mon encens!

Femmes jeunes et belles,
Pour tromper un jaloux,
Gentilles demoiselles,
Pour avoir un époux!
Accourez! accourez!
Entrez!

Coquettes surannées,
Vieux fats à recrépir,
Qui voulez des années,
De l'or et du plaisir!
Vous voulez de l'or,
Donnez-en d'abord!
A ce prix, entrez! entrez!
Accourez!

O cité frivole,
Elégante et folle,
Qui changes d'idole
A tous les instants...
Du moindre empirique
Toujours fanatique,
Reçois mon encens!
Oui, de toi je raffole!
La Seine est le Pactole
Pour tous les charlatans!

SCENE IV.

CAGLIOSTRO, LA MARQUISE, CÉCILE, LE PRINCE.

CAGLIOSTRO. Venez donc, mon prince... venez, madame la marquise... je pensais à vous à l'instant même!

LE PRINCE. Je vous en remercie!

CAGLIOSTRO. Votre Altesse est trop bonne... (*Bas, à la marquise.*) Avez-vous dit à la charmante Cécile?..

LA MARQUISE, *bas.* Pas encore!

CAGLIOSTRO, *de même.* Et le chevalier?

LA MARQUISE, *de même.* Lui seul est prévenu!.. (*Haut et regardant autour d'elle.*) C'est donc ici votre laboratoire!

CÉCILE. On éprouve en entrant une émotion...

LE PRINCE. Ou plutôt on y respire un air scientifique...

LA MARQUISE. Dont le seul contact vous rendrait savante... il me semble que je le suis déjà... Qu'est-ce que c'est que ce rouet, ce tourniquet?

CAGLIOSTRO. Une machine électrique!

LA MARQUISE. Et ces globes, ces théières, ces verroteries?

CAGLIOSTRO. Des alambics, des cornues, des instruments de chimie!

LA MARQUISE. Vous nous ferez jouer tout cela... vous nous l'avez promis... en commençant par nous faire de l'or!

LE PRINCE. Là! devant nous!

LA MARQUISE. C'est à quoi je tiens le plus... je donnerais mille pistoles pour voir faire un grain d'or!

CAGLIOSTRO. Qu'à cela ne tienne... (*A part.*) Et ce Caracoli qui doit m'en apporter et qui ne revient pas!

LA MARQUISE. Commençons! commençons!

CAGLIOSTRO. A l'instant même... Mais je dois d'abord remettre à Monseigneur une fiole qu'il m'a demandée.

LA MARQUISE. Un instant... (*A demi-voix.*) et la mienne?

CAGLIOSTRO. Je m'en occupe... et ce sera mon présent de noce.

LE PRINCE, *à qui Cagliostro a donné une fiole.* Quoi! vraiment! ce philtre, cet élixir... (*A voix basse.*) Et pour me faire aimer?..

CAGLIOSTRO, *bas.* Il suffira de quelques gouttes chaque jour!.. (*Regardant le prince qui a vidé le flacon.*) Eh bien! que faites-vous?..

LE PRINCE. Je veux que l'on m'adore!

LA MARQUISE, *apercevant Caracoli qui entre par la porte du fond.* M. le marquis Caracoli...

CAGLIOSTRO, *à part.* Enfin!

LE PRINCE Arrive bien à point pour la séance!

CAGLIOSTRO. Oui, Mesdames... car nous allons commencer!

SCENE V.

LES MÊMES, CARACOLI.

(*Sur la ritournelle du morceau suivant, Cagliostro s'approche de la table à gauche et tire un ressort, une trappe s'ouvre à quelques pas de la table, et l'on voit s'élever de dessous terre un fourneau où du feu est déjà allumé. Cagliostro, aidé de Caracoli, apporte ce fourneau sur le devant du théâtre, à gauche et près d'une autre table où sont des fioles et des instruments de physique; puis il prend un soufflet et active le feu. Tout cela s'est fait sur la ritournelle du morceau de musique.*)

QUINTETTE.

CAGLIOSTRO.
O flamme qu'Epicure
Adorait comme un dieu,
Car tout dans la nature
Est créé par le feu!

TOUS.
Quoi! tout dans la nature
Est créé par le feu?

CAGLIOSTRO.
D'un volcan sans cratère
Les immenses fourneaux
Dans le sein de la terre
Enfantent les métaux!

TOUS.
Dans le sein de la terre
Enfantent les métaux!

LE PRINCE, *regardant dans le fourneau.*
Je ne vois encor rien paraître.

CAGLIOSTRO.
Il faut bien que l'œuvre ait son cours.
(*Lui remettant le soufflet.*)
Soufflez, prince, soufflez toujours!

LA MARQUISE ET CECILE.
Oui, soufflez donc! soufflez toujours!

(*Les deux femmes sont à droite près du fourneau qu'elles regardent, et le prince continue à souffler. Pendant ce temps, Cagliostro est passé à gauche et prend à part Caracoli.*)

CAGLIOSTRO, *bas, à Caracoli.*
Ce bon?

CARACOLI, *de même.*
Chez le banquier je l'ai touché, mon maître!

CAGLIOSTRO, *de même.*
Donne!

CARACOLI, *fouillant dans sa poche.*
Avec l'escompte et l'appoint,
Je vous l'apporte, et rien n'y manque!
(*Il lui glisse dans la main un portefeuille.*)

CAGLIOSTRO, *avec impatience.*
Et de l'or?

CARACOLI.
Il n'en avait point!
(*Naïvement.*)
Mais c'est en bons billets de banque
C'est tout comme...

CAGLIOSTRO, *à part, avec colère.*
Tout est perdu!

CARACOLI, *montrant les deux dames et le prince qui sont près du fourneau.*
Eh! mais, que font-ils donc?..

LA MARQUISE, *avec emphase.*
De l'or!

CARACOLI.
De l'or!
(*A voix basse, à Cagliostro.*)
Tant mieux, vous en aurez!
(*Il court auprès d'eux.*)

LA MARQUISE ET CÉCILE, *regardant.*
Non! non!

ENSEMBLE.

TOUS LES QUATRE.
A mes yeux avides
Rien ne s'offre encor...
Souffleurs intrépides,
Redoublons d'effort!
Quel secret prospère
Pour tous les états,
Si chacun peut faire
De l'or ici-bas!

CAGLIOSTRO, *avec impatience.*
A leurs yeux avides
Rien ne s'offre encor...
Badauds intrépides,
Il leur faut de l'or!
Quelle est ma misère
Et mon embarras!
Et comment en faire
Quand on n'en a pas!

LA MARQUISE, *à Caracoli, montrant Cagliostro.*
Oui, vraiment, ce grand alchimiste
Va faire l'épreuve à nos yeux!

CARACOLI, *allant à Cagliostro.*
Ainsi donc le secret existe?
De le voir ze souis curieux.

LE PRINCE, *à droite, poussant un cri.*
Grand Dieu!

LES DEUX FEMMES, *vivement.*
Quoi donc?

LE PRINCE.
J'aperçois quelque chose!

LES DEUX FEMMES, *s'approchant.*
Ciel!

CARACOLI, *de même.*
Déjà!

CAGLIOSTRO, *avec sang-froid.*
Ce doit être à bien petite dose!

CÉCILE, *regardant.*
Moi, je ne vois que du charbon!

CARACOLI, *regardant avec son lorgnon qu'il tient à la main.*
Moi de même!

LA MARQUISE, LE PRINCE ET CÉCILE.
Non! non! non!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

TOUS LES QUATRE, *à droite.*
A mes yeux avides
Rien ne s'offre encor, etc.

CAGLIOSTRO, *seul, à gauche.*
A leurs yeux avides
Rien ne s'offre encor, etc.

(*Caracoli pose sur la table à gauche, et pour prendre un soufflet, le lorgnon et la chaîne qu'il tenait à la main. Pendant qu'il souffle, Cagliostro, qui était seul à gauche, s'approche de la table; il aperçoit le lorgnon et la chaîne laissés par Caracoli, il les saisit vivement sans être vu des autres, qui sont à l'extrême droite du théâtre.*)

CAGLIOSTRO, *jetant le lorgnon et la chaîne dans le fourneau.*
Soudaine et dernière espérance
Qu'à mes yeux le sort vient offrir!

LA MARQUISE, *s'approchant de Cagliostro, qui est devant le fourneau et qui a repris le soufflet.*
Ah! faites que cela commence;
D'honneur, je n'y puis plus tenir!

LE PRINCE.
Ni moi non plus!

CAGLIOSTRO.
Ah! patience!
Il faut bien que l'œuvre ait son cours!
(*Lui remettant le soufflet.*)
Soufflez, prince, soufflez toujours!

LE PRINCE.
Maintenant cette flamme ardente
Ferait dissoudre en un instant
Le cuivre et le fer...

CAGLIOSTRO, *avec joie.*
Vraiment!
L'œuvre s'avance alors!
(*Il jette une pincée de colophane qui fait jaillir la flamme.*)
Cette poudre puissante
Doit l'achever!

LE PRINCE, *s'approchant du fourneau.*
Ah! cette fois, voyez,
Sur ces charbons torréfiés,
Briller ce métal jaune!..

LA MARQUISE, *voulant y porter la main.*
Est-il vrai?

CAGLIOSTRO.
Prenez garde!
Ce métal est brûlant!

LA MARQUISE.
Grands dieux!
(*Cagliostro a pris, avec de petites pinces d'acier, un morceau d'or qu'il lui présente.*)
Donnez! donnez!

CÉCILE ET CARACOLI, *auprès de la marquise.*
Ah! que je le regarde!

CAGLIOSTRO, *avec d'autres pinces, présentant au prince un autre fragment d'or.*
Examinez ce métal précieux!

TOUS.
O miracle!
O spectacle
Dont mon œil doute encor!
O prestige!
O prodige!
C'est de l'or! oui, de l'or!
O magie!
O génie!
Devant des succès tels
Tout s'efface,
Et sa place
N'est plus chez les mortels!

LE PRINCE.
Ah! c'est vraiment sublime...
(*A Caracoli, qui regarde autour de lui.*)
Eh! mais, qu'avez-vous donc?

CARACOLI.
Pour mieux examiner, ze cherche mon lorgnon...
Et ze ne le vois pas... Il était là...

CAGLIOSTRO, *passant près lui et lui prenant la main.*
Silence!

LE PRINCE, *qui l'entend.*
Comment! Que dites-vous?

CAGLIOSTRO.
Je dis
Qu'une semblable expérience
Ne peut se faire qu'entre amis...
Je réclame avant tout, Mesdames, du silence!

LA MARQUISE.
Sans doute!.. Mais...
(*A part.*)
J'en veux instruire tout Paris.

LE PRINCE, *de même.*
Moi, j'en veux, pour ma part, instruire tout Paris.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.
O miracle!

O spectacle
Dont mon œil doute encor! etc.

SCENE VI.

Les mêmes, LE CHEVALIER, *paraissant à la porte du fond.*

LE PRINCE. Monsieur le chevalier en ces lieux!

LE CHEVALIER, *à Cagliostro.* Je ne m'attendais pas à vous trouver en si nombreuse compagnie... mais peu importe!.. Vous qui savez tout, Monsieur, vous connaissez sans doute le motif qui m'a fait quitter Versailles et qui m'amène ici à Paris... chez vous!..

CAGLIOSTRO. Je crois le deviner.

LE CHEVALIER. Eh bien?

CAGLIOSTRO. Dès que vous le voudrez, monsieur le chevalier, je serai à vos ordres.

LA MARQUISE, *vivement.* Mon neveu!.. Messieurs, je ne le souffrirai pas!

CECILE. Mais qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

LE CHEVALIER. Eh! quoi, ma cousine, ignorez-vous donc qu'on vous sacrifie, que votre main est promise à Monsieur!

CÉCILE, *avec effroi.* Ma main! jamais!

LA MARQUISE. Comment! quand je le veux!..

CÉCILE. Mais quand vous savez que j'aime le chevalier!

LE CHEVALIER, *à Cagliostro.* Vous entendez, Monsieur!

CAGLIOSTRO, *avec sang-froid.* Parfaitement!.. mais si Mademoiselle se trompait... (*Mouvement de Cécile.*) Eh! mon Dieu! nos sentiments d'hier sont-ils toujours ceux d'aujourd'hui, et si vous changiez d'idée!..

CÉCILE, *avec fierté.* Monsieur!..

CAGLIOSTRO. Si demain, si dans un instant vous cessiez d'aimer votre cousin?

CÉCILE, *vivement.* Jamais! jamais! (*En ce moment on frappe trois coups dans la main, à la porte à droite.*)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

CAGLIOSTRO.
Écoutez!

LA MARQUISE.
Qu'est-ce donc?

LE PRINCE.
Quel nouvel incident?

CAGLIOSTRO, *à Cécile.*
Nous vous protégeons tous, et rien ne vous menace!
Eh bien! daignez entrer dans cet appartement,
Cinq minutes...

CÉCILE, *étonnée.*
Comment!

CAGLIOSTRO.
Il ne m'en faut pas tant
Pour que de votre cœur un vain amour s'efface.

LE CHEVALIER.
Quoi! Cécile!

CÉCILE, *au chevalier.*
Ne craignez rien...
Pour le confondre enfin...
(*Haut.*)
J'accepte et je revien.
(*Elle entre dans la chambre à droite.*)

LE CHEVALIER.
Ah! grand Dieu! je n'y comprends rien!

SCENE VII.

Les mêmes, *excepté Cécile.*

ENSEMBLE.

LE PRINCE, LA MARQUISE, CARACOLI.
Cette fois, à sa science
Je n'ose me fier,
Et je crains la puissance
De son démon familier.
Il ne peut rien sur les âmes,
Et ne peut faire en un cœur
Succéder aux vives flammes
Le dédain et la froideur!

LE CHEVALIER.
Quelle est donc cette puissance
Dont il croit nous effrayer?
Moi, je ris de la science
De ce prétendu sorcier;
Et pourtant, au fond de l'âme,
Je ne sais quelle terreur
M'avertit de quelque trame
Qui menace mon bonheur.

CAGLIOSTRO, *montrant le chevalier.*
Il doutait de ma science!
Il osait me défier!
Il connaîtra la puissance
De mon démon familier...
Car il règne sur les âmes,
Et vous verrez dans son cœur
Succéder aux vives flammes
Le dédain et la froideur.

SCENE VIII.

Les mêmes, CÉCILE, *sortant de la porte à droite, pâle et se soutenant à peine.*

LE CHEVALIER.
Grand Dieu! dans tous ses traits quel changement soudain!
(*Courant à elle.*)
Cécile!

CÉCILE, *froidement.*
Laissez-moi!
(*Se retournant vers Cagliostro.*)
Monsieur, voici ma main!

TOUS.
O ciel!

ENSEMBLE.

LE PRINCE, LA MARQUISE, CARACOLI.
Quelle est donc cette puissance
Qui soumet le monde entier?
Devant pareille science
Il faut bien s'humilier!
(*Montrant Cécile.*)
De l'amour la vive flamme
S'est éteinte dans son cœur,
Et fait place dans son âme
Aux dédains, à la froideur!

CÉCILE.
Je croyais à sa constance,
Et pouvais tout défier;
Il me trahit et m'offense:
J'ai juré de l'oublier!
C'en est fait, indigne flamme!
Soyez éteinte en mon cœur...
Et faites place en mon âme
Au mépris, à la froideur,

LE CHEVALIER.
Je croyais à sa constance,
Et pouvais tout défier!
Adieu, trompeuse espérance!
Adieu, mon espoir dernier!
De l'amour la douce flamme
S'est éteinte dans son cœur,
Et fait place dans son âme
Aux dédains, à la froideur!

CAGLIOSTRO.
On doutait de ma science,
On osait me défier!

Vous voyez que ma puissance
S'étend sur le monde entier!
Oui, je règne sur les âmes,
Et fais, dans un tendre cœur,
Succéder aux vives flammes
Le dédain et la froideur!

(*Cécile accepte la main que lui offre Cagliostro, et sort avec lui par la porte à gauche, suivie du prince et de la marquise. Caracoli, à qui Cagliostro a fait signe, sort par la porte à droite. Le chevalier reste seul en scène.*)

SCENE IX.

LE CHEVALIER, *seul*. Je ne puis en revenir, et demeure anéanti sous ce coup imprévu, que ma raison ne peut expliquer ni comprendre... Croirais-je, comme eux, aux philtres et à la magie... Allons donc, c'est impossible! (*S'élançant avec colère vers le cabinet à gauche.*) et, quel que soit le danger, je connaîtrai le démon familier de cet homme!.. Dieu! Corilla!

SCENE X.

LE CHEVALIER, CORILLA.

CORILLA, *s'avançant vers le chevalier*. Elle-même, perfide!... Et les seuls talismans dont je me suis servie sont les bagues, boucles de cheveux, lettres d'amour et promesse de mariage que je lui ai montrées!..

LE CHEVALIER. C'est fait de moi, je suis perdu!

CORILLA. J'y compte bien!.. mais cela ne suffit pas à ma vengeance... Et ce poignard qu'à la première trahison tu m'as permis de te plonger dans le cœur...

LE CHEVALIER. Je te le permets encore!.. je te le demande!

CORILLA. Que veux-tu dire?

LE CHEVALIER. Que c'est maintenant mon seul vœu, mon seul désir...

CORILLA. O traître! s'il en est ainsi, je m'en garderai bien!

LE CHEVALIER. Frappe, te dis-je... je l'ai mérité... car je l'aime comme je t'ai aimée, Corilla... c'est tout dire!

CORILLA. Tais-toi!

LE CHEVALIER. Avec passion! avec folie!.. et dans ces moments-là, sans hésiter, sans réfléchir, on donnerait pour celle qu'on aime son sang, sa vie!.. Tu t'en souviens!

CORILLA, *détournant la tête*. Tais-toi! tais-toi!

LE CHEVALIER. Non, je ne me tairai pas!.. parce que je suis coupable.. parce que l'amour que je t'avais juré, et que tu méritais si bien, malgré moi et sans le vouloir, je l'ai éprouvé pour une autre.

CORILLA. Eh bien! Monsieur, voilà ce qu'il fallait m'avouer ce matin, franchement, loyalement!.. On ne trompe pas les gens... on leur dit en ami : — Ecoute, je t'ai aimée, je t'ai adorée; je ne t'aime plus!.. et toi? — Moi!.. dame! pas encore!.. mais je tâcherai... je verrai, et ne fût-ce que par dépit... je jure bien que... Enfin, c'est mon affaire, ça me regarde!.. Mais voilà comme on se conduit, quand on a du cœur et des sentiments!

LE CHEVALIER, *avec attendrissement*. Et le moyen?.. car lorsque je t'entends parler ainsi, l'émotion, le remords, le souvenir... Il me semble que je t'aime encore!

CORILLA. Ah! je suis désarmée!.. et voilà toute ma colère qui s'en va!

LE CHEVALIER, *avec passion*. Oui, Corilla, je te le jure!

CORILLA, *lui faisant signe de la main*. Assez! assez!.. n'allons pas de nouveau nous tromper!.. nous ne pourrions plus nous y reconnaître... Adieu, Monsieur!

LE CHEVALIER. Corilla!

CORILLA. Vous avez été bien cruel pour moi.. mais il y a entre nous un lien que rien ne peut rompre... Vous m'avez sauvé la vie... et cela je ne l'oublierai jamais. . Je ne serai donc plus que votre amie, amie dévouée!

LE CHEVALIER. Qui viens de renverser toutes mes espérances!

CORILLA. C'est vrai!

LE CHEVALIER. De livrer Cécile à mon rival!

CORILLA. C'est vrai! Mais tous mes torts, je veux les réparer!

LE CHEVALIER. Et comment cela?.. quand nous avons affaire au plus savant, au plus habile des charlatans... au comte Cagliostro... L'avez-vous vu? le connaissez-vous?..

CORILLA. Non; mais il a ses prôneurs, ses alliés... nous aurons les nôtres... Il faudrait d'abord circonvenir un certain marquis de Caracoli, son ami, son confident intime!

LE CHEVALIER. Le marquis!.. du tout... Cagliostro ne le connaît que depuis hier!

CORILLA. Depuis hier!.. détrompez-vous!.. j'ai la preuve du contraire... C'est lui que le comte m'a envoyé secrètement hier pour me prévenir et m'amener ici!

LE CHEVALIER. Serait-il possible!

CORILLA. Vous concevez qu'on ne charge pas un inconnu d'une mission aussi délicate.

LE CHEVALIER. C'est clair! ils sont d'intelligence! Nous voilà sur la trace... Ah! ma chère Corilla! (*Il lui baise les mains avec transport.*)

CORILLA, *vivement*. Ne vous occupez donc pas de mes mains, Monsieur, ce sont des détails inutiles!.. Il s'agit de retrouver cet homme et de le forcer à parler!.. (*On frappe à la porte à droite.*) Silence! on frappe à cette porte!

SCENE XI.

LES MÊMES, CARACOLI.

CARACOLI, *en dehors*. Puis-je entrer?

LE CHEVALIER, *à demi-voix*. C'est lui!

CORILLA. Entrez!.. (*Au chevalier, lui indiquant le fond du théâtre et lui faisant signe de se placer derrière la machine électrique.*) Placez-vous là et laissez-moi faire!

CARACOLI, *entrant*. Pardon, Signora! j'ai aperçu en bas votre voiture... et ne vi trouvant pas dans cette pièce... ze venais...

CORILLA. J'attendais ici, comme nous en sommes convenus, le comte Cagliostro qui ne vient pas... mais vous qui êtes son ami, son ancien ami... vous me l'avez dit, je crois?

CARACOLI. J'ai cet insigne honneur!.. ami d'enfance!

LE CHEVALIER, *passant près de Caracoli*. Un ami d'enfance!

CARACOLI, *effrayé*. Le chevalier!

LE CHEVALIER. Un ami d'enfance... qu'hier, chez ma tante, vous ne connaissiez pas!

CARACOLI, *à part*. Diavolo!

LE CHEVALIER. Et cette guérison miraculeuse pourrait faire supposer que vous étiez le compère d'un fourbe, d'un intrigant, dont la justice aura bientôt raison...

CARACOLI, *troublé*. Comment?

CORILLA, *montrant Caracoli*. Oui, si j'ai bonne mémoire:. j'ai vu cette figure-là à Florence ou à Naples...

CARACOLI, *de même*. Chez qui?

CORILLA. Derrière une voiture... Et prendre un faux titre est chose grave en ce pays!

LE CHEVALIER. Il n'en faudrait pas tant pour être pendu!

CARACOLI, *effrayé*. Pendu!

CORILLA, *d'un ton railleur*. Ce serait désagréable!.. et tout bien considéré, je crois que monsieur le marquis aimera mieux être des nôtres.

CARACOLI. Vi croyez, Signora?.. Eh bien! moi aussi, je commence à penser comme vous.

LE CHEVALIER. Eh bien! donc, voici mes conditions...

J'avais sur moi, en cas de duel et de fuite à l'étranger. . cinq cents louis...

CARACOLI. *vivement*. En or?..

LE CHEVALIER. En or!.. Choisis de les prendre... ou bien...

CARACOLI, *à part*. Cinq cents louis!.. Mon maître il n'en a jamais fait autant!.. (*Au chevalier*.) Ze les prends! ze les prendrai... ma que me demandez-vous?

LE CHEVALIER. La preuve que Cagliostro, dont tu sais tous les secrets, n'est qu'un fourbe et un misérable!

CARACOLI. Rien n'est plus facile!.. j'ai sur moi des instructions écrites de sa main... (*Montrant la porte à droite*.) et dans ce cabinet, d'autres preuves encore...

LE CHEVALIER. Donne toujours! (*Il prend vivement à Caracoli les papiers qu'il vient de tirer de sa poche*.)

CARACOLI. Si, Signor!.. ma les cinq cents louis... Vi êtes trop galant homme...

LE CHEVALIER, *lui remettant une bourse*. Les voici!.. (*A Corilla*.) Maintenant, je me charge de Cagliostro... et je réponds qu'il n'ira pas ce soir à Versailles!.. (*A Caracoli*.) Toi, tu t'y rendras pour attester au besoin les fourberies de ton maître...

CARACOLI. Si, Signor!

CORILLA, *au chevalier*, Cagliostro peut revenir... emmenez cet homme!

LE CHEVALIER, *à Caracoli, l'entraînant vers le cabinet à droite*. Viens! viens! (*A Corilla*.) A ce soir, à Versailles!

CARACOLI, *en sortant avec le chevalier*. A la grazia di Dio!

SCENE XII.

CORILLA, *seule*.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Victoire! victoire! victoire!
J'aurai fait son bonheur!
Oui, j'aurai cette gloire...
Mais un autre a son cœur!
Contre sa perfidie
Qui me poursuit toujours,
Amour, coquetterie,
Venez à mon secours!

DEUXIÈME COUPLET.

Victoire! victoire! victoire!
Je me sens déjà mieux!
Bannissons sa mémoire,
Si du moins je le peux...
Oui, pour qu'enfin j'oublie
D'infidèles amours,
Douce coquetterie,
Venez à mon secours!

SCENE XIII.

CORILLA, LE PRINCE, *entrant par le fond*.

LE PRINCE. Corilla!

CORILLA. Le prince!

LE PRINCE. Vous ne vous attendiez pas à me voir!

CORILLA. Non... mais j'en suis charmée... car justement je pensais à vous.

LE PRINCE. Vous pensiez à moi?

CORILLA, *souriant*. Cela vous étonne?

LE PRINCE, *avec émotion*. Non... car ce n'est pas votre faute... Et maintenant, vous voudriez faire autrement, vous ne pourriez pas!

CORILLA. Et comment cela, s'il vous plaît?

LE PRINCE. Je vais vous le dire!.. Désespérant d'obtenir votre amour, je me suis adressé à un homme de génie, au comte de Cagliostro, qui m'a donné un élixir...

CORILLA. Pour vous faire aimer?

LE PRINCE, *naïvement*. Oui; ça doit être encore bien peu de chose... car je n'ai acheté qu'un seul flacon!

CORILLA. Combien?

LE PRINCE. Presque rien... dix mille livres! . Mais, si ça ne suffit pas, demain, après-demain... tous les jours...

CORILLA. Mais vous vous ruinerez!

LE PRINCE. Qu'importe!.. j'y gagne encore, si vous m'aimez!

CORILLA, *le regardant tendrement*. Pauvre prince!

LE PRINCE. Que dites-vous?

CORILLA. Rien! . Mais il y a dans son absurdité quelque chose qui m'émeut, qui me touche!

LE PRINCE, *vivement*. Ça commence, vous le voyez...

CORILLA. Non! mais ça ne me semble plus impossible!

LE PRINCE. Quand je vous le disais!.. Vous accepteriez donc maintenant ma fortune et ma main?

CORILLA. Ah! pour ça, non!

LE PRINCE, *étonné*. Comment! non?

CORILLA. Non! (*Le prince va pour sortir*.) Où allez-vous?

LE PRINCE. Acheter un autre flacon!

CORILLA, *vivement*. Je vous le défends! je vous le défends!

LE PRINCE. Je reste, je reste... puisque vous le voulez... mais c'est de la tyrannie!.. Quand on refuse les gens, on leur dit au moins pourquoi?

CORILLA. C'est vrai!.. Vous voulez des raisons?.. eh bien! mon ami, je vais vous en donner!.. Ce que je sollicite en ce moment à la cour de Rome... et ce que j'espère obtenir par le crédit du cardinal de Rohan, c'est la rupture d'un mariage contracté en Italie, par moi!

LE PRINCE. Vous, mariée?

CORILLA. A seize ans!.. avec un homme qui me rendit si malheureuse, que je me précipitai dans le Tibre, dont les flots m'emportèrent... Mon mari me crut morte, et je fus sauvée comme par miracle... (*Baissant les yeux avec embarras*.) par quelqu'un...

LE PRINCE, *vivement*. Ah! si je le connaissais!

CORILLA. Eh bien! que feriez-vous?

LE PRINCE. Je lui donnerais la moitié de ma fortune pour le récompenser!

CORILLA. Rassurez-vous!.. (*Avec un soupir*.) Il a été récompensé!

LE PRINCE. Ah! ce mariage sera rompu, je vous le jure.. et alors, plus d'obstacles... vous serez à moi?

CORILLA. Peut-être!.. mais à une condition!

LE PRINCE, *vivement*. Parlez?

CORILLA. C'est que vous m'aiderez, dans l'intérêt d'un ami, à démasquer un fourbe et un imposteur...

LE PRINCE. Eh! qui donc?

CORILLA. Cagliostro!

LE PRINCE. Lui! un imposteur!.. Vous ne le connaissez pas!

CORILLA. Non! mais s'il était là... si je le voyais...

LE PRINCE. Vous seriez à l'instant, et comme tous ses ennemis, saisie de respect et d'admiration... Eh! tenez, il est là... je vais vous présenter...

CORILLA, *s'approchant de la porte à gauche, qui est restée ouverte*. Tant mieux! car je veux devant vous... (*L'apercevant de loin et poussant un cri*.) Ah!

LE PRINCE. Eh bien! rien qu'à sa vue, vous voilà interdite et tremblante... Je vous le disais bien!

CORILLA, *au prince*. Mon ami! mon ami! votre fortune, votre réputation... Tremblez et prenez bien garde à vous... car, malgré moi, je vous aime!.. (*Le prince pousse un cri. Cagliostro paraît à la porte à gauche, avec la marquise et Cécile. Corilla s'enfuit par la porte du fond*.)

SCENE XIV.

LE PRINCE, CAGLIOSTRO, LA MARQUISE, CÉCILE.

LE PRINCE, *à Cagliostro, avec transport.* Elle m'aime! elle m'aime!.. Ah! mon ami! mon sauveur! C'est inouï! c'est admirable!

LA MARQUISE. Vous parlez de toutes les merveilles que vous venez de voir dans ses appartements?

LE PRINCE. Eh! non... je parle de ce qui m'arrive. (*A demi-voix à Cagliostro.*) Cette femme, si fière, si indifférente... qui ne pouvait pas me souffrir .. elle m'aime!.. elle vient de me le dire ..

CAGLIOSTRO. Qui? la Corilla?

LE PRINCE. Et rien qu'un seul flacon!

CAGLIOSTRO. Déjà! . (*A part.*) Diable! c'est trop vite... et pour ma fortune, elle n'a pas assez résisté!

LA MARQUISE. Allons, allons, ma fille... en admirant de si belles choses, nous nous sommes oubliées... Il se fait tard... retournons à Versailles... (*A Cagliostro.*) Adieu, monsieur le comte; à ce soir, dans mon hôtel, nous signons le contrat... et après, le mariage...

CÉCILE. Le mariage!

LA MARQUISE. Eh! oui, sans doute... le mariage!.. (*La porte de droite s'ouvre et le chevalier paraît.*)

SCENE XV.

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER. Ce mariage est impossible! (*Montrant Cagliostro.*) Monsieur est un fourbe, un imposteur!

CAGLIOSTRO ET LE PRINCE. Monsieur!

LE CHEVALIER. Pas de bruit, pas d'éclat... surtout pour ces dames... car si ma tante et ma famille n'étaient pas mêlées à tout cela, c'est à la justice que je me serais d'abord adressé.

CAGLIOSTRO ET LE PRINCE. La justice!

LE CHEVALIER. Oui, j'ai des preuves... plus que suffisantes... Laissez-moi seul avec Monsieur!.. et si dans une heure je ne vous apporte pas sa renonciation à la main de ma cousine, je vous permets, Cécile, de l'épouser.

LA MARQUISE. Mais, mon neveu!.. (*A Cagliostro.*) Mais, Monsieur...

CAGLIOSTRO. Ce n'est rien, madame la marquise... une erreur, un malentendu! (*A part.*) Que diable ça veut-il dire?.. Je me sens une sueur froide!..

LE CHEVALIER, *à la marquise.* Vous saurez tout, ma tante .. (*Au prince.*) Monseigneur, veuillez accompagner ces dames. (*Le prince offre la main à la marquise et à Cécile, et sort avec elles par la porte du fond qui se referme.*)

SCENE XVI.

CAGLIOSTRO, LE CHEVALIER.

DUO.

ENSEMBLE.

(*A voix basse, et se regardant l'un l'autre.*)

LE CHEVALIER.

Le voilà donc en ma puissance!
A son tour, confus et surpris,
Malgré sa magique science,
Dans ses filets le voilà pris!

CAGLIOSTRO, *à part.*

D'où lui vient donc tant d'insolence,
Et quel secret a-t-il surpris?
Allons, allons, de l'assurance!
Et reprenons tous nos esprits.

CAGLIOSTRO, *fièrement et relevant la tête.*

J'attends avec impatience
L'objet d'un pareil entretien.

LE CHEVALIER, *le raillant.*

Et vous tremblez un peu, je pense!

CAGLIOSTRO.

Un honnête homme ne craint rien!

LE CHEVALIER.

Un honnête homme! vous!.. C'est le seul personnage
Que vous ne puissiez pas remplir! -

CAGLIOSTRO, *avec colère.*

Monsieur!

LE CHEVALIER.

A la colère à quoi bon recourir?
(*Sévèrement.*)
J'ai le droit avec vous de tenir ce langage.
Ce prince italien, marquis Caracoli,
Qu'avec tant de succès, hier, vous avez guéri...
Il est votre valet!.. Je viens de tout apprendre
Par lui, qui, moyennant cinq cents louis comptants,
M'a livré vos papiers, vos projets et vos plans!

CAGLIOSTRO, *troublé.*

Eh quoi!

LE CHEVALIER.

Commencez-vous enfin à me comprendre?
Messire Cagliostro! le roi des charlatans!..
(*Nouveau trouble de Cagliostro.*)
Eh bien! donc, si j'allais remettre à la justice
(*Tirant des papiers de sa poche.*)
Ces papiers que votre complice
M'a vendus?..

CAGLIOSTRO, *à part.*

Ah! grand Dieu!

LE CHEVALIER, *raillant.*

Vous comprenez?

CAGLIOSTRO.

Très-bien!..
Ce sont les sots qui ne comprennent rien!

LE CHEVALIER.

Mais par clémence ou par scrupule...
Et pour ne pas livrer ma tante au ridicule,
Je consens à ne pas vous perdre!

CAGLIOSTRO, *avec joie.*

En vérité!..

LE CHEVALIER.

Je garderai pour moi, pour ma sécurité,
Ces écrits précieux... et pardonne au coupable.

CAGLIOSTRO, *de même.*

Est-il possible?

LE CHEVALIER.

A la condition
Qu'à l'instant vous allez écrire à cette table
Ce que je vais dicter... Vous hésitez?..

CAGLIOSTRO.

Non! non!

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.

Satan, qui le possède
Et qu'il implore en vain,
Ne lui peut être en aide,
Ni changer son destin!
Ruse et sorcellerie,
Venez à son secours.
Je ris de la magie
Et de ses vains détours!

CAGLIOSTRO.

Satan, viens à mon aide!
Tire-moi de ses mains!
Veux-tu donc que je cède
Des triomphes certains?..
Démons de la magie

Et des adroits détours,
Ruse, sorcellerie,
Venez à mon secours!

LE CHEVALIER, *le faisant passer près de la table à gauche, où est un fauteuil.*

Asseyez-vous donc...

CAGLIOSTRO, *d'un air humble et sournois.*

Oui, monsieur le chevalier.
(*Tirant près de lui un autre fauteuil.*)
Mais vous-même, je vous prie...

LE CHEVALIER, *d'un air protecteur.*

C'est bien!

CAGLIOSTRO.

Non, après vous!

LE CHEVALIER.

Point de cérémonie!
(*Lui montrant la table.*)
Vous avez là de l'encre et du papier...
Commençons!

CAGLIOSTRO.

Oui, monsieur le chevalier.
(*Prenant une des tabatières qui sont sur la table, il l'ouvre, va prendre une prise, s'arrête, et se tournant vers le chevalier, il lui dit gracieusement :*)
En usez-vous?

LE CHEVALIER, *prenant une prise et le remerciant.*

Trop bon!
(*Dictant.*)
« Madame la marquise...

CAGLIOSTRO, *écrivant.*

« Madame la marquise...

LE CHEVALIER, *dictant.*

« Madame la marquise,
« Je renonce à jamais à l'union promise.

CAGLIOSTRO, *répétant en écrivant.*

« Je renonce à jamais à l'union promise.

LE CHEVALIER, *de même.*

« Je vous rends...

CAGLIOSTRO, *répétant.*

« Je vous rends...

LE CHEVALIER, *de même.*

« Votre parole!
(*Voyant Cagliostro qui s'arrête et jette un regard sur lui.*)
Eh bien!
Qu'est-ce donc?

CAGLIOSTRO.

Ce n'est rien...
La plume va mal!

LE CHEVALIER.

Oui, c'est assez difficile
A tracer!

CAGLIOSTRO, *même phrase sournoise, lui présentant de nouveau la tabatière.*

Nullement, monsieur le chevalier!
Vous offrirai-je encor?

LE CHEVALIER, *prenant une seconde prise.*

De votre main civile,
J'accepte! Terminons.
(*Achevant de dicter sans s'arrêter.*)
« Et je viens vous prier
« De marier la charmante Cécile
« A son cousin le chevalier!

CAGLIOSTRO.

Pas si vite... de grâce!
(*Répétant ce que vient de lui dicter le chevalier comme s'il se le rappelait mal.*)
« Et je viens vous prier...

LE CHEVALIER, *dont les yeux commencent à s'appesantir.*

« Et je viens vous prier...

CAGLIOSTRO.

« De marier...

LE CHEVALIER, *de même.*

« De marier...

CAGLIOSTRO.

« La charmante Cécile...

LE CHEVALIER, *de même.*

« La charmante Cécile...

CAGLIOSTRO.

« A son cousin.

LE CHEVALIER, *laissant tomber sa tête sur sa poitrine.*

« Le chevalier! »

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER, *luttant contre le sommeil qui le gagne.*

Satan, qui le possède
Et qu'il implore en vain,
Ne lui peut être en aide,
Ni changer son destin...
Mon adresse infinie
Déjoûra ses détours.
Ruse, sorcellerie,
Je me ris de vos tours!

CAGLIOSTRO, *le regardant.*

Satan, viens à mon aide!
Mon triomphe est certain :
Son œil se ferme; il cède...
Et veut lutter en vain!
Démon de la magie
Et des excellents tours,
Je veux toute ma vie
Implorer ton secours!

LE CHEVALIER, *à moitié endormi.*

Signez! signez!

CAGLIOSTRO.

Très-volontiers.

LE CHEVALIER.

Donnez donc!
(*Il ouvre la main et laisse tomber les papiers qu'il tenait.*)

CAGLIOSTRO, *les ramassant.*

A moi ces papiers!..
(*Regardant le chevalier qui est profondément endormi.*)
Désormais soyez plus sage...
Dormez, monsieur le chevalier.
(*Il tire le ressort adapté à la table, la trappe s'ébranle et descend lentement.*)
Rêvez à votre mariage,
Vous n'irez pas vous marier!
Bonne nuit et bon voyage:
Pour vous je vais me marier!
(*La trappe se referme. Cagliostro prend sur la table à droite son chapeau qu'il agite d'un air de triomphe, et sort par la porte du fond.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le salon de la marquise, à Versailles.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, DES PARENTS *et* LE NOTAIRE, *assis à gauche, autour d'une table, et écoutant la lecture d'un contrat; à droite,* CÉCILE *et* DES JEUNES FILLES; CAGLIOSTRO, *au milieu du théâtre, allant de l'un à l'autre groupe.*

CHŒUR.

LA MARQUISE ET CAGLIOSTRO.

Ah! qu'elle est belle
Celle

Qui va charmer { ses / mes } jours!
Vermeille rose,
Eclose
De la main des amours!

CAGLIOSTRO.

Oui, j'ai su rendre
Tendre
Cette jeune beauté,
Et j'enflamme
Son âme
Par mon art enchanté.

CHŒUR.

Ah! qu'elle est belle
Celle, etc.

LA MARQUISE, *se levant, à Cécile.*

Voici tous nos parents et toutes tes amies.

CÉCILE, *qui a regardé autour d'elle.*

Mais je n'aperçois pas mon cousin...

LA MARQUISE.

Mon neveu!

CAGLIOSTRO, *froidement.*

Le chevalier ne viendra pas!

CÉCILE, *à part.*

Grand Dieu!

LA MARQUISE.

Que s'est-il donc passé?

CAGLIOSTRO.

D'absurdes calomnies
L'abusaient... et d'un mot, sans bruit et sans éclat,
J'ai détruit une erreur qu'il reconnaît lui-même.
Il s'excuse et s'éloigne... et, pour grâce suprême,
Il demande à ne point signer à ce contrat!

LA MARQUISE.

Je comprends... Il fait bien ...
(*Se tournant vers la table.*)
Vous, monsieur le notaire,
Achevons cet écrit...

CAGLIOSTRO, *avec joie.*

Qui m'engage sa foi!

CÉCILE, *à part, avec douleur.*

Allons, allons, tout est fini pour moi!

ROMANCE.

Oui, je l'aimais... et le perfide
Trahit l'amour qu'il m'a juré...
Que son exemple enfin me guide!
Je l'ai juré... je l'oublîrai!
Et vous, magique science,
Sur moi redoublez d'effort,
Car, malgré votre puissance,
Je crains de l'aimer encor!
(*A Cagliostro qui s'est approché d'elle.*)
Mais qu'alors votre magie,
Monsieur, redouble d'effort;
Car, malgré sa perfidie,
Je crains de l'aimer encor!

CAGLIOSTRO.

En vous voyant si jolie,
Pour vous redoublant d'effort,
Les amours et la magie,
Vont embellir votre sort!

(*La marquise vient chercher Cagliostro et Cécile, en leur présentant la plume pour signer.*

CHŒUR.

Ah! qu'elle est belle,
Celle
Qui va charmer ses jours!
Vermeille rose,
Eclose
De la main des amours!

(*Pendant ce chœur, Cécile s'est approchée de la table et, après un moment d'hésitation, elle signe : Cagliostro prend la plume et va en faire autant, au moment où entre Caracoli.*)

SCENE II.

LES MÊMES, CARACOLI, *paraissant à la porte du fond.*

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* M. le marquis Caracoli!

CARACOLI, *qui s'est avancé en saluant à droite et à gauche, aperçoit Cagliostro, et dit à part :* O ciel! c'est lui que je croyais perdu... et il signe!.. Et le chevalier... (*Regardant autour de lui.*) où est-il donc?

CAGLIOSTRO, *l'apercevant et se dirigeant vers lui.* Monseigneur Caracoli! (*Pendant que les parents et amis entourent la table à gauche pour signer au contrat, Cagliostro se trouve seul à droite du théâtre, à côté de Caracoli.*)

CARACOLI, *interdit, à Cagliostro.* Daignez recevoir les compliments d'un ami!

CAGLIOSTRO, *à demi-voix.* D'un traître!

CARACOLI, *jouant la surprise.* Moi!

CAGLIOSTRO, *de même.* Tu ne sais donc pas qu'un pouvoir occulte m'avertit à l'instant de la moindre trahison... Et mes papiers que tu as livrés?

CARACOLI, *étendant la main.* Ce n'est pas vrai!

CAGLIOSTRO, *les tirant de sa poche, et les lui montrant.* Les voici!.. Et ces cinq cents louis en or que tu as reçus?

CARACOLI, *portant une main sur son gousset, et faisant serment de l'autre.* Ce n'est pas vrai!

CAGLIOSTRO, *montrant le gousset de Caracoli.* Ils sont là!.. Et quand je peux d'un mot te faire tomber mort...

CARACOLI, *tremblant.* Je le sais!

CAGLIOSTRO, *tournant la tête vers des fournisseurs qui viennent d'entrer.* Qu'est-ce?

CARACOLI, *voulant distraire l'attention de Cagliostro.* La corbeille de noce!..

CAGLIOSTRO. Qu'on la porte au salon. (*A Caracoli.*) Et toi... (*Tendant la main.*) ce prix de ta trahison?

CARACOLI, *interdit.* Comment?

CAGLIOSTRO, *d'un air menaçant.* Allons, ou sinon!.. (*Caracoli lui remet en tremblant la bourse que Cagliostro jette aux fournisseurs.*) Tenez... c'est un à-compte. (*La marquise fait porter la corbeille dans le salon à droite, y entre un instant, et en ressort presque aussitôt.*)

CARACOLI, *à part.* Per Dio! payer sa corbeille de noce avec l'argent d'un rival... O grand homme!

LA MARQUISE, *sortant du salon à droite.* Quoi! monsieur le comte, une corbeille magnifique!

CARACOLI, *à part.* Et pas chère...

CAGLIOSTRO. Mais à vous, madame la marquise, je ne vous ai point encore offert mon présent de noce... (*A demi-voix.*) Cette fiole que vous m'avez demandée...

LA MARQUISE, *vivement.* Vous l'avez là, sur vous?

CAGLIOSTRO. La voici.

LA MARQUISE, *voulant déboucher le flacon.* O précieuse liqueur!

CAGLIOSTRO, *l'arrêtant du geste.* Qui, comme toutes les liqueurs précieuses, a besoin de quelques mois de bouteille pour arriver à sa perfection.

LA MARQUISE. Est-il possible?

CAGLIOSTRO. Plus vous attendrez, plus l'effet sera prompt.

LA MARQUISE, *vivement.* J'attendrai!.. mais encore, combien?

CAGLIOSTRO. Deux ou trois mois seulement!..

LA MARQUISE. Silence! (*Apercevant le notaire qui s'approche d'elle, le contrat ployé à la main et présentant à la marquise un portefeuille qu'elle prend, et s'adressant à Cagliostro.*) A mon tour, monsieur le comte, j'ai à vous remettre ce portefeuille qui contient la dot de Cécile.

CARACOLI, *à voix basse, à Cagliostro*. Le million?

CAGLIOSTRO, *avec indifférence*. Lui-même.

CARACOLI, *avec enthousiasme, à part*. O génie! comment ai-je pu te méconnaître!..

CAGLIOSTRO, *à la marquise*. Et à quelle heure la célébration du mariage?

LA MARQUISE. Nous n'attendons que M. le cardinal de Rohan; il vient de me faire dire qu'une affaire importante le retient... mais qu'il sera ici à minuit... D'ici là, nous avons, pour occuper tout notre monde, la séance de somnambulisme que vous nous avez promise.

CAGLIOSTRO. Dès que notre somnambule arrivera...

LA MARQUISE. On l'introduira dans mon boudoir... Je vais en donner l'ordre.

CAGLIOSTRO, *bas, à Caracoli*. Toi, va l'attendre, et recommande-lui de nouveau ce qu'elle doit dire et faire!

CARACOLI, *bas*. Z'y vais... et ze réponds de tout sur ma tête... Ce n'est pas moi maintenant qui voudrais vi tromper!..

LA MARQUISE, *à Cagliostro*. Ne voulez-vous pas d'abord que je vous présente à toutes les personnes de la cour qui sont là, impatientes de vous voir! (*Elle désigne le salon à droite.*)

REPRISE DU CHŒUR.

Ah! qu'elle est belle,
Celle, etc.

(*Tout le monde entre dans le salon à droite, excepté Caracoli qui sort par le fond; Cécile reste seule en scène.*)

SCENE III.

CÉCILE, *seule; puis* CORILLA.

CÉCILE. Allons, il n'y a plus d'espérance!.. Malgré moi pourtant, j'attends encore... j'attends toujours que quelque fée secourable vienne à mon aide... (*Apercevant Corilla qui entre par la porte du fond.*) Que vois-je! celle qui a causé tous mes maux...

CORILLA. Et qui vient les réparer.

CÉCILE, *étonnée*. Vous, Madame?

CORILLA. Vous avez vu le chevalier?

CÉCILE, *avec émotion*. Moi!.. du tout!

CORILLA. Comment ne s'est-il pas présenté ici?

CÉCILE, *affectant la fierté*. Je ne l'aurais pas reçu!

CORILLA. Pour rompre votre mariage?

CECILE. Le rompre!.. De quel droit?.. Certainement je n'y consentirais pas!.. Et d'ailleurs, c'est impossible! car dans quelques instants, à minuit, il doit se célébrer dans la chapelle du château!..

CORILLA. Mais vous ne savez donc pas que le chevalier vous aime?

CÉCILE. Lui!.. Après les lettres que vous m'avez montrées... après l'amour qu'il a eu pour vous?..

CORILLA. Et qu'il n'a plus!

CÉCILE. C'est égal... Est-ce qu'on peut aimer deux fois?

CORILLA. Je l'espère bien... pour moi du moins, qu'il a abandonnée, trahie... car c'est moi qu'il trahit pour vous.

CÉCILE. C'est vrai!

CORILLA. Et je lui pardonne...

CÉCILE. C'est vrai!

CORRILLA. Et vous êtes inexorable!.. Et vous voulez sa perte... car il se tuera!

CÉCILE, *effrayée*. O ciel! vous le croyez?..

CORILLA. C'est peut-être déjà fait... sinon, il serait ici!

CÉCILE, *de même*. Se tuer, dites-vous?

CORILLA. Et s'il faut ainsi tuer tous les infidèles... qu'est-ce qu'il nous restera?

CÉCILE, *apercevant le chevalier qui entre par la porte du fond*. C'est lui!

SCENE IV.

CÉCILE, CORILLA, LE CHEVALIER.

TRIO.

CORILLA, *courant au chevalier*.
Enfin, je vous revois!.. Qu'êtes-vous devenu?

LE CHEVALIER, *avec égarement*.
Ce traître, ce perfide était en ma puissance,
Quand sur nous un nuage est soudain descendu...
Je voulais le poursuivre... il avait disparu...
Et contre un rêve affreux... contre un spectre terrible,
Je luttai vainement... un pouvoir invincible
Par des liens de fer me tenait torturé;
J'ignore quel temps cette fièvre a duré...
Enfin, je m'élançai...

CÉCILE.
Je frémis d'épouvante!

LE CHEVALIER, *se rappelant ce qu'il a vu*.
Une grotte, un jardin... des murs... je les franchis...

CORILLA, *à part*.
O ciel!

LE CHEVALIER.
Une voiture à mes yeux se présente!
A Versailles! criai-je... à Versailles!.. J'ignore
Comment j'ai fait la route... et je doutais encore
De moi, de ma raison... A présent seul j'y crois,
Car je suis près de vous... Cécile, je vous vois!

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.
Oui, cette douce vue,
Emblème du pardon,
Rend à mon âme émue
L'espoir et la raison!

CORILLA.
Oui, cette douce vue,
Emblème du pardon,
Rend à son âme émue
L'espoir et la raison!

CÉCILE.
Eh quoi! ma seule vue,
Emblème du pardon,
Rend à son âme émue
L'espoir et la raison!

CORILLA, *vivement, à Cécile*.
Oui, oui, vous accordez le pardon qu'il réclame.
(*Bas, au chevalier.*) (*Haut.*)
J'avais parlé pour vous... Eh! vite, ces écrits,
Ces papiers, qui sauront prouver à tout Paris
Que le grand Cagliostro n'est qu'un fourbe, un infâme!

LE CHEVALIER.
C'est juste!..
(*Cherchant sur lui.*)
Ces papiers...

CORILLA.
Eh bien! vous les avez?

LE CHEVALIER, *avec désespoir*.
Non! je ne les ai plus... disparus! enlevés!

CORILLA ET CÉCILE.
Disparus! enlevés!

ENSEMBLE.

CORILLA.
Fortune impitoyable
Qui les sépare encor!
Talisman favorable
D'où dépendait leur sort!

LE CHEVALIER ET CECILE.
Fortune impitoyable
Qui nous sépare encor!

Talisman secourable
D'où dépend notre sort!

CORILLA, *vivement, à Cécile.*

Eh bien! dans ce salon, et devant votre mère,
D'une voix intrépide et d'un front assuré,
Refusez hautement...

CÉCILE, *tremblante.*

Jamais je n'oserai!

CORILLA, *à part, avec indignation.*

Et cela croit aimer!

CÉCILE.

Mais, ce que je puis faire,
C'est de mourir!

LE CHEVALIER.

O ciel!

CÉCILE.

Et pour vous je mourrai!

CORILLA.

Dénoûment détestable!

ENSEMBLE.

CORILLA.

Fortune impitoyable
Qui les sépare encor!
Talisman secourable
D'où dépendait leur sort!

LE CHEVALIER ET CÉCILE.

Fortune impitoyable
Qui nous sépare encor!
Talisman secourable
D'où dépend notre sort!

CORILLA, *au chevalier et à Cécile.*

Je puis vous en répondre,
Je comblerai vos vœux,
Et je saurai confondre
Ce fourbe audacieux!

LE CHEVALIER.

Mais nous pouvons confondre
Ce fourbe audacieux,
Si ton cœur sait répondre
A mon cœur amoureux!

CÉCILE.

La mort saura confondre
Leurs projets odieux;
L'honneur doit t'en répondre...
A toi mes derniers vœux!

(*A la fin du trio, on entend Caracoli parler par la porte à droite.*)

CÉCILE, *poussant un cri.* Ah! l'on vient! (*Elle s'arrache des bras du chevalier.*) Adieu! adieu! (*Elle s'élance dans le grand salon à gauche.*)

CORILLA, *qui a été regarder dans la chambre à droite, au chevalier.* N'ayez pas peur! il y a là quelqu'un qui pourra nous servir!

LE CHEVALIER. Qui donc?

SCENE V.

CORILLA, LE CHEVALIER, CARACOLI.

CARACOLI, *à la porte à droite.* Oui, Mademigelle, ze vais leur dire que la sonnanbula, elle est prête!..

LE CHEVALIER, *apercevant Caracoli.* Ah! le ciel nous l'envoie!

CARACOLI, *effrayé.* Le chevalier!..

LE CHEVALIER. Et, à défaut d'écrits, son témoignage aidera à démasquer Cagliostro!

CARACOLI, *vivement.* Moi?.. Ne comptez pas là-dessus... Je parlerai plutôt contre vous!

LE CHEVALIER. Quand tu nous as avoué?..

CARACOLI, *de même.* Ze n'ai rien dit... ze nierai tout!

LE CHEVALIER. Qu'est-ce que cela signifie?

CARACOLI, *à demi-voix.* Les papiers que ze vous avais livrés sont revenus d'eux-mêmes entre ses mains... L'or que vi m'aviez donné est passé dans les siennes... Il a, en enfer, des espions de police qui lui disent tout!

LE CHEVALIER ET CORILLA. Allons donc!

CARACOLI. Et même, dans ce moment, s'il devine que ze cause avec vous, c'est fait de moi!

LE CHEVALIER. Ecoute-nous, au moins!

CARACOLI. Non!.. et ze n'ai rien qu'un mot à vous dire... un dernier... Partez au piou vite, ou craignez, comme moi, le grand Cagliostro. (*Il s'élance dans un salon à gauche.*)

SCENE VI.

CORILLA, LE CHEVALIER.

CORILLA. Eh bien! vit-on jamais une crédulité, une terreur pareilles!..

LE CHEVALIER. Il les a tous ensorcelés!

CORILLA. Et si vous osiez, à présent, attaquer leur idole, c'est sur vous que tomberait l'indignation publique...

LE CHEVALIER. N'importe! (*Il va pour sortir par la porte du fond.*)

CORILLA. Où allez-vous?

LE CHEVALIER. Le tuer, et me tuer après!

CORILLA, *effrayée.* O ciel! vous tuer!.. (*D'un ton de reproche.*) Vous n'auriez pas fait cela pour moi, ingrat!

LE CHEVALIER. Pardon! mais dans mon désespoir...

CORILLA. Et penser que, d'un mot, je peux les sauver et les rendre tous heureux!

LE CHEVALIER. Eh bien! ce mot, pourquoi ne pas le dire?

CORILLA. Pourquoi?.. parce que, moi, il me rend à jamais esclave... parce qu'il me remet aux mains d'un tyran... N'importe!.. je vous aime encore plus que je ne pensais... Et si je vous prouvais que ce prétendu comte Cagliostro n'est autre que Joseph Balzamo!...si je vous prouvais qu'il est marié!..

LE CHEVALIER, *avec joie.* Nous sommes sauvés!..

CORILLA. Et que sa femme est ici!..

LE CHEVALIER, *stupéfait.* Comment! vous?..

CORILLA, *voyant ouvrir la porte à gauche.* Silence!

SCENE VII.

LES MÊMES, LE PRINCE, *sortant du salon.*

LE PRINCE, *apercevant Corilla.* Je courais vous écrire... Vous avez deviné que j'avais des nouvelles... (*Se retournant.*) Le chevalier!.. D'où diable sort-il?.. de l'autre monde!..

LE CHEVALIER. Vous l'avez dit!

CORILLA. Exprès pour confondre Cagliostro!

LE PRINCE, *au chevalier.* Je ne vous conseille pas de l'essayer!.. Ceux qui lui en veulent ne réussissent pas... vous l'avez vu... tandis que tout nous sourit, à nous autres, qui sommes ses amis!.. Voici d'abord, et, grâce à lui, la belle Corilla qui, jusqu'alors insensible, m'aime enfin, et n'a jamais aimé que moi!..

LE CHEVALIER. Comment?..

LE PRINCE. Il me l'a dit!.. (*A Corilla.*) Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, M. le cardinal de Rohan vient de m'envoyer pour vous ce paquet qu'il reçoit à l'instant de la cour de Rome.

CORILLA. Ah! mon Dieu!

LE PRINCE, *d'un air joyeux.* Lisez! lisez!

CORILLA, *lisant.* Oui, oui, c'est bien cela... un bref du saint-père, qui annule et brise mon mariage avec Joseph Balzamo!

LE CHEVALIER. O ciel!.. il est libre!.. (*Tombant sur un fauteuil.*) Libre!..

LE PRINCE, *à Corilla.* Et vous aussi!.. fidèle à votre promesse, vous ne pouvez plus refuser ma fortune et ma main... Parlez... ordonnez... faites vos conditions!..

CORILLA. Eh bien! je n'en mets qu'une... (*Lui montrant le papier qu'il tient.*) Silence absolu, silence avec tous... sinon, rien de fait!..

LE PRINCE. Je suis muet...

CORILLA. Maintenant, et sans rentrer au salon... partez!

LE PRINCE. Quand je peux passer ma soirée avec vous, et assister au triomphe de Cagliostro!..

CORILLA. J'ai dit : Partez!

LE PRINCE. C'est juste!.. mais pourquoi?.. Qu'aurai-je à faire?..

CORILLA. Tout disposer pour quitter Versailles.

LE PRINCE, *consterné.* Quitter Versailles!.. Et comment?

CORILLA. Avec moi!

LE PRINCE, *poussant un cri et tombant à genoux.* Ah! (*Elle lui fait signe de se relever. Il sort par la porte du fond.*)

SCENE VIII.

CORILLA, LE PRINCE.

LE CHEVALIER, *avec désespoir.* Adieu! adieu!.. Tout est fini pour moi!.. Partez avec lui!..

CORILLA, *avec sentiment.* Oui, je partirai... mais quand vous serez heureux, quand je vous aurai sauvé!.. Venez! entrons dans cet appartement. (*Elle désigne la chambre à droite.*)

LE CHEVALIER. Mais nous y trouverons cette somnambule...

CORILLA. C'est égal... Venez, vous dis-je!... (*Ils sortent vivement par la porte à droite.*)

SCENE IX.

LA MARQUISE, CAGLIOSTRO, CÉCILE, CARACOLI, SEIGNEURS ET DAMES DE LA SOCIÉTÉ DE LA MARQUISE.

FINALE.

CHŒUR.

O brillante alliance!
Jour de félicité!
Honneur à la science,
Amour à la beauté!

CAGLIOSTRO, *donnant la main à Cécile.*

Enfin, voici l'instant si cher à ma tendresse.

CECILE, *à part, regardant autour d'elle.*

Ah! je ne les vois pas .. Plus d'amis! plus d'espoir!

LA MARQUISE, *à Cagliostro*

Près d'elle, n'allez pas oublier la promesse
Que vous nous avez faite..

CAGLIOSTRO, *se tournant vers l'assemblée.*

Oui, nous devons, ce soir,
Ici vous présenter une devineresse
Qui lit au fond des cœurs, sans trouble et sans effort,
Et dit la vérité sitôt qu'elle s'endort!

TOUS.

Où donc est-elle?..

CARACOLI, *montrant la porte à droite.*

Là... car ze l'ai dézà vue.
Éveillée, elle est bien... ma...

CAGLIOSTRO, *à voix basse.*

Tu l'as prévenue?

CARACOLI, *de même.*

Et demande, et réponse, elle sait tout par cœur!

LA MARQUISE, *à Cécile, montrant Cagliostro.*

Et voilà ton époux... Comprends-tu ton bonheur!..

CHŒUR.

O brillante alliance!
Jour de félicité!
Honneur à la science,
Amour à la beauté!

(*La porte de droite s'ouvre, et paraît la somnambule, elle est en blanc, couverte d'un voile épais, une couronne de laurier sur le front, une branche de verveine à la main.*)

CHŒUR, *à demi-voix.*

Mais c'est elle... Du silence!
Lentement elle s'avance,
Et déjà règne en mon cœur
Une sainte terreur!

(*Caracoli apporte un fauteuil au milieu du théâtre; Cagliostro fait asseoir la somnambule et se tient debout auprès d'elle. A droite, la marquise et Cécile sont assises; à côté d'elles se place Caracoli. Au milieu, un second groupe de femmes; à droite, un peu vers le fond, un troisième groupe de femmes, elles sont assises. Les hommes sont debout derrière elles. Les domestiques, en riches livrées, se tiennent au fond du théâtre, derrière tout le monde.*)

CAGLIOSTRO, *magnétisant la somnambule qui vient de s'asseoir.*

O pouvoir magnétique!
Fluide sympathique,
Du monde léthargique
Ouvre-lui les trésors.
A ma voix qui commande,
Que le sommeil descende,
Que l'esclave m'entende!
Dors! je le veux!.. dors!

La somnambule renverse sa tête et paraît plongée dans le sommeil.)

CHŒUR.

Elle dort! Quelle puissance!
Ecoutons! faisons silence!

CAGLIOSTRO, *soulevant le voile de la somnambule.* Et maintenant, parlez! (*Il jette les yeux sur elle et pousse un cri d'effroi.*) Ah! (*Caracoli accourt à ce cri aperçoit Corilla, pousse un second cri et reste immobile ainsi que Cagliostro, pendant que Corilla se lève lentement.*)

ENSEMBLE.

CAGLIOSTRO, *dans le plus grand trouble, à part.*

Ah! quelle image fantastique
S'est offerte à mes yeux troublés!
Ma femme!.. O pouvoir diabolique,
Est-ce ma mort que vous voulez?

LA MARQUISE, *regardant Cagliostro.*

Sous l'influence magnétique
Tous ses traits semblent renversés,
Et comme la sibylle antique,
Ses cheveux se sont hérissés!

CARACOLI, *à part.*

Ce n'est pas elle! C'est unique...
D'effroi tout mon corps a tremblé!
Et malgré son pouvoir magique,
Mon maître en paraît tout troublé.

CHŒUR.

Sous l'influence magnétique
Ses yeux sont ternes et glacés,
Et comme la sibylle antique,
Tous ses traits semblent renversés!

CORILLA, *d'une voix lente et solennelle.*

Tu commandes, ô maître... et je cède à tes lois...
Je vais parler.

CAGLIOSTRO, *à part.*

C'est elle! c'est sa voix...

(*S'approchant d'elle et à voix basse.*)
Tu reviens du tombeau pour me perdre!
CORILLA, *à voix basse.*
Au contraire!
(*A voix haute, vers l'assemblée.*)
Écoutez! écoutez... la vérité m'éclaire...
CÉCILE, *qui jusque-là n'a pris aucune part à cette scène, lève les yeux et reconnaît Corilla.*
O ciel!
LA MARQUISE, *étonnée.*
Qu'as-tu?
CÉCILE.
Rien! rien!
CORILLA, *d'un air inspiré.*
Je lis que le savant
Cagliostro ne peut plus se marier...
TOUS, *avec surprise.*
Comment!
CORILLA, *de même.*
Je lis, je vois que de sa fiancée
Un autre amour occupe la pensée...
Décidée à mourir...
CÉCILE, *se levant avec exaltation.*
Oui, c'est vrai!
LA MARQUISE.
J'ai frémi!
CORILLA, *de même.*
Si sa main n'appartient à son cousin qu'elle aime!
LA MARQUISE.
Il a fui loin de nous!
CORILLA.
Oui, mais à l'instant même
Il revient! il accourt!
LA MARQUISE.
Impossible!
CORILLA, *étendant la main vers la porte du fond.*
C'est lui!
Il accourt! le voici! le voici!
(*Le chevalier paraît, tout le monde pousse un cri.*)

ENSEMBLE.

CAGLIOSTRO ET CARACOLI.
Ah! quelle image fantastique
S'est offerte à mes yeux troublés!
Démons et pouvoir diabolique,
Est-ce ma mort que vous voulez?
LE CHEVALIER ET CÉCILE.
Oui, par le pouvoir magnétique,
Tous deux nous voilà rassemblés.
A sa voix divine, magique,
Nos cœurs sont déjà consolés!
LA MARQUISE ET LE CHOEUR.
Pouvoir terrible et sympathique
Dont chacun de nous est troublé,
Sous le fluide magnétique
Lui-même paraît accablé!
CORILLA.
Oui, grâce au pouvoir magnétique,
Tous les secrets sont révélés;
Et tous, à ma voix prophétique,
Obéissez... ou bien tremblez!

CORILLA.
Ecoutez! écoutez... ô dévoûment suprême!..
Je vois que, toujours grand, sublime et généreux,
Cagliostro ne veut pas leur malheur à tous deux;
A la main de Cécile il renonce lui-même.
Je le vois! je le vois!..
CAGLIOSTRO, *bas, à Cécile.*
Non! je n'en ferai rien!
CORILLA, *à demi-voix, à Cagliostro.*
Je le veux! je le veux!
CAGLIOSTRO, *à part, avec colère.*
Il le faut, parbleu, bien! Soyons donc généreux!
(*Haut, avec effort, s'avançant près de la marquise.*)
Oui, oui, qu'ils soient heureux!
CORILLA.
Ah! ce n'est rien encor!
CAGLIOSTRO, *à part, avec inquiétude.*
Que veut-elle de plus?
CORILLA.
Aussi riche qu'habile,
Le fameux Cagliostro ne peut tenir à l'or,
Il en fait quand il veut... et la dot de Cécile,
Qu'il vient de recevoir... est, je le vois, par lui
Rendue au chevalier!
CAGLIOSTRO, *à part, avec colère.*
Ah! c'est un peu trop fort!
CORILLA, *bas, à Cagliostro.*
Balzamo, je le veux!
LE CHEVALIER, *s'inclinant d'un air railleur, à Cagliostro.*
Vraiment, monsieur le comte?
CAGLIOSTRO, *balbutiant.*
Oui!
(*A part.*)
Il le faut, morbleu, bien!
(*Haut, et tirant noblement le portefeuille de sa poche.*)
La voici! la voici!
CHŒUR.
O vertu sublime!
Mortel généreux!
Que la terre estime
A l'égal des dieux!
CORILLA.
Écoutez! écoutez! ce n'est rien!..
CAGLIOSTRO, *avec impatience.*
C'en est trop!
CORILLA, *avec emphase.*
Le grand, le vertueux, le divin Cagliostro!..
CAGLIOSTRO, *vivement.*
Ah! ma modestie est trop grande
Pour en écouter plus... Assez, je le commande!
(*La magnétisant pour l'éveiller.*)
Assez! assez!
(*A part.*)
Satan femelle!
(*Haut.*)
Éveille-toi!
Je te l'ordonne!..
CORILLA, *ouvrant les yeux avec peine, comme quelqu'un qui a longtemps dormi, et affectant une grande surprise.*
Où suis-je! et qu'est-ce que je voi?
CÉCILE ET LE CHEVALIER, *à sa gauche.*
Ceux qui vont, grâce à vous, s'adorer sans entrave...
CAGLIOSTRO, *à sa droite, bas.*
Et ton maître irrité qui reprend son esclave!
CORILLA, *de même.*
C'est ce que nous verrons!..

SCENE X.

LES MÊMES, LE PRINCE, *entrant par la porte du fond, et passant entre Cagliostro et Corilla.*
LE PRINCE.
La voiture est en bas!
CAGLIOSTRO, *étonné.*
Comment?
LE PRINCE, *à Cagliostro, à demi-voix.*
Je vous la dois, et ne m'en cache pas!
C'est Corilla, c'est elle que j'enlève!
CAGLIOSTRO, *vivement.*
Mais elle est mariée!

LE PRINCE, *de même.*
Elle avait pour mari
Un Joseph Balzamo, scélérat accompli!..
Mais le pape a brisé leur hymen...

CAGLIOSTRO.
Est-ce un rêve?

CORILLA, *montrant le bref qu'elle tire de sa poche.*
C'est signé!

CAGLIOSTRO, *à part, avec rage.*
J'étais libre...
(*Montrant Cécile.*)
Et pouvais l'épouser!

CORILLA, *à demi-voix.*
Toi, qui les trompes tous, on peut bien t'abuser!
(*Elle va rejoindre le prince à gauche, pendant que la marquise, Cécile et le chevalier sont à droite.*)

CARACOLI, *s'approchant de Cagliostro, qui est seul sur le devant du théâtre.*
Et qu'avons-nous gagné, maître?

CAGLIOSTRO.
Un crédit immense!
De tout oser, morbleu! j'ai maintenant les droits!

LA MARQUISE, *regardant Cagliostro.*
Tant de vertus méritent récompense...
(*S'approchant de lui, et à voix basse.*)
Un seul mot!

CAGLIOSTRO.
Qu'est-ce donc?

LA MARQUISE, *lui montrant la fiole qu'elle tire de sa poche.*
Revenez dans trois mois!

CHŒUR.

Ah! son mérite immense
Va toujours crescendo!
Bravo, Signor, bravo!
Il donne l'opulence,
Il guérit subito,
Le tout incognito!
Et voilà la science
Du divin Cagliostro!

FIN DE CAGLIOSTRO.



MARCO SPADA

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 21 décembre 1852.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

LE PRINCE OSORIO, gouverneur de Rome	MM. CARVALHO
FEDERICI, son neveu	BOULO.
LA MARCHESA SAMPIETRI, sa nièce	Mlle FAVEL.
LE COMTE PEPINELLI, son sigisbé, capitaine de dragons	MM. COUDERC.
LE BARON DE TORRIDA	BATAILLE.
ANGELA, sa fille	Mlle CAROLINE DUPREZ
GERONIO, bandit romain	MM. NATHAN.
GIANETTI, bandit romain	LEJEUNE.
FRA BORROMÉE, franciscain	BUSSINE.
CHOEUR DE SEIGNEURS, DE DAMES.	
CHOEUR DE BANDITS.	

La scène se passe, au premier acte, dans la campagne de Rome. — Un château situé au milieu d'un bois, près d'Albano.

ACTE PREMIER.

Un salon très-élégant : trois portes au fond, deux portes latérales ; une croisée à droite avec balcon. L'appartement est orné de fleurs. Sur une table, à droite, des livres et des papiers de musique. Sur une table, à gauche, un candélabre chargé de bougies.

—

SCENE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR, LA MARCHESA, *entrant par la porte du fond, d'un air étonné. Tous deux sont en habit de chasse.*

LE GOUVERNEUR, *regardant autour de lui.* Nous pouvions tomber plus mal, ma chère nièce, et pour des chasseurs égarés la nuit au milieu d'une forêt, l'hôtellerie me semble agréable.

LA MARCHESA. Une hôtellerie! on dirait plutôt d'une villa, d'un palais... à l'intérieur...

LE GOUVERNEUR. Et d'une forteresse, au dehors...

LA MARCHESA. Oui, cela m'effrayait d'abord, et je me rassure... partout des fleurs, des bougies... mais depuis le grand escalier en marbre noir jusqu'à cet élégant salon, personne pour nous recevoir!

LE GOUVERNEUR. C'est là le singulier!

LA MARCHESA. On dirait d'un conte de fées... Heureusement, voici notre compagnon de voyage, le capitaine Pepinelli, mon cavalier servant, qui par état doit tout savoir... eh bien?

LE GOUVERNEUR. Eh bien!.. capitaine?..

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, PEPINELLI.

PEPINELLI. Eh bien! je viens de mettre nos trois chevaux à couvert; des cours superbes, des écuries de prince... mais pas un palefrenier, pas un domestique vivant.

LA MARCHESA. Celui qui nous a ouvert la grande porte s'est-il évanoui?

PEPINELLI. Non, sans doute, Marchesa! mais j'ai eu beau lui annoncer le gouverneur de Rome et la marquise, sa nièce, et moi, Pepinelli, capitaine de dragons, pas un geste, pas une réponse! d'où j'ai conclu que le portier, le majordome de ce château magique, était sourd et muet.

LA MARCHESA. Le seul à qui l'on puisse parler!

LE GOUVERNEUR. C'est jouer de malheur!

PEPINELLI. N'est-ce pas? mais quand une fois la fatalité vous poursuit...

LA MARCHESA. Aussi aujourd'hui je vous hais à la mort... c'est vous qui êtes cause de tous nos désastres!

PEPINELLI. Que voulez-vous, Marchesa, quand la tête n'y est plus... votre oncle m'a appris ce matin, au milieu de la chasse, le retour de son neveu Federici, votre cousin! Depuis dix ans qu'il est en France, pourquoi revient-il à Rome? à quoi bon?

LE GOUVERNEUR. Ne vous l'ai-je pas dit?

PEPINELLI, *avec impatience.* Que trop! pour réunir les deux branches de votre famille, et marier deux personnes qui ne se connaissent pas, qui ne s'aiment pas!.. tandis que moi, cavalier servant de la marquise, son adorateur depuis trois ans et plus, car j'ai commencé du vivant de son premier mari, ce pauvre marquis de Sampiétri, ce n'était pas la peine qu'il mourût, autant le garder... j'y étais fait, tandis que l'autre... tenez, Marchesa, si vous l'épousez, j'en perdrai la raison.

LA MARCHESA. Cela commence déjà... nous égarer, mon oncle et moi, en pleine chasse!

LE GOUVERNEUR. Par une pluie battante!

LA MARCHESA. Nous faire entrer dans une horrible auberge!

PEPINELLI. Où vous étiez à l'abri!.. et où vous n'avez pas voulu rester...

LA MARCHESA. Non sans motifs!.. des figures sombres et sinistres... au milieu de la forêt... et la nuit qui approchait...

LE GOUVERNEUR, *souriant.* Tu te croyais déjà en pleine histoire de brigands...

LA MARCHESA, *avec effroi.* Taisez-vous! taisez-vous! la seule idée d'un brigand... le nom seul de Marco Spada le bandit, me donnent, vous le savez, des attaques de nerfs...

LE GOUVERNEUR. Petite maîtresse!..

PEPINELLI. Rassurez-vous!.. j'ai mon flacon de sels anglais... Il est de fait que les États-Romains sont le pays natal... la terre classique des bandits... il y en a tant!

LE GOUVERNEUR, *d'un ton sévère.* Il n'y en a plus depuis que je suis gouverneur de Rome... autant de pris, autant de fusillés... cela n'ira pas loin!

PEPINELLI. Écoutez!.. j'ai cru entendre marcher...

LE GOUVERNEUR, *entr'ouvrant une portière, à gauche.* De ce côté?.. non, personne!.. un salon de concert, d'une richesse et d'un goût exquis... des instruments de musique... nous sommes chez quelque grand seigneur dilettante...

LA MARCHESA, *soulevant une autre portière et regardant avec admiration.* Et dans cette galerie, quelle serre magnifique!.. les fleurs les plus prodigieuses et les plus rares... (*Regardant sur une table, à droite.*) Et sur cette table des partitions... des airs... ce duo que je chantais l'autre jour... vous savez, mon oncle, *une déclaration d'amour, en quatre langues différentes.*

PEPINELLI, *regardant par une porte à gauche.* Attendez... un vestibule sur lequel donnent plusieurs portes... si j'allais à la découverte?

LA MARCHESA. Allez-y.

PEPINELLI, *prenant le candélabre, sur la table à gauche.* C'est que je vais être obligé de vous laisser un instant sans lumière.

LE GOUVERNEUR. Qu'importe! (*Pepinelli s'éloigne par la porte à gauche, emportant le candélabre; le théâtre reste dans l'obscurité.*)

LA MARCHESA, *près de la boiserie, à droite.* Ah! mon Dieu!..

LE GOUVERNEUR. N'as-tu pas déjà peur de te trouver seule dans l'obscurité avec moi?

LA MARCHESA, *montrant la boiserie, à droite.* Non; mais en m'appuyant contre ce panneau, j'ai senti comme un bouton de sonnette.

LE GOUVERNEUR. Il fallait donc le tirer.

LA MARCHESA. Ah!.. bien oui!

LE GOUVERNEUR. Poltronne!.. je vais sonner.

LA MARCHESA. Gardez-vous-en bien; si l'on allait venir.

LE GOUVERNEUR. N'est-ce pas pour cela que je sonne! (*Il tire le bouton avec force, le panneau s'ouvre, une jeune fille s'en élance vivement, s'avance vers le gouverneur, qu'elle rencontre dans l'obscurité.*)

SCENE III.

LE GOUVERNEUR, ANGELA, *sortant de la droite,* LA MARCHESA, *à gauche, un peu au fond.*

QUATUOR.

ANGELA.

Ah! c'est bien le signal... enfin, donc, c'est bien vous!
(*A part.*)
Il se tait! il est en courroux!
Je m'en doutais!..

PREMIER COUPLET.

(*D'un air caressant.*)
Eh! mais... eh! mais, quel air sévère!
Et pourtant ma lettre sincère
De tout vous a bien informé!
Et si j'ai quelques torts, peut-être,
Pardonnez-les-moi, mon doux maître,
Ne grondez pas, mon seigneur bien-aimé!

LE GOUVERNEUR, *à part.* Je ne sais plus à présent comment la détromper.

ANGELA, *redoublant de caresses.*

DEUXIÈME COUPLET.

Puisque la paix est revenue,
Pourquoi dérober à ma vue
Ces traits dont mon cœur est charmé?
Pardonnez donc de bonne grâce,
Et permettez qu'on vous embrasse,
Mon doux seigneur, mon père bien-aimé!

LE GOUVERNEUR ET LA MARCHESA, *s'avançant.* Son père! (*En ce moment Pepinelli paraît à la porte à gauche, portant le candélabre qui éclaire le théâtre.*)

ENSEMBLE.

LE GOUVERNEUR, PEPINELLI, LA MARCHESA.

O surprise étrange!
Que vois-je et qu'entends-je?
Oui, voilà d'un ange
La voix et les yeux!..
(*Entre eux, à demi-voix.*)
Car, au lieu d'un père,
Fille moins sévère
Attend d'ordinaire
Un jeune amoureux!

ANGELA, *reculant effrayée.*

A moi, mon bon ange!
Que vois-je et qu'entends-je?
Quelle audace étrange
Les guide en ces lieux?
Et quel téméraire,
Bravant ma colère,
Au lieu de mon père,
Paraît à mes yeux?

ANGELA, *au gouverneur.*

D'où venez-vous?

LE GOUVERNEUR.

La nuit, égarés dans ces bois,
De l'hospitalité nous réclamons les lois!

ANGELA.

Mon père absent défend que cette porte
S'ouvre à personne!

LA MARCHESA, *effrayée.*

Ah! grands dieux!

ANGELA, *souriant.*

Il n'importe!..
Je désobéirai!..
(*Regardant la Marchesa.*)
Loin d'être mécontent,
Il m'en remercîra, je pense, en vous voyant!

CANON.

Dans ce séjour tranquille,
A l'abri des dangers,
Acceptez un asile,
O nobles étrangers!
Ainsi que moi, mon père
Vous offrirait ici
Et son toit tutélaire
Et la main d'un ami!

LE GOUVERNEUR, PEPINELLI, LA MARCHESA.

Dans ce séjour tranquille,
A l'abri du danger,
Acceptons cet asile
Qui doit nous protéger!
En l'absence d'un père,
Nous vous offrons ici
Les vœux d'un cœur sincère
Et la main d'un ami!

ANGELA, *leur faisant signe de s'asseoir.* Expliquez-moi seulement comment, dans ce château... qu'il est presque impossible de trouver le jour, vous avez pu arriver la nuit...

PEPINELLI. Malgré nous et sans le vouloir!.. Voici le fait : le mauvais temps nous avait fait entrer dans une auberge où d'autres voyageurs avaient aussi cherché un re-

fuge... et au bout de quelques heures d'impatience, je descendis pour seller moi-même le cheval de la signora... une haquenée blanche charmante; nous voulions retourner à Rome...

LA MARCHESA. Ma monture ne le voulut pas et prit le chemin d'Albano, je m'aperçus alors que ce cheval n'était pas le mien...

PEPINELLI. Je m'étais trompé... (*Regardant la Marchesa.*) Toujours par suite d'une préoccupation... (*S'adressant à Angela.*) inutile à vous raconter... c'était du reste un coursier également blanc, cheval arabe... pur sang...

ANGELA, *étonnée*. Ah! mon Dieu!..

PEPINELLI. D'une fougue... d'une impétuosité... d'une rapidité si grande, que nous pouvions à peine et de très-loin suivre les traces de la signora... emportée à travers des précipices, des labyrinthes, des chemins... inextricables au premier abord, et qui cependant semblaient s'aplanir d'eux-mêmes. Que vous dirai-je? trois ou quatre lieues en une demi-heure... sans parler de la frayeur et de l'inquiétude... qui comptent double... et tout à coup nous nous trouvons, à la sortie d'un fourré épais... vis-à-vis la porte massive d'un château-fort... le cheval s'arrête... piaffe... hennit d'un air d'autorité... le pont-levis s'abaisse... notre conducteur s'élance... nous le suivons... et nous voilà!..

ANGELA, *souriant*. Le cheval était chez lui... c'était le mien, Messieurs, que j'avais prêté à mon père...

LA MARCHESA. Est-il possible!..

ANGELA. Cela me prouve que le maître de ce château, le baron de Torrida, que j'attendais ce soir de voyage... ne peut tarder à arriver... et ramènera probablement à la signora sa blanche haquenée...

LA MARCHESA. Voilà le mystère... un échange!

LE GOUVERNEUR. Dont il me tarde de faire mes excuses au baron de Torrida... Une seule chose m'étonne... c'est de n'avoir pas encore vu à Rome ni M. le baron, ni son aimable fille...

ANGELA. Mon père va peu dans le monde... et moi, jamais!

LE GOUVERNEUR. Est-il possible!.. toujours seule...

ANGELA. Seule... avec des livres... de la musique, et un père, dont l'ingénieuse tendresse devinant tous mes vœux, ne m'a jamais laissé un désir à former.

LA MARCHESA. Vous ne désirez donc pas voir un bal... une fête...

ANGELA. Je n'y ai jamais pensé.

LA MARCHESA. Nous autres, nous ne pensons qu'à cela... mon oncle donne mardi prochain un bal... pour l'arrivée de son neveu, le prince Federici.

LE GOUVERNEUR. J'espère que la signora daignera faire une exception en notre faveur... et quitter ce soir-là sa solitude.

LA MARCHESA. Oui... oui... vous viendrez...

ANGELA Si mon père le veut...

LA MARCHESA, *vivement*. Puisqu'il ne vous refuse rien! aussi, dès qu'il sera là, je lui ferai moi-même notre invitation.

ANGELA. Et si, avant qu'il arrive, vous vouliez un instant vous reposer et accepter quelques rafraîchissements. (*Sonnant et s'adressant à un domestique en livrée, qui paraît.*) Conduisez la signora et ces messieurs dans leurs appartements. (*Le domestique se tient sur le seuil de la porte du fond.*)

PEPINELLI, *à la marquise*. Si la signora me permet de lui offrir la main...

LA MARCHESA. Volontiers. (*Ils vont pour sortir; on entend sous la fenêtre, à droite, le prélude d'une guitare.*)

ANGELA, *à part*. Ah! mon Dieu!

LA MARCHESA. Une guitare...

PEPINELLI. De la musique dans cette forêt...

LE GOUVERNEUR. Qu'est-ce que cela signifie?

ANGELA. Je ne sais... je le jure! (*On entend en dehors un coup de feu, la guitare se tait.*)

LA MARCHESA, *effrayée*. Ah! mon Dieu, ce bruit...

PEPINELLI, *de même*. Un coup de feu!

LE GOUVERNEUR. Ce n'est pas rare dans la forêt...

ANGELA. Ne fussent que les braconniers!

LA MARCHESA. Et vous n'avez pas peur la nuit... au milieu de ces grands bois?

ANGELA. Jamais!

LA MARCHESA. Vous n'avez pas peur des brigands... ni de Marco le bandit?

ANGELA. Non, vraiment! (*Regardant du côté de la fenêtre.*) Ces murailles sont assez élevées... je l'espère, pour qu'on n'ose pas les franchir... que cela ne vous inquiète pas, Signora... entrez vous reposer! (*Le gouverneur, la Marchesa, Pepinelli, sortent par la porte à gauche.*)

SCENE IV.

ANGELA, *écoutant la guitare*. C'est lui... lui encore! quelle imprudence!.. et comme le disait la signora... si des brigands... blessé. . tué peut-être! (*Avec joie.*) Non, non, j'entends de nouveau la guitare!

FEDERICI, *en dehors*.

PREMIER COUPLET.

(*Avec accompagnement de guitare.*)

Dans ces forêts sauvages,
Sur ces rochers maudits,
Je brave les orages
Et le fer des bandits!
O toi, que rien ne touche,
Je donnerais les cieux
Pour un mot de ta bouche,
Un regard de tes yeux!

DEUXIÈME COUPLET.

A mon retour, peut-être,
Doit m'attendre la mort;
Mais daigne m'apparaître,
Et je bénis mon sort!
O toi, que rien ne touche,
Je donnerais les cieux
Pour un mot de ta bouche,
Un regard de tes yeux!

ANGELA, *s'éloignant de la croisée à droite*.

Non... non... je ne dois pas l'entendre
Et comment pourtant s'en défendre?
Il donnerait sa part des cieux
Pour un seul regard de mes yeux...
Puis-je le refuser?..

(*Elle va ouvrir la fenêtre à droite, Federici paraît; elle pousse un cri.*)

Grands dieux!

(*L'orchestre cesse.*)

ANGELA. Vous, Monsieur... une telle audace!..

FEDERICI. Votre balcon, où je venais de m'élancer, m'a préservé du coup de feu dirigé contre moi...

ANGELA, *avec frayeur et courant à lui*. Blessé!

FEDERICI. Non, par malheur! car si je l'étais, il me serait permis, peut-être, de rester en ce château...

ANGELA. Jamais en l'absence de mon père!.. mais je lui ai écrit, Monsieur, comment un jeune étranger, un inconnu, m'avait secourue au milieu de l'orage, et comment, depuis ce temps... il passait tous les jours sous mes fenêtres, du côté de la forêt...

FEDERICI. Quoi! vous lui avez raconté...

ANGELA. Et vos regards... et les airs que vous chantiez, et les paroles aussi... Je dis tout à mon père, Monsieur, c'est l'ami le plus tendre, le plus dévoué... c'est moi qui

suis le but, le rêve, l'occupation de sa vie entière... il n'y a pas de sacrifices dont il ne soit capable pour m'épargner un chagrin...

FEDERICI. Et s'il s'irrite de notre rencontre, s'il vous défend de me voir...

ANGELA. J'obéirai, Monsieur...

FEDERICI. Ah ! je devrais vous imiter ! car, à moi aussi, on m'avait ordonné de quitter la France où j'ai été élevé. Des amis, des parents m'attendent à Rome... et depuis dix jours, caché dans cette forêt... dans la cabane d'un bûcheron... je passe ma journée à épier les instants de vous voir ; mais demain... il faut partir...

ANGELA. Demain!

FEDERICI. Voilà pourquoi... à tout prix et même au risque de mes jours... je voulais ce soir vous parler... Par qui me faire présenter à votre père... quand il sera de retour?..

ANGELA. Je l'attends... ce soir même!..

FEDERICI. Ah ! si j'osais... mais décemment ma première visite ne peut avoir lieu ainsi ; je ne puis entrer chez lui par la fenêtre!.. Attendez... il y a mardi prochain... une fête magnifique... qui réunit l'élite de la noblesse romaine...

ANGELA. Celle peut-être à laquelle on m'invitait tout à l'heure.

FEDERICI, *vivement.* Vous êtes invitée! Ah! venez-y, de grâce! (*On entend au dehors plusieurs sons de cors.*)

ANGELA, *prêtant l'oreille.* Ecoutez!..

FEDERICI. Me le promettez-vous?

ANGELA. Ecoutez donc!.. C'est mon père qui revient... (*Elle fait quelques pas pour sortir.*)

FEDERICI, *la retenant.* Un mot encore!

ANGELA, *avec impatience.* Je ne serai pas là pour l'embrasser...

FEDERICI. Ainsi, vous oubliez tout pour lui ! ainsi, vous m'ordonnez de partir?..

ANGELA. Non, mais je vous en prie!

FEDERICI. A condition que vous viendrez à ce bal...

ANGELA. Ne vous l'ai-je pas promis?

FEDERICI. A condition que je pourrai vous aimer... et vous le dire...

ANGELA. Je ne le puis sans permission... laissez-moi...

FEDERICI. Moi! vous laisser...

ANGELA. Pour la demander à mon père...

FEDERICI, *poussant un cri.* Ah! je suis trop heureux... je pars...

ANGELA. Et les dangers de la forêt... et ce balcon?..

FEDERICI. Grâce à l'obscurité, je m'éloignerai sans vous compromettre... ne craignez rien...

ANGELA. Eh ! Monsieur... est-ce pour moi que je crains ?

FEDERICI, *tombant à ses genoux et lui baisant la main.* Angela!..

ANGELA. Ah! que je suis fâchée d'avoir dit ce mot-là... voyez-vous ce que c'est que la frayeur... Adieu... adieu... (*Federici disparaît par la fenêtre à droite. La porte du fond s'ouvre, paraît le baron de Torrida.*)

SCENE V.

LE BARON, ANGELA.

(*Sur la ritournelle de l'air suivant, Angela se jette dans les bras de son père, qui l'embrasse plusieurs fois, puis s'arrête et la contemple avec émotion.*)

LE BARON.

AIR.

O mon enfant, ô ma fille chérie,
Mon bien suprême, mon trésor!
Point de malheurs que mon cœur ne défie,
Si ton amour me reste encor!

(*Regardant avec tendresse Angela qui le débarrasse de son manteau et de son chapeau.*)

Oui, c'est bien elle ! c'est sa grâce,
Ces traits, qu'absent je rêve et je revoi.
Ah! de nouveau, que je t'embrasse,
Pour être sûr, ma fille, que c'est toi!
O mon enfant, ô ma fille chérie,
Mon bien suprême, mon trésor!
Point de malheurs que mon cœur ne défie,
Si ton amour me reste encor!

CAVATINE.

Fleur pure et jolie,
Charme de ma vie,
Près de toi, j'oublie
Un destin cruel!
Sous ton doux empire,
Mon âme respire,
Et ton gai sourire
Vient m'ouvrir le ciel!

(*Tirant de sa poche plusieurs objets.*)

De voyage, je te rapporte
(Car je pensais toujours à toi)
Des parures de toute sorte,
Des diamants dignes d'un roi!

(*Lui donnant un écrin qu'Angela ouvre et admire.*)

Sois belle et radieuse,
Pour l'orgueil de mes yeux,
Et surtout, sois heureuse...
Pour que je sois heureux!
Fleur fraîche et jolie,
Charme de ma vie,
Près de toi, j'oublie
Un destin cruel!
Sous ton doux empire,
Mon âme respire,
Et ton gai sourire
Vient m'ouvrir le ciel!

LE BARON, *avec bonté, regardant Angela qui vient de lui approcher un fauteuil et qui s'est assise à ses pieds sur un tabouret.* Eh bien! mon enfant... nous voilà chez nous, en tête-à-tête... et nous pouvons causer... causer de ce beau jeune homme...

ANGELA, *avec embarras.* O mon père!..

LE BARON. Ecoute donc... s'il ne t'intéresse pas, il m'intéresse, moi!... car il a protégé, sauvé mon enfant... (*L'interrogeant du regard.*) Et il est bien?.. il est aimable?..

ANGELA, *baissant les yeux.* Je ne puis que trop vous dire... mon père...

LE BARON, *avec bonhomie.* Tu n'y as pas fait attention... c'est tout simple... mais lui... il t'a regardée... il te trouve belle... il a bien raison...

ANGELA. En vérité...

LE BARON. C'est un garçon de goût...

ANGELA. Et moi... qui craignais que vous ne fussiez fâché...

LE BARON. Fâché! de quoi?.. de ce qu'on t'aime... il faut bien que je m'y habitue... et, pourvu que moi, ton père, tu m'aimes mieux... que tous les autres...

ANGELA, *vivement.* Oh! oui!

LE BARON. A la bonne heure... Eh bien! ma fille, tu es jeune, tu es jolie, tu es riche... très-riche... choisis pour mari... qui tu voudras... choisis bien...

ANGELA. Je m'en rapporterai à vous...

LE BARON. A moi... je serais peut-être trop difficile...

ANGELA. Vous voudriez un prince?...

LE BARON, *se levant.* Non... ni prince... ni grand seigneur... (*Vivement.*) Et, une autre condition à laquelle je tiens, c'est que ton mari ne soit pas de ce pays... qu'il ne soit pas Italien.

ANGELA, *vivement*. Je crois qu'il vient de France, qu'il y a été élevé...

LE BARON. Cela me convient! cela me plaît... et maintenant... ce que je veux, c'est de voir mon gendre...

ANGELA, *riant*. C'est très-aisé...

LE BARON. En vérité!..

ANGELA, *de même*. Je vous dirai comment!.. avant tout, je dois vous prévenir... mon père... et j'aurais dû commencer par là... mais vous avez causé tout d'abord de tant d'autres choses.

LE BARON. Du jeune inconnu!

ANGELA. Vous croyez?

LE BARON. Nous n'avons parlé que de lui!

ANGELA. C'est étonnant!.. alors donc... j'ai oublié de vous dire... que ce soir, en votre absence... j'avais donné, malgré vos ordres, l'hospitalité... à deux beaux messieurs et à une jeune dame perdus dans cette forêt...

LE BARON. Tu as bien fait... comme toujours.

ANGELA. N'est-ce pas? La dame surtout et le plus jeune de ces messieurs... avaient une frayeur... ils ne rêvaient que brigands... est-ce que jamais on en a vu dans ce canton?

LE BARON. Jamais!..

ANGELA. Ils parlaient aussi de Marco Spada!.. (*Naïvement.*) Spada!.. Qu'est-ce que c'est?

LE BARON. Un pauvre diable... qui, depuis quinze ans, les fait trembler!.. proscrit, dont la famille a été massacrée dans nos guerres civiles... et que le désespoir a jeté parmi des gens qui, comme lui, n'avaient rien à perdre... Mais ne parlons pas de ce malheureux... que son nom... mon enfant, et que les idées qu'il rappelle n'attristent jamais tes belles années... (*Gaiement.*) Dans quelques jours, je ferai encore un voyage.

ANGELA, *tristement*. Est-il possible!..

LE BARON, *gaiement*. Mais cette fois... ce ne sera pas seul... je partirai avec ma fille et son fiancé pour la France... où nous irons nous établir.

ANGELA. Bien vrai?

LE BARON, *souriant*. Très-vrai!.. Et d'ici là, parle, commande... tout ce qui te plaira, tout ce qui te conviendra, mon enfant, sera fait et exécuté...

ANGELA, *avec joie*. Ah! s'il en est ainsi... j'ai une grâce... à vous demander...

LE BARON, *s'asseyant à gauche*. Tant mieux!..

ANGELA. On donne, la semaine prochaine, à Rome, une grande fête...

LE BARON. Au palais du gouverneur...

ANGELA. Vous croyez?..

LE BARON. J'en suis sûr!

ANGELA. Alors... (*A part.*) Et comme il a dit : *Chez moi*... c'est le gouverneur lui-même.

LE BARON, *toujours assis*. Eh bien!.. achève donc...

ANGELA. Eh bien!..

DUO.

ANGELA.
Daignez, mon père, oui, daignez me conduire
A ce bal magnifique!..

LE BARON, *effrayé et se levant*.
A ce bal! que dis-tu?
Moi!

ANGELA.
Vous!

LE BARON.
Moi!..

ANGELA.
Vous!

LE BARON, *à part*.
A peine je respire!
(*Haut.*)
Et quelle idée!.. un bal!

ANGELA, *naïvement*.
Je n'en ai jamais vu!
De cette fête si brillante
D'avance mon cœur est ravi!
Chacun m'y trouvera charmante!
Et vous, mon père!.. et vous aussi.
(*D'un ton caressant.*)
Allons!.. allons... vous dites : Oui!
N'est-ce pas?.. vous êtes si bon!

LE BARON, *avec effort*.
Non! non! c'est impossible!

ANGELA, *stupéfaite*.
Non!

ENSEMBLE.

ANGELA, *avec étonnement et douleur*.
Ah!.. quelque erreur m'abuse,
A peine si j'y crois!..
Mon père me refuse
Pour la première fois!

LE BARON.
Son pauvre cœur accuse
La rigueur de mes lois!
Hélas! je la refuse
Pour la première fois!

ANGELA, *se rapprochant du baron*.
Ma présence à ce bal est pourtant nécessaire!..
Il y sera!

LE BARON.
Qui donc?..

ANGELA.
Ce jeune homme, mon père!
C'est là qu'il doit vous être présenté!
Je l'ai promis!

LE BARON, *vivement et avec intérêt*.
En vérité!

ANGELA.
Et dès qu'on fait une promesse,
Il faut la tenir à tout prix!

LE BARON, *avec douleur*.
Ah! tu sais, pour toi, ma tendresse...
(*Avec effort et comme malgré lui.*)
Mais je ne puis, mon enfant, je ne puis!

ENSEMBLE.

ANGELA, *sanglotant*.
Ah! quelle... douleur... m'oppresse!
Mes... efforts... sont superflus!..
J'ai perdu... votre tendresse,
Mon père... ne m'aime... plus!
Non... non... vous ne m'aimez plus!

LE BARON, *cherchant à la calmer*.
Combien ta douleur m'oppresse;
Mais, hélas! n'insiste plus!
(*A part.*)
Si j'écoutais ma tendresse,
Tous deux nous serions perdus!

(*Avec impatience.*)
Mais de ce maudit bal qui t'a donné l'envie?

ANGELA.
Le gouverneur lui-même!..
(*Voyant l'étonnement du baron.*)
Oui, mon père, c'est lui,
Qui nous invite et nous prie...

LE BARON, *vivement*.
Le gouverneur de Rome!..
(*Avec colère.*)
Il est ici!

ANGELA, *étonnée*.
N'allez-vous pas vous fâcher à présent,
Vous qui disiez tout à l'heure!..

LE BARON, *avec joie*.
Oui, vraiment!

ENSEMBLE.

LE BARON.

J'accueille avec allégresse
Un bonheur qui m'était dû!
Et mon orgueil s'intéresse
A cet honneur imprévu!

ANGELA, *pleurant.*

Ah! quelle douleur m'oppresse!
Tous mes soins... sont superflus!
J'ai perdu votre tendresse,
Mon père... ne m'aime... plus...
Non... non... vous ne m'aimez plus!

LE BARON *frappe sur un timbre, Geronio et plusieurs domestiques paraissent aux trois portes du fond.*

Le gouverneur de Rome ici nous rend visite!
Qu'il soit traité ce soir... ainsi qu'il le mérite!
(*Il parle bas à Geronio, qui fait un geste de joie, s'incline et sort.*)

LE BARON, *s'adressant à Angela.*

Rassure-toi, ma fille!.. et si ce bal a lieu,
Ensemble nous irons, je le jure!.

ANGELA, *sautant de joie.*

O mon Dieu!..

ENSEMBLE.

DERNIÈRE STRETTE DU DUO.

ANGELA.

O douce promesse,
Et plus doux espoir!
Fête enchanteresse
Où je dois le voir!
Le plaisir rayonne
Soudain à mes yeux,
Et je m'abandonne
A mon sort heureux!

LE BARON.

D'une telle ivresse
Laissons-lui l'espoir!
J'ai, dans ma tendresse,
Un autre devoir!
L'avenir rayonne
Brillant à mes yeux,
Et je m'abandonne
A mon sort heureux!

SCENE VI.

LE GOUVERNEUR ET LA MARCHESA, *sortant de la porte à gauche;* ANGELA ET LE BARON.

ANGELA. Voici nos hôtes, mon père!

LA MARCHESA. Monseigneur le gouverneur de Rome.

LE GOUVERNEUR. Et la marquise de Sampiétri, sa nièce.

LE BARON. J'étais loin de m'attendre à un pareil honneur!..

LA MARCHESA. Et nous à une telle surprise... c'est une habitation délicieuse... ravissante... un luxe... une recherche!.. Je vous amènerai, monsieur le baron, toutes les grandes dames et petites maîtresses de Rome pour prendre ici des leçons d'élégance et de bon goût.

LE GOUVERNEUR. Ta frayeur est donc calmée?..

LA MARCHESA. Je n'ai jamais eu peur... c'est le capitaine Pepinelli, mon cavalier servant, que, par parenthèse, je viens d'envoyer, monsieur le baron, pour échanger contre votre terrible cheval ma paisible haquenée... c'est lui qui m'effrayait en voulant me rassurer.

ANGELA. Il me semble cependant, Senora, que vous n'aviez rien à craindre entre un capitaine de dragons et monseigneur votre oncle.

LA MARCHESA. Raison de plus, disait-il. (*Riant.*) Le gouverneur de Rome est en délicatesse avec les bandits de la forêt... et s'il tombait entre leurs mains...

LE GOUVERNEUR, *souriant.* Ils ne me feraient pas de grâce, je m'y attends... et ils auraient parbleu raison, car, pour ma part, je n'en épargnerais pas un seul... à commencer par leur chef... l'invisible Marco, que jamais on ne rencontre... mais que je trouverai cependant.

ANGELA, *souriant.* Vous lui en voulez beaucoup?..

LE GOUVERNEUR. Affaire d'amour-propre... Depuis plus de quinze ans il règne de fait dans les Etats-Romains; levant les impôts, non sur les habitants de la campagne, mais sur les percepteurs du fisc, ne s'adressant jamais à la bourse des particuliers, mais à la caisse du gouvernement, ce qui le rend populaire.

LE BARON. En vérité!

LE GOUVERNEUR. Et moi, le jour où l'on m'a nommé gouverneur de Rome, j'ai juré... que Marco ne serait fusillé ou pendu que par moi...

LE BARON, *riant.* Et si, de son côté... il avait fait le même serment!..

LE GOUVERNEUR, *élevant la voix.* Ce serait de bonne guerre...

LE BARON, *riant.* Ne criez pas cela trop haut, monsieur le gouverneur...

LE GOUVERNEUR. Peu m'importe!.. ni pitié, ni merci pour lui et les siens... la seule difficulté c'est de le connaître! Vingt fois on m'a annoncé qu'il était pris, et, vingt fois, j'en ai fait fusiller que l'on a sû après... n'être pas lui.

LE BARON. Il aurait peut-être mieux valu s'informer avant.

LE GOUVERNEUR. Mais un de ces soirs nous espérons bien ne pas le manquer.

LE BARON, *avec bonhomie.* Et comment cela?

ANGELA. Dites-nous de grâce?..

LA MARCHESA. Les histoires de brigands me donnent sur les nerfs, et ce sont les seules qui m'amusent.

LE GOUVERNEUR. Imaginez-vous, Mesdames, et vous, mon cher hôte, que Marco, le bandit, qui est de bonne famille et qui n'est, dit-on, ni sans éducation, ni sans moyens, a entre autres un amour des arts et un fanatisme pour la musique... tel...

LA MARCHESA. Un bandit amateur.

LE GOUVERNEUR. Qu'au dire de nos espions, il ne manque jamais une première représentation; vous comprenez alors...

LE BARON. Qu'au premier opéra nouveau!..

LA MARCHESA, *gaiement et passant près d'Angela.* Dès demain... je retiens ma loge et je vous y offre une place... ce sera charmant!

LE BARON. Oui, cela fera un coup de théâtre, un final magnifique!

LE BARON, *voyant des domestiques en livrée paraître à la porte du fond, galamment.* Voici le souper, Mesdames...

QUATUOR.

A l'abri des alarmes,
Loin du bruit des combats,
Goûtons en paix les charmes
De ce joyeux repas!

LE GOUVERNEUR.

Tous les chagrins... arrière!
Pour moi, rien n'est égal
A la mousse légère
Qui rit dans le cristal!

TOUS.

A l'abri des alarmes,
Loin du bruit des combats,
Goûtons en paix les charmes
De ce joyeux repas!

(*Le gouverneur offre sa main à Angela, le baron offre la sienne à la Marchesa, et tous les quatre vont sortir, lorsque Pepinelli, pâle et troublé, paraît à la porte du fond, qu'il referme sur lui, en entrant.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, PEPINELLI.

LA MARCHESA, *levant les yeux sur lui.* Eh! mon Dieu, capitaine, quel air pâle...

ANGELA. Quelle physionomie renversée!

LE GOUVERNEUR. Qu'y a-t-il donc?

PEPINELLI. Il y a... que nous sommes tous perdus.

LE GOUVERNEUR, *riant.* Allons donc!..

LE BARON, *de même.* Allons donc!..

PEPINELLI. A commencer par vous, baron de Torrida... dont le château va être incendié et pillé... car il est en ce moment rempli de bandits!

LA MARCHESA ET ANGELA. Jésus Maria!..

LE GOUVERNEUR. Rassurez-vous, Mesdames, ce n'est pas possible!

PEPINELLI, *tremblant.* Je les ai vus... et entendus!.. je traversais la cour du château... malgré un brouillard... assez épais, pour obéir aux ordres de la signora... relatifs à sa haquenée...

LE GOUVERNEUR, *voyant qu'on l'entend à peine.* Remettez-vous... remettez-vous... capitaine... on croirait que vous êtes ému!..

PEPINELLI, *vivement.* Pour ces dames... et pour vous!.. (*Reprenant son récit.*) J'entends dans l'obscurité... deux hommes... qui, debout, près d'un pan de muraille... parlaient à demi-voix... et prononçaient votre nom... Excellence... et le mien... je reste immobile... j'écoute... l'un des deux hommes disait : « C'est le gouverneur de Rome et le petit capitaine de dragons Pepinelli. » A quoi l'autre répondait brusquement : « — Qu'importe quels qu'ils soient... puisque Marco a dit à onze heures sonnant : on vengera la mort de nos compagnons sur tout ce qui se trouvera dans le château! — Bien, avec plaisir, a continué le premier... mais des femmes c'est autre chose. — Ah! bah! a repris le second, tu es toujours galant... toi, Geronio... » Et ils se sont éloignés... en se disputant... Qu'en dites-vous, maintenant?

LE GOUVERNEUR. Je dis... je dis... qu'à l'hôtellerie où nous nous sommes arrêtés, ces brigands nous auront reconnus et suivis de loin à travers la forêt... jusqu'à ce château... où ils se sont introduits après nous...

LE BARON, *froidement.* C'est probable, et vous pensez...

LE GOUVERNEUR. Que j'aimerais mieux, baron, être ailleurs qu'ici!.. mais que voulez-vous... c'était une partie à gagner ou à perdre, Marco est dans son droit. Ce qui me fâche... c'est pour vous... pour votre château... dont j'aurai causé la ruine... (*A demi-voix.*) Surtout pour ces pauvres femmes! (*A haute voix.*) Mais tout n'est pas désespéré; et il doit y avoir dans la forêt, non loin du carrefour de la fontaine, un piquet de dragons...

LE BARON. Vous croyez!..

LE GOUVERNEUR. J'ai donné l'ordre ce matin même d'en placer un.

LE BARON, *secouant la tête.* Le difficile est de le prévenir.

PEPINELLI. C'est impossible... les bandits, qui sont maîtres du château, ne laisseront sortir personne.

LE GOUVERNEUR. Ne comptons alors que sur nous et voyons à nous défendre!

LE BARON. Très-bien... Monseigneur...

LA MARCHESA. Ah! mon oncle... soutenez-moi... je me meurs de frayeur.

LE BARON, *à Angela, qui est venue se placer près de lui.* Et toi, ma fille?..

ANGELA. Je suis tranquille, mon père... car je ne vous quitterai pas... et votre sort sera le mien!.. (*Le baron embrasse Angela.*)

LE GOUVERNEUR. Eh bien! Pepinelli, que faites-vous là immobile?..

PEPINELLI, *sur place et tremblant.* Immobile.. non pas!..

LE GOUVERNEUR, *montrant le fond.* C'est par là, sans doute, qu'on viendra nous attaquer... voyez à barricader ces portes. (*Au baron.*) Après tout, on peut se défendre! nous sommes trois... vous, moi et le capitaine!

LE BARON. Cela ne fait jamais que deux!

LE GOUVERNEUR. Qu'importe?..

FINAL.

LE GOUVERNEUR.

Attendons l'ennemi! Dieu guidera nos bras.
(*Au baron.*)
Avant que votre fille, et si jeune et si belle,
Tombe en leurs mains...

LE BARON.

Eh bien!

LE GOUVERNEUR.

Je serai mort pour elle!

LE BARON, *à part.*

Mourir pour ma fille!.. ah! je ne le tuerai pas!

(*On entend en dehors, dans la forêt, un appel de cavalerie.*)

TOUS.

Écoutez!.. écoutez!.. quel bruit se fait entendre?

LA MARCHESA.

Est-ce un nouveau renfort qui vient à ces brigands?

LE GOUVERNEUR.

Plus je cherche et moins je comprends
D'où nous vient ce secours, que je n'osais attendre!
Mais ce sont les clairons de nos dragons!

TOUS.

Vraiment!

PEPINELLI, *avec joie.*

Mes dragons! braves gens!
(*Courant à la fenêtre.*)
Quelle nombreuse escorte!
Comme des furieux ils frappent à la porte!

LE BARON.

Attendez! attendez! nous allons à l'instant
Donner l'ordre d'ouvrir.

(*Le baron prend un cor attaché à la muraille et en donne quelques sons en se tournant vers l'intérieur du château.*)

ENSEMBLE, *avec accompagnement, en dehors, de clairons.*

Dieu qui nous vient en aide,
Semble nous protéger,
Et le plaisir succède
A l'horreur du danger.

LE BARON, *à part.*

A leurs vœux tout succède;
Mais, si j'en peux juger,
De ceux qui leur viennent en aide,
Nous saurons nous venger.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, FEDERICI, *paraissant à la porte du fond.*

ANGELA, *à part.*

Ah! grand Dieu, qu'ai-je vu?

LE BARON, *voyant son émotion.*

Qu'as-tu, ma fille?

ANGELA, *à demi-voix.*

Eh mais! c'est lui!.. c'est l'inconnu!

LE BARON, *étonné.*

Vraiment!

ANGELA.

Qui vient pour nous défendre.

LE BARON.

C'est bien!

(*Le regardant.*)

Beau, jeune et brave... Eh! j'aime assez mon gendre!

FEDERICI, *qui, pendant ce temps, s'est avancé près des dames, salue le baron et sa fille.*

Errant dans la forêt, en artiste amateur,
Que charmait de ces murs la belle et sombre horreur!
J'ai cru voir, tout à coup, et protégé par l'ombre,
Un groupe de bandits, dont j'ignore le nombre,
Se glisser en ces murs à pas silencieux!
Comment vous prévenir? et comment, seul contre eux,
Vous défendre?.. J'avais, non loin de la fontaine,
En entrant dans le bois, ce matin aperçu
Un piquet de dragons!

LE GOUVERNEUR, *avec joie.*

Les nôtres?

FEDERICI.

J'ai couru!
Je les ai prévenus!.. et je vous les ramène!..

LE BARON, *à part.*

Ah! mon gendre me plaît beaucoup moins à présent!

FEDERICI.

Heureux de vous défendre!

LE BARON, *avec ironie.*

En chevalier galant!

ENSEMBLE.

Défendre les belles
Et mourir pour elles,
Chevaliers fidèles,
C'est notre devoir.
Trop heureuse chance,
Lorsque la vaillance
A pour récompense
Un rayon d'espoir.

(*Pepinelli, qui est sorti pendant le commencement de cet ensemble, rentre en ce moment par le fond.*)

TOUS, *s'adressant à lui.*

Eh bien!

PEPINELLI.

Ah! mes dragons se sont tous bien conduits,
Du château nous sommes les maîtres,
Rien ne nous manque plus... rien! que des ennemis!

LE BARON, *à part.*

Par eux, mon signal fut compris.

(*Haut et gaiement.*)

Comment! pas un!..

PEPINELLI.

Pas un! Les portes, les fenêtres
Sont closes, et pourtant ils sont tous disparus!
On n'en saurait trouver un seul!

LE GOUVERNEUR, *riant.*

C'est un miracle!

LE BARON, *à Pepinelli.*

Ou plutôt, capitaine, et c'est le seul obstacle,
Vous aviez cru les voir!

PEPINELLI.

Et je les ai bien vus!

FEDERICI.

Moi de même!

PEPINELLI.

Et pourtant disparus!

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DES DRAGONS, *entrant de divers côtés du théâtre.*

Disparus,,,
Du haut en bas, disparus! disparus!

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! suivons leur trace,
Que ces bois, par nous, soient fouillés!
Et surtout, point de grâce,
Tous ceux qu'on prendra.. fusillés!

(*Se tournant d'un air gracieux vers le baron, à qui il tend la main.*)

Quant à vous, mon cher hôte,
Vous nous l'avez promis... et demain soir, sans faute,
Chez moi, demain... au bal!

LE BARON, *tressaillant.*

Au bal!

ANGELA, *à voix haute, et* FEDERICI, *à part.*

Au bal...

LA MARCHESA.

Au bal.

ANGELA, *à son père, d'un air caressant.*

Vous l'avez dit.

(*Au gouverneur.*)

Mon père est trop loyal
Pour oublier cette promesse...

TOUS.

Au bal!

PEPINELLI ET LE CHOEUR.

Obéir aux belles
Et danser pour elles,
Cavaliers fidèles,
C'est notre devoir!
Trop heureuse chance,
Quand notre constance
A pour récompense
Un rayon d'espoir!

LE BARON, *à part.*

Contrainte cruelle
Et crainte mortelle,
(*Montrant Angela.*)
Qu'il me faut, près d'elle,
Ne pas laisser voir!

(*La Marchesa embrasse Angela, puis sort avec le gouverneur et Pepinelli, qui, ainsi que Federici, saluent le baron et sa fille.*)

ACTE DEUXIÈME.

Un salon de bal et de concert élégamment décoré dans le palais du gouverneur de Rome. Des canapés, des fauteuils, des chaises; à l'extrême droite du théâtre, un petit guéridon sur lequel sont placés des albums et des papiers de musique.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARCHESA, PEPINELLI, *la suivant.*

PEPINELLI. Cette parure de bal... double votre beauté, et jamais vous n'avez été plus séduisante.

LA MARCHESA, *sans le regarder et s'occupant d'arranger sa toilette.* Vous trouvez?.. (*S'adressant à lui.*) Vous êtes-vous occupé de l'orchestre?

PEPINELLI. C'est nécessaire quand dans la même soirée on a un concert et un bal; aussi nous aurons, marquise, les plus illustres amateurs de Rome! pour le premier violon et la basse... les princes Corsini et Rospigliosi. Et puis... (*S'arrêtant.*) Ah! je voulais vous demander si je peux apporter mon hautbois.

LA MARCHESA, *d'un air indifférent.* Votre hautbois... je n'y vois pas d'inconvénient.

PEPINELLI. Je l'apporterai donc.

LA MARCHESA, *vivement.* A condition que vous n'en jouerez pas.

PEPINELLI, *avec colère.* Comment?

LA MARCHESA. Eh bien! si, vous en jouerez... (*A part.*) Tant pis pour eux.

PEPINELLI. Et autre chose encore... (*Avec tendresse.*) Depuis si longtemps que je vous aime sans intérêt...

LA MARCHESA, *sans le regarder.* Avez-vous pensé au programme du concert, à nos morceaux de musique?

PEPINELLI, *lui répondant.* J'en ai de nouveaux, j'en ai de charmants... (*Avec passion.*) Et il me semble qu'une passion... qui a trois ans de date... mériterait depuis longtemps...

LA MARCHESA, *sans le regarder.* Sa retraite.

PEPINELLI. Dites plutôt une récompense...

LA MARCHESA. N'en est-ce pas une de vous écouter... de vous permettre de me servir?..

PEPINELLI. Certainement... Le poste de cavalier servant est un emploi honorable...

LA MARCHESA. Mes gants!..

PEPINELLI. Voici!.. mais quand on y joindrait par hasard quelques honoraires...

LA MARCHESA. Mon éventail!

PEPINELLI, *timidement.* Je dis quelques légers honoraires. .

LA MARCHESA, *avec ironie.* En vérité!

COUPLETS.

Vous pouvez soupirer,
Vous pouvez espérer;
Mais, songez-y bien,
Je n'accorde rien.
Vos ardeurs,
Vos fadeurs,
Me donnent des vapeurs.
Amoureux en délire
Qu'on devrait interdire,
De vous j'aime mieux rire...
Car le rire embellit!..
Oui, Monsieur, je vous l'ai dit...

Vous pouvez soupirer,
Vous pouvez espérer, etc.

Je permets
Vos sonnets!
Vos rébus...
Je fais plus,
Je consens à les lire!
Mais d'un tendre martyre
S'il faut que l'on expire,
Qu'au moins ce soit gaîment :
Oui, vraiment, j'en fais serment...

Vous pouvez soupirer,
Vous pouvez espérer,
Mais, songez-y bien,
Je n'accorde rien!

PEPINELLI, *secouant la tête.* Rien!.. rien!.. et mon prédécesseur, le seigneur Sylvio Frascolino?

LA MARCHESA. Frascolino... un petit officier.

PEPINELLI, *avec chaleur.* Oui, Signora... un petit officier... celui qui, avant moi, et qui quelquefois encore... de mon vivant... vous donne la main... pour aller à la chapelle Sixtine... (*Rencontrant un regard de colère de la marquise.*) Je m'arrête... je me calme, je ne perds pas le respect, mais on peut perdre patience... et hier... j'étais derrière vous... je suis toujours là... par état... vous lui disiez à voix basse... « Mes lettres... Monsieur... mes lettres... je les exige... »

LA MARCHESA. C'est-à-dire que vous avez cru entendre...

PEPINELLI. J'ai très-bien entendu la demande et la réponse : « Demain, Marquise... je vous les enverrai de ma villa... où je tenais caché mon trésor. »

LA MARCHESA. Quelle folie!

PEPINELLI. Oui, quelle folie de vous aimer... comme je le fais...

LA MARCHESA. Et pourquoi m'aimez-vous?

PEPINELLI. Parce que je ne peux pas faire autrement, parce que plus vous me trompez et plus je vous aime... et je prévois, si j'étais votre mari...

LA MARCHESA, *avec fierté.* Hein!

PEPINELLI. Que mon amour augmenterait encore tous les jours.

LA MARCHESA. Votre amour... votre amour!.. Le moment est bien choisi! lorsque mon oncle tient plus que jamais à ce mariage avec mon cousin Federici.

PEPINELLI. Mais on ne l'a pas encore vu, votre éternel cousin... il ne viendra pas même pour ce bal qu'on nous donne en son honneur...

LA MARCHESA. S'il osait me faire un pareil affront...

PEPINELLI, *vivement.* Vous vous vengeriez?..

LA MARCHESA, *avec colère.* Sur-le-champ!

PEPINELLI, *vivement.* Avec moi, Marchesa...

LA MARCHESA, *riant.* Et qui vous parle de cela, Monsieur?

PEPINELLI. Mais c'est moi qui vous en parle... moi qui serais trop heureux de partager votre vengeance... car je suis en fureur, en délire... je suis jaloux...

LA MARCHESA. Et de qui, s'il vous plaît?..

PEPINELLI. De votre cousin... du petit officier... de tout le monde...

LA MARCHESA. Mais taisez-vous, Monsieur, taisez-vous; n'allez-vous pas me compromettre par une scène au moment où tout le monde arrive pour le bal... et mon oncle...

PEPINELLI. Ah! j'oubliais! Retenu par d'importantes affaires... il viendra plus tard, et nous prie, vous et moi, de faire les honneurs!..

SCENE II.

LA MARCHESA, PEPINELLI, CHOEUR DE SEIGNEURS ET DE DAMES, *auxquels la Marchesa fait les honneurs du salon.*

CHŒUR.

Beaux cavaliers, dames charmantes,
Venez! hâtez-vous d'accourir!
Du bal la musique enivrante,
De loin, vous appelle au plaisir!

(*Pendant le chœur précédent est entré le baron de Torrida, donnant le bras à sa fille qui regarde autour d'elle avec admiration. La Marchesa va au devant d'elle, l'embrasse, la prend par la main et la présente aux autres dames.*)

ANGELA.

O spectacle plein de magie!
Et combien mes sens sont émus
De ce bruit, de cette harmonie,
De tous ces plaisirs inconnus!

(*Des cavaliers s'approchent d'Angela qu'ils saluent et qu'ils invitent à danser; d'autres la regardent ou la montrent aux seigneurs qui les entourent.*)

LE BARON.

Oui, c'est ma fille qu'on admire!
Ah! j'en suis fier! j'en suis heureux;
Mais je crains les regards nombreux
Que sa beauté sur nous attire!

ANGELA, *regardant autour d'elle.*

Il n'est pas encore en ces lieux,
Mais ne peut tarder, je suppose!

(*Plusieurs nouveaux cavaliers entourent Angela et l'invitent avec empressement à danser.*)

LE BARON, *regardant Angela.*
Ah! qu'elle n'apprenne jamais
A quel péril, pour elle, je m'expose.
(*A Angela qui se rapproche de lui.*)
Que te disaient ces jeunes gens?..
ANGELA, *souriant avec embarras.*
Eh mais...
« Que j'étais belle... que la rose
« Avait moins d'éclat et d'attraits... »
LE BARON, *vivement.*
Ils ont raison!
ANGELA.
Et puis, à la danse joyeuse
Chacun m'invite!
(*Au baron.*)
Ah! que je suis heureuse!
LE BARON, *la regardant avec tendresse.*
Alors, j'ai bien fait de venir!
ANGELA.
Oui, mon bon père!
LE BARON, *à part, avec émotion.*
Oui! quand je devrais, pour elle,
Payer de tout mon sang cet instant de plaisir!
LA MARCHESA, *répondant à plusieurs seigneurs qui viennent de l'interroger.*
Vous demandez quelle est cette beauté nouvelle?
La fille de monsieur le baron Torrida!
Qui partageait, hier, l'aventure effrayante
Et les dangers auxquels nous exposa
Le terrible Spada, ce brigand dilettante!
PEPINELLI, *qui s'est approché du groupe des seigneurs.*
Que bientôt nous tiendrons, pas plus tard que ce soir!
TOUS.
Vraiment!
LE BARON, *à Pepinelli, en riant.*
Vraiment, mon cher!
PEPINELLI.
Du moins j'en ai l'espoir!
LA MARCHESA.
Du concert voici l'heure.
(*A demi-voix, à Angela.*)
Aura-t-on le plaisir
De vous entendre, ma charmante?
PEPINELLI, *au baron.*
La signora chante donc?
LE BARON, *avec orgueil.*
Je m'en vante!
(*A part.*)
Ah! quel bonheur de l'entendre applaudir!
(*Les dames sont assises en demi-cercle. Les seigneurs, debout derrière elles. Le baron et Pepinelli sont à gauche du spectateur.*)
ANGELA, *à la Marchesa.*
Mais que vous chanterais-je?
(*Pepinelli a pris sur un guéridon, à droite, plusieurs papiers de musique qu'il présente à la Marchesa, celle-ci en prend un, qu'elle montre à Angela.*)
LA MARCHESA.
Un morceau que voici...
Et qu'hier, par hasard, j'ai vu chez votre père!
Vous le connaissez donc, ainsi que moi, ma chère!

PEPINELLI, *lisant le titre du morceau.* (Parlé.) *Déclaration d'amour, en quatre langues différentes!* (*Riant.*)
Quatre!

LA MARCHESA.
Le titre est assez singulier.
ANGELA, *souriant.*
Mais un duo, d'ordinaire, réclame
Deux chanteurs!
LA MARCHESA.
Je consens à faire ici la dame!
ANGELA, *gaiement.*
Et moi le cavalier.

PEPINELLI, *bas, à la Marchesa.* Faut-il prendre mon hautbois?
LA MARCHESA, *de même.* Pas encore!

SCENE DE MUSIQUE.

LA MARCHESA *joue le rôle d'une Française, et* ANGELA, *celui d'un jeune marquis.*

RÉCITATIF.

LA MARCHESA.
Dieu, que de monde en ces bains de Tœplitz!
ANGELA.
Quelle est cette belle étrangère?
LA MARCHESA.
D'où sort ce jeune fat et quel est son pays?
ANGELA.
Français, jeune et marquis, mon état est de plaire!
Je plairai!.. faisons-lui ma déclaration!
Mais sachons, avant tout, de quelle nation
Est l'objet enchanteur qui se tait et m'évite?
(*La lorgnant.*)
A ses beaux cheveux blonds, à son air, à ses traits,
A cette blanche hermine entourant ses attraits,
Ce doit être une Moscovite?
(*Déclaration d'amour en langue russe; la marquise, qui a écouté, fait signe qu'elle ne comprend pas.*)
ANGELA.
Elle ne comprend pas!.. Ce doit être une Anglaise!
C'est alors en anglais qu'il faut que je lui plaise!
(*Déclaration d'amour sur des paroles anglaises; la marquise fait signe qu'elle ne comprend pas.*
ANGELA.
Elle ne m'entend pas!.. quelle erreur est la mienne!
Si c'était une Italienne!
(*Déclaration d'amour sur des paroles italiennes; la marquise, à haute voix et le regardant d'un air impatienté.*)
Que me veut ce Monsieur, que je ne puis comprendre,
Et qui parle, je crois,
Iroquois ou chinois?
ANGELA, *poussant un cri.*
Quoi, vous parlez français!
LA MARCHESA.
Oui, Monsieur!
ANGELA.
Comme moi!
(*A la marquise.*)
Que ne le disiez-vous?
LA MARCHESA.
Et pourquoi donc?
ANGELA.
Pourquoi?
C'est qu'un délire extrême
Embrase tous mes sens.
Oui, j'aime... je vous aime!
En français, je vous aime!
LA MARCHESA.
En français...
ANGELA.
En français! pour toujours je vous aime!
LA MARCHESA, *riant.*
Toujours!
ANGELA, *avec chaleur.*
Toujours!
LA MARCHESA.
Non pas!.. je m'y connais!
Toujours! ah! ce mot-là, Monsieur, n'est pas français!

ENSEMBLE.

ANGELA.

En français, je vous aime, etc., etc.

LA MARCHESA.

Quelle folie extrême, etc., etc.

(*On entend en dehors du salon un orchestre de bal; tout le monde se lève et redescend au bord du théâtre.*)

CHŒUR.

Beaux cavaliers, dames charmantes,
Au bal hâtez-vous d'accourir.

(*Ils sortent tous, excepté le baron et Pepinelli.*)

SCENE III.

PEPINELLI, LE BARON.

PEPINELLI. Elle est charmante, votre fille, monsieur le baron.

LE BARON. N'est-ce pas?

PEPINELLI. Et si mon cœur... si toutes mes pensées n'étaient pas enchaînés ailleurs... on serait trop heureux... de se mettre sur les rangs...

LE BARON, *s'inclinant d'un air railleur.* Un gendre dans les dragons! ce serait trop d'honneur pour nous!

PEPINELLI. L'honneur serait pour moi! monsieur le baron!

LE BARON. Mais permettez, capitaine, que disiez-vous tout à l'heure... de ce Spada?.. de l'espérance que vous aviez de le tenir ce soir...

LE CAPITAINE, *riant.* C'est piquant, n'est-ce pas?.. et cela vous intéresse.

LE BARON. Par curiosité!

LE CAPITAINE, *avec mystère.* Et moi, par un bien autre motif. Je tiens à me signaler aux yeux de la marquise et je deviendrais l'homme à la mode, l'homme du jour, l'adoration de toutes les dames romaines... si je parvenais à capturer et à détruire ce chef redoutable...

LE BARON. Je vois qu'hier soir il vous a fait un peu peur, et que vous lui en gardez rancune.

PEPINELLI. Je ne dis pas non... et si je pouvais le retrouver...

LE BARON, *avec mystère.* Ce n'est pas impossible... j'ai quelque idée sur le lieu de sa retraite...

PEPINELLI. En vérité!

LE BARON. Idée que je n'ai encore communiquée à personne... mais pour vous, capitaine, et pour les beaux yeux de la marquise...

PEPINELLI. Ce n'est pas de refus... si mon projet venait à échouer! mais en attendant j'ai mieux que cela...

LE BARON. Mieux que cela!..

PEPINELLI. Une réussite presque assurée, qui dépend de notre discrétion! apprenez... vous allez vous récrier... traiter cela d'invraisemblable et d'impossible... Apprenez que, ce soir même... il doit venir... ici... à ce bal!

LE BARON, *vivement.* A ce bal!..

PEPINELLI. Silence!..

LE BARON. Et comment le savez-vous?

PEPINELLI. Grâce à une idée de moi!.. une récompense de six mille écus romains avait été affichée et promise à celui qui livrerait Spada le bandit. Et aujourd'hui j'ai reçu, vers le milieu de la journée, l'avis suivant, d'un des siens nommé Gianetti...

LE BARON. Gianetti...

PEPINELLI, *tirant un papier de sa poche.* Il ignore dans quel but et dans quelle intention... mais il est sûr que leur chef a commandé sa voiture et choisi ses compagnons les plus intrépides pour l'accompagner ce soir, incognito, au bal du gouverneur... où il y a, sans doute, vu la quantité des diamants, quelque bon coup à faire... c'est d'une témérité...

LE BARON, *riant.* Et vous croyez à cela?

PEPINELLI, *lui remettant la lettre.* Voyez plutôt! voyez! Il est capable de tout.

LE BARON, *lisant la lettre.* Excepté d'une sottise. . et c'en serait une de venir ainsi se livrer lui-même... en vos mains...

PEPINELLI. C'est bien... ce que je me suis dit!.. mais j'ai toujours prévenu le gouverneur... qui prend en ce moment les mesures nécessaires... pour que Spada ne puisse plus sortir de ces salons... s'il a l'audace d'y mettre le pied!

LE BARON. Et ces mesures?

PEPINELLI. Je ne les connais pas!.. puisque le gouverneur est depuis plusieurs heures renfermé dans son cabinet... mais voici toutes ces dames.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LA MARCHESA, ANGELA, GROUPE DE DANSEURS ET DE DANSEUSES.

LE BARON, *à Angela.* Est-ce que la contredanse est déjà finie?..

LA MARCHESA. Non pas... mais voici bien un autre événement... le bruit s'était tout à coup répandu dans le bal que Spada avait osé pénétrer en ce palais...

ANGELA, *au baron.* Est-ce audacieux, mon père?

LE BARON, *froidement.* Oui, mon enfant!..

LA MARCHESA. J'ai couru alors chez mon oncle. Son valet de chambre m'a appris qu'un homme, enveloppé d'un manteau et dont les manières paraissaient fort étranges, s'était, en descendant de voiture, dirigé non vers la salle de bal... mais vers l'appartement du gouverneur. Nos gens, qui avaient déjà le mot, se sont jetés sur lui... et l'ont conduit devant mon oncle, qui l'interroge en ce moment...

PEPINELLI, *au baron.* Eh bien... que vous disais-je?

LE BARON. Je commence à croire que décidément il est ici!

PLUSIEURS DAMES. Ah! que je voudrais le voir...

LA MARCHESA. Et moi donc?.. j'en mourais d'envie!.. (*Avec contentement.*) Aussi je l'ai vu!

TOUTES LES DAMES. Est-il possible!..

LA MARCHESA. Et voilà le plus épouvantable... je n'en puis revenir encore...

TOUTES LES DAMES. Parlez?.. parlez?..

PEPINELLI, *lui offrant un flaçon de sels.* Eh! oui, Signora, parlez donc?..

LA MARCHESA. Sous prétexte de l'avertir que le bal était commencé, je me suis élancée intrépidement près du gouverneur... qui, d'une voix terrible, s'est écrié : « J'ai défendu que personne entrât... dans mon cabinet; sortez, ma nièce, sortez... je vous rejoins dans l'instant... et par un procédé dont les oncles seuls sont capables, la porte s'était déjà refermée sur moi... mais d'un œil rapide... j'avais eu le temps de voir...

TOUTES. Eh bien?

PEPINELLI. Eh bien! Spada?

LA MARCHESA, *à Pepinelli et au baron.* Ah! voilà, Messieurs... (*A Angela.*) Voilà, ma chère, ce que vous ne croirez jamais... ce beau... cet élégant cavalier que nous avons rencontré hier... chez M. le baron de Torrida, votre père...

ANGELA, *tremblante.* Ah! mon Dieu... achevez?

LA MARCHESA. C'était lui...

ANGELA, *pousse un cri étouffé et se jette dans les bras de son père.* Ah!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE BARON, *serrant sa fille contre son cœur.*

Tais-toi! tais-toi, ma chère!

ANGELA, *à demi-voix, et avec force.*

Ah! je ne l'aime plus! rassurez-vous, mon pére!
Je sens à mon amour succéder le mépris!

LE BARON, *avec douleur.*
Le mépris! le mépris!..
(*Cachant sa tête entre ses mains.*)
Malheureux que je suis!

ENSEMBLE.

LE BARON, *à part.*
Ah! que toujours ma fille ignore
Et mon destin et mon malheur!
Sinon, ce père qu'elle adore
Deviendrait un objet d'horreur!

ANGELA.
Ah! qu'à jamais le monde ignore
Ma honte ainsi que ma douleur.
C'est à celui seul que j'honore
Que doit appartenir mon cœur!

LA MARCHESA, PEPINELLI ET LE CHOEUR.
Je n'en puis revenir encore!
Quoi! dans ces lieux, ah! quelle horreur!
Ce bandit que chacun abhorre
Est venu jeter la terreur!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, *puis* LE GOUVERNEUR ET FEDERICI.

LA MARCHESA, *remontant le théâtre et regardant vers le fond.*
Le voici! c'est bien lui!

TOUTES LES FEMMES.
D'avance je frissonne!
(*Paraît le gouverneur, donnant le bras à Federici.*)

TOUS, *à voix basse.*
Mais quel étrange événement!
Quoi! le gouverneur, en personne,
Donnant le bras à ce brigand!

LE GOUVERNEUR, *s'avançant au milieu du théâtre*
Venez tous prendre part au bonheur qui m'enchante,
Et permettez, Messieurs, qu'ici je vous présente
Ce noble cavalier!..

TOUS.
Grand Dieu!

LE GOUVERNEUR.
Qui, depuis son enfance, absent de l'Italie,
Revoit enfin ses parents, sa patrie!
Federici, mon neveu!

TOUS.
Son neveu!

LA MARCHESA.
Que j'avais méconnu!.. que j'avais offensé!
(*Courant à lui.*)
Lui! mon cousin!.. mon noble fiancé!

LE BARON ET ANGELA.
Son fiancé!..

PEPINELLI, *avec colère.*
Qu'exprès Satan vient ramener
(*Montrant la Marchesa.*)
Pour l'épouser et me faire damner!

ENSEMBLE, *mouvement vif et animé.*

LE BARON.
Désormais, plus de clémence!
Qu'ils redoutent ma vengeance!
Ils étaient en ma puissance,
Et je les épargnai tous!
Trahison et perfidie!
Par lui ma fille est trahie,
Et c'est trop peu de sa vie
Pour apaiser mon courroux!

PEPINELLI.
Au devant de la vengeance
Mon cœur irrité s'élance.
Après trois ans de constance,
Il deviendrait son époux!
O comble de perfidie!
Elle me serait ravie!
Qu'elle craigne la furie
De ce cœur fier et jaloux!

LE GOUVERNEUR, LA MARCHESA ET LE CHOEUR, *regardant Federici.*
Après une longue absence,
Bientôt, j'en ai l'espérance,
Une brillante alliance
Le retiendra parmi nous!
Oui, que désormais sa vie
S'écoule dans sa patrie!
Que d'une femme chérie
Il devienne ici l'époux!

ANGELA.
Plus d'amour, plus d'espérance!
Lorsque, dans ma confiance,
Je croyais à sa constance,
D'une autre il devient l'époux!
O comble de perfidie!
Ah! c'en est fait de ma vie,
Qui, par le malheur flétrie,
Se brise, hélas! sous ses coups!

FEDERICI.
O beaux rêves d'espérance!
En l'amour j'ai confiance!
Je romprai cette alliance
Pour former un nœud plus doux!
Oui, que désormais ma vie
A la sienne soit unie...
Et qu'ici sa voix chérie
Me nomme enfin son époux!
(*S'approchant d'Angela qu'il salue.*)
Oserais-je implorer l'honneur
De la prochaine contredanse?

ANGELA, *froidement.*
L'on vient de m'engager, Monsieur.

FEDERICI.
Ah! quel malheur!
Mais j'y mettrai de la persévérance!
Et la suivante...

ANGELA, *de même.*
Je ne peux!
Je suis fatiguée, et je veux
Me retirer de bonne heure!
(*Au baron qui est près d'elle.*)
Oui, mon père.
Partons, je vous en prie!..

LE BARON, *vivement.*
Ah! de grand cœur, ma chère!

ANGELA.
Dans ce bal, tout me blesse et tout m'est odieux!

ENSEMBLE.

LE BARON.
Désormais, plus de clémence!
Qu'ils redoutent ma vengeance!
Ils étaient en ma puissance,
Et je les épargnai tous!
Trahison et perfidie!
Par lui, ma fille est trahie,
Et c'est trop peu de sa vie
Pour apaiser mon courroux!

PEPINELLI.
Au devant de la vengeance
Mon cœur irrité s'élance.
Après trois ans de constance,
Il deviendrait son époux!
O comble de perfidie!
Elle me serait ravie!

Qu'elle craigne la furie
De ce cœur fier et jaloux!

LE GOUVERNEUR, LA MARCHESA ET LE CHOEUR.

Après une longue absence,
Bientôt, j'en ai l'espérance,
Une brillante alliance
Le retiendra parmi nous!
Oui, que désormais sa vie
S'écoule dans sa patrie!
Que d'une femme chérie
Il devienne ici l'époux!

ANGELA.

Plus d'amour, plus d'espérance!
Lorsque, dans ma confiance,
Je croyais à sa constance,
D'une autre il devient l'époux!
O comble de perfidie!
Ah! c'en est fait de ma vie,
Qui, par le malheur flétrie,
Se brise, hélas! sous ses coups!

FEDERICI.

O beaux rêves d'espérance!
En l'amour j'ai confiance!
Je romprai cette alliance
Pour former des nœuds plus doux!
Oui, que désormais ma vie
A la sienne soit unie...
Et qu'ici sa voix chérie
Me nomme enfin son époux!

(*A la fin de cet ensemble, le gouverneur vient prendre Federici, qu'il conduit près de la Marchesa. Celle-ci lui fait signe de s'asseoir à côté d'elle. Federici obéit, en jetant de temps en temps des regards du côté d'Angela, qui ne fait plus attention à lui, et s'assied près d'un groupe d'autres dames.*)

LE BARON, *s'approchant de Pepinelli.* Voudriez-vous, monsieur le capitaine, vous qui êtes presque de la maison, avoir la bonté de faire demander ma voiture et mes gens?

PEPINELLI. Déjà!.. moi qui voulais causer avec vous de votre proposition de tout à l'heure, car je commence à craindre que Spada ne nous échappe encore!

LE BARON, *froidement.* C'est probable!

PEPINELLI, *avec dépit.* Et je tiens plus que jamais (la marquise épousant le comte Federici) à me faire regretter d'elle par quelque action d'éclat, par quelque gloire...

LE BARON. Je comprends!.. (*A demi-voix.*) Ecoutez donc?.. demain, au point du jour, comme qui dirait, en sortant de ce bal, trouvez-vous dans la forêt, au val de l'*Acqua verde*, je m'y trouverai de mon côté...

PEPINELLI. Et vous me répondez du succès... vous me répondez de Spada?

LE BARON. Comme de moi...

PEPINELLI. Sans danger.

LE BARON. Sans danger.

PEPINELLI. J'amènerai toujours une vingtaine de dragons!

LE BARON. Ce sera encore mieux! Amenez aussi le gouveur et le comte Federici... j'y tiens beaucoup!

PEPINELLI, *à part.* Et moi, je n'y tiens pas!.. j'aurai seul tout l'honneur! (*Haut.*) A demain, donc... et dans ma reconnaissance, que ferai-je pour vous?

LE BARON, *souriant.* Je vous l'ai dit, faire avancer promptement ma voiture...

PEPINELLI. Vous attendrez peut-être un peu... car il y a une file immense... et un monde, une armée de laquais... Je vais toujours demander les vôtres... les gens du baron de Torrida, et les faire entrer là... où il n'y a personne... un petit vestibule (*Montrant la porte à gauche.*) qui a une sortie particulière...

LE BARON. Par laquelle nous pourrons, ma fille et moi, disparaître incognito. (*Pepinelli s'éloigne.*)

LE GOUVERNEUR, *qui a entendu ces derniers mots, s'est approché du baron et lui dit :* Disparaître, monsieur le baron!.. est-ce que vous songeriez déjà à nous quitter?..

LE BARON. Oui, Monseigneur!..

LE GOUVERNEUR. J'espère que vous n'en ferez rien... ou que du moins, vous nous donnerez encore quelques instants... (*A demi-voix.*) Je vais vous dire pourquoi... Vous savez, ce terrible Marco Spada, qui, hier soir, dans votre château, nous a donné une si vive alerte...

LE BARON, *souriant.* Vous l'attendez à votre bal... le capitaine vient de me le confier.

LE GOUVERNEUR, *à demi-voix.* C'est la vérité... le difficile, au milieu de cette foule, était de le reconnaître...

LE BARON. Car je crois me rappeler que vous ne l'avez jamais vu!

LE GOUVERNEUR, *de même.* C'est vrai!.. mais il va nous arriver quelqu'un qui le connaît très-bien.

LE BARON, *riant.* Ah! bah!..

LE GOUVERNEUR. Marco Spada avait fait dernièrement prisonniers deux révérends franciscains, dont l'un, qui s'est échappé, a juré de délivrer son frère.

LE BARON. Vraiment!

LE GOUVERNEUR. Il viendra ce soir au milieu de cette noble et riche société... et présentant successivement sa bourse à tous ceux qui se trouveront dans ces nombreux salons... il faudra bien...

LE BARON. Je comprends...

LE GOUVERNEUR. Qu'il reconnaisse Spada...

LE BARON. S'il y est!..

LE GOUVERNEUR. C'est la question... et dans ce cas-là, baron... je veux que vous soyez là... pour jouir de l'effet... du coup de théâtre... comme vous le disiez.

LE BARON. Je vous remercie, Monseigneur... (*Montrant Angela, qui se lève et vient à eux.*) mais ma fille voudrait se retirer.

LE GOUVERNEUR. Nous la gardons en ôtage... une demi-heure encore... (*Remontant le théâtre.*) Aussi bien, voici le frère Borromée. (*Le baron fait un geste de terreur, et se rapproche d'Angela.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, FRA BORROMEO, *franciscain (habit blanc). Il paraît à la porte du fond, tenant sa bourse de quêteur à la main. Le gouverneur va au devant de lui.* LA MARCHESA, ANGELA, *deux groupes de dames et de seigneurs sont assis à droite du théâtre; à gauche, un groupe de jeunes filles assises, deux groupes de seigneurs debout. Le père Borromée passe d'abord entre les deux groupes assis à droite, et le baron se place d'un air indifférent parmi les seigneurs qui sont debout, à gauche, évitant les regards du franciscain.*

FRA BORROMEO, *debout entre les deux groupes de droite, présentant sa bourse aux seigneurs et aux dames qu'il regarde.*

PREMIER COUPLET.

Que de riches parures!
Que d'or! que de guipures!
Et combien nos couvents,
Hélas! sont indigents!
Enrichissez nos quêtes
Par vos bals et vos fêtes...
Dieu les pardonnera!

(*S'adressant à voix basse au gouverneur, qui est toujours à côté de lui.*)

Ce n'est pas encor ça...
Je ne le vois pas là!

(*A voix haute et tendant sa bourse.*)

Ecoutez mes prières,

Donnez, donnez, mes frères,
Donnez pour nos bons pères,
Le ciel vous le rendra!

(*Le franciscain, qui était à droite et à qui tout le monde vient de donner, remonte le théâtre en passant par devant les groupes de seigneurs qui sont au fond. Pendant ce temps le baron a traversé le devant du théâtre, en tournant le dos au frère Borromée qui est en ce moment au fond. Il va sortir par les salons à droite; mais la Marchesa, qui se trouve vis-à-vis de lui, l'arrête en souriant, le force à s'asseoir près d'elle, et à regarder les feuillets d'un album qu'elle vient de prendre sur le guéridon à droite.*)

DEUXIÈME COUPLET.

FRA BORROMEO, *s'adressant aux jeunes filles assises à gauche.*

A voir ces perles fines,
Ces étoffes divines,
Je me souviens qu'hélas!
Nos couvents n'en ont pas!
Donnez, jeunes fillettes,
Donnez pour vos toilettes,
Dieu vous les permettra!

Se retournant, à voix basse, vers le gouverneur, qui le suit toujours.)

Ce n'est pas encor ça,
Je ne le vois pas là!..

(*A voix haute, se retournant vers les seigneurs.*)

Ecoutez mes prières,
Donnez, donnez, mes frères,
Donnez pour nos bons pères,
Le ciel vous le rendra!

(*La Marchesa, à qui un domestique en grande livrée est venu parler à l'oreille, se lève du milieu du groupe de droite, et passant au milieu du théâtre, dit à haute voix :*)

Le souper, Mesdames! (*Elle se retourne vers le groupe de dames, à droite, près desquelles le baron se tient pâle et agité.*) Eh bien! ne m'entendez-vous pas, Messieurs, la main aux dames! (*Le baron fait un geste de joie, offre vivement sa main à la Marchesa qui l'accepte en souriant, et sort avec elle par la porte du fond, en tournant ainsi le dos à Fra Borromeo, qui s'approchait de lui. Les autres jeunes gens et dames suivent ce mouvement et quittent successivement le théâtre.*)

LE GOUVERNEUR, *à Fra Borromeo.* Venez, mon père, et avant le souper, parcourons les autres salons. (*Il sort avec Fra Borromeo par un salon à droite.*)

CHŒUR.

Beaux cavaliers! dames charmantes,
Venez, hâtez-vous d'accourir!
Du bal, la musique enivrante,
De loin, vous appelle au plaisir!

(*Ils sortent tous deux par la porte à droite. Angela, qui était restée une des dernières, se dirige vers la porte du fond. Elle y trouve Federici, qui se place devant elle et l'empêche de passer.*)

SCENE VII.

FEDERICI, ANGELA.

FEDERICI. Vous ne me fuirez pas ainsi, Angela, vous me devez une explication.

ANGELA. Aucune!.. laissez-moi, Monsieur, votre fiancée s'étonnerait avec raison de votre absence.

FEDERICI. Ma fiancée!..

ANGELA. La marquise de Sampiétri, votre cousine... à qui tous les hommages, tous les cœurs appartiennent.

FEDERICI. Excepté le mien. Depuis un an, mon oncle avait arrangé cette alliance, que je n'avais point repoussée, j'en conviens... je ne vous connaissais pas alors! mais aujourd'hui, dès mon arrivée, et ne voulant tromper personne, j'ai couru chez le gouverneur... lui avouer mon amour....

ANGELA. Est-il possible!..

FEDERICI. La douleur qu'il en éprouve ne le rend point injuste sur vous et sur votre mérite; il me demande seulement, pour moi, quelques jours de réflexion; pour lui, le temps de préparer la marquise à une nouvelle qui, au milieu des triomphes qui l'entourent, doit blesser son amour-propre... plus que tout autre sentiment...

ANGELA. Ah! que j'étais coupable, moi qui vous accusais...

FEDERICI. Et qui vouliez me fuir...

ANGELA. Je reste... je reste... je vous le jure!

FEDERICI. Et cette contredanse que j'implorais en vain...

ANGELA. A vous... à vous seul...

FEDERICI. Et moi, je ne danserai qu'avec vous... venez!

ANGELA, *apercevant le baron.* Mon père...

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON, *sortant du vestibule, à gauche, avec Geronio, un de ses gens, pendant que l'orchestre se fait entendre au loin.*)

LE BARON, *à Geronio.* Bien... et puisque vous êtes là tous les quatre... attendez mes ordres. (*Geronio rentre dans le vestibule, à gauche.*)

LE BARON, *s'adressant à Angela.* Allons, ma fille... hâtons-nous!.. notre voiture et nos gens sont prêts, partons!

ANGELA. Ah! pas encore, je vous en supplie.

LE BARON. C'est toi qui voulais t'éloigner à l'instant même...

ANGELA. Je ne le veux plus!

LE BARON. Ce bal te paraissait... si odieux et si triste...

ANGELA. Il me paraît délicieux maintenant... pardon... mon père... mais vous qui cédez à tous mes caprices... accordez-moi encore celui-là!..

LE BARON. C'est impossible!..

ANGELA. Et pourquoi?..

LE BARON, *à demi-voix.* La présence seule de monsieur le comte devrait te le dire... viens!

ANGELA. Ah! c'est que vous ignorez ce qui se passe, et vous ne savez pas comme moi...

LE BARON. Je sais que nous devons partir...

ANGELA. Nous pouvons rester... car il n'épouse point la marquise.

FEDERICI. Monsieur le baron, vous connaissez maintenant mon rang, ma famille et ma fortune. J'ai l'honneur de vous demander la main de la signora, votre fille...

ANGELA. Vous l'entendez?.. (*Bas, à son père.*) J'en mourrai de joie!

LE BARON, *à part.* Et moi de crainte... et de désespoir... (*Haut.*) Je ne le puis, Monsieur... je ne le puis...

ANGELA ET FEDERICI. Et pour quelle raison?..

LE BARON. Je les expliquerai à ma fille... c'est pour cela, Monsieur, que je désire être seul avec elle...

FEDERICI. Ces raisons... quelles qu'elles puissent être... ne tiendront pas, j'en suis certain, contre mes prières... et celles de la signora.

LE BARON, *avec impatience.* Enfin, Monsieur...

FEDERICI. J'obéis, monsieur le baron, je me retire... mais j'aime à croire que vous ne quitterez pas le bal sans me permettre d'espérer une réponse plus favorable. (*Il se retire par l'appartement à droite.*)

SCENE IX.

LE BARON, ANGELA.

ANGELA, *le regardant avec douleur.* Qu'est-ce que cela signifie, mon Dieu?

LE BARON. Qu'il faut me suivre à l'instant!

ANGELA. Mais partir ainsi... sans motifs... c'est rompre... à jamais...

LE BARON. N'importe! viens!

ANGELA, *avec soumission.* Je dois obéir à vos ordres, mon père, et les respecter, quels qu'ils soient... mais daignez du moins m'en expliquer les causes...

LA BARON. Je ne le puis!

ANGELA. Et pourquoi?..

LE BARON. Je ne le puis, te dis-je!.. mais si nous tardons un instant... je suis perdu!..

ANGELA, *poussant un cri.* Ah! je pars...

LE BARON, *froidement.* Non, reste, il n'est plus temps!

SCENE X.

PEPINELLI, FRA BORROMEO, *sortant des salons, à gauche, au fond;* LE BARON ET ANGELA, *à droite, sur le devant du théâtre.*

PEPINELLI, *au franciscain.* La quête est superbe...

FRA BORROMEO. La bourse du frère quêteur est déjà pleine... et je ne me suis pas encore adressé à tout le monde, il s'en faut.

PEPINELLI. Vous pouvez alors vous reposer quelques instants... la marquise me charge de vous dire qu'elle vous réserve une place à côté d'elle...

FRA BORROMEO, *faisant un pas pour sortir.* Je l'en remercie!.. (*Apercevant de loin le baron, qui lui tourne le dos.*) Quel est ce seigneur?..

PEPINELLI. Le baron de Torrida, un seigneur riche à millions...

FRA BORROMEO. Il ne me semble pas lui avoir encore présenté ma petite requête...

PEPINELLI. Hâtez-vous alors... car il va partir... sa voiture est en bas...

FRA BORROMEO, *à Pepinelli.* Très-bien... mon frère... veuillez dire à la marquise que je vais me rendre auprès d'elle... (*Pepinelli sort par la porte du fond et Fra Borromeo descend le théâtre, s'avançant vers le baron.*)

SCENE XI.

FRA BORROMEO, *à gauche du spectateur,* LE BARON, ANGELA.

ANGELA, *bas, à son père, qui tressaille.*

Qu'avez-vous donc? d'où vient ce trouble?

LE BARON, *à voix basse.*

Laisse-moi.

ANGELA, *le regardant.*

Vous m'effrayez...

LE BARON, *de même.*

Va-t'en!

ANGELA.

Je reste... je le doi!

(*Pendant ce temps Fra Borromeo est descendu en saluant le baron.*)

FRA BORROMEO, *reprenant le motif de l'air de la quête.*

Ecoutez ma prière,
Donnez, donnez, mon frère!

(*Tendant sa bourse pendant que le baron fouille dans sa poche.*)

Le ciel vous le rendra...

(*Il lève les yeux.*)

Grand Dieu, Spada! Spada!.. c'est bien lui... le voilà!

(*Angela pousse un cri perçant et tombe évanouie sur un fauteuil, à droite.*)

LE BARON, *tirant un pistolet de sa poche et menaçant Fra Borromeo.*

Pas un cri, pas un geste!.. ou tu meurs à l'instant!
(*Le faisant reculer d'un pas à chaque phrase.*)
Oui, c'est moi qui naguère épargnai votre sang,
Moi dont vous venez d'immoler l'enfant...

FRA BORROMEO.

Que la pitié vous gagne!

LE BARON, *le faisant toujours reculer vers la porte à gauche, et appelant.*

A moi!..

(*Geronio et trois domestiques sortent de la porte à gauche. Sur un geste du baron, ils s'emparent de Fra Borromeo et l'entraînent.*)

Partez!.. à la montagne!

SCENE XII.

LE BARON, *s'approchant d'*ANGELA, *qui est toujours évanouie sur le fauteuil, à droite.*

AIR.

Grâce et pitié, ma fille bien-aimée!..
Reviens au jour! reviens à toi!
Ou que plutôt, ta paupière fermée
Ne se rouvre jamais sur moi!
Ah! tu sais enfin ma misère,
Et tu connais tout maintenant,
Tout, jusqu'à la honte d'un père
Qui rougit près de son enfant!

Grâce et pitié, ma fille bien-aimée!..
Reviens au jour! reviens à toi!
Ou que plutôt, ta paupière fermée
Ne se rouvre jamais sur moi!

ANGELA, *revenant à elle.*

Où suis-je?..

(*Elle regarde autour d'elle, aperçoit le baron qui la regarde d'un air suppliant... elle pousse un cri et se jette dans ses bras.*)

Mon père! ah!

LE BARON, *rapidement et à voix basse.*

RÉCIT.

Ecoute-moi! rien n'est encore perdu!
Mon nom, qui fait ta honte, est encor inconnu!
Demain, et loin de toi, cachant ma destinée,
Je partirai! mais toi tu resteras!
Tu resteras, ma fille, et riche et fortunée,
Je ne te verrai plus, mais tu l'épouseras!
(*Se retournant vivement.*)
C'est lui!

SCENE XIII.

LE BARON, ANGELA, FEDERICI.

TRIO.

FEDERICI, *au baron.*

Je viens, incertain et tremblant,
Mais plein d'espoir encor, chercher votre réponse!

LE BARON, *regardant Angela avec émotion.*

De ma fille, à présent, Monsieur, elle dépend!
(*Avec intention.*)
D'elle seule!.. qu'elle prononce!

FEDERICI, *avec joie.*

Est-il possible!

LE BARON.

Et lui cédant mes droits,
Je jure d'approuver et confirmer son choix!

ENSEMBLE.

ANGELA.

Entre mon époux et mon père,
M'obliger, hélas! à choisir!
Ah! ma douleur est trop amère,
Plutôt, mon Dieu, plutôt mourir!

LE BARON.

Hélas! loin d'un coupable père,
Je le comprends, elle doit fuir!
(*Montrant Federici.*)
C'est lui! c'est lui qu'elle préfère,
Et moi, je n'ai plus qu'à mourir!

FEDERICI.

C'est d'elle seule, ô sort prospère,
Que dépend tout notre avenir!
En sa réponse, moi, j'espère,
Mon cœur tressaille de plaisir!

ANGELA, *à Federici.*

Devant Dieu, l'arbitre suprême,
Qui nous voit et nous juge tous!
J'en fais serment... oui, je vous aime,
Et ne puis jamais être à vous!

ENSEMBLE.

(*Vivement et agitato.*)

LE BARON.

O mon Dieu! que dit-elle?
O surprise nouvelle!
A la voix paternelle,
Immolant son bonheur,
Elle fuit et délaisse
L'objet de sa tendresse,
Et choisit la détresse,
L'opprobre et le malheur!

FEDERICI.

Ah! grand Dieu, que dit-elle?
Insensée et cruelle,
A l'amour infidèle
Et déchirant mon cœur,
Elle rompt la promesse
Qui faisait mon ivresse,
Hélas! et ne me laisse
Que rage et que douleur!

ANGELA.

O contrainte mortelle,
A l'amour infidèle,
Et malgré moi cruelle,
Je dois briser son cœur!
Adieu, rêves d'ivresse,
Je dois fuir sa tendresse
Et choisir la détresse,
L'opprobre et le malheur!

ANGELA, *à Federici.*

Oubliez-moi, l'honneur l'ordonne,
Et d'une autre soyez l'époux!
Loin de moi, qu'une autre vous donne
L'amour que je garde pour vous!

FEDERICI, *avec désespoir.*

Pourquoi?.. pourquoi?.. parlez, je vous en prie!

ANGELA.

Ah! pour le tourment de ma vie,
Je ne puis vous le dire, hélas!

FEDERICI, *avec colère.*

Pourquoi?.. pourquoi?..

ANGELA.

Ne le demandez pas!

ENSEMBLE.

(*Très-animé.*)

LE BARON, *avec transport.*

C'est ma fille! c'est elle!
Qui me reste fidèle!
A la voix paternelle,
Immolant son bonheur,
Elle fuit et délaisse
L'objet de sa tendresse
Et choisit la détresse,
L'opprobre et le malheur!

FEDERICI, *avec colère.*

Insensée et cruelle,
A l'amour infidèle,
Une flamme nouvelle
A séduit votre cœur!
(*La regardant, et à part.*)
Elle rompt sa promesse
Et dans mon cœur ne laisse,
Au lieu de ma tendresse,
Que vengeance et fureur!

ANGELA.

O contrainte cruelle,
A l'amour infidèle,
Et malgré moi cruelle,
Je dois briser son cœur!
Adieu, rêves d'ivresse,
Je dois fuir sa tendresse
Et choisir la détresse,
L'opprobre et le malheur!

SCENE XIV.

ANGELA, LE BARON, LE GOUVERNEUR, PEPINELLI ET PLUSIEURS SEIGNEURS, *entrant par le fond;* FEDERICI.

PEPINELLI, *entrant en causant avec le gouverneur.*

Et le révérend franciscain,
Qu'à table on attendait en vain,
Où donc est-il?

LE BARON, *froidement.*

Après avoir pieusement
Reçu notre modeste offrande,
Il est parti!.. tant sa hâte était grande
De retourner à son couvent!

LE GOUVERNEUR, *au baron.*

Parti? sans avoir rien découvert!..

LE BARON.

Oui, vraiment,
C'était sûr!

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LA MARCHESA, LE RESTE DES SEIGNEURS ET DES DAMES *qui sont entrés peu à peu pendant la scène précédente.*

FEDERICI, *apercevant la Marchesa, et s'efforçant de prendre un air gai.*

Ah! voici ma charmante cousine.
(*S'adressant à voix haute au gouverneur et avec émotion.*)
Avec elle votre dessein,
Mon oncle, dès longtemps, fut d'unir mon destin!

LE GOUVERNEUR, *à Federici.*

Que veux-tu dire?..

LA MARCHESA.

Oh! moi je le devine!

FEDERICI.

Je veux, en sa présence et devant nos amis,
Réclamer le bonheur que vous m'avez promis!

LA MARCHESA, *avec joie.*

Que mon cousin...

PEPINELLI, *avec désespoir.*

Ah! grands dieux!

LE GOUVERNEUR, *bas, à Federici.*

Que dis-tu?

FEDERICI, *regardant Angela.*

Cet hymen fait ma joie... et j'y suis résolu!
(*Montrant la Marchesa.*)
Elle est ma fiancée et je veux dès demain
Recevoir d'une épouse et le cœur et la main!

ENSEMBLE.

FEDERICI.

Je veux, dans ma rage
Que l'hymen m'engage,
Pour venger l'outrage
Fait à mes amours!
(*Regardant Angela.*)
Maîtresse hautaine,
Orgueilleuse et vaine,
Je brise ma chaîne,
Adieu pour toujours!

PEPINELLI, *à part.*

Fatal mariage,
Dont mon cœur enrage!
Ah! vengeons l'outrage
Fait à mes amours!
(*Regardant la Marchesa.*)
Maîtresse hautaine,
Inconstante et vaine,
Je brise ma chaîne,
Adieu pour toujours!

LE GOUVERNEUR.

J'ai craint d'un orage
Le sombre présage,
Mais après l'orage
Viennent les beaux jours!
Ma crainte était vaine,
L'amour le ramène
Et l'hymen l'enchaîne
Enfin pour toujours!

LA MARCHESA.

De ce mariage
J'avais le présage,
Car après l'orage
Viennent les beaux jours!
A mes pieds sans peine
Un regard l'amène
Et l'hymen l'enchaîne
A moi pour toujours!

CHŒUR.

Brillant mariage,
Fortuné présage,
L'amour au jeune âge
Promet des beaux jours!
(*Montrant Federici.*)
La beauté sans peine
Le séduit, l'entraîne,
Et l'hymen l'enchaîne
Enfin pour toujours!

ANGELA.

Perfide et volage,
C'est moi qui l'outrage,
C'est moi qui l'engage
En d'autres amours!
Et doublant ma peine,
L'hymen qui l'enchaîne
Loin de lui m'entraîne!
Adieu pour toujours!

LE BARON, *regardant Angela.*

O noble courage!
(*Regardant Federici.*)
Fatal mariage,
(*Regardant Angela.*)
Qui de son jeune âge
Flétrit les beaux jours!
Mais, brisant sa chaîne,
Dieu, qui voit ma peine,
Vers moi la ramène...
A moi pour toujours!

ANGELA, *au baron.*

Partons, je vous suis, mon père!
Le reste ne m'est plus rien!
A vous seul ma vie entière!
Votre sort sera le mien!

ENSEMBLE.

FEDERICI.

Je veux, dans ma rage,
Que l'hymen m'engage,
Pour venger l'outrage
Fait à mes amours!
Maîtresse hautaine,
Orgueilleuse et vaine,
Je brise ma chaîne,
Adieu pour toujours!

PEPINELLI.

Fatal mariage,
Dont mon cœur enrage!
Ah! vengeons l'outrage
Fait à mes amours!
Maîtresse hautaine,
Inconstante et vaine,
Je brise ma chaîne,
Adieu pour toujours!

LE GOUVERNEUR.

J'ai craint d'un orage
Le sombre présage,
Mais après l'orage
Viennent les beaux jours!
Ma crainte était vaine,
L'amour le ramène
Et l'hymen l'enchaîne
Enfin pour toujours!

LA MARCHESA.

De ce mariage
J'avais le présage,
Car après l'orage
Viennent les beaux jours!
A mes pieds sans peine
Un regard l'amène
Et l'hymen l'enchaîne
A moi pour toujours!

ANGELA.

Perfide et volage,
C'est moi qui l'outrage,
C'est moi qui l'engage
En d'autres amours!
Et doublant ma peine,
L'hymen qui l'enchaîne
Loin de lui m'entraîne!
Adieu pour toujours!

LE BARON.

O noble courage,
Fatal mariage,
Qui de son jeune âge
Flétrit les beaux jours!
Mais, brisant sa chaîne,
Dieu, qui voit ma peine,
Vers moi la ramène...
A moi pour toujours!

LE CHŒUR.

Brillant mariage,
Fortuné présage,
L'amour au jeune âge
Promet des beaux jours!
La beauté sans peine

Le séduit, l'entraîne,
Et l'hymen l'enchaîne
Enfin pour toujours!

Federici donne la main à la Marchesa. Angela, pâle et tremblante, s'appuie sur son père, qui l'entraîne et sort par le fond.)

ACTE TROISIÈME.

Un site sauvage : au fond, la montagne, et à l'horizon une route qui la traverse en serpentant; à droite, une chapelle qui s'élève sur des rochers; à gauche, l'entrée d'une grotte; au milieu de la forêt et parmi les rochers, différents groupes de bandits se sont formés. Ils viennent de se partager le butin de la veille; ils sont assis, boivent et mangent; à côté d'eux sont leurs carabines; au fond du théâtre, plusieurs femmes ont allumé un grand feu devant lequel elles apprêtent le repas; d'autres restent debout pour servir leurs maris ou leurs frères.

SCENE PREMIERE.

LE BARON DE TORRIDA, *même costume qu'au second acte, assis à gauche près d'un quartier de rocher et rêvant; à droite,* GERONIO, *son lieutenant, et un groupe de* BRIGANDS. *D'autres assis au milieu du théâtre.* HOMMES ET FEMMES, *en costumes romains et napolitains.*

CHŒUR, *âpre et sauvage, mais joyeux et animé.*

De ces rochers, de ces forêts
Rois par l'audace et nos mousquet
Partageons tout, gloire et bon vin
Et les périls et le butin!
(Trinquant ensemble.)
Et buvons aux dragons romains
Qui doivent tomber sous nos mains!

(Ils se lèvent, s'avancent avec le baron au bord du théâtre, appuyés sur leur carabine, le chœur prend alors un caractère plus sombre.)

Malheur au traître
Qui fait connaître
Le nom du maître
Et notre sort!
Dictant d'avance
Notre vengeance
Et sa sentence,
A lui la mort!
La mort!
(Retournant s'asseoir à leur place, et reprenant gaiement.)
De ces rochers, de ces forêts
Rois par l'audace et nos mousquets,
Partageons tout, gloire et bon vin,
Et les périls et le butin!
Et buvons aux dragons romains
Qui pourront tomber sous nos mains!

(Les femmes des brigands, debout derrière eux, remplissent leurs verres.)

LE BARON, *tendant le sien.*

A boire!..

(De la caverne, à gauche, et conduite par Geronio, sort Angela, en costume des paysannes de la montagne.)

O ciel! en croirais-je mes yeux?
Sous ces habits... ma fille dans ces lieux!
(Se levant et l'amenant au bord du théâtre.)
Toi, quitter mon palais?

ANGELA.

Je n'y pouvais plus vivre!
La fille de Spada, de son père doit suivre
Le destin et les pas!
(Regardant autour d'elle.)
Fille de ces montagnes,
Voici donc ma patrie...
(Montrant les femmes.)
Et voici mes compagues!
Prenant un broc de vin des mains d'une des femmes qui l'entourent.)
Buvez, mon père!

LE BARON, *se levant.*

Eh quoi! tu veux, audacieuse...

ANGELA.

De votre vie aventureuse
Partager désormais les hasards incertains.
J'en connais les dangers!
(Gaiement.)
J'en connais les refrains!
Écoutez-moi!
(Continuant.)

PREMIER COUPLET.

Fille de la montagne,
Quel est ton amoureux?
A-t-il feutre d'Espagne
Et de beaux rubans bleus?
Non, son costume est sombre
Et c'est lorsque le soir
Etend au loin son ombre
Qu'il descend pour me voir!
Quand nous sommes ensemble,
Il rit et moi je tremble!
(Vivement, et à demi-voix.)
— Tais-toi, n'entends-tu pas
Les pas
Du dragon qui nous suit
La nuit?
Caché par ces cyprès
Epais,
Ami, tiens ton mousquet
Tout prêt!
— Bah! nous narguons
Les dragons!

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Viva, viva la belle signora!
Notre amour partout la suivra,
Notre bras la protégera,
Viva, viva la belle signora!

ANGELA.

Tra, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
Ah!

LE BARON.

Tais-toi, tais-toi... quel trouble je sens là!

ANGELA.

DEUXIÈME COUPLET.

D'une riche dentelle
Hier, il m'a fait présent;
Car, pour me rendre belle,
Il donnerait son sang!
Même amour est le nôtre,
Et je préfère, ici,
Au bonheur près d'un autre,
Le malheur avec lui!
Nous voici donc ensemble,
Et cependant je tremble...

— Tais-toi! parle plus bas!
Tais-toi! n'entends-tu pas
Les pas
Du dragon qui nous suit
La nuit! etc., etc.

(*En ce moment, descend de la montagne du fond, un bandit, tenant à la main un paquet de lettres.*)

LE BARON, *faisant signe à sa fille de s'interrompre.*
Quelques instants, ma fille, daigne attendre.

LE BANDIT, *au baron.*
Des lettres que l'on vient de prendre
Sur un courrier qui passait près d'ici!

LE BARON, *le regardant.*
Eh! c'est notre ami Gianetti!
(*Se retournant vers les femmes.*)
De quelques pas, femmes, éloignez-vous!

(*Angela et toutes les femmes se retirent au fond du théâtre.*)

Compagnons, approchez-vous tous!

(*Tous les bandits, appuyés sur leur carabine, forment un grand cercle au bord du théâtre. Au milieu de ce cercle, Gianetti est debout et le baron assis à droite près de la table.*)

LE BARON, *s'adressant à Gianetti d'un ton grave et lent.*
Gianetti, tu nous as dénoncés et trahis!

GIANETTI, *hardiment.*
Ce n'est pas vrai!

LE BARON, *continuant de même.*
Parjure et traître...
Au gouverneur, par un secret avis...

GIANETTI, *moins hardiment.*
Ce n'est pas vrai!

LE BARON.
Tu fis, hier, connaître
Que j'irais à son bal!

GIANETTI, *tremblant.*
Ah! je l'atteste ici,
Ce n'est pas vrai!

LE BARON, *tirant un papier de sa poche.*
La preuve, la voici.

(*Il la remet au brigand qui est près de lui, celui-ci à son voisin; la lettre fait ainsi le tour du cercle pendant le chœur suivant.*)

CHŒUR, *à demi-voix.*
Malheur au traître!
Qui fait connaître
Le nom du maître
Ou notre sort!
Dictant d'avance
Notre vengeance
Et sa sentence,
A lui la mort!
La mort!

(*Une douzaine d'entre eux emmènent, par la gauche, Gianetti, pâle et tremblant. En ce moment Angela paraît à droite près du baron, qui est toujours assis; il se retourne et l'aperçoit. Angela, sans lui rien dire, étend vers lui ses mains suppliantes et semble lui demander grâce; le baron se lève et dit à voix basse à Geronio, en lui montrant Gianetti qu'on entraîne.*)

Fais qu'il s'évade s'il se peut.

GERONIO, *étonné.*
Comment!

LE BARON.
Va!.. ma fille le veut.

Angela porte la main de son père à ses lèvres; Geronio sort, et le baron, s'adressant à ses compagnons, dit :)

Nous, amis... reprenons
Nos verres et nos chansons.

CHŒUR.
De ces rochers, de ces forêts
Rois par l'audace et nos mousquets,
Partageons tout, gloire et bon vin,
Et les périls et le butin!
Et buvons aux dragons romains
Qui pourront tomber sous nos mains!

LE BARON, *apercevant Angela qui, à l'écart, essuie une larme.*
Ah! mon Dieu! pauvre enfant, elle pleure... et frémit.
(*S'adressant à Angela, avec bonté.*)
Je t'en prie à mon tour... va-t'en.

ANGELA, *faisant le geste de rester.*
Non, je l'ai dit!..
(*Elle se remet à chanter.*)
Tra, la, la, la, la...

CHŒUR.
Viva! viva! la belle signora!
Notre amour partout la suivra,
Notre bras la protégera.
Viva! viva! la belle signora!
(*Reprenant gaiement.*)
Tra, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
Ah!

(*Sur la ritournelle de ce morceau, le baron assigne aux brigands différents postes, et fait signe à tout le monde de se retirer.*)

LE BARON, *retenant Geronio.* Le frère Borromée, le franciscain que je vous ai envoyé hier soir, a-t-il eu un bon souper, un bon lit? a-t-il bien passé la nuit?

GERONIO. Oui, capitaine.

LE BARON. Qu'aujourd'hui encore on le retienne prisonnier... et qu'on le traite avec égards et respect.

GERONIO. Le capitaine connaît nos principes.

LE BARON. C'est bien... Laisse-nous. (*Geronio sort.*)

SCENE II.

LE BARON, ANGELA.

LE BARON. Maintenant que nous sommes seuls, parlons raison. As-tu pensé que j'accepterais un pareil sacrifice?

ANGELA. Il le faudra bien!

LE BARON. Te garder dans ces lieux, toi que j'ai entourée de toutes les recherches du luxe et de l'opulence... toi enfin dont le bonheur est ma vie... car j'aimerais mieux mourir que de te savoir malheureuse... et je vois des larmes dans tes yeux...

ANGELA, *se hâtant de les essuyer.* Ce n'est pas! ou plutôt ces larmes-là, ce n'est pas vous, mon père, qui les faites couler.

LE BARON. Et qui donc?

ANGELA. Ne me le demandez pas.

LE BARON. Alors, c'est clair... c'est *lui!*

ANGELA. Oui, mon père.

LE BARON. J'en étais sûr... tu l'aimes donc toujours?.. (*Angela fait signe que oui.*) Et tu y penses sans cesse... (*Même signe.*) Pauvre enfant!.. et moi aussi... je pense à lui... c'est-à-dire à toi... et voilà mon plan. Dès demain je renonce à l'existence que je mène... (*Angela le presse dans ses bras.*) Puisse Dieu me pardonner le passé, et, pour prix de mon repentir, m'accorder ton bonheur... (*Gaiement.*) Et puis...

ANGELA. Et puis?..

LE BARON. Le baron de Torrida s'en ira... loin... bien loin d'ici, n'importe en quel pays... de là, mon enfant, j'écrirai à M. le comte Federici, neveu du gouverneur, que les obstacles qui s'opposaient à mon consentement n'existent plus... qu'il vienne nous retrouver...

ANGELA. Que dites-vous?

LE BARON. Il accourra sans hésiter... s'il t'aime...

ANGELA, *vivement*. Et s'il ne m'aime plus!

LE BARON. Laisse donc!.. le dépit et la jalousie n'ont jamais guéri de l'amour, au contraire... il t'aime deux fois plus.

ANGELA. Et quand il serait vrai, ce que je ne crois pas, aujourd'hui même, et, dans son dépit, il épouse la Marchesa, sa cousine...

LE BARON. Pas encore...

ANGELA. Vous ne l'avez donc pas entendu, hier, au milieu de ce bal, le promettre formellement à elle et à son oncle! Il s'y est engagé à haute voix et devant tout le monde.

LE BARON. Eh bien?

ANGELA. Eh bien, le comte Federici est un honnête homme, et après une promesse aussi solennelle, il ne saurait y manquer!

LE BARON, *souriant*. Je l'y aiderai!

ANGELA. Il n'y consentira sous aucun prétexte.

LE BARON. Excepté pour des raisons de force majeure.

ANGELA, *avec impatience*. Lesquelles?..

LE BARON. Cela me regarde!

ANGELA, *de même*. Lesquelles, de grâce!

LE BARON. Eh! mais le mariage doit se célébrer aujourd'hui à la villa du gouverneur, à trois lieues de Rome...

ANGELA, *avec crainte*. Vous croyez?..

LE BARON. A n'en pouvoir douter... et si par exemple on enlevait ce matin la mariée...

ANGELA. O ciel!

LE BARON. Avec tous les égards possibles... c'est l'ordre que j'ai donné... ainsi, sois tranquille... le mariage n'aura pas lieu.

ANGELA, *avec inquiétude*. Aujourd'hui... mais plus tard... mais ailleurs... ils se retrouveront...

LE BARON, *secouant la tête*. Jamais.

ANGELA. Que voulez-vous dire!..

LE BARON. Cela me regarde... et dès qu'il s'agit de ton bonheur. (*Montrant les lettres que Gianetti lui a remises et qu'il a commencé à décacheter.*) tu peux t'en rapporter à moi. (*On entend Pepinelli en dehors.*)

PEPINELLI. Mais, messieurs... les bandits... permettez, de grâce...

LE BARON. Une voix qui nous est connue...

ANGELA. Le capitaine Pepinelli.

LE BARON. Eloigne-toi... il faut qu'il ne te voie ni dans ces lieux, ni sous ce costume.

ANGELA. Mais vous, mon père...

LE BARON. Moi!.. c'est différent... (*Montrant ses habits.*) Je suis resté en tenue... je puis me montrer. (*Angela rentre dans le souterrain à gauche.*)

SCENE III.

LE BARON, PEPINELLI, *amené les yeux bandés par* GERONIO *et par* PLUSIEURS BRIGANDS.

PEPINELLI, *à qui l'on ôte son bandeau*. Eh bien! oui, c'est moi, le capitaine Pepinelli; tuez-moi si vous le voulez.

LE BARON. Ce serait dommage, et j'espère qu'on n'en fera rien.

PEPINELLI. Que vois-je?.. le baron de Torrida! prisonnier comme moi de ces... de ces messieurs...

LE BARON. Eh! mon Dieu oui! Vous avez donc été ce matin à l'embuscade convenue...

PEPINELLI, *à demi-voix, au baron*. Vos renseignements étaient parfaitement exacts... il paraît qu'en effet Spada y est arrivé.

LE BARON, *avec bonhomie*. En même temps que moi!

PEPINELLI. Mais en force supérieure... et au lieu de le prendre... j'ai été pris!

LE BARON. Moi de même!

PEPINELLI. Amené ici...

LE BARON. Moi de même.

PEPINELLI. Les yeux bandés.

LE BARON. Moi, les yeux ouverts... ce qui prouve que l'on craint plus vos lumières que les miennes.

PEPINELLI. J'en ai peur... (*A voix basse.*) car ce monsieur qui nous observe... (*Montrant Geronio.*)

LE BARON. Geronio!.. le lieutenant de Spada!..

PEPINELLI. Vous le connaissez?

LE BARON. Comme vous! sous des rapports...

PEPINELLI. Inquiétants!.. Il m'a avoué qu'il avait ordre de fusiller tous les dragons...

LE BARON. Et vous qui êtes capitaine...

PEPINELLI. J'allais offrir ma démission, quand il a ajouté qu'il lui était permis de me faire grâce...

LE BARON. Et à moi aussi!

PEPINELLI. A une condition.

LE BARON. Moi de même!

PEPINELLI. Inouïe... absurde!

LE BARON. Moi de même.

PEPINELLI. C'est que je consentirais ce matin à me marier.

LE BARON. Et moi... à la condition que je servirais ce matin de témoin à un mariage...

PEPINELLI. En vérité!..

LE BARON. Au vôtre, peut-être!..

PEPINELLI. C'est probable... Que dites-vous de cela?

LE BARON. Que j'ai accepté sur-le-champ!

PEPINELLI. Je crois bien!

LE BARON. Et vous?..

PEPINELLI. Moi... moi... vu qu'on me laisse le choix du supplice... je préfère, je crois...

LE BARON. Etre fusillé?

PEPINELLI. Non.

LE BARON. Etre marié!..

PEPINELLI. Non!

LE BARON. Que voulez-vous donc?

PEPINELLI. Rester garçon... parce qu'enfin cette femme, d'où vient-elle?.. qui est-elle?

GERONIO. La voici.

PEPINELLI. O ciel! la Marchesa!..

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LA MARCHESA, *en grande toilette de mariée.*

AIR.

Je suffoque! je me meurs,
De mes nerfs, de mes vapeurs!
M'enlever, c'est déloyal,
En costume nuptial!
Et dans le désordre extrême
De ce procédé brutal,
Ne pas vous accorder même
Le temps de se trouver mal!
(*Rarrangeant ses cheveux.*)
Ma coiffure contrariée
Cède aux coups des vents ennemis;
Jusqu'au bouquet de mariée
Qui va se trouver compromis!
Et mes dentelles!.. et mes nœuds,
Dans quel état! ah! c'est affreux!
Je suffoque!.. je me meurs
De mes nerfs, de mes vapeurs!
M'enlever, c'est déloyal,
En costume nuptial!
Et dans le désordre extrême
De ce procédé brutal,
Ne pas vous accorder même
Le temps de se trouver mal!

(*Regardant à droite et à gauche et apercevant le baron et Pepinelli. Elle pousse un cri de joie.*)
Que vois-je?.. est-ce bien vous que je retrouve ici?
Vous, baron Torrida, seigneur Pepinelli...
Mon sigisbé!.. mon cavalier servant!..
Défendez-moi tous deux, qu'on m'emmène à l'instant
(*Montrant Geronio et les brigands.*)
Loin de tous ces messieurs!..
(*Regardant le geste du baron et de Pepinelli.*)
Comment!.. c'est impossible!..
Vous aussi!.. prisonniers!.. cela devient terrible!
Et pourquoi m'enlever?.. répondez donc?.. pourquoi?
(*Regardant autour d'elle.*)
Que me veut-on?.. qu'exige-t-on de moi?
(*Le baron fait signe à Pepinelli de le lui dire. Celui-ci l'engage à s'en charger.*)
Vous vous taisez!.. ah! je tremble d'effroi...
Parlez!.. parlez!..
(*Pepinelli, après avoir hésité et encouragé par le baron, s'approche de la Marchesa, et lui dit, d'un air humble et soumis, quelques mots à l'oreille. La Marchesa l'écoute quelques instants, puis pousse un cri.*)

ENSEMBLE.

LA MARCHESA.

Je suffoque! je me meurs
De mes nerfs, de mes vapeurs!
Manquer au nœud conjugal!
En costume nuptial!
Et dans le désordre extrême
De ce procédé brutal,
Ne pas vous accorder même
Le temps de se trouver mal!

GERONIO ET LES BRIGANDS.

Marco l'ordonne!.. à son caprice,
Allons, il faut qu'on obéisse,
Qu'on se marie et devant nous,
Sinon la mort. Décidez-vous?

PEPINELLI.

Et moi qui soupire
Depuis si longtemps
Mon tendre martyre
Et mes feux constants!
Aimable contrainte,
Nœuds doux et charmants
Formés par la crainte
Et par ces brigands!

LE BARON.

En vain il soupire
Pauvre fiancé!
Son tendre martyre
Est récompensé!
Aimable contrainte,
Nœuds doux et charmants
Formés par la crainte
Et par des brigands!

LA MARCHESA, *au baron*. C'est absurde! cela n'a pas de nom! (*Montrant Pepinelli.*) Epouser Monsieur... quand ce matin même tout est disposé pour un autre mariage... quand le comte Federici, mon fiancé et mon cousin... m'attend à l'autel...

PEPINELLI, *d'un air soumis*. Vous comprenez bien, Signora, que ce n'est pas moi qui le veux... c'est Spada.

LA MARCHESA. Mais où est-il, ce Spada?.. ne peut-on lui parler... est-il donc invisible?..

LE BARON. Non... car je l'ai vu...

LA MARCHESA. En vérité!

LE BARON, *à demi-voix*. Il prétend... c'est original, que ses gens viennent d'intercepter des lettres que vous renvoyait le petit capitaine Sylvio Frascolino.

LA MARCHESA. O ciel...

LE BARON. Il a même eu l'indiscrétion de m'en lire quelques-unes... des lettres délicieuses... (*Il lui en montre une que la Marchesa saisit et qu'elle se hâte de déchirer.*) Les autres surtout qui, adressées par lui au comte Federici, votre cousin, auraient rompu le mariage avec un éclat désagréable!..

LA MARCHESA, *troublée*. Vous croyez?..

LE BARON. Tandis qu'en épousant comme contrainte... ce qui vous rend intéressante... un jeune et beau capitaine... qui vous adore et qui, si vous refusez, va être fusillé...

GERONIO, *à ses gens*. Attention!

LA MARCHESA. O ciel!.. mais songez-y donc, baron, se marier ainsi...

GERONIO, *de même*. Garde à vous!

LA MARCHESA. Sans vous donner seulement le temps de se décider!..

GERONIO. Apprêtez armes!..

PEPINELLI, *tremblant*. Signora, aurez-vous la cruauté... quand vous pouvez, par un mot et par un mariage d'inclination...

GERONIO. En joue...

LA MARCHESA, *vivement*. Voici ma main!

PEPINELLI, *de même*. Voici la mienne! (*Tous deux se tiennent en tremblant par la main.*) Nous voici d'accord, non sans peine. (*S'adressant à Geronio sur la ritournelle du morceau suivant.*) Mais où nous marier?

GERONIO. A la chapelle de la montagne!

PEPINELLI. Mais qui nous mariera?

GERONIO. Notre aumônier! le frère Borromée que vous connaissez! et que voici!

PEPINELLI. Ce Marco Spada pense à tout!..

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, FRA BORROMÉO, BRIGANDS, HOMMES ET FEMMES.

(*Le baron va au devant de Fra Borromeo et lui fait signe qu'il faut, à l'instant même, unir Pepinelli et la Marchesa, ou qu'il y va pour eux de la tête. Borromeo s'incline avec crainte.*)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

BORROMÉO, *s'adressant à la Marchesa et à Pepinelli.*
Dans la sainte chapelle
Où l'hymen vous appelle,
Venez, couple fidèle,
Dieu recevra vos vœux!
Offrez-lui vos hommages,
De ces rochers sauvages
Qui, voisins des nuages,
Nous rapprochent des cieux!
(*S'adressant au baron et montrant la Marchesa et Pepinelli.*)
Pour les sauver, je cède, impie!
Mais Dieu s'apprête à te punir;
Puisse le ciel, que je supplie,
Ouvrir ton cœur au repentir!

CHŒUR.

Dans la sainte chapelle
Où l'hymen vous appelle,
Venez, couple fidèle, etc.

(*Fra Borroméo, la Marchesa, Pepinelli et une partie des brigands, hommes et femmes, gravissent la montagne, à droite.*)

LE BARON, *bas, à Geronio, sur le devant du théâtre.* La cérémonie terminée, tu feras monter les nouveaux

époux, tous deux en tête-à-tête, en chaise de poste, et que l'amour les conduise!

GERONIO, *de même, à demi-voix.* Oui, capitaine. Mais en apprenant l'enlèvement de la marquise, le gouverneur et son neveu se sont élancés imprudemment à sa poursuite avec une faible escorte...

LE BARON. Tant mieux.

GERONIO. Mais un fort détachement de dragons s'avance de ce côté (*Montrant la gauche.*) pour le soutenir.

LE BARON. Tant pis!

GERONIO. On les voit, de loin, gravir lentement la montagne, guidés par ce Gianetti que votre bonté vient d'épargner.

LE BARON. Il suffit...

GERONIO, *avec colère.* Mais il connaît tous les passages secrets par lesquels on peut nous attaquer avec avantage!

LE BARON. J'y cours!.. toi ne quitte pas ces ruines, (*Lui montrant la droite.*) et veille sur ma fille!.. (*Apercevant Angela, qui sort en ce moment de la caverne, à gauche.*) à laquelle, en mon absence chacun ici doit obéir.

ANGELA. Où allez-vous donc?..

LE BARON, *gaiement.* Recevoir de mon mieux une visite qui nous arrive... (*Prenant Angela par la main.*) Quant à toi, regarde...

ANGELA, *regardant à droite.* O ciel... le frère Borromée...

LE BARON, *de même.* Qui bénit l'union du capitaine Pepinelli.

ANGELA, *de même.* Avec la marquise!

LE BARON. Que t'avais-je promis? pour toi, plus de rivale à craindre...

ANGELA, *vivement.* Et demain nous partons?

LE BARON. Oui, demain une existence nouvelle.

ANGELA. Plus de dangers pour vous!

LE BARON. Et le bonheur pour ma fille. Adieu! adieu, mon enfant. (*Il l'embrasse sur le front et s'éloigne par la montagne du fond. Geronio par la droite; la musique religieuse qui s'est fait entendre pendant tout le dialogue précédent cesse et la ritournelle de l'air suivant lui succède.*)

SCENE VI.

ANGELA, *seule.*

RÉCITATIF.

Le bonheur de ma fille, a-t-il dit! O mon père,
L'amour ne t'abuse-t-il pas?
Ou veux-tu me cacher d'une main tutélaire
L'abîme entr'ouvert sous nos pas!

AIR.

Vainement l'espérance
Vient sourire à mon cœur;
Je n'ose, en ma souffrance,
Croire encore au bonheur...
O doux avenir
Dont tressaille mon âme!
O rêve heureux que l'amour vient m'offrir!
Lui me nommer sa femme!
Et m'aimer sans rougir!
Vainement l'espérance, etc.

(*On entend dans le lointain le son du tambour, puis celui du clairon, pianissimo d'abord et puis crescendo; ce qui forme l'accompagnement de la cavatine suivante.*)

CAVATINE.

O nouvelles alarmes!
Du fond de ces vallons,
J'entends le bruit des armes
Et le son des clairons!
Ah! je tremble d'avance,
Hélas! et dans mon cœur,
Je sens à l'espérance
Succéder la terreur!
Dieu n'a-t-il pas fait grâce
Au vœu par toi formé?
Quel danger te menace,
Mon père bien-aimé?
(*Ecoutant de nouveau.*)
O mortelles alarmes!
Du fond de ces vallons
J'entends le bruit des armes
Et le son des clairons!
Ah! je tremble d'avance,
Hélas! et dans mon cœur
Je sens à l'espérance
Succéder la terreur!

(*Le bruit redouble, le cliquetis des armes et des cris se font entendre.*)

A ces cris de vengeance,
De carnage et d'horreur,
Je sens battre mon cœur
De trouble et de terreur!

(*Elle s'élance, gravit la montagne, à gauche, et disparaît au moment où, entrant par la droite, le gouverneur et Federici désarmés sont traînés sur le théâtre par Geronio et un groupe de bandits.*)

SCENE VII.

FINAL.

ENSEMBLE.

GERONIO ET LES BANDITS.

Enfin, ils sont à nous,
Dieu les livre à nos coups!
Notre juste courroux
Doit les immoler tous!
La vengeance à nos bras
Ordonne leur trépas!
Oui, dans leur sang, vengeons,
Vengeons nos compagnons!
Enfin, ils sont à nous!
Dieu les livre à nos coups!
Notre juste courroux
Doit les immoler tous,
Tous!

LE GOUVERNEUR ET FEDERICI.

Moi! trembler devant vous
Et redouter vos coups!
Je ris d'un tel courroux
Et je vous brave tous!
Si le sort n'avait pas
Désarmé notre bras,
Déjà, nous vous aurions
Joints à vos compagnons!
Mais trembler devant vous
Et redouter vos coups!
Je ris d'un tel courroux
Et je vous brave tous,
Tous!

(*A la fin de cet ensemble, Geronio et les brigands, qui sont à droite, ont couché en joue le gouverneur et Federici, placés à gauche. Angela qui redescend en ce moment de la montagne, à gauche, pousse un cri d'effroi et s'élance au devant des mousquets des bandits.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ANGELA.

ANGELA. Arrêtez! (*Geronio et les bandits relèvent leurs carabines.*)

ENSEMBLE.

(*A demi-voix et par opposition au chœur précédent, qui est bruyant et terrible.*)

FEDERICI ET LE GOUVERNEUR.

Ah! je n'y puis croire encor,
Et sous ce costume étrange
Est-ce bien elle? est-ce un ange
Qui nous arrache à la mort!

ANGELA, *aux bandits.*

Seule arbitre de leur sort,
Je n'entends pas qu'on se venge,
Et c'est moi, moi leur bon ange,
Qui les arrache à la mort!

GERONIO ET LES BRIGANDS.

Les arracher à la mort,
Empêcher que l'on se venge,
C'est une injustice étrange!
A nous appartient leur sort!

GERONIO, *montrant Federici et le gouverneur.*

A nous leur sang!

ANGELA.

A moi leur grâce!
Ou vous me tûrez avec eux...
Qui de vous aura cette audace?

(*Elle s'avance vers Geronio, qui vient de tirer un poignard et qui le laisse tomber devant elle.*)

Partez!.. je le veux... je le veux!

ENSEMBLE.

FEDERICI ET LE GOUVERNEUR.

Ah! je n'y puis croire encor,
Et sous ce costume étrange
Est-ce bien elle? est-ce un ange
Qui nous arrache à la mort!

ANGELA.

Seule arbitre de leur sort!
Je n'entends pas qu'on se venge,
Partez! c'est moi leur bon ange
Qui les arrache à la mort!

GERONIO ET LES BRIGANDS, *murmurant entre eux.*

Les arracher à la mort,
Empêcher que l'on se venge,
C'est une injustice étrange!
A nous appartient leur sort!

(*A la fin de cet ensemble, Geronio et les brigands se retirent lentement et en menaçant. Une fois ou deux, ils reviennent sur leurs pas; mais sur un geste d'Angela ils s'éloignent et disparaissent.*)

SCENE IX.

LE GOUVERNEUR, ANGELA, FEDERICI.

(*Sur la ritournelle du morceau précédent, le gouverneur et Federici regardent Angela avec étonnement, puis ils s'approchent d'elle tous les deux.*)

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

FEDERICI, *à Angela.*

Quelle fée inconnue
D'un tel danger m'a préservé?

ANGELA, *à part.*

Il est sauvé,
Mais moi je suis perdue!

FEDERICI.

Par quels charmes, quels talismans,
Avez-vous dompté ces brigands?

ANGELA.

Ah! si j'ai pu vous soustraire au trépas,
Éloignez-vous... ne m'interrogez pas!

LE GOUVERNEUR, *à part.*

Eh quoi! soudain, et sa voix et sa vue,
De ces brigands ont désarmé le bras!

DEUXIÈME COUPLET.

Mais plus que nous émue,
Pourquoi ces larmes dans vos yeux?

ANGELA, *à part.*

Qu'ils soient heureux,
Pour moi je suis perdue!

FEDERICI.

Pour désarmer ces furieux
Quel pouvoir avez-vous sur eux?

ANGELA, *avec émotion.*

Ah! si j'ai pu vous soustraire au trépas,
Eloignez-vous... ne m'interrogez pas!
(*Elle cache sa tête dans ses mains.*)

FEDERICI. Non, je ne m'éloignerai pas... je ne vous quitterai pas ainsi... vous à qui je dois tout... vous que je ne puis oublier... car malgré mes serments et ce mariage où je me suis engagé...

SCENE X.

LE GOUVERNEUR ET FEDERICI, *à gauche;* PEPINELLI ET LA MARCHESA, *descendant par le fond;* ANGELA, *à droite.*

PEPINELLI, *donnant le bras à la Marchesa, qui s'appuie sur lui.* Impossible à la voiture de descendre... Ce postillon, qui refuse d'avancer.

LA MARCHESA. Il a raison... on se bat dans la montagne et de tous les côtés...

PEPINELLI. Quel plaisir! un jour de noce... c'est à dégoûter du bonheur... (*Tout en parlant, ils sont descendus au milieu du théâtre, près du gouverneur et de Federici, qui les regardent avec étonnement.*)

LE GOUVERNEUR ET FEDERICI. O ciel!

PEPINELLI, *à la Marchesa.* Votre oncle!..

LA MARCHESA, *apercevant Federici.* Mon prétendu!

LE GOUVERNEUR. Qu'ai-je vu?

PEPINELLI. Deux nouveaux mariés...

LA MARCHESA, *vivement.* Malgré nous, par autorité supérieure!

PEPINELLI. Le mariage!.. ou la vie!

FEDERICI. Vous!.. mariés!.. quel bonheur!

LA MARCHESA, *avec reproche.* Comment, quel bonheur!

FEDERICI. Pardon!.. Signora, je voulais dire que je suis désolé... (*La ritournelle du morceau suivant se fait entendre dans le lointain.*)

LE GOUVERNEUR. Écoutez... écoutez... des cris de victoire.

PEPINELLI. Oui! mais quels sont les vainqueurs? (*En ce moment de tous les côtés entrent sur le théâtre des dragons victorieux, traînant des brigands prisonniers ou blessés.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DRAGONS.

CHŒUR.

Victoire à nous! victoire! victoire!
Le ciel s'est déclaré pour nous,
Et rien ne manque à notre gloire,
Leur chef lui-même est tombé sous nos coups!

TROIS DRAGONS.

Frappé par nous d'un coup mortel,
Et tout sanglant on l'amène...

(*Angela, prête à s'évanouir, est soutenue par Federici.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, SPADA, *amené blessé, soutenu par des dragons;* GERONIO, *blessé, est à coté de lui.*

ANGELA, *pousse un cri de douleur et court se jeter à genoux près de Spada qui vient de tomber sur un*

siége qu'on a avancé derrière lui. En ce moment frère Borromée s'avance et vient se placer debout près de Spada.

Mon père!..

TOUS.

Son père! ô ciel!

(*Spada est couché sur une espèce de brancard, au milieu du théâtre; Angela est à genoux, à gauche, Geronio à genoux, à droite, près de lui, les dragons romains l'entourent.* (*Voir le tableau d'Horace Vernet :* La Confession d'un bandit.) *A gauche du théâtre, le gouverneur et Federici, debout; à droite, la Marchesa et Pepinelli; au fond, et différemment groupés, des dragons, des seigneurs de la suite du gouverneur, bandits, hommes et femmes.*)

ENSEMBLE.

LE GOUVERNEUR, PEPINELLI, LA MARCHESA ET LE CHOEUR.

O sinistre lumière
Qui vient frapper nos yeux,
Quoi! c'était là son père,
Qu'ils soient maudits tous deux!

SPADA.

O mon bonheur sur terre,
Mes seuls, mes derniers vœux,
Qu'une main aussi chère
Vienne fermer mes yeux!

ANGELA.

Je viens à toi, mon père,
Proscrit et malheureux,
Que ma main, qui t'est chère,
Puisse fermer tes yeux!

FEDERICI.

O sinistre lumière
Qui vient frapper mes yeux!
Eh quoi! c'est là son père...
(*Avec douleur.*)
Que faire, malheureux!
(*S'approchant d'Angela et à voix basse.*)
Oui, nos lois l'ont proscrit!.. mais toi!..
Toi, tu n'es pas coupable et tu seras à moi!

SPADA, *qui l'entend, relève sa tête et dit, à part, avec émotion.*

Ah! c'est un noble cœur!..
(*A Angela, avec force.*)
Et tu l'épouseras!

ANGELA, *à voix haute.*

Moi, jamais!.. plutôt le trépas!

LE GOUVERNEUR, *à Federici.*

Elle a raison, un tel hymen, c'est l'infamie!

(*Angela pousse un cri et cache sa tête dans le sein de Spada.*)

SPADA, *à part, et la regardant.*

Voilà donc, après moi, le destin qui l'attend!
Non, même après ma mort, ô ma fille chérie,
Je veux te protéger, comme de mon vivant!
(*A voix haute et rassemblant ses forces.*
Avant que mon heure ne vienne,
Approchez... Devant Dieu,
Devant vous tous... je veux... faire un aveu...
(*Montrant Angela.*)
Sur cet enfant... que chacun... croit la mienne!

FEDERICI, *vivement et avec joie.*

Ne l'est-elle donc pas?

SPADA, *sans répondre, dit à part et avec force.*

Si vraiment!
C'est bien ma fille, à moi! c'est ma chair et mon sang!

FRÈRE BORROMÉE, *avec force.*

Réponds, et songe bien que devant Dieu lui-même
Tu vas paraître dans l'instant!

TOUS, *répétant ces dernières paroles.*

Tu vas paraître dans l'instant!

SPADA.

Je le sais!

FRÈRE BORROMÉE, *de même.*

Songe bien que dans un tel moment
Un mensonge, c'est l'anathème!

TOUS, *entourant Spada.*

Un mensonge, c'est l'anathème!

SPADA.

Je le sais!

FRÈRE BORROMÉE.

Songe enfin qu'il n'est point de pardon,
Et qu'il y va de ton âme!,.

TOUS, *de même.*

Il y va de ton âme!

SPADA, *à part.*

Mon âme pour ma fille!
(*A voix haute.*)
Écoutez tous... je jure...
Devant vous...

FRÈRE BORROMÉE, *avec force.*

Devant Dieu qui punit l'imposture!

SPADA, *avec intention et regardant sa fille.*

Devant Dieu qui m'entend et qui lit dans mon cœur...
Je jure qu'autrefois... un noble... un grand seigneur,
(*Ranimant ses forces.*)
Le duc San-Germano... lui... toute sa famille...
Furent par nous... en ces lieux... massacrés...
(*Montrant Angela.*)
Elle exceptée...
(*Avec effort.*)
Elle est sa fille!

TOUS, *poussant un cri et s'éloignant de Spada.*

Ah!

GERONIO, *qui pendant ce temps se trouve seul à genoux près de Spada, lui dit à voix basse :*

Ce n'est pas!

SPADA, *vivement.*

Tais-toi!

LE GOUVERNEUR ET FRÈRE BORROMÉE, *à Spada.*

Vous le jurez?

SPADA, *levant sa main défaillante.*

Oui!

LE GOUVERNEUR, *mettant la main d'Angela dans celle de Federici.*

Que vos nœuds par moi soient consacrés!

SPADA, *avec un éclair de joie.*

Ils sont unis!
(*A part.*)
Ah! le bonheur pour elle!
Et pour moi...

GERONIO, *à genoux près de lui, et à voix basse.*

La perte éternelle!

SPADA, *se relevant et levant les yeux au ciel avec espoir.*

Non, non, il est un Dieu clément et tutélaire,
Dieu, notre père à tous... et ce crime d'un père
Aura grâce à ses yeux!..

ANGELA, *courant près de lui.*

O comble de douleurs!

SPADA, *étendant les bras vers elle.*

Adieu, ma fille...
(*Se reprenant avec force.*)
Non... duchesse!..
(*Laissant tomber ses bras.*)
Je me meurs!
(*Cri général.*)
Ah!..

(*Angela tombe évanouie entre les bras de Federici, qui la soutient. Geronio se jette à genoux près de Spada. La toile tombe.*)

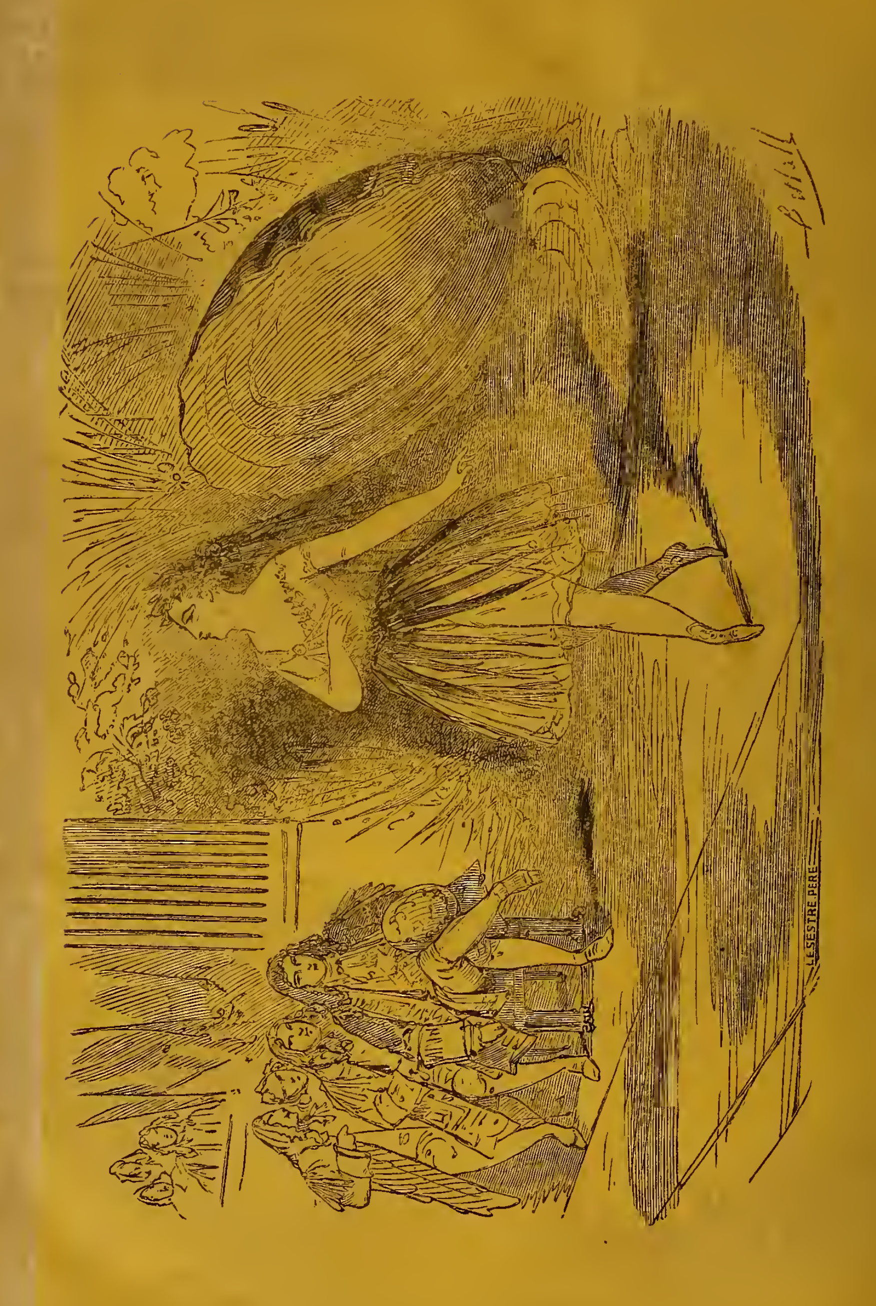
FIN DE MARCO SPADA.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

FIN DE LA TABLE

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.



Typ. A. Parent rue Monsieur-le-Prince, 31.


LIBRARY OF CONGRESS
0 028 940 949 A